L'Evangile de Jésus-Chist, par le P. M. J. Lagrange, des Frères Prêcheurs

ETUDES BIBLIQUES

L'ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST

PAR

LE P. M.-J. LAGRANGE

DES FRÈRES PRÊCHEURS

Ἁρμονίη ἀφανὴς φανερῆς κρείττων.
Mieux vaut accord tacite que manifeste.
HÉRACLITE

VINGTIÈME MILLE

PARIS
LIBRAIRIE LECOFFRE
J. GABALDA ET FILS, ÉDITEURS
RUE BONAPARTE, 90

1932

L'ÉVANGILE

DE

JÉSUS-CHRIST



SUPERIORUM PERMISSU

IMPRIMATUR

Parisiis, die 14ª septembris 1928.

V. Dupin,

v. g.



RAPHAEL PINX. PHOT. ANDERSON

Le verbe incarné nous a donné les quatre évangiles, qui ne sont qu'un évangile, grâce à un seul esprit... Figurés par les quatre Vivants aux faces d'homme, de lion, de taureau et d'aigle, ils servent de trône à Jésus-Christ *(s. Irénée,* III 11).

ÉTUDES BIBLIQUES

L'ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST

PAR

LE P. M.-J. LAGRANGE

DES FRÈRES PRÊCHEURS

Ἁρμονίη ἀφανὴς φανερῆς κρείττων.
Mieux vaut accord tacite que manifeste.
HÉRACLITE.

VINGTIÈME MILLE

PARIS
LIBRAIRIE LECOFFRE
J. GABALDA ET FILS, ÉDITEURS
RUE BONAPARTE, 90

1932

LEONI XIII F. R

QUI

EVANGELII VERBUM

IN ROSARIO QUIDEN B. M. VIRGINIS BREVIATUM

SAEPENUMERO PER ENCYCLICAS LITTERAS

EXPOSUIT ILLUSTRAVIT

AUCTOR DICAT.

Pridie Non. Aug. a. MCMXXVIII.

LETTRE DE S. ÉM. LE CARDINAL PACELLI

SECRÉTAIRE D'ÉTAT DE SA SAINTETÉ PIE XI

AU R. PERE LAGRANGE

Du Vatican, 25 Mars 1930.

Mon Très Révérend Père,

Il m'est particulièrement agréable de vous dire la paternelle bienveillance avec laquelle le Souverain Pontife a accepté l'hommage de votre beau travail intitulé « L'Evangile de Jésus-Christ ».

Sa Sainteté vous remercie de tout cœur de ce témoignage de vénération filiale envers son Auguste Personne et vous félicite d'avoir ajouté à la série des « Études Bibliques » *ces pages qui sont un nouveau coup de sonde dans le domaine insondable de la parole divine.*

En formant des vœux pour que votre « Évangile de Jésus-Christ » *donne au plus grand nombre possible d'âmes la nourriture dont on a un si grand besoin de nos jours, le Souverain Pontife accorde bien de cœur à l'œuvre et à l'ouvrier, comme gage de sa paternelle bienveillance et des meilleures faveurs d'en haut, une particulière Bénédiction apostolique.*

E. Cardinal Pacelli,

secrétaire d'État.

AVANT-PROPOS

Il existe en français d'admirables Vies de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Celle de M. l'abbé C. Fouard[1] *date de 1880, et l'on peut dire qu'elle n'a pas vieilli, tant les lignes en sont nettes, les récits agréables, l'information sûre. Beaucoup la tiennent pour la meilleure.*

Mgr Le Camus[2] *insiste beaucoup plus sur l'explication du texte évangélique : sa critique avertie, la finesse de ses analyses ont assuré son succès.*

Le Jésus-Christ *du P. Didon*[3] *est l'œuvre longuement méditée, écrite dans la solitude, d'un apôtre qui connaissait admirablement son temps. C'est la conscience moderne mise en présence d'un fait ancien, toujours actuel, et qui conclut à la divinité de Jésus-Christ.*

Tout récemment, comme couronnement de ses travaux d'exégèse, M Fillion[4] *a publié une vie qu'il intitule : exposé historique, critique et apologétique. On ne saurait exiger rien de plus complet, ni de plus au courant.*

Et il faudrait citer encore les œuvres de M. Lesêtre, du P. G. Berthe, du P. Sertillanges, et tant d'autres livres excellents et qui font beaucoup de bien.

On sait aussi avec quelle impatience on attend la publica-

1. *Deux volumes, Paris, Lecoffre.*
2. *Trois volumes, Paris, Oudin.*
3. *Deux volumes, Paris, Plon et Nourrit.*
4. *Trois volumes, très denses, Paris, Letouzey.*

tion de Jésus-Christ, *par le regretté P. de Grandmaison, dont la première esquisse dans le* Dictionnaire apologétique *fait prévoir l'importance hors de pair.*

Alors pourquoi écrire encore sur le même sujet?

L'auteur de cet ouvrage avoue en toute simplicité qu'il se l'est demandé jusqu'au bout en le composant. Se croyant obligé de consulter les ouvrages déjà parus, il a dû renoncer à le faire d'une façon suivie, pour n'être pas découragé en voyant les mêmes choses déjà dites, et si bien dites.

Mais enfin l'évangile est insondable, et l'on n'écrira jamais trop sur Notre-Seigneur Jésus-Christ, si cela peut être utile à quelques âmes seulement. Toutefois j'ai renoncé à proposer au public une « Vie de Jésus » selon le mode classique, pour laisser parler davantage les quatre évangiles, insuffisants comme documents historiques pour écrire une histoire de Jésus-Christ comme un moderne écrirait l'histoire de César Auguste ou du cardinal de Richelieu, mais d'une telle valeur comme reflet de la vie et de la doctrine de Jésus, d'une telle sincérité, d'une telle beauté, que toute tentative de faire revivre le Christ s'efface devant leur parole inspirée. Les évangiles sont la seule vie de Jésus-Christ qu'on puisse écrire. Il n'est que de les comprendre le mieux possible.

Ceux-là ont pénétré plus avant que tous dans leur esprit qui en ont fait le thème de pieuses méditations. La vie de Jésus-Christ par Ludolphe le Chartreux, ancien dominicain, est le modèle de ce genre.

Mais tout le monde n'a pas reçu ce don. Plusieurs, de notre temps, inquiets de tant d'attaques contre les évangiles, se demandent ce que vaut encore leur témoignage.

Pour s'en rendre compte, il faut les étudier chacun en particulier, et j'ai cru devoir pousser la préoccupation de ne pas les expliquer l'un par l'autre jusqu'à ce point de n'envisager jamais d'avance leur accord définitif sur les lignes d'une vie de Jésus. S. Matthieu, s. Marc, s. Luc, s. Jean ont chacun leur génie propre, leurs informations spéciales, leur but, leur mé-

thode, et c'est chacun d'eux séparément qu'il faut interroger sur son secret.

Mais, ce travail exécuté dans la mesure de mes forces, — chacun ne peut jouer que de son instrument, me disait mon maître des novices, — il fallait cependant se demander si ces quatre évangiles aboutissaient à une harmonie ou à une discordance réelle. A vrai dire on se le demande depuis longtemps, depuis que Tatien, au IIe *siècle, a conclu à l'accord par le fait en composant cette harmonie où il mêlait en un seul les textes des quatre évangiles. Cette conclusion, prématurée et excessive, avait fait prédominer la recherche de l'harmonie, au risque de méconnaître parmi nous certaines différences appréciables, et cela même de nos jours.*

La critique indépendante, elle, suivait précisément la tendance contraire. Elle divisait, mettait en morceaux, pulvérisait. Aujourd'hui encore c'est le dernier mot de tant d'efforts que d'arriver à une poussière de traditions tantôt en lutte les unes contre les autres, tantôt dérivées les unes des autres, moins heureuses que les atomes de Démocrite, puisqu'elles n'arrivent jamais à constituer un tout vivant.

Et certes l'analyse est légitime, et cette opération délicate peut n'avoir qu'un résultat négatif, à savoir dans le cas où l'on n'aboutirait à reconnaître aucune histoire qui fût vraisemblable, sinon tout à fait établie. C'est l'opinion, semble-t-il, de la critique radicale, celle qui parle le plus haut : il en est même qui ont conclu de l'examen de la tradition que Jésus n'avait pas existé.

Ce fut un scandale dans le camp de critiques très incisifs, mais qui ne pouvaient concevoir le grand incendie du christianisme sans une allumette. Ils n'ont pas pour cela compris le devoir qui s'imposait à eux d'essayer loyalement si la tradition, la supposât-on morcelée à l'origine, divergente sur l'ordre des faits, sur plus d'un détail, ne se laissait pas cependant ramener à l'unité de la vie.

C'est ici qu'intervient l'admirable mot d'Héraclite, le téné-

breux d'Ephèse : MIEUX VAUT ACCORD TACITE QUE MANIFESTE. *Que voulait dire au juste ce penseur concis à l'excès, mais dont les images reflètent des vues élevées ? Sans doute que l'harmonie cachée, réalisée dans le désordre apparent des choses par la raison universelle, est plus puissante et plus belle que l'harmonie que chacun croit pouvoir constater au dehors. Mais si cela est vrai du monde extérieur, combien plus dans l'ordre de la pensée! Deux manuscrits, si l'un est copié sur l'autre, ne comptent que pour un; deux auteurs dont l'un suit l'autre servilement n'apportent qu'un témoignage. Mais deux manuscrits quelquefois divergents supposent deux sources, et leur accord devient significatif. Chaque auteur qui a ses informations et les distribue à sa façon est un témoin qu'il faut écouter, et si deux témoignages, après avoir paru se contredire dans la manière de raconter un fait, sont cependant d'accord sur le fond des choses, cet accord est plus imposant que s'ils s'étaient donné le mot qu'ils répètent.*

Entrant dans le vif sur ce point, deux savants parfaitement indépendants ont écrit [1] *: « La concordance vraiment concluante n'est pas, comme on l'imaginerait naturellement, une ressemblance complète entre deux récits, c'est un croisement entre deux récits différents qui ne se ressemblent qu'en quelques points. La tendance naturelle est de regarder la concordance comme une confirmation d'autant plus probante qu'elle est plus complète; il faut au contraire adopter la règle paradoxale que la concordance prouve davantage quand elle est limitée à un petit nombre de points. Ce sont les points de concordance de ces affirmations divergentes qui constituent les faits historiques scientifiquement établis. »*

Une réserve est nécessaire : la concordance a son importance si un auteur postérieur, s'étant informé, s'en tient à la relation du précédent. Mais ce qui importe ici, c'est que les divergences secondaires entre les témoins ne peuvent être al-

1. *Ch. V. Langlois et Seignobos,* Introduction aux études historiques, *8e édition, Paris, 1905, p. 172 s.*

léguées contre la réalité d'un fait, si les différences peuvent se résoudre à l'unité en tenant compte de la diversité du point de vue.

Rien n'empêche les critiques de procéder à cette opération de synthèse, rien, si ce n'est qu'ils sont absorbés par la démolition et jugent d'avance impossible la réparation du désastre qu'ils consomment à plaisir.

Peut-être des écrivains catholiques se sont-ils sentis gênés par le dogme de l'inspiration. Les décisions de l'autorité ecclésiastique ne permettent pas d'admettre des divergences réelles, même secondaires, entre les écrivains sacrés. Mais il n'en est pas de même pour l'ordre des faits. Si l'on était obligé de regarder comme des affirmations distinctes d'une suite réelle les soudures opérées entre divers enseignements du Sauveur pour composer un grand discours, ou même les formules « après cela », ou bien si la place différente assignée à certains faits, des nuances du récit dans les paraboles ou les épisodes, obligeaient à doubler perpétuellement les discours et les faits, il serait impossible d'écrire une vie de Jésus-Christ qui résistât à une argumentation critique. Mais s. Augustin, si positif dans sa conviction de l'inerrance des écrivains sacrés, a posé lui-même le principe qu'un auteur a pu placer plus tôt dans le temps ce qu'un autre a mis plus tard, et c'est en usant de ce critère qu'il a pu composer son ouvrage sur l'accord des évangiles. Il a même posé le principe d'une harmonisation raisonnable en admettant non seulement qu'un évangéliste a pu taire ce qu'un autre avait écrit, mais encore qu'il a pu le dire d'une autre manière, de sorte que l'intelligence du fait ressorte pour le lecteur de la comparaison des différentes manières. Le texte est admirable et fécond dans sa concision : « Non enim discrepant rebus, si alius aliquid dicit quod alius tacet, aut alio modo dicit; magis autem conlata invicem iuvant, ut legentis intellectus regatur [1]. » Nous avons

1. *Lettre CXCIX, 25.*

le devoir d'imiter cet oracle de la théologie et même de donner à sa méthode plus d'extension.

Cependant voici une difficulté nouvelle. Si d'après nous les évangélistes ont déplacé les faits, réparti les discours sans se soucier de l'ordre chronologique, nous voilà dans le chaos. Même si nous ne sommes pas avertis par leurs divergences, nous nous sommes mis en état de soupçonner toujours leur peu de souci de l'ordre du temps : « Devine si tu peux, et choisis si tu l'oses. »

Et c'est bien cette difficulté qui nous a empêché de répondre jusqu'ici à de très obligeantes et très pressantes sollicitations d'écrire une vie de Jésus selon l'ordre des faits.

Nous nous sommes hasardé à choisir en publiant une synopse en grec, puis en français, avec le concours du R. P. Ceslas Lavergne[1]*. C'était indiquer que l'ordre de s. Luc et surtout la chronologie de s. Jean devaient servir de base à une vie de Jésus, autant qu'on peut l'écrire, et comme notre prétention se bornait à présenter l'évangile sous ce jour, le présent ouvrage n'est guère qu'un commentaire rapide de la synopse avec quelques indications historiques, en suivant l'ordre des faits plus ou moins certain, plus ou moins vraisemblable, ou seulement conjectural. En le lisant la synopse en main il sera moins obscur et ses imperfections seront corrigées par la lumière des textes.*

Cependant je me suis efforcé de le rendre intelligible à ceux qui n'ayant que ce livre sous la main ne pourraient donner beaucoup de temps à cette étude, et je voudrais pouvoir dire, à des personnes absorbées par un travail manuel. Par là même il ne paraîtra pas suffisamment établi sur des raisons plausibles à ceux qui connaissent les difficultés du sujet. Il leur arrivera de penser, et ils ne se feront pas faute de dire que je les saute à pieds joints. De fait je ne prétends pas les avoir jamais toutes résolues, mais j'ai abordé dans les

1. *Les notes de la synopse française sont son œuvre.*

commentaires de chaque évangéliste celles que je connaissais et qui me paraissaient sérieuses. Ce serait une exigence extravagante que d'obliger le public à lire ces commentaires, sous prétexte que ce dernier ouvrage repose sur eux. Mais il m'était peut-être permis de fonder, sur ce que j'ai essayé de montrer solide, une exposition accessible aux personnes qui m'ont prié de leur épargner l'apparence même de l'érudition[1].

L'accord réalisé sans violence est d'ailleurs en lui-même une preuve de plus que les textes sont l'image d'une réalité.

Lorsque les différents évangiles fournissent pour un même récit des traits particuliers qui s'enchâssent sans aucune peine, il m'est arrivé d'en composer un récit. Le plus souvent il m'a paru tout indiqué d'emprunter à chaque évangéliste les textes où il semble avoir excellé. Lorsque s. Matthieu, s. Marc et s. Luc racontent le même fait, j'ai suivi d'ordinaire s. Marc, qui paraît toujours avoir mieux conservé le ton primitif de la catéchèse de s. Pierre. Dans les discours il en est ordinairement de même de s. Matthieu, comparé à s. Luc. S. Jean est l'ami, celui qui a le mieux pénétré dans l'intime de la pensée. Nous avons déjà dit que s. Luc l'emporte comme historien.

Cette indication générale dispensera de multiplier les références. Les textes sont parfois analysés ou paraphrasés, souvent cités littéralement.

Les chiffres entre parenthèses après les titres renvoient aux numéros de la synopse.

Étant donné le caractère de l'ouvrage, les notes sont surtout destinées à souligner les rapports des évangélistes entre eux.

Je remercie très cordialement le R. P. Vincent et le R. P. Barrois dont les cartes et plans sont de précieux documents pour suivre les faits sur le sol. Le P. Vincent a bien

1. *Il y a surtout un renvoi perpétuel tacite aux commentaires pour les indications bibliographiques et les références aux sources. Je renverrai quelquefois au bel ouvrage de MM. Strack et Billerbeck,* Kommentar zum neuen Testament aus Talmud und Midrasch, *jusqu'à présent trois volumes parus, que je n'avais pu encore utiliser.*

voulu pousser la complaisance jusqu'à employer mon orthographe de préférence à la sienne dans le cas de Bézatha qu'il écrit Bézetha.

Les photographies sont en grande partie l'œuvre du R. P. Raphaël Tonneau, qui les a faites exprès. Je le remercie aussi des corrections qu'il m'a suggérées après la lecture du manuscrit et des épreuves.

En écrivant cet essai, je n'ai cessé d'implorer l'assistance de la très sainte Vierge Marie. Je la supplie de le bénir. J'aurais voulu qu'il fût irréprochable dans l'ordre de l'information et de la critique. Il est si peu relevé de réflexions pieuses que j'ose à peine dire qu'il a pour but de faire mieux connaître et aimer Notre-Seigneur Jésus-Christ. Mais la divine impassibilité des évangélistes n'est-elle pas l'expression la plus émouvante de l'étonnement de l'âme en présence du mystère de la Rédemption? L'amour vient après dans la méditation des textes sacrés, lumière, force, vie. C'est à eux qu'il faudra toujours revenir.

Fr. Marie-Joseph Lagrange.

Jérusalem, mai 1928.

L'ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST

PROLOGUE DE L'ÉVANGILE (2).

Lc., I, 1-4[1].

Ni s. Matthieu ni s. Marc n'ont mis de prologue à leur évangile. Celui de s Jean n'est point une préface d'auteur, mais une conception théologique qui donne un aspect spécial à la doctrine du Fils de Dieu. Nous le retrouverons donc à la fin de ces pages. Il reste le petit avant-propos de s. Luc, très lumineux, et qu'on voudrait cependant plus explicite.

La coutume s'était établie parmi les Grecs de dédier les œuvres littéraires à quelque personnage distingué, et cet usage avait pénétré chez les Juifs. Luc adresse donc son petit livre à Théophile, une Excellence parmi les chrétiens, qui nous est d'ailleurs inconnu.

Quelques années plus tard, Josèphe, Juif écrivant sur les choses juives pour les Romains, crut devoir insister longuement sur son impartialité. Luc, comme Polybe, a pensé que cela allait de soi. D'ailleurs il n'a pas dissimulé que son but était d'établir pour son noble ami la solidité de l'enseignement qu'il avait reçu. C'était avouer un dessein apologétique, selon le terme qui a prévalu depuis, et c'est aussi celui que s. Jean professe très nettement : ces miracles ont été écrits « afin que vous croyiez que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu[2] ».

1. C'est dès ce début, et même surtout ici que nous sommes obligé de renvoyer pour les preuves aux introductions des Commentaires.
2. Jo., XX, 31.

Les apologistes ont trop souvent une réputation assez fâcheuse. Comme certains avocats, ils ne seraient pas sévères sur le choix de leurs arguments, pourvu que chaque paquet arrive à son adresse, les mauvaises raisons aussi, en faveur des juges qui ont l'esprit mal fait.

Mais pour un historien comme Luc, qui prétend être digne de ce nom, les juges, outre Théophile lui-même, sont une élite cultivée. Et précisément l'ambition de faire triompher une noble cause oblige à ne se servir que de faits incontestables. Pour cela il faut recourir aux meilleurs témoins. C'est bien ce que professe Luc, qui, dès le temps où il fut associé à la prédication apostolique, s'appliqua à connaître exactement les faits. Cela lui était d'autant plus facile qu'il entrait ainsi en relations avec ceux qui avaient été dès l'origine des témoins oculaires, les Apôtres et les premiers disciples. Prêchant d'abord parmi les Juifs qui venaient de condamner Jésus sur de faux témoignages, se posant, eux, en témoins véridiques, ils n'auraient rien avancé de faux sans être aussitôt contredits avec une hostilité passionnée. Un auditoire complaisant est tout disposé à accueillir des histoires agréables, fussent-elles merveilleuses, si elles sont contées autour d'un foyer, se mêlant aux rêveries du soir : cela n'a pas de conséquence. Mais les disciples de Jésus osaient reprendre une œuvre condamnée par les chefs de la nation comme attentatoire à la religion traditionnelle. La seule tentation d'apologie à laquelle on pouvait craindre qu'ils n'eussent succombé, c'eût été d'atténuer les traits trop accusés, de représenter Jésus comme docile à la Loi, déférent envers les Docteurs, respectueux envers le sacerdoce. Ils méritaient une pleine confiance lorsqu'ils reproduisaient telles quelles les actions et les paroles qui l'avaient fait condamner. Aussi leur témoignage fut-il dès le premier jour puni par l'emprisonnement. Luc avait été témoin plus d'une fois du soulèvement de haines qui l'avait accueilli, sans qu'on osât contester les faits. Il était donc sûr de ce témoignage qu'il produisait à son tour.

Il n'était pas le premier; plusieurs l'avaient précédé dans le récit de faits qui, pour tant d'hommes, avaient été le

principe d'une vie nouvelle. Mais il ne les désigne pas. La tradition nomme s. Matthieu et s. Marc; l'érudition en pressent d'autres. Quels sont les rapports entre ces divers écrivains, comment suppléer au silence de Luc?

Si ancienne que soit l'écriture aux origines du christianisme, elle a dû être précédée de l'enseignement oral qu'elle consigne et qu'elle conserve, sans en épuiser le contenu. L'enseignement d'une nouvelle doctrine comprend souvent un certain nombre de points qu'il peut paraître plus à propos de transmettre seulement de vive voix, du moins au début. Mais, pour y attirer les esprits, il faut nécessairement faire connaître la personne et les actes de celui qui l'a proposée. Il allait sans dire pour des Juifs que toute doctrine devait être avancée au nom de Dieu, et confirmée par des miracles, à moins qu'elle ne fût une simple invitation à la pratique de la Loi. Ce que nous nommons la catéchèse comprenait donc un tableau de la prédication de Jésus, et un récit des actes qui l'autorisaient. Le premier maître de cette catéchèse fut naturellement celui qui avait été associé de plus près à l'œuvre du Maître, le compagnon de ses courses, le chef incontesté de ses disciples, Simon-Pierre. Il prononça le premier discours de catéchèse, le premier évangile, dont il avait fixé le point de départ au baptême de Jean et le terme à l'ascension de Jésus dans le ciel[1].

Entre ces deux points extrêmes, Pierre choisissait ensuite, pour les raconter en témoin oculaire, les épisodes les plus significatifs, les paroles les plus caractéristiques, et ce thème une fois donné, l'évangile avait un cadre.

Parmi les disciples il en était un qui avait l'habitude d'écrire, le publicain Lévi, devenu l'apôtre Matthieu, formé à concentrer sa pensée dans des formules saisissantes et claires, imposant ses arguments comme jadis une note à payer. Il prit pour base les récits que Pierre avait narrés avec sa manière spontanée, et les mit au service d'une dialectique nourrie de l'Ancien Testament, afin de prouver que Jésus de Nazareth était bien le Messie attendu, le

1. Act., I, 22; II, 22 ss.

promulgateur d'une loi morale, la même que l'ancienne, et meilleure par la perfection de la charité. Le charme et la vie des récits étaient quelque peu sacrifiés à leur valeur comme preuves, mais les paroles du Sauveur, recueillies surtout dans cinq amples compositions, avaient retenu leur son, en même temps que leur sens primitif, dans cette langue araméenne qui était celle du pays et par conséquent de Jésus.

On peut supposer aussi que d'autres frères avaient rédigé tel souvenir qui leur était cher. La Passion de Jésus était le patrimoine sacré de tous, et fut probablement la première racontée, la première écrite.

Cependant Pierre était allé fonder à Rome le siège de sa primauté. Il y continuait sa catéchèse, avec chaleur, avec naturel, se laissant aller au souvenir encore présent des détails, reproduisant leur impression sur son âme attendrie. Cette fraicheur d'émotion, duvet léger qu'un souffle emporte, cette image de la vie reflétée dans une mémoire fidèle, allaient-elles donc disparaître avec lui? Ses auditeurs prièrent s. Marc son disciple de reproduire ces récits : il le fit sans s'arrêter aux maximes de Jésus, soit que Pierre insistât moins sur ce point, soit que les admirables compositions de Matthieu y eussent déjà pourvu.

S. Matthieu, appliqué surtout à administrer la preuve que Jésus était le Messie, n'avait pas eu grand souci de l'ordre des faits. S. Marc suivit une marche qui paraissait plus vraisemblable. Elle donnait à peu près satisfaction à Luc. Et où aurait-il trouvé, lui qui n'était que disciple des Apôtres, qui n'avait pas suivi Jésus, un guide plus sûr que le dépositaire de la catéchèse de s. Pierre? Il accueillit donc dans son ouvrage à peu près tout ce que contenait le second évangile, et le plus souvent avec la même suite des épisodes. Cependant il avait conscience d'avoir mieux réussi ce point, grâce à un dessein plus arrêté, servi par des informations précises ; en effet il promet d' « écrire avec ordre ». Mais l'ordre de l'ancienne histoire, composée avec art, n'était pas nécessairement l'ordre purement chronologique des annales primitives.

Aux événements Luc voulut joindre des discours, répar-

tis selon les circonstances, puisqu'il attachait beaucoup d'importance à mettre chaque chose à sa place, au risque de détruire l'harmonie des grandes compositions de s. Matthieu. Il est probable que les Grecs, plus touchés des maximes éternelles que de la controverse avec les Pharisiens, avaient surtout traduit, et de très bonne heure, quelques discours de l'évangile araméen de s. Matthieu. S. Luc a donc pu les lire sans connaître le reste de cet évangile : de toute façon les faits et leur ordre, la coordination des paroles, ont eu très peu d'influence sur lui.

Il lui était aussi loisible de constater dans s. Marc — peut-être dans s. Matthieu, s'il l'a connu entièrement — une lacune considérable. Marc n'ignorait pas que Jésus avait prêché en Judée [1], mais il s'était renfermé dans l'horizon de la Galilée, et avait conduit Jésus des bords du lac à Jéricho peu avant la dernière semaine.

Luc apprit, peut-être par des disciples rencontrés à Césarée, peut-être par Jeanne, femme de Chouza qu'il est seul à nommer, et en deux circonstances [2], ce qui s'était passé en Judée pendant une mission qui dura quelques mois. Il l'a donc raconté, mais non plus avec cette vue des lieux, cette précision sur les circonstances et les acteurs du drame qui étaient le don de Pierre. Sûrement celui-ci, Galiléen pur sang, n'était pas aussi à son aise en Judée, et peut-être n'était-il pas toujours présent lors de ce voyage. C'est ainsi que Luc contient toute une partie propre, qui est un trésor inappréciable, mais moins circonstanciée que ce qui s'est passé au bord du lac.

Le prologue de s. Luc ne pouvait faire aucune allusion au quatrième évangile, composé plus tard. Celui-ci est l'œuvre de Jean, fils de Zébédée, le disciple que Jésus aimait. Reprenant pour son compte le thème de l'évangile, sûr d'interpréter la pensée profonde d'un cœur qui lui avait été ouvert, Jean composa ce que les anciens Pères appelaient l'évangile spirituel. Il connaissait certainement les trois évangiles de Matthieu, de Marc et de Luc. Il ne les

1. Mc., x, 1.
2. Lc., viii, 3; xxiv, 10.

a pas glosés, il ne s'est pas non plus borné à leur donner des compléments. Il a suivi sa voie, évitant cependant de répéter ce que tout le monde savait, à moins qu'une redite, modifiée selon sa manière et ses souvenirs, ne fût nécessaire à la marche de son œuvre. Il a tenu à marquer certains points d'itinéraire, à mieux distinguer les époques. C'est grâce à lui que nous connaissons plusieurs lieux de la Palestine du temps de Jésus, que nous savons que son ministère a duré deux ans et quelques mois, et qu'il a porté la parole à Jérusalem dans chacune des grandes fêtes de Pâque, de la Pentecôte, des Tabernacles et de la Dédicace.

Nous avons déjà dit que l'évangile de s. Matthieu, écrit en araméen, a été traduit en grec. Le traducteur en a fait son œuvre personnelle, conservant la substance de l'évangile araméen, mais en se rapprochant probablement de s. Marc, ne fût-ce que par quelques détails.

La date précise des évangiles n'est pas connue avec certitude. S. Marc et s. Matthieu grec sont certainement antérieurs à l'an 70, date de la ruine de Jérusalem, mais probablement beaucoup plus anciens, du moins l'original de s. Matthieu. S. Luc qui a utilisé s. Marc a écrit l'évangile avant les Actes des Apôtres terminés avant l'an 67, date du martyre de s. Paul, ou peut-être un peu plus tôt.

Ce sont ces quatre évangiles qui nous serviront à parcourir la vie de N.-S. Jésus-Christ, et nous aurons l'occasion de constater leur harmonie sans rien atténuer de ce qui est leur originalité propre.

CHAPITRE PREMIER

L'ÉVANGILE DE L'ORIGINE DIVINE ET HUMAINE DE JÉSUS

La bonne nouvelle.

Évangile signifie bonne nouvelle. Cette bonne nouvelle fut d'abord celle qu'a proclamée Jésus après le Baptiste : Le règne de Dieu est proche. Quand ses disciples eurent compris que cette bonne nouvelle était devenue une réalité par le fait même de Jésus, mort et ressuscité pour le salut des hommes, la bonne nouvelle devint plus précise, ce fut la doctrine de Jésus et sur Jésus portée par les Apôtres et proposée à la foi des Juifs puis des Gentils.

C'est ainsi que s. Paul, qui peut-être employa ce mot le premier, prêcha l'évangile, c'est-à-dire le salut en Jésus [1], pour ses fidèles, par la vertu de sa Passion.

Les autres Apôtres, témoins des faits de la vie du Sauveur, s. Pierre surtout, s'étendirent sur les circonstances de sa vie, ses paroles et ses miracles, et cela aussi était l'évangile. Nous avons déjà vu qu'il commençait, selon le programme arrêté par s. Pierre, au baptême de Jean et se terminait à la résurrection et à l'ascension. S. Marc, disciple de Pierre, n'a pas compris autrement l'évangile.

On pouvait estimer qu'il était inutile de remonter plus haut. Les faits relatifs à l'enfance du Sauveur n'avaient pas transpiré dans le public. Ils n'avaient contribué en rien à faire naître la conviction dans l'âme des disciples, car

1. Rom., I, 9; I Cor. IX 12 II Cor., IX, 13, etc.

Jésus passait pour le fils de Joseph élevé à Nazareth; il semble qu'on pourrait les omettre si l'on voulait seulement se rendre compte de l'impression qu'ont produite sur les Juifs les paroles et les actes de Jésus, et se transporter par la pensée à ces premiers jours pour éprouver en soi-même l'effet de ces paroles et de ces miracles. On a même proposé d'y voir moins un préambule à la foi qu'une conclusion tirée après coup de la croyance chrétienne, formée par le ministère public du Sauveur seulement. Mais les chrétiens tenaient ces faits pour assurés et ils le sont, quoique nous ignorions dans quel temps les Apôtres en ont été informés. Aussi lorsque s. Matthieu se proposa d'établir solidement en faveur des Juifs convertis et contre les Juifs incrédules que Jésus était bien le Messie, il lui parut opportun de remonter jusqu'à ses origines, de prouver par un livret généalogique qu'il descendait bien de David, que son origine comme Fils de Dieu, c'est-à-dire sa conception surnaturelle avait été prophétisée par l'Écriture, comme aussi sa naissance à Bethléem et son séjour à Nazareth.

Puis s. Luc, venu après s. Marc, a voulu raconter aussi selon leur ordre les faits relatifs à l'enfance. Nous comprenons parfaitement maintenant, et seulement depuis quelques années, comment ces récits de l'enfance appartiennent vraiment à l'évangile, sont même l'évangile au propre sens du mot chez les anciens. Désormais l'opportunité du récit de s. Luc apparaît clairement dans l'ambiance mieux connue de son temps. Il n'emploie jamais le mot d'évangile, mais il dit deux fois « évangéliser », « annoncer la bonne nouvelle », dans le récit de l'enfance. Et l'on sait aujourd'hui que c'était précisément le cas d'après les usages du temps.

Lorsque les souverains orientaux ont commencé d'être appelés Sauveurs et dieux sauveurs, leur naissance prit du même coup une portée décisive. C'était leur origine divine qui en faisait des dieux : elle était consacrée, manifestée à tous par leur naissance[1]. Dès l'an 238 av. J.-C. la naissance du roi Ptolémée était signalée comme point de départ de

1. Pour les textes qui suivent, voir : *Le prétendu messianisme de Virgile*, *R.B.*, 1922, p. 570 s.

beaucoup de biens pour tous les hommes. Pour Antiochus de Commagène (de 69 à environ 34 av. J.-C.), sa naissance et son couronnement ont été des épiphanies divines. C'est à ce même moment que Virgile, annonçant au monde le maître qui devait faire renaître l'âge d'or, en saluait les prémices dans une enfance miraculeuse. Enfin en l'an 9 av. J.-C., le proconsul d'Asie Paullus Fabius Maximus proposait de commencer l'année civile par le jour de la naissance d'Auguste. « On se demande, disait-il dans sa proclamation, si le jour natal du très divin César est plus agréable ou plus utile, jour que l'on pourrait justement comparer au commencement de toutes choses, et sinon par la nature, du moins par l'avantage, puisqu'il a mis debout tout ce qui était en déchéance ou tombé dans l'infortune, et qu'il a donné un autre aspect au monde entier, qui aurait succombé à la corruption, si César n'était né, bonheur commun de tous. » Et ce jour natal de César-Auguste était précisément pour le monde le commencement des bonnes nouvelles, des évangiles ! Car l'avènement de chaque prince était la seconde bonne nouvelle. C'est ainsi qu'en l'an 54 Néron fut annoncé comme l'espérance de tous les biens et le bon génie de l'Univers[1].

S. Luc s'est donc conformé au protocole officiel? — Peut-être, mais dans quelles conditions! Il a plutôt relevé le défi lancé par l'orgueil personnel des monarques ou par l'adulation des courtisans Il a revendiqué le titre de Sauveur pour un enfant né dans une crèche, et qui n'avait encore que peu d'adorateurs. L'événement cependant lui a donné raison, et c'est de la nativité de Jésus que date cette ère nouvelle, opposée au temps inconnu de l'origine des choses comme celle d'une restauration; non pas, comme voulait un proconsul, de la naissance d'Auguste, restaurateur d'un ordre public depuis longtemps détruit.

C'est donc vraiment avec la conception surnaturelle de Jésus que devait commencer l'évangile, selon la plus stricte acception de ce terme. Sa mission publique a prouvé sa dignité de Fils de Dieu : mais c'est au moment de l'Incar-

1. Inscription d'Oxyrhynque, VII, 1021, découverte en 1910.

nation que le Fils de Dieu est devenu le Sauveur habitant parmi nous. Aussi s. Jean, sans entrer dans aucun détail sur l'enfance de Jésus, n'a pas manqué de marquer dès le début du quatrième évangile son origine divine.

Si cet évangile de l'enfance n'a pas été pour les Juifs qui entendaient Jésus une raison de croire, il est une merveilleuse lumière pour nous, les délices des âmes pieuses et contemplatives.

Il nous incline à croire par la beauté d'une harmonie secrète entre la préparation et l'exécution du dessein de Dieu. Il n'enseigne rien sur Jésus, si ce n'est qu'il est Fils de Dieu et parfaitement homme. N'est-ce rien? Il y est plus parfaitement homme, si l'on peut dire, que dans le reste de sa vie, et c'est pourquoi Marcion, qui n'acceptait qu'un Christ céleste, avait horreur de cette crèche et de ces langes. Il est plus homme parce qu'il est plus faible, un enfant dans les bras de sa mère, assisté par elle, nourri de son lait. Dans ses actions, rien d'extraordinaire. Jésus se contente d'être un enfant. Il ne fait aucun miracle, parce que les miracles confirment la doctrine, et que le temps de l'enseignement n'est pas venu Le surnaturel est ici tout entier au fond des choses, sauf ces apparitions angéliques, nécessaires pour annoncer la bonne nouvelle à un petit groupe d'élite, puisqu'il faut bien que Marie soit avertie et consentante, que Joseph entre dans les desseins de Dieu, que quelques bergers, au nom de tout Israël, sachent que le Sauveur est né.

Aussi bien s. Luc, conscient de l'importance suprême de ces faits, n'a pas manqué de recourir, dès cette première page, à ces témoignages assurés dont il se porte garant auprès de Théophile. Deux allusions discrètes mais assez claires [1] font comprendre au lecteur que c'est de la Mère de Jésus elle-même que les disciples tenaient ce qu'il y a de plus intime dans ces origines très humbles, qu'il ne craint pas de coordonner à la grande histoire du temps.

1. Lc., II, 19, 51.

Annonce de la naissance du précurseur (3).
Lc., I, 5-25.

« Il était au temps d'Hérode, roi de Judée... »

Nous sommes en Judée, c'est-à-dire dans l'ancienne tribu de Juda, l'un des fils de Jacob, lui-même nommé par Dieu Israël. C'était, avec Benjamin, la tribu qu'honorait la présence du Seigneur dans le Temple, celle dont les restes étaient revenus de la captivité de Babylone pour fonder un nouveau peuple, désormais attaché au culte du seul vrai Dieu. Les rejetons des autres tribus qui avaient voulu se joindre à ce germe béni étaient désormais confondus dans une nouvelle unité nationale. Cette portion élue avait résisté sous la domination des successeurs d'Alexandre à toute la séduction de la Grèce. Un moment ébranlée, elle s'était ressaisie, et la persécution d'Antiochus Épiphane n'avait fait que l'affermir dans sa foi. Les descendants des Macchabées, étant de race lévitique, avaient été grands prêtres avant de devenir rois : la nation était donc vraiment gouvernée par Dieu même.

Cependant le faste royal, les relations politiques avec des rois idolâtres avaient donné aux princes Asmonéens quelques allures profanes. Les auxiliaires les plus fervents de la réaction religieuse, les pieux, devenus les Pharisiens ou les élus séparés, s'étaient détachés du nouveau régime et s'étaient souvenus que le sceptre vraiment national, conservé par Dieu pour rendre au peuple la gloire de David et de Salomon, était réservé pour la race de David. Le fils de David, le roi oint de l'huile sainte, le Messie, comme on disait en hébreu, annoncé par les prophètes et par les psalmistes, était attendu pour délivrer Israël et pour le faire triompher de ses ennemis.

Ce qui tendait les espérances jusqu'à l'exaltation, c'est que le trône n'était même plus occupé par une dynastie nationale. Une sorte de maire du palais, qu'on croyait issu d'Edom l'antique frère ennemi d'Israël, Antipater, avait usurpé le pouvoir au temps du faible Hyrcan. Son fils

Hérode, porteur comme lui d'un nom grec, « le fils des héros », avait levé le masque et renversé ses anciens maîtres. Cultivant habilement la faveur des Romains durant les guerres civiles, empressé à rendre hommage au vainqueur, fût-il un ennemi de la veille, il avait enfin conquis la faveur stable d'Auguste, demeuré seul maître du monde romain. Flatteur envers ce maître, mais empressé à maintenir son propre pouvoir grâce au suffrage populaire, Hérode avait rebâti le Temple de Jérusalem avec une nouvelle splendeur. Le Temple était plus que jamais dans la Ville Sainte le centre religieux de tout le peuple, avec son sacerdoce légitime, ses cérémonies auxquelles on venait de toutes parts, surtout au temps des trois grands pèlerinages de Pâque, de la Pentecôte, des Tentes ou des Tabernacles. Les sacrifices journaliers y étaient offerts ponctuellement ; même les victimes y fumaient pour le salut de César.

Cet hommage rendu par Auguste à la religion des Juifs jetait cependant une ombre sur cette ferveur religieuse. L'avenir était obscur. Hérode s'en allait, usé et vieilli. Ses fils avaient hérité de ses manières tyranniques, non de son génie. A qui appartiendrait le royaume Juif? Les Romains guettaient cette proie. Mais quand tout est désespéré, n'est-ce pas le moment où Dieu apparaît en Sauveur?

On priait ardemment pour le salut d'Israël, on implorait la venue du Messie, surtout au moment où chaque jour on immolait vers le soir l'agneau du sacrifice quotidien. Alors un prêtre entrait dans le Saint pour faire brûler l'encens devant le Seigneur

Le Temple n'était point, on le sait, cette maison commune à Dieu et aux fidèles qu'est l'église chrétienne. Une immense enceinte était divisée en parvis : le plus étendu était ouvert à tout le monde, puis une barrière ne laissait entrer que les seuls Israélites. Dans le parvis des prêtres s'élevait le Sanctuaire, petite construction qui comprenait le Saint des Saints réservé à Dieu, et devant lui le Saint où les prêtres pénétraient non sans mystère pour renouveler les pains de proposition, allumer le chandelier, offrir l'encens, pendant qu'au grand air fumait l'autel de l'holocauste. Au moment où la fumée de l'encens montait vers Dieu, les

Lévites chantaient au son des instruments, le peuple répandu dans les parvis priait en union avec le prêtre. Aux prières prononcées à voix haute pour le bien du prince et du peuple, les plus fervents joignaient dans leur cœur une instante supplication pour la délivrance d'Israël par le Messie.

Le jour où commença le prélude de l'évangile, le prêtre qui encensait se nommait Zacharie. Il avait pour femme Élisabeth. Ils étaient tous deux fort âgés et sans enfant. Comment cette bénédiction leur avait-elle manqué, à eux qui marchaient en présence de Dieu, irréprochables selon ses commandements et observances? Peut-être une secrète espérance animait-elle encore la prière de Zacharie, pendant qu'il implorait le Seigneur pour le peuple tout entier.

Or un ange lui apparut, debout, à droite de l'autel de l'encensement placé entre les pains et le chandelier. Il avait l'apparence humaine, indiquée par son nom de Gabriel, « l'homme de Dieu » ou l'être céleste sous une figure d'homme.

Zacharie fut surpris jusqu'au trouble, en proie à cet effroi que causait aux Israélites l'approche d'un être supérieur qui n'avait de l'homme que les apparences.

L'ange lui dit : « Ne crains pas ! », parole que Jésus prononcera souvent, car désormais le message de Dieu n'est point une menace : c'est la bonne nouvelle. Zacharie n'en est pas seulement le confident : il est associé à l'heureux événement. Car sa femme Élisabeth aura un fils, auquel il donnera le nom de Jean, en hébreu Iochanan, c'est-à-dire « Iaho » — le dieu d'Israël — « a été favorable ». Cet enfant sera si grand, que, dès le sein de sa mère, sans attendre le jour de la circoncision où les nouveau-nés commençaient à faire partie du peuple de Dieu, il sera rempli de l'Esprit-Saint. Sa naissance sera donc déjà un jour de joie. Sa consécration au Seigneur sera marquée par l'abstention du vin et de toute boisson enivrante. Le moment venu, l'Esprit-Saint en fera son instrument, comme il avait fait pour les héros libérateurs et les prophètes. Il marchera avec l'esprit et l'énergie d'Élie, le plus illustre d'entre les

fils de l'Esprit. Jusque-là, c'était le rôle de tous les prophètes. Mais voici ce qui distinguera Jean : il préparera au Seigneur un peuple bien disposé. Sa mission ne sera pas close avec lui. Il sera donc le précurseur d'un autre? L'ange ne le dit pas très clairement. Tous les voiles de l'avenir ne sont pas levés. Mais Zacharie n'ignorait pas comment le prophète Malachie avait annoncé que le Seigneur lui-même viendrait dans son Temple, précédé d'un messager : « Voici que je vais envoyer mon messager et il déblaiera le chemin devant moi, et aussitôt viendra à son Temple le Seigneur auquel vous aspirez et l'ange de l'alliance que vous désirez[1]. » Les docteurs avaient cru comprendre que ce rôle de précurseur serait confié à Élie, redescendu du ciel où il était monté sur un char de feu. Zacharie était invité à espérer que cet Élie annoncé ne serait autre que son propre fils Jean, animé de l'esprit d'Élie. Mais quel serait l'ange de l'alliance, sinon le Messie?

Une si glorieuse destinée — être le père du nouvel Élie — était bien pour faire tressaillir l'âme du vieux prêtre, mais devait-il vraiment compter sur cette paternité tardive?

L'ange aperçut sans doute dans son esprit une nuance d'incrédulité. Il avait certes le droit de demander un signe : « A quoi connaîtrai-je cela? » Mais il ajouta tristement avec une pointe de doute : « Car je suis vieux et ma femme est avancée en âge. » Sa faute était sans doute légère; aussi l'ange ne rétracta pas la promesse de Dieu. Mais parce qu'il avait été quelque peu lent à accueillir cette bonne nouvelle, ces prémices de l'évangile, il fut condamné au mutisme jusqu'à la naissance de l'enfant.

Dans les parvis on s'étonnait que le prêtre restât si longtemps dans le sanctuaire. Quand il sortit, disposé à s'en expliquer, il dut reconnaître son impuissance. Le peuple y vit la preuve d'une apparition divine, mais dont il ne perçait pas le secret.

Puis, le temps de son service achevé, le prêtre Zacharie rentra dans sa maison, située dans la montagne de Juda.

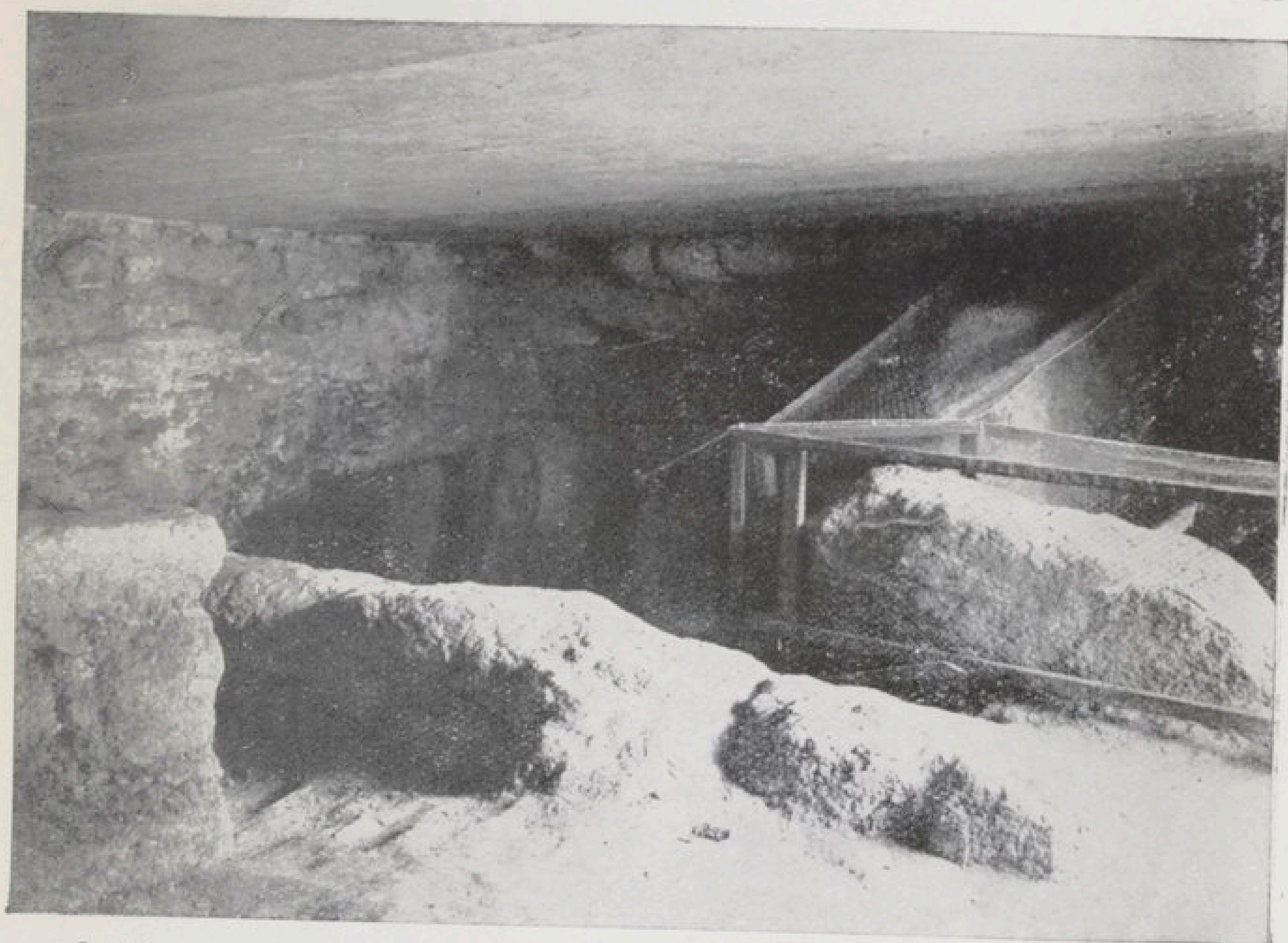
1. Mal., III, 1.



NAZARETH. — La croix indique l'église de l'Annonciation, sur la petite colline de la ville primitive.



1. NAZARETH. — Grotte transformée en habitation.



2. NAZARETH. — Ruine d'une ancienne habitation adossée à une grotte, attenante à la basilique de l'Annonciation.

Sa femme Elisabeth conçut, et lorsqu'elle en fut assurée, elle se tint cachée pour éviter les commentaires. La bonne nouvelle ne devait pas être communiquée à tous avant le temps. Il fallait d'abord que Marie fût prévenue.

L'Annonciation à Marie (4).

Lc., I, 26-38.

L'apparition de l'ange Gabriel dans le Temple était une des dernières manifestations de la faveur de Dieu dans ce lieu saint avant les voix lugubres de la ruine et le fracas de l'incendie. C'était un suprême oracle dans le décor grandiose empreint de la majesté des siècles, pour annoncer le dernier des hérauts de Dieu. Nous sommes maintenant à Nazareth. Tout y sera, non pas plus divin, mais absolument divin, et tout y est beaucoup plus simple, dans le seul cadre qui convienne au Verbe incarné venu pour servir. Nazareth n'est nommée ni dans la Bible, ni dans Josèphe, ni dans les in-folios du Talmud. Les Vies de Jésus en font une description enchanteresse (Pl. II).

C'est en effet un des plus jolis endroits de Galilée, avec des maisons proprettes, adossées à une haute colline qui domine le sanctuaire de l'Annonciation. Mais, transporté au temps d'Hérode, ce tableau ne serait qu'un mirage, fort décevant.

Le problème est d'ailleurs très difficile à résoudre, et c'est à peine si depuis quelques mois on peut se former une idée exacte du développement de la petite cité. Les Pères Franciscains reconstruisent leur couvent du Sanctuaire. En établissant les fondations, le frère Jean, qui dirige les travaux avec une parfaite compétence, a cru d'abord pouvoir faire état du rocher qui paraissait solide, mais il s'est aperçu qu'il était perforé de cavernes artificielles, formant jusqu'à trois étages, de sorte qu'il a dû appuyer sa construction sur des piliers de ciment armé de neuf mètres de hauteur. Sa persuasion est que ces cavités, qui ne contenaient ni ossements ni poteries, étaient des magasins de graines (*silohs*), mis à l'abri, sinon dans une

forteresse, du moins dans un lieu facile à défendre, dans l'intérêt des habitants des alentours.

Le lieu du sanctuaire, aujourd'hui en contre-bas du village en était donc autrefois le point fort, comme ce fut le cas de l'ancienne Sion de Jérusalem, d'abord la citadelle, puis la ville basse par rapport aux puissants massifs du Temple et de la ville haute.

En suivant cette piste, on reconnaît[1] que l'ancienne Nazareth était assise sur une élévation, à peine digne du nom de colline, nettement dessinée du côté de l'orient, mais peu détachée de la haute colline de l'ouest, et allant du sud au nord jusqu'à la source dite de la Vierge. C'est là sans doute la Nazareth du temps d'Hérode, et quand nous chercherons le site du sommet d'où l'on voulut précipiter Jésus[2], ce ne sera pas sur les points les plus élevés de la moderne Nazareth, mais à l'ancienne et modeste acropole, au point où elle se dresse au-dessus de la vallée de l'est.

En contact immédiat avec la basilique du moyen âge, le R. P. Prosper Viaud[3] a découvert des grottes transformées en habitations, qui semblent bien représenter l'état de la maison de la Vierge avant qu'on l'ait transformée en crypte d'une église. Tel était sans doute le type le plus commun des habitations de Nazareth : il en existe encore de semblables dans les rues de la ville moderne, dissimulées par des maisons neuves (Pl. III, 1 et 2). L'obscurité où était demeurée Nazareth nous oblige à croire que sa transformation ne s'opéra qu'aux temps chrétiens par l'attraction du sanctuaire. Aujourd'hui encore la cité de Marie monte toujours, jusqu'au sanctuaire de Jésus adolescent, et s'étend même sur la colline orientale, développant sa forme d'amphithéâtre d'où la vue s'étend sur la plaine d'Esdrelon, étalée à l'infini au pied de ses derniers gradins.

C'est donc vraisemblablement dans le plus modeste réduit que se trouvait celle à laquelle l'ange Gabriel vint adresser un message beaucoup plus auguste que celui qu'il avait

1. C'est la conviction que nous nous sommes faite, le P. Tonneau et moi, en février 1923.
2. Lc., IV, 29.
3. *Nazareth et ses deux églises de l'Annonciation et de Saint-Joseph.*

apporté dans les lambris dorés du Temple de Jérusalem.

Elle se nommait Marie, en hébreu Mariam. Ce nom était alors assez commun, et, selon les analogies de la langue parlée, on l'interprétait probablement Dame ou Maîtresse. Nous disons encore Notre-Dame pour désigner la Mère de Jésus.

Elle était vierge, fiancée à Joseph, qui était de la maison de David, et elle-même appartenait à cette lignée, comme s. Luc le laisse entendre[1]. Elle était cependant parente d'Élisabeth, qui était, comme son mari Zacharie, de la tribu de Lévi. Les unions d'une tribu à l'autre n'étaient point rares, et Élisabeth descendait sans doute, à un degré que nous ne savons pas, d'une mère de la tribu de Juda et d'un père lévite. C'était la seconde fois en six mois que l'ange Gabriel était chargé d'un message de Dieu. Tous les traits de la seconde entrevue relèvent sa grandeur intérieure bien au-dessus de la première. Tandis que Zacharie avait éprouvé du trouble et de la peur à la vue de l'ange qui ne l'avait pas salué tout d'abord, Gabriel aborde Marie chez elle[2], et lui dit : « Salut[3], pleine de grâce, le Seigneur est avec vous », paroles si souvent redites par les chrétiens! C'était dire à Marie qu'elle possédait avec plénitude la faveur du Tout-Puissant. Alors seulement la Vierge se troubla, c'est-à-dire que son humilité s'étonna d'une salutation si glorieuse. Elle ne s'était pas effrayée, et cependant l'ange l'invite à ne pas éprouver de crainte, car le but de sa visite est une grâce de Dieu plus insigne que celles qu'elle avait déjà reçues. Elle enfantera un fils auquel elle donnera le nom de Jésus, en hébreu *Iechoua*, c'est-à-dire « Iaho (le dieu d'Israël) sauve ». Il sera grand et on le regardera comme fils du Très-Haut, et il sera fils de David, appelé par Dieu à régner sur le trône de son père, non pas comme lui pour quelques années, mais pour des siècles, car son règne n'aura pas de fin.

1. I, 32, 69.
2. Le texte est formel. La tradition des Grecs orthodoxes à Nazareth place la salutation à la fontaine, d'après les apocryphes.
3. Le sens du mot dont on se sert pour aborder quelqu'un avec honneur est toujours le même, qu'on souhaite la paix comme les Juifs, ou la joie comme les Grecs, ou la santé comme les Latins et nous.

Ainsi Dieu avait choisi Marie pour être la Mère du Messie. Si élevé que fût le titre de Fils du Très-Haut, ce pouvait être une marque d'honneur décernée au Messie comme fils adoptif de Dieu. Ce que Marie voyait très clairement, c'est que le Messie qui naîtrait d'elle serait fils de David. Faudrait-il donc qu'il fût le fils de Joseph, son fiancé, qui précisément appartenait à la maison de David? Le sens humain qui s'estime volontiers le bon sens, aurait dit : Pourquoi non? C'est dans le cours des choses. — Mais le cours des choses avait procédé autrement dès les jours de l'éternité, et le Fils de Dieu ne devait pas avoir d'autre père que Dieu le Père. Marie, elle, s'étonne et interroge « Comment en sera-t-il ainsi, puisque je ne connais pas d'homme? » Parole étonnante, assurément, si peu en situation que bien des critiques veulent la rayer du texte. Le résultat serait clair : il ne contiendrait plus rien de ce que s. Luc a voulu signifier, ce serait enlever le diamant pour ne laisser que la monture. Luc, écrivain délicat et coutumier des nuances, n'a pas entendu mettre sur les lèvres de la Vierge remplie de grâce une parole naïve à l'excès, une de ces banalités qu'on nomme truismes, pour l'enchâsser dans les discours divins Marie a voulu dire qu'étant vierge, comme l'ange le savait, elle désirait demeurer telle, ou, comme ont traduit les théologiens, qu'elle avait fait vœu de virginité et entendait le garder. Elle n'osait pas cependant mettre sa volonté en contradiction avec celle que Dieu avait commencé de lui signifier. « Je ne connais pas », dans sa pensée, c'est : « Je désire ne pas connaître » Elle ne dit donc pas : « Je ne connaîtrai jamais » pour ne pas traverser les desseins de Dieu; elle attend la suite de cette ouverture.

Alors, ajoute le sens vulgaire, pourquoi était-elle fiancée à Joseph? — Parce que, peut-on répondre, elle devait inévitablement l'être par la volonté de ses parents, surtout par la tyrannie de la coutume[1] qui n'admettait pas le célibat volontaire d'une fille d'Israël. Ou bien, obligée de résister sans cesse, elle eût été engagée dans une lutte per-

1. Les indigènes palestiniens disent encore aujourd'hui . ou le mariage ou la tombe (R. P. JAUSSEN, *Naplouse*, p. 59).

pétuelle, elle seule contre tous, et comme ils penseraient, contre toute raison. Elle était fiancée, mais à Joseph. Une simple conjecture, fondée sur la suite des faits, suffit à expliquer comment son vœu de virginité se conciliait avec son propos de mariage, c'est que Joseph était dans les mêmes sentiments, où vivaient alors tant de ces personnages qu'on nomme les Esséniens. Unie par le mariage à cet homme juste, chaste comme elle, elle s'assurait une paix tranquille dans une vie toute consacrée à Dieu par deux âmes dignes de se comprendre et de s'aimer en Lui.

Aussi l'ange ne dit pas un mot pour la détourner de son intention de mariage qui servait si utilement le dessein de Dieu. Il lui révèle seulement que son propos de virginité y répond mieux encore, puisque cette naissance du Messie sera uniquement l'œuvre de Dieu et la sienne : « L'Esprit-Saint viendra sur toi, et la vertu du Très-Haut te couvrira de son ombre; et pour cela l'enfant qui doit naître sera saint, il sera appelé Fils de Dieu. »

Cette fois, c'est la pleine lumière, celle du moins que projette dans la raison un mystère qui la surpasse. L'enfant qui doit naître n'aura d'autre Père que Dieu. Certes ce n'est pas l'opération divine dans le sein de Marie qui en fera ce qu'il est déjà, le Fils de Dieu. Sa génération est éternelle, et le Messie n'aura pas d'autre personnalité que Lui.

Mais cette opération donnant naissance à une nature humaine sans autre action humaine, on peut dire qu'elle sera la cause de la sainteté hors de pair de l'enfant, et la raison pour laquelle on lui donnera un titre auquel il a droit éternellement, celui de Fils de Dieu.

L'union du Fils de Dieu avec la nature humaine eût pu comporter une naissance ordinaire, — les théologiens ne le nient pas, — mais quelle suprême convenance à ce qu'il ne donne à personne autre qu'à Dieu le nom auguste de Père! Quelle clarté plus grande sur le fait des deux natures unies en une personne! Quelle dignité plus haute pour Marie, qui seule avec le Père peut dire : « Mon Fils Jésus! » Quelle consécration de la vie de parfaite chasteté si féconde en biens spirituels parmi les hommes!

Marie avait donc elle aussi à consentir au mystère. Elle

n'avait pas douté en s'informant, comme avait fait Zacharie. L'ange lui offre un signe, quoique d'un ordre très inférieur, un simple miracle, un indice de la Toute-Puissance de Dieu, et c'est qu'Élisabeth, sa parente, a conçu un fils dans sa vieillesse et que cette femme stérile en est à son sixième mois.

Alors Marie s'inclina, s'abandonna à la volonté de Dieu, et par là-même donna le consentement qu'il daignait lui demander : « Voici la servante du Seigneur ; qu'il m'arrive selon votre parole. » Et dès lors, le mystère de l'Incarnation s'accomplit dans son sein. Le salut du genre humain commençait. Cette bonne nouvelle fut aussitôt connue au ciel. Elle allait se répandre peu à peu sur la terre.

La visite de Marie à Élisabeth (5).

Lc., I, 39-56.

En parlant à Marie d'Élisabeth, l'ange Gabriel avait suggéré la pensée d'une visite à cette parente. Il ne s'était pas expliqué comme avec Zacharie sur la carrière de l'enfant qu'elle portait. Marie cependant devait conjecturer que les deux interventions divines allaient au même but. Il lui tardait, non pas de constater le signe, car elle avait cru d'une foi parfaite, mais d'assurer Élisabeth de sa sympathie, peut-être de conférer avec elle de la destinée de ces deux enfants. Éclairée d'en-haut, mue par la charité, elle se hâta de partir pour aller féliciter et assister la femme jusqu'alors stérile, qui cachait le plus longtemps possible son secret.

Profitant d'une caravane qui se dirigeait vers Jérusalem, peut-être à l'occasion de la Pâque, elle s'achemina vers la montagne de Juda. En employant le nom hébreu de Juda, au lieu de la forme « Judée », s. Luc donne à entendre que la ville où elle allait était dans le territoire de l'ancien royaume de Juda, spécialement dans la tribu de Juda, dont l'extrémité nord touchait Jérusalem. Cette ville, ou plutôt ce village, n'est pas nommé. Une tradition existant déjà au ve siècle désigne le village de Aïn-Karim, « la source abondante », nom arabe substitué à l'hébreu *Karem*[1]. La tradi-

1. Jos., xv, 59, dans le grec, mais qui manque en hébreu.



1. AÏN KARIM. — Site de la Visitation.



2. BETHLÉEM. — Site de la Nativité (à droite) et champ des Pasteurs (+).

tion n'a pas été interrompue et la fête de s. Jean s'y célèbre toujours très solennellement [1].

Marie put arriver le quatrième jour après avoir quitté Nazareth, et entrant dans cette maison amie elle rencontra d'abord Élisabeth. La première elle la salua avec la cordialité d'une parente, la déférence d'une jeune fille pour une femme âgée, une grâce souriante indiquant qu'elle n'ignorait rien.

Alors s'opéra ce qu'avait annoncé l'ange à Zacharie, que son fils serait rempli de l'Esprit-Saint avant sa naissance : l'enfant tressaillit dans le sein d'Élisabeth. C'était comme un pressentiment obscur de l'approche de Celui dont il devait annoncer la venue parmi les hommes. Sa mère, elle aussi, fut remplie de l'Esprit de Dieu et pleinement éclairée sur la dignité de la Mère du Messie. Elle la salua donc à son tour en s'écriant dans un transport sacré : « Vous êtes bénie parmi les femmes, et le fruit de votre sein est béni ! Et d'où m'est-il donné que la mère de mon Seigneur vienne à moi ? Dès que le son de votre salutation est arrivé à mes oreilles, l'enfant a tressailli dans mon sein. Bienheureuse celle qui a cru que s'accomplirait ce qui lui avait été dit de la part du Seigneur. » Et Marie [2] répondit par les strophes du cantique que nous nommons le *Magnificat*.

Il est dans toutes les mémoires chrétiennes, et nous n'avons pas à le commenter. Sous l'empire de la joie, il arrive encore aujourd'hui à de simples femmes arabes d'improviser un chant, comme on le vit à Mâdaba, après que les chrétiens eurent repoussé une attaque des Sehour, Bédouins de leur voisinage [3].

Pour les principales circonstances, victoire, naissance,

1. Le lieu de la Visitation est un peu à l'ouest de la belle source ; aux ruines monumentales du moyen âge des recherches très récentes des Pères franciscains ont ajouté d'importants vestiges byzantins ; Pl. IV, 1.

2. M. Loisy, et après lui M. Harnack, ont attribué ce cantique à Élisabeth. Après avoir félicité Marie en quelques mots, elle aurait repris la parole pour remercier Dieu en termes plus longs de ce qu'il avait fait pour elle-même. Ce n'était certainement pas l'intention de Lc. de mettre de la sorte Élisabeth au-dessus de Marie dans l'horizon de son récit. Ce qui est décisif, outre la tradition manuscrite et patristique, c'est que le *Magnificat* est une réponse à la félicitation d'Élisabeth.

3. *Au delà du Jourdain* (*Science cathol.*, 15 oct. 18[illegible]0, p. 679).

mariage, il existe un thème traditionnel, dont les expressions elles aussi se transmettent d'une prophétesse à une autre. Marie s'est visiblement inspirée du cantique d'Anne [1], mère de Samuel, saluant dans la naissance de son fils le salut d'Israël, ensuite de l'onction d'un roi, c'est-à-dire d'un Messie. Par là se manifeste la puissance de Dieu et aussi sa Sagesse qui triomphe des vaines pensées de l'orgueil.

Ce qu'il faut dire, sans méconnaître l'à propos du cantique d'Anne, c'est que, dès les premiers mots, il s'élève fort au-dessus de la situation d'une femme stérile devenue mère : elle chante magnifiquement la victoire du Dieu d'Israël, parce que l'arc des puissants est brisé : Iahvé fait mourir et il fait vivre, il jugera les extrémités de la terre. C'est seulement à cause de cet accent triomphal, du pressentiment messianique qui a soulevé l'esprit et le cœur de la prophétesse vers un avenir si haut, que le cantique d'Anne a pu fournir à Marie quelques pensées. Ce qui est propre au *Magnificat*, c'est que cette fois les expressions ne sont pas trop fortes pour dire ce qui s'est opéré en Marie, et qu'elles paraissent à peine suffisantes pour exprimer l'humilité de celle qui glorifie le Seigneur. Pour que toute gloire Lui soit rendue, elle avoue sa bassesse, et cependant, répondant à la félicitation d'Élisabeth, elle avoue que toutes les générations la nommeront bienheureuse. Tandis que le chant d'Anne aurait pu être placé dans la bouche d'un héros, celui de Marie est bien celui de la mère de Jésus. Le regard de Dieu, qui de sa part signifie bienveillance. s'étendra de la même façon sur ceux qui sont petits et connaissent leur misère, tandis que les puissants, les riches comblés, qui s'élèvent par orgueil dans les pensées de leur cœur seront abaissés et demeureront vides. Et tandis que le regard d'Anne étend déjà la victoire de Dieu aux extrémités de la terre, Marie concentre sa louange sur la grande œuvre de miséricorde promise à Abraham et à sa race, à jamais.

Tout est donc en situation dans le *Magnificat*, même

1. I Rois, II, 1 ss.

dans cette part indispensable d'honneur rendu aux attributs du Seigneur ; ce n'est point l'enthousiasme d'un disciple de Jésus, écrivant à la lumière de ses miracles et de sa résurrection, mais la joie discrète d'une fille de David, d'une fille d'Abraham, remontant le cours des âges pour y rencontrer la promesse, et qui la sait accomplie en elle, rayonnante déjà de l'auréole promise à son front de mère par l'acclamation suppliante de toutes les générations. Et en effet toutes les générations accomplissent cette prophétie en la saluant mère de Dieu.

Marie demeura avec sa cousine environ trois mois. Elle se retira avant la naissance de l'enfant d'Élisabeth. Sa place n'était plus là [1], son office charitable étant terminé : beaucoup plus encore qu'Élisabeth elle n'avait pas à provoquer une curiosité indiscrète si loin de chez elle.

La nativité du Précurseur. Il se retire au désert (6).

Lc., I, 57-80.

Le temps révolu, Élisabeth eut un fils. La nouvelle se répandit d'autant plus rapidement qu'elle était demeurée plus longtemps cachée dans une maison isolée, la présence de Marie dispensant Élisabeth de sortir pour pourvoir aux nécessités de sa maison. Ce fut une joie générale parmi les parents et les amis. Le huitième jour, on vint pour circoncire l'enfant. C'était le jour fixé par la loi, et si formellement que les rabbins autorisaient ce léger travail même le jour du sabbat. Par la circoncision un enfant entrait dans la communauté spirituelle d'Israël, il contractait avec Dieu une sorte d'alliance, il était déjà initié à son culte. Aussi était-ce le moment de lui donner un nom, d'autant que le plus souvent le nom exprimait une louange à Dieu ou reconnaissait ses bienfaits, même dans l'humble événement d'une naissance. Il est assez étrange que les voisins, s'accordant voix au chapitre, aient proposé le nom de Zacharie, car on donnait plus volontiers à un fils

1. R. P. Jaussen, *Naplouse*, p. 105.

le nom de son grand-père que celui de son père, pour éviter les quiproquos. Mais Zacharie étant très âgé, on se disait sans doute que la confusion ne serait pas longtemps à craindre. On agissait d'autant plus librement que le principal intéressé étant muet, on ne songeait pas à prendre son avis. Mais Élisabeth intervint. Elle avait son droit comme mère. Dans l'antiquité patriarcale, c'étaient même Rachel et Lia, aussi les autres femmes de Jacob, qui avaient assigné des noms à leurs enfants. Élisabeth déclara nettement que l'enfant s'appellerait Jean. Les commères n'en voulaient pas démordre : Personne ne porte ce nom dans ta famille! Enfin on s'avisa, avec force gestes, comme s'il était sourd, de consulter le père. Ce prêtre savait écrire, et peut-être avait-il ainsi renseigné Élisabeth. Il demanda une de ces tablettes en bois recouvertes de cire où l'on écrivait avec un poinçon. Il y mit seulement : Jean est son nom. Le cas était jugé et sans réplique. Après cet acte de foi et d'obéissance, sa langue fut déliée, et il parla, bénissant Dieu avec plus de sentiment encore que les autres.

Enfin son silence était rompu! Que de questions sur son mutisme, sur cette vision qu'il avait eue dans le Temple, sur ce qu'elle avait fait pressentir de cet enfant du miracle! La curiosité, satisfaite pour le passé, se faisait plus vive pour l'avenir, mais avec un accent d'espérance : Que sera donc cet enfant, sur lequel s'étendait si visible la main du Seigneur?

Zacharie exprima toute cette joie et ces aspirations dans un cantique, et c'est le *Benedictus* que les clercs récitent chaque jour à l'office de Laudes, au moment où l'aurore apparaît. L'heureux père a été mis au courant des espérances de Marie. Sa présence, à elle seule, était pour lui une lumière qui a grandi avec la naissance de Jean, avec les confidences ravies d'Élisabeth. Aussi, entrant dans l'esprit qui sera celui de son fils, dans l'esprit d'Élisabeth inclinant son bonheur devant la dignité plus haute de Marie, il ne pense d'abord qu'à ce salut déjà commencé dans la maison de David, selon la promesse faite aux anciens prophètes, selon l'alliance et le serment juré à

Abraham. Comme tous les enfants d'Israël, il escompte leur délivrance des ennemis qui les haïssent, mais pour lui ce repos ne sera que la condition la meilleure pour servir Dieu dans la justice et la sainteté.

C'est seulement après avoir ainsi béni Dieu de la venue du Fils de Marie en s'unissant à ses pensées, que Zacharie s'adresse enfin à ce petit enfant qui lui a été donné et qui sera le Prophète du Très-Haut, bien plus, qui préparera ses voies. Les voies de Dieu ce sont les voies du Messie, Jean devant précéder celui qui à la fois sera l'envoyé de Dieu, et agira comme Dieu lui-même. Désormais l'espérance de la délivrance politique s'efface dans une lumière nouvelle, comme si les vrais ennemis n'étaient autres que les offenses à Dieu. Ce sera le ministère de Jean d'annoncer le salut par la rémission des péchés, en suite de la miséricorde du Cœur de Dieu, qui fera apparaître parmi les hommes un astre levé dans les hauteurs. Les hommes, même au pays d'Israël, sont assis dans des ténèbres épaisses, attendant la lumière du jour pour se mettre en marche. Le Messie leur indiquera le bon chemin, celui de la paix, où ils trouveront le salut.

Ainsi le cantique se termine comme il avait commencé : le Fils de David apparaît sous les traits d'un être divin, dont Jean ne sera que le précurseur.

En attendant qu'il fût manifesté à Israël, l'enfant croissait, et la force de l'Esprit s'emparait de lui de plus en plus. Elle le poussa au désert pour le préparer à sa mission.

Ces quelques mots de s. Luc ne suffisent pas à ceux qui aimeraient associer des influences humaines à cette action de l'Esprit. On a imaginé que, dans son adolescence, Jean avait été initié aux doctrines et aux pratiques de ces exilés volontaires, vivant cependant en communautés sur les bords de la mer Morte, les Esséniens.

Sans rompre avec le judaïsme, ils avaient été touchés par la contagion de la pensée grecque. L'antique doctrine de Pythagore semblait revivre. Prêchant avec force la supériorité de l'âme sur le corps, de l'esprit sur la matière, les Esséniens regardaient la mort comme la délivrance de l'âme et ne se souciaient pas d'occasionner la

chute des âmes dans des corps en engendrant des enfants.

Jean aurait été formé à cette discipline de l'esprit, à cet ascétisme et à des purifications incessantes[1]. Mais toute la vie du Baptiste, nous le verrons, proteste contre cette intrusion d'une philosophie étrangère. L'Esprit qui l'animait était celui de la Loi, quoique son rôle, celui du dernier des prophètes, ait été d'orienter les âmes vers un plus grand que lui.

Joseph assume la paternité légale de Jésus (7).

Mt., I, 18-25.

Marie était revenue à Nazareth. Quand elle arriva dans la grande plaine d'Esdrelon et aperçut le petit village sur le haut de la montagne, nul doute que sa pensée ne se soit portée vers Joseph son fiancé. Il ne semble pas qu'elle lui ait fait confidence de son état. Elle comptait sur sa réserve, même sur sa confiance; elle comptait surtout sur Dieu qui saurait conduire toutes choses. Rompre avec Joseph eût été s'exposer à des bruits infamants, et d'ailleurs elle n'en avait pas le droit, selon la coutume israélite. Pour nous le mariage est un sacrement qui noue à un moment donné des liens indissolubles. Jusqu'à ce moment le mari n'a aucun droit, les fiançailles peuvent être rompues des deux parts.

Chez les Juifs la jeune fille accordée par son père à un homme était désormais sous sa loi. Il ne dépendait plus que de lui de donner au mariage tout son caractère en l'amenant sous son toit. Même il pouvait en prendre possession chez son beau-père, pourvu que ce fût d'une façon officielle. Dans l'intervalle la fiancée coupable avec un autre eût commis un véritable adultère. La Loi permettait au fiancé de la dénoncer, et la peine normale était la mort[2]. Il n'y était pas strictement obligé, mais son silence pouvait passer pour une connivence honteuse.

Or le jour vint où Joseph s'aperçut que son accordée était enceinte. Qu'un premier mouvement de surprise et

1. Nous reviendrons sur ce point à propos du baptême de Jean, p. 59.
2. Deutér., XXII, 23 s.

d'indignation se soit élevé dans son cœur, c'eût été bien naturel, mais il ne s'y arrêta pas. Il résolut même de ne pas la livrer au décri public en la dénonçant, et d'après le texte qui nous fait connaître cette histoire, non pas par indulgence, mais « parce qu'il était juste ». Le juste ne condamne pas sans avoir une preuve décisive de culpabilité. Joseph ne l'avait pas. On dira que toutes les apparences étaient contre Marie. Sans doute. Mais Joseph devait tenir compte aussi de sa vertu, de sa sérénité, de l'évidente innocence d'une si pure créature, de son propre amour qui ne pouvait s'être trompé. Combien de fois n'a-t-on pas eu recours à l'inconnu, à l'invraisemblable, pour résister à l'opinion publique ameutée, en faveur d'une personne aimée d'un amour sûr de lui ! Si Joseph n'avait pas cru à la possibilité d'un fait miraculeux, il est peu probable qu'il ait été docile à l'avertissement d'un songe.

Dans cette anxiété le parti le plus prudent lui parut être de rendre à Marie sa liberté, avec une telle discrétion que personne ne pût la soupçonner d'une faute[1].

Avant qu'il fût tout à fait décidé, un ange du Seigneur lui apparut en songe. Il l'interpella comme Fils de David, insinuant déjà par là qu'il s'agissait du Messie dont il devait paraître le père, afin de lui transmettre, par le fait du mariage, les droits de la maison de David. L'ange ajoutait : « Ne crains pas de prendre chez toi Marie ta femme », c'est-à-dire de donner à tes fiançailles la sanction légale définitive : « car ce qui est conçu en elle est un ouvrage de l'Esprit-Saint ».

C'est ainsi que s. Matthieu, le premier évangéliste, disait d'un mot ce que nous avons vu exposé plus longuement par s. Luc[2]. Lui aussi exprime à sa façon la bonne nou-

1. Ce n'est point là une explication pieuse, née du culte grandissant de Marie, c'est celle de s. Jérôme, celui des Pères anciens qui a le mieux connu l'Écriture : « Comment Joseph peut-il être appelé juste alors qu'il cache le crime de sa femme? Mais cela témoigne en faveur de Marie, que Joseph connaissant sa chasteté et étonné de ce qui était arrivé, cache par son silence un mystère dont il n'avait pas connaissance. » Les critiques qui ont cherché de tous côtés des histoires de générations virginales (parthénogénèses) devraient être les derniers à refuser d'admettre cette supposition dans l'esprit de Joseph.

2. Et cependant Luc n'a certainement pas amplifié le thème de Matthieu, car il raconte d'un tout autre point de vue l'évangile de l'enfance.

velle, apportée non plus à Marie, mais à Joseph, dépositaire des promesses légales : Marie ta femme « enfantera un fils et tu lui donneras le nom de Jésus », — autre coïncidence sur ce nom du Sauveur — « car il sauvera son peuple de leurs péchés ». Comme Luc, Matthieu a conscience de l'élévation de ces âmes choisies. Tandis que les Apôtres seront si longtemps sans comprendre le vrai rôle du Messie, Joseph est averti comme Zacharie qu'il sera le Libérateur du péché. Puis, selon sa coutume, dont nous avons ici le premier exemple, l'évangéliste fait allusion à la prophétie de l'Emmanuel dans Isaïe, la plus claire sur l'enfant-Dieu : « Voici que la Vierge concevra et enfantera un fils, et on lui donnera le nom d'Emmanuel, c'est-à-dire Dieu avec nous. »

Prophétie claire, disons-nous, quoique encore voilée, car ce voile est seulement l'ambiance des temps assyriens sous le roi Achaz. Or la prophétie domine les temps comme un avion les paysages : tout apparaît sur le même plan. Quand une fois l'événement a fait la lumière, les circonstances du passé s'enlèvent comme un brouillard aux rayons du soleil, et l'esprit est frappé de cette coïncidence des termes avec un fait si grandiose que personne n'aurait osé le concevoir. Les paroles d'Isaïe qui suivent, consacrées à l'Emmanuel, apportent dans les âmes une conviction très douce durant la nuit de Noël :

Car un enfant nous est né,
un Fils nous a été donné;
Il a sur son épaule la souveraineté;
et on lui donnera pour nom :
Merveilleux-Conseiller,
Dieu-fort,
Père à jamais,
Prince de la paix;
Pour agrandir la souveraineté,
et pour la paix sans fin,
Sur le trône de David
et dans son royaume;
Pour l'affermir et le consolider,
dans le droit et dans la justice,
Dès maintenant à jamais.
Le zèle de Iahvé des armées fera cela [1].

1. Is., IX, 6 s. Trad. Condamin.

Cependant le nom de Jésus ne se trouve pas dans cette énumération Le Nouveau Testament n'est pas une imitation qui dépende de l'Ancien. C'est lui qui est la réalité, dont l'autre n'est que la figure.

Réveillé de son sommeil, digne par sa confiance des confidences de Marie, Joseph prit sa femme chez lui, et quand elle eut un fils, il lui donna son nom de Jésus.

C'est donc lui qui introduisit Jésus dans le monde comme descendant de David.

La généalogie de Jésus (20).

Mt., I, 1-17; Lc., III, 23-38.

Joseph en effet descendait de David. S. Luc et s. Matthieu sont d'accord sur ce point, qui ne semble pas avoir été contesté du vivant du Sauveur. On ne pouvait le saluer Messie sans le croire fils de David. Il l'était par Joseph, que tout le monde regardait comme son père.

S. Matthieu a fourni dès le début de son évangile son livret de généalogie. Jésus étant l'objet de la promesse faite à Abraham, il convenait de remonter à ce père des autres patriarches, Isaac et Jacob. En suivant les filiations contenues dans l'Écriture Sainte, on arrivait aisément à David en quatorze générations. De David à Jéchonias, au temps de la captivité de Babylone, Matthieu trouvait encore quatorze générations d'après la série des rois, sauf à en omettre trois, Ochozias, Joas et Amazias, parfaitement connus, ce qui prouve bien qu'il n'entendait pas tracer une liste complète Et il y a encore quatorze générations de Salathiel à Joseph, chiffre dont l'exactitude ne peut être contrôlée, et qui n'offre pas plus de garanties. Quatorze a peut-être été choisi parce que les lettres hébraïques qui écrivent le nom de David font, prises comme nombres, un total de quatorze. Mais l'incertitude sur le nombre des générations n'entache pas la valeur de la généalogie

Dans la primitive Église, les parents de Jésus étaient en possession du titre de fils de David, et l'empereur Domitien s'en inquiéta, d'après l'historien Hégésippe. Renseignements

pris, ils ne parurent pas redoutables, et on les laissa aller[1]. On objecte cependant que si l'arbre généalogique de s. Matthieu avait été bien en règle et reconnu de tous, s. Luc n'en aurait pas produit un autre qui remonte à David par Nathan au lieu de Salomon. Quelques commentateurs ont expliqué que s. Luc a tracé la filiation non plus de Joseph, mais de Marie. C'est un fait cependant que le troisième évangéliste aboutit aussi à Joseph, avec la claire notion d'une filiation putative ou adoptive. La tradition des Pères n'est pas moins formelle que le texte.

C'était donc tout ce qui importait ici, et chacune des deux généalogies peut très bien, sans cesser d'être vraie, procéder par des adoptions remplaçant la ligne directe par une ligne collatérale. En pareil cas, c'est le droit qui règle tout, et il se transmet par des frères, aussi bien que par des fils. Une généalogie sémitique considérerait Henri IV roi de France comme fils de Henri III qui a reconnu son droit : l'essentiel est que tous deux descendent de s. Louis. Un phénomène semblable a pu amener à rattacher Joseph à deux pères différents. Dès le début du IIIe siècle, Jules Africain voyait là une application d'une institution légale. Le fils d'un homme qui avait épousé la veuve de son frère, avait, outre son père naturel, comme père légal le premier mari de sa mère[2] C'est ce que nous ne pouvons vérifier à propos de Joseph, mais, encore une fois, une solution précise et décisive n'est pas requise en pareil cas. Il eût été plus intéressant à nos yeux de connaître la lignée de Marie, qui seule a transmis à Jésus le sang de David, et nous n'avons aucun élément pour la reconstruire. Dans la pensée de s. Luc, la descendance davidique intéressait surtout les Juifs. Et comme Jésus est le Sauveur du monde et non seulement le Messie des Juifs, il a voulu remonter plus haut que David, jusqu'au père du genre humain, Adam, qui fut de Dieu, non point comme fils, mais comme sa créature. De cette façon Jésus est dans l'humanité un nouveau point de départ : la rédemption est une date qui répond à celle de la création.

1. Eusèbe, *Hist. eccl.*, III, 20, 1-6.
2. Voir plus loin, p. 448.

La naissance de Jésus à Bethléem (8).

Lc., II, 1-20.

Marie et Joseph, désormais inséparables, furent amenés à prendre le chemin de Bethléem. C'est là que Jésus devait naître d'après les prophéties[1]. A vrai dire elles affirment une seule chose : que le Messie devait sortir de Bethléem qui était la ville d'origine de David. Étant fils de David, on pouvait le dire issu de Bethléem. Cependant on entendait une prophétie de Michée dans un sens plus étroit, et la naissance de Jésus à Bethléem lui donnait un accomplissement plus sensible.

Donc, objecte une critique qui s'attribue un flair supérieur, c'est pour réaliser une prophétie qu'on a imaginé la Nativité à Bethléem. Renan a écrit sans sourciller, comme si toutle monde était d'accord . « Jésus naquit à Nazareth[2]. » Tout ce qu'a écrit s. Luc sur le recensement qui amena Joseph et Marie à Bethléem serait fiction pure.

Or on reconnaît aujourd'hui que ce récit aurait dû apprendre aux érudits certaines précisions qui se dégagent peu à peu des textes nouvellement découverts.

L'affirmation de Luc est que l'empereur Auguste ordonna le recensement de tout l'empire romain, qu'on nommait communément la terre habitée. Cette opération cadastrale fut appliquée même à la Palestine au temps d'Hérode. Elle eut pour résultat d'amener à Bethléem Joseph et Marie. Elle fut dans un certain rapport avec Quirinius qui fut légat de Syrie.

Ce dernier point n'est pas encore complètement élucidé. Nous avons proposé de traduire : « Ce recensement fut antérieur à celui qui eut lieu, Quirinius étant gouverneur de Syrie. » De cette manière il n'y a aucune difficulté. Il est certain que ce grand personnage fit opérer le recensement de la Judée au moment où elle fut incorporée à la province

1. Voir plus bas, à propos des Mages, p. 40.

2. P. 20, et il a osé appeler en témoignage les évangélistes sans tenir compte des textes les plus clairs.

romaine de Syrie, en l'an 6-7 après J.-C., tout en conservant un magistrat propre, nommé procurateur. Ce recensement qui consacrait la domination de maîtres adorateurs des faux dieux fut l'occasion d'une terrible insurrection religieuse. Il demeura célèbre, et pour éviter toute confusion, Luc aurait distingué un recensement général de ce recensement spécial d'incorporation à l'empire.

D'autres préfèrent admettre que Quirinius, qui fut en effet deux fois gouverneur de Syrie, a présidé à ce premier recensement dans sa première légation ; mais il est difficile d'en fixer la date et encore plus de la faire concorder avec celle que suppose s. Luc.

De toute manière on reconnaîtra qu'une difficulté de chronologie, ou plutôt une incertitude sur un point particulier n'autoriserait pas un historien à mettre en doute un fait d'ailleurs plausible.

Or il est certain qu'Auguste a pris soin de faire recenser son empire, et s'il a conçu le dessein d'y comprendre le royaume d'Hérode, dont l'annexion était prochaine, ce n'est pas par égard pour le tyran vieilli et déconsidéré qu'il s'en serait abstenu.

Quant à la manière dont les Romains procédaient à cette description des personnes et des biens, même dans les provinces, nous sommes merveilleusement renseignés par un papyrus récemment découvert. Elle se faisait par maison, c'est-à-dire par clan, de sorte que chacun était obligé de revenir se faire inscrire à son lieu d'origine.

Gaius Vibius Maximus, préfet d'Égypte, ordonnait qu'en vue du recensement par maison qui allait avoir lieu, tous ceux qui s'étaient éloignés pour un motif quelconque retournassent dans leurs foyers pour remplir la formalité accoutumée du recensement[1]. S'il en était ainsi en 103 ap. J.-C., ce fut à plus forte raison le cas quand les coutumes anciennes n'avaient pas été nivelées par les usages du droit romain.

En Égypte on exigeait des prêtres seulement leurs titres généalogiques en règle. Chez les Sémites les familles,

1. Papyrus de Londres, III, p. 125.

même dans une humble condition, se piquaient de connaître leurs ancêtres.

Aujourd'hui encore chaque Maronite émigré, à Jérusalem ou jusqu'aux États-Unis, sait très bien à quel clan il se rattache et dans quel village il devrait retourner pour se faire inscrire si cela était requis.

Joseph devait donc, comme descendant de David, se rendre à Bethléem. Qu'il y ait amené Marie, cela se comprend assez, ne voulant pas la laisser seule. Et pourquoi n'auraient-ils pas eu la pensée de séjourner quelque temps à Bethléem, ayant été avertis que Jésus serait le restaurateur du trône de David?

Ainsi par ce décret du maître de l'Empire, mettant en mouvement ces humbles personnes, s'accomplissait une prophétie : « Que faites-vous, princes du monde... mais Dieu a d'autres desseins que vous exécutez sans y penser par vos vues humaines[1]. »

En règle avec l'érudition la plus chatouilleuse, nous pouvons nous livrer en paix au charme de ce récit qui remplit les cœurs de joie, ceux des enfants et plus encore ceux des mères.

Joseph et Marie s'engagèrent donc sur la route qui de Nazareth conduisait à Jérusalem, puis à Bethléem, distance bien longue à parcourir dans la situation de Marie, car, à moins d'entrer dans la voie des apocryphes, nous devons penser qu'elle en éprouvait une certaine incommodité. Les Romains n'avaient pas encore tracé leurs routes admirables. Cependant on pouvait faire le trajet dans des chars, et plus commodément dans des litières. Mais le couple était sans doute trop pauvre pour recourir à ces moyens luxueux. A Bethléem ils ne trouvèrent pas de place dans ces grandes auberges qu'on nomme aujourd'hui des *khans*, où les gens et les bêtes s'installent comme ils peuvent les uns à côté des autres. Le bureau de recensement fonctionnant alors à Bethléem attirait beaucoup de monde. Ils trouvèrent cependant l'hospitalité la plus modeste dans une de ces grottes qui servaient de demeure pour les personnes et

1. Bossuet.

d'écurie pour les animaux. Peut-être étaient-ils là depuis plusieurs jours, Joseph attendant son tour pour être inscrit, quand Marie enfanta son fils premier-né. S. Luc qui emploie cette expression savait très bien qu'aucun chrétien de son temps ne s'y méprendrait. Il ne parlera jamais de frères ou de sœurs de Jésus : personne n'ignorait que ce premier-né était demeuré unique. Il préparait seulement ainsi, en écrivain prévoyant, ce qu'il aurait à dire de la présentation au Temple regardant les premiers-nés. Dans cette habitation-écurie il y avait naturellement une mangeoire en forme de petite nacelle pour contenir l'orge offerte aux bêtes de somme ; elle servit de berceau pour y déposer l'enfant que Marie elle-même enveloppa de langes. La naissance de ce fruit divin n'avait pas intéressé sa virginité plus que sa conception, d'une manière ineffable que nous devons supposer digne de Dieu et de la Mère qu'il avait choisie pour son Fils.

Le lieu traditionnel de la Crèche, assuré par une longue tradition[1], est un peu à l'est et en contrebas de l'ancienne bourgade, située au point le plus élevé du village actuel. En descendant encore à l'orient, on a bientôt franchi la limite des cultures. Bethléem était, bien plus que Jérusalem, la reine du désert. C'est encore là que les tribus nomades viennent acheter du blé et vendre leurs tissus et leurs fromages Il y avait donc tout près des pasteurs qui gardaient leurs troupeaux. En hiver, et à la fin de décembre, date à laquelle s'est arrêtée la liturgie, les troupeaux des villageois étaient probablement rentrés la nuit dans les étables; mais chez les vrais pasteurs il n'y en avait point au désert où la température est plus douce à mesure qu'on descend vers la mer Morte. Un groupe de ces nomades — car ils n'étaient pas de Bethléem — était demeuré éveillé cette nuit-là, devisant sans doute en gardant les troupeaux.

Soudain un ange se trouva près d'eux, et ils furent enveloppés de lumière. Cette lueur les effraya, leur paraissant surnaturelle.

L'ange dit : Ne craignez point! Car il venait lui aussi

1. *Bethléem*, par les Pères Vincent et Abel; voir notre Pl. IV, 2.

annoncer la bonne nouvelle. L'évangile est donc bien tout d'abord un message du ciel à la terre. La révélation s'adresse à Israël : c'est le sujet d'une grande joie, car dans la cité de David un Sauveur vient de naître, qui est le Messie, Seigneur auquel est dû l'hommage. A eux maintenant de chercher et de se convaincre qu'ils n'ont pas été trompés par une illusion : ils trouveront un enfant dans une mangeoire, non pas abandonné dans sa nudité comme cet étrange berceau le donnerait à croire, mais enveloppé de langes.

Et comme si le ciel s'associait à cette joie, une troupe nombreuse de l'armée céleste apparut encore, louant ce Dieu d'Israël qui avait voulu être nommé Iahvé des armées d'en-haut, et qui allait être reconnu pour l'unique Dieu du monde :

> Gloire à Dieu dans les hauteurs,
> Et paix sur la terre parmi les hommes de bonne volonté.

Ainsi Dieu recueillera la gloire, la gloire du pardon accordé aux hommes qui voudront bien, d'une volonté droite, accueillir celui qui est venu pour les sauver, et leur apporter ainsi la paix.

Tel est donc l'évangile annoncé à ces hommes simples. Ils avaient conservé dans leur désert l'ancien idéal d'Abraham, venu en nomade de Chaldée, sous la tente qui seule abritait alors le culte du vrai Dieu. Tandis que l'Israël des villes n'évitait de se contaminer au contact des Gentils que par un isolement moral où il entrait beaucoup d'orgueil, ces pasteurs, vivant de peu, de mœurs strictement surveillées, habitués à la présence de Dieu épandue dans les solitudes, se montrèrent dociles à la voix céleste. Ils se dirent les uns aux autres : « Allons donc jusqu'à Bethléem, et voyons ce que le Seigneur nous a fait connaître. » Ils vinrent en hâte, virent le signe donné par Dieu, répandirent à leur tour la bonne nouvelle, et retournèrent vers leurs troupeaux.

Mais l'écho le plus fidèle de toutes ces paroles, la pénétration la plus intime de toutes ces choses étaient dans le cœur de Marie, où convergeaient tous les desseins de Dieu.

Les observances légales (9-10).

Lc., II, 21-38.

Le Sauveur promis et annoncé à Israël, né dans Israël, devait se présenter comme l'héritier de la promesse faite à Abraham, sanctionnée par l'institution religieuse de la circoncision. La Loi de Moïse avait conservé ce rite. Les parents de Jésus, sa mère et son père adoptif, n'ayant reçu du ciel aucune autre instruction, ne pouvaient que se conformer à cette loi, en pieux Israélites. Jésus fut donc circoncis le huitième jour, et on lui donna le nom de Jésus, indiqué par l'ange à Marie et à Joseph [1].

Marie, elle, eût pu se croire dispensée d'une autre loi, celle qui obligeait les jeunes mères à se présenter au Temple pour y accomplir une sorte de purification légale, en offrant un agneau d'un an pour l'holocauste, et un jeune pigeon ou une tourterelle en sacrifice pour le péché. Les pauvres étaient autorisés à n'apporter que deux pigeons ou deux tourterelles [2]. De plus tous les premiers-nés, même du bétail, appartenaient au Seigneur [3]. Un garçon était racheté cinq sicles. Il n'était pas prescrit clairement qu'il dût être présenté au Temple, mais une mère pieuse aurait-elle manqué cette occasion d'assurer à son fils la bénédiction du Très-Haut? Marie et Joseph entendirent ainsi la loi du Seigneur. Si elle obligeait de lui consacrer tout enfant mâle sorti le premier du sein maternel, ne fallait-il pas lui présenter ce rejeton de David, qui devait être reconnu comme Fils de Dieu!

Cette entrée dans les parvis du Temple, dans un si petit équipage, était cependant quelque chose d'auguste. Par là, selon la prophétie de Malachie [4], le Seigneur venait une première fois dans son temple. Il convenait qu'il y fût salué par un représentant de ces hommes de l'Esprit

1. Lc. et Mt. se complètent ainsi.
2. Lev., XII, 6-8.
3. Nombres, XVIII, 15.
4. Mal., III, 1.

qu'étaient les prophètes. Celui-là se nommait Siméon. Il était juste, rempli de la crainte de Dieu, toutes ses pensées allaient à la rédemption d'Israël. L'Esprit-Saint reposait en lui, dit s. Luc, manifestant ainsi que l'ancienne loi préludait en quelques justes à la diffusion de l'Esprit qui devai caractériser la Nouvelle Alliance. Il lui avait révélé qu'il ne mourrait pas avant d'avoir vu le Messie du Seigneur, et, comme il le gouvernait en toutes choses, il l'amena au Temple en même temps que les parents de Jésus.

Les plus éclairés des païens imaginaient qu'au moment de la mort, l'âme, bientôt affranchie des liens du corps, entrait plus avant dans la connaissance des choses divines. Cet espoir fut cette fois réalisé par la grâce de l'Esprit. Siméon voit plus loin que Zacharie dont le regard s'arrêtait aux frontières d'Israël. Prenant l'enfant dans ses bras, ce véritable héritier d'Isaïe salue celui qui répandra le salut sur tous les peuples, étant la lumière des nations, sans cesser d'être la gloire d'Israël. Mais cette lumière ne percera pas toutes les ténèbres. Selon la force du terme légal, dès cette heure le premier-né de Marie est sanctifié à Dieu. C'est le terme dont Jésus se servira à la veille de sa Passion : « Je me sanctifie moi-même pour eux, afin qu'ils soient aussi sanctifiés en vérité [1] » Or la consécration au Dieu saint se fait par le sacrifice. Les premiers-nés de l'homme ne sont pas immolés, et Jésus lui-même est racheté pour cinq sicles au jour de sa Présentation, mais l'immolation l'attend dans l'avenir. Le vieillard Siméon en eut le pressentiment comme du résultat final de la contradiction qui devait conduire Jésus à la mort, une mort salutaire à tant d'autres. Et parce que l'enfant paraissait endormi dans la passivcté de son âge, c'est au cœur de sa Mère qu'il adresse le trait douloureux de sa prophétie : « Voici qu'il est placé pour la chute et le relèvement d'un grand nombre en Israël, et pour être en butte à la contradiction, et ton âme sera transpercée d'un glaive. » Première douleur profonde de la Mère, frappée la première en attendant d'être associée à la Passion de son Fils.

1. Jo., XVII, 19.

Depuis Marie, sœur de Moïse, les femmes en Israël avaient été honorées de l'esprit prophétique. Une veuve, nommée Anne, fille de Phanouël, âgée de quatre-vingt-quatre ans et qui n'avait vécu que sept ans dans le mariage, servant Dieu dans le Temple par ses jeûnes et ses prières, se joignit à Siméon pour rendre gloire à Dieu. Elle annonçait à tous ceux qui attendaient la délivrance d'Israël que le Sauveur était né.

Ainsi ces vieillards penchés sur cet enfant rendaient des oracles et semblaient la voix du Tabernacle antique. Avaient-ils bien compris comment Jésus était désormais le véritable temple où Dieu se plaisait à résider?

L'adoration des mages. La fuite en Égypte (11).

Mt., II, 1-18.

Après avoir raconté comment Jésus fut consacré au Seigneur, s. Luc ramène la sainte Famille à Nazareth, d'où étaient venus Marie et Joseph. Aucun historien ne refuserait, à cause de ce raccourci, de placer d'autres faits entre la présentation au Temple et ce retour. Et c'est ce que suggère le récit de s. Matthieu. La vraie difficulté, c'est d'expliquer pourquoi Joseph, habitant lui aussi Nazareth, a reconduit Marie avec Jésus dans le bourg de Bethléem après la cérémonie au Temple. Aucun indice ne nous permet de résoudre positivement ce doute. Peut-être Joseph attendait il une occasion favorable. Ou bien son tour de se faire nscrire n'était-il pas encore a rrivé? Peut-être aussi avait-il gagné l'amitié de ceux qui lui avaient offert un asile, ou de quelque parent éloigné avec lequel il aurait renoué des rapports à l'occasion du recensement. En somme dans une grotte aménagée pour servir d'habitation, Marie et Joseph n'étaient pas beaucoup plus mal qu'à Nazareth. S. Matthieu suppose donc, sans mettre son lecteur au courant[1], qu'ils étaient encore à Bethléem à l'arrivée des mages. On ne peut placer cette visite avant la scène du Temple, même en sup-

1. Selon sa manière d'argumenter d'après les faits sans les faire connaître en détail.

posant un séjour en Égypte de quelques jours seulement, car, venir à Jérusalem après le massacre des saints Innocents, c'eût été s'exposer à un péril que Joseph dut éviter, comme s. Matthieu le dira expressément.

Qui étaient ces mages? Les anciens, en Occident surtout, ont vu en eux des prêtres de la religion des Perses. C'est le sens officiel du mot. Mais on l'employait aussi pour désigner des astronomes, un peu astrologues, car en Orient, mise à part la grande école d'astronomie d'Alexandrie, on ne se préoccupait guère des étoiles, et des planètes surtout, que pour pénétrer la destinée des enfants nés sous telle ou telle influence. Ce mauvais renom des mages astrologues a peut-être incliné à voir dans les mages de l'évangile des prêtres persans. Mais la Perse n'est pas précisément l'orient de la Palestine, et les Pères originaires de la Terre Sainte, s. Justin, dès le second siècle, et s. Épiphane au quatrième, font vraiment venir les mages de l'est, c'est-à-dire des pays situés au delà de la mer Morte, qu'on comprenait dans l'Arabie. C'est bien ce qu'indique la nature de leurs présents. Ces mêmes présents ont fait croire à Tertullien qu'ils étaient des rois, parce que le Psaume LXXI annonçait que les rois des Arabes et de Saba apporteraient des dons au Messie. La tradition populaire y a ajouté un splendide équipage et les a nommés Melchior, représentant les Sémites, Gaspar, pour le reste de la race blanche, Balthazar pour les nègres.

Nous devons simplement nous représenter quelques hommes graves, appliqués à l'étude du ciel, désireux d'y lire l'avenir, et spécialement préoccupés de l'avènement d'un grand roi, attendu par les Juifs de ce temps. Les Juifs étaient dès lors très nombreux en Arabie : ils y faisaient connaître leurs espérances, spécialement peut-être cette prophétie de Balaam, le prophète du pays de Moab, annonçant qu'une étoile sortirait de Jacob, qu'un sceptre s'élèverait d'Israël[1]. Depuis les jours du voyant contemporain de Moïse, les vagues espérances d'une grande royauté étaient demeurées vivaces. Elles étaient même répandues dans

1. Nomb., XXIV, 17.

tout le monde ancien. Le lever d'un astre et l'avènement d'un roi étaient liés dans l'opinion · le premier était le pronostic du second. Or les mages avaient vu se lever à l'Orient un astre nouveau, vraisemblablement une comète. Tout le monde se tenait pour assuré que c'était le présage d'un règne glorieux [1]. Eux ont pensé au futur roi des Juifs, dont ceux-ci disaient des choses si merveilleuses. Pensant donc qu'il était né, ils vinrent à Jérusalem, la cité sainte du Judaïsme. Ignorants des circonstances, en particulier de la jalousie féroce d'Hérode, même à l'égard de ses enfants, ils exprimèrent sans détour leur intention de rendre hommage au nouveau-né, si seulement on leur indiquait le lieu de sa naissance. Personne sans doute ne l'ignorait dans son propre pays.

Ce fut au contraire un étonnement général, avec le trouble que cause toujours une nouvelle extraordinaire. La police d'Hérode prévint le vieux tyran qui n'avait pas sérieusement envisagé l'hypothèse d'un pareil compétiteur. Il n'avait pas coutume de consulter le Sanhédrin, l'ayant réduit à ne s'occuper que de rendre la justice, un peu comme le Parlement de Paris durant le règne de Louis XIV. Pour cette fois cependant il appela près de lui ceux de l'assemblée qui avaient quelque compétence en matière de prophéties, prêtres et docteurs, et les pria de lui dire, à lui d'abord, où devait naître ce Messie dont l'image surgissait inquiétante.

Les Maîtres en Israël se tirèrent à leur honneur d'un problème encore mal résolu. Chacun savait que le Messie serait fils de David. Mais beaucoup croyaient pouvoir affirmer que son origine terrestre serait mystérieuse, qu'il vivrait d'abord caché, et apparaîtrait soudain avec éclat, manifesté par le prophète Élie, revenu sur la terre pour lui donner l'investiture de Messie, c'est-à-dire d'oint du Seigneur, en versant sur sa tête l'huile royale [2]. Ce fils de David aurait du chef de sa race des attaches à Bethléem; il n'était pas aussi sûr qu'il dût y naître lui-même. Cependant un texte du prophète Michée paraissait assez précis, et les docteurs

1. Justin, *Hist.*, xxxvii, 2; Servius sur *Énéide*, x, 272.
2. *Le Messianisme*, p. 221 s.

n'hésitèrent pas à le citer. L'hébreu disait[1] : « Mais toi, Bethléem d'Ephrata, petit quant à ton rang parmi les clans de Juda, de toi me parviendra [*un prince*] qui soit souverain en Israël et ses origines [dateront] de l'âge antique, des jours du lointain passé. Il les livrera donc jusqu'au temps où celle qui doit enfanter ait enfanté. »

C'était avoir mis le doigt sur la seule prophétie sur ce sujet que contînt la Bible. S. Matthieu a résumé le texte de façon à faire entendre que désormais Bethléem ne serait pas si petite!

Hérode fut satisfait de cette réponse, car qui donc pouvait lui faire ombrage à Bethléem parmi les hommes en âge de régner? Néanmoins il eut la curiosité de s'enquérir auprès des mages du temps précis de l'apparition de l'astre. Leur héros ne pouvait être qu'un enfant. Tout cela lui parut assez chimérique. S'il avait attaché la moindre importance à la conjecture de ces étrangers, il eût envoyé sur leurs derrières quelques cavaliers qui lui auraient rendu compte deux ou trois heures après. Il se reposa sur son sens politique exercé. Ses fils étaient là, prêts à recueillir sa succession, ceux du moins qu'il avait épargnés, Archélaüs, Antipas, Philippe. Auguste serait peut-être tenté de joindre la Palestine à l'empire, mais s'il y laissait subsister un roi, ce ne serait qu'un prince de sa maison. Prendre au sérieux cette astrologie et cette prophétie lui parut peu digne du politique consommé qu'il était. D'un air bon enfant, où perçait clairement une ironie moqueuse : « Allez, enquérez-vous exactement de l'enfant, et, lorsque vous l'aurez trouvé, annoncez-le-moi, afin que moi aussi j'aille me prosterner devant lui. » Il ne se voyait pas dans cette posture, et ceux qui le connaissaient bien purent penser que cette plaisanterie finirait dans le sang.

Les mages partirent donc. En deux heures ils étaient à Bethléem, et leur joie fut grande lorsque l'astre qu'ils avaient vu à l'orient se montra dans la direction du sud[2],

1. Mich., v, 16, trad. *Van Hoonacker*.

2. C'est exactement ce qui s'est passé à Jérusalem le 10 janvier 1910 quand la comète de Halley passa de l'est à l'ouest. Tout le monde put observer le phénomène de sa cla té devenue diffuse qui passa à l'occident où elle rede-

et vint s'arrêter au-dessus de l'endroit où était l'enfant. La comète, si c'en était une, faisait donc l'office de guide, et s. Matthieu lui en prête les allures par des termes appropriés à son rôle providentiel. Rien ne nous empêche de sous-entendre ce que le texte ne dit pas : de même que les bergers, quoique éclairés par les anges, avaient dû interroger pour s'assurer du signe qui leur avait été donné, les mages s'informèrent sans doute pour trouver le logis où était l'enfant nouveau-né[1]. Entrés dans l'humble étable qui servait de maison, les mages virent l'Enfant, avec Marie sa mère, se prosternèrent devant lui, et ouvrant leurs sacoches de voyage offrirent les présents dont ils s'étaient munis pour le petit roi, de l'or, de l'encens et de la résine parfumée qu'on nommait la myrrhe. Plus tard on y a vu des symboles : l'encens est réservé à Dieu, l'or va au roi, la myrrhe fut employée dans la sépulture du Christ. Les bons mages avaient apporté ce que les étrangers venaient de préférence chercher dans leur pays. L'instinct de leur cœur les mit à la hauteur d'un symbolisme expressif et touchant.

Dieu ne voulut point qu'ils fussent victimes de leur simplicité, et leur enjoignit en songe de retourner chez eux par un autre chemin. Il est très aisé de conjecturer que, venus par la voie normale de Jéricho, ils ont passé pour rentrer par des sentiers au sud de la mer Morte.

Le danger était encore plus pressant pour l'enfant, dont l'heure n'était venue ni de souffrir, ni de se manifester par des miracles. Un ange du Seigneur vint donc prévenir Joseph, toujours durant son sommeil. Il lui ordonnait de fuir en Égypte avec l'enfant et sa mère, car Hérode allait chercher à faire périr l'enfant.

Joseph obéit aussitôt. L'Égypte chrétienne était fière de cette visite, et plusieurs sites se disputèrent l'honneur d'avoir accueilli la Sainte Famille. Marie endormie entre

vint lumineuse après quelques jours. Beaucoup de paysans couchèrent hors de leurs maisons durant cette nuit surtout, craignant d'être écrasés. Cette comète passa au périhélie le 9 octobre 12 avant J.-C.

1. On peut supposer, si l'on préfère, que l'astre l'éclaira à la manière d'un projecteur de lumière.

les bras du Sphinx avec l'enfant dans son giron, Joseph veillant, attentif aux bruits du désert, est une image qui plaît à la piété moderne. Aucune tradition n'a droit à être écoutée. Il suffisait à Joseph de franchir le sud de la Judée et d'atteindre la frontière d'Égypte pour être en sûreté. C'en était assez pour que s. Matthieu pût voir dans cette fuite et dans ce séjour, suivi d'un retour en Terre Sainte, une ressemblance entre Jésus, Fils de Dieu, et Israël, son fils adoptif, que le Seigneur avait ramené d'Égypte, comme Moïse l'avait raconté longuement, et comme l'avait rappelé le prophète Osée : « J'ai appelé d'Égypte mon fils[1]. »

Hérode pensait-il encore aux mages? On lui rappela qu'ils ne revenaient pas; il s'informa, apprit qu'ils avaient disparu sans tenir compte de ses ordres. Ainsi il avait été joué par ces naïfs contemplateurs de planètes! Il entra dans une de ces fureurs qui ont rendu son nom exécrable, qui faisaient dire à Auguste que mieux valait être le porc d'Hérode que son fils[2]; car il ne mangeait pas de porc et faisait périr ses propres enfants. Son testament contenait des clauses barbares, afin qu'on fût bien obligé de pleurer à sa mort[3]. Il n'est pas rare qu'une terreur superstitieuse succède à l'incrédulité. Le meurtre d'une vingtaine d'enfants comptait peu pour assurer la tranquillité de son trône contre une tentative effrontée. Ne pouvant atteindre les mages, il se vengea sur les compétiteurs désignés par eux et fit massacrer les enfants nouveau-nés à Bethléem, dans la bourgade et sur son territoire. Pour faire bonne mesure, on remonta jusqu'à deux ans en arrière.

Incident sans portée pour Hérode le Grand, qui se sentait frappé à mort et se disposait à chercher un remède à ses souffrances intolérables aux eaux chaudes de Callirrhoé, sur les bords de la mer Morte[3]. Mais la douleur des mères! S. Matthieu y vit un véritable deuil national qui lui rappela les lamentations et les gémissements sur la déportation des gens d'Éphraïm. Éphraïm était issu de Rachel par

1. Os., XI, 1.
2. Jeu de mots : en grec *hys* porc et *hyios* fils (dans Macrobe, *Saturn.*, II, IV, 11).
3. Josèphe, *Ant.*, XVIII, VI, 5.

Joseph, et l'on avait cru entendre la mère de la tribu, Rachel elle-même, pleurant sur ses enfants, refusant d'être consolée, car ils n'étaient plus[1] !

La comparaison s'imposait d'autant mieux que si Rachel était la mère d'Éphraïm, la tradition plaçait son tombeau près de Bethléem. Elle se sentait donc de ce chef, dans le séjour des morts avec les autres patriarches, des entrailles maternelles pour ces innocentes victimes. L'Église, à son tour, éprouve les sentiments de Rachel, et s'associe au deuil des mères. Dans la liturgie des Saints Innocents elle supprime l'*alleluia* et emploie la couleur violette. C'est un dernier mais perpétuel souvenir de la plainte de Jérémie.

Le retour à Nazareth (12-13).

Mt., II, 19-23; Lc., II, 39.

Hérode mourut, d'après les renseignements de l'historien Josèphe, quelques jours avant la Pâque de l'an 4 av. J.-C., en l'an 750 de Rome. C'est par erreur que le moine Denys le Petit, au VIe siècle, a fixé la naissance de Jésus en l'an 754 de Rome, puisqu'il est né avant la mort d'Hérode. Mais d'après la date fixée par Luc à l'inauguration de la prédication de Jean-Baptiste, le Christ ne doit pas être né plus tôt que l'an 750 de Rome, donc quelques semaines ou quelques mois avant la mort d'Hérode. Ainsi le séjour en Égypte fut de peu de durée. Car aussitôt Hérode mort, Joseph fut averti en songe par un ange de retourner dans le pays d'Israël. Hérode avait d'abord désigné Antipas comme son successeur; mais, peu de jours avant sa mort, il donna la Judée et la Samarie à son autre fils Archélaüs, avec le titre de roi, la Galilée et la Pérée à Antipas, avec le titre de tétrarque. Auguste approuva ces dispositions, ne laissant à Archélaüs que le titre d'ethnarque, ou chef de la nation. Archélaüs eut d'abord une guerre civile à dompter, se comporta en tyran, si bien qu'Auguste lui enleva le pouvoir dix ans plus tard. Le sou-

1. Jérémie, XXXI, 15.

venir du massacre ordonné par Hérode ne permettait pas de ramener un enfant à Bethléem. Joseph prit le chemin de la Galilée, où Antipas gouvernait avec plus de douceur C'est d'ailleurs de Nazareth qu'il était venu à Bethléem. Cette raison suffisait à motiver un retour selon la manière de raconter de Luc, qui suit le fil de l'histoire. Mais Matthieu, écrivant pour des chrétiens d'origine juive, les invita à reconnaître dans ce cours normal des choses une intention providentielle. Fixé à Nazareth, Jésus devait recevoir le nom qu'on donnait aux gens de ce village. L'endroit étant obscur, ses habitants sans réputation d'esprit, et même tenus en très médiocre estime, le nom de Nazoréen[1], qu'on tenait pour synonyme d'habitant de Nazareth, serait presque une injure. Mais les prophètes n'avaient-ils pas annoncé que le serviteur de Iahvé serait méconnu et même méprisé?

Ce dernier trait complète bien la physionomie spéciale de l'évangile de l'enfance d'après s. Matthieu, si différente de celle qu'il a dans s. Luc. Au premier abord on croit distinguer deux visages, tant il y a de divergences. On s'aperçoit ensuite d'un accord certain sur les points essentiels : la conception surnaturelle de Jésus, le mariage de Marie et de Joseph, Joseph acceptant de regarder l'enfant comme le sien, puisqu'il le fait inscrire comme descendant de David, la naissance à Bethléem, l'établissement à Nazareth. Cet accord ne peut être le résultat d'une dépendance, car le troisième évangéliste n'aurait pas affronté les apparences d'un désaccord, et, s'il l'avait osé, il eût dû donner ses raisons. Il est clair que chacun a suivi sa voie, selon le but qu'il poursuivait, tous deux tablant sur des faits connus

Le seul point où l'on soit tenté de relever une contradiction véritable, c'est que s Matthieu semble croire Joseph fixé à Bethléem et désireux d'y revenir, tandis que s. Luc donne nettement la naissance à Bethléem comme le résultat d'un voyage dans une circonstance particulière.

1. Sur la distinction entre Nazoréen et Nazaréen, on peut voir *Revue biblique*, 1927, p. 498 s.

Le mode de Luc est celui de tout historien soigneux d'expliquer les faits d'une façon plausible. Les découvertes de la science lui ont donné raison de plus en plus. S. Matthieu est beaucoup moins soucieux des faits humains qui sont la trame de l'existence. Il plane dans la sphère du droit. C'est un fait que Jésus est né à Bethléem; et en effet, c'était là que devait naître le Messie. Il a été élevé à Nazareth, c'est un fait; et on dirait qu'il en fut ainsi parce que cela aussi était voulu par l'Écriture. Cela lui donne aux yeux des critiques l'apparence d'un écrivain qui volontiers inventerait un fait pour justifier une prophétie. Mais dans ces deux cas où nous pouvons vérifier, on voit au contraire que sa théorie est greffée sur un fait. Encore est-il que les rapprochements ne supposent pas une coïncidence absolue entre la prophétie et l'événement; si l'événement était issu de la prophétie, l'auteur peu scrupuleux se serait arrangé pour que son argument fût beaucoup plus concluant. On ne saurait dire à la fois que Matthieu fait flèche de tout bois pour reconnaître une prophétie accomplie, et qu'il a lui-même fourni le bois.

Jésus dans la maison de son Père (14).

Lc., II, 40-52.

Jésus était donc rentré à Nazareth avec Marie, sous la conduite prudente de Joseph. Jusqu'ici s. Luc n'a jamais perdu de vue cette double réalité : Jésus est le vrai Fils de Dieu, donc Dieu comme son Père, mais il est un enfant des hommes, qui se conduit en tout comme un enfant. Artiste délicat, il enseigne ici par un épisode comment cette loi de la première enfance fut aussi celle de l'adolescence de Jésus. A Nazareth l'enfant se développait. A sa croissance physique correspondait un développement de connaissances, avec une plénitude qui n'appartenait qu'à lui, et Dieu le voyait toujours avec une plus grande complaisance[1]. C'est la part de l'humanité. L'intelligence

1. Lc., II, 40 et 52.

de cette humanité, d'après la seule doctrine sûre de la théologie, avait été admise dès son premier instant à la vision claire de Dieu, telle qu'elle est promise aux élus, et à son plus haut degré. Mais de même que l'humanité exerçait librement tous ses actes, unie comme elle l'était à une personne divine, cette même intelligence n'était point empêchée par le don de la vision de la faculté d'acquérir des connaissances, comme font tous ceux qui grandissent et deviennent des hommes. S. Luc a tenu à le dire très clairement, et tout l'évangile serait inintelligible sans cela, ou une sorte d'illusion perpétuelle.

Il a voulu aussi donner à entendre comment Jésus, à l'âge de douze ans, avait une claire conscience de son origine divine, conscience que les évangélistes n'ont pas attribuée à une révélation ni à un progrès, et qu'il faut donc rattacher à cette vision immédiate originaire, qui seule était de nature à faire pénétrer son intelligence dans la distinction du Père, du Fils et du Saint-Esprit au sein de l'ineffable Trinité.

A Nazareth on était assez rapproché de Jérusalem[1] pour se rendre aux grands pèlerinages, surtout à celui de la fête de Pâque. Ni les femmes ni les enfants n'y étaient astreints. Peut-être Jésus n'y fut-il conduit qu'à sa douzième année, par Marie et par Joseph. La sainte octave terminée, le groupe galiléen reprit le chemin du nord. Un enfant de douze ans sait déjà se conduire, surtout en Orient. Les parents de Jésus ne s'étonnèrent pas qu'il les ait quittés dès le départ pour se joindre à des parents ou à d'autres enfants de son âge. Il y avait ordinairement quatre étapes . la première était la plus courte, d'environ trois heures, et il suffisait pour la parcourir de partir après midi.

Le soir venu[2], l'enfant ne se trouva nulle part dans la caravane parmi les parents et les connaissances.

Inquiets, comme des mères peuvent le penser, Joseph et Marie retournèrent à Jérusalem pour chercher leur enfant.

1. Par la route actuelle 141 kilomètres.
2. Peut-être au village nommé *el-Bireh*, au nord de l'ancienne Maspha, ou à Maspha même.

Cette journée se passa sans révéler aucun indice. Ce fut seulement le troisième jour qu'ils l'aperçurent dans le Temple. Un groupe de docteurs s'était formé. Ils discutaient, comme toujours, et leurs disciples s'empressaient, recueillant avidement les perles de la sagesse sacrée. Les enfants étaient admis à écouter, et parmi eux Jésus, posant même à l'occasion quelques questions aux Maîtres. Ceux-ci, comme ils faisaient d'ordinaire — et comme on le fait encore — interrogeaient eux-mêmes l'enfant sur les raisons qu'il avait de s'enquérir, ne fût-ce que pour savoir s'il méritait une réponse. Or les réponses de Jésus manifestaient une vive intelligence : tous en étaient dans l'étonnement.

La scène est aussi naturelle que charmante, beaucoup plus plausible que ce que l'historien Josèphe raconte de lui-même : « Lorsque, étant presque enfant, j'avais environ quatorze ans, tout le monde louait mon application aux lettres; les chefs des prêtres et les principaux de la ville se réunissaient toujours pour s'informer auprès de moi avec plus d'exactitude sur les points de la Loi [1]. » Cela n'est que grotesque.

Luc n'en dit pas tant du Fils de Dieu.

Néanmoins l'approbation des Docteurs avait de quoi flatter l'amour-propre des parents. Une mère eût pu s'y complaire. Marie est toute à sa douleur et à sa surprise. Devant cet aréopage elle revendique ses droits « Mon enfant, pourquoi nous avez-vous fait cela? Voyez, votre père et moi, fort en peine, nous vous cherchons. » — L'enfant, dont on admirait les réponses, dit alors, ce que les scribes ne pouvaient comprendre : « Pourquoi me cherchiez-vous? Ne saviez-vous pas que je dois être auprès de mon Père », c'est-à-dire dans sa maison? L'évangéliste ajoute que les parents eux-mêmes ne comprirent pas cette parole.

Il l'entendait donc dans un sens très profond. Un jeune israélite très pieux eût pu nommer le Temple la maison du Dieu d'Israël notre Père. Tout le monde aurait compris. Mais dans la pensée de Luc, Jésus parlait déjà de son Père

1. *Vie*, 2.

à un titre particulier, il s'exprimait comme un Fils unique. C'était préluder à l'évangile. Et Marie, qui, elle, connaissait bien son origine, pouvait se demander pourquoi il avait fait à son cœur cette blessure...

Ce ne fut qu'une lumière fugitive pour les Docteurs, bienveillants pour un enfant précoce, si durs ensuite pour un jeune Maître qui se faisait, pensaient-ils, leur rival. Une lueur de tristesse pour Joseph et pour Marie, bientôt absorbée dans la joie du recouvrement. Car Jésus rentra avec eux à Nazareth, « et il leur était soumis ». Il leur appartenait encore pour plusieurs années, accomplissant auprès d'eux la part la plus douce de son œuvre et la plus haute, la sanctification de Marie et de Joseph. Pourtant lui aussi a reçu beaucoup d'eux : mystère que nous sommes impuissants à pénétrer.

Jésus à Nazareth.

Environ trente ans après leur naissance, Jean, fils de Zacharie, et Jésus, fils de Marie, se trouveront en présence l'un de l'autre. Comment leur esprit s'est-il développé, quelles furent leurs premières impressions, quelles influences s'exercèrent sur leur âme, les évangélistes ne l'ont pas dit, et cette lacune est peut-être celle qui rend plus difficile la tâche d'écrire une vie de Jésus. Comprendrait-on le génie de Racine si l'on ignorait son séjour à Port-Royal, la mélancolie de Chateaubriand sans les *Mémoires d'Outre-tombe*, le granit chatoyant de Renan sans les *Souvenirs de jeunesse ?*

Il est vrai que dans la vie de Jésus ces éléments de formation intellectuelle et morale ne paraissent pas indispensables, puisque la Lumière et la Vie qu'il avait en lui suffisaient à tout. Cependant il a voulu être homme comme nous, ses contemporains ignoraient ses origines divines, et lorsqu'il a agi parmi eux avec ses dispositions acquises, nous voudrions savoir quelles indications ils pouvaient tirer de l'éducation qu'il avait reçue.

En dehors des évangiles, toute recherche serait déçue, toute conjecture serait vaine. Profitons du moins d'une

double information de s. Luc. Nous avons vu Jean élevé dans le désert, par où nous devons entendre qu'il s'est formé presque seul sous le regard de Dieu. Plus tard il apparut en ascète, en prophète, dans l'esprit et le costume d'Élie.

Jésus n'a pas été élevé dans la solitude, étant toujours demeuré dans sa famille et dans sa bourgade. Détail très précieux : quand il va à Jérusalem, il s'attarde à l'école des docteurs. Il aimait à les entendre, profitant pour cela d'une occasion fugitive, mais qui lui permettait d'aborder les maîtres les plus célèbres. Il avait donc l'habitude de fréquenter les écoles de Nazareth ; il était fort instruit dans l'explication de la Loi et des Prophètes. On le voit assez dans sa carrière et ce n'est pas une boutade de la mauvaise humeur de ses adversaires[1] qui pourrait nous le faire méconnaître. Elle signifie seulement que Jésus entendait autrement qu'eux ce qu'il avait appris aussi bien qu'eux, de cette science acquise dont nous parlions tout à l'heure. Dans toute son attitude, dans sa vie semblable à celle de tout le monde, c'est-à-dire des hommes de sa condition, sauf l'évidence de sa sainteté, il a aussi bien l'aspect d'un Maître ès Écritures que d'un prophète dans le style d'Élie.

Il parlait la langue courante, qui était l'araméen, mais il pouvait aussi à l'occasion s'exprimer en grec et en hébreu.

Il est vrai qu'il exerçait un métier manuel. Il était charpentier, dans le sens le plus large du mot, et quelquefois peut-être employé à des constructions · mais ce fut le fait de quelques-uns des rabbins les plus célèbres. Ils se faisaient honneur de gagner leur vie pour n'être pas obligés de se faire payer leurs leçons de science divine.

A Nazareth il était entouré de cultivateurs et de vignerons, plus tard il sera mêlé à la pêche sur le lac, mais il laissera la direction à Pierre et aux autres disciples, plus accoutumés que lui à ce genre de travail. A tous il empruntera des usages et des images pour ses paraboles, mais il les dira mieux que personne.

S'il était permis de pousser jusque-là l'analyse de son

1. Jo., vii, 15.

développement humain, on dirait qu'il y eut en lui, comme en d'autres, quelque chose de l'influence de sa Mère Sa grâce, sa finesse exquise, sa douceur indulgente n'appartiennent qu'à lui. Mais c'est bien par là que se distinguent ceux qui ont senti souvent leur cœur comme détrempé par la tendresse maternelle, leur esprit affiné par les causeries avec la femme vénérée et tendrement aimée qui se plaisait à les initier aux nuances les plus délicates de la vie.

Et si Joseph a appris à son fils adoptif l'art de raboter des planches, ne s'est-il pas offert à lui comme le modèle de l'ouvrier consciencieux, du plus pieux Israélite ?

Nous n'entendrons plus parler de Joseph dans l'Évangile. Il ne devait pas avoir de part à la prédication, étant le grand silencieux, contemplateur du mystère. Il était mort quand commença à annoncer le règne de Dieu celui que les gens de Nazareth nommaient : « Le fils de Marie ».

CHAPITRE II

JEAN LE BAPTISTE ET JÉSUS

Le temps du salut.

Après de longues années passées dans l'obscurité de Nazareth, Jésus va commencer son ministère en Israël. On dirait d'un nouveau début de l'évangile, et, d'après s. Marc, c'est même le « Commencement de l'évangile de Jésus-Christ, Fils de Dieu ». Nous avons vu que pour les souverains de l'Orient déifiés il y avait comme une double épiphanie : celle de leur naissance, à cause de leur origine divine, et celle de leur prise de possession du pouvoir souverain. Jésus ne deviendra le Roi de gloire qu'à sa résurrection, mais il doit dès le début de sa vie publique être en quelque façon intronisé par son Père, ce qui eut lieu au baptême.

De plus, il était de la dignité du Fils de Dieu d'avoir un précurseur, afin de préparer ses voies. Nous voyons donc ici se renouer le dessein divin qui avait mis en présence le fils de Zacharie et le fils de Marie. Cette fois ce ne sont plus les anges qui visitent des âmes d'élite, habituées aux communications d'en-Haut, c'est une voix puissante qui va retentir et ébranler tout le pays d'Israël.

La terre d'Israël où sont nés Jésus et Jean, n'est plus, nous le savons déjà, sous le pouvoir d'un seul prince. La Judée a été incorporée dans l'empire romain, héritier de toutes les civilisations antiques.

Rome, succédant aux grands empires d'Orient, avait établi une domination plus stable sur des races plus diverses. Les

hommes qui vivaient alors, ou plutôt l'élite qui les gouvernait, pouvait se croire parvenue à une sorte de sommet, d'où la civilisation, péniblement acquise, n'avait plus qu'à rayonner. La cité aux sept collines, avec son Capitole, son Forum et son Palatin serait devenue la plus belle des choses, si Athènes n'avait conservé son prestige d'art et de beauté. La violence des armes cédait à l'autorité plus haute de l'intelligence. Ce qu'on appelait « la terre habitée », le monde, désormais organisé, était animé par un même esprit. Nul ne songeait à se soustraire à cette force dirigée par la raison, à l'instar de l'Univers.

Personne, excepté les Juifs. Il eût paru ridicule de mettre en parallèle avec Athènes, Rome ou Alexandrie, tournées vers la mer comme pour envoyer au loin leurs ordres ou leurs idées, une cité médiocre, élevée au sommet des collines de Judée, mais isolée, regardant vers le désert plutôt que vers les plages. Pourtant cette ville aussi avait son élite, elle avait son histoire, elle avait conscience d'être mieux instruite qu'Athènes sur le grand, sur le seul problème, celui de la destinée humaine, de l'origine du monde et de ses rapports avec Dieu. Le succès des armes romaines ne lui imposait pas, et le charme divin d'Homère ne lui inspirait que du mépris. Elle savait que les statues modelées par Phidias, avec leur majesté austère, étaient aussi damnables que les molles Aphrodites de Praxitèle, parce qu'elles n'avaient pas droit à l'hommage des hommes, seuls fidèles images de Dieu. Elle était sûre, de science certaine, de la science même de Dieu qui lui avait révélé son secret, que toute cette gloire du monde était fragile, et, précisément parce que le mal triomphant était le désordre poussé à son comble, elle était assurée que le règne de Dieu allait être manifesté. Mais personne n'avait encore pris la parole en son nom pour reprendre la série interrompue des reproches, des menaces, des jugements terribles suspendus sur les têtes, des espérances lointaines enfin, quand, l'orage dissipé, le ciel aurait repris la couleur du saphir. Le joug de l'étranger était dur, mais l'honneur de Dieu violé était un affront plus intolérable que l'insolence des agents du fisc. Dieu était-il donc si patient? Qu'attendait-il? Ce fut alors que la voix de

Jean, fils de Zacharie, se fit entendre dans le désert.

La mission de Jean-Baptiste et sa prédication (15-18).
Lc., III, 1-18; Mc., I, 1-8; Mt., III, 1-12.

« Or, en l'an quinzième du gouvernement de Tibère César, Ponce Pilate étant gouverneur de la Judée, Hérode, tétrarque de la Galilée, Philippe son frère, tétrarque de l'Iturée et du pays Trachonite, et Lysanias, tétrarque de l'Abilène, sous le grand Prêtre Anne et [sous le grand Prêtre] Caïphe, la parole de Dieu fut adressée à Jean, fils de Zacharie, dans le désert[1]. »

Singulier rapprochement qui met sur la même ligne Tibère, l'empereur discrètement tout puissant, et Lysanias principicule ignoré! Pour l'entendre il faut nous placer où l'évangéliste nous conduit, dans le désert près des rives du Jourdain. La vallée est large en cet endroit, formant une sorte de cirque, mais elle est dominée des deux côtés par de hautes collines. C'est le seul endroit du globe qui soit à environ 350 mètres au-dessous du niveau de la mer. Au nord, l'horizon est fermé par la *montagne du Vieillard*, le *Djébel ech-cheikh*, l'ancien Hermon, dont les neiges étincellent en hiver et au printemps. On dirait qu'il n'y a rien au delà de cette montagne du Septentrion où les Sémites plaçaient le séjour de la cour divine. Au sud, c'est la mer Morte, fleurant le bitume et le soufre sur ses bords. Elle est souvent recouverte d'une brume légère qui s'épaissit vers le midi, comme un reste de la nuée qui a versé la destruction sur Sodome et Gomorrhe. Le Jourdain n'est pas comme certains autres fleuves une limite : c'est plutôt un point de jonction pour les habitants des deux rives comme pour les eaux qui descendent des collines. Ses deux bords ont été donnés à Israël. Et voilà pourquoi, après avoir nommé le maître du monde romain, dont le règne officiellement chiffré fournissait une date s'imposant à tous, Luc a énuméré ces petits états des pays en deçà et au delà du Jourdain, le centre de gravité demeurant à Jérusalem sur la rive occi-

1. Lc., III, 1-2.

dentale. Là se trouve la Judée, le royaume propre de David, où la vie religieuse et nationale a repris après la captivité de Babylone, si bien que les Israélites sont devenus des Judéens, ou comme nous prononçons, des Juifs. Véritable foyer de l'esprit de toute la race, ce pays est aussi le plus surveillé, et Rome a voulu qu'il fût sous sa tutelle directe, étant administré par le romain Pontius Pilatus. Au nord, la Galilée, avec une annexe au delà du Jourdain, la Pérée, est sous le sceptre d'Hérode, avec une apparence d'indépendance. Mais le nom de roi eût été trop auguste pour ce petit prince. Il est tétrarque, c'est-à-dire à la tête d'un quart de pays, sans qu'on se préoccupât de savoir si ce terme, devenu courant, résultait réellement d'un partage en quatre parts. En fait nous ne trouvons que deux autres tétrarques, Philippe qui gouverne en face d'Hérode, au nord-est, de l'autre côté du Jourdain, et Lysanias dont le petit état ferme la perspective de la domination d'Israël au septentrion. Mais en marge et en somme au-dessus de ces princes temporels, Luc a voulu nommer le grand prêtre, seul lien qui groupât encore tous les descendants d'Israël. Ce grand prêtre était Caïphe, installé par la faveur du procurateur romain, Valérius Gratus. Mais le respect dû au successeur d'Aaron allait encore à Anne, le grand prêtre déposé, que Caïphe, son gendre, était tenu lui aussi de ménager.

Il n'est aucune de ces données politiques qui ne soit solidement établie sur des documents historiques, et l'on pourrait dire, sur le sol. Si l'érudition contemporaine a cherché chicane à Luc sur le nom de Lysanias, deux inscriptions découvertes dans la région d'Abil, l'ancienne Abilène, lui ont donné raison[1].

Quoique cette même science ne soit pas tout à fait d'accord sur le comput des années de Tibère, on peut estimer raisonnablement que sa quinzième année a commencé le 1er octobre de l'an 27 de l'ère chrétienne.

C'est sans doute très peu après cette date que Jean apparut prêchant dans toute la région du Jourdain.

« Il était vêtu de poils de chameau, avec un pagne de

1. *R.B.*, 1912, p. 533 ss.

peau autour des reins, et il se nourrissait de sauterelles et de miel sauvage[1]. »

Le Romain, drapé dans sa toge, reconnaissait le philosophe disciple des Grecs à son manteau. A l'accoutrement de Jean, le Juif avait la vision du plus ardent des prophètes. Jadis les envoyés du roi Ochozias avaient dit à leur maître : Un homme s'est rencontré sur notre route : « il était velu, avec un pagne de cuir autour des reins[2] ». Le roi dit : « C'est Élie, le Thesbite ! » Cet attirail austère, longtemps respecté, avait partagé le discrédit que tant de faux prophètes avaient attiré sur eux. Revêtir le manteau de poil, c'était s'exposer aux sarcasmes : autant se présenter en imposteur. En ce temps-là, dit Zacharie, « s'il arrive encore à un homme de parler en prophète, son père et sa mère qui l'ont engendré lui diront : Tu ne vivras point ! Car tu profères des mensonges au nom de Iahvé... En ce jour-là les prophètes seront honteux, chacun de sa vision tandis qu'il fera le prophète; et ils ne revêtiront point le manteau de poil pour mentir[3]. »

La prophétie s'était tue; les faux prophètes cessèrent de lui opposer leur contrefaçon menteuse. Et c'est après ce long silence, dans un temps d'élégance et d'urbanité, près de cette Jéricho, donnée par Antoine à Cléopâtre pour les délices de ses baumiers, rebâtie par Hérode en station hivernale, sur les confins du luxe et du désert, que Jean surgissait, nouvel Élie par le costume, non moins audacieux par la liberté de ses invectives. Mais si puissante était sa voix, que le désert en fut ému et que la rumeur parvint jusqu'aux villes du pays haut. Serait-ce que Dieu allait agir? On savait bien depuis Amos que « le Seigneur Iahvé ne fait rien sans qu'il ait révélé son secret à ses serviteurs les prophètes. Le lion a rugi : qui ne craindrait? Le Seigneur Iahvé a parlé: qui ne prophétiserait[4]? »

Et en effet Jean disait : « Faites pénitence, car le royaume des cieux est proche[5] ! »

1. Mc., I, 6.
2. IV Rois, I, 8.
3. Zach., XIII, 3-4. Trad. Van Hoonacker.
4. Amos, III, 7-8.
5. Mt., III, 2.

Jadis, quand éclatait sur les lèvres d'un prophète cet appel à la pénitence, le peuple se rassemblait. C'était la nation entière qui avait péché, soit qu'elle eût adoré des dieux étrangers, soit qu'elle eût mêlé des pratiques impures au culte du Dieu très saint. On brisait les pierres levées consacrées à Baal, on brûlait les arbres d'Astarté, on nettoyait le sanctuaire. Iahvé pardonnait, et le peuple était délivré.

Mais les temps étaient changés. Jamais avant les successeurs d'Alexandre le monde n'avait vu ce spectacle étrange d'un peuple refusant de se prosterner devant les dieux du vainqueur. Les Macchabées avaient fait cela, et jeté à la voirie des dieux qui étaient les dieux de la Grèce. Aussi Dieu leur avait-il donné l'indépendance envers l'étranger et le pouvoir sur leurs frères. Depuis la Dédicace nouvelle du Temple, le culte s'y poursuivait selon les observances sacrées; les prêtres immolaient le sacrifice de chaque jour et célébraient les solennités avec la pompe requise. La nation n'avait rien à se reprocher. Pourquoi cet appel à la pénitence?

Des âmes choisies le comprenaient cependant, car la religion était devenue, sinon beaucoup plus intérieure, du moins plus individuelle. Chacun se sentait responsable envers Dieu, et c'était la supériorité incontestée de la religion d'Israël que son intransigeance morale que ni la fortune, ni la puissance n'avaient réussi à fléchir. Aussi bien c'était la tradition des anciens prophètes, moins soucieux d'attirer au Temple les victimes en troupeaux, que d'exciter au cœur des Israélites des sentiments de componction et de crainte filiale, et plus encore peut-être, — car c'était le point difficile, — de les émouvoir de charité envers leur prochain :

Ne savez-vous pas le jeûne que j'aime?
dit le Seigneur Iahvé:
Partager son pain avec l'affamé,
héberger les pauvres sans abri;
Qui se trouve nu, le vêtir,
devant son frère ne point se dérober.
Alors ta lumière poindra comme l'aurore[1]...

1. Is., LVIII, 6-8; trad. *Condamin*.

La conscience d'un grand nombre d'Israélites était assez éveillée pour qu'ils fussent sensibles à de tels accents, et si l'on se sentait coupable, il fallait donc faire pénitence. Les maîtres savaient très bien et étaient les premiers à proclamer que la pénitence était la disposition essentielle requise avant l'arrivée du Messie, qui lui-même devait établir le règne de Dieu.

L'aspect d'un fils des anciens prophètes, austère, sobre jusqu'à s'interdire la modeste nourriture du pain quotidien, son pressentiment pénétrant les symptômes du temps, son accent pathétique, tous ces traits dont aujourd'hui des esprits légers ou forts seraient tentés de sourire, étaient l'expression spontanée, jaillissante de l'antique prophétie en Israël. Même alors, dans les villes on eût peut-être pris Jean pour un simple d'esprit; il effrayait, ébranlait, terrassait les âmes, lorsque sa voix s'élevait parmi les dunes stériles ou le long des tamaris du Jourdain, aux eaux rapides, aux souvenirs miraculeux, faisant entendre l'appel traditionnel : Pénitence! une dernière fois, avant l'intervention de Dieu!

Toutefois il y avait quelque chose d'inattendu dans l'action de Jean. Il invitait au baptême. La pénitence devait être inaugurée par un signe sensible dont il se faisait l'agent. On s'immergeait dans l'eau en sa présence, de façon qu'on ait été comme lavé par lui. Être baptisé, c'était s'être baigné entièrement. L'érudition moderne, trop souvent préoccupée de remplacer certaines initiatives du génie par une lente évolution de tout le monde, ne sait que penser des origines de ce rite. Ce n'est pas que les purifications par l'eau aient fait défaut dans l'antiquité. L'eau nettoie, enlève les souillures, rend au corps une sorte de pureté. L'innocence des mœurs est naturellement comparée à la pureté du corps Le bain est donc le symbole d'un retour à une vie exempte de tache. Ce que le baptême est pour le corps, la pénitence l'est pour l'âme. Venez donc, disait Jean, recevoir le baptême comme pour prendre Dieu et les hommes à témoin de vos sentiments de repentir. Les Juifs devaient comprendre cela comme l'auraient compris les gentils. Mais chez eux les lavages de leurs ustensiles et même des ali-

ments, les bains qu'ils prenaient eux-mêmes avaient surtout pour but de les mettre en état de pureté rituelle : un peuple saint devait éviter toute souillure, non seulement celle qui inspire de la répugnance, mais aussi cette contamination plus mystérieuse qui résulte d'un contact profane. On ne voit pas qu'ils aient été plus loin dans la voie du symbolisme : le bain était tout au plus une préparation des prosélytes à la circoncision ; ce n'était pas, au sein du judaïsme, un signe sensible de pénitence et de vie renouvelée.

Cependant à côté de ceux qui représentaient l'orthodoxie, et en marge de la loi, certains groupements s'étaient formés qui attachaient un prix considérable à une pureté du corps et de l'âme plus parfaite. On les nommait Esséniens. D'anciens commentateurs avaient imaginé que dans le désert de Juda, Jean avait reçu leurs leçons et avait été imbu de leurs scrupules[1]. La critique avait souri de cette conjecture. Mais voici qu'elle la dépasse en faisant naître la secte des Baptistes avant le Baptiste lui-même. Les ancêtres des Mandéens[2], aujourd'hui fixés sur les bords du Tigre au-dessus de Bassora, et qui passent dans l'eau une partie de leur existence, auraient eu comme un culte de l'eau, une conviction arrêtée de sa nature divine, de sa vertu pour rendre à l'âme, contaminée par le corps, sa pureté première. Jean aurait été leur disciple, si grand qu'il serait devenu le principal maître, le réformateur, sinon le fondateur de leur religion, à laquelle le christianisme aurait emprunté son baptême.

Cette conjecture est tenue en échec par l'accord de deux témoignages : celui du Nouveau Testament, et celui de l'historien Josèphe. Le portrait de Jean dans l'évangile se dessinera sous nos yeux ; ses traits sont ceux d'un Israélite fidèle à la Loi. C'est aussi ce que Josèphe avait retenu : Hérode Antipas eut peur du mouvement déchaîné par Jean, mais seulement parce qu'il y voyait à tort un élément révolutionnaire. Quant au baptême, Jean ne lui attribuait aucune efficacité pour la rémission des péchés, et le tenait

1. Voir plus haut, p. 25.
2. Voir *Revue biblique*, 1927 et 1928, *La gnose mandéenne et la tradition évangélique*.

seulement pour un symbole de la purification de l'âme par la justice[1]. Josèphe rend donc un témoignage précis et décisif à la nature du baptême de Jean, tel que nous verrons celui-ci s'en expliquer. Toutefois le baptême, s'il n'avait pas par lui-même la vertu de remettre les péchés, était comme un pas décisif de la pénitence, un indice de la contrition du cœur qui en obtenait de Dieu le pardon. Aussi était-il accompagné de la confession des fautes commises. Et c'était là encore une nouveauté. En se reconnaissant coupable non seulement devant Dieu, dans le secret du cœur, mais encore devant celui qui se donnait hardiment comme le ministre de la pénitence dont il était le héraut, l'enfant d'Israël prouvait avec quel sérieux il revenait à Dieu. Confesser les manquements à la loi divine, c'était s'engager à ne pas les commettre désormais. On devait espérer que l'obéissance à la voix de Dieu retentissant dans les accents du prophète, l'accomplissement d'un rite extérieur de pureté, l'aveu et la détestation des désordres touchaient la miséricorde de Dieu. Il n'appelle les pécheurs que pour les ramener à lui et leur pardonner.

Les sacrifices pour le péché à offrir au Temple, étaient-ils donc devenus inutiles? On sait que prescrits pour des cas particuliers, ces sacrifices avaient pour but de réparer une dérogation en faisant de nouveau régner l'ordre légal. Jean ne les prescrivait pas, — du moins nous n'en avons aucun indice, — mais il ne les réprouvait pas non plus. Autre était l'accomplissement des cérémonies et des ordonnances, autre le mouvement des cœurs vers Dieu afin qu'il daignât établir son règne. Le règne des cieux, que prêchait le Baptiste, c'était en effet le règne de Dieu : l'expression de règne des cieux, propre à s. Matthieu, est bien celle que devait employer un pieux israélite, désireux de ne point prononcer trop souvent même le nom de Dieu commun à tous les pays, car celui du dieu d'Israël, le Seigneur Iahvé, était sévèrement proscrit. On disait « les cieux » parce que le mot hébreu est au pluriel pour désigner le singulier, comme nous disons « les ténèbres » et non pas

1. *Antiquités*, XVIII, v, 2.

la ténèbre. Nous devrions donc traduire « du ciel », si nous n'imitions les Grecs dans leur traduction servile. Combien de fois n'entendons-nous pas dire · le Ciel l'a voulu; il faut se soumettre aux ordres du Ciel!

La difficulté de l'expression est donc seulement dans le premier terme. En français nous disons le règne, pour marquer le pouvoir, l'autorité qui s'exerce, comme on dit le règne des lois, et nous nommons royaume la contrée, l'état gouverné par un roi. En hébreu, et aussi en grec, on emploie le même mot pour désigner les deux choses, de sorte que dans l'Ancien Testament on doit déterminer chaque fois quel est le sens, ce qui n'est pas toujours facile. De même dans l'Évangile, et nous verrons quelles nuances parfois insaisissables a revêtu ce mot. Mais la signification n'est pas douteuse dans la prédication du Baptiste : il annonçait que Dieu allait inaugurer son règne. C'était précisément ce qu'attendaient les Juifs

Leur ancienne histoire leur rappelait le temps où ils n'avaient plus voulu de ce règne de Dieu. Alors le prophète Samuel leur signifiait sa volonté sainte, et, dans la guerre comme dans la paix, Israël n'avait pas eu à se plaindre de ce régime. Mais le peuple se sentait mal à l'aise parmi tant d'autres nations qui avaient des rois; au moyen âge tout duché aspirait à devenir un royaume. Dieu se plaignit que son peuple ne voulût plus qu'il régnât sur lui ; cependant il accéda à leur demande[1].

Ils voulaient surtout avoir un roi pour marcher à leur tête et conduire leurs guerres. Depuis, les guerres, heureuses au temps de David, avaient constamment tourné au dommage, souvent à la honte d'Israël. Le roi n'avait pas seulement remplacé Dieu . il l'avait parfois combattu, estimant qu'il était de bonne politique de rendre hommage aux dieux sans doute très puissants des grands empires. La dynastie de David avait sombré avec l'indépendance de Juda, asservi désormais aux Perses, puis aux Grecs d'Égypte et de Syrie. L'héroïsme des Macchabées leur avait mérité le bandeau royal. Cette nouvelle dynastie, née d'une réaction fervente,

1. I Rois, VIII, 1-22.

n'avait pas conclu alliance avec des dieux étrangers, mais elle avait pris insensiblement les allures d'une royauté profane, ne se souciant plus assez de faire prévaloir les droits de Dieu, et elle avait dû céder la place à un homme d'origine suspecte, cet Hérode dont le véritable dieu était Auguste, l'arbitre de ses destinées.

Dieu cependant n'avait pas abandonné son peuple. Il avait promis mainte fois, par les prophètes et par les psalmistes, d'établir son règne personnel. La maison de David remonterait sur le trône. L'horizon de la prophétie se terminait à un descendant du saint roi, le Messie ou l'Oint du Seigneur, roi comme David et ses successeurs, mais un roi uniquement appliqué à faire régner le Seigneur.

Cette promesse était un objet de foi pour l'élite religieuse d'Israël. Si l'on veut mesurer à quel point de perfection morale une longue suite de révélations, de châtiments imbibés de miséricorde, la fidélité des familles pieuses, l'héroïsme des derniers martyrs avaient haussé les aspirations d'Israël, il faut comparer cet idéal avec celui qu'avaient conçu les plus sages parmi le peuple le plus cultivé.

Oui, Platon avait rêvé d'un état organisé pour faire régner la justice intérieure; il avait même entrepris personnellement de faire réussir cette gageure dans ses trois courageux voyages en Sicile. Mais il était revenu abattu, n'osant plus s'assurer sur son rêve, d'ailleurs si incohérent comme tous les rêves, et personne n'attendait plus la réforme morale d'un état par un philosophe. L'État aspirait à faire régner l'ordre et la paix. C'était beaucoup, et tout ce qu'on pouvait lui demander. Dieu eût pu faire quelque chose de plus, et tout d'abord se faire connaître comme le principe de toute sainteté et de toute justice, la source des commandements équitables, la raison suprême de toute vie morale. On le pressentait. Mais dire comme les Pythagoriciens : « imite et suis Dieu », quand on continuait à adorer les dieux du paganisme, n'était-ce pas la suprême ironie, ou l'inconscience d'une pensée chimérique?

Comme tout était plus clair dans Israël! Le Dieu qui avait créé le monde en était le seul maître; c'est lui qu'il fallait servir comme le véritable Roi. Mais, les hommes étant

sourds à sa voix, c'était à lui de se montrer pour être reconnu et prendre possession de son règne. On l'en suppliait.

La formule des dix-huit bénédictions n'a été composée qu'après la ruine de Jérusalem, mais plus d'un siècle auparavant la prière instante de tout Israélite pieux était déjà : « Règne sur nous, Seigneur, toi seul[1] ! »

Le règne de Dieu, les Juifs pieux, auditeurs du Baptiste, le souhaitaient donc de toute leur âme. Pourtant le « toi seul » n'était pas tout à fait sincère chez la plupart, car tout bon Israélite espérait bien régner avec Dieu sur les nations châtiées et asservies. Car enfin Dieu règne, il a seul le droit de régner. Mais il lui faut des ministres ; il est si loin dans sa gloire inaccessible! Et même s'il règne déjà quelque peu, c'est uniquement parce qu'Israël accepte sa domination et la fait connaître. Il en sera de même, et à plus forte raison, quand les dominateurs injustes d'Israël seront à ses genoux. Cet état d'esprit, le Baptiste le comprenait très bien, et il ne le pouvait souffrir.

Dans tout ébranlement des foules, les éléments les plus divers entrent en scène. Ce qui importe, ce sont les sentiments de ceux qui dirigent. Cette élite n'est pas toujours vraiment de tous points une élite ; elle n'est pas la partie d'un peuple la plus spontanée, ni la plus sincère, ni la plus désintéressée dans les manifestations qui supposent un don de soi, une volonté généreuse, l'enthousiasme et l'élan. C'est à cette élite dirigeante, aux Pharisiens, que Jean-Baptiste s'adresse d'abord, selon le tissu des évangiles. Ces Pharisiens et ces Sadducéens, nous les verrons peu à peu projeter leurs figures sur la toile lumineuse de nos récits. Leur première entrée est reçue, dirions-nous, par une injure.

« Race de vipères, qui vous a appris à fuir la colère à venir? Faites donc un digne fruit de pénitence, et n'ayez pas l'air de dire en vous-mêmes : Nous avons pour père Abraham ! Car je vous dis que Dieu peut de ces pierres susciter des enfants à Abraham[2]. »

1. *Le Messianisme*..., p. 153.
2. Mt., III, 7-9.

Il s'irrita pour sauver. La vipère, dont on ne soupçonne pas la présence, mord et tue. L'animosité contre elle naît de la compassion pour ses victimes. Le petit peuple, que d'ailleurs les Pharisiens méprisent, les regarde comme les truchements autorisés de la loi divine; étant sans soupçon, il est incapable de se préserver du venin de leur doctrine. Ce venin dénoncé par Jean, c'est l'orgueil qui les pose en instruments dont Dieu ne saurait se passer. Ils sont fils d'Abraham; Abraham a été le dépositaire des promesses en leur faveur; la toute-puissance de Dieu est rivée à leurs personnes[1]. Cette prétention est intolérable à l'homme religieux qui a sondé ce qu'il est, chétif, et de plus pécheur, en présence de l'Infini. Abraham lui aussi avait cru à la promesse, mais dans son humilité il s'était prosterné la face contre terre[2]. Eux se croyaient indispensables, et par cet orgueil déplacé ils provoquaient le châtiment. Assurés que Dieu ne les laisserait pas périr, de peur d'anéantir son culte, ils allaient soutenir une lutte désespérée et y périr. Jean le pressentait ou l'avait appris de Dieu . « Déjà la cognée est posée à la racine des arbres : tout arbre qui ne fait pas de bon fruit va être coupé et jeté au feu[3]. »

Il était donc grand temps de faire pénitence, et la première démarche du repentir était de s'abaisser, c'est-à-dire de se mettre à sa place devant cette souveraineté infinie de Dieu qui pouvait, de ces pierres, détachées des collines rocheuses, susciter de véritables fils d'Abraham, non plus selon la chair, mais imitateurs de sa foi, humble dans sa confiance

Qui n'eût cru, à entendre cette rude invective, que fasciné par l'imminence du jugement, tout entier à son rôle du dernier des prophètes, emporté par l'excès de ses jeûnes et de ses veilles, Jean allait inviter ses auditeurs à quelque action extraordinaire? Judas le Galiléen, lui non plus, « n'avait voulu admettre que Dieu comme chef et comme maître[4] », et il avait entraîné les Juifs à la révolte. D'autres, ne vou-

1. Sur les Pharisiens, voir plus loin, p. 125.
2. Gen., XVII, 3.
3. Mt., III, 10.
4. JOSÈPHE, *Ant.*, XVIII, 1,

lant pas braver les risques d'une répression atroce, ou s'en remettant à Dieu seul, proposaient un jeûne de trois jours. Après quoi, disait Taxo à ses sept fils, « retirons-nous dans une caverne, et mourons [1]... ». Ou bien fallait-il embrasser quelque œuvre extraordinaire en maltraitant son corps au point de l'exténuer?

On se le demandait parmi ceux qui, leurs péchés confessés, étaient disposés à embrasser une vie agréable à Dieu. Mais ce Jean, que Renan a comparé à un *yogui* de l'Inde [2], répondait avec la discrétion d'un prudent directeur de conscience. Il ne fallait ni précipiter l'heure de Dieu, tentative insensée, ni l'attendre dans une attitude découragée, on devait seulement pratiquer la charité et la justice. Le devoir le plus général et le plus pressant, c'est la charité : « Que celui qui a deux tuniques partage avec celui qui n'en a pas, et que celui qui a de quoi manger fasse de même [3]. » Lui, l'ascète, ne porte pas de tunique, et se nourrit d'aliments de fortune. Il ne demande rien pour lui, mais pour ses frères, selon le plus pur esprit des prophètes [4].

Mais certaines professions ne sont-elles pas trop exposées à la sollicitation du péché? Des publicains se présentent : « Maître que devons-nous faire? » L'opinion publique aurait sans doute répondu : renoncez à ce métier de rapines! Et en effet la tentation y était forte et constante. L'État affermait à des particuliers la perception de certains impôts indirects comme les douanes. Les grands adjudicataires, ceux qu'on appelait les fermiers généraux sous l'ancien régime, chargeaient à leur tour les employés subalternes de faire payer la taxe. Ceux-ci, ou pour faire valoir leurs services, ou fraudant à la fois le public et leurs patrons, demandaient souvent des prix exorbitants. Israélites, ils s'exposaient en outre au contact impur des étrangers. Les cultivateurs eux-mêmes, dédaignés par les Pharisiens à cause de leur ignorance, étaient moins honnis. Il est vrai que pour éviter

1. *Assomption de Moïse*; cf. *R.B.*, 1905, p. 483.
2. *Vie de Jésus*, p. 99. Il nous parle aussi des *gourous* du brahmanisme, des *mounis* de l'Inde (p. 102). Ou il s'est amusé, ou il a été dupe lui-même de ce cliquetis d'une érudition de surface.
3. Lc., III, 16.
4. Is., LVIII, 7; plus haut, p. 57.

des malversations trop arbitraires, les princes établissaient des tarifs publics, tel celui de Palmyre[1], retrouvé récemment. Avec cette arme, le commerçant était aussi bien armé que de nos jours où les taxes sont communiquées au public.

Mais enfin, tout le monde ne savait pas lire, et sans doute les douanes de Palestine n'étaient pas encore très bien organisées : la fraude était aisée, la surveillance impuissante. Les bons publicains étaient rares, et tous étaient regardés comme une tache sur Israël. Or Jean ne dit à aucun d'eux : « Suis-moi », parce qu'il n'a mission d'entraîner personne. Il leur dit seulement : « N'exigez rien en plus de ce qui vous a été fixé. »

Enfin viennent ceux qu'on nomme ordinairement des soldats. Mais si les soldats sont facilement accusés d'actes de violence, de maraude, de pillage, ils ne sont pas coutumiers des délations fausses dont parle s. Luc. Ce sont donc plutôt des gens de police, employés comme force armée, soit pour percevoir les impôts directs, soit pour prêter main-forte au gouvernement et aux publicains eux-mêmes[2]. Ils sont sûrement Israélites, car les étrangers n'étaient pas invités par Jean à la pénitence, et se demandent s'ils ne doivent pas donner des preuves éclatantes de leur repentir. Jean leur dit : « Ne molestez personne ; ne dénoncez pas faussement, et contentez-vous de votre paye[3]. »

Autrefois Moïse, dont la face courroucée inspirait l'épouvante, était le plus doux des hommes quand son honneur propre était en jeu, et non plus la gloire de Dieu[4]. C'est ainsi que Jean, terrible dans ses menaces, indulgent aux bonnes volontés, saura refuser d'une voix très douce l'honneur qui ne lui appartenait pas.

On venait auprès de lui de toute la plaine du Jourdain, ceux qui habitaient les maisons de plaisance de Jéricho et

1. De 137 ap. J.-C.
2. Cf. Comm. Lc. où ce sens est appuyé sur des textes tout à fait semblables. Le publicain Zachée (Lc., XIX, 8) s'accusera plus tard éventuellement du crime de dénonciation fausse.
3. Lc., III, 14. Sur les exactions des gendarmes qui prêtaient main-forte au percepteur sous le régime antérieur à l'occupation anglaise, voir JAUSSEN, *Naplouse*, p. 324 et s.
4. Nombres, XII, 3.

ceux qui vivaient sous la tente aux pieds des monts de Moab; on venait de toute la Judée; on venait même de Jérusalem, où toute cette effervescence devait nécessairement faire naître la question fatidique · Jean ne serait-il pas le Messie? Il y avait dans ses allures une austérité étrange qui frappait les imaginations. Était-on sûr qu'il fût bien le fils de Zacharie? Il était apparu tout à coup, sortant du désert, comme un envoyé de Dieu, venu peut-être d'en-haut. Il ne faisait pas de miracles, mais ce qu'on attendait bien plutôt du Messie, c'était la délivrance du joug étranger. Sa voix puissante secouait la torpeur des masses. Peut-être leur donnerait-il le signal du combat et de la victoire. Les conjectures se faisaient et se défaisaient dans les esprits avant d'être formulées rigoureusement par les gardiens de la doctrine.

Le peuple le premier lui posa la question : Son baptême n'était-il pas une première démarche du Messie? Lui-même n'était-il pas le Messie? Jean se hâta de les détromper, mais en proclamant en même temps que l'approche du règne de Dieu signifiait bien l'approche du Messie : « Il vient derrière moi, celui qui est plus fort que moi, et je ne suis pas digne de me mettre à ses pieds pour délier la courroie de ses sandales. Je vous ai baptisés dans l'eau, mais lui vous baptisera dans l'Esprit-Saint[1]. » S. Matthieu et s. Luc disent : « dans l'Esprit-Saint et par le feu ». Le feu n'ajoute ici qu'une image, car on ne peut supposer un baptême plus parfait, après celui de l'Esprit-Saint. C'est le baptême dans l'Esprit-Saint qui est comparé à un baptême dans le feu. L'eau nettoie, mais ne saurait avoir la vertu d'enlever toutes les taches. Ce qui passe dans le feu, s'il n'est pas consumé, est semblable à l'or qui sort parfaitement purifié de la fournaise. Le baptême de l'Esprit est donc un baptême plus parfait, qui atteint les profondeurs de l'âme, car l'âme, devenue pure par le repentir, est comme une création nouvelle de l'Esprit-Saint[2].

Changeant d'image avec la mobilité d'un oriental, Jean

1. Mc., I, 7-8.
2. Ps. LI, 12-13.

compare maintenant l'œuvre de purification à l'office du van. Dans le royaume du Messie, seuls les justes régneront avec lui. Comment les discerner? Ainsi que le moissonneur nettoie son aire. Le van secoué par ses mains retient le grain plus lourd, tandis que la balle est emportée au souffle des vents. Elle retombe cependant, on la ramasse et on la brûle, tandis que le bon grain est renfermé dans le grenier. Cette fois le feu ne purifie pas, et il ne doit pas s'éteindre. Nous sommes dans une autre perspective, reliée à la première par l'image du feu, plutôt que par un lien logique, sans exclure une succession dans le temps : si l'on n'est pas purifié par le feu de l'Esprit-Saint, on sera en proie à un feu semblable à celui qui consume la paille. Celui qui baptisera dans l'Esprit-Saint est aussi celui qui séparera ensuite les bons des méchants; car ce serait rompre tout enchaînement que de n'attribuer au Messie que le second rôle. Il domine tous les temps, revenant à la fin après une première action dont la durée n'est pas marquée, la période messianique de l'Esprit.

Jésus proclamé Fils de Dieu lors de son baptême (19).

Lc., III, 21-22; Mc., I, 9-11; Mt., III, 13-17.

« Or il arriva dans ces jours-là que Jésus vint de Nazareth de Galilée, et il fut baptisé dans le Jourdain par Jean [1]. »

Grave événement pour la conscience chrétienne, mais qui eût passé presque inaperçu sans le pressentiment de Jean, devenu une certitude surnaturelle après une manifestation divine.

Jésus venait de Nazareth; l'agitation avait donc gagné la Galilée. Il était fils de Marie, veuve de Joseph, et passait naturellement pour fils de Joseph. Assurément on n'avait rien remarqué dans sa conduite qui parût le soumettre au devoir de la pénitence. C'était un excellent Israélite, élevé par ses parents dans la crainte de Dieu et le respect des observances, dans une piété ravivée par les pèlerinages à la ville sainte. Il n'avait donc pas de

1. Mc., I, 9; Pl. V, 1.



1. LE JOURDAIN. — L'un des sites proposés pour le baptême de Jésus.



2. TELL ET-TAWÎL, site présumé de Béthanie d'au delà du Jourdain.

péchés à confesser. Mais, comme il arrive encore, les plus prompts à se confesser n'étaient pas ceux dont la conscience était le plus chargée. Les plus saints avaient à cœur de prendre part à la pénitence générale qui devait avancer les jours du salut. Telle était cependant la réputation de piété de Jésus, la modestie de son maintien, la candeur aussi de son regard, que Jean, déjà averti par une voix intérieure, peut-être par une émotion remontant du fond de ses souvenirs d'enfant, lui dit comme nous lisons dans saint Matthieu[1] : « C'est moi qui ai besoin d'être baptisé par toi, et tu viens à moi? » Cependant il ne se jette pas à ses pieds, comme on eût pu l'attendre de ses déclarations précédentes, et lorsque Jésus lui eut répondu : « Laisse-moi faire en ce moment; car c'est ainsi qu'il nous convient de parfaire toute justice », il s'inclina et remplit avec lui son office de Baptiste. Sa main aurait tremblé s'il avait été certain de baptiser le Messie. Mais il n'avait pas encore cette certitude qui lui avait été promise : « Celui sur qui tu verras l'Esprit descendre et demeurer, c'est lui qui baptise dans l'Esprit-Saint[2]. »

Ce signe divin ne lui fut donné que lorsqu'il eut été docile à l'invitation de Jésus. Alors, dit s. Marc[3], « au moment où il remontait de l'eau, Jésus vit les cieux fendus et l'Esprit descendant sur lui comme une colombe; et il y eut une voix du ciel : « Tu es mon fils bien-aimé, en toi j'ai pris mes complaisances. »

Pour ceux qui ne virent que les dehors, le baptême de Jésus fut un acte très simple : une marque de bonne volonté, avec une pleine déférence pour Jean, le fait d'un Israélite désireux de faire plus que ne demandait la Loi, si un prophète de Dieu indiquait un moyen de lui plaire Se faire baptiser n'était en aucune façon faire acte de Messie. Quelques privilégiés ont-ils vu la colombe et entendu la voix? Les évangélistes le suggèrent sans l'affirmer tout à fait. Le Saint-Esprit apparut sous une forme sensible; mais l'apparition d'une colombe pouvait être natu-

1. III, 14 ss.
2. Jo., I, 33.
3. I, 10 s.

relle, et ceux-là seuls pouvaient en percevoir le sens à qui Dieu en faisait la grâce. Le Baptiste en fut certainement, d'autant que c'est à lui que le signe était destiné. Il avait annoncé que celui qui était plus grand que lui baptiserait dans l'Esprit-Saint. La venue de l'Esprit demeurant sur Jésus après le baptême était précisément le signe approprié. La colombe rappelait la façon mystérieuse dont l'Esprit de Dieu planait sur les eaux primordiales comme pour les féconder[1].

Jean comprit que désormais le baptême dans l'Esprit était fondé; il savait que Jésus était l'élu ou le fils de Dieu, le Messie[2].

Or ce fait qui était une révélation pour Jean avait en lui-même sa raison d'être par rapport à Jésus. C'est vers lui que tendait le vol de la colombe, et c'est à lui que la voix fut adressée d'après s. Marc et s. Luc. S. Matthieu a écrit: « *Celui-ci* est mon fils » et non pas « tu es mon fils », mais ce léger changement[3], s'il établit que la voix était destinée à d'autres, ne prouve pas qu'elle ait été entendue de tous.

Beaucoup de critiques modernes, de l'école des protestants libéraux, ont conclu de cette manifestation du ciel à Jésus qu'il avait eu alors pour la première fois conscience de sa dignité messianique, ou, comme ils disent, s'était senti fils de Dieu plus que les autres hommes.

Manifestement le texte ne dit rien de semblable. Pour le comprendre il faut le rapprocher de ceux qui mettent en scène l'Esprit de Dieu. Il agit, il excite la volonté ou l'intelligence de certains hommes, il les entraîne à des actions héroïques afin de sauver leur peuple[4]. De même pour Jésus. Il venait au baptême comme tout autre homme, et il avait en effet la nature humaine dans toute sa réalité. Le moment était venu pour lui d'entreprendre une mission difficile jusqu'à l'héroïsme du dernier sacrifice. L'Esprit

1. Gen., I, 2.
2. Jo., I, 32 ss.
3. Encore n'est-il pas tout à fait sûr, d'après certains anciens témoins du texte.
4. Juges, III, 10; VI, 34; XI, 29; XIII, 25.

descend du ciel comme pour lui donner le signal. Parce qu'il a accepté cette humble attitude du baptisé, plus propre à gêner son initiative messianique qu'à l'imposer à l'attention, la voix de son Père lui témoigne sa satisfaction et affirme qu'il est toujours avec lui, d'autant qu'il est le Fils bien-aimé. Lui reçoit le signal de sa mission, il est désigné à d'autres comme investi des droits qu'il tient de son Père.

C'est aussi de ce premier acte public de Jésus qu'on peut dire qu'il n'est pas venu pour abroger la Loi et les Prophètes, mais pour les parfaire[1]. Il a reçu du dernier des prophètes un baptême qui n'était qu'un symbole, et qui deviendra, par sa mort, rempli de la grâce de l'Esprit-Saint. Le baptême de Jean invitait les Juifs à la pénitence. Celui de Jésus sera proposé à toutes les nations comme l'initiation par la foi à la vie divine de sa résurrection, et il sera donné au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit[2], du Père qui l'a nommé au baptême son Fils bien-aimé, du Saint-Esprit qui s'est empressé vers lui avec amour. Pour apprécier un fait de l'histoire, l'historien le plus attentif à le reproduire tel qu'on a pu le comprendre en son temps ne saurait se priver de la lumière que donnent à certains faits leurs suites, preuve incontestable de leur portée et de leur fécondité. Il n'est pas nécessaire d'être croyant pour comprendre que le baptême de Jésus fut une très grande chose. L'Église célèbre le baptême du Christ le jour octaval de l'Épiphanie. C'était bien, après l'épiphanie de sa Nativité, sa seconde épiphanie d'entrée en scène, et cela d'après le style des rois qui se targuaient d'origine divine : nous le comprenons aujourd'hui mieux que jamais.

Le croyant y a toujours vu un admirable dessein de Dieu : il ne s'étonne pas que la voix du Père qui retentit dans l'éternité ait été entendue sur les bords du Jourdain par le Fils incarné, et que le Saint-Esprit, nœud du Père et du Fils, ait paru comme un lien entre le ciel et la terre.

1. Mt., v, 16 s.
2. Mt., xxviii, 19.

Jésus est tenté (21).

Lc., IV, 1-13, Mc., I, 12-13; Mt., IV, 1-11.

La tentation de Jésus ne fait pas partie de son ministère public. La scène s'est passée entre Lui et Satan, sans témoins. Elle n'a eu aucune influence sur l'opinion que le peuple a pu concevoir de la personnalité, du caractère, de la mission du prédicateur du règne de Dieu. Cependant les trois premiers évangélistes, s. Matthieu et s. Luc surtout, ont pensé qu'elle projetait une certaine lumière sur tout le ministère, et c'est sans doute pour cela que Jésus l'a révélée à ses disciples.

Il est donc nécessaire de méditer cet épisode pour mieux entendre la façon dont les apôtres et les premiers disciples ont envisagé l'entreprise d'établir le règne de Dieu.

C'est une pensée pieuse, aussi utile que vraie, de voir dans la tentation repoussée par Jésus la preuve de sa condescendance, de la réalité de sa nature semblable à la nôtre, un exemple et un réconfort. Tout cela est contenu dans l'enseignement de l'épître aux Hébreux : « C'est parce qu'il a souffert, et a été lui-même éprouvé qu'il peut secourir ceux qui ont été éprouvés,... car nous n'avons pas un grand prêtre impuissant à compatir à nos infirmités; pour nous ressembler il les a toutes éprouvées, hormis le péché [1] »

Mais si le Sauveur doit nous servir de modèle, et s'il a voulu se mettre à notre rang, s'il a permis à Satan de le tenter en sa qualité d'homme, le fait qui résulte de cette lutte, c'est sa victoire après un combat singulier. Satan l'a vu disposé à établir le règne de Dieu ; il a craint que ce ne fût la fin de son règne à lui, il a cru possible de détourner Jésus de son entreprise, ou plutôt il a essayé de le faire entrer dans une voie où il aurait lamentablement abouti à confirmer son propre empire.

Étranges conceptions aux yeux de nos contemporains! Il est cependant certain que, même après tant de siècles de

1. Hébr., II, 18 et IV, 15 ; trad. Crampon.

christianisme, la part du mal dans le monde est très grande, selon l'estime de ceux qui nomment mal ce qui est contraire à la volonté de Dieu. Les anciens Perses, continués par les Manichéens, étaient si frappés de ce débordement du mal que le monde était pour eux l'enjeu entre deux puissances à peu près égales, le Dieu du Bien, et le Dieu du Mal, tour à tour vainqueurs et vaincus jusqu'au triomphe du Bien, dans un lointain avenir. Serait-ce que les Juifs partageaient cette croyance, si manifestement incompatible avec les notions les plus élémentaires de ce qui appartient au Bien infini, seul Créateur, seul Seigneur, seul possesseur de l'Être qui n'appartient à d'autres que sous une forme plus qu'amoindrie? Quelques-uns le pensent et le disent aujourd'hui, faisant des Juifs les adeptes du dualisme, Dieu étant le Souverain Maître du ciel, Satan le roi de la terre.

En réalité, les dépositaires de la révélation savaient très bien que Dieu est partout le seul Maître. Ils croyaient cependant à l'existence d'un monde des esprits, les uns bons, les autres anges mauvais ou démons, dont Satan était le chef. C'était le tentateur par excellence; celui qui avait séduit Ève et par elle amené la chute d'Adam. Depuis ce premier avantage, il n'avait cessé d'agir pour éloigner les hommes de Dieu et les entraîner au mal. Dans la mesure de ses succès, il exerçait sa domination. Partout où les hommes adoraient des dieux qui n'étaient pas le seul vrai Dieu, Satan était vraiment le maître, et régnait.

Ce n'est pas ici le lieu d'établir cette croyance qui est aussi celle des chrétiens. Si l'on nie l'action des esprits mauvais, surtout dans l'idolâtrie, il faudra expliquer pourquoi l'homme antique est si inférieur à lui-même dans tout ce qui touche à la religion, comment la tyrannie de divinités dont rien n'aurait prouvé l'existence a pu obtenir des Carthaginois qu'ils fissent périr dans les flammes leurs propres enfants, des Grecs de la grande époque de Périclès qu'ils rendissent un culte divin à des divinités polissonnes, parodiées à l'occasion sur la scène comique.

Pour les Israélites, tous ces cultes, non point toujours sanglants et infâmes, parfois même parés d'un incomparable charme humain, n'étaient qu'une aberration, mais qui

avait sa cause, la tyrannie exercée par Satan. Satan rôdait autour de ce petit royaume de Dieu qu'était le pays d'Israël; il y pénétrait même et disputait âprement le terrain. Mais on y annonçait que Dieu allait régner sur la terre entière. Un instrument de ce règne : Messie? Fils de Dieu? Élu de Dieu? allait entrer en scène, et Jésus paraissait destiné à tenir ce rôle. Il fallait intervenir. Il est à croire que ce prologue dialogué, joué dans une sphère mystérieuse, au désert, mais avec Satan comme protagoniste, et d'où découlera l'issue du drame terrestre entre les hommes, cette décision anticipée de ce qui sera l'œuvre du salut par la défaite de notre adversaire, est un événement symbolique qui renferme un secret important pour nous. C'est ainsi, pour employer une comparaison forcément inexacte, que certains prologues d'Euripide introduisent un personnage divin qui explique d'avance les péripéties de la tragédie et en fixe la moralité.

Donc Jésus, aussitôt après le baptême dans la perspective des synoptiques, et avant de commencer son ministère, fut conduit dans le désert par l'Esprit qui le poussait à agir, et, d'après s. Matthieu [1], spécialement pour être tenté par le démon. Nous voilà déjà rassurés sur l'issue, car l'Esprit devait demeurer vainqueur. Les évangélistes n'ont certes pas voulu peindre le démon en ridicule; mais il n'a rien d'un rival de Dieu. Ses tentations sont redoutables, sans pouvoir disposer d'une action puissante sur la volonté. On dirait bien que sans la complicité du cœur il serait tout à fait désarmé. Il essaie de séduire, d'entraîner sur une pente où l'homme glisse déjà avant de tomber. Il sait bien que si Jésus était vraiment le Fils de Dieu, aucune tentation n'aurait prise sur lui et ne pourrait même l'émouvoir. Mais s'il se croyait Fils de Dieu sans l'être, n'était-il pas déjà mordu par l'orgueil? Provoqué par une question adroite, n'allait-il pas répondre en manifestant aussitôt son pouvoir auprès de Dieu? L'objet de la tentation est fourni par les circonstances. Engagé dans une série d'attaques dont nous ne connaissons que les dernières, Jésus avait jeûné, en courageux athlète. Après

1. Sur la préférence donnée à l'ordre de Mt. voir le Commentaire.

quarante jours il eut faim. Alors le tentateur : « Si tu es fils de Dieu, dis que ces pierres deviennent des pains. » — Désir trop ardent de satisfaire un besoin d'ailleurs légitime, recours à un pouvoir surnaturel dans un intérêt personnel, empressement à se défendre contre une provocation indiscrète, autant de mobiles pour déployer la vertu des miracles, et commencer le règne de Dieu en dépit de l'éternel contradicteur. Mobiles imparfaits : aussi Jésus répond : Il est écrit : « L'homme ne vit pas seulement de pain. » Parole énigmatique, comme le sont souvent les textes de l'Écriture cités par les Rabbins, dont on ne voit pas au premier abord l'application au cas proposé. S. Matthieu l'éclaire quelque peu en donnant la suite du texte « mais il vit de toute parole qui sort de la bouche de Dieu ». L'homme n'a pas seulement à pourvoir, coûte que coûte, à son alimentation. Il doit avant tout suivre l'ordre qui manifeste la volonté de Dieu. Le refus est net : Jésus n'interviendra pas indiscrètement, faisant servir à ses intérêts propres, satisfaction de l'appétit ou vaine gloire, le pouvoir qu'il a reçu de Dieu.

Jésus cite l'Écriture qu'à cela ne tienne! Le démon la connaît lui aussi, et l'allègue pour forcer son adversaire à découvrir son jeu. Il le conduit sur le pinacle du Temple. Le peuple, rassemblé dans les parvis, allait se trouver convoqué à un spectacle saisissant : un homme se jetant dans la vallée du Cédron de cette hauteur vertigineuse. « Si tu es fils de Dieu, dit le démon, jette-toi en bas, car il est écrit : il donnera pour toi des ordres à ses anges et ils te porteront sur leurs mains, de peur que tu ne heurtes ton pied contre la pierre. » Tendre sollicitude de Dieu pour ses enfants, les fils d'Israël! Combien plus attentive sera-t-elle envers celui qui est son fils le plus aimé! — Oui, mais Dieu, si bon pour ceux qui s'abandonnent à sa conduite, est sévère pour ceux qui lui font imprudemment sommation de se déclarer en leur faveur. Cela aussi était dans l'Écriture : « Tu ne tenteras pas le Seigneur ton Dieu. » — La réponse était une merveille d'à propos. Mais enfin les Rabbins excellaient dans ce cliquetis des textes. Si Jésus, provoqué deux fois à montrer sa puissance, se montrait si timide, cette réserve était peut-être l'expression de l'impuissance. Après tout, n'osant

hasarder rien d'éclatant comme fondé de pouvoir du règne de Dieu, peut-être Jésus se tiendrait-il pour satisfait de régner lui-même sur tous les royaumes du monde. La psychologie de Satan est courte. Il ne lit pas dans les cœurs, et il ne sait même pas leur arracher leur secret quand ils s'abritent sous le couvert de la parole de Dieu. Il est tellement aveuglé par la confiance dans son prestige qu'il propose à Jésus de se prosterner devant lui pour recevoir l'investiture de cette richesse et de cette gloire : qui peut les faire apparaître par ses sortilèges n'en est-il pas le maître? A la troisième reprise Jésus terrasse son adversaire : « Retire-toi, Satan, car il est écrit : Tu adoreras le Seigneur ton Dieu et tu ne rendras de culte qu'à lui seul. » Jésus n'est pas venu pour régner, mais pour que Dieu règne, et qu'ainsi le règne de Satan finisse.

Cette fois le démon s'éloigne, mais, ajoute s. Luc : « jusqu'au moment voulu », c'est-à-dire jusqu'au jour où il lui sera permis d'attenter à la vie de son vainqueur, en soulevant contre lui toutes les puissances du pays. Jusqu'à ce moment Jésus a le champ libre pour prêcher le règne de Dieu. Et pour bien marquer que la victoire vient d'être remportée dans une sphère surhumaine, les anges, qu'on ne voit pas rendre ce bon office à Jésus durant son ministère, les anges s'approchèrent et le servirent.

On voudrait savoir quel fut le théâtre de ce jeûne de quarante jours, et le nom de cette montagne où la grande bataille fut gagnée.

Un nom fut donné après coup, « la montagne de la quarantaine » (*Djébel Qarantal*). L'endroit a été bien choisi par les anachorètes du ve siècle, vivant d'un jeûne continuel dans les grottes percées au flanc des collines qui ferment la plaine à l'occident de Jéricho comme un mur (Pl. VI, 1). De ce rocher isolé, la vue descend vers des jardins, oasis de verdure au milieu des sables, et remonte vers le plateau de Moab, vaste étendue terminée dans un horizon imaginaire par la vision de Babylone, reine des empires anciens. Le point du ciel opposé conduit à Rome, qui vient de prendre le sceptre. Ainsi peut-on voir tous les royaumes de la terre « en un instant », comme dit s. Luc. On dirait que tout cet épisode



1. LE MONT DE LA QUARANTAINE. — Vue prise de la Jéricho cananéenne.



2. KEFR KENNA (Cana). — Vue du S.-O.

baigne dans une nuée qui ne permet pas de dessiner nettement les lignes. La réalité n'en est pas moins vivante. La vérité la plus utile à l'esprit et au cœur n'est pas toujours celle qui supporte le mieux une analyse minutieuse.

Le témoignage du Baptiste. Premières vocations (22-24).

Jo., I, 19-42.

Selon la perspective des synoptiques, Jésus n'avait plus qu'à commencer son ministère; aussi le conduisent-ils en Galilée.

Mais s. Jean nous arrête encore dans les environs du Jourdain. Cette divergence a beaucoup frappé les anciens. Les difficultés qu'on a soulevées contre son récit sont une marque de la vigilance des chrétiens à ne pas se laisser imposer des Écritures non contrôlées. L'autorité de l'apôtre bien-aimé devait prévaloir, et d'ailleurs l'objection est de celles qui doivent s'apaiser après une réponse rationnelle. Jésus aurait pu prendre ses premiers disciples dans un milieu demeuré étranger à l'influence du Baptiste. Mais quand le quatrième évangéliste, tout en conservant pour sa propre personne une sorte d'anonymat, affirme que le témoignage rendu à Jésus par Jean a ému quelques-uns des siens, il n'y a rien là que de très vraisemblable. Et il est assez conforme à la nature des choses que des Galiléens aient été rapprochés de Jésus dans la ferveur d'une démarche religieuse aussi grave que le baptême, qu'ils aient noué avec lui dans une contrée qui leur était étrangère de premières relations, avant le don complet d'eux-mêmes sur les bords du lac de Tibériade. Le quatrième évangéliste a donc complété de la manière la plus heureuse ce qu'on peut nommer la période de préparation, le passage de la Loi à l'évangile. Le témoignage rendu par le Baptiste est sa manière à lui d'annoncer la bonne nouvelle. Quoi d'étonnant si sa conviction a gagné ses propres disciples ?

Demeurons donc dans la région où Jean baptisait. Le baptême de Jésus avait eu lieu dans le Jourdain. Mais ses eaux n'avaient rien de sacré, aucune propriété particulière, et de

plus, à la saison d'hiver, les marnes dans lesquelles il se frayait sa course, détrempées par les pluies, ne permettaient guère l'accès du fleuve. Arrivé sur le bord, on risquait encore de glisser et de se souiller de boue, soit en entrant dans l'eau, soit en sortant. Cet inconvénient très banal expliquerait à lui seul que Jean ait choisi volontiers pour emplacement des baignades d'autres cours d'eau retenus dans des bassins plus ou moins artificiels. L'un d'eux était à Béthanie, au delà du Jourdain, et il y a quelque chance de reconnaître ce lieu au pied d'une ruine, le *Kh. et-Tawîl* (Pl. V, 2). C'est à Béthanie que le Baptiste reçut des prêtres et des lévites, parmi lesquels se trouvaient des Pharisiens, envoyés par les autorités religieuses de Jérusalem.

On met ordinairement en scène ici le Sanhédrin, ensuite d'une délibération formelle. Et certes, dans l'Église de Jésus-Christ, le droit de la hiérarchie est absolu; si l'organisation du judaïsme avait été la même, nous devrions nous étonner que Jean ait osé prêcher sans en avoir reçu le mandat. Mais le peuple d'Israël n'était point une Église. Jamais les hommes de l'Esprit n'avaient été soumis au contrôle du sacerdoce. Pour distinguer les faux prophètes de ces hommes de Dieu, on avait seulement la ressource de les discerner à leur incapacité de prévoir l'avenir [1]. Alors l'autorité intervenait pour les châtier. Si l'on avait à juger un faux prophète, le Sanhédrin au complet était la juridiction compétente. C'est du moins ce qu'enseigna la Michna [2]. Mais à supposer que ce point fût dès lors fixé, le tribunal suprême n'avait qu'à juger de l'accusation dont il était saisi. Il y a loin de cette attribution à celle d'une sorte de conseil de vigilance attentif aux différents mouvements des esprits. Le Sanhédrin, composé des principaux prêtres, de docteurs reconnus, de membres de l'aristocratie, était un organisme compliqué qu'on ne pouvait engager que sur des griefs précis. L'évangile de s. Jean suggère plutôt une entente entre quelques meneurs, qui se donnent la mission de sauvegarder l'autorité d'un parti. C'est la première manœuvre

1. Dt., XVIII, 23.
2. Sanh., I, 5.

de ceux que cet évangile nomme les Juifs tout court, parce qu'ils représentent le peuple dont ils sont les chefs spirituels. C'est eux qui se sont rendus responsables de l'hostilité de la masse envers son Sauveur.

Jean, avec son baptême nouveau, cette pénitence démonstrative, l'annonce précise du Messie, troublait les habitudes reçues et le bon ordre de la piété; il ne faisait aucun cas des Pharisiens qu'il avait même maltraités. Que deviendraient les privilèges du sacerdoce et le prestige des docteurs si le premier venu déchaînait une pareille tempête, fût-ce de repentir? Cependant Jean n'était pas le premier venu, étant fils du prêtre Zacharie. On crut devoir l'interroger sans formuler aucune inculpation, en lui demandant simplement : « Qui es-tu ? » Mais dans l'effervescence des esprits, cette question en dissimulait une autre . « Aurais-tu la prétention de te poser en Messie ? » Jean, avec sa franchise quelquefois rude, répondit simplement : « Je ne suis pas le Messie. » — Serait-il du moins celui qui devait préparer les voies au Messie, restaurer la vie religieuse et morale dans Israël avant le règne de la justice, le prophète Élie en un mot, revenu sur la terre? Élie avait été enlevé au ciel dans son char de feu[1] ; on espérait qu'il en reviendrait pour révéler et oindre le Messie.

C'était encore l'attente du Juif Tryphon, disputant avec s. Justin au cours du siècle suivant. Or Jean était bien en effet chargé de remplir ce rôle d'Élie ; mais il n'était point Élie en personne. Il le déclara avec la même netteté.

Alors n'était-il pas le Prophète ? Habitués à recevoir les ordres de Dieu de la bouche d'hommes inspirés par son Esprit, et qui si souvent avaient crié le devoir de se tourner vers Dieu, c'est-à-dire de faire pénitence, les Juifs ne pouvaient tenir Jean pour moins qu'un prophète, à moins qu'il ne fût dépourvu de toute mission divine. Ici ils disent « le » prophète, celui qu'on attendait depuis longtemps, investi d'une mission très haute, semblable à Moïse [2], l'Élu de Dieu par excellence, destiné peut-être à être oint comme

1. IV Rois, I, 11.
2. Cf. Dt., XVIII, 15.

Messie. Jean répond : « Non », parce que ce personnage lui paraît dépasser sa propre taille.

Cependant un pareil homme, fils d'un prêtre qui avait exercé avec honneur les fonctions sacrées, si hardi à soulever l'opinion, devait avoir conscience de ce qu'il était ou prétendait être. Les prêtres et les lévites députés par les Juifs s'excusent de leur insistance en alléguant l'obligation où ils sont de rendre compte de leur mission.

Mais ils n'avaient qu'à ouvrir les yeux : Jean était un prédicateur de la pénitence ; il le leur dit en empruntant les termes d'Isaïe : « Je suis la voix qui crie dans le désert : redressez le chemin du Seigneur », faisant ainsi connaître que le Seigneur viendrait sur ce chemin, désormais praticable. Le Seigneur a ses voies, mais il se sert de l'homme pour se frayer le chemin.

Parmi les envoyés il y avait des Pharisiens, qui reprirent l'enquête pour leur compte. Prêcher la pénitence, tout bon Israélite en avait le droit, mais si Jean n'était ni le Christ, ni Élie, ni le Prophète, de qui s'autorisait-il donc pour introduire le rite du baptême, une nouveauté vraiment, dans ces circonstances et avec cette ampleur ? A cette question malintentionnée, Jean répond encore, et cette fois pour s'incliner devant celui dont il est le précurseur. Pour moi je baptise dans l'eau : ce n'est point l'œuvre décisive ; mais il en est un plus grand, dont les œuvres seront plus grandes. On s'étonne que la curiosité des Pharisiens n'ait pas poussé plus avant. Assurément elle n'était pas satisfaite. Mais peut-être ont-ils craint de brouiller les pistes en s'occupant d'un inconnu qui n'était peut-être qu'un fantôme de l'imagination exaltée de Jean. C'est sur celui-ci qu'il fallait faire un rapport. Il se dérobait derrière un autre. Il ne dirait rien de plus. Il fallut bien s'en tenir là.

Lorsqu'il prononçait cette grave parole sur l'avènement du grand inconnu qui est déjà là, qu'on peut voir, auquel on peut adresser la parole, Jean-Baptiste était donc fixé par l'apparition au Baptême. Il ne jugea pas à propos de le désigner plus clairement aux mandataires des Juifs. Mais le lendemain, étant avec ses disciples ou quelques personnes de confiance, et voyant Jésus qui venait à lui, le grand secret

s'échappa de ses lèvres · « Voici l'agneau de Dieu, qui ôte le péché du monde. » Voici l'innocence, la sainteté, qui vient purifier le monde du péché. Les paroles qui suivent sont bien son commentaire de la scène qui s'est passée au baptême entre lui, Jésus, et l'Esprit de Dieu. On a prétendu que l'évangéliste s. Jean avait passé le Baptême sous silence. Il ne l'a pas raconté, jugeant le fait assez connu par les premiers évangélistes, mais le Baptiste y fait l'allusion la plus claire : « J'ai vu l'Esprit descendant du ciel comme une colombe, et il est demeuré sur lui. » C'est à ce signe qu'il a reconnu ce qu'est Jésus. Et parce que le signe doit avoir un rapport réel avec ce qu'il indique, il veut dire que Jésus baptisera dans l'Esprit-Saint.

Le Baptiste, le baptiseur par excellence, voit surtout dans le Messie, plus grand que lui, celui qui baptisera mieux que lui, qui ôtera ces péchés dont il dénonce la malice.

Le lendemain encore, — ces jours méritaient d'être comptés, et l'évangéliste insinue qu'il était en état de le faire, — deux disciples sont frappés d'entendre Jean prononcer les mêmes paroles, et sont touchés du tendre respect de son regard. Ils suivent Jésus. Mais ils n'étaient pas invités, et quand il leur dit : « Que cherchez-vous? » Ils répondent gauchement : « Rabbi, c'est-à-dire Maître, où demeurez-vous? » Les braves gens ne savaient pas de titre plus flatteur. Comment concevoir un personnage grand devant Dieu dans Israël, si ce n'est dans la personne d'un docteur, maître dans la science des Écritures? Jésus dit : « Venez et voyez. » Ils virent en effet où il demeurait, — il était environ dix heures depuis le lever du soleil. Et ils comprirent que Jésus était bien le Messie. L'un d'eux était André, frère de Simon. Le second pouvait-il être autre que le narrateur de cette scène, le plus cher souvenir de sa jeunesse? André va quérir son frère, et quand Simon est en présence de Jésus, le Maître arrêtant sur lui son regard change son nom en celui de Pierre. Plus tard il expliquera pourquoi [1]. Mais déjà, par cette attention affectueuse, il prend possession de lui comme d un des siens.

1. Mt., xvi, 17 s.

Jésus rentre en Galilée (25).

Jo., I, 43-51.

S'étant attaché Simon et André, qui étaient des bords du lac de Galilée, et aussi ce disciple anonyme du Baptiste que nous croyons être Jean, fils de Zébédée, originaire du même pays, il est assez naturel que Jésus soit revenu en Galilée avec eux, et en suivant leur itinéraire. Pour des riverains du lac de Tibériade amenés sur les bords du Jourdain, la route la plus courte était de remonter le fleuve par Archélaïs et Scythopolis[1] jusqu'au point le plus méridional du lac. De là des barques gagnaient en quelques heures Bethsaïde, ville de pêche, au nord, près de l'embouchure du Jourdain. C'est sans doute dans ces environs que Jésus rencontra Philippe, qui était de cette petite ville comme Simon et André. Jésus appelle Philippe, et Philippe, ardemment convaincu, apôtre déjà, invite Nathanaël à reconnaître pour le Messie Jésus, fils de Joseph, de Nazareth. Il ne pouvait le désigner autrement, ignorant comme tout le monde son origine divine, et cette précision a son intérêt : on sent qu'on approche de la petite patrie de Jésus, les gens sont au courant. Nathanaël était aussi du pays, plus rapproché de Nazareth, puisqu'il était de Cana[2]. Cana en effet doit être le *Kefr Kenna* actuel, à quelque huit kilomètres de Nazareth, désigné par une ancienne tradition connue de s. Jérôme, et village très ancien puisqu'on y a trouvé une inscription araméenne en place. Mais les voisins ne sont pas toujours les plus indulgents. Personne plus que les Athéniens n'a fait aux Thébains une réputation de lourdauds. Nathanaël objecte à Philippe : « De Nazareth peut-il venir quelque chose de bon[3] ? » Il cède cependant au désir de son ami, et Jésus lui montre à la fois qu'il pénètre le

1. Archélaïs n'est qu'une ruine, mais Scythopolis, aujourd'hui Beisan, l'ancienne Beth-Chean de la Bible, est désormais célèbre par les fouilles qui y ont révélé, outre des stèles égyptiennes, le temple d'Astarté (cf. I Rois, XXXI, 10).

2. Jo., XXI, 2.

3. Jo., I, 16. Voir Pl. VI, 2.

secret des cœurs et qu'il ne lui sait pas mauvais gré de sa défiance : « Voici un véritable Israélite, en qui il n'est point d'artifice. » Il est loisible à chacun de faire un compliment. Nathanaël se défie toujours : « D'où me connais-tu? » Et Jésus lui dit · « Avant que Philippe t'appelât, quand tu étais sous le figuier, je t'ai vu. » Que faisait-il sous le figuier? Rien de répréhensible assurément, puisque c'était un bon Israélite. Peut-être rêvait-il de la rédemption d'Israël. Frappé de cette vue qui pénétrait à travers les clôtures, il s'écrie : « Rabbi, tu es le Fils de Dieu, tu es le roi d'Israël ! » Il entend par là le Messie, mais cependant cette fois il va trop vite. Jésus le lui laisse entendre, et s'adressant à ceux qui étaient là, ses premiers amis : « En vérité, je vous le dis : vous verrez le ciel ouvert et les anges de Dieu montant et descendant au-dessus du Fils de l'homme. »

Au pays d'Israël on savait qu'à Béthel Jacob avait vu en songe une échelle suspendue au ciel, le long de laquelle les anges montaient et descendaient [1]. C'était un gage pour le voyageur, obligé de quitter la terre promise, que Dieu serait avec lui : « Car je ne t'abandonnerai point que je n'aie fait ce que je t'ai dit. »

Ce que Dieu avait promis au patriarche, Jésus affirmait qu'il le tiendrait pour lui, et avec tant d'évidence que les disciples, en voyant ses œuvres, devaient être convaincus de sa mission, non point sous l'impression passagère d'une surprise, mais par l'évidence des faits surnaturels.

Cette conversation avait donc une grande portée, et l'on comprend que l'évangéliste en ait fait le point de départ d'une période de trois jours après laquelle on se trouva à Cana, au pays de Nathanaël [2].

Les Noces de Cana (26).

Jo., II, 1-11.

Il est assez naturel de penser que Nathanaël, qui était de

1. Gen., XXVIII, 10-17.
2. Jean ne nomme jamais Barthélemy, que les synoptiques associent toujours à Philippe. Il est très vraisemblable que le même personnage portait les deux noms. Ichodad (vers 850) le tient pour assuré.

Cana, y a amené ses amis, pour assister à une noce qui le touchait de près, et sans doute Jésus aussi, puisque Marie, sa mère, y était conviée. Mais on n'est pas autorisé à faire de Nathanaël le nouveau mari, encore moins à y voir Jean, fils de Zébédée, l'auteur de l'évangile. Ces opinions ne sauraient s'appuyer que sur des conjectures assez oiseuses, et les historiens modernes de la vie de Jésus les mentionnent à peine. L'évangéliste insinue seulement que Marie, venue de Nazareth, était déjà là, invitée d'avance, et que Jésus qu'on n'aurait pu prier qu'après avoir appris son retour, fut retenu au passage avec ses disciples et rencontra là sa mère.

S. Jean, qui raconte si peu de miracles, — sept en tout, — a tenu à mettre le premier très en relief. La présence de Jésus à des noces a déjà sa signification. Plus d'une fois au cours de l'histoire de l'Église on a vu des hérétiques, emportés d'un faux zèle, proscrire le mariage. Si ces « continents », comme on les appelait, ont pu facilement être taxés d'hérésie, ce fut à cause de l'approbation donnée ainsi par Jésus à l'union légitime des époux. D'autres aujourd'hui, et en plus grand nombre, ne veulent plus de cette institution surannée. Eux aussi rencontrent sur leur chemin l'exemple de l'ardent prophète qui savait être un sage. Il a voulu participer à la joie des noces, parce qu'elles consacrent au nom de Dieu la vie commune où deux êtres qui s'aiment cherchent le bonheur, et s'engagent à prendre à cœur la tâche échue aux parents d'élever de nouveaux êtres dans la pratique du bien. Chez tous les peuples le mariage donne le signal de réjouissances. La principale, en Israël [1] comme partout, est un festin, qui réunit dans une fête deux familles jusqu'alors étrangères l'une à l'autre. Le nom du repas en hébreu équivaut à beuverie, sans la nuance fâcheuse, car le vin resserre l'amitié dans une joie permise. La Galilée, presque autant que la Judée, était un pays de vignobles. A Cana, le vin des noces, tenu en réserve depuis longtemps, vint à manquer, peut-être parce que le nombre des convives s'était accru inopinément. Jésus était à table

1. Juges, XIV, 10.

auprès de sa mère. Prévenue la première, compatissante, assurée qu'il partagerait son sentiment, Marie dit simplement : « Ils n'ont plus de vin. » C'était la plus délicate des prières, à peine une suggestion, pas même l'expression d'un désir. En cas de dissentiment, Jésus n'avait donc pas à opposer un refus formel; il refuse cependant de céder à cette insinuation touchante. Il répond à sa mère : « Femme, qu'importe à vous et à moi? mon heure n'est pas encore venue[1]. »

Aucun de nous n'emploierait le mot de femme en parlant à sa mère. Il est constant cependant que selon l'usage des Hébreux, cette appellation plutôt solennelle que trop familière, n'avait rien que de très honorable, même traduite en grec. C'est ainsi qu'Éliézer interpellait la mère de Rébecca[2]. La réponse elle-même doit être interprétée selon l'usage sémitique, où cette locution est fréquente avec un sens parfaitement déterminé[3]. A ne connaître que le grec on serait porté à traduire « Qu'y a-t-il entre toi et moi[4]? » Ce qui serait non seulement très dur, mais positivement un non-sens, qu'on envisage les relations d'un fils avec sa mère ou les exigences de la situation qui n'invitait pas à une querelle domestique. Aujourd'hui encore, les Arabes de Palestine disent constamment *malech,* c'est-à-dire « quoi à toi » pour dire : « ne t'inquiète pas », ou très vulgairement : « ne t'en fais pas ».

Jésus fait donc remarquer à sa mère qu'ils ne doivent, ni lui ni elle, intervenir dans cette affaire, car il y faudrait une manifestation sensationnelle, alors que son heure n'est pas encore venue d'attirer l'attention Son intention était de n'entrer en scène qu'après que le Baptiste aurait terminé sa mission; on le voit par la suite.

Et cependant, chose étrange, Marie, interprétant sans doute le regard plus que les paroles, a compris que le dessein premier sera quelque peu atténué à la suite de sa

1. Jo., II, 4.
2. Josèphe, *Ant.*, I, xvi, 3; cf. *Dion Cassius*, LI, 12, etc.
3. On admet de plus en plus que le quatrième évangile lui-même suppose un trefonds araméen, surtout dans les paroles rapportées.
4. Fillion.

prière. S'attendant à quelque chose de peu ordinaire, elle dit aux serviteurs : « Quoi qu'il vous dise, faites-le. »

Il y avait là six grandes urnes de pierre, comme on en a retrouvé beaucoup près des sources ou même près des citernes, dont les Juifs pouvaient commodément se servir pour pratiquer leurs ablutions. Sur un mot de Jésus, ces urnes sont remplies d'eau, et cette eau se change en vin. Le miracle fut opéré si discrètement que le maître d'hôtel, retenu par son service dans la salle où l'on buvait, ne s'en aperçut pas d'abord. Mais il ne pouvait demeurer caché. Les disciples l'apprirent. Ce fut une manifestation de la gloire de Jésus, gloire toujours invisible, mais qui rayonnait par des œuvres d'une origine divine. Alors ils crurent en lui, non plus seulement comme en un Maître de doctrine, mais comme en un dépositaire du pouvoir de Dieu.

Le fait du miracle les décide : il vient de se passer sous leurs yeux. Jésus domine les éléments. Mais sa bonté ne les étonne-t-elle pas encore davantage? Par égard pour sa mère ce fils, maître de son heure, daigne en avancer le moment. Plus d'un a pensé sans doute que c'était gaspiller quelque peu un pouvoir divin que de l'exercer pour un intérêt aussi futile. Mais est-ce à l'homme de se plaindre si la condescendance de Dieu se fait si bienveillante même en faveur d'un besoin de l'ordre temporel? Enfin les anciens disciples de Jean, soucieux d'une leçon plus haute, pouvaient voir dans ce miracle une image de ce grand changement que le Messie devait opérer. L'eau transformée en une liqueur réparatrice et fortifiante, n'était-ce pas la figure du baptême de Jean, devenu un baptême dans l'Esprit?

Jésus à Capharnaüm (27).

Jo., II, 12.

L'évangéliste s. Jean ne place aucun fait entre les noces de Cana et la Pâque à Jérusalem qu'une descente de Jésus à Capharnaüm. Était-il dans l'intervalle retourné à Nazareth? C'est assez plausible. D'autant qu'il ne se trouve à Capharnaüm qu'en passant, avec sa mère, et avec ses frères

et ses disciples. La tradition chrétienne a constamment affirmé que ces frères n'étaient pas fils de Marie, toujours Vierge. Nous en retrouverons la mention à propos de Nazareth. L'évangéliste n'insinue pas qu'ils se fussent mis à la tête des disciples de Jésus, et plus loin il affirmera leur peu de foi à son égard[1]. En ce moment, comme il ne s'est pas encore déclaré Messie, les anciennes relations continuent : le groupement indique plutôt une caravane qu'une installation définitive. On descend à Capharnaüm pour aller à Jérusalem parce que tous ces Galiléens se souciaient peu de passer par la Samarie. Peut-être aussi la relation trop concise de s. Jean permet-elle de supposer que Pierre, André et Philippe qui étaient de Bethsaïde avaient donné rendez-vous à Capharnaüm. Il a dû s'écouler un certain temps entre le baptême et la Pâque, car Jésus ne serait pas revenu en Galilée seulement pour quelques jours, et il est très peu vraisemblable que les pêcheurs de Bethsaïde aient dès lors quitté leurs occupations pour être constamment avec Jésus. L'évangéliste va d'épisode en épisode, comme un géant qui cheminerait en posant les pieds d'une colline à l'autre. C'est à nous de suppléer au besoin à son silence pour concevoir les faits tels en somme que les suppose son récit à vol d'oiseau.

Jésus chasse les vendeurs du Temple (28-29).

Jo., II, 13-22; Lc., XIX, 45-46; Mc., XI, 15-17; Mt., XXI, 12-13.

S. Jean nous a dit que Jésus *descendit* à Capharnaüm; il ajoute non moins justement qu'il *monta* à Jérusalem. La Pâque était proche. C'était un devoir pour tout Israélite de venir offrir au Seigneur ses vœux et ses sacrifices dans son Temple, au lieu qu'il avait choisi. De toutes les parties de la Terre Sainte des groupes arrivaient poussant devant eux les troupeaux de moutons, destinés à fournir l'agneau pascal, ou même les taureaux et les génisses nécessaires à des holocaustes plus somptueux. Car des Juifs nombreux

1. Jo., VII, 5.

venaient aussi des grandes cités du monde romain, d'Antioche, d'Alexandrie, de Cyrène, de Rome, quelques-uns très riches et désireux de plaire à César en immolant jusqu'à des hécatombes pour sa conservation. Il était donc urgent de tenir à la disposition de ces étrangers une quantité considérable de gros et de petit bétail. Ils achetaient sur place, s'adressant aux changeurs pour avoir de la monnaie et surtout le demi-sicle, monnaie légale de la redevance sacrée qu'ils devaient acquitter.

Tout ce trafic se faisait dans le Temple. Habitués à nos églises, maisons où Dieu réside, où il nous admet dans son intimité, nous ne tolérons même pas le commerce à la porte du sanctuaire. Mais le Sanctuaire (*naos*) du Dieu d'Israël n'abritait que lui, et seuls quelques prêtres y pénétraient pour remplir leur office On donnait encore le nom de temple ou de hiéron (place sacrée) aux parvis qui entouraient le Sanctuaire, clos eux-mêmes par une énorme muraille. Tout cela c'était la maison de Dieu. C'est dans ces vastes cours que s'entassaient les troupeaux de bœufs et de brebis, les marchands de colombes, et aussi les changeurs assis devant leurs petites tables, en forme de pupitres, où les monnaies d'or et d'argent miroitaient aux regards.

Les musulmans qui sont entrés à La Mecque dans l'immense haram dont l'abri de la pierre noire occupe le centre, comprennent mieux que nous ce spectacle; exploités indignement par ceux qui vendent le mouton du sacrifice, vociférant pour obtenir des conditions meilleures, ils expriment au naturel des sentiments que nous devons supposer chez les contemporains de Jésus. Comment prier dans un tel vacarme? Comment offrir au Seigneur d'un cœur content des dons si chaudement marchandés? Les prêtres, sacrificateurs patentés, suppléaient-ils aux sentiments imparfaits des fidèles, en supputant le bénéfice que leur rapporterait chaque victime?

Jésus ne toléra pas cette profanation. Sans autre mandat que son titre de Fils, il ne veut pas que la maison de son Père soit un marché. S'armant d'un fouet de cordes rapidement groupées dans sa main, il chasse tout ce monde, prompt à s'enfuir, n'atteint guère que les troupeaux plus

lents qu'il pousse devant lui, et renverse les tables des changeurs, abandonnées avec leur assortiment de petite monnaie.

L'action de Jésus fut si vive que les disciples, d'abord étourdis, ne songèrent pas à s'y associer. En y réfléchissant, — peut-être assez longtemps après, — ils comprirent ce zèle et se souvinrent de ce que l'Écriture avait dit du zèle pour la maison de Dieu : « Le zèle de ta maison me consumera[1]. » Cette parole du psalmiste s'appliquait bien à Jésus, dévoré de zèle, comme autrefois Élie[2], avec le pressentiment que ce zèle pourrait bien lui coûter cher.

Déjà en effet les Juifs, ces Juifs influents et soupçonneux qui étaient intervenus auprès du Baptiste, demandent à Jésus quels sont ses titres à culbuter l'ordre établi. Jésus répondit : « Détruisez ce Temple, et en trois jours je le relèverai. » Nous allons apprendre que déjà il faisait des miracles. Il ne les allègue pas. Il reste dans la tradition biblique[3] qui propose comme signe d'un fait qu'il faut croire dès à présent un événement futur. De cette sorte il y a encore, même à propos d'un signe, une place à la foi et à la confiance. Dieu a le temps pour lui ; il est sûr de l'avenir.

Cette réponse, avouons-le, était obscure. Les disciples eux-mêmes ne la comprirent que beaucoup plus tard, après la résurrection qui en donnait la clef. Mais le Maître avait le droit de poser une énigme à ces docteurs qui se croyaient si subtils. Ou plutôt, il était résolu dès lors à réserver à sa résurrection le caractère du signe par excellence de son autorité et de sa mission. On comprendrait quand le temps serait venu. La forme énigmatique est une garantie que l'événement ne fut pour rien dans la prophétie. Ni les faits ne furent calqués sur la prophétie, ni la prophétie inventée après coup d'après les faits. On était au Temple, la comparaison est empruntée au Temple : « Détruisez ce temple, et je le relèverai en trois jours. »

Il parlait, dit l'évangéliste, qui ne s'en aperçut que longtemps après, du temple de son corps.

1. Ps. LXIX, 10.
2. III Rois, XIX, 10.
3. Exode, III, 12 ; Isaïe, VII, 10 ss. ; XXXVII, 30.

Les Juifs n'y cherchent pas de mystère, et sont trop prompts à taxer ce discours d'absurdité : « On a mis quarante-six ans à bâtir ce temple, et tu le relèveras en trois jours ? » Toute discussion devenait inutile. Les Zélotes avaient habitué les gens rassis à leurs coups de tête : Jésus appartenait-il donc à cette faction de forcenés ? Les chefs inquisiteurs s'en tinrent là pour le moment, se réservant de tenir les yeux ouverts.

Lorsque les Juifs disaient qu'on avait mis quarante-six ans à bâtir le Temple, ils l'entendaient de la construction entreprise par Hérode la dix-huitième année de son règne[1], et qui n'était même pas complètement achevée, puisqu'on ne congédia les ouvriers que sous le procurateur Albinus[2], en 63 ap. J.-C. Nous avons là, jeté sans intention à ce qu'il semble, un synchronisme très satisfaisant. La dix-huitième année d'Hérode correspond à l'an 20-19 av. J.-C. La quarante-sixième année depuis ce moment nous amène à l'an 27 à 28 ap. J.-C., qui doit être la quinzième année de Tibère, point de départ de la prédication du Baptiste[3]. Si cette prédication a commencé au début de cette quinzième année, en octobre ou en novembre, Jésus ayant été baptisé en janvier, selon la tradition liturgique, cette Pâque était bien celle de l'an 28 après notre ère.

Les trois premiers évangiles ont placé l'expulsion des vendeurs du Temple lors de la Pâque qui précéda la Passion. Leur plan les y invitait, puisqu'ils ne mentionnent pas d'autre Pâque. Le quatrième évangéliste a mis les choses au point. L'essentiel est l'acte de Jésus, qui conserve sa signification quelle que soit l'époque : c'est l'expression spontanée du zèle du Fils de Dieu, entrant dans la maison de son Père, et qui ne peut souffrir que la sainteté en soit violée. D'ailleurs ce Temple est aussi le sien : il y était déjà venu, mais alors il commence sa carrière. C'est proprement Dieu qui vient : « Voici » — c'est un oracle de Malachie, le dernier des prophètes, — « Voici que je vais envoyer mon messager, et il déblaiera le chemin devant moi, et aussitôt

1. Jos., *Ant.*, XI, 1.
2. Jos., *Ant.*, XX, IX, 7.
3. Voir le Comm. de Lc., III, 1.

viendra à son Temple le Seigneur auquel vous aspirez et l'ange de l'alliance que vous désirez. Voici qu'il arrive, et qui supportera le jour de son arrivée, qui tiendra bon devant lui [1] ? » Après le Précurseur, l'ange de l'alliance ou le Messie, qui est aussi le Seigneur.

L'entretien avec Nicodème (30) [2].

Jo., II, 23-III, 15.

Durant ce séjour à Jérusalem, Jésus fit des miracles et beaucoup crurent en son nom. Mais les Scribes ou docteurs de la Loi étaient moins prompts à se rendre que le menu peuple, car la foi est plus aisée avec une docilité de l'esprit qui n'est point le fait de ceux qui instruisent les autres. Quelques-uns cependant étaient ébranlés et craignaient de résister à une parole venue du ciel. Il fallait du moins s'informer, et si l'on ne voulait pas adhérer inconsidérément, ne pas condamner non plus sans examen. Pourtant cette démarche même était délicate. Les régents de l'opinion religieuse étaient mal disposés envers Jésus depuis son acte de zèle qu'on estimait irréfléchi. Le prendre au sérieux, c'était pour un docteur se compromettre. Nicodème, l'un d'entre eux, vint donc trouver Jésus durant la nuit. Sa bonne volonté est évidente, mais ainsi qu'il arrive à ceux qu'on nomme intellectuels, l'habitude de peser le pour et le contre et d'envisager toutes les solutions probables, le rend hésitant. Il n'a point cet élan vers les mystères qui donnent satisfaction au cœur, naturel aux âmes simples. Avant tout il appréhende d'être dupe de grands mots qui ne renfermeraient aucun sens raisonnable. De là le caractère heurté d'un entre-

1. Mal., III, 1-2, trad. Van Hoonacker.

2. On est fort tenté de supposer que cette scène a été déplacée et de la transporter à la dernière Pâque. On lit ici v. 23, que Jésus fit beaucoup de miracles, et plus loin Jo. parle du second miracle de Jésus (IV, 54). L'enseignement sur le fils de l'homme élevé se retrouvera lors de la dernière Pâque (XII, 31 ss.). Aussi les anciennes synopses (Tatien, le *Codex Fuldensis*) ont placé l'entretien après la dernière entrée à Jérusalem. Mais c'est bien à dessein que l'évangéliste a placé cette entrevue de bonne heure (VII, 50). C'est comme une explication du baptême dans l'Esprit qui marque la supériorité de Jésus sur Jean-Baptiste.

tien que nous ne pouvons ici commenter phrase par phrase. Il dura une partie de la nuit; il n'en a subsisté que le thème très lumineux.

Car Jésus, selon son dessein d'entretenir les docteurs de Jérusalem de sujets relevés tandis qu'en Galilée il se proportionnait à la capacité du peuple, ouvre à Nicodème des horizons qui s'élèvent jusqu'aux choses célestes, envisagées toutefois sous le rapport qu'elles ont avec le salut des hommes. La première démarche pour être admis au royaume de Dieu, c'est de naître de nouveau ou d'en haut, selon le double sens du terme grec employé par s. Jean. Il y avait bien là de quoi s'étonner, car l'Ancien Testament n'avait rien dit de semblable, et probablement les spéculations des Juifs Alexandrins n'avaient pas pénétré en Judée, du moins celles de Philon, qui fleurissait alors. Ce Juif, désireux d'attirer les gens instruits à la loi de Moïse, parlait d'une seconde naissance, celle de l'âme quittant le corps, pour renaître ou plutôt pour devenir un être simple qui n'a pas de mère, mais un seul Père, le Créateur [1]. D'ailleurs Philon ne soupçonnait rien de cette nouvelle naissance dont Jésus parlait, et qu'il entendait d'une transformation de l'être intérieur telle, qu'on pouvait la nommer une vie nouvelle avant même que l'âme fût séparée du corps. Le principe de cette naissance était l'Esprit-Saint, l'instrument l'eau du baptême. C'était bien ce baptême que Jean avait désigné comme l'œuvre du Messie. A ce coup, Nicodème aurait dû commencer à comprendre, car les prophètes avaient parlé du temps où l'Esprit de Dieu serait répandu pour changer les cœurs, les rendre dociles et les rendre purs. « O Dieu », disait le psalmiste, « crée en moi un cœur pur, et introduis en moi un esprit stable; ne me rejette pas loin de ta face, ne me retire pas ton Esprit-Saint [2] ». Cette transformation, pour être profonde et spirituelle, n'en est pas moins réelle. L'esprit est comme le vent : il est invisible, il n'en agit pas moins. Socrate, le premier parmi les Grecs qui ait inculqué fortement l'existence d'entités spirituelles, employait une comparaison semblable : « Les vents,

1. *Quaest. in Exod.*, II, 46; cf. *De vita Moysis*, II, 288.
2. Ps. LI, 12 s.; cf. Ez., XI, 19; XXXV, 26 s.

on ne les voit pas eux-mêmes, mais les effets qu'ils produisent sont évidents, et on les sent bien quand ils soufflent[1]. » Il en est ainsi des esprits, comme l'âme, qu'on peut atteindre par la raison. Mais Jésus veut parler d'une action surnaturelle de l'Esprit sur les âmes. Absolument libre, il peut se faire entendre quand il lui plaît, quoiqu'on ne sache pas clairement d'où il vient et où il va, c'est-à-dire ce qu'il se propose.

Et il en est de même pour les hommes qu'il anime, ceux qui sont nés de l'Esprit : on reconnaît en eux l'action de l'Esprit sans le voir. Cette action, on le comprend, dépasse la nature, on ne saurait en être bien instruit que par Celui qui connaît les choses d'en-haut. Jésus affirme qu'il est ce révélateur Venu du ciel, il en connaît les secrets. Il ne les révèle cependant que par le rapport qu'ils ont avec les choses de la terre; il enseigne ce que l'homme doit croire pour être sauvé. Le baptême lui-même ne peut se nommer une seconde naissance que s'il a été précédé d'une sorte de mort. Il faut mourir réellement pour renaître mystiquement et non par la séparation de l'âme et du corps.

La vie nouvelle du chrétien, continuant son existence sur la terre, sera une vie divine commencée, parce qu'elle aura été précédée d'une mort mystique. Cette mort est l'union par la foi à la mort du Christ. S. Paul l'expliquera plus clairement. Il suffit à Jésus de faire entrevoir à Nicodème le sort qui attend le Fils de l'homme, c'est-à-dire le révélateur qu'il est lui-même : il doit être élevé, et l'on pourrait croire que cette élévation le ramènera au ciel d'où il est descendu. Mais non, il sera élevé comme le serpent d'airain dans le désert, attaché à un poteau : « et quiconque aura été mordu (par un serpent) et le regardera, conservera la vie [2] » pourvu qu'il mette sa confiance en Dieu qui a voulu opérer sa guérison par ce signe. — De même lorsque le Fils de l'homme aura été élevé de cette manière, ce qu'on devait comprendre du supplice de la croix, ceux qui croiront en lui auront la vie éternelle.

1. Xénophon, *Mémorables*, IV, III, 14.
2. Nombres, XXI, 8.

Jésus a donc révélé à Nicodème les étapes encore inconnues de la vie surnaturelle. La naissance par le baptême et par l'Esprit, la foi en celui qui est venu d'en-haut, révélateur et rédempteur, conduisant à la vie auprès de Dieu. Ce n'était là cependant qu'un premier germe jeté dans l'esprit d'un docteur. Puisqu'il était maître en Israël, c'était à lui de sonder ces paroles, et, s'il se reconnaissait trop peu éclairé, de demander de nouvelles explications.

Nicodème se tut. Peut-être l'aurore pointait déjà, et il ne voulait pas être vu. Tout porte à croire que cette nuit fut pour lui le commencement de la lumière.

Manifestement l'évangéliste a compris que l entretien de Jésus avec Nicodème soude le Nouveau Testament à l'Ancien par la doctrine de l'Esprit. C'est à propos de l'Esprit que Jésus dit à Nicodème : « Tu es le docteur d'Israël, et tu ignores cela? » Il avait donc conscience de ne rien emprunter ailleurs : le don de l'Esprit au baptême venait d'Israël par la révélation propre au Baptiste. Sur ces bases, l'autorité du Fils de l'homme, désormais auteur de la foi, révélait le mystère de la naissance et de la vie spirituelles.

Il se trouve pourtant beaucoup de critiques pour affirmer comme une certitude que cette renaissance ou cette régénération par le baptême a été empruntée aux mystères païens. C'est un lieu commun dans l'école des religions comparées, que l'initiation aux mystères était une régénération, la naissance à une vie nouvelle et divine.

Cependant personne ne prétend que tel ait été le sens de l'initiation aux mystères grecs anciens. Ils étaient si étrangers à tout propos d'amélioration morale que Socrate ne voulut pas être initié, et pour ce motif précisément. L'assimilation de l'initiation à une réforme morale serait-elle donc venue des mystères orientaux? Les principaux étaient ceux de Cybèle et d'Attis, qu'on répugna longtemps à laisser pénétrer à Rome à cause de leur immoralité.

Des érudits devraient tenir compte de ce fait constant que la moralité théorique des philosophes était bien supérieure à celle des sanctuaires. Si quelque notion de vie meilleure se joignit à l'initiation, ce fut sous l'influence de la philosophie. Loin d'emprunter aux mystères, Sénèque leur donne

le ton lorsqu'il expose le changement qui s'opéra en lui, à la suite d'une résolution subite et énergique[1]. Le mot de transfiguration qu'il emploie n'a rien d'étonnant avec l'habitude qu'on avait de parler des métamorphoses, et il n'avait pas le sens sublime que nous lui donnons depuis la transfiguration du Christ. Les mystères, qui unissaient certains privilégiés à des divinités chargées désormais de leur salut, furent de la même façon et sous cette influence des philosophes, imprégnés d'un sentiment de réforme morale vers les débuts de l'Empire. Déjà ils montraient l'entrée de l'initié après sa mort dans la société des déesses. On en vint donc à considérer l'initiation comme une mort suivie d'une nouvelle naissance. Mais, en dépit des recherches les plus obstinées, on n'a découvert aucun texte avant ceux d'Apulée, vers 150 après J.-C. [2]. Encore toute la théorie déjà nettement et clairement formulée dans le Nouveau Testament d'une réalité mystique, n'y est-elle encore qu'ébauchée par mode de comparaison, et dans un ouvrage qui défie la moralité la moins délicate. L'auteur a seulement voulu joindre aux appas grossiers le charme plus relevé d'un faux mysticisme équivoque.

Loin que le terme « né de nouveau », *rené*, soit une expression consacrée pour exprimer l'état de l'initié, Apulée l'applique d'abord à son héros, au moment où, par la faveur d'Isis, il cesse d'être métamorphosé en âne, et reprend sa forme humaine[3]. Il est alors « né de nouveau en quelque manière », mais il n'est pas encore initié, il n'est que fiancé au service du sanctuaire, nouvelle métaphore qu'Apulée regarde comme aussi juste que la première.

1. Sénèque, Ep. IV : *Intellego, Lucili, non emendari me tantum sed transfigurari.* En français : « Je ne me sens pas seulement changé, mais transformé. » Ce qui est changé, c'est sa résolution; il comprend qu'il y a beaucoup à faire : *nec hoc promitto iam aut spero, nihil in me superesse, quod mutandum sit.* Il voudrait expliquer à Lucilius ce changement si subit . *tam subitam mutationem*, mais il ne le fait pas. Ce ne peut être que le résultat d'une réflexion philosophique. Les mystères n'étaient pas son fait.

2. *Métam.*, XI, 6. Le peuple s'écrie : « *hunc omnipotentis hodie deae numen augustum reformavit ad homines* (lui a rendu sa forme humaine) *: felix hercules et ter beatus qui vi ae scilicet praecedentis innocentia fideque meruerit tam praeclarum de caelo patrocinium, ut renatus quodam modo statim sacrorum obsequio desponderetur.* »

3. *Métam.*, XI, 16.

Lorsqu'enfin il est initié, il est encore une fois « né de nouveau en quelque manière », et l'auteur explique le pourquoi de cette comparaison[1]. Lorsqu'on révèle les mystères, l'initié est censé aux portes de la mort, il est mort par une sorte de fiction, et c'est pour cela qu'on peut lui confier un secret : les morts ne parlent pas. En même temps, il est, par la même fiction, sauvé par la miséricorde de la déesse. Mais ce salut ne dure qu'un instant, c'est un salut précaire, comme dit Apulée : il lui faut de nouveau courir la carrière du salut.

On voit ici par quels tâtonnements l'écrivain africain, qui écrivait environ cinquante ans après s. Jean, arrive à une formule qui lui paraît heureuse : celui qui redevient homme après une existence d'âne est né de nouveau, pour ainsi dire, et de même celui qui est censé mort pour recevoir l'initiation.

Et Apulée ne parle que des mystères d'Isis. Rien n'indique l'emploi de cette expression dans d'autres mystères à une époque aussi haute. On remarquera surtout que l'expression de Jean, si ferme, qui se répercute dans plusieurs endroits du Nouveau Testament[2], suppose aussi une comparaison, mais une comparaison entre deux vies, la vie temporelle et la vie spirituelle divine, la réalité de la seconde ayant par sa nature plus de perfection que l'autre aux yeux de la foi. Cette réalité ne se trouve pas dans les mystères, qui ne promettent pas à l'initié une participation nouvelle à la nature divine, mais le consacrent seulement à des divinités qui prendront soin de lui. Il n'est même pas dit dans Apulée, fût-ce au titre de simple métaphore, que Lucius soit devenu par l'initiation le fils de la déesse. Il est seulement le fils du prêtre qui l'a reçu au service de leur commune maîtresse. Concluons qu'on ne saurait expliquer une doctrine ferme, féconde, dont les origines sont claires et les résultats immenses, en la faisant dépendre de vagues symboles qui n'ont jamais été noués et n'ont produit aucune vie spirituelle. C'est l'essentiel, cette vie de l'esprit, qui était ignorée

1. *Métam.*, XI, 21.
2. Tit., III, 5; I Pet., I, 3; I Jo., III,

des mystères, et c'est elle qui a été révélée par l'enseignement et la mort de Jésus. La ressemblance de métaphores issues de principes si différents n'est qu'un objet de curiosité littéraire.

Le dernier témoignage de Jean-Baptiste (32).

Jo., III, 22-30.

L'évangéliste s. Jean, toujours le seul à nous instruire de ce qui a précédé la prédication officielle de Jésus, le montre venant avec ses premiers disciples dans le pays de Judée. A Jérusalem il était déjà en Judée, même dans la capitale. Maintenant il se rend à un point de la région qui n'est pas déterminé. Comme il y baptisait, cette eau devait être dans la plaine du Jourdain et non loin du lieu où l'évangéliste a placé les premiers baptêmes, sans quoi il eût fallu indiquer un endroit différent. Or c'est le Baptiste qui avait changé de place, comme le texte le marque expressément : il baptisait à Ainon, près de Salim. La tradition ancienne, depuis Eusèbe, évêque de Césarée en Palestine au début du IVe siècle, désigne un lieu à huit milles au sud de Scythopolis, aujourd'hui Beisan. A cette distance on trouve en effet plusieurs réservoirs, naturels ou bâtis, spécialement à ed-Deir, où une église byzantine fixait sans doute le lieu de ces baptêmes[1]. Ainon signifie « les sources » dans l'araméen que parlait Jésus; et le *tell Sarem* à environ cinq kilomètres au nord de nos sources représente le nom de Salim. De toute façon on voit ici le soin que met le quatrième évangéliste à établir solidement les faits sur un sol bien déterminé.

Jean et Jésus ne devaient pas être très éloignés[2], puisque les disciples de Jean prennent ombrage de ce que faisaient ceux de Jésus. Avec une ingénuité singulière, l'évangéliste dit d'abord que Jésus baptisait, pour noter ensuite plus exactement que ce n'est pas lui qui baptisait, mais ses

1. *Revue biblique*, 1895, p. 506 ss., et 1913, p. 223.
2. On s'étonne que M. Fouard place l'action de Jésus dans l'Idumée, et s'appuie pour cela sur Mc., III, 8.

disciples[1]. Il compte évidemment sur le soin que prendra le lecteur d'interpréter sa pensée, au fond suffisamment claire : Jésus permettait, autorisait le baptême par sa présence, mais ne l'administrait pas lui-même. N'est-ce pas suggérer à un lecteur perspicace que son baptême propre, le baptême dans l'Esprit-Saint, n'était point encore inauguré? Ce baptême dans l'Esprit supposait évidemment le don de l'Esprit · or l'Esprit n'avait pas encore été donné[2]. Et le baptême ne pouvait être l'initiation à une vie nouvelle avant que le chrétien n'ait été uni à la mort du Christ, élevé sur la croix[3].

La doctrine du quatrième évangile transparaît, dans ces allusions très cohérentes, sinon très explicites.

Si Jésus avait déjà fondé le baptême en Esprit, Jean aurait dû cesser de pratiquer le sien. Il continuait néanmoins sa mission, jusqu'au signal donné par le Messie, satisfait d'ailleurs de voir quelques-uns de ses disciples s'acheminer vers Jésus. Jésus de son côté laissait les siens recruter de nouveaux adeptes disposés à l'entendre, et à le suivre quand il les aurait appelés. Telle est la physionomie assurément très vraisemblable de cette période de transition. C'est le quatrième évangéliste, qu'on accuse volontiers de remplacer le Jésus si humain des synoptiques par un Verbe de Dieu éblouissant le monde, qui nous a conservé l'image d'une série d'actes qu'on ne saurait nommer des tâtonnements, puisqu'ils vont en ligne directe, mais qui sont des ménagements plutôt que des éblouissements.

Malgré tous ces tempéraments, activité restreinte de Jésus, attente docile du Baptiste, un froissement se produisit. Un Juif proféra des propos que les disciples de Jean jugèrent intolérables. C'était sur le thème de la purification. Était-ce sur le fait du baptême ou sur le principe même des purifications auxquelles les Juifs se croyaient tenus? On ne saurait le dire avec certitude. Ce Juif faisait du zèle, et au nom de Jésus, dont il n'avait pas compris l'esprit, puisque les

1. Comparer III, 22 et IV, 2.
2. Jo., VII, 39.
3. Tertullien, s. Chrysostome, s. Léon le Grand, parmi les modernes Fillion; contre s. Augustin, Maldonat, Fouard.

disciples de Jean rendent responsable celui qui se pose, pensaient-ils, en rival de leur maître, et se rend coupable du délit d'attirer plus de monde. N'y a-t-il pas de l'ingratitude à faire le vide autour de celui qui lui a rendu témoignage?

La fidélité des disciples de Jean les égare. S'il a rendu témoignage au Messie, n'étant que son précurseur, c'est qu'il avait accepté de s'en tenir à son propre rôle, celui que Dieu lui avait assigné. Ils ne connaissent même pas la vraie grandeur de leur maître. Car cette âme ardente, ce cœur austère, mais très aimant, ne s'arrête pas au niveau d'une résignation mélancolique. Son abaissement le fait tressaillir de joie, parce qu'il est malgré tout l'ami de l'époux, et qu'ayant entendu la voix de l'époux, son âme déborde d'allégresse.

Et voilà marquée d'un seul trait, mais d'un trait de charité divine, l'image de l'époux divin qui s'est uni à une mystérieuse fiancée par des noces ineffables. Dieu avait témoigné son amour à Israël; il avait comparé l'alliance à des fiançailles suivies d'une union perpétuelle. Mais la vierge de Juda, choisie entre mille, avait été infidèle. Le tendre prophète Osée avait éprouvé dans son cœur et dans sa chair la douleur du céleste époux trompé. La femme coupable avait été répudiée. Quel est donc ce nouvel engagement nuptial? Est-ce l'humanité cette fois dont le Messie recherche l'alliance? Jean-Baptiste ne le dit pas et peut-être ne le sait-il pas; il sait que l'Époux est là, qu'il est son ami; l'Époux seul doit attirer les regards, lui s'efface, et avec joie.

CHAPITRE III

LE MINISTÈRE EN GALILÉE

I. — JÉSUS QUITTE LA JUDÉE ET PRÊCHE EN GALILÉE.

Jean est mis en prison, Jésus commence son ministère (35).

Lc., IV, 14, Mc., I, 14; Mt., IV, 12; Jo., IV, 1-3.

Nous ne savons pas si, même après ces paroles, les disciples de Jean furent en état de comprendre l'âme de leur maître. Si quelques-uns en étaient là, ils suivirent Jésus, du moins après la mort de Jean. On ne peut que louer ceux qui s'attachèrent fidèlement à son service pendant qu'il était en prison. Quelques-uns demeurèrent complètement en dehors de l'action évangélique, s'étant peut-être expatriés, et reçurent plus tard le baptême de l'Esprit-Saint à Éphèse [1].

Jean lui-même avait mis le sceau à sa mission par le cri de tendresse échappé à une âme si forte. Il ne tarda pas à être jeté en prison par Hérode Antipas, tétrarque de Galilée. Nous reviendrons sur ce fait à propos de son martyre. Les Pharisiens, peu sympathiques comme corps à la prédication de Jean, se crurent d'abord débarrassés des accès d'un zèle importun. Mais ils apprirent bientôt que l'agitation croissait autour de Jésus, ce qui ne valait pas mieux, ce qui était peut-être pire, à juger par la scène du Temple. Jésus ne voulut pas s'exposer à leurs intrigues, et d'ailleurs, Jean ayant disparu, le moment était venu pour lui de commencer la prédication du règne de Dieu en son nom propre, dans son pays de Galilée. Il y revint donc avec quelques disciples compagnons de son pèlerinage.

1. Actes, XIX, 1-7.

La Samaritaine (36).

Jo., iv, 4-42.

Puisqu'il appréhendait le mécontentement des Pharisiens, Jésus ne devait pas passer par Jérusalem. Il eût pu suivre le même itinéraire que la première fois, regagnant les bords du lac en remontant le Jourdain. Une raison inconnue le porta à rejoindre la route de Jérusalem à Nazareth, non loin de la ville actuelle de Naplouse[1]. Les fêtes de Pâque étant passées, les Samaritains avaient cessé d'observer le passage des Juifs pour les houspiller.

D'ailleurs la petite caravane, remontant de la vallée du Jourdain soit par Aqrabeh, soit par l'ouady-Farâ, abordait la cité hostile par l'est, d'où l'on n'attendait pas des Juifs. Il n'en est pas moins nécessaire, pour comprendre certains traits du séjour de Jésus chez les Samaritains, d'avoir présente à l'esprit l'histoire de leurs démêlés avec les Juifs de Jérusalem.

Le royaume d'Israël, d'abord séparé, puis ennemi du royaume de Juda, avait voulu avoir sa capitale propre, Samarie, fondée par le génie d'Omri dans une situation très forte, sur une colline isolée, vierge de toute construction antérieure[2]. Transformée par Hérode à la mode romaine, Samarie était devenue Sébaste, c'est-à-dire Augusta, en l'honneur d'Auguste; elle est encore aujourd'hui connue sous le nom de Sébastiyeh. Mais la contrée avait gardé le nom de pays des Samaritains. Les Juifs nationalistes et orthodoxes de Jérusalem avaient pour eux un mépris profond : ils n'étaient plus des Israélites, mais en grande partie du moins des colons transplantés par les conquérants assyriens, par Assarhaddon surtout, et qui avaient amené avec eux leurs dieux.

Cependant les anciens éléments israélites avaient exercé une certaine influence sur ces étrangers; selon la loi de

1. Presque entièrement détruite par le tremblement de terre du 11 juillet 1927. Sur cette ville, voir *Revue biblique*, 1923, p. 120 ss. et le volume du P. Jaussen sur les coutumes de Naplouse.

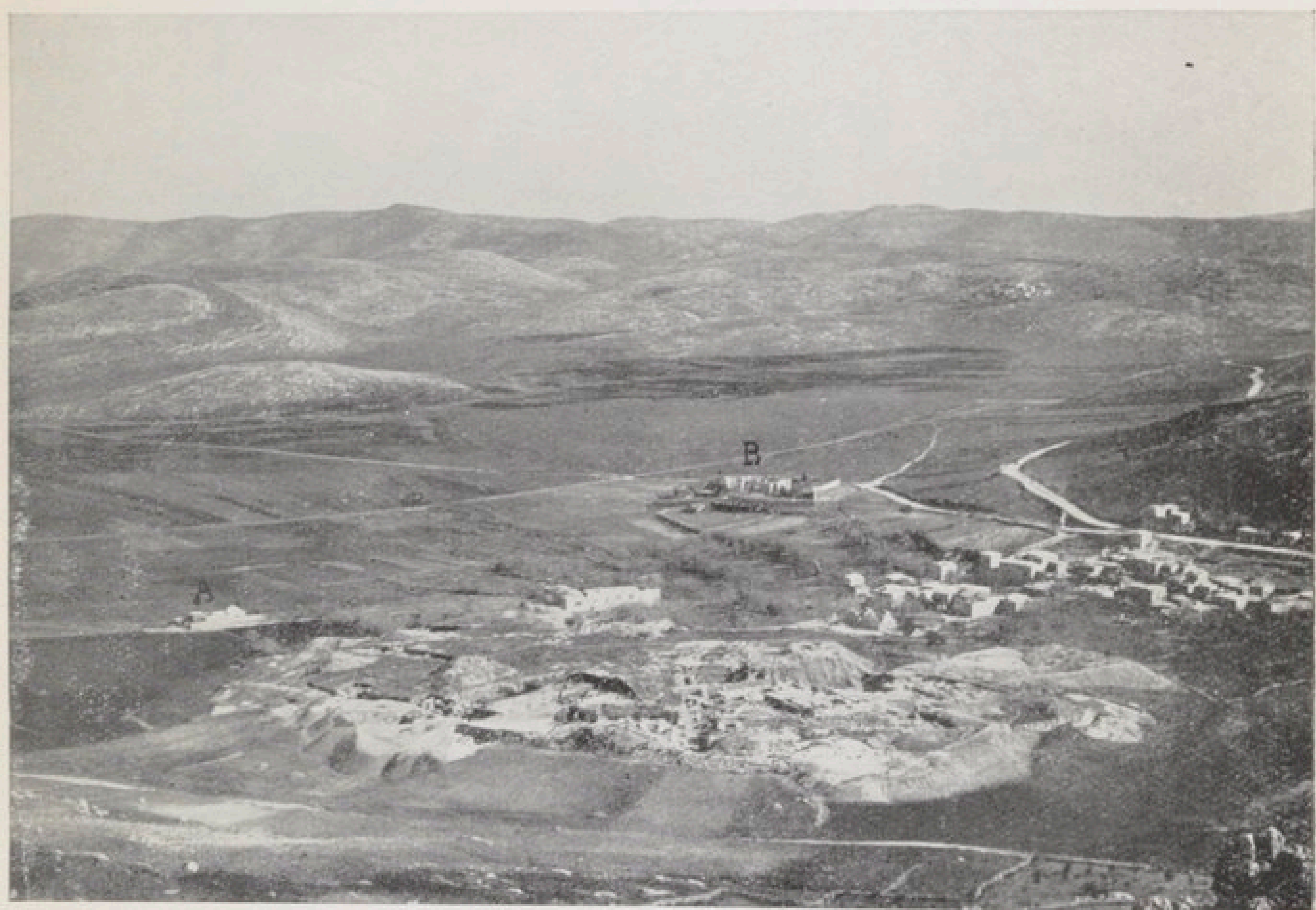
2. Détail parfaitement constaté par les fouilles récentes.

tout le monde antique, ils avaient dû rendre hommage au dieu du sol, et ils s'étaient targués, comme il arrive, d'un vif attachement à leur nouvelle patrie et aux usages du pays[1]. Les Samaritains avaient donc voulu contribuer à la reconstruction du Temple après le retour de l'exil. Rebutés par les captifs revenus de Babylone, serviteurs du même Dieu, mais ennemis de la hiérarchie de Jérusalem, ils représentaient pour les Juifs non pas de purs gentils, mais des schismatiques. Ceux des Grecs orthodoxes qui ont préféré le turban à la tiare avant la prise de Constantinople, attestent la vigueur de cette sorte de haine religieuse. Elle avait été portée à son comble entre les Samaritains et Jérusalem lorsque le prêtre Manassé, chassé par la hiérarchie du Temple, se fut réfugié en Samarie pour y élever autel contre autel [2]. Au mont Sion il avait opposé le mont Garizim qui se dresse en face du mont Ébal, et domine au sud la vallée étroite, bien arrosée, très fertile, par où passe la route directe qui relie la Galilée à la Judée. Cette vallée, défendue à l'est par l'antique Sichem, était devenue le point central de la secte, surtout depuis que Samarie, détruite par Hyrcan, prince des Juifs [3], avait été rebâtie en ville païenne par Hérode. La religion se rattachait sur ce sol aux plus anciennes histoires du temps des Juges, lorsqu'Abimélech, roi de Sichem, était le principal prince d'Israël, et même aux patriarches, puisque Jacob avait donné à son fils Joseph une terre près de cette ville [4]. Du sommet du mont Garizim la vue embrasse la ville moderne de Naplouse, l'emplacement de l'autel où Josué promulgua la loi sur le mont Ébal[5], dans la plaine les ruines de Sichem, le village d'Askar, le tombeau de Joseph et le puits de Jacob [6], la plaine de Mahné et les montagnes qui ferment au sud l'horizon de Jérusalem.

1. Sur les Samaritains à l'époque persane, voir les papyrus d'Assouân éd., Sachau.
2. Josèphe, *Ant.*, XI, VIII, 2.
3. En 128 av. J.-C.
4. Gen., XXXIII, 19 et XLVIII, 22.
5. *Revue biblique*, 1926, p. 98 ss.
6. Renan, *Vie de Jésus*. Appendice, p. 493 : « La topographie des v. 3-6 est satisfaisante. Un Juif de Palestine ayant passé souvent à l'entrée de la vallée de Sichem a pu seul écrire cela. » Voir notre Pl. VII, 1 et 2.



1. SICHEM. — Le puits de Jacob; vue prise avant la restauration.



2. SICHEM, vue panoramique. Au premier plan, chemin vers Naplouse (à droite) et Askar (à gauche); puis, les ruines de Sichem, et le village de Balata. A : tombeau de Joseph; B : puits de Jacob. Derrière, la plaine de Maḥneh.

D'après l'itinéraire qu'il avait choisi pour aller de la plaine basse du Jourdain appartenant à la Judée jusqu'à Nazareth, Jésus devait passer par la Samarie. Venant d'Aqrabeh, il débouchait au sud de la riche plaine où les moissons ondulent au printemps, pour la traverser en diagonale, et aboutir au puits de Jacob. A quelques minutes au nord du puits, on apercevait les ruines de Sichem. La ville antique était déjà recouverte de décombres, et elle s'était depuis les Séleucides transportée dans la vallée entre l'Ébal et le Garizim où elle prit sous Vespasien le nom de *Flavia Néapolis* (Naplouse) mais les fouilles les plus récentes ont prouvé qu'à l'époque romaine on continuait d'occuper l'ancien emplacement de Sichem [1], non plus sous le nom de Sichem qui avait émigré, mais sous celui de *Sichora*, car on peut tenir pour assuré que le Sychar de l'évangile est le nom araméen plus récent de l'ancienne Sichem.

Un puits se rencontrait sur la route avant qu'on eût atteint la petite ville de Sychar. Jésus fatigué laisse ses disciples y aller chercher les aliments nécessaires et s'assied contre la margelle du puits pour détendre ses membres lassés par la montée. Celui qui nous donne ce détail est le même qui voit en Jésus le Verbe, Fils du Père, Dieu comme son Père, mais il sait aussi qu'il a pris sur lui toute la capacité d'endurer qui est le lot de la nature humaine. Étant harassé, Jésus a soif. Vers midi une femme survient pour puiser de l'eau. Cela est très naturel si elle habitait Sychar, l'ancienne Sichem, privée d'eau, et située à deux cents mètres environ.

Pendant que la femme du pays de Samarie descend sa cruche dans le puits, Jésus lui demande à boire. C'est un léger service qui n'est jamais refusé. Cette femme n'y songe pas non plus. Mais il lui plaît de montrer qu'elle a reconnu son

1. D'après les découvertes de la campagne de 1927 par MM. Sellin et Welter, et contrairement à ce que j'ai dit dans le Commentaire de s. Jean. Toutes les difficultés posées dans cet endroit se trouvent ainsi résolues par les dernières fouilles. La Samaritaine habitant tout près du puits y devait venir chercher de l'eau. Le nom de Sychar, transformé en Askar, s'est transporté à un kilomètre à l'est de la ruine quand elle a été complètement abandonnée, tandis que des maisons se bâtissaient près de la source qu'on voit à Askar.

interlocuteur pour un Juif et qu'elle va lui faire une faveur. D'où vient qu'étant Juif il ne soit pas animé du mépris orgueilleux de ses compatriotes, et qu'il ait demandé à boire à une Samaritaine?

Jésus n'approuve pas ce ton plaisant et cependant agressif. La femme n'envisage qu'un Juif au cœur étroit, et il était, lui, assez puissant et assez généreux pour accorder de l'eau vive. Si elle savait bien à qui elle avait affaire, c'est elle qui l'aurait prié.

La Samaritaine se pique au jeu. Lui qui n'a pas même une outre pour puiser dans un puits profond, où prendrait-il de l'eau vive? Va-t-il faire jaillir de l'eau du sol plus puissant que Jacob, « notre père Jacob » dit-elle avec emphase, qui a dû creuser ce puits, pour abreuver ses fils et ses troupeaux?

Mais que serait un pareil miracle, et à quoi servirait cette eau vive ordinaire? C'est d'une autre eau que parle Jésus, et d'un miracle beaucoup plus étonnant, quoiqu'il demeure caché dans le secret des âmes. Qui boira de son eau n'éprouvera plus la soif, car il possédera en soi la source, une source qui jaillit dès ici-bas, et qui doit jaillir encore dans la vie éternelle à laquelle sa vertu conduit.

La femme répond : « Seigneur, donnez-moi de cette eau, afin que je n'aie plus soif et que je ne me rende plus ici pour puiser. » Elle semble acquiescer docilement. Mais elle n'a rien d'une ingénue, et la leçon est trop haute pour elle. On entrevoit sur ses lèvres un sourire presque narquois. Voyons donc ce grand prodige! Attendons! Alors Jésus frappe le coup décisif : « Va, appelle ton mari et viens ici. »

Toujours frondeuse, la Samaritaine affecte de mettre en défaut une perspicacité qui se croyait maîtresse des secrets de la vie éternelle : « Je n'ai pas de mari. » — « C'est vrai », dit l'interlocuteur mystérieux, « car tu as eu cinq maris, et maintenant celui que tu as n'est pas ton mari! »

Il nous faut interrompre ici cet entretien si serré. Des auditeurs se sont glissés près du puits de Jacob, et ce sont les critiques modernes. Eux aussi prétendent dire son fait à la Samaritaine, et dépouillant cette femme de sa féminité,

pourtant si expressive, ils voient en elle un être de raison, le symbole de sa patrie qui autrefois a adoré cinq dieux, importés de Mésopotamie avec les colons transplantés par le roi d'Assur. A vrai dire la Bible[1] parle bien de cinq nations, mais de sept dieux. Les allégoristes ne s'arrêtent pas à ces détails et déjà un commentateur du XIIIe siècle avait rapproché les cinq faux dieux des cinq maris de la Samaritaine. A cette époque on goûtait beaucoup les sens allégoriques. Le brave commentateur ne mettait pas en doute la réalité de cette femme ; seulement, au lieu de la croire une épouse volage et de mœurs suspectes, il lui imputait, contre toute vraisemblance, d'avoir professé l'idolâtrie de ses ancêtres. Moins respectueux du sens littéral, les critiques modernes ne sont pas plus heureux. A les en croire, la Samaritaine deviendrait ici l'image de sa nation pour s'entendre dire : Vous, Samaritains, avez été des idolâtres et vous êtes maintenant des schismatiques ; — sauf à redevenir femme pour aller prévenir ses compatriotes, que Jean nous montrera mieux disposés que les Juifs et plus dociles envers Jésus ! Non, l'intention de l'écrivain était bien de peindre une femme en chair et en os, douée d'un esprit vif et retors, sensible cependant et droite lorsque la conviction fut entrée dans son cœur, non point à coups d'arguments tirés de l'histoire ancienne, mais parce que le secret de sa vie a été mis a nu. Ce qui la touche, c'est sa propre histoire.

Elle avait donc eu vraiment cinq maris, ce qui était à tout le moins peu honorable. L'un ou l'autre a pu mourir avant elle. Mais cinq ! Elle avait donc été répudiée plusieurs fois? Et pour quels motifs? Les maris mécontents étaient-ils tous dans leur tort? Ce n'était point le verdict de l'opinion publique, et à la fin, ne trouvant plus de parti, elle avait consenti à se donner sans la garantie du mariage.

Tout Juif cultivé savait par cœur l'histoire de l'ancienne idolâtrie, mais un étranger ne pouvait être au courant de cette lamentable aventure. Cette fois la Samaritaine se rend : « Seigneur, je vois que vous êtes un prophète. » Mais elle se jette rapidement hors de cette pente scabreuse. Le terrain

1. IV Rois, XVII, 30 s.

de la religion lui paraît plus solide. Et peut-être, convaincue maintenant de la pénétration surnaturelle du prophète, elle lui demande sincèrement son avis, moins importun pour elle que la monition personnelle qu'elle redoute. Les patriarches, Jacob qui a creusé le puits, Joseph qui a hérité du champ, Abraham lui-même, d'après la tradition locale des Samaritains, insérée dans l'Écriture par un adroit changement du texte[1], tous les pères ont adoré sur cette montagne que la pauvre femme désigne d'une main mal assurée, tandis que les Juifs disent qu'on doit adorer à Jérusalem. On doit opter, car un peuple ne peut avoir qu'un centre de culte. Les Samaritains et les Juifs ont les mêmes ancêtres et les mêmes prétentions. Qui faut-il croire? Cette question est du ressort d'un prophète.

Jésus ne se dérobe pas. Dans le passé, les Juifs avaient raison, car ils avaient incontestablement pour eux la lettre de la loi, et ils avaient aussi les promesses de l'avenir. Mais qu'importe désormais telle montagne ou telle autre! En dehors d'un petit pays, le Père n'aura-t-il point d'adorateurs? Alors cette parole : « L'heure vient, et c'est maintenant, où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité. » Ce ne sera ni sur cette montagne ni à Jérusalem seulement, mais partout où sachant que Dieu est esprit, un cœur fidèle l'adorera d'un esprit sincèrement abandonné à la vérité connue et possédée. Déjà en Grèce les cultes nationaux avaient été combattus par des raisonneurs indépendants, mais, ou bien ils n'avaient rien mis à la place, ou bien et plus souvent, ils avaient pratiqué le culte des faux dieux, cédant à la coutume. Le culte national des Juifs s'adressait au vrai Dieu. Mais ce Dieu étant le Créateur de tous les hommes devait être adoré par eux tous et en tous lieux. Cependant Jésus n'entend pas supprimer le culte extérieur, si bien adapté à la nature humaine. Adorer, c'est rendre un culte d'hommages et de louanges. L'essentiel c'est que partout où l'on adore, ce soit avec une disposition intérieure de l'esprit, pour s'unir à celui qui

1. En lisant *Moreh* et non *Moriah* pour lieu du sacrifice d'Isaac (Gen., xxII, 2).

est Esprit. L'heure qui vient est l'heure du culte spirituel, tel que les chrétiens l'ont toujours pratiqué. En annonçant cette heure, Jésus, qui était plus qu'un prophète, a cependant fait une prophétie dont il est facile de constater l'accomplissement dans le monde entier.

La Samaritaine a cru concéder beaucoup en donnant à Jésus le titre de prophète. Ce qu'il dit maintenant est très beau, mais pour elle encore obscur. Elle n'est plus batailleuse cependant, et fait une avance en professant qu'elle aussi, comme ses compatriotes, attend le Messie. Quand il sera venu, tout sera expliqué par lui. Et Jésus dit simplement, mais sans doute d'un accent qui entraîne l'âme à se rendre : « Je le suis, moi qui te parle. » La femme saisie, éperdue, laisse là sa cruche à puiser et s'en va jusqu'à la ville. Son empressement est un gage de sa foi, et plus encore l'argument qu'elle donne, dont la pointe se tourne d'abord contre tout son passé : « Venez voir un homme qui m'a dit tout ce que j'ai fait. » Et comme elle n'ose, faible femme, et si vraiment faible, imposer sa conviction appuyée sur un motif trop personnel, elle la suggère par une question : « Ne serait-il point le Christ? »

L'agréable verbiage de la Samaritaine est assurément moins émouvant que les larmes silencieuses de la pécheresse ou le cri de Marie-Magdeleine au tombeau vide, mais quelle vivacité, que d'esprit et d'art! Et un cœur droit, en dépit d'égarements qu'elle n'a sûrement pas été embarrassée de justifier aux yeux des autres, sinon à elle-même. Quand Jésus a parlé avec autorité, son armature de fierté nationale et de dédain tombe avec sa dernière réplique. Le premier acte de sa contrition est d'avouer sa faute, le second est un apostolat qui la confesse encore : une merveille incomparable de l'ascendant de Jésus. Cette femme habituée aux joutes de la parole, on ne dirait même pas sans inconvenance qu'elle a trouvé son maître, tant la parole de Jésus la domine de haut. Ils ne parlent pas la même langue : elle retenue dans l'horizon borné de ses commérages, lui vivant dans la vue des desseins et de la miséricorde de Dieu; elle passant de l'eau pour boire, à Jacob et à son puits, aux patriarches, à la montagne dont on aperçoit le sommet, dans

le désordre capricieux d'une conversation qui ne saurait aboutir à rien . lui conduisant doucement son interlocutrice au désir de la grâce, à la vie de l'esprit, à l'adoration du Père. Aucune trace en Jésus de l'ironie socratique, cette affectation d'ignorance engageant infailliblement le contradicteur à faire montre de son savoir, pour rendre plus douloureuse la constatation qu'il ne sait rien. Il ne revendique pas ici pour lui la connaissance des choses divines, comme avec Nicodème qui était un docteur. Mais on sent qu'il la possède. Il la communique par bonté. Et toute cette condescendance pour sauver une femme coupable. Comment concevoir autrement le Révélateur et le Sauveur?

Cependant les disciples étaient revenus. Au pays d'Israël il en allait alors comme aujourd'hui. Une femme est respectée, et comme intangible. On s'abstient même de lui demander son chemin. Une conversation prolongée était insolite. Mais les disciples ont trop de déférence envers leur Maître pour l'interroger La femme partie, ils l'invitent à goûter aux aliments qu'ils ont apportés de la ville Lui qui avait pris thème de sa soif pour élever la Samaritaine au désir du don de Dieu, ne consent pas à manger avant d'avoir instruit ses disciples. Son véritable aliment, c'est de faire la volonté de celui qui l'a envoyé. Et cette œuvre, il la leur montre imminente par l'image de la moisson qui déjà mûrit sous leurs yeux, avec cette nuance de blancheur qui lui vient de la lumière éclatante de midi Jusqu'à ce moment, l'inaction peut se mettre à l'abri du proverbe : « Encore quatre mois, et voici venir la moisson[1]. » Donc laissons aller, la terre travaille pour nous, et nous prépare une abondante récolte. Mais il faut savoir agir quand le moment est venu. Quelquefois ce n'est pas le semeur qui moissonne. Peu importe; s'il s'agit de l'œuvre de Dieu, le semeur et le moissonneur partageront la même joie. Dans le cas présent, ce sont les anciens serviteurs de Dieu, qui ont semé, mais

1. C'est l'interprétation d'Origène. Le plus grand nombre l'entend d'une estimation faite par les disciples qu'il y aurait encore quatre mois avant la moisson dans la plaine de Sichem. On serait alors à la fin de janvier. Mais la tournure « ne dites-vous pas » indique plutôt un proverbe et la moisson spirituelle s'appuie sur une image réelle quand Jésus ajoute : « voyez les champs qui déjà blanchissent »; on était donc en été.

maintenant le rôle des disciples va commencer. Déjà ils sont envoyés dans la pensée de Jésus. Dans quel champ? Il ne le dit pas encore. Plus tard[1] il leur révélera que c'est dans le monde.

Or déjà se présentait une abondante moisson d'âmes. Des Samaritains de Sichem-Sychar gagnés par la conviction de leur compatriote accouraient vers le puits et invitaient Jésus à séjourner parmi eux. Il y passa deux jours, et ils furent dociles à sa parole au point de dire : « Nous-mêmes avons entendu et nous savons qu'il est vraiment le Sauveur du monde. »

On s'est étonné de l'ampleur de ce titre. Il n'avait pas cependant dans leur bouche le caractère propre que nous lui donnons. Cette population mêlée était plus habituée que les Juifs à donner le nom de Sauveur à chaque souverain, quelle que fût son action, même malfaisante. A plus forte raison l'empereur romain était le Sauveur du monde Ne pouvaient-ils espérer mieux du Messie?

S. Jean n'est pas le seul à avoir constaté leurs bonnes dispositions. Le premier enseignement chrétien, destiné surtout à des Juifs convertis, celui de s. Matthieu[2] et de s. Marc, ne parle pas de l'apostolat des Samaritains par Jésus, mais s. Luc qui écrivait pour des gentils leur est plus favorable[3]. Ces premiers germes furent développés par la prédication des apôtres après la résurrection du Seigneur[4].

Guérison du fils d'un fonctionnaire royal (37)

Jo., IV, 43-54.

Laissant donc les Samaritains Jésus arriva en Galilée, et, comme lors de son premier retour, il se rendit à Cana, nous ne savons pour quelle cause. On lui annonça bientôt l'arrivée d'un fonctionnaire de la petite cour d'Hérode Antipas, un Juif par conséquent, attaché par son service à la ville de

1. Jo., XVII, 18.
2. Dans la première mission des disciples (Mt., X, V), le Maître leur interdit même d'aller chez les Samaritains afin de ménager les scrupules des Juifs.
3. Lc., X, 33; XVII, 11 et 16.
4. Act., VIII, 25.

Capharnaüm. Cet homme avait gravi la pente escarpée menant du lac au plateau de Galilée. Son âme était affligée, car son fils était en danger de mort, et il priait Jésus de descendre pour le guérir. Sa foi était sincère, mais imparfaite, car il ne supposait même pas que le Maître fût en état de faire un miracle à cette distance[1]. Jésus le lui fait sentir. Mais était-ce le moment de discuter, quand chaque instant était peut-être mortel? Avec une impatience angoissée, l'officier royal réplique : « Seigneur, descendez avant que mon fils ne meure. » A cette sommation d'un cœur inquiet, Jésus répond en exauçant ce père plus rapidement qu'il n'eût pu l'espérer : « Va, ton fils vit. » Le père crut et s'en alla, telle est la conclusion fort concise de l'évangéliste. Puisqu'il crut, il ne devait donc pas manifester trop de hâte de vérifier le miracle. Il fallait aussi laisser reposer bêtes et gens. Aussi bien le texte sacré lui-même indique qu'il ne rencontra que le lendemain ses serviteurs venus pour lui annoncer la bonne nouvelle. La fièvre était tombée la veille, à la septième heure, c'est-à-dire vers une heure de l'après-midi. C'était le moment où Jésus avait parlé. La foi du fonctionnaire royal, désormais inébranlable, s'étendit à toute sa maison.

Ainsi le pouvoir surnaturel de Jésus ne dépendait d'aucun contact, d'aucune manipulation, d'aucune formule, d'aucune influence exercée sur l'esprit ou les nerfs du malade : il était donc supérieur à tout ce que les hommes trompés attendaient de la magie et de ses pratiques : la magie se sentait impuissante à guérir ou à tuer si le magicien n'avait à sa discrétion un cheveu, un ongle, à tout le moins un fil du tissu porté par la personne sur laquelle il ne pouvait agir sans cela. Nous sommes ici dans un autre ordre, celui de l'esprit.

1. Environ 30 kilomètres.

Commencement du ministère public du Christ (38).

Lc., IV, 14-15; Mc., I, 14-15; Mt., IV, 17; Jo., IV, 45.

Tout mouvement humain, religieux ou autre, a une marche progressive. L'homme le plus grand se prépare à sa mission. Le chef s'impose à ses partisans en faisant ses preuves de maîtrise. Le pouvoir divin que possédait Jésus n'était soumis à aucune condition. Mais n'était-il pas dans son dessein de se soumettre aux règles ordinaires de l'humanité, sauf à les faire servir à son but surnaturel? Aussi cette période d'essais, que s. Jean est le seul à nous faire connaître, nous est-elle un sûr garant de sa fidélité à la réalité de l'histoire. Avant de livrer la grande bataille, Jésus a fait comme des travaux d'approche pour exercer ses hommes et leur inspirer confiance.

D'abord il semble suivre l'impulsion du Baptiste, afin de recevoir son hommage, véritable investiture par un passé suranné qui s'incline devant l'avenir. Puis il se manifeste à Jérusalem comme un vengeur intrépide des droits de Dieu, et il laisse ses disciples conférer un baptême qui deviendra le sien. En traversant la Samarie, il les invite à l'action, et accorde aux Samaritains de bonne volonté les prémices d'un apostolat sauveur.

Enfin le voilà revenu dans sa patrie. La voix du Baptiste qui prêchait le règne de Dieu a été réduite au silence : c'est à lui d'inaugurer ce règne en annonçant à son tour qu'il est arrivé. Il agit, dit s. Luc, dans la puissance de l'Esprit, il enseigne dans les synagogues, sa renommée se répand dans tous les environs.

L'enseignement dans les synagogues.

Lorsque Jésus commença à prêcher le règne de Dieu, il le fit dans les synagogues. Le souvenir charmant des paraboles adressées d'une barque à la foule groupée sur le rivage,

peut-être aussi la fausse image laissée dans les esprits par l'idylle galiléenne de Renan, ont contribué à laisser ce point dans l'ombre. Pourtant les quatre évangiles sont formels et unanimes : Jésus a beaucoup parlé dans les synagogues. C'était une fois de plus suivre les usages reçus, mettre à profit les anciennes institutions religieuses, sauf à les animer d'un esprit nouveau.

Et en effet la synagogue, que nous nous représentons surtout comme une maison de prière, était avant tout une école de religion. De culte proprement dit il ne pouvait être question, puisqu'il ne devait être célébré qu'au Temple de Jérusalem. Jusqu'à l'exil les fils d'Israël ne furent que trop portés à enfreindre cette règle, et chacun se rendait sur la colline sacrée la plus proche pour offrir des victimes, non pas même toujours au dieu national, mais au Baal ou à l'Astarté. Lorsque l'empire de la Loi fut solidement établi, après Néhémie et Esdras, le culte ne fut plus pratiqué qu'au Temple; mais les trois pèlerinages annuels, à supposer qu'on pût les accomplir, ne donnaient pas satisfaction aux exigences croissantes du sentiment religieux. A plus forte raison dans les pays étrangers où les Israélites avaient émigré en grand nombre. Le culte sacrificiel leur étant interdit par la Loi, cette loi demeurait le seul lien des Israélites entre eux et avec Dieu. Il fallait la connaître et la faire connaître Les docteurs y employaient leur vie. Le peuple était enchaîné à la nécessité de gagner le pain de chaque jour La semaine offrait cependant un jour de repos, le sabbat; on en profita pour se réunir. Nous pensons aussitôt à une prière en commun Cette prière était connue dans Israël c'était le chant liturgique qui accompagnait les sacrifices. Était-il permis de séparer cet accessoire du principal, de chanter des psaumes en dehors du Temple? Sans doute, mais il semble que les chefs religieux, qui étaient désormais non pas les prêtres, mais ceux qui connaissaient la loi, sentirent plutôt la nécessité d'instruire le peuple. Ils résolurent de profiter des réunions du sabbat dans une maison commune pour commenter la Loi, engager le peuple à la pratiquer, et par là même à réformer ses mœurs selon les préceptes divins. Ce qu'on nommait la Voie (*halaka*) pour-

rait se comparer à la prédication du Décalogue. Les prophètes avaient leur tour. Après l'enseignement, l'exhortation. Le mobile le plus efficace du retour d'Israël à Dieu c'était la constatation facile que le châtiment avait été prédit. Toute cette histoire du passé, avec ses alternatives d'apostasie et de repentance, offrait un thème inépuisable d'exemples émouvants : c'était le récit (*agada*), semblable à notre prédication d'après la vie des saints.

Cette réunion, en hébreu *keneseth*, fut nommée synagogue (συναγωγή) par ceux qui parlaient grec[1]. Le mot désigna bientôt le lieu où l'on s'assemblait, comme il est arrivé pour le mot *église* (ἐκκλησία), autre mot grec pour désigner une assemblée.

Un pareil organisme n'aurait pu subsister sans un chef il y avait donc un chef de la synagogue, assisté par une sorte de sacristain. Mais dans l'absence, en dehors de Jérusalem, de toute hiérarchie religieuse, l'instruction n'était réservée à personne Sans doute il y avait un groupe de personnes compétentes et plus écoutées, mais le président invitait volontiers à prendre la parole un israélite de vie irréprochable et suffisamment versé dans l'étude des écrits inspirés, fût-il un étranger de passage

L'institution était si bien adaptée à ce qu'exigeait la situation des Israélites, qu'elle se répandit partout. On aimait, dès le temps de Jésus, à y voir une institution de Moïse. Depuis, la synagogue est demeurée le lien qui unit si fortement tous les Juifs en un faisceau : la lecture de la Loi et la récitation des prières traditionnelles, avec un commentaire vivant, a maintenu chez eux une conviction religieuse ardente, base d'une morale élevée et solide le sentiment national en est à la fois le principe et le résultat. On se groupe par le sentiment de la race, on se sent plus israélite après avoir communié dans la foi des ancêtres. Ce qu'est l'institution pour tout le judaïsme, la synagogue l'était pour chaque bourgade, un foyer de patriotisme local, dans le grand corps de la dispersion, à plus forte raison sur le sol sacré.

1. En Égypte proseuque (προσευχή); documents du temps de Ptolémée III Évergète (257-221 av. J.-C.).

On comprend que Jésus, revenu en Galilée, résolu à prêcher le règne de Dieu, non seulement comme imminent, mais comme inauguré dans sa personne, ait voulu offrir à ses concitoyens de Nazareth, dans leur synagogue, à la réunion du jour du sabbat, les prémices de la parole du salut.

Prédication à Nazareth (39).

Lc., IV, 16-22 [1].

Jésus entra donc dans la synagogue, selon son habitude, dit s. Luc, car il avait certainement toujours été assidu à ces offices religieux. On connaissait sa piété. On savait que, loin d'être illettré, il employait à l'occasion les textes sacrés pour édifier ses parents et ses connaissances. Lorsqu'il se présenta pour lire, le serviteur ne fit aucune difficulté de lui remettre le rouleau sacré des Écritures, qui est encore aujourd'hui le trésor de chaque synagogue. Il le déroula avec respect, et s'arrêta comme par hasard à un passage du prophète Isaïe [2] :

L'esprit du Seigneur est sur moi,
parce qu'il m'a oint pour annoncer la bonne nouvelle aux pauvres;
il m'a envoyé proclamer aux captifs la délivrance
et aux aveugles une vue claire,
renvoyer libres les opprimés,
proclamer une année [3] de grâce du Seigneur.

S. Luc a cité d'après la traduction grecque. Jésus a dû lire en hébreu, et traduire ensuite le passage dans le dialecte araméen de Galilée. C'était la proclamation d'une bonne nouvelle. Dieu allait intervenir ; une sorte de jubilé com-

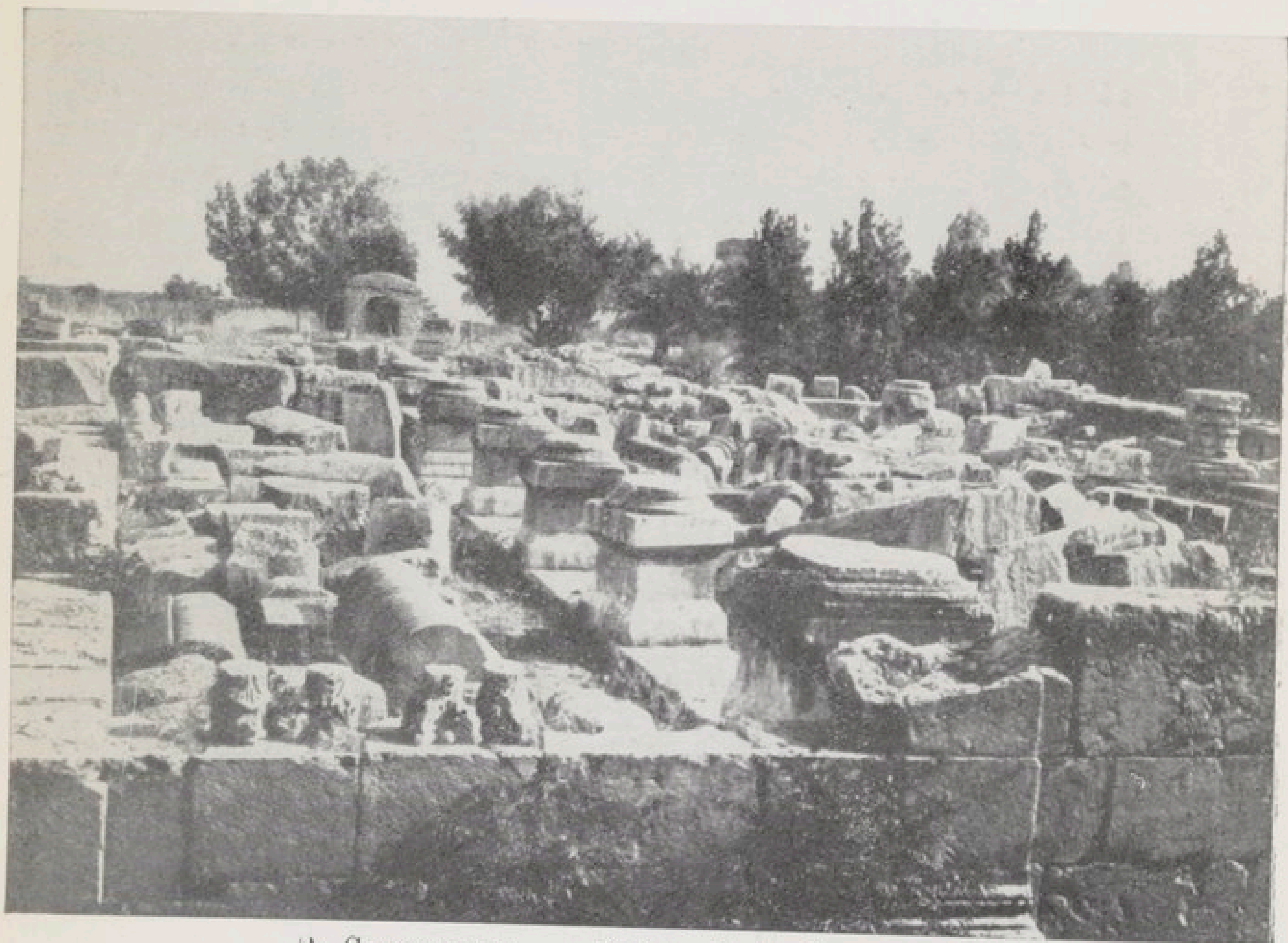
1. C'est l'ordre de s. Luc, qui paraît très vraisemblable. Il fait suivre l'applaudissement de la réprobation : cela est moins probable. De même Mc. et Mt. ne font qu'un récit du succès et du rejet, mais en le plaçant à une époque plus tardive. Il nous a semblé qu'il fallait distinguer deux épisodes, à deux époques différentes. Luc lui-même, en faisant allusion aux miracles de Capharnaüm (IV, 23), indique que le rejet a dû se produire plus tard.

2. Is., LXI, 1 s.

3. Limiter la prédication de Jésus à un an à cause de ce texte, c'est aussi bien limiter à un an le temps du salut, période qu'on croyait devoir être très longue, sinon indéfinie. Cette année dure encore.



1. Site proposé pour le Sermon sur la Montagne, colline au S.-O. de Capharnaüm.



2. CAPHARNAUM. — Ruines de la Synagogue.

mençait. Le prophète pensait moins au retour de Babylone qu'au bonheur promis au peuple à l'époque messianique, empruntant ses images aux souffrances endurées de son temps : pauvreté, captivité, cécité, surtout morale, oppression par des vainqueurs ou des maîtres impitoyables. Jésus expliquait comment cette Écriture était désormais accomplie, laissant entendre avec délicatesse que c'était bien lui qui était le messager de cette grâce.

Il en paraissait si digne que « tous lui rendaient hommage et admiraient les paroles remplies de grâce sorties de sa bouche ».

Si ce bel enthousiasme ne se dissipa pas sur l'heure pour faire place à une animosité brutale, du moins Jésus ne voulut pas paraître s'appuyer sur l'attachement de ses parents et de ses compatriotes. Aussi bien Nazareth, située à l'écart des grandes routes, n'était pas le lieu approprié pour une prédication retentissante. Jésus quitta cet abri de son enfance, et vint s'installer à Capharnaüm, si l'on peut parler ainsi d'une existence errante à la poursuite des âmes pour les ramener à Dieu. Il descendit donc vers le lac.

Jésus à Capharnaüm (40, 41)[1]

Lc., IV, 31 s.; Mc., 21-22; Mt., IV, 13-16 VII, 28 s.

Lorsqu'on aperçoit, des sommets qui le dominent, le lac, petite cuvette d'eau bleue, encaissée entre des collines arides, sans aucune voile blanche sur ses ondes, ne reflétant aucune habitation joyeuse, mais quelquefois les neiges de l'Hermon qui surgit au nord lointain, on songe à ces lacs des hautes Alpes, rarement visités, presque inconnus, que Dieu n'a ménagés entre des cimes inaccessibles et aveuglantes que pour être un reflet du ciel. A mesure qu'on descend, le bassin s'agrandit, les rives s'écartent, la vie se manifeste; des troupeaux se jettent à l'eau pour boire, des groupes d'arbres marquent la place de Capharnaüm et de Bethsaïde, Tibériade apparaît avec son enceinte de pierres noires. C'est toujours la désolation, mais baignée dans la

1. Pl. VIII, 2.

lumière, égayée par la fête des couleurs, transfigurée par les souvenirs.

Au temps de Jésus, la rive orientale, très escarpée, était cependant plus peuplée qu'aujourd'hui, et la petite mer était sillonnée par des barques qui transportaient d'une escale à l'autre des voyageurs affairés. La plaine de Gennésareth fécondée par des sources abondantes et un soleil ardent, offrait le sol le plus riche à la culture. Capharnaüm, située sur la route qui conduisait de Jérusalem à Damas, et gardant les limites de la Terre Sainte, attirait à la fois les Juifs et les étrangers. La plage, préservée aujourd'hui du soleil sur quelques points trop rares, était sans doute boisée sur toute sa longueur. On y trouvait toujours un peu de fraîcheur, et les pêcheurs descendus de leurs barques, comme les agriculteurs désertant la charrue, se mêlaient le soir aux boutiquiers et aux oisifs des villes, jouissant de la douceur de vivre dans ces moments enchanteurs. La race était solide et forte, nullement abattue par une chaleur élevée, mais non point accablante, grâce à la brise descendant des montagnes du nord-ouest. A la différence de la Samarie, les Galiléens, reconquis par les Macchabées à la foi de leurs ancêtres, étaient des Juifs sincères, sans les raffinements de casuistique dont on était fier à Jérusalem. Ils y viendront, après la ruine de la cité sainte, dans les célèbres écoles de Tibériade. Au temps de Jésus, leur foi, non moins ardente, était plus simple. Eux aussi attendaient le règne de Dieu, et ils pouvaient espérer qu'il commencerait chez eux, puisqu'Isaïe avait prophétisé :

« Terre de Zabulon, et terre de Nephtali sur le chemin de la mer, pays au delà du Jourdain, Galilée des Gentils[1]! Le peuple qui était assis dans les ténèbres a vu une grande lumière, et sur ceux qui étaient assis dans la région et l'ombre de la mort, une lumière s'est levée[2]. »

Très fiers de la lumière de la Loi, les Galiléens supportaient avec impatience le joug des Hérodes derrière lesquels ils sentaient les Romains. Toujours prêts pour l'action,

1. En hébreu, littéralement, « district des nations » (*gelil ha-goyim*), c'est-à-dire peuplé d'étrangers; de *Gelil* on a fait Galilée tout court.

2. Is., VIII, 23; IX, 1, cité dans Mt., IV, 15 s. Le passage d'Isaïe appartient au livre d'Emmanuel, messianique par excellence.

n'attendant qu'un homme, ils caressaient en pensée une meilleure espérance que celle de Judas le Galiléen, naguère déçue [1].

Quand Jésus eut commencé d'enseigner dans la synagogue de Capharnaüm, le sens simple mais droit du peuple comprit aussitôt que sa méthode était nouvelle. On s'en étonnait dit s. Marc, car il n'enseignait pas comme les Scribes, mais d'autorité [2]. Les Scribes, c'étaient les docteurs. Et ce terme même d'écrivains ou de copistes indique bien que toute leur autorité venait de la Loi qu'ils étaient censés bien connaître, l'ayant souvent copiée. Une mise au point est ici nécessaire.

Assurément les chrétiens eux aussi vénèrent l'Écriture sainte, inspirée par Dieu, et nul, pas même le Souverain Pontife, ne pourrait s'arroger le droit de la contredire. Mais pour eux l'Écriture n'est pas tout. Elle est complétée par la tradition transmise depuis les Apôtres, et dont l'autorité est la même. La règle de foi, ce n'est pas l'explication que tel ou tel docteur donne de l'Écriture, c'est la formule reconnue par l'Église comme représentant correctement la vérité révélée ou le dogme, comprenant des vérités de foi qui s'imposent à l'intelligence, des vérités morales plus spécialement destinées à régler la conduite. Mais ce domaine, si étendu qu'il soit, n'embrasse que les vérités immuables qui participent de l'éternité de Dieu. Une foule d'actes humains sont conditionnés par les circonstances du temps et du lieu : la législation qui les règle peut changer avec ces circonstances. La discipline de l'Église elle-même ne doit pas perdre de vue les développements de la société et des mœurs. L'Église catholique, dirigée par un Chef, a toute autorité pour opérer les transformations utiles dans ce domaine mouvant pour ce qui regarde les intérêts éternels, laissant les pouvoirs publics disposer selon la droite raison ce qui concerne les intérêts du temps.

En Israël, comme c'est encore le cas dans les sociétés musulmanes [3], la loi religieuse règle tout, même des cas

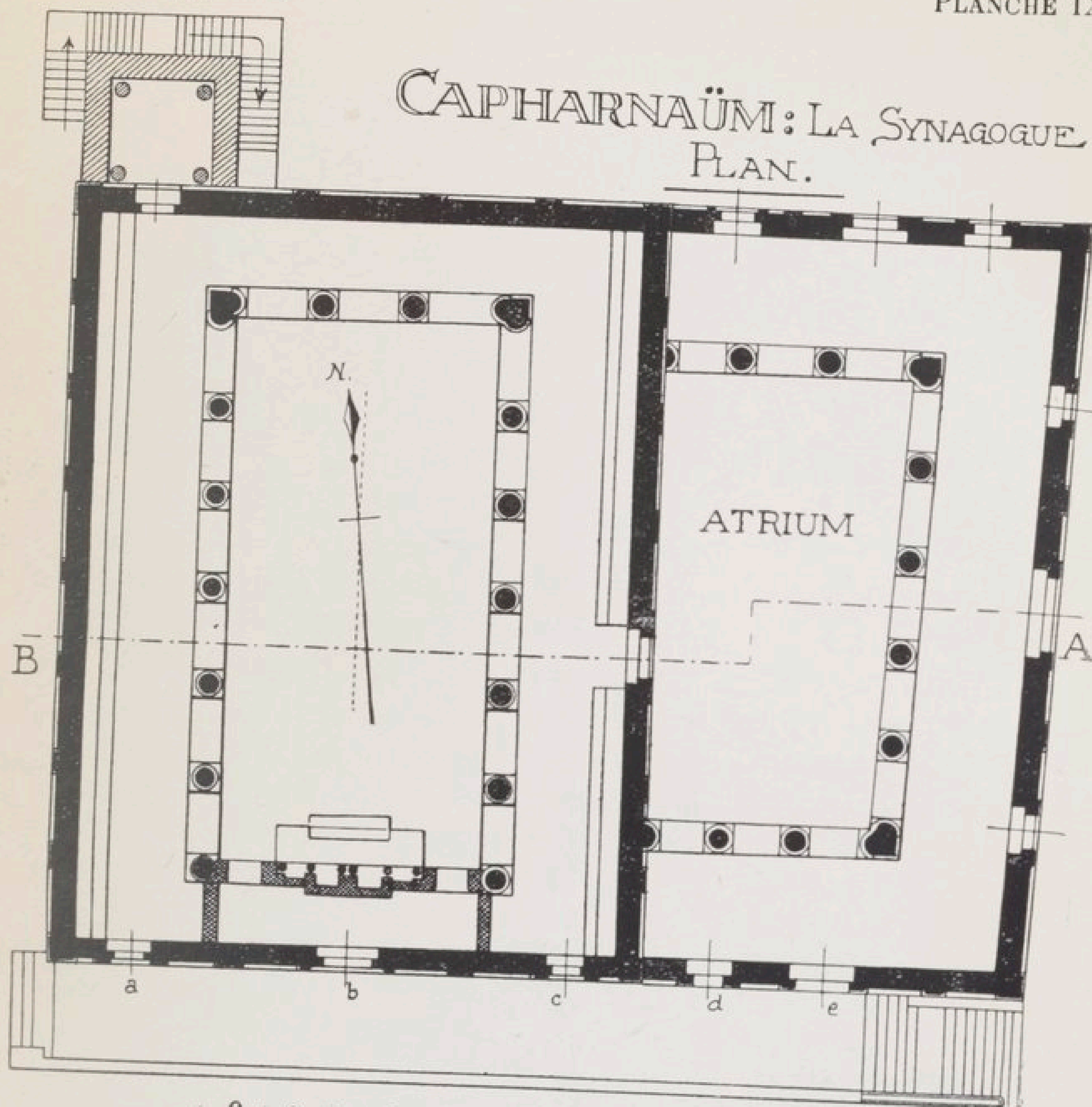
1. *Le Messianisme...* p. 19.
2. Mc., I, 22.
3. Sauf en Turquie, depuis la réforme de Moustafa Kémal.

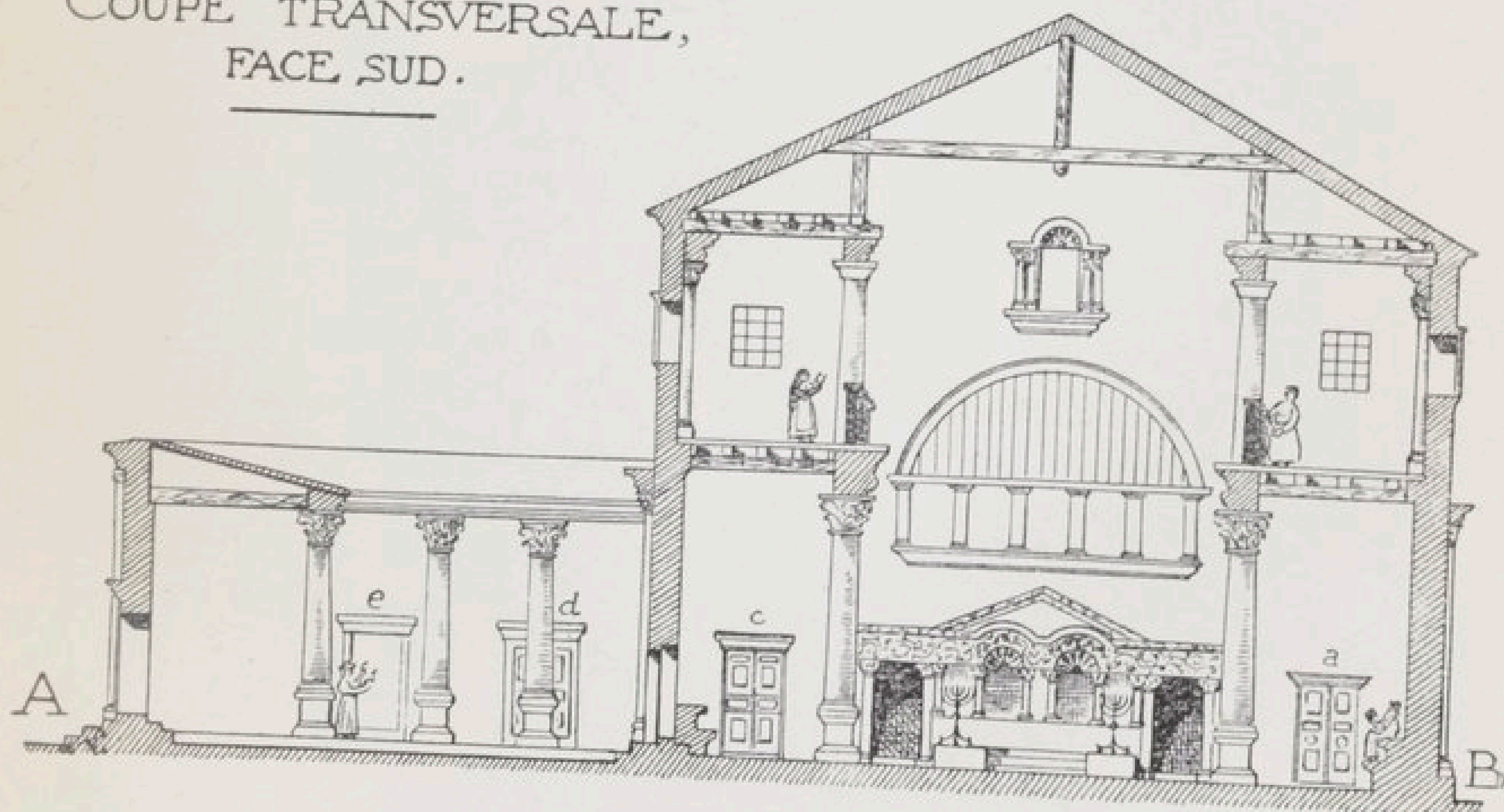
que nous sommes habitués à regarder comme étrangers à sa juridiction. Et cette loi religieuse, donnée par Moïse au Sinaï, étant considérée alors comme un bloc intangible, qui n'avait jamais été retouché, et qui ne devait jamais l'être, les docteurs de la Loi, les Scribes, étaient obligés à des tours de force pour extraire du texte ce que suggérait, ce qu'exigeait la raison dans des circonstances changées. Cette gymnastique intellectuelle a fait vraiment des prodiges de souplesse ingénieuse et de perspicacité raffinée. L'à-propos des décisions les rendait acceptables et faisait oublier la fragilité d'une exégèse artificielle. Mais en principe, c'était la Loi qui commandait seule, et son auteur, Moïse, auquel Dieu l'avait révélée. Si le désaccord était trop évident entre l'interprétation et la lettre, on avait la ressource de supposer que toutes deux remontaient au Sinaï, la lettre ouvertement, l'interprétation par le canal secret d'une tradition ininterrompue : Josué, les anciens, les prophètes, les hommes de la grande synagogue. Les innovations, quand elles arrivaient à prévaloir, n'étaient donc autorisées qu'à titre de vérités traditionnelles, inconnues jusqu'à ce jour [1].

Ce n'était pas la manière de Jésus, chargé de révéler la vérité par son autorité propre. L'Église ne prétend pas avoir ce pouvoir. Elle juge que la révélation s'est terminée au moment où le dernier apôtre a cessé de vivre. Elle garde le dépôt. Jésus composait le trésor dont il devait lui confier la charge. Il parlait au nom de Dieu, avec l'autorité qu'il avait, et qui était celle de Dieu.

Nous avons ici la cause la plus profonde de l'hostilité des docteurs contre Jésus. Il n'attaquait pas la Loi il l'observait même exactement. Mais il prêchait une doctrine purement religieuse, placée au-dessus de toutes les contingences politiques et sociales, au-dessus des modifications de la science. Eux avaient essayé d'accommoder toute la discipline de la vie, la science elle-même à leur tradition légale. Tout cela était l'armature de la vie nationale et serait respecté tant que leur pouvoir durerait, mais si la religion seule

1. *Le Messianisme*... p. 137-147.


CAPHARNAÜM : LA SYNAGOGUE.
PLAN.
N.
ATRIUM
B
A
a
b
c
d
e
1 0 1 2 3 4 5 10 15 20 m


COUPE TRANSVERSALE,
FACE SUD.
A
e
d
c
a
B

importait, on allait se croire autorisé à disposer librement du reste. Les adeptes de cette religion nouvelle oseraient peut-être tenir pour caduc tout leur système, leur autorité comme nulle, et la Loi elle-même abandonnée pour toute sa partie de législation humaine, risquait de perdre tout son empire. Autant dire que l'existence de la nation serait compromise et que son unité religieuse, base de son unité politique, sombrerait avec leur propre pouvoir.

Les braves gens de Nazareth ne prévoyaient assurément pas ces conséquences, que s. Paul tirera le premier, mais quelques docteurs durent les pressentir.

Les simples s'étonnaient seulement, avec une nuance d'admiration. Jésus était à tout le moins un prophète, puisqu'il parlait si bien, et avec un accent persuasif, mais non pas à la manière des Scribes et avec plus d'autorité qu'eux.

Guérison d'un possédé (42).

Lc., IV, 33-37; Mc., I, 23-28.

D'autres encore étaient surpris, et désagréablement : c'étaient les esprits mauvais dont l'empire était menacé. La longue lutte que Satan aurait voulu éviter en terrassant son adversaire d'un seul coup, s'engageait. Un homme possédé d'un esprit impur se trouvait dans la synagogue de Capharnaüm (Pl. IX). Peut-être le démon ne s'était-il pas encore manifesté. La présence de Jésus, sa parole surtout, le mettent hors de ses gonds. Il parle au nom de la bande. Que viens-tu faire ici? Tu viens pour nous perdre! Je sais qui tu es, le saint de Dieu. Jésus le gourmanda et le chassa. Alors l'esprit impur agita convulsivement le patient et sortit de lui en poussant un grand cri.

L'étonnement provoqué par l'enseignement se change alors en stupeur. Mais le miracle prouvait que l'autorité que prenait Jésus n'était pas usurpée. Cette délivrance d'un pauvre homme venait à son heure. Elle mettait le sceau de Dieu à l'enseignement de Jésus, et indiquait déjà comment il se servirait de son pouvoir en faveur des hommes. Déjà le

règne de Dieu s'inaugurait par la guérison d'une victime des démons, obligés de confesser leur défaite.

Guérison de la belle-mère de Pierre et d'autres malades (43-44).

Lc., IV, 38-41; Mc., I, 29-34; III, 11-12; Mt., VIII, 14-17.

En sortant de la synagogue, Jésus se rendit dans la maison de Simon et d'André, originaires de Bethsaïde, mais qui étaient venus eux aussi s'établir à Capharnaüm, sans doute pour être plus près de lui.

Jacques et Jean, fils de Zébédée, vinrent aussi. Ils n'ont pas encore été nommés, mais Jean était probablement le compagnon d'André sur les rives du Jourdain : c'est donc le groupe des premiers disciples[1]. La belle-mère de Pierre était malade de la fièvre. Si Jésus s'approche d'elle, c'est qu'il en est prié par ses compagnons dans l'espoir discrètement indiqué qu'il voudra bien la guérir. Jésus la soulève de sa couche, probablement quelques nattes étendues par terre, en lui prenant la main. Aussitôt cette femme est guérie et en état de les servir durant le frugal repas des pêcheurs.

Cette journée de Capharnaüm c'est déjà tout l'évangile. On apprend la guérison de la belle-mère de Simon qui avait suivi l'expulsion du démon. L'enthousiasme se contient d'abord parce que le sabbat interdisait toute agitation qui ressemblerait à un travail. Mais la célébration du repos sacré finissait avec le coucher du soleil. Aussitôt on amène à Jésus les malades et les démoniaques. C'était toute la petite cité qui se pressait à la porte. Les plus bruyants étaient les démons, obligés par une force secrète à se prosterner en criant : Tu es le Fils de Dieu ! Jésus les fait taire en les chassant, et guérit ceux qui souffraient de diverses maladies. Dans cette première prise de contact sympathique avec le peuple, son cœur indulgent compatit à leurs misères et les adoucit libéralement.

1. Selon notre ordre, avant l'appel définitif.

La prédication s'étend (45).

Lc., IV, 42-44; Mc., I, 35-39; Mt., IV, 23.

Enfin on rentra dans la maison de Simon. Jésus consentit à y prendre son repos, mais il voulut enseigner avant tout à ses disciples quel est le principe intérieur de tout apostolat. De très bonne heure il se lève sans déranger personne et se rend dans un lieu désert pour prier. Simon inquiet se met à sa poursuite avec les autres, et lui remontre que tout le monde veut le voir. Mais Capharnaüm a été assez favorisée : il faut maintenant porter la parole ailleurs; on l'entendit successivement dans toutes les synagogues de la Galilée[1].

Vocation de Simon, avec André, Jacques et Jean (46).

Lc., V, 1-11; Mc., I, 16-20; Mt., IV, 18-22.

C'est seulement alors, d'après l'ordre de s. Luc, que Jésus fit comprendre à Simon dans quelle large mesure il serait associé à son œuvre, lui et d'autres avec lui. Rien de plus naturel. Il fallait d'abord leur montrer en quoi consistait cette œuvre, et pour cela en tracer le programme en action sous leurs yeux, et déjà dans leur compagnie.

Jusqu'alors les premiers disciples laissaient si bien leur Maître agir seul qu'ils étaient en train de nettoyer leurs filets pendant qu'il prêchait sur le rivage du lac. Ils étaient revenus de la pêche sur deux barques sans rien ramener que des algues ou des débris flottants sur la mer. Jésus les interrompt, monte dans la barque de Simon et le prie de donner quelques coups de rame. Assis dans la barque, il lui serait plus facile d'être écouté, la foule n'étant plus tentée de se presser contre lui pour l'entendre. Puis il dit à Simon : « Avance au large, et lâchez vos filets pour la pêche. » Il ne s'agissait pas seulement de donner un coup

1. Si le texte de Luc est bien Judée, il l'entendait sans doute dans un sens large, applicable à la Galilée.

de filet à tout hasard, mais de déposer lentement dans l'eau, à mesure que la barque avançait, un triple filet très long. Parvenus au point voulu, les pêcheurs devaient revenir au point de départ en donnant avec leurs rames des coups secs sur l'eau pour effrayer les poissons et les jeter dans les mailles du filet [1]. Simon avait fait cette manœuvre toute la nuit, sûrement avec André, mais en vain. Il lui en coûtait de la reprendre, cependant : « Maître... sur ta parole, je lâcherai les filets. » A cette fois la pêche fut si abondante que les filets se rompirent. L'autre barque, où étaient Jacques et Jean, ne s'était pas jointe à la pêche; on les hèle, et les deux barques reviennent chargées de poissons. Pierre avait déjà été le témoin de bien des miracles. Celui-ci lui fait peur. Il a compris sans doute que Jésus va décidément l'entraîner avec lui, car il hésite, recule même, et allègue son indignité. « Éloignez-vous de moi, Seigneur, car je suis un homme pécheur. » Les autres aussi tremblaient d'un frisson sacré. Jésus dit à Simon : « Ne crains point, désormais tu prendras des hommes. » L'appel et la promesse s'adressent d'abord à lui seul. Mais comme ils ont participé à la capture des poissons, les autres sont appelés aussi à prendre des hommes. Ayant ramené les barques à terre, quittant tout, ils le suivirent.

L'esprit moderne se cabre plus vite devant le miracle que l'homme ancien. C'est pour lui une difficulté. Mais il a une raison de plus pour croire : il lui est loisible de constater l'accomplissement de la prophétie. Simon a été vraiment pêcheur d'hommes, et ses successeurs continuent à diriger la pêche sur la parole du Seigneur, appelant d'autres hommes à leur secours, mais souverains meneurs de tout l'apostolat, fixant les territoires, choisissant les apôtres, seuls chefs de la mission pacifique conquérante souvent par le sang des martyrs, toujours plus loin, jusqu'à ce que la terre entière ait entendu l'évangile. Peut-on exiger de nous qu'en lisant cette pêche miraculeuse nous cessions d'entendre cette parole qui s'exécute depuis tant de siècles : « Avance au large », *duc in altum*? Et certes il est très étonnant qu'il ait

1. Biever, *Conférences de S.-Étienne*, 1910-1911, p. 305 s. Pl. X, 1 et 2.



1. TIBÉRIADE. — Pêcheurs raccommodant leurs filets au bord du lac.



2. LAC DE TIBÉRIADE. — Manœuvre du filet.
(*American Colony, Jerusalem, Copyrighted.*)

été donné au successeur de Simon d'avancer toujours au large : cela est plus admirable que la capture miraculeuse d'un nombre considérable de poissons.

Guérison d'un lépreux (47).

Lc., v, 12-16; Mc., i, 40-45; Mt., viii, 1-4.

Dans un lieu que les évangélistes ne nomment pas, et, d'après s. Marc, dans une maison, un lépreux se présenta à Jésus. Suppliant et se jetant à ses pieds, il s'écriait : « Si vous voulez, vous pouvez me guérir. »

La lèpre existe encore en Palestine, surtout à Jérusalem. Elle y est toujours un objet d'horreur, sentiment vaincu par la charité chrétienne des femmes dévouées qui soignent les lépreux. Au temps de Jésus on se préoccupait surtout de les isoler. Qu'appelait-on la lèpre? Il est difficile de le dire, et sûrement ce terme avait assez d'extension pour s'appliquer à plusieurs différentes maladies de la peau. Il désignait en tout cas cette lèpre tuberculeuse à nodosités des articulations qui quelquefois tombent, comme par exemple les phalanges des doigts, quoique cette maladie, aujourd'hui fréquente à Jérusalem, ne paraisse pas décrite dans la Bible. Il y avait des « lèpres » qu'on croyait guérissables, et les prêtres avaient seuls qualité pour prononcer sur la guérison, car cette maladie rendait impur, et on la tenait pour un châtiment divin. La vraie lèpre est incurable, et si l'on eût pu espérer d'en être purifié, ce n'eût été que par une intervention extraordinaire de Dieu [1]. La crainte de la contagion, la répugnance inspirée par la maladie, l'impureté légale qui infectait le malade, avaient déterminé le législateur à le reléguer loin des autres, avec un attirail lugubre qui le faisait reconnaître, l'obligeant même à crier : « Impur, impur ! » pour se dénoncer aux passants [2].

On voit quelle était l'audace du lépreux qui entre dans un lieu habité, même dans une maison, et s'approche de Jésus. Il avait violé la Loi; mais il était à plaindre, et sa

1. IV Rois, v, 7.
2. Lev., xiii, 45.

foi était entière. Le premier mouvement du Maître est la compassion. Le lépreux a fait appel à sa volonté : Oui, il veut. On lui demande une purification : il l'accorde. Et il ajoute un geste qu'aucun lépreux n'aurait osé implorer, qui est devenu l'instinct des âmes héroïques, il touche cet homme impur C'était son droit à Lui; d'autant qu'à son contact la lèpre disparaît.

Après avoir cédé à la bonté de son cœur, Jésus en vient à la situation légale du lépreux. Il lui remontre avec une certaine sévérité [1] qu'il ne doit pas rester un instant de plus auprès de lui, au risque d'étonner et de scandaliser ceux qui l'ont vu entrer. Il est guéri, mais sa situation légale n'est pas nette. Le miracle ne le dispense pas de faire constater sa guérison par les prêtres. Ils lui donneront un certificat qu'il pourra montrer à tout le monde, comme une sorte de témoignage qu'il a repris ses droits dans la société. Et il lui faudra encore offrir les sacrifices que Moïse a prescrits pour ce cas [2]. Jusqu'à ce que tout soit en règle, il ne doit rien dire à personne. Si une fois il avait été admis parmi les autres, il ne se soucierait plus de remplir son devoir.

Et ce fut bien, semble-t-il, ce qui arriva. La lèpre était sans doute violente et avancée au point que tout espoir d'amélioration avait disparu. Aussi lorsque le malade eut publié sa guérison instantanée, la sensation fut considérable. Une fièvre tombe plus ou moins vite; d'autres souffrances relèvent en partie des dispositions du patient. Les maladies de peau s'étalent au regard et l'on sait combien elles sont obstinées. Le miracle était donc particulièrement reconnaissable. Et cependant Jésus avait prescrit le secret. Il savait certes que ses miracles ne demeuraient pas ignorés et qu'ils surexcitaient les espérances populaires, mais il était décidé à ne pas déchaîner d'agitation messianique. Il évitait donc d'entrer dans les villes au grand jour. Son ministère n'en était pas compromis, car désormais la foule allait à lui, même dans les campagnes désertes.

1. Sur le sens de ἐμβριμάομαι on peut voir le Comm. de Jo., p. 304.
2. Lev., XIV, 2-32.

II. — CINQ CONFLITS AVEC LES PHARISIENS.

Tout ce mouvement ne pouvait manquer d'inquiéter les Pharisiens. Les prêtres de Jérusalem, absorbés par leurs fonctions, quelques-uns occupés surtout de leurs relations mondaines, ne furent pas les premiers à prendre ombrage de l'émotion qui croissait en Galilée. Mais il y avait là, comme partout où des Juifs étaient réunis, un parti de docteurs de la Loi. Tous se tenaient, relevant des grandes écoles de Jérusalem, groupés par leur goût pour l'étude de l'Écriture, leur zèle religieux, leur appétit de domination. Ceux de Galilée avertirent de ce qui se passait les docteurs de Jérusalem, déjà mis en garde par l'activité de Jésus sur les bords du Jourdain, et par l'expulsion des vendeurs du Temple. Le prédicateur trop zélé s'était éloigné de la Judée, mais il avait repris sa campagne ailleurs, et même avec plus d'énergie ; il faisait des miracles, il attirait la foule, il recrutait des adhérents attachés désormais à sa personne. C'est ce qu'on ne pouvait plus tolérer sans s'assurer des dispositions du personnage.

Il s'était rendu suspect, mais s'il acceptait de se mettre au service de la secte, pourquoi ne pas tirer parti de son crédit? Il fallait voir. Des émissaires venus de Judée se joignirent aux scribes de Galilée, parmi lesquels ils se confondirent. Désormais ils seront toujours présents, ne perdant pas Jésus de vue, épiant les occasions de l'éprouver. Sans que Jésus ait provoqué le choc, par le jeu des circonstances et surtout des miracles que le peuple obtint de sa bonté, il se produisit cinq conflits que s. Marc et s. Luc ont placés à la suite, dans une disposition logique qui paraît bien empruntée à la réalité [1]. Le tout se terminera par un parti pris hostile à Jésus. Nous n'oublierons pas cette agression et les motifs de ce verdict, lorsque nous lirons enfin le jugement sévère prononcé par Jésus sur ces adversaires de sa mission et par conséquent du salut du peuple.

1. Mt. ordinairement plus systématique, a séparé les cinq conflits en deux groupes : ils n'ont donc pas été réunis par esprit de système.

Premier conflit : la guérison du paralytique (48).

Lc., v, 17-26; Mc., II, 1-12; Mt., IX, 2-8.

/ Capharnaüm, possédant une synagogue importante, et où Jésus résidait le plus souvent, était désignée comme le poste où les Pharisiens seraient le mieux à même d'observer Quand on apprit que Jésus y était rentré discrètement et qu'il était dans une maison, on s'empressa autour de lui, les Pharisiens et les docteurs de la Loi en tête, si bien que la porte se trouva obstruée. Jésus distribuait la parole, et sans doute ne disait-il rien de reprochable, puisqu'aucun blâme n'était proféré. Ce recueillement fut troublé par une scène étrange. On vit le toit s'entr'ouvrir peu à peu, non sans laisser tomber sur les assistants de menus débris de terre et de chaux. Enfin l'ouverture se fait assez grande pour livrer passage à un grabat descendu par des cordes sur lequel gisait un paralytique. Les quatre hommes qui l'avaient apporté étaient montés sur la terrasse par un escalier extérieur, et là, faisant une véritable fouille, ils avaient dégagé l'amas de gravois reposant sur un clayonnage de roseaux que soutenaient les poutres en bois qui formaient le plafond. Il avait suffi d'enlever une de ces poutres mal engagées pour pratiquer l'ouverture suffisante. C'était faire à Jésus une sorte de violence, mais qui se sentait d'avance pardonnée et exaucée. Le paralytique déposé sur le sol demeurait là sans mot dire : ce coup hardi exprimait assez son désir et sa foi. Jésus lui dit : « Mon fils, tes péchés te sont remis. » On peut croire qu'il le demandait aussi dans le secret de son cœur, implorant la faveur d'une guérison que Dieu n'a pas coutume d'accorder à ceux qui ne se soucient pas de lui plaire. Par cette parole de Jésus, son espérance était suspendue, non déçue. Personne ne rompit le silence, mais les Pharisiens, comme s'ils s'étaient mis d'accord, par le seul instinct de leur unanimité doctrinale, éprouvaient intérieurement le même étonnement indigné « Comment celui-ci parle-t-il ainsi? Il blasphème! Qui peut remettre les péchés si ce n'est Dieu seul? » Sûrement aussi Dieu seul lit

dans les pensées, et Jésus montre qu'il les sait, mais, pour donner un signe plus évident de son pouvoir « Qu'y a-t-il de plus aisé, de dire à ce paralytique : tes péchés te sont remis, ou de dire : Lève-toi; et prends ton grabat, et marche? Or afin que vous sachiez que le Fils de l'homme a l'autorité de remettre les péchés sur la terre, — s'adressant au paralytique : — Je te le dis, lève-toi, prends ton grabat et retire-toi dans ta maison [1]. »

Aussitôt l'homme se lève et emporte son grabat. Tous éclatent en transports et bénissent Dieu, car il ne leur vient pas à la pensée que le dépositaire d'un pouvoir aussi extraordinaire ait blasphémé. L'inouï de cette rémission des péchés est couvert par un miracle facile à constater, l'état du malade étant assez désespéré pour que ses amis aient eu recours à ce stratagème. La foule est surtout sensible à l'éclat extérieur du miracle. Peut-être quelques Pharisiens dirent-ils aussi en hochant la tête : « Nous n'avons jamais rien vu de semblable. » Mais cette nouveauté était de mauvais augure, car ils demeuraient fermes sur leur principe que Dieu seul peut remettre les péchés. Dans leur opinion, le Messie lui-même n'eût pu se le permettre sans empiéter sur les droits du Seigneur. A quel titre agissait donc Jésus? Il avait parlé en « Fils de l'homme ». Évidemment il n'avait pas eu l'intention d'avancer que tout fils de l'homme a le droit d'en faire autant [2]. C'eût été trop fort! Mais que signifiait donc ce terme de Fils de l'homme, et pourquoi Jésus se l'appliquait-il? Ce problème est aujourd'hui encore très agité dans les écoles : comment les Pharisiens l'auraient-ils résolu?

Quelques-uns d'entre eux, les plus doctes, ont pu se souvenir de la vision de Daniel et de cet être céleste, semblable à un fils d'homme, qui venait sur les nuées [3]. Mais qu'avait de commun cette apparition avec Jésus de Nazareth? Ce n'était pas non plus celle du Messie, puisque l'apparence humaine de Daniel venait du ciel, et que le Messie devait naître de David, en véritable fils de l'homme.

1. Mc., II, 9-11.
2. Opinion de Wellhausen.
3. Dan., VII, 13.

Or c'est précisément ce qu'il eût fallu concilier, et les Pharisiens ne lisaient pas dans leurs livres le secret de cette énigme. Jésus devait la résoudre dans sa personne, mais il jugeait prudent de préparer les esprits. Ce n'était pas recourir à l'équivoque que de choisir une expression marquant énergiquement la nature humaine qu'il avait revêtue dans sa réalité, et qu'un jour, au jour de sa comparution devant le Sanhédrin, il révélerait comme le terme même que Daniel avait employé pour manifester son origine céleste. Le mot de Messie y était moins propre, car il excitait les espérances de libération mêlées à des désirs moins purs de domination, de tueries et de pillage; il risquait de faire littéralement tourner les têtes. Il fallait d'abord vider ce titre royal — que Jésus ne devait pas abdiquer, — de son sens profane, l'épurer, le spiritualiser et en même temps l'étendre à l'humanité tout entière. Le Fils de l'homme a été le terme choisi par Jésus pour amener les Juifs à la notion du salut universel, le même pour tous, annoncé par leurs Écritures.

Vocation de Lévi. Scandale des Pharisiens (49).

Lc., v, 27-32; xv, 1-2; Mc., II, 13-17; Mt., IX, 9-13; XII, 7.

La fonction d'un publicain était tellement méprisée que Jésus se compromettait gravement aux yeux des Pharisiens en invitant à le suivre un homme encore attaché à cette charge, assis à son bureau. Il y a plus! Les chrétiens savaient que Jésus avait appelé un publicain, et s'inclinaient. Mais, par respect pour les Apôtres, ils préféraient ne pas désigner trop ouvertement celui qui avait été l'objet de cette miséricorde. C'est pour cela, pense-t-on, que s. Marc et s. Luc ont parlé de Lévi, nom inconnu dans le catalogue des Douze Apôtres. Il a fallu l'humilité reconnaissante du premier évangéliste — et cela est bien près d'être une signature, — pour donner ici à Lévi le nom de Matthieu, en ajoutant dans le catalogue officiel des apôtres sa qualité de publicain. Que le même homme ait porté deux noms, cela est rendu vraisemblable par un usage assez courant. Mais

qu'il est donc difficile, même aux chrétiens, de comprendre que l'appel de Jésus est le plus noble de tous les titres!

Donc Jésus, passant au bord du lac, aperçut Lévi, fils d'Alphée, faisant son office de publicain. Il lui dit : « Suis-moi. » L'homme se lève et suit.

Il suit Jésus, et son obéissance est joyeuse. Il prie le Maître à un repas dans sa maison. Et naturellement il invite quelques-uns de ses anciens confrères dont la probité était peut-être irréprochable[1]. Mais il y avait là aussi des « pécheurs ». Pécheurs devant Dieu, quelques-uns sans doute; les autres, même s'ils pratiquaient la loi morale, ne se souciaient pas des précautions pharisiennes pour éviter les impuretés légales. Le seul fait de manger avec des païens était abominable, et il se présentait dans ce monde peu scrupuleux. Jésus cependant accepte de prendre place parmi eux, et il n'en redoute même pas le contact pour ses disciples.

Les Pharisiens se seraient souillés en pénétrant dans la salle à manger. Ils attendent donc les disciples à la sortie, et n'osant encore s'adresser au Maître, craignant de le mettre sur ses gardes, ils leur disent à eux, sans même le nommer[2], — mais à quel autre auraient-ils eu à faire? — « Comment se fait-il qu'il mange avec des publicains et des pécheurs? » Les disciples n'y avaient peut-être pas pensé; triste état d'âme! — Jésus répond à leur place : « Ceux qui se portent bien n'ont pas besoin d'un médecin, mais les malades. » Les Pharisiens ne l'ignoraient pas, et ils se regardaient comme les docteurs-médecins de ce peuple de la terre, nécessairement plongé dans le péché par son ignorance. Mais leur médecine était surtout préventive, car ils étaient bien décidés à éviter les malades de peur de contracter la contagion, sauf à formuler de loin des ordonnances imposantes, dont le premier article était qu'il fal-

1. Les grands publicains de Rome n'acceptaient la ferme des impôts que pour mettre à sac les pays soumis; mais parmi les petits employés plus d'un sans doute faisait son devoir. A plus forte raison un Juif employé par Hérode Antipas avait-il droit aux égards de ses compatriotes. Mais toute la classe était honnie, et les Pharisiens pardonnaient encore plus malaisément à des Juifs de s'y commettre.

2. D'après s. Marc.

lait avant tout les consulter. Jésus, lui, ne craint pas le contact de ces pauvres gens; il le recherche. Des justes comme les Pharisiens n'ont pas besoin de lui. Il n'ajoute pas qu'ils se ferment à eux-mêmes le retour à Dieu par leur orgueil méprisant. Il dit seulement : « Je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs. » Parole vraiment divine! Je ne suis pas venu... Où était-il donc auparavant? N'appartenait-il pas à la terre, lui qui venait de se dire fils de l'homme?

Une question sur le jeûne (50).

Lc., v, 33-39; Mc., ii, 18-22; Mt., ix, 14-17.

Peu après, c'était un jour de jeûne pour les Pharisiens et les disciples de Jean. Le jeûne, pour les Grecs, n'était guère qu'une abstention d'aliments. Les Juifs connaissaient cet usage, mais chez eux la privation de la nourriture avait le caractère d'un symbole; c'était une façon de s'humilier, de se faire petit, d'apaiser la colère divine, ou d'en accepter les conséquences; le jeûne était essentiellement un rite de pénitence et de deuil. La loi ne le prescrivait qu'un seul jour, celui de l'expiation. Celui-là était obligatoire pour tous. Mais on jeûnait aussi en souvenir des grandes calamités nationales, comme la prise de Jérusalem par les Chaldéens, le 9 du mois d'Ab[1]. Les Pharisiens avaient sans doute d'autres jeûnes, sans parler de ceux de pure dévotion, que les disciples de Jean pratiquaient comme eux, suivant en cela l'exemple de leur Maître, le grand ascète. Le commun du peuple, engagé dans des travaux pénibles, ne s'imposait pas ce fardeau de surcroît, et Jésus n'y avait pas porté ses disciples.

Qui pouvait le trouver mauvais? Tout d'abord les Pharisiens et les disciples de Jean. S. Luc nomme les premiers, s. Matthieu les seconds, s. Marc ne nomme personne. Les commentaires désagréables se murmurèrent dans différents milieux, mais ceux qui prirent la parole, sûrement animés

1. Environ le 14 juillet.

de l'esprit des Pharisiens, durent affecter de n'avoir pas été poussés par un esprit de caste. Ce sont des spectateurs qui se déclarent, ou plutôt des observateurs. Ils s'informent cette fois auprès de Jésus, mais toujours selon leur manière oblique, sur les motifs que peuvent avoir ses disciples de ne pas imiter les personnes de piété, eux que sans doute il a choisis pour les conduire dans des voies plus parfaites que celles du commun.

Jésus répond par une comparaison dont la pointe regardera sa propre personne. Les amis du fiancé, que la langue imagée des Sémites nommait « les fils du baldaquin nuptial », chargés de préparer le festin, de l'égayer par leurs propos et leurs chants, ces joyeux compagnons d'une vie que l'époux abandonne, ne doivent pas, tant que la fête n'est pas achevée, prendre les allures de la tristesse. On leur enlève l'époux : lorsqu'il sera entré dans sa vie nouvelle, il leur sera loisible d'exprimer des regrets, mais non pas tant qu'ils lui font encore compagnie. Jésus lui-même est cet époux. Des jours viendront où il sera enlevé à ses amis : ce jour-là ils jeûneront !

Ainsi donc Jésus prévoyait qu'il serait séparé de ses disciples. Aurait-il le temps de régner avec eux? Mais était-il seulement question de règne? La prophétie était discrète. Elle laissait cependant une impression de mélancolie : Jésus enlevé aux siens, et ceux-ci dans le deuil. Elle est claire pour nous, réalisée dans le jour de jeûne à l'anniversaire de la mort du Christ, et aux jours qui précèdent cette douloureuse commémoraison.

La réponse de Jésus justifiait donc ses disciples : sa présence était une joie qui leur ôtait tout motif d'exprimer des sentiments de tristesse, sans autre raison que d'adopter une pratique des Pharisiens, comme faisaient docilement les disciples du Baptiste. Il voulut cependant aller plus au fond des choses. Ses disciples n'étaient pas seulement auprès de lui pour être les compagnons de sa vie. Il leur inspirait par sa doctrine un esprit nouveau. Certes cet esprit n'était pas en contradiction avec l'essentiel de la Loi, Jésus l'affirmera plus tard clairement. Mais il n'était point question alors d'un précepte de la Loi. Les Pharisiens y avaient

ajouté des pratiques nouvelles, comme pour la préserver plus sûrement des injures du temps. Fâcheux système! Lorsqu'un vêtement est usé, on ne s'avise pas d'y mettre une pièce neuve, car au moindre mouvement cette pièce se détache, emportant encore quelque chose de l'ancienne étoffe qui l'entoure, de sorte que la déchirure se fait plus grande Et lorsque des outres sont fatiguées d'avoir été ballottées sur le dos des ânes, est-ce le moment d'y mettre du vin nouveau? Il continuera de fermenter et fera éclater les outres. Qu'on ne demande donc pas à ses disciples, imbus d'un esprit nouveau, de s'associer à des pratiques inspirées par l'esprit de l'ancienne Loi. Ce raccommodage n'aboutirait qu'à mieux manifester le délabrement des institutions telles que les Pharisiens les ont comprises. Le jeûne n'est pas condamné; il est même prévu pour l'avenir, lorsque, le sentiment religieux ayant été renouvelé, il sera pratiqué avec une intention nouvelle : « Vin nouveau dans outres neuves! »

Sans doute cette leçon était plus profonde que claire à la surface. Jésus, disposant de l'avenir, comptait sur lui pour élucider ses paroles dont nous sommes à même de pénétrer le sens. Les personnes mal intentionnées qui l'avaient interrogé soupçonnaient une atteinte à la Loi dans l'avenir, mais elles ne pouvaient tirer qu'un maigre profit de leur embûche. Puisqu'en somme le jeûne n'était pas obligatoire, les disciples n'étaient pas coupables. Il n'en était pas moins vrai que la solution avait un accent peu sympathique pour les pratiques pharisiennes. L'hostilité allait croissant, et s'irritait de ne pas découvrir le motif qui en ferait une cause sacrée. Le sabbat devait fournir cette occasion.

Les épis arrachés le jour du sabbat (51).

Lc., VI, 1-5; Mc., II, 23-28; Mt., XII, 1-8.

Jésus passait le long des blés avec ses disciples. Ceux-ci, ayant faim ou par une distraction machinale, arrachèrent des épis pour goûter le grain déjà mûr, mais encore tendre. On touchait donc tout à fait à la moisson. Si l'entretien avec la Samaritaine eut lieu les orges déjà blanchissantes, et

s'il s'agit ici du froment, plus agréable au goût, on peut supposer un intervalle de quinze jours à trois semaines, l'altitude étant égale. Sur les bords du lac la moisson se fait plus tôt que dans la plaine de Naplouse. Mais peut-être Jésus était-il alors sur le plateau qui surplombe le lac, dans la plaine de Hattin, au début de juin.

Le fait de couper quelques épis ou de cueillir en passant quelques figues était conforme à l'usage, et n'avait rien de répréhensible. Mais cela se passait un jour de sabbat.

La journée étant consacrée au repos, on ne doit faire que de courtes promenades, mais on sort volontiers. Aujourd'hui encore tous les Juifs de Jérusalem sont hors de chez eux, cheminant à pas lents dans l'enceinte des *eroubin*[1]. Jésus n'avait pas excédé pour la distance, puisqu'on ne le lui reproche pas, mais n'est-ce pas un travail interdit que de frotter des épis pour en extraire le grain?

Cette question nous fait sourire; elle était grave pour les Juifs. La moisson le jour du sabbat était formellement interdite par la Loi[2]. La casuistique pharisienne avait assimilé à la moisson tout acte de même nature, si léger qu'il fût[3]. On le lit dans les livres rabbiniques[4], et aussi qu'il était interdit de cueillir les fruits et même de monter sur un arbre, de peur de les détacher sans le vouloir. Bien plus, le sabbat étant une loi de la création obligeait toute la nature, aussi était-il interdit de manger un œuf pondu le jour du sabbat, ou un fruit tombé d'un arbre[5]. Le reproche des Pharisiens est donc parfaitement vraisemblable. Il s'adresse au Maître, comme responsable, et sans même qualifier de disciples ceux qu'il vise[6]. C'est toujours l'insinuation qui ne voudrait pas paraître malveillante. Assurément ce que les disciples font n'est pas permis. On est dis-

1. Grâce à des fils placés en l'air comme ceux du télégraphe, plusieurs maisons sont censées n'en faire qu'une. Toutes les maisons des Juifs ne sont pas reliées de la sorte, mais il y en a.

2. Ex., xxxiv, 21.

3. Strack et Billerbeck, I, p. 617.

4. Voir dans la Michna, traité *Chabbat*, vii, 2, la liste des 39 sortes d'ouvrages prohibés.

5. *Bessa*, I, 1; *Pesahim*, IV, 8b.

6. D'après Mc., ii, 24.

posé à supposer charitablement qu'ils ont des raisons, mais il faudrait voir.

Jésus répond par un exemple tiré de l'Écriture, par un fait du jeune roi David, au temps de ses épreuves, quand il était l'élu de Dieu. Dans ce cas le sabbat n'était pas en jeu, mais bien un point de droit non moins expressément réglé par la Loi. Les prêtres seuls étaient autorisés à consommer les *pains de proposition*[1], c'est-à-dire exposés sur un autel dans le sanctuaire en la présence de Dieu. David ayant faim et pourvoyant au besoin de ses compagnons. avait obtenu du grand prêtre[2] qu'on lui livrât les pains sacrés qu'on venait de remplacer par du pain chaud.

Était-ce bien là une violation de la Loi? Le grand prêtre ne l'avait-il pas plutôt interprétée sagement dans un cas de nécessité? Il est vrai que les disciples n'avaient pas cette excuse, mais aussi leur dérogation était beaucoup moindre. L'essentiel était de remonter à la raison d'être de la Loi, quand elle n'est qu'une ordination positive, sans qu'aucun principe éternel y soit engagé. C'était le cas du sabbat. En obligeant les Israélites au repos ce jour-là, Dieu avait procuré leur avantage : son dessein n'était pas de les assujettir à un précepte absolu, sans aucune considération des circonstances et de la portée des actes. En un mot, selon la formule hardie de Jésus : « Le sabbat a été fait pour l'homme, et non l'homme pour le sabbat. »

Cette formule radicale est dans s. Marc, et il n'y a aucune raison d'en suspecter l'authenticité. Mais il y ajoute une déclaration qu'on ne comprend que par le texte de s. Matthieu : « en sorte que le Fils de l'homme est maître, même du sabbat. »

Cette conséquence n'est pas moins authentique que le principe, et vraisemblable, si l'on remarque le dessein de Jésus de ne pas répondre aux rusés Pharisiens par la ruse, en déclinant l'honneur d'inaugurer un ordre nouveau. Non,

1. Lév., XXIV, 5 ss.

2. I Rois, XXI, 2 ss. Ce texte nomme Ahimélek le prêtre; son fils Abiathar étant présent (I Rois, XXII, 20), qui lui succéda aussitôt après. S. Marc dit : « sous le grand prêtre Abiathar », car ce nom qui revient souvent dans la Bible était lié à celui de David par un synchronisme courant.

il tient au contraire à mettre en pleine lumière sa mission, sans cependant la revêtir d'un aspect messianique. Dans les conflits précédents il a revendiqué le pouvoir de remettre les péchés, étant le médecin venu pour guérir ceux qui étaient infectés de cette maladie; il a annoncé un ordre de choses nouveau, dépendant de sa personne. Maintenant il affirme qu'il est maître, même du sabbat[1]. Selon sa méthode d'induction, accessible aux plus simples, il vient de rappeler que dans le Temple les prêtres se livrent à des occupations qui violent en apparence le sabbat, et cependant on les juge irrépréhensibles. Or il y a parmi eux désormais quelqu'un qui est plus grand que le Temple, le Fils de l'homme. Celui qui remet les péchés est aussi le Maître du sabbat. Maître déjà dans ce sens qu'il est juge de ce qui peut être permis à ses disciples. Maître aussi dans un sens plus absolu que l'avenir fera comprendre. La Loi n'est pas menacée dans son principe, puisque le repos hebdomadaire sera toujours utile à l'homme, et lui donnera le loisir de s'approcher plus aisément de Dieu, mais enfin le pouvoir du Fils de l'homme, délégué à son Église, s'est exercé par le choix d'un jour commémoratif de la résurrection du Christ, et non plus du repos divin après la création, symbole de la conservation du monde.

L'homme à la main desséchée guéri un jour de sabbat (52).

Lc., VI, 6-10; XIV, 3b; Mc., III, 1-5; Mt.; XII, 9-13.

La question du sabbat était soulevée, question alors et toujours brûlante. Nous avons vu à Jérusalem un haut commissaire, ancien ministre de la couronne britannique, faire deux kilomètres à pied et en grande tenue, le jour de la fête du Roi, pour ne pas imposer à son chauffeur d'automobile une violation du sabbat. Et tel savant qui a composé une brochure pour soutenir que la loi de Moïse n'est pas immuable[2] éprouverait les mêmes scrupules quant à ce point fondamental.

1. Mt., XII, 5 s.
2. *The law of change in the Bible*, par Harold Wiener.

C'est bien sur ce point décisif que le conflit avec les Pharisiens allait devenir mortel. Le fait que nous proposent ici les trois premiers évangélistes est un cas type, dans lequel une légalité sans entrailles s'oppose en vain au cœur compatissant de Jésus, source éternelle de la charité chrétienne.

Jésus était de nouveau dans la synagogue, et il y avait là un homme dont la main était desséchée. Les Pharisiens connaissaient assez Jésus pour soupçonner qu'il serait enclin à le guérir. Mais oserait-il, un jour de sabbat? Et alors, quelle occasion certaine de l'accuser pour un fait personnel en pleine synagogue, sans respect pour le lieu et la foule des fidèles scandalisés!

Jésus ne se dérobe pas cette fois non plus, quoique le danger soit plus pressant. Il révèle même ouvertement le principe contenu dans le cas concret de ce malheureux. Il le fait avancer au centre de l'auditoire : Ne vaut-il pas mieux, un jour de sabbat, faire du bien que du mal, sauver une vie plutôt que commettre un meurtre? — Nous penserions que, sans se compromettre, les docteurs auraient pu répondre affirmativement. Cette solution si générale n'aurait pas empêché de discuter sur les hypothèses particulières. Ils se taisent néanmoins, parce qu'ils sont décidés à ne faire aucune concession qui les entraînerait malgré eux par orgueil peut-être, ne se souciant pas d'échanger des arguments avec cet apprenti logicien, par dureté de cœur sûrement, car l'infirme est là, sous leurs yeux, son infirmité supplie, et ils ne veulent rien dire qui autorise Jésus à la guérir. Des savants modernes leur donnent raison : la jurisprudence des rabbins autorisait à agir dans un péril de mort, mais non pas autrement; or dans ce cas rien ne pressait. On voyait que Jésus entendait aller plus loin. Il suggérait que la valeur morale d'une action la rendait licite le jour du sabbat, au risque de heurter les surcharges qu'une logique trop étroite avait inspirées aux légistes : ne pas répandre de l'eau sur un membre foulé, ni faire couler le sang d'une blessure. Les adversaires de Jésus se dirent qu'il n'y avait qu'à le laisser s'enferrer : décidément l'occasion était bonne. Alors Jésus les regarda avec tristesse, à cause

de l'endurcissement de leur cœur, et même avec colère, passion sacrée notée cette fois seulement, et par un seul évangéliste[1], tant elle parut peu compatible avec sa bonté !

La colère cependant demeura inactive, et la bonté se fit jour. Sur l'ordre de Jésus l'homme étendit sa main et la ramena vivante et mobile.

Premier dessein de perdre Jésus (53).

Lc., vi, 11; Mc., iii, 6; Mt., xii, 14.

C'en était trop. Les Pharisiens étaient désormais fixés. On les bravait, et depuis longtemps; maintenant ils avaient une raison, qu'ils jugeaient bonne, et les témoins ne manquaient pas. Comme on était sur le territoire d'Hérode Antipas, il était à propos de s'entendre avec quelques personnes influentes de cette petite cour. Une réunion secrète fut tenue, et l'on discuta sur les moyens de perdre le novateur, sans cependant arrêter aucun plan.

III. — INAUGURATION DE LA DOCTRINE ÉVANGÉLIQUE.

Choix des douze Apôtres (54).

Lc., vi, 12-16; Mc., iii, 13-19; Mt., x, 1-4.

C'est ici un moment décisif du ministère de Jésus. Tout d'abord il a seul prêché la pénitence, en vue du règne de Dieu prochain. Les évangélistes n'ayant reproduit qu'un trait particulier de cette prédication, on est porté à penser qu'elle se tenait dans le ton des anciens prophètes, surtout d'Isaïe, en insistant sur le caractère miséricordieux de l'intervention divine, comme il avait fait à Nazareth. Déjà cependant il avait groupé auprès de lui les disciples de la première heure, et il leur avait adjoint le publicain Lévi, nommé désormais Matthieu. Nathanaël était, selon toute

1. Mc., iii, 5.

vraisemblance, devenu Barthélemy. D'autres, dont nous ignorons le nombre, s'étaient habitués à vivre plus ou moins souvent dans sa compagnie. L'opposition instinctive des Pharisiens, leurs questions insidieuses, avaient été pour le Maître une occasion de révéler que sa doctrine contenait un principe nouveau. Il avait fait entrevoir que lui disparu, son œuvre serait néanmoins continuée[1]. Il fallait donc former ces successeurs, leur conférer une autorité dérivée de la sienne, les avoir pour premiers auditeurs de son programme et ensuite pour témoins. Jésus s'arrêta au chiffre de douze qui était celui des douze tribus d'Israël. De même que les patriarches nés de Jacob étaient pour tout le peuple les ascendants glorieux dont chaque tribu se prévalait, rappelée par une origine commune au sentiment de l'amitié, ainsi les douze seraient les pères du nouvel Israël qu'il était venu fonder.

Avant de faire cette démarche qui réglait déjà le dessein de son œuvre, Jésus recourut à la prière : il monta sur la montagne et passa la nuit dans une instante supplication. Étant homme il devait prier; étant notre modèle il invitait dès lors son Église à instituer des prières spéciales pour implorer de Dieu des pasteurs fidèles.

Sur douze, sept étaient déjà admis dans une intimité privilégiée Nous ne savons quand les autres s'étaient sentis attirés vers lui : c'étaient Thomas, et Jacques, fils d'Alphée, pour le distinguer du fils de Zébédée, Simon surnommé en araméen *qanana*, c'est-à-dire zélé, mais non pas nécessairement le zélote, quoiqu'il n'y ait en grec qu'un seul mot pour les deux sens. Nous disons « les Zélotes » pour désigner une secte animée d'un zèle farouche pour l'indépendance absolue d'Israël, obéissant à Dieu seul. Le principe était louable, l'exécution fut trop souvent entachée des pires excès. Le surnom, maintenu à Simon dans le catalogue des apôtres, doit pour cela même être entendu dans le sens plus général d'un zèle ardent pour Dieu. Simon est ordinairement associé à un Judas que nous prononçons Jude, pour le distinguer du traître. Dans le même but Luc le

1. Mc., II, 0.

nomme fils de Jacques, Marc et Matthieu ne le citent que par son surnom de Thaddée, « à la forte poitrine ». Le dernier est Judas Iscariote, c'est-à-dire l'homme de Quérioth, petite ville au sud de la Judée. La présence du traître dans l'énumération des Douze prouve à elle seule que ce nombre avait été institué par Jésus ; on n'aurait pas osé introduire Judas dans le groupe des intimes, si le fait n'avait été de notoriété publique.

Simon, quoiqu'il n'eût pas été le premier à venir trouver Jésus, est toujours nommé le premier, avec son surnom de Pierre ; c'est déjà un indice de la situation tout à fait singulière et plus haute qu'il occupait parmi les disciples. André son frère n'est pas toujours à la seconde place. Jacques et Jean seront plus d'une fois associés à Pierre dans la faveur du Maître ; Jésus donna à ces deux frères le nom de Boanergès, fils du Tonnerre, à cause de leur ardeur impétueuse.

Le Sermon sur la montagne (55-75).

Mt., V-VII ; Lc., VI, 17-49.

Les Douze étaient choisis pour être des chefs : ils ne l'étaient pas encore. Ils devaient cependant être initiés les premiers à la doctrine du règne de Dieu. Après quelques suggestions lumineuses, Jésus allait indiquer ouvertement quelle position était la sienne par rapport à la Loi révélée, et à quelle perfection supérieure il invitait ceux qui voudraient le suivre. Cette déclaration comportait une certaine solennité. Cependant tout apparat est exclu. Ceux qui lisent l'évangile avec la même simplicité qu'il a été écrit sont frappés de ce trait de la physionomie de Jésus il aime si peu la pompe et l'éclat, qu'il serait choquant d'évoquer le théâtral, même pour l'écarter. On a cependant comparé son sermon sur la montagne à la promulgation de la loi ancienne sur le mont Sinaï. Mais où sont les éclairs, les tonnerres, l'effroi sacré qui saisit les Israélites, l'ordre qui leur est donné de ne pas approcher de la montagne fumante ? Comme il avait eu pour tribune une barque, Jésus s'assied à terre, entouré par

la foule. S'il est sur une montagne, c'est qu'il y était monté pour prier et élire ses apôtres et que la foule l'a suivi. Pour plus de commodité, sans quitter les hauteurs, il est descendu des sommets vers une plaine où tout le monde pouvait tenir à l'aise[1]. Le plateau de Qoroun-Hattin, dominé par des collines, mais fort élevé, et très éloigné de Capharnaüm, réalise assez bien ces conditions. D'autres ont proposé *Um Barakât* (la mère des bénédictions) près de Tâbga

L'ébranlement avait été si général que la Galilée n'était plus seule à s'émouvoir. On était venu du sud même de Jérusalem, de cette Idumée, récemment conquise par les rois Asmonéens, encore sourdement hostile. Des habitants de Tyr et de Sidon, à l'extrême nord de la terre promise, venaient aussi solliciter des guérisons. Jésus, voyant cette foule attentive, ouvrit la bouche et parla.

Son discours a été rapporté de deux façons assez différentes, par s. Matthieu et par s. Luc. On conclurait à deux discours, si les ressemblances n'étaient si étroites, et surtout si l'on pouvait supposer que Jésus a prononcé deux fois un discours inaugural. Mieux vaut reconnaître que Luc, écrivant pour les gentils convertis, s'en est tenu à ce qui regardait la perfection nouvelle, la loi de charité, tandis que Matthieu a conservé fidèlement ce qui donnait à l'allocution son caractère historique, l'opposition des deux doctrines et le lien qui les unissait, la charité, dépassant la légalité et pourtant sortant de la révélation ancienne comme le fruit qui tient la promesse des fleurs. C'est donc au texte de s. Matthieu qu'il faut recourir pour goûter la physionomie primitive de la composition : on croit entendre les paroles, le ton, l'accent même de Jésus. Pour cela il faut le lire. Nous ne pouvons songer ici qu'à une analyse discrète.

Le sermon se compose d'une sorte d'introduction, qu'on nomme béatitudes, quoique Luc leur ait donné une contrepartie en marquant le malheur des dispositions contraires ; ce contraste en effet n'ajoute rien d'essentiel.

1. Il est très aisé de concilier Mt. qui parle d'une montagne et Lc. qui parle d'un lieu en plaine, car Lc. lui aussi a placé le choix des disciples sur la montagne; il indique seulement que Jésus est descendu et s'est arrêté sur un endroit plat. — Voir Pl. VIII, pour un site près du lac.

Le corps du sermon se compose de deux points : quels sont les rapports de la doctrine de Jésus avec la Loi et les Prophètes, de son esprit avec l'esprit des Pharisiens hypocrites? Et quels doivent être les sentiments et les pratiques des disciples ?

Une brève péroraison invite à l'action.

L'introduction renferme à elle seule toute une doctrine, chère aux mystiques de tous les temps, déjà largement esquissée par s. Augustin et s. Thomas d'Aquin et que Pascal a fait goûter aux modernes : la vérité n'est féconde dans les âmes, bien plus, elle ne peut être comprise, que si la volonté, ou comme on dit le cœur, est déjà bien disposé à l'égard de Dieu. S'il n'éprouve aucun sentiment pour Dieu, l'intelligence est aveugle. Il faut donc tout d'abord que les penchants les plus ordinaires à l'homme, qui sont pour les biens temporels, soient remplacés par des appréciations toutes contraires sur la vraie valeur des biens, les apparents qui plaisent aux sens, et ceux qui sont véritables. Il faut opérer ainsi une sorte de renversement des valeurs, se convaincre que le bonheur se trouvera à la fin réalisé en faveur de ceux qui paraissent dépourvus de ces avantages fallacieux que l'on recherche si fort.

Dans s. Luc l'opposition est si tranchée entre la pénurie et le rassasiement, les larmes et le rire, qu'un lecteur superficiel se laisserait facilement aller à demeurer dans l'horizon terrestre. En bon révolutionnaire, Jésus aurait promis aux misérables une revanche sur les riches qui les méprisent aujourd'hui. Et cette revanche, il l'aurait fait espérer prochaine. Mais qu'a de commun cette soif des biens du monde, apaisée par une prise de possession en esprit de vengeance, avec l'appel au renoncement qui retentit dans tout l'évangile? Comme s. Matthieu, s. Luc a indiqué dès la première ligne le ton selon lequel il faut lire. La transformation s'opérera, mais dans le règne de Dieu, c'est-à-dire ici dans le royaume de Dieu, au delà de tous les temps. Jésus est si loin d'exciter ses disciples à s'emparer des biens temporels dont ils sont très peu favorisés, qu'il leur promet encore des humiliations et des mauvais traitements à cause de son nom; car la récompense

sera dans le ciel. Il faut donc reconnaître que les formules absolues et abruptes de Luc, à la manière violemment contrastée des Sémites, si elles sont primitives, avaient besoin d'être nuancées en faveur des autres lecteurs comme elles le sont dans le s. Matthieu grec. C'est ainsi qu'une clef musicale est répétée à chaque ligne de peur qu'on n'oublie qu'elle régit tout le morceau. Matthieu ne dit pas seulement « les pauvres », il ajoute : « en esprit », c'est-à-dire ceux qui ont conscience de leur impuissance à satisfaire leurs aspirations vers le règne de Dieu. Ceux qui ont soif sont altérés « de la justice ». Les miséricordieux, ceux qui ont le cœur pur, ceux qui s'efforcent à faire régner la paix, sont déjà sur la route du royaume de Dieu : il faudra donc entendre dans le même domaine de la vie religieuse et morale ceux qui sont doux, et ceux qui pleurent. De la même manière, posséder la terre en héritage ne sera pas agrandir ses domaines, mais entrer dans le ciel comme fils de Dieu.

La seule rémunération de la terre pour les disciples sera d'être persécutés, comme l'ont été les prophètes de l'ancienne histoire d'Israël

Ce retour sur le passé qui fait des disciples de Jésus les continuateurs des prophètes amorce non sans élégance le premier point du sermon. Quelle est la situation de Jésus par rapport à l'ancienne loi[1] ?

C'est une des difficultés les plus graves du Nouveau Testament, une difficulté que les Apôtres durent résoudre sur plusieurs points, car le Maître n'avait donné qu'un principe général et quelques rares applications. On prétend même que s. Paul n'est pas d'accord avec Jésus sur le principe. Le Maître affirme que la Loi ne passera pas; le disciple la tient pour abrogée. Et il ne suffit pas de répondre que Jésus a voulu dire qu'il donnait à la Loi toute sa perfection : que

1. Nous avons donné dans le Commentaire de s. Matthieu les raisons de regarder comme des additions au discours primitif des passages qui d'ailleurs ne sont pas dans le discours de Lc., à savoir Mt., v, 13-16; v, 18; v, 25-26; vi, 7-15 (le *Pater*); vi, 19-34; vii, 7-11; vii, 22-23. Mt. a cependant établi un lien étroit entre les versets 17 et 18 du chap. v, et révélé le sens complet de la perpétuité de la Loi, soit par la place qu'il donne à cette idée, soit par les mots qui terminent le v. 18.

vaut cette affirmation qu'aucun *iota* ou aucun *trait* de la Loi ne passera, s'il est avéré que les chrétiens ont rejeté la circoncision, le propre signe de l'alliance entre Dieu et son peuple ?

On sait qu'un *iota* est la forme grecque du nom de la plus petite lettre de l'alphabet hébreu, *iod,* et qu'un *trait* est une minutie de l'Écriture. Faut-il prêter à Jésus cette prétention des rabbins que rien ne serait changé au texte écrit de la Loi, pas même une lettre, jusqu'à la fin du monde? Ils ont pris les précautions les plus minutieuses pour assurer cette intégrité, comptant les lettres, s'assurant que chaque copie les contenait toutes. Jésus n'était point animé de ce zèle pointilleux.

A-t-il voulu dire du moins que toutes les ordonnances de la Loi seraient conservées? S. Paul se serait donc mis en contradiction avec lui. Et s. Matthieu l'aurait mis en contradiction avec lui-même dans tout ce qui suit. En cela aussi les rabbins entendaient la perpétuité d'une façon puérile et irréalisable. Pour eux la Loi est une liste d'ordonnances, les unes positives, les autres négatives, dont on peut faire le compte, mais auxquelles on ne doit ni rien retrancher, ni rien ajouter. Or aucune loi ne peut réaliser cette réussite pendant une longue durée. La loi mosaïque a été modifiée dans le cours des temps, et Moïse lui-même a complété dans le désert des lois promulguées à jamais[1]. « A jamais » signifie ici la stabilité des lois opposée à des commandements d'un jour. Nous ne devons pas être dupes d'une opinion rabbinique, inconciliable avec la vie

Jésus s'élevait bien au-dessus de cette conception, lorsque, prenant la Révélation comme un tout, comprenant la Loi et les Prophètes, il a affirmé son droit non pas de la changer, mais de la parfaire, c'est-à-dire de la conduire à sa perfection[2]. Le sens de ces paroles ne peut être douteux. Il doit donc servir de base pour expliquer cette autre parole plus malaisée à entendre : « Je vous le dis en vérité, jusqu'à ce que passent le ciel et la terre, pas un iota ni un trait de

1. Nombres, IX, 6 ss. par rapport à Ex., XII, 14 ss.
2. Mt., V, 17.

la Loi ne passera, jusqu'à ce que tout arrive[1]. » Le but de la double déclaration ne peut être que d'étendre la loi de l'immutabilité essentielle et du perfectionnement à la période qui commence. Il ne faut pas entendre que Jésus est venu *accomplir* la Loi et les Prophéties, et que rien ne passera de la Loi et des Prophéties jusqu'à ce que tout soit *accompli*[2]. Ce serait regarder sa mission seulement comme un terme. C'était un terme, mais c'est aussi un commencement. La Loi et les Prophètes, c'est la vérité religieuse et morale. La manière dont une vérité *arrive*, c'est de demeurer immuable dans sa substance, en devenant plus claire, en dominant plus de concepts, en manifestant plus de fécondité.

La vérité en Dieu est infiniment active. Celle qu'il révèle aux hommes ne peut être lettre morte L'erreur change et disparaît. La vérité ne change pas; elle se perfectionne par un véritable développement sans lequel elle ne serait pas une vérité humaine vivante. L'ancienne révélation ne perdra ni un iota ni un trait de ses éléments constitutifs : il y a là une parabole latente. Comme un scribe veille avec un soin jaloux à n'omettre aucun iota ni aucun trait qu'il regarde comme essentiels à une bonne lecture, ainsi Dieu a soin de tous les germes qu'il a déposés dans la révélation. Le Christ apporte un développement essentiel : un pareil bond ne se renouvellera pas. Cependant cette vérité accrue subsistera toujours, elle aussi, jusqu'à son entier développement selon les desseins de Dieu. Elle se développera par un progrès véritable, soit par suite de révélations privées, soit par la méditation des vérités révélées, soit même par leur pratique, toujours sous l'influence de l'Esprit[3]. Nier que le Christ ait eu en vue les temps qui suivront sa mission temporaire, c'est lui faire dire que le monde finira avec lui[4].

1. Mt., v, 18.
2. Accomplir ne signifie pas perfectionner, mais exécuter.
3. Jo., xvi, 12 s., donne la clef de ce passage difficile : « l'Esprit de vérité vous guidera vers la vérité tout entière ».
4. Voir les admirables explications de la pensée de Newman, avec toute leur portée, dans la conférence de M. Jacques Chevalier à Oxford (*Les lettres*, juillet 1927) : « L'identité des formes ne peut être qu'une identité de mort : une identité de vie suppose un changement continu, dont la continuité

Le principe posé, Jésus en tire quelques applications. La Loi interdisait l'homicide, Lui ne veut pas même qu'on se mette en colère; non seulement on doit pardonner : on doit poursuivre la réconciliation, même si l'on n'a aucun tort. La Loi condamnait l'adultère : il faut l'entendre de tout désir mauvais. La Loi permettait la répudiation; ce n'était qu'une tolérance temporaire, la perfection que Lui exige, c'est l'union des époux, la mort seule ayant le pouvoir de dissoudre le mariage[1]. La Loi interdit le parjure, le vrai disciple évitera les serments et se contentera de dire oui ou non. La Loi prescrivait le talion : « Œil pour œil, dent pour dent. » Jésus ne la condamne pas expressément; la vengeance privée s'était d'abord donné libre cours dans des sociétés dépourvues d'une forte autorité publique réprimant le crime; il avait fallu la contenir dans les bornes de la réciprocité et de l'égalité des dommages. L'idéal serait de ne pas résister au mal lorsqu'on en est seul personnellement victime. Et voici l'expression héroïque d'une patience surhumaine : « Si quelqu'un te soufflette à la joue droite, tends-lui aussi l'autre. » Où l'on voit assez que Jésus n'impose pas un précepte; il vise aux étoiles pour obtenir du moins un peu de complaisance. « Si quelqu'un te réquisitionne pour un mille, fais-en deux avec lui. »

L'enseignement de la Loi, des Prophètes et des Psaumes, insistait sur l'amour du prochain. Quel était ce prochain? La question reviendra plus tard[2]. Sûrement c'était une catégorie privilégiée, et il était une autre catégorie, celle des ennemis, qu'un bon israélite, comme certains psalmistes, croyait légitime de haïr et de maudire, comme étant aussi les ennemis de Dieu.

La Loi n'interdisait donc pas la haine, pourvu qu'elle fût motivée, et c'était bien ce que pensaient les Pharisiens. Jésus parlant une langue sémitique, dépourvue de nuances soit pour exprimer des sentiments intermédiaires, soit

même suffit à assurer l'unité et l'identité... Il y a dans le temps quelque chose qui change toujours, mais qui ne change que pour permettre à quelque chose de demeurer le même... », etc.

1. La question a été solennellement posée par les Pharisiens : nous y reviendrons (sur Mc., x, 11 ss. et Mt., xix, 9), p. 391 ss.

2. P. 315 ss.

pour distinguer un ordre positif d'une simple tolérance, résume l'opinion courante qu'on croyait traditionnelle d'après la Loi : « Tu aimeras ton prochain et tu haïras ton ennemi[1]. »

Mais Lui comprend mieux la force envahissante du précepte de l'amour. La charité oublie les injures, nous le savions déjà ; elle va plus loin : elle s'étend aux ennemis, elle n'a pas d'autres limites que la bonté du Père des cieux qui fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons. Aimer ses amis seulement, les publicains savent le faire. Le disciple visera plus haut : il n'a d'autre modèle que Dieu : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait. »

Insensiblement Jésus a passé d'un commandement expressément formulé dans la Loi écrite à un dicton où l'on croyait avoir enfermé tout l'esprit de la Loi. A l'insuffisance de la Loi, à une intelligence qui la fausse, il a opposé la perfection qu'il était venu enseigner. Il aborde maintenant des pratiques qui sont bonnes en elles-mêmes, mais qui ne sont vraiment agréables à Dieu que si elles sont exercées uniquement pour lui. Comment lui plairaient-elles si celui qui donne l'aumône, ou qui prie, ou qui jeûne, cherche à se faire valoir aux yeux des hommes? Ce peut toujours être le fait de quelques personnes isolées, mais Jésus vise une classe d'hypocrites. Il ne veut pas désigner plus clairement les Pharisiens; personne ne pouvait s'y méprendre. Le Talmud de Jérusalem parle d'une classe de Pharisiens qui mettent sur leurs épaules leurs bonnes actions, afin de s'en glorifier[2]. C'était un trait bien connu de la secte. L'élite religieuse d'Israël était convaincue que l'honneur de Dieu lui était confié. Il en résultait que les bonnes ou les mauvaises actions des Juifs glorifiaient ou dépréciaient leur Dieu auprès des Gentils. Ce sentiment de

1. Mc., v, 43. La première partie est écrite dans la Loi (Lév., xix, 18), mais non la seconde. Aussi bien la Loi n'est pas alléguée textuellement. On voit bien ici que Jésus oppose la révélation ancienne mal comprise à sa révélation à lui, qui s'appuie sur l'ordre formel de la Loi, en le faisant déborder sur toutes les situations particulières qui légitimaient dans l'ancienne économie le fait de haïr certains ennemis.

2. Voir Comm. Mc., sur xiii, 40.

responsabilité portait fortement à éviter le mal, mais aussi à le dissimuler lorsqu'on y avait cédé; afin de sauvegarder la gloire de Dieu, on ménageait sa propre auréole. La solidarité d'une secte est encore plus exigeante. Les Pharisiens, qui n'avaient d'autre autorité que leur réputation de science et de zèle religieux, travaillaient à l'honneur de leur corporation en se distinguant du commun du peuple par leur attachement à la Loi et leurs bonnes œuvres. Ils faisaient l'aumône, et ils s'arrangeaient pour qu'on le sût; ils priaient dans les angles des places où ils goûtaient une tranquillité relative, sans laisser d'être vus; ils jeûnaient souvent, et le bon peuple s'extasiait sur leur mine défaite, leurs traits altérés. Ils avaient donc reçu la récompense qu'ils poursuivaient, l'estime des hommes. Pour plaire au Père, il faut le chercher dans le secret. Et Jésus laisse tomber de ses lèvres ces paroles d'un humour si fin, avec une pointe d'exagération exquise : « Lors donc que tu fais l'aumône, ne sonne pas de la trompette... que ta main gauche ne sache pas ce que fait ta main droite[1] »; et encore : « Pour toi, lorsque tu pries, entre dans ta chambre et la porte fermée prie ton Père qui est dans le secret »; et enfin : « Lorsque tu jeûnes, parfume ta tête et lave ton visage. » C'est ainsi qu'il enseignait aux hommes à n'agir que pour Dieu; bien plus d'y mettre une sorte d'affectation jalouse. C'est assez qu'il soit content : qui l'aime vraiment ne veut être vu de personne.

L'admirable c'est que l'amour que l'homme a pour Dieu se répand ensuite sur le prochain. La charité envers le prochain, c'est toute la Loi. On est sûr de la pratiquer à la perfection en suivant une règle bien simple : « Tout ce que vous voulez que les hommes vous fassent, faites-le leur aussi vous-mêmes : car c'est cela, la Loi et les Prophètes[2]. » Oui, mais selon l'esprit nouveau qui les amène à la perfec-

1. Mt., VI, 2. Les Rabbins ont compris ce qu'avait de désagréable une aumône étalée, et ils ont déduit l'obligation du secret du texte de Prov., XXI, 14 : « Un don fait en secret apaise la colère » (de celui à qui on le fait). Cet exemple en apparence semblable montre clairement les différences de l'esprit et de la méthode de l'enseignement.

2. Mt., VII, 12.

tion. Le chef des Pharisiens avant le temps de Jésus, Hillel, disait seulement : « Ce qui ne te plaît pas, ne le fais à aucun autre : c'est toute la Loi, dont tout le reste n'est que l'explication[1]. » Telle est bien en effet la règle de la justice. La charité elle aussi respecte ces bornes qui sont les droits du prochain. Mais cette abstention négative ne lui suffit pas. Avec quelle intensité chacun s'aime, avec quelle claivoyance, quelles industries chacun poursuit son propre intérêt ! Employer la même ardeur au service du prochain, quel idéal ! S. Augustin y voyait une règle d'or. Il va sans dire qu'elle ne sera observée que lorsque l'amour de Dieu aura refoulé l'amour-propre pour donner accès à l'amour du prochain.

La prière aime la solitude : quand le prochain paraît, la charité se fait active. C'est le tout de la nouvelle Loi. L'ancienne était tout entière une exhortation aux œuvres. Les œuvres une fois animées d'un pur amour de Dieu, et du prochain, il n'en faut rien rabattre. Dans son programme, Jésus n'a pas prononcé un mot qui induise à croire que la connaissance de sa doctrine est comme un talisman qui à lui seul garantit la vie éternelle. Loin de là. Celui qui aura écouté ses paroles et même y aura ajouté foi, sera rejeté s'il ne les a pas mises en pratique. La doctrine est distribuée à tous. Elle n'a pas le caractère d'un mystère païen, elle n'en a pas non plus l'efficacité en tant que science privilégiée. Rien non plus d'un pseudo-mysticisme oisif.

Il faut agir. Mais agir pour faire la volonté du Père : « Ce n'est pas quiconque dit : Seigneur, Seigneur, qui entrera dans le royaume des cieux, mais celui qui fera la volonté de mon Père[2]. » Depuis que cette parole a été dite, les penseurs chrétiens ont sondé la valeur des actions morales et les conditions de la perfection chrétienne. De plus en plus leur enseignement se résume en ce point que toute la perfection consiste à s'unir à la volonté de Dieu, à l'accomplir selon ses forces, ou du moins à s'y abandonner. Une seule parole de Jésus faisait déjà toute la lumière.

1. TALMUD, *Chabbat*, 31ᵃ.
2. Mt., VII, 21.

Conclusion

Manifestement d'ailleurs ce discours inaugural, qui a l'aspect et la portée d'un programme, d'un renouvellement, est arrêté pour des temps qui doivent être meilleurs, mais dans les conditions physiques du temps présent. Si Jésus n'a voulu être que le Prophète d'un règne de Dieu établi sur une terre transfigurée, dans l'innocence et le bonheur, après la catastrophe destructrice d'un monde mauvais et condamné, tout le sermon sur la montagne est inintelligible, c'est même un contresens perpétuel. Car les disciples auront besoin de toute leur énergie pour faire le bien, et ils seront entourés de mauvais exemples dont ils auront à se défier. La nouvelle période qui s'ouvre sera encore un temps de lutte. Elle sera d'une durée indéterminée cependant assez considérable, régie par un principe nouveau, mais dans une situation du monde inchangée, puisque l'ancienne loi ne cessera pas de subsister.

Une loi, par définition, implique un niveau de préceptes qui puissent être exécutés par tout le monde. Elle commande, elle ne conseille rien ; libre à chacun de pratiquer quelque chose de plus parfait. Si la loi de Moïse n'avait été qu'une loi réglant la conduite des hommes en vue de leurs devoirs positifs, sociaux et même religieux, on pourrait dire que désormais elle avait cessé d'exister, puisque Jésus propose un autre mobile que l'obligation, celui de la charité, laquelle peut toujours être plus parfaite. A des règles de minimum, il substitue des conseils de perfection qui tendent vers l'infini. L'aspect paradoxal de quelques-unes de ses indications indique bien que sur cette voie la charité pourra toujours se surpasser elle-même. On peut dire vraiment avec s. Paul qu'on n'est plus sous la Loi, mais sous la grâce [1].

Toutefois, la Loi elle-même ouvrait cette perspective dans les brûlantes exhortations du Deutéronome à l'amour de Dieu. Elle devait demeurer toujours par ce principe es-

1. Rom., VI, 15.

sentiel, et toutes les conséquences morales qui en découlent. Jésus a dit d'une façon très simple, intuitive, très concrète, par des exemples, ce que s. Paul établira plus clairement par sa dialectique. L'enseignement du Maître n'en est pas moins très pratique, conditionné si l'on peut dire par les circonstances toujours sensiblement égales dans lesquelles se débat l'humanité. Son intention très claire n'est pas de substituer au régime de la Loi un âge d'or et de rêve, mais seulement de résumer la Loi dans le précepte de la charité, mieux comprise, plus agissante, d'autant plus agissante qu'elle sera encore engagée dans la lutte. Toute cette instruction vise à une amélioration de la justice, afin que chacun, sous le nouveau règne de Dieu, puisse parvenir au royaume de Dieu de l'au-delà, le seul qui soit celui de la béatitude parfaite auprès du Père.

IV. — IMPRESSIONS DIVERSES SUR L'ACTION DE JÉSUS.

Le centurion de Capharnaüm (76).

Lc., VII, 1-10; Mt., VIII, 5-10. 13[1].

Après le sermon sur la montagne, Jésus rentra à Capharnaüm. Sans aucune affectation d'introduire son lecteur dans un milieu historique qui lui serait inconnu, et comme on écrit quand on est sûr d'être compris, s. Luc fait ici allusion à un trait intéressant de l'état social et religieux de la Galilée. Il y avait à Capharnaüm un centurion, c'est-à-dire un officier d'un rang inférieur qui était censé commander à cent hommes. Il était païen. Il eût pu néanmoins être au service d'Hérode Antipas, si le tétrarque était assez riche pour avoir des mercenaires comme son père Hérode le Grand[2], et déjà les rois de Juda avaient eu des chefs commandant à cent hommes[3]. Cependant s. Luc lorsqu'il parle d'un centurion a toujours en vue un officier romain.

1. Avec M. Fillion nous suivons le récit de Luc, plus précis.
2. Josèphe, *Ant.* XVII, VIII, 3.
3. IV Rois, XI, 10.15.

Le centurion était la cheville ouvrière de la légion ; il y en avait aussi dans les cohortes auxiliaires. S'il a plu aux Romains d'installer un petit poste sur les confins des domaines d'Antipas et de Philippe, personne n'avait à le trouver mauvais. Le centurion était donc probablement au service de Rome : et en effet il paraîtra imbu des principes de la discipline romaine. Comme beaucoup de païens de ce temps, il subissait la séduction sérieuse de la religion juive. Les philosophes, même panthéistes, même avec des pratiques idolâtriques, aimaient à parler d'un seul Dieu. Les Juifs étaient donc plus logiques en n'adorant que lui seul. Notre homme ne poussait pas la conséquence jusqu'à professer le judaïsme, mais il avait d'excellents rapports avec les Juifs. Il les chargea donc d'aller porter à Jésus sa requête : il avait un serviteur malade à la mort, et ce serviteur lui était cher. Tous les anciens, surtout en Orient, n'ont pas oublié la nature au point que supposent les atroces dispositions du droit romain ancien envers les esclaves. Un maître s'attachait souvent à un serviteur utile. Encouragé par ce qu'il avait entendu dire du pouvoir extraordinaire de Jésus, le centurion le priait de venir guérir son serviteur. Les Juifs chargés du message étaient convaincus que Jésus, bon israélite, ne refuserait pas cette grâce à un étranger qui avait poussé la complaisance jusqu'à bâtir pour eux la synagogue du lieu [1], où lui-même a prié, a entendu et a commenté la Loi. Ils exposent leur requête. Jésus les suit. Mais voici qu'un scrupule a surgi dans l'âme de l'honnête centurion. Plusieurs fois sans doute des Juifs étaient venus chez lui sans trop craindre de se contaminer, grâce à leur soin de se purifier ensuite. Mais un homme comme Jésus! Si c'est un homme, car le centurion le compare peut-être aux demi-dieux dont il a entendu parler. Lui qui n'avait pas osé se présenter en personne, comment inviterait-il un être, assez puissant pour opérer des miracles, à franchir le seuil de sa demeure? Il envoie donc des amis pour lui dire :

1. On sait qu'on a découvert à *Tell-Hum*, l'ancienne Capharnaüm, les ruines encore très belles d'une synagogue. Elle ne datait que de la fin du IIe siècle après J.-C., mais peut-être était-elle bâtie sur l'emplacement de l'ancienne synagogue ; voir Pl. VIII, 2 et Pl. IX.

« Seigneur, ne vous donnez pas cette peine, car je ne suis pas digne que vous entriez sous mon toit... Mais dites un mot, et que mon serviteur soit guéri ! » Il connaît la merveilleuse action de la parole, l'efficacité d'un ordre donné. L'ordre sort des lèvres et va au loin atteindre son but. Lui-même l'a éprouvé bien souvent avec ceux qui lui sont soumis . « Va, viens », et c'est chose faite.

Jésus l'admira, avec cette nuance de surprise que contient l'admiration, car il suivait en tout les données normales de sa nature humaine. Et il prononça : « Je vous le dis, même en Israël je n'ai pas trouvé autant de foi. » Au même moment le centurion avait la joie de voir son serviteur guéri.

L'Église lui a fait l'honneur de mettre ses paroles sur les lèvres qui vont recevoir le corps eucharistique de celui qui vient pour le salut de l'âme.

La résurrection du fils de la veuve à Naïm (77).

Lc., VII, 11-17.

Jésus pouvait plus encore. Sa parole ramène une âme du lieu mystérieux qui les abrite après leur séparation du corps. La scène est touchante, racontée par s. Luc avec un pathétique discret. Un jeune homme, déjà la proie de la mort, porté en terre sur un brancard. Un fils unique. Une mère veuve. Une foule émue. Le Seigneur touché de compassion, qui ose dire à la mère : « Ne pleurez pas ! » Il touche le cercueil ouvert, commande au jeune homme de de se lever, et le rend à sa mère. Le peuple s'écrie : Un grand prophète a été suscité parmi nous; Dieu a visité son peuple. Ils admiraient ce pouvoir souverain; il fallait aimer aussi cette bonté. Le nom de *Nein* évocateur de ce souvenir est encore celui d'un petit village au sud-sud-est de Nazareth (*en-Naṣira*), presque en face du Thabor.

1. Lc., VII, 6 s.



1. MACHÉRONTE. — Colline où s'élevait la forteresse.



2. TIBÉRIADE. — Tempête sur le lac.
(American Colony, Jerusalem, Copyrighted.)

La mission du Baptiste et celle du Fils de l'homme (78-79).
Lc., VII, 18-35; XVI, 16; Mt., XI, 2-19.

Si Dieu avait visité son peuple, c'était donc que le Messie était venu. La grande question commençait à s'agiter. Elle devait l'être surtout passionnément parmi les disciples de Jean-Baptiste, que leur maître avait d'abord prévenus de l'avènement de celui qui devait venir, et qui avait désigné Jésus comme destiné à enlever le péché du monde. Jean était toujours dans sa prison, à Machéronte d'après Josèphe, c'est-à-dire loin de la Galilée, sur les montagnes qui surplombent à l'Orient la mer Morte[1]. Mais ses disciples étaient admis à s'entretenir avec lui; ils lui rapportaient les différentes phases de l'activité de Jésus, annonçant le règne de Dieu comme lui-même l'avait fait, chassant les démons, guérissant les malades. Tout cela était extraordinaire, mais ne prouvait pas qu'il fût le Messie. Selon l'opinion courante des Docteurs, les miracles avaient déjà été l'œuvre des prophètes : Élie et Élisée avaient même ressuscité des morts : autre était la mission du Messie. Les disciples de Jean ne croyaient donc pas que Jésus fût le Messie. Mais Jean s'était prononcé. Allait-il revenir sur sa parole, douter de l'apparition qu'il avait eue au baptême, se contredire lui-même en doutant de Jésus? Ce ne peut être la pensée de s. Matthieu et de s. Luc quand ils ont rapporté le dessein formé par Jean d'envoyer à Jésus deux de ses disciples pour lui demander : « Es-tu celui qui vient, ou en attendrons-nous un autre? » « Celui qui vient », c'était le terme même dont s'était servi Jean[2] pour désigner celui qui devait baptiser dans l'Esprit-Saint, et purifier l'aire en la débarrassant de la paille. Loin d'oublier ce qu'il a dit, s. Matthieu y renvoie donc en quelque façon. Mais cela même nous éclaire sur l'état d'esprit du Baptiste. Pourquoi le Fort qu'il avait annoncé tardait-il à remplir dans tout son éclat le rôle

1. Voir Pl. XI, 1.
2. Mt., III, 11.

qui était le sien? N'en conclura-t-on pas qu'il faut en attendre un autre? Il ne doute pas de la mission de Jésus, mais le temps lui est long dans le cachot de Machéronte. Et il pense aussi à ses disciples, dont le doute n'est pas dissipé.

La réponse de Jésus ne saurait être une simple affirmation de ce que Jean sait déjà, et que ses disciples savent aussi, puisqu'eux-mêmes l'ont informé. Pour en comprendre la portée, il faut avoir pesé la valeur d'un argument tiré de l'Écriture. Les miracles, pensait-on, ne sont pas une preuve suffisante de messianisme. Prenez garde cependant qu'ils sont donnés comme tels dans Isaïe, dont le texte était aisément reconnaissable [1], quoique Jésus ne veuille pas le nommer :

« En ce jour-là, les sourds entendront les paroles du livre;
sans ombre et sans ténèbres, les yeux des aveugles verront.
Les humbles se réjouiront en Iahvé,
et les plus pauvres exulteront dans le Saint d'Israël [2]. »

Ce que l'Écriture enseignait ainsi, c'était de ne point borner la portée des miracles au fait matériel de la guérison. Étaient guéris ceux qui avaient assez de foi pour le demander, et le miracle augmentait leur foi. Les oreilles entendaient la parole et les yeux s'ouvraient à la vérité. Pour tout dire : « les pauvres recevaient la bonne nouvelle du salut [3] ».

Le règne du bien était donc commencé. Jean, aussi bien que Pierre, rêvait d'un Messie triomphant. Qu'il laisse faire celui qu'il a reconnu comme l'ouvrier de l'Esprit-Saint!

Lorsque le Sauveur conclut : « Bienheureux celui pour qui je ne suis pas un objet de scandale », il ne condamne pas son ami, auquel il va rendre hommage. Il met en garde contre cette tentation toujours aux portes d'exiger de Dieu des œuvres éclatantes, parce qu'on n'a pas compris que ses voies sont patience et douceur.

Les disciples de Jean ne jugèrent pas cette réponse trop

1. Is., XXIX, 18 s. et LXI, 1.
2. Is., XXIX, 18. Trad. Condamin.
3. Is., LXI, 1, parole que Jésus s'était appliquée à Nazareth.

insuffisante, ni indigne d'être rapportée à leur Maître. La comprirent-ils? Eux disparus, Jésus voulut faire connaître le lien voulu de Dieu qui unissait la mission de Jean à la sienne, le dessein qui subordonnait l'ancienne alliance au règne de Dieu, l'inintelligence des docteurs qui avaient méconnu Jean et qui étaient en train de méconnaître le Fils de l'homme. Il se solidarise avec Jean, ce qui prouve bien qu'il ne l'a pas jugé fléchissant dans son témoignage de précurseur[1].

Jésus demande donc à la foule s'ils sont allés au désert pour voir un roseau agité par le vent? Mais on ne se dérange pas pour aller voir, au bord du Jourdain ou près des sources, ces forêts de roseaux qui ondulent à tous les souffles. Et comme Jean était encore présent à la pensée, on comprend que Jésus l'oppose à un roseau flexible comme le type de l'intégrité indomptable. Sont-ils donc allés à la recherche d'un homme vêtu avec les raffinements du luxe? Ils savaient trop quel était le rude accoutrement du Baptiste. Sous ces vêtements que jadis portait Élie, c'est un prophète qu'ils voulaient entendre. Et c'était bien un prophète, celui qui était chargé d'annoncer la venue de Dieu. C'est au nom de Dieu que Malachie avait écrit :

« Voici que je vais envoyer mon messager et il déblaiera le chemin devant moi[2]. »

Plus loin le précurseur est identifié à Élie par Malachie : « Aussitôt après la venue du précurseur, *le Seigneur* fera son entrée dans son palais ou dans son temple, il viendra s'établir au milieu de son peuple, donnant ainsi satisfaction à l'attente impatiente dont il est l'objet[3]. »

Cette prédiction, Jésus la sait réalisée, il la réalise en sa personne. Élie qui devait venir avant le Seigneur, c'est en réalité Jean-Baptiste.

Le messager du Seigneur est donc plus qu'un prophète, ou s'il est un prophète, c'est le plus grand de tous, le plus

1. Nous avons expliqué cet épisode de la façon qui nous a paru la plus conforme au texte. Une autre opinion très autorisée estime que Jean, parfaitement éclairé, n'a envoyé ses disciples que dans leur intérêt à eux.

2. Mal., III, 1. Trad. Van Hoonacker.

3. Commentaire de M. Van Hoonacker.

grand des fils de la femme. Qui songerait cependant à le comparer à celui qu'il annonce, puisque toute sa gloire est de l'annoncer? Il y a plus. Jean a été suscité pour clore l'économie de la Loi et des Prophètes. Désormais le règne de Dieu est commencé, déjà on le prend d'assaut, les violents s'en emparent, c'est-à-dire ceux qui sacrifient tout à cette conquête. Et ce règne est tellement au-dessus de l'alliance du Sinaï, elle est si bien le terme entrevu par les prophètes, que le moindre dans ce règne de Dieu est plus grand que Jean. Jésus ne parle point ici des rangs dans le ciel : — il se défendra d'y assigner des places [1], — mais de la dignité suréminente de chacun des membres du nouveau régime. Le principe est posé : il est réservé à s. Paul d'expliquer comment le baptême reçu avec foi dans la mort rédemptrice du Christ est supérieur à l'ancienne circoncision.

Ceux qui entendaient le Maître étaient excusables de n'avoir point pénétré ce mystère. Mais un dédain affecté était sans excuse, celui des directeurs spirituels s'arrogeant le droit de tout juger et de tout condamner. Jean-Baptiste était venu sous les dehors d'un ascète. Certes, cela paraissait admirable. Mais quoi? On pouvait y voir un artifice du démon. Le Fils de l'homme buvait et mangeait comme les autres hommes. Il n'y avait donc rien à attendre d'un glouton, porté au vin, ami des publicains et des pécheurs.

Que fallait-il donc pour contenter ces critiques atrabilaires?

Ils ressemblaient à un groupe d'enfants maussades qui ne trouvent jamais à leur goût les jeux de leurs camarades. Ceux-ci ont bien droit de leur faire ce reproche :

Nous avons joué de la flûte pour vous, et vous n'avez pas dansé; nous nous sommes lamentés et vous ne vous êtes pas battu la poitrine.

C'est ainsi que les Juifs d'humeur chagrine s'isolent et se tiennent à l'écart de l'élan religieux que Dieu met en branle. Heureusement d'autres sont plus dociles. Ce sont les fils de la Sagesse, car ils ont compris ses voies, et, lui rendant

1. Mt., xx, 20 ss.

hommage, ils la justifient contre ses calomniateurs.

Dans cette instruction, occasionnée par la question des envoyés du Baptiste, c'est toute l'économie de l'ancienne alliance que Jésus a acceptée, tout en la subordonnant à la nouvelle, sans rupture, sans rien abandonner, mais en établissant dans les termes les plus forts la supériorité du nouvel ordre. Toute la théorie de s. Paul est là, excluant d'avance celle de Marcion qui condamnait d'une autre façon la Sagesse en rejetant l'Ancien Testament. Aucun passage ne donne mieux à entendre comment Paul n'est vraiment que ce qu'il a voulu être, un disciple du Seigneur, et combien différente était la qualité de son génie. Il raisonne, il démontre par l'Écriture et par la raison. Dans les paroles de Jésus, aucune trace de réflexion ni d'effort logique : il voit le plan divin se réalisant déjà, aucun tourment de la pensée pour obliger les mots à rendre des concepts nouveaux · tout est simple et familier comme toujours, avec des comparaisons et des symboles que chacun pouvait comprendre; la lettre de l'Ancien Testament elle-même sert à révéler plus clairement que l'œuvre que Dieu devait faire est faite par Jésus. Si l'on rejette l'authenticité de ces paroles, il n'y aura plus de bonne raison de lui en attribuer aucune. S'il a parlé de la sorte, que penser de lui? Mais si grand qu'il se laisse entrevoir, il ne dit rien qui autorise l'attente oisive d'un règne de Dieu venu du ciel entièrement parfait. Car ce règne est déjà commencé, et quelques-uns font une sorte de violence pour y entrer. D'autres se refusent froidement. Ayant méconnu le message du Baptiste, ils bouchent leurs oreilles à l'évangile.

Ils ne pénètrent pas les desseins de Dieu, jugeant tout selon leur fantaisie, trouvant toujours prétexte à se dérober.

La pécheresse pardonnée (80).

Lc., VII, 36-50.

Cette sainte violence faite au règne de Dieu en la personne de celui qu'on nommait avec mépris « l'ami des pécheurs »,

c'est le fait de la pécheresse dont s. Luc a raconté le pardon C'est ici surtout qu'il faudrait renoncer à tout commentaire, lire et pleurer.

Quelques Pharisiens n'avaient pas adopté la tactique de se tenir sur la réserve, n'abordant Jésus que pour l'embarrasser par leurs questions. On peut croire du moins que Simon qui invita le Maître à sa table éprouvait pour lui quelque sympathie naturelle, sans renoncer pour cela à l'observer.

On était quelque part en Galilée. Jésus était couché, comme les autres, sur un lit bas, les genoux repliés et les pieds naturellement tournés vers la place laissée libre au dehors de la rangée des convives. Une femme se présente, une pécheresse, et connue comme telle dans la petite ville. Elle portait un vase d'albâtre rempli d'huile parfumée. Son dessein était donc d'oindre les pieds de Jésus avec cette huile pour la laisser ensuite s'évaporer lentement. En présence du saint et sans même qu'il la regarde, puisqu'elle est placée derrière, près de ses pieds, elle fond en larmes, et comme elle était déjà penchée pour l'onction, ses pleurs inondent les pieds. N'ayant point elle-même prévu cette explosion, elle dénoue rapidement sa chevelure, essuie les pieds de Jésus, et les baise avant de les oindre d'huile.

Jésus laissait faire, il n'avait donc pas horreur de ce contact, il ne faisait pas le geste réprobateur d'une personne vertueuse compromise. Il devait cependant savoir qui elle était, sinon par la renommée, du moins par le don de prophétie, s'il était vraiment prophète, pensait le pharisien Simon. Il était prophète, car il lit dans le cœur de son hôte, et lui propose une parabole : Deux débiteurs ne pouvaient s'acquitter ; le créancier leur remet leur dette, à l'un cent deniers, à l'autre cinquante. Lequel des deux aimera davantage son bienfaiteur? Un pessimiste dans le ton de La Rochefoucauld eût trouvé là une occasion de sonder la perversité humaine : plus on reçoit de bienfaits, plus on conçoit de haine. Simon, un peu surpris qu'on lui propose un doute si facile à résoudre, répond cependant avec le sérieux des Pharisiens, selon les simples données des faits et du bon sens · « Je suppose que c'est celui auquel il a remis le plus. »

— Le maître lui remontre doucement que c'est le cas de la pécheresse, comparée au juste qu'il est. N'ayant rien à se reprocher envers Jésus, il ne lui a rendu aucun de ces offices dus à ceux qu'on honore. Correct, à peine, et froid. La pécheresse... avec quelle indulgence Jésus raconte son amour repentant! Luc a dit qu'elle avait baisé ses pieds, Jésus : « Depuis que je suis entré, elle ne cessait pas de baiser mes pieds »; tant il avait été sensible à cette charité repentante! Comment va-t-il conclure? « Elle a témoigné beaucoup d'amour, parce qu'il lui a été pardonné beaucoup », paraîtrait la déduction la plus logique de la parabole. Mais le Maître ne s'assujettit pas à un parallélisme exact de la réalité avec la parabole, destinée seulement à mettre les esprits sur la voie. La pécheresse est là, qui attend son pardon, et Dieu ne pardonne qu'à ceux qui l'aiment. L'âme ne peut demeurer dans l'indifférence envers son Dieu. Le péché fait obstacle à la charité; si elle pénètre, le péché est effacé. Aussi Jésus prononce cette parole, d'où sortira toute la théologie du pardon, en suivant le mouvement actuel de son cœur : « Ses nombreux péchés lui sont pardonnés, parce qu'elle a aimé beaucoup. » La parabole retourne sa pointe contre ceux qui sont dans le cas de Simon : on a peu à leur pardonner, mais ils n'aiment guère.

Ne peut-on donc pas aimer Dieu d'un grand amour sans l'avoir au préalable offensé? A Dieu ne plaise! On comprend assez que le divin médecin voulait encourager les pécheurs; plus tard les pleurs d'Augustin couleront au souvenir de la pécheresse. Il voulait avertir aussi ceux qui se croient dispensés d'aimer Dieu beaucoup parce qu'ils se sentent assez justes pour qu'il n'ait rien à leur pardonner.

Tout cela s'entend de l'offense envers Dieu, de l'amour de Dieu qui enlève l'offense. Et pourtant la pécheresse n'a témoigné d'amour qu'à Jésus. Avec quelle simplicité il représente Dieu, tenant comme adressées à Dieu les assurances de repentir rendues à sa propre personne!

La curiosité historique, qui ne perd jamais ses droits, descend de ces hauteurs pour s'enquérir du nom de cette femme. Problème célèbre. De nos jours la critique indépendante affirme que l'onction de la pécheresse est une autre

version de l'onction de Béthanie [1]. C'était aussi l'opinion de Clément d'Alexandrie, ou plutôt le résultat d'une confusion qui s'était faite dans sa mémoire [2]. Plusieurs Pères ont été du même avis. Dès lors la pécheresse n'est autre que Marie, sœur de Marthe et de Lazare. Mais les deux onctions diffèrent par le lieu : l'une en Galilée, l'autre près de Jérusalem ; par le temps : l'une au début du ministère, l'autre huit jours avant la Passion ; elles diffèrent surtout par l'esprit : l'une aboutit au pardon, l'autre est un pressentiment de la sépulture. Dans les deux cas figure un Simon, mais ce nom était commun.

Aussi les écrivains catholiques sont-ils unanimes à distinguer les deux onctions. Alors la situation est renversée : le texte du Nouveau Testament n'offre aucune raison d'identifier la pécheresse de Galilée avec la très honorée Marie de Béthanie [3]. La tradition ne saurait être invoquée, car il n'existe aucune tradition cohérente [4]. Il est vrai que l'église latine est pour l'unité, mais seulement depuis s. Grégoire le Grand et l'église grecque a toujours été contraire.

Si la pécheresse ne peut être Marie de Béthanie, et si l'on identifie cette Marie avec Marie-Magdeleine, elle ne sera donc pas non plus Marie-Magdeleine. Mais il est impossible de considérer comme la même personne Marie de Béthanie et Marie, originaire de Magdala, venue de Galilée pour suivre Jésus. S. Jean les distingue très nettement. Marie-Magdeleine n'étant pas Marie de Béthanie, comme elle était de Galilée, elle pourrait être la pécheresse. Tout dépend de la pensée de s. Luc. Aussitôt après la scène du pardon, il nomme des femmes guéries par le Sauveur et qui lui témoignaient leur reconnaissance en pourvoyant dans une certaine mesure à ses besoins. L'une d'elles était Marie, surnommée Magdeleine, c'est-à-dire originaire de Magdala, de

1. Mc., Lc., Jo., n. 228 de la Synopse.
2. Voir *Revue biblique*, 1912, p. 504-532 : *Jésus a-t-il été oint plusieurs fois et par plusieurs femmes ?*
3. Jo., xi, 2 doit s'entendre de ce que l'évangéliste va raconter.
4. Le R. P. Urbain Holzmeister, S. J., conclut son étude très diligente : « De toute cette enquête il résulte très clairement cet unique résultat : la question posée de savoir s'il existe une tradition cohérente (pour l'unité) n'est certainement pas à résoudre dans le sens affirmatif (*Zeitschrift für katholische Theologie*, rédigée par les Pères Jésuites d'Innsbruck, 1922, p. 584).

laquelle étaient sortis sept démons. Il la présente donc comme une figure dont il n'a pas encore parlé. La possession démoniaque ne suppose nullement une vie coupable. Elle ne l'exclut pas non plus! On pourrait donc à la rigueur supposer que Luc n'a pas voulu faire connaître les fautes de Marie-Magdeleine, devenue disciple fervente et vénérée des premiers chrétiens, et qu'il s'est abstenu à dessein de l'identifier avec la pécheresse. Celle-ci, qui ne peut absolument pas être Marie de Béthanie, pourrait être Marie-Magdeleine[1]. Mais si Luc a voulu dissimuler leur identité, elle ne ressort donc pas de son texte, bien au contraire, et il n'a révélé à personne une autre intention secrète.

Les partisans de l'unité des trois femmes ont recours à des arguments psychologiques. Il leur semble reconnaître la même personne avec son tempérament, ses manières, son même ardent amour. Cette raison n'est pas sans force à propos de Marie sœur de Marthe dans Luc, et Marie sœur de Marthe dans Jean : c'est bien la même femme qui écoute avidement Jésus, sans s'agiter pour le servir, et qui demeure à la maison jusqu'à ce que sa sœur l'appelle, tandis que Marthe sert Jésus et va à sa rencontre. Cette Marie très aimante à coup sûr et très aimée, mais si calme, a-t-elle le caractère de Marie de Magdala, ardente, active, inquiète, rêvant l'impossible, telle que s. Jean la montre au tombeau du Sauveur? Marie de Magdala et la pécheresse seraient plutôt de la même trempe. Mais ne faut-il pas conclure avec Bossuet : « Il est plus conforme à la lettre de l'évangile de distinguer trois personnes[2] »?

M. Fillion comme le R. P. Knabenbauer penche évidemment pour la distinction, soutenue par « de graves savants, de la trempe d'Estius, de Tillemont, de Calmet, de Mabillon ».

1. Sur Magdala, auj. *Mejdel*, voir Pl. XIX, 1.
2. Cité par Fillion, II, p. 329.

Les vrais parents de Jésus (81-83).

Lc., VIII, 1-3; Mc., III, 20-21; Lc., VIII, 19-21; XI, 28; Mc., III, 31-35; Mt., XII, 46-50.

En choisissant lui-même les Douze Apôtres, Jésus avait enseigné à jamais que l'autorité spirituelle dans son Église serait conférée à des hommes appelés spécialement pour remplir cet office. Mais quels auxiliaires ne trouvent-ils pas dans les femmes dévouées consacrées à Dieu ou demeurant dans le monde, et qui prennent à leur charge de moindres soins? Cela aussi était figuré et même déjà en germe dans la générosité de quelques femmes qui elles aussi voulurent suivre Jésus par reconnaissance pour ses bienfaits et l'aider de leurs ressources, puisque désormais la prédication ne lui laissait plus le temps de travailler de ses mains, comme il avait fait si longtemps. S. Luc en nomme quelques-unes : Marie distinguée des autres Marie par son surnom de Magdeleine, Jeanne, femme de Chouza, intendant d'Hérode, car un titre comme ministre des finances eût été trop prétentieux, enfin Suzanne. Mais il ajoute qu'il y en avait beaucoup d'autres. Sans doute ne doit-on pas se représenter tout ce monde groupé à la suite du Maître, comme une sorte de procession permanente. On s'arrangeait pour qu'il ne fût jamais seul, ni dépourvu du nécessaire. Si les Douze n'étaient pas toujours là, il semble bien que ni Pierre ni Jacques et Jean ne quittaient Jésus, du moins en Galilée.

Il se formait ainsi autour de lui comme le noyau d'une nouvelle famille selon l'esprit. Il voulut apprendre à tous, pour les y encourager, qu'il ne tenait qu'à eux d'en faire partie. Ainsi l'esquisse de l'Église serait déjà nettement tracée.

Déracinés comme nous sommes, ne tenant plus — et trop souvent si peu — qu'à la famille la plus rapprochée, nous avons peine à comprendre la force des liens qui unissaient les anciens, et non pas seulement en Orient, dans cette famille plus étendue qu'on peut nommer le clan. L'Orient a mieux conservé jusqu'à nos jours cette constitu-

tion primitive. Elle y fait naître d'admirables dévouements. Elle y est souvent aussi un grave obstacle à l'indépendance du prêtre, qui se doit également à toutes ses ouailles. Au temps de Jésus, en Grèce et en Italie, la cité, petite patrie locale, s'était formée en groupant les clans, et faisant prévaloir son droit, attirait à elle le meilleur des affections. En Palestine la famille-clan existait seule, responsable du bien de ses membres qui lui appartenaient plus étroitement dans l'attachement commun de tous les Israélites envers la nation.

Il est donc très naturel, et très conforme aux mœurs, que la parenté de Jésus se soit émue de son activité dévorante, qui risquait de consumer ses forces. Un jour entre autres, bloqué dans une maison avec ses disciples, il ne pouvait même pas prendre de nourriture. « Les siens », qui n'étaient donc pas les disciples, enfermés avec lui, mais des parents dans un sens assez large, sortirent de chez eux pour se saisir de lui, car on disait[1] : « Il est hors de lui. » Leur démarche part assurément d'un bon naturel. Ils se demandent si Jésus n'en fait pas trop, ne risque pas de s'égarer, et ils prétendent le faire rentrer dans son cercle de famille, le rendre à ses occupations habituelles. Peut-être aussi craignent-ils de porter la responsabilité de tout ce bruit. A lui seul cet épisode prouverait la parfaite ingénuité et la véracité de Marc.

D'où venaient ces parents? Quelques-uns de Capharnaüm même. Mais le bruit fâcheux a pu gagner Nazareth, et les parents venaient probablement en partie de là. Ils arrivent, et à ce moment les trois premiers évangélistes mettent en scène la mère et les frères de Jésus. Ce n'est point Marie sa Mère qui a pris l'initiative du mouvement, ce sont les principaux du clan. Mais une mère ne pouvait se désintéresser de l'issue : sa place était là, quand bien même elle n'eût pas partagé les inquiétudes générales. Sa confiance aux noces de Cana marquait d'avance qu'elle ne s'y laisserait

1. J'ai d'abord traduit : « ils disaient », mais je pense qu'il faut se rendre aux raisons de M. Turner (*The Journal of theological studies*, XXV, p. 383 s.). Ces braves gens ne viennent pas *parce qu'ils* disaient, mais *parce qu'ils* avaient entendu dire.

pas entraîner Les frères sont ceux que Marc appelait les siens, donc des parents qui n'étaient pas nécessairement des frères, au sens que nous donnons à ce terme

Pénétrer auprès de Jésus était impossible. On le fait prier de venir. Quelqu'un lui dit : « Voici dehors ta mère et tes frères qui te cherchent. » Lui . « Qui sont ma mère et mes frères? » Et jetant un regard sur ceux qui étaient en cercle autour de lui, il dit : « Voici ma mère et mes frères. Quiconque fait la volonté de Dieu, celui-là est mon frère, et ma sœur, et ma mère [1]. » La parenté spirituelle était fondée, la grande fraternité qui comprend, comme dit Luc, tous « ceux qui écoutent la parole de Dieu et la mettent en pratique [2] ».

Cette réponse contient donc un point essentiel de la doctrine; elle indique le caractère de la prédication de Jésus, l'appel le plus cordial aux bonnes volontés, avec l'assurance de rencontrer en échange dans son Cœur ce que les affections humaines ont de plus tendre.

Cela est mis en pleine lumière. D'autres considérations demeurent dans l'ombre Les devoirs sacrés de la famille ne sont pas niés. Jésus ne renie pas sa Mère. On voit seulement qu'il attache plus de prix à ses sentiments envers Dieu qu'aux soins dont elle a bercé son enfance. L'Église, en mettant Marie à la tête de la nouvelle famille spirituelle de Jésus, très haut au-dessus de tous les saints, a interprété sa pensée.

V. — LES PARABOLES DU RÈGNE DE DIEU.

Nature et but de l'enseignement en paraboles (85).

Lc., VIII, 9-10; Mc., IV, 10-12; Mt., XIII, 10-15.

Comme il a exposé, d'une façon relativement longue, le programme de Jésus dans le sermon sur la montagne, s. Matthieu consacre tout un chapitre à une série de paraboles sur le règne de Dieu. Et il est très probable que, dans

1. Mc., III, 33 ss.
2. Lc., VIII, 21.

ce cas aussi, il a groupé dans la série des paroles prononcées en d'autres circonstances; mais s. Marc est d'accord avec lui pour tracer le tableau d'une prédication familière sur le règne de Dieu au bord du lac. Cette instruction importante venait bien au moment où elle figure dans s. Luc et dans s. Marc.

Dès le début, les trois évangélistes ont exprimé le thème de la prédication du Maître comme l'avènement du règne de Dieu. C'est pour cela qu'il avait été envoyé[1]. Il avait annoncé à Nazareth que le temps de grâce était inauguré par sa personne. Il avait invité quelques Galiléens à y travailler avec lui. Devant eux il avait appelé à la perfection un peuple nombreux, et admis dans sa famille tous ceux qui ayant entendu ses paroles se décidaient à les mettre en pratique. C'était donc cela, le règne de Dieu. Jésus l'avait fait entendre assez clairement, lorsque, revenant sur les rapports de la prophétie avec son œuvre à lui, il avait mis au-dessus du plus grand des prophètes le plus petit dans le règne de Dieu. Il semble que le moment était venu de s'expliquer plus complètement sur ce terme, objet de tant d'espérances. Il y eut donc une journée des paraboles sur le règne de Dieu.

Mais voici qui nous paraît étrange. Ce que nous pouvons retirer du nouvel enseignement est moins clair que ce que nous savions déjà! Pour se faire une idée positive de la perfection qui est le règne de Dieu, mieux vaut méditer le sermon sur la montagne que les paraboles qui lui sont expressément consacrées.

D'où vient cet étonnant phénomène? Jésus aurait-il, à partir d'une certaine époque, enveloppé sa pensée sous une forme moins claire? Aurait-il choisi pour cela le genre de la parabole afin de voiler sa pensée et de punir ainsi un peuple qui avait mis de la mauvaise volonté à le suivre? Question célèbre, qui divise les meilleurs esprits, et qui nous oblige à parler avant tout de ce genre littéraire qu'est la parabole[2].

1. Lc., IV, 43.
2. *Revue biblique*, 1909 : *La parabole en dehors de l'évangile*, p. 198 ss. p. 342 ss.

Les paraboles étant un des joyaux de l'évangile, il fallait s'attendre à voir une critique malveillante disputer à Jésus quelques-unes de ses plus belles paraboles et des plus significatives. Pour donner à ces verdicts une base rationnelle objective, cette critique a prononcé : « Parabole et allégorie sont deux choses essentiellement distinctes. Toutes les paraboles de Jésus, autant qu'elles nous sont parvenues avec des garanties d'authenticité, relèvent de la comparaison, non de l'allégorie [1]. » On ajoute, et cela est exact, que la parabole est claire, l'allégorie plus obscure.

Il y a en effet deux figures du discours que l'on doit distinguer, si l'on porte en cette matière l'analyse précise des Grecs. L'allégorie est une suite de métaphores. Dire « il s'est battu comme un lion », c'est une comparaison ; dire : « Lion dans le combat, il se jeta sur sa proie », c'est une métaphore, et même déjà un groupe de deux métaphores, le lion et la proie, et par conséquent un commencement d'allégorie. Pour bien l'entendre, il faut avoir une clef, savoir par exemple que le lion représente Alexandre et la proie Darius Codoman. Si l'allégorie se prolonge, on pourra être embarrassé de savoir ce que désigne chaque image, d'où l'obscurité assez ordinaire de ce genre.

Tandis que l'allégorie est une suite de métaphores, dont chaque terme est un symbole, la parabole est une comparaison unique d'une situation avec une autre, les termes de la parabole n'ayant d'autre raison d'être que d'esquisser une vérité bien connue ou une histoire, sans que ces termes correspondent à chacun de ceux qui devront figurer dans le point à élucider. Les Grecs ont très bien compris que la parabole a pour but de faire de la clarté. Chez eux nous sommes au pays des idées claires. Elle est au fond de toute la dialectique socratique, car Socrate aimait à projeter sur les questions obscures la lumière des conceptions courantes par des exemples familiers. Aristote en a parlé et l'a classée avec sa rigueur ordinaire. Par exemple : Faut-il tirer au sort les magistrats ? Non, car ce serait aussi malavisé que de tirer au sort un pilote : dans les deux cas il faut être compé-

1. Loisy, *Etudes évangéliques*, p. 37.

tent. Peu importe que la comparaison se prolonge et devienne une petite fable, comme celle du cheval qui pour se venger d'un cerf invite un homme à monter sur son dos : il sera vengé, mais il aura perdu sa liberté. Prenez garde, en cherchant un défenseur, de vous donner un maître. Si la situation choisie pour résoudre le cas douteux n'était pas claire en elle-même ou si elle s'y appliquait mal, la parabole serait manquée. Les paraboles de Jésus sont des modèles du genre : elles ne doivent donc pas être obscures.

Telle est bien la rigueur du droit littéraire. Mais le sentiment esthétique ne s'y soumettait pas toujours. La rhétorique elle-même passait condamnation ; elle avait le bon goût de rendre hommage à la beauté d'un genre mixte où se mêlaient la comparaison ou parabole, l'allégorie et la métaphore[1].

Il faut donc simplement constater un défaut d'information de la critique lorsqu'elle prétend ranger parmi les monstres de la mythologie ou de la chimère le mélange de la fable et de l'allégorie[2]. De plus, même si la parabole était consciemment pratiquée comme un genre distinct, elle pouvait être impuissante à faire toute la clarté désirable, à cause du thème choisi.

La clarté que poursuivaient les Grecs était ordinairement celle des choses que la raison peut atteindre. Aussitôt que la raison est parvenue à démontrer l'existence de Dieu, elle avoue qu'elle touche à un domaine qui lui est inaccessible. Le rationalisme grec le plus déterminé et le plus hardi de tous, celui d'Aristote, rendait les armes : « Les êtres non engendrés et incorruptibles sont sans doute précieux et divins, mais c'est eux que nous connaissons le moins... ; sans doute, avec le prix qu'ils ont, un léger contact avec eux nous est plus agréable que la connaissance des choses qui nous entourent, comme il est meilleur de voir la moindre part d'un objet aimé que de connaître avec exactitude beaucoup des autres êtres ; pourtant la proximité de ces

1. *Illud vero longe speciosissimum genus orationis, in quo trium permixta est gratia, similitudinis, allegoriae, translationis* (Quintilien, *Inst. or.*, VIII, VI, 48).
2. Jülicher, *Die Gleichnisse Jesu*, I, 107

êtres, leur parenté de nature avec nous, voilà des avantages en échange de la science des choses divines [1]. »

Les Juifs n'auraient pas consenti à ne posséder des idées claires qu'en renonçant à la connaissance des choses divines : la révélation dissipait pour eux graduellement quelque chose des ténèbres qui nous envelopperont toujours ici-bas. Le mode de cet enseignement était et ne pouvait être que l'analogie des choses créées : connaître Dieu par ses œuvres. Combien insuffisant était ce mode, et quel abîme entre les deux termes de la comparaison ! D'autant que l'esprit sémitique n'était point, comme l'esprit grec, épris avant tout des idées claires. Se transportant comme d'instinct vers ces régions plus élevées, entrevues, mais négligées par Aristote, il n'avait pas acquis la précision dans des enquêtes moins difficiles. Il avait même un certain goût pour cette obscurité voulue qui provoque une recherche plus attentive et fait briller le génie subtil du maître capable de façonner une énigme, utile au disciple qui à force de réflexion l'aura comprise — ou en aura sollicité l'explication.

Les paraboles de Jésus n'ont rien de cette subtilité ; elles n'attirent l'attention que sur leur objet, non sur l'habileté littéraire de l'orateur ; elles sont aussi claires que le permettait le sujet traité, mais elles sont quelquefois mêlées d'allégories. De quel droit trouverait-on mauvais que Jésus se soit servi de la parabole telle que la pratiquait son peuple, sans s'assujettir à une distinction théorique des genres que les Grecs eux-mêmes ne respectaient pas toujours? Plusieurs Pères et des commentateurs anciens ont vu beaucoup trop d'allégories dans les paraboles. S. Chrysostome a perçu nettement leur caractère propre ; il faut se tenir à cette méthode. Mais quand Jésus proposait des paraboles aux Pharisiens pour leur laisser entendre quels châtiments ils s'attiraient par leur obstination acharnée, la comparaison devenait une allégorie, et une allégorie très claire, parce que les termes désignaient des personnes connues, des personnes présentes. Et comme Jésus lui-

1 *Des parties des animaux*, I, 5 ; Trad. Bréhier, Histoire de la philosophie, I, p. 324.

même, qui proposait la parabole, était souvent engagé comme l'agent du règne de Dieu dans le thème qu'il fallait rendre sensible, l'allégorie pénétrait nécessairement, même dans la parabole, et le mettait en scène.

Ce n'est pas à cause de ce mélange que la parabole cessait d'être claire : on dirait bien plutôt que l'allusion à une personne connue la rendait plus saisissante.

Pourquoi donc les évangélistes semblent-ils qualifier tout cet enseignement d'obscur et de volontairement obscur[1]? Cette allégation, certes, est plus obscure que les paraboles, et c'est bien elle qu'il faut scruter comme une énigme; le sens en est d'autant plus difficile à pénétrer que la pensée se présente comme l'exégèse d'un passage d'Isaïe, lui-même très difficile.

Tout est suffisamment clair cependant, si l'on consent à interpréter des paroles prononcées dans une langue sémitique selon les lois de cet esprit, qui fait jaillir la lumière du choc d'expressions très absolues, sans nuances, et opposées les unes aux autres par ces couleurs très tranchées. Au temps d'Isaïe comme au temps de Jésus, Dieu veut le salut de son peuple, puisqu'il suscite un prédicateur, le charge d'un appel à la pénitence véhément, passionnément tendre, menaçant toutefois, afin que rien ne soit épargné pour obtenir ce résultat : la conversion. L'intention de Dieu est évidente, elle doit se dégager du langage qu'il emploie, clair, pressant, obligeant les Israélites à choisir. Or leur choix est prévu, et ce choix les entraînera dans l'abîme. Va donc, dit le Seigneur à son envoyé, avec l'amertume irritée d'un amour déçu d'avance, va leur parler, afin qu'ils s'endurcissent, et qu'il ne leur soit pas pardonné !

Parole étrange, mais d'une émouvante beauté. Ce qui s'était passé au temps d'Isaïe se passa au temps de Jésus; les évangélistes ne purent que le constater, et ils savaient bien que la faute n'était pas imputable à Dieu. C'est à nous d'entrer dans leur pensée en suivant le tour qu'elle a pris. Il est vrai cependant que quant aux paraboles du règne de Dieu, et dans l'intérêt de la foule, Jésus ne s'est pas proposé

1. Mc., IV, 11 ss.

de faire une pleine lumière. Le sujet était de ceux qu'on ne pouvait aborder de front, tant on risquait de se heurter à des préjugés opiniâtres. L'enseignement des rabbins sur ce point était contenu par l'étude des Écritures dans de plus justes mesures, et demandait pourtant à être corrigé[1].

Par ailleurs, sous l'influence d'esprits plus aventureux, le peuple regardait souvent le règne de Dieu comme une intervention fulgurante du Seigneur par le ministère de son Messie, procurant la délivrance politique d'Israël et le châtiment de ses ennemis[2]. On l'attendait avec une confiance aveugle, propre à paralyser tout effort pour établir le vrai règne de Dieu en faisant sa volonté.

A cause de ces nuages amoncelés par l'apocalyptique, il y avait moins de difficulté à faire accepter le sermon sur la montagne, la chose sans le nom, qu'à substituer à une conception fausse la vraie notion de ce que devait être le règne de Dieu. Les rabbins, c'était leur honneur, ne cessaient de prêcher la pratique de la justice pour mériter la récompense du monde futur, celui de l'au-delà, qui devait suivre la résurrection. Exiger une justice plus parfaite que la leur, réaliser la Loi dans son véritable esprit, cela ne risquait point de heurter des bonnes volontés aspirant à quelque chose de nouveau et de généreux. C'était sans doute une manière de faire pénitence, un coup de collier à donner en attendant les joies du règne de Dieu. Avec ce terme naissait la possibilité d'un malentendu. Qu'on s'attachât expressément à ce nom, ou que les espérances fussent concentrées sur le Messie, on se faisait illusion sur le mode de l'intervention de Dieu en faveur d'Israël. C'était cet aspect du règne de Dieu qu'il fallait transformer. Au lieu de courir à la victoire du peuple sous un chef invincible, on devait s'attacher à une doctrine, dont l'efficacité était certaine sur l'humanité tout entière, mais dont les débuts étaient modestes, dont le succès devait être lent, et à laquelle néanmoins il fallait tout sacrifier. Ainsi le règne de Dieu c'était donc si peu de choses au début? Jésus voulut cepen-

1. *Le Messianisme...* p. 148 ss.
2. *Le Messianisme...* p. 116 ss.

dant répondre à l'attente générale, prononcer le mot fatidique, donner au règne son véritable aspect dans les desseins de Dieu, insister même sur les sacrifices qu'on avait à s'imposer. C'était le moment délicat où les auditeurs devaient renoncer à des aspirations grandioses, et cependant faire acte d'adhésion, se donner à l'œuvre, si modeste et si austère qu'elle fût, telle que Dieu l'entendait. Pour préparer les esprits, Jésus se sert des paraboles qui leur donneront à réfléchir, leur permettront de s'informer. Sans être proposé distinctement, l'enseignement de Jésus était suffisamment clair, il parut obscur à ses auditeurs parce que leur cœur n'aidait point l'intelligence : le sermon sur la montagne n'avait pas porté tous ses fruits. Ils rêvaient toujours d'un bonheur temporel qui leur serait octroyé gratuitement. Sans leur dévoiler encore ce que ses disciples devront affronter de renoncement, de souffrances, de sacrifices, Jésus fait cependant un appel à leur bonne volonté. Ils ne veulent pas comprendre.

Le mode si miséricordieux des paraboles, si bien adapté à des intelligences peu cultivées, aussi clair que le permettait l'état des esprits, ce n'est pas encore un châtiment. Mais quand le châtiment aura été mérité, cette bonté méconnue s'ajoutera aux raisons qui ont attiré la justice, au lieu de la miséricorde qui s'offrait : c'est ce que Jésus savait d'avance et que les évangélistes ont constaté. Dieu qui avait tout prévu avait donc dit au Messie, comme autrefois à Isaïe, avec quelle désolation de l'amour dédaigné : « Parle pour n'être pas compris. Répands tant de lumière qu'ils en soient aveuglés ! »

La parabole du semeur (84.86).

Lc., VIII, 4-8 et 11-15; Mc., IV, 1-9 et 13-20; Mt., XIII, 1-9; 18-23.

Donc ce jour-là Jésus avait résolu d'entretenir la foule du règne de Dieu. Le sujet était difficile, et les auditeurs peu disposés à accepter la leçon qui dérangeait si fort leurs espérances d'un bonheur splendide, tombant sur eux sans qu'ils y prissent peine. Pour solliciter à la fois leur intel-

ligence et leur bonne volonté, Jésus proposa des comparaisons dont les termes étaient familiers à tous, sans les appliquer toutefois à son sujet, sinon en général, de façon à piquer la curiosité, et à faire pénétrer peu à peu la lumière.

Le sermon devait être long; la foule, prise sur place, était plus mêlée que celle qui l'avait suivi sur la montagne. Pour avoir la tranquillité nécessaire, le Maître monta dans une barque et s'assit, l'auditoire demeurant sur le rivage face à la mer.

La première parabole fut celle du semeur, si facile à suivre sur les guérets de Palestine. Le semeur jette sa semence et quelques grains tombent le long du chemin, qui n'est séparé des champs ni par des murs ni par des haies. C'est la part des oiseaux. Ne les voit-il pas happer le grain sorti de son sac avant même qu'il ait touché le sol? Çà et là, surtout sur les collines, où l'on utilise le moindre espace, la bonne terre est entourée de roches · le semeur les évite, mais sans y prendre garde il envoie la semence où le rocher affleure, recouvert d'une mince couche de terre, la graine y pousse plus vite, mais elle est bientôt desséchée par le soleil Peu laborieux, car la terre fertile et légère n'invite pas au travail, notre homme n'a pas eu soin d'arracher les épines : il s'est contenté de les couper avec les blés ou les orges. Déjà elles avaient répandu leur semence sur le sol elles croissent avec les céréales plus dru qu'elles, et les étouffent. Cependant la bonne terre reçoit aussi sa part, et elle rend trente pour un, quelquefois même jusqu'à cent[1].

Seul avec ses disciples, Jésus leur expliqua cette parabole qui sert d'ouverture à tout le discours. Le grain, c'est la parole ou la doctrine de Jésus. Nous touchons donc à

1. On aurait peine à constater un tel rendement même dans les parties les plus fertiles de la Galilée : ce chiffre élevé dirige déjà les esprits vers une production qui surpasse celle de la nature. C'était d'ailleurs une expression consacrée, Gen., xxvii, 12. Voir cependant *Biblica*, 1927, p. 84 s., où le R. P. Sonnen, de la congrégation de la Mission parle de graines qui donnent 240 à 250 pour un sur les bords du lac de Tibériade! Lire d'autre part le R. P. Biever dans les Conférences de Saint-Étienne, 1910-1911, p. 274-275.

l'allégorie. Mais on serait bien embarrassé de rendre compte ainsi de tous les autres termes. Le grain est toujours le même, toujours aussi bon, en quelque endroit qu'il tombe, et aussi la parole. Mais lorsqu'une tentation subite de Satan empêche la parole d'agir avant même qu'elle ait été méditée, l'enlève de l'esprit avant qu'elle soit arrivée jusqu'au cœur, n'est-ce point dans l'ordre moral ce qui se passe lorsque le grain tombé sur le chemin est dévoré par les oiseaux? De même ce sol pierreux est l'image des natures mobiles, enthousiastes, mais promptes au découragement. Ces épines qui étouffent le grain, ce sont les désirs des richesses et autres soucis du monde qui absorbent l'activité et paralysent les bons désirs. La bonne terre, c'est la bonne volonté. En disant à la foule : « Que celui qui a des oreilles pour entendre, entende », Jésus piquait la curiosité et s'offrait à donner à tous cette explication très simple qui mettait le règne de Dieu dans leurs mains, puisqu'il ne pouvait s'établir et fructifier sans leur concours.

La parabole du grain qui de lui-même se multiplie et mûrit avec le temps (88).

Mc., IV, 26.29.

Cette parabole est propre à s. Marc. Elle n'a pas été expliquée mais, comme toutes les autres, elle devait offrir un sens à la réflexion attentive. Jésus lui-même a indiqué la clef. Dès le début nous savons que la situation décrite a son analogie dans le règne de Dieu, car ce qui se passe dans l'ordre temporel est aussi la loi du phénomène religieux. Qu'en est-il de l'agriculture? Le semeur a semé son grain dans la bonne terre, il n'a qu'à attendre le moment de la moisson. Tous ses efforts pour le hâter seraient vains. La graine se développera d'elle-même, et pour cela elle n'a besoin que du temps. Mais le temps est une condition nécessaire. Le résultat, espoir du semeur, ne saurait faillir.

De même dans le règne de Dieu. Chacun entend bien qu'il est inauguré par Jésus. Les Galiléens, ardents par nature,

surexcités par cette espérance, sont tout disposés à précipiter par leurs efforts tumultueux l'objet de leurs désirs. Ou bien doit-on s'attendre à voir Dieu établir violemment son règne par un coup de théâtre, comme celui qu'annonçait aussi en parabole le livre attribué à l'antique patriarche Hénoch : « C'est au sujet des élus que je parle, à leur sujet que je prononce une parabole : Il sortira de sa demeure le Saint et le Grand. Le Dieu du monde marchera de là sur le Sinaï, et il apparaîtra au milieu de son armée », etc.[1]. — Non, l'œuvre de Dieu ne sera pas une manifestation accompagnée d'un effet instantané. C'est une œuvre de longue haleine, il y faut du temps.

Cette petite parabole est bien un modèle du genre. Elle n'a rien d'allégorique en elle-même. Si Dieu était le semeur, comment serait-il comparé à un homme inactif? N'est-ce pas lui qui fait mûrir la moisson en l'échauffant de son soleil, et en l'arrosant de sa pluie? Le semeur n'est pas non plus un auditeur quelconque, car ce n'est pas l'auditeur qui a déposé la semence en terre, et Jésus l'a plutôt invité à travailler au règne de Dieu. On ne peut même pas dire que Jésus soit le semeur, comme s'il se recommandait à lui-même de ne pas s'inquiéter du succès de son œuvre. Il reste que le fait du règne est éclairci par un aspect de la loi de la nature. Contentons-nous de cette leçon, très à propos au moment où elle a été donnée et toujours opportune, de confiance dans la force secrète du règne de Dieu. Il ne peut manquer d'aboutir à une riche moisson au temps fixé par le Seigneur, le temps étant nécessaire à toute œuvre qui est un développement. Ni intervention violente, ni découragement, même si nous n'arrivons pas à comprendre pourquoi Dieu semble laisser aller les choses. Il travaille à faire mûrir le grain.

1. *Le livre d'Hénoch*, I, 3-4; trad. de l'abbé Martin.

Parabole de l'ivraie dans les emblavures (89.93).
Mt., XIII, 24-30 et XIII, 36-43.

La comparaison de l'ivraie indique un autre aspect du règne de Dieu. D'après la parabole de s. Marc, le semeur était invité à faire crédit à la force du germe jeté en bonne terre. La moisson était par cela assurée. Mais le cultivateur ne devrait-il du moins intervenir si la mauvaise graine envahissait les emblavures? Surtout si la malice d'un voisin avait été jusqu'à répandre de l'ivraie sur un champ déjà ensemencé! En fait cependant l'opération était délicate et risquait d'être plus nuisible qu'utile : il ne fallait pas s'exposer à arracher le froment avec l'ivraie. Ainsi, même dans ce cas, il fallait faire confiance à la Providence du Père qui gouverne la nature. Personne ne pouvait songer à laisser toujours confondus le blé qui nourrit l'homme, et l'ivraie qui cause une sorte d'ivresse sans apaiser la faim[1]. Mais le discernement serait aisé, une fois la récolte faite.

Telle devait être aussi la loi du règne de Dieu... Le mal y serait-il donc encore mêlé au bien? Ce ne serait donc pas l'efflorescence de la vertu assurée de porter son fruit? Telle était pourtant l'opinion générale. Au temps du grand prêtre à venir, disait le Testament des douze patriarches, croyant faire écho aux prophéties, « le péché disparaîtra, et les pécheurs cesseront de mal faire... et il donnera aux saints de manger de l'arbre de vie et l'esprit de sainteté sera sur eux. Et Béliar sera emprisonné par lui[2] ».

Non, hélas! il n'en serait pas ainsi dans ce règne de Dieu que Jésus annonçait et fondait. La parabole était assez claire sur ce point décisif, et en tant que parabole. Elle était cependant susceptible d'une explication allégorique plus détaillée, que Jésus communiqua à ses apôtres pour les satisfaire. Lui-même était le semeur, et il distribuait sa

1. Le R. P. Paul Couvreur, prieur de la Trappe d'el-Athroun, raconte que pour lui vendre une mule assez paresseuse on lui avait fait manger de l'ivraie : elle en était devenue trop fringante !
2. *Le Messianisme...* p. 74.

parole dans le monde, avec la joie d'y réunir des disciples dociles. Mais le diable s'opposait à lui, et faisait lui aussi des adeptes. Jésus montrait la patience de Dieu supportant ce mélange jusqu'au jour où les anges viendront conduire les bons dans le royaume de Dieu, tandis que les méchants seront jetés dans la fournaise du feu.

Ainsi la perspective passait du règne de Dieu sur la terre au royaume de Dieu dans le ciel. Les auditeurs, fidèles aux doctrines du judaïsme, n'avaient aucun doute sur les destinées réservées dans l'avenir aux justes et aux pécheurs. Mais ils appliquaient au temps les conditions de l'éternité. Jésus n'était pas venu pour annoncer un cataclysme inévitable et définitif, mais pour améliorer les hommes en les amenant à Dieu : c'était cela le règne. La vertu s'exercerait à combattre le mal, sans prétendre le supprimer totalement, tentative impossible. Le semeur n'avait pas entendu paralyser l'effort en affirmant la vertu intrinsèque du règne de Dieu. Il ne prescrivait pas non plus l'indifférence en présence du mal, et la lutte contre le mal suppose des précautions contre l'influence des méchants. Il mettait seulement ses disciples en garde contre cette espérance irréalisable d'une extirpation totale du mal. La patience est bonne, même envers le mal qui vit en nous, et nous oblige à crier vers le Père.

Parabole du grain de sénevé (90).

Lc., XIII, 18-19; Mc., IV, 30-32; Mt., XIII, 31-32.

Jésus ne se lassait pas de prévenir le scandale de la foule et même de ses disciples. Le règne de Dieu, quelle grande chose! Avec quel éclat ne devait-il pas paraître, quand déjà la Loi avait été donnée au Sinaï avec une si imposante solennité! La mauvaise volonté du peuple avait fait échec à la Loi durant tout le courant de l'histoire. Mais le propre du règne de Dieu devait être précisément de s'imposer avec une puissance souveraine, atteignant d'un seul coup aux confins de l'univers. Le livre des Jubilés avait annoncé, un siècle auparavant : « Le Seigneur apparaîtra aux yeux de

tous, et tous sauront que je suis le Dieu d'Israël[1] », etc.

On invoquait même le témoignage de la Sibylle, si respectée des païens : « Alors Dieu enverra du soleil un roi qui fera cesser sur toute la terre la guerre funeste[2]. » Les Pharisiens eux-mêmes, plus sobres dans leurs descriptions du règne de Dieu que les voyants des Apocalypses, espéraient une restauration complète d'un seul coup par la manifestation de Dieu : « Aussi nous espérons en toi, notre Dieu, pour voir promptement la magnificence de ta force ; pour faire disparaître les idoles de la terre, et les faux dieux seront complètement détruits[3]. » Aussi lorsque les prophètes parlaient de la venue de Dieu, les traducteurs juifs remplaçaient assez souvent la présence de Dieu par sa manifestation. La présence du Dieu caché devient pour eux un éblouissement extérieur.

Ce n'est pas ce qu'entend Jésus. Il compare le règne de Dieu non plus seulement à un grain de blé, mais à une semence encore plus menue, à cette chose imperceptible qu'est un grain de sénevé ou de moutarde[4]. Les vaines figurations théâtrales s'évanouissent, et les auditeurs sont ramenés vers cette énergie intérieure qui importe seule. Mais si petits que soient à l'extérieur les débuts du règne de Dieu, il croîtra assez pour abriter dans ses rameaux les oiseaux du ciel[5]. C'est lui, toujours le même, qui était petit et qui est devenu grand. Dire avec M. Loisy qu'il y a ici une antithèse entre la prédication évangélique et le royaume développé dans sa manifestation définitive[6], c'est revenir à cette manifestation que Jésus a exclue, c'est remplacer un mouvement continu par un coup de théâtre, une croissance normale par une transformation subite. C'est la prédication évangélique, — car on la reconnaît encore dans cette petite graine, — qui elle-même deviendra un grand arbre. Sans doute il y aura un contraste saisissant entre le point de départ et un point postérieur de développement, car le

1. *Le Mesisanisme*... p. 148.
2. *Le Messianisme*... p. 117.
3. Prière *Alênnu*. Voir *Le Messianisme*... p. 153 s.
4. Voir le R. P. Biever, Conférences de Saint-Étienne, 1910-1911, p. 280 s.
5. Ez., XVII, 23.
6. *L'Évangile et l'Église*, 1re éd., p. 16.

règne aura grandi à l'extérieur, mais par sa propre vertu, sans cesser d'être ce qu'il était. Quant aux oiseaux du ciel abrités dans une ramure, on y reconnaissait aisément les hommes dociles à la doctrine de Jésus. Ainsi les premiers auditeurs étaient instruits, ils étaient préservés d'un préjugé fatal, de ce scandale où se sont buttés les Juifs. Pour nous l'enseignement a la portée d'une prophétie réalisée. L'histoire nous fait assister aux humbles commencements et au progrès du règne de Dieu, de synagogue en synagogue, de plage en plage, passant des Juifs hostiles aux païens méprisants. Nous n'avons qu à ouvrir les yeux pour le voir établi dans le monde entier, accordant un abri à tant d'âmes qui y vivent pour Dieu, invitant et attendant les peuples qui voudront pratiquer sa justice et goûter la paix.

La parabole du levain (91).

Lc., XIII 20-21; Mt., XIII, 33.

Le grain de sénevé devenu un arbre — nous dirions un arbuste — indiquait l'extension du règne de Dieu. Le pain fermenté ne tient pas beaucoup plus de place que le pain azyme, mais il prend une saveur différente. Au goût de tous les peuples, il est meilleur. Le règne de Dieu sera donc comme une force cachée, puisqu'elle est mêlée à la farine, mais agissante, dont les effets s'étendent à toute la pâte. Et assurément le règne de Dieu, tel qu'on l'attendait, devait être un règne meilleur : les Israélites étaient déjà bons, les Gentils devaient se convertir. Mais l'idée d'une vertu intérieure, qu'elle s'exerce dans l'âme ou parmi les hommes, était étrangère aux rêves des voyants. Les rabbins eux-mêmes, intarissables sur la transfiguration des plantes, des animaux, des hommes, ne parlent pas de cette vertu de Dieu qui d'après s. Paul est tout l'évangile [1].

Cette fois encore, une comparaison très simple de Jésus fait pressentir la doctrine de son grand apôtre, et se révèle à nous comme une prophétie. Si étonnante que soit l'exten-

1. Rom., I, 16. Dans l'énorme compilation de Strack et Billerbeck, le v. de Mt. n'a d'autre annotation que des détails techniques sur le levain, etc.

sion de l'évangile, une autre doctrine comme l'Islam, s'étend encore sous nos yeux. Il n'a pu cependant s'imposer par la vertu d'une persuasion intime et n'a prévalu d'abord que par la force du glaive. Et ce ferment du christianisme, dans quel milieu avait-il été déposé pour éclairer les esprits, améliorer les mœurs, régler les rapports sociaux, pour diviniser les âmes!

Les paraboles du trésor, de la perle, du filet. Conclusion (94.95; 92.96).

Mc., IV, 33-34; Mt., XIII, 44-50; 34-35; 51-52.

Après avoir esquissé les traits du règne de Dieu, Jésus engage ses auditeurs à s'en emparer, fallût-il sacrifier tous leurs biens. Il était donc à leur portée? Il dépendait donc d'eux de l'acquérir? Nul n'y songeait de ceux qui s'attendaient à le voir survenir en majesté, transfigurant les éléments et les hommes, s'imposant par l'éclat du Seigneur Dieu. Mais il leur avait fait entendre que ce règne était une doctrine, celle-là même sans doute qu'il avait prêchée dans le sermon sur la montagne, et que les destinées de cette doctrine dépendaient de leurs dispositions Le moment était donc venu de les inviter par des comparaisons familières à agir pour avoir le bénéfice du règne, comme ils n'hésitaient pas à faire, simplement pour gagner de l'argent. Ce sont les paraboles du trésor et de la perle, si claires et si pressantes. Et comme on était sur les bords du lac, qu'il n'avait guère parlé que de l'agriculture ou du ménage, il termine par une comparaison qui met en scène les pêcheurs. Déjà il avait promis à Pierre de le faire pêcheur d'hommes. C'est encore cela, le règne de Dieu. Le grand filet ramène les poissons, bons et mauvais. Tant que la pêche n'est pas terminée, on les laisse grouiller ensemble. A la fin du temps se fera le discernement des bons et des mauvais, et ce sera pour toujours.

Enfin le Sauveur lui-même indique d'un trait le rapport entre la doctrine du sermon sur la montagne et le fait que le règne sera une parole animée de la vertu de Dieu. De

même que Jésus est venu parfaire ou perfectionner la Loi, les futurs docteurs, initiés à cette parole, seront semblables « à un maître de maison qui tire de son trésor des choses nouvelles et des choses anciennes [1] ».

La lumière ira en croissant (87).

Lc., VIII, 16-18; Mc., IV, 21-25.

Pour ne point interrompre la série des paraboles relatives au règne de Dieu, nous n'avons pas parlé d'une indication très précieuse sur leur obscurité apparente : elle ne devait être que temporaire et elle était conditionnée. Le moment n'était pas venu de faire toute la lumière, parce que c'est la condition de toute prophétie de ne paraître claire que lorsqu'elle est accomplie. Le règne de Dieu n'était proposé que comme une intuition de l'avenir commencé. Dieu ne l'a jamais révélé comme un film des événements qui serait déroulé d'avance.

Ce n'était point une raison pour se cabrer, car déjà Jésus donnait une grande lumière, et la lumière n'est pas faite pour être mise sous le boisseau. S'il y avait encore quelque chose d'indistinct, la clarté viendrait plus tard. Faites bien attention, disait le Sauveur, à ce que vous entendez. C'est déjà un don très précieux. Un don en appelle un autre, au cas où l'on a le désir de profiter de ce qu'on a reçu. Sinon, cette petite lumière elle-même s'éteindra.

VI. — MIRACLES. DISPOSITIONS FACHEUSES.

La tempête apaisée (97).

Lc., VIII, 22-25; Mc., IV, 35-41; Mt., VIII, 23-27.

Jésus n'avait rien révélé de ses intentions lorsqu'il dit à ses disciples : « Passons à l'autre rive. » D'après saint Marc, ce fut le soir même du jour où il prononça les paraboles

1. Mt., XIII, 52.

sur le règne de Dieu. Peut-être a-t-il voulu laisser à ses Galiléens le temps de réfléchir, ou se soustraire à leur empressement au moment où il serait descendu sur la plage, ou voulait-il porter la bonne parole de l'autre côté du lac? Un insuccès prévu ne l'eût point empêché de faire une tentative.

Ce qui est sûr, c'est que le départ fut inopiné. Les disciples obéissent, et sans recommander au Maître de prendre des précautions contre le froid de la nuit qui était venue, ils emmènent Jésus, comme il était. Il faut lire dans s. Marc ces détails, inutiles pour l'écrivain d'art, exprimant si bien la familiarité de cette vie en commun. Jésus, fatigué sans doute d'avoir parlé longuement et de toute son âme, abandonnait à ses disciples, plus expérimentés que lui, le soin de la manœuvre et la peine; il s'était assis à l'arrière, la place de l'hôte[1], et dormait incliné sur le coussin qui n'y manque jamais. Un grand vent survint. Sur le petit lac, les tempêtes se précipitant par la trouée du nord-ouest sont parfois redoutables[2], et les embarcations de ces pêcheurs étaient frêles. Un faux mouvement eût suffi à faire chavirer la barque qui déjà s'emplissait d'eau. Les rameurs, inquiets, perdant quelque peu le respect, éveillent le dormeur : « Maître, vous ne vous souciez pas de ce que nous périssons? » Lui gourmande le vent, et comme s'il s'était adressé à une personne importune, il dit à la mer : « Silence! tais-toi! » Et il se fit un grand calme. Alors aux disciples : « Pourquoi êtes-vous peureux? N'avez-vous pas encore de foi? » S'ils avaient eu une foi entière, ils auraient pensé que Jésus veillait sur eux même en dormant. Cependant instinctivement ils ont eu recours à lui pour une assistance surnaturelle, car il ne les aurait pas sauvés en maniant l'aviron. Il a refusé à Satan de satisfaire sa faim par un miracle, mais il en fait un pour les siens, car leur confiance sera désormais plus assurée : ils savent maintenant que les vents et la mer obéissent à Jésus.

1. Déjà au temps d'Homère, *Odyssée*, XIII, 74 s.
2. Voir Pl. XI, 2.

Guérison d'un possédé au delà du lac (98).

Lc., VIII, 26-39; Mc., V, 1-20; Mt., VIII, 28-34.

La tempête apaisée, Jésus et les disciples abordèrent. Ce qui se passa alors est raconté par les trois premiers évangélistes. Nous suivrons le récit le plus détaillé, celui de Marc, que Luc avait sûrement sous les yeux, tandis que Matthieu s'était contenté d'un croquis sommaire[1].

A peine Jésus avait-il débarqué qu'il fut en quelque sorte assailli par un être sauvage, sorti des tombeaux où il faisait sa demeure. On avait souvent essayé de le lier avec des entraves et avec des chaînes, comme on faisait encore avant la grande guerre en Palestine, où l'on voyait de malheureux fous attachés avec des chaînes de fer aux porches des églises. Mais cet homme, d'une force peu commune, brisait les entraves et mettait en morceaux les chaînes, puis se jetait dans la montagne qui domine le lac, vociférant et se meurtrissant à coups de pierres.

Jésus reconnut aussitôt, de sa science des choses invisibles, qu'il était possédé du démon, et il dit « Sors, esprit impur, de cet homme! » Mais lui : « De quoi t'occupes-tu, Jésus, fils du Dieu très haut? Je t'adjure par Dieu, ne me tourmente pas! » Ainsi, par une ironie plaisante, c'est le démon qui en quelque sorte exorcise Jésus, au nom de Dieu, et cependant il le prie, et il le salue comme fils du Très-Haut. C'était le nom que les gentils donnaient au Dieu des Juifs, puisque son nom propre, qui ne devait pas être prononcé, leur était inconnu.

Ainsi celui qui exerçait un empire tyrannique sur sa victime, en dépit de son adjuration, se sentait désarmé en face de Jésus. Nous sommes loin de ce prétendu dualisme reproché aux évangélistes, qui aurait dressé un rival en face de Dieu. Pour se conformer à l'usage des exorcistes, Jésus ordonne au démon de se faire connaître. Le démon

1. Mt. parle de deux possédés, mais l'un des deux n'était probablement que le compagnon du personnage principal, dont Mt. n'a pas dégagé la physionomie.



1. MOQA' 'ADLA. — Le précipice vu du lac.



2. MOQA' 'ADLA. — Le précipice et la plage ;
en haut du précipice, on peut remarquer les grottes.

se dérobe en répondant : « Légion! car nous sommes nombreux », ce qui dut faire frémir les disciples, car une légion comprenait six mille hommes, un véritable corps d'armée pour le temps. Et cependant ce démon ou cette multitude — Marc emploie encore le singulier, puis le pluriel — supplient Jésus de ne pas les envoyer hors d'un pays où ils se trouvaient si bien, car il était surtout habité par des idolâtres. Fallait-il renoncer à leurs hommages pour être enchaînés dans l'abîme, où les attendait un châtiment terrible? Et comme il y avait là un grand troupeau de porcs qui paissaient, les démons, méditant peut-être de jouer un bon tour à Jésus en excitant les riverains contre lui, supplient qu'il leur permette, s'ils doivent lâcher leur homme, de se réfugier dans les porcs. Mince dédommagement, mais qu'on ne pouvait leur refuser! — Jésus ne fut certes pas dupe de leur manœuvre, mais il dédaigna d'user de tout son droit, et accorda cette licence. Les démons ne se le font pas dire deux fois. Ils se jettent dans les porcs et le troupeau — environ deux mille — se précipite dans le lac. Non qu'ils aient fait un saut périlleux du haut d'un rocher car il y a toujours un intervalle, parfois considérable, entre la montagne et le bord de l'eau[1], mais parce que leur élan les emporte d'un seul trait depuis les hauteurs.

Les pasteurs sont saisis d'effroi et d'émoi; ils courent rendre compte à la ville. On vient. Que s'est-il passé? L'attitude du démoniaque le leur fait entendre. Cet homme, à peine un homme, une véritable bête furieuse, était assis, vêtu, et dans son bon sens. Bientôt les nouveaux venus ont tout appris : l'apparition du possédé et sa guérison, d'où procéda l'impulsion furibonde des porcs. Ils avaient perdu un capital important, mais leur pays était délivré d'une influence malfaisante qui s'attaquait même aux personnes et les réduisait à l'état des bêtes. Que faire? S'en prendre à Jésus, investi d'un tel pouvoir, n'était pas très prudent. Lui rendre grâces, c'était reconnaître en lui un envoyé du

1. Sauf au sud où la terre s'est éboulée, mais n'est plus dominée par la montagne.

Dieu d'Israël. Jusqu'à ce jour on s'en tirait encore à bon compte avec les esprits mauvais, par des offrandes et des sacrifices. Ils prièrent poliment Jésus de s'éloigner.

Quelqu'un du moins avait compris, avait été touché, et puisque Jésus allait s'éloigner, il voulait le suivre. C'était le pauvre démoniaque. Jésus ne le rebuta point, mais lui donna à entendre qu'il ferait mieux l'œuvre de Dieu en restant parmi les siens. Il l'estima assez pour juger que, à lui tout seul, il ne faillirait pas à cet office. Il serait comme un témoin irrécusable de l'acte divin qui avait rendu sa dignité humaine à un esclave du démon : « Retire-toi dans ta maison, auprès des tiens, et annonce-leur tout ce que le Seigneur a fait pour toi, et qu'il a eu pitié de toi. »

Moins connu que Magdeleine, dont Jésus avait chassé sept démons, et qui devint « l'apôtre des apôtres », cet homme aussi fut un apôtre, et se mit à publier dans la Décapole tout ce que Jésus avait fait pour lui.

Don incommensurable, épanchement de la miséricorde que ne savent pas apprécier ceux qui mettent en balance la perte d'un troupeau de porcs. Ils trouvent que Jésus en prenait bien à son aise avec le droit de propriété, lui le souverain Maître ! Mais les démons avaient-ils attendu sa permission formelle pour nuire, et n'auraient-ils pas commis d'autres méfaits? Ceux-là étaient réduits à l'impuissance.

D'ailleurs la mauvaise volonté des riverains ne lui permet pas de compléter son œuvre en les délivrant de l'esclavage des démons. Il charge le possédé guéri de leur porter la parole : première amorce de la conversion des gentils ! Cette Décapole en effet, ou « les dix villes », conquise par Alexandre Jannée, avait été affranchie du joug des Juifs par Pompée. On n'était pas toujours d'accord pour désigner les dix villes qui la composaient : Gérasa et Gadara en faisaient partie, ainsi que Scythopolis.

Où faut-il placer le théâtre des événements ?

La difficulté est célèbre et mérite qu'on s'y arrête, surtout à cause des variantes du texte évangélique. Marc parle du « pays des Géraséniens ». Mais Gérasa, ville célèbre (aujourd'hui *Djérach*), était située à environ trente milles



1. QALA'AT ET-ḤOSN. — Vue prise du S.-E. A droite, le pic de Qorn-Djéradeh. Au fond, le lac.



2. QALA'AT EL-ḤOSN. — Intérieur d'une tombe, sur le versant occidental de la montagne.

au sud-est des bords du lac. De loin, de Rome dans ce cas, l'éloignement perdait de son importance : mais l'écart est vraiment trop considérable. Le Matthieu grec a sûrement écrit : « pays des Gadaréniens », mais Gadara, ville admirablement posée sur une haute colline au sud du lac, en était séparée par le Hiéromax où les porcs se seraient noyés. Aussi Origène a-t-il conclu nettement qu'aucun de ces noms n'était vraisemblable, et sur l'assurance qu'on lui a donnée d'une ancienne ville de Gergésa située au bord du lac, il a proposé ou du moins fait prévaloir dans de nombreux manuscrits la leçon « pays des Gergéséens ou Gergéséniens », ancienne population chassée par les Israélites [1] : conjecture trop érudite, sur laquelle on ne peut s'appuyer.

On notera cependant que si les noms diffèrent, ce ne sont pas précisément ceux d'une ville, mais d'une région qui pouvait être assez étendue, la capitale étant plus ou moins rapprochée du lac. Et, en dépit des variantes, les évangélistes n'avaient sûrement en vue qu'un même point sur la rive orientale du lac.

Grâce à des recherches persévérantes, il semble qu'on puisse aujourd'hui déterminer ce point avec une véritable probabilité.

Le point de départ sur le sol est le lieu d'où les porcs se sont précipités dans le lac. Nulle part une descente abrupte de la montagne n'aboutit exactement jusqu'à l'eau, souvent fort éloignée des pentes. Mais au lieu nommé *moqâ edlô*, marqué par une source sulfureuse où se trouve la borne qui limite les mandats anglais et français, la rive n'a guère que trente mètres de large, distance qui a dû être moindre autrefois. Au-dessus de ce point la côte est très escarpée avec des grottes naturelles dont on ne saurait affirmer qu'elles ont été des tombeaux, mais qui ont pu cependant servir à cet usage [2].

Ce point reconnu, quelle était la ville voisine? On pouvait hésiter entre deux ruines. Au sud *Qalaât-el-Hosn* nous

1. Gen., xv, 21.
2. Voir planche XII, n° 1 et 2; les photographies ont été prises par le R. P. Tonneau, lorsque nous fûmes frappés de la convenance du lieu en février 1928 : il a été repéré dès 1871 (*The Recovery of Jérusalem*, p. 368 s.).

paraît répondre exactement à la description de la ville que Josèphe nomme Gamala, dessinant en face de Tibériade la forme gigantesque d'une bosse de chameau, d'où son nom. Près de là se trouvent de nombreux tombeaux creusés dans le roc, qui ont pu servir d'habitation, étant même munis de portes de basalte[1]. Mais le nom ne ressemble pas à ceux de l'évangile, et il n'y eut jamais là aucune tradition.

Du côté du nord, à environ deux kilomètres de *moqâ edlô* se trouve le village en ruines de *Koursi*, qui en arabe signifie « siège ». Mais le P. Abel a très bien montré[2] que la forme grecque du nom, *Chorsia*, était une transcription de l'araméen et existait avant les Arabes, car ce lieu fut visité au VIe siècle par S. Sabas qui y pria, sans doute pour commémorer un souvenir évangélique : la tradition postérieure y a vu le village dont nous cherchons l'emplacement. Et en effet, à l'est du village actuel, on discerne encore les murs d'une ville byzantine[3].

Le nom araméen de *Chorsia* a pu donner naissance au pays des Géraséniens de Marc et au Gergésa d'Origène, tandis que Matthieu préférait un nom plus connu · Gadara, ville hellénisée très célèbre.

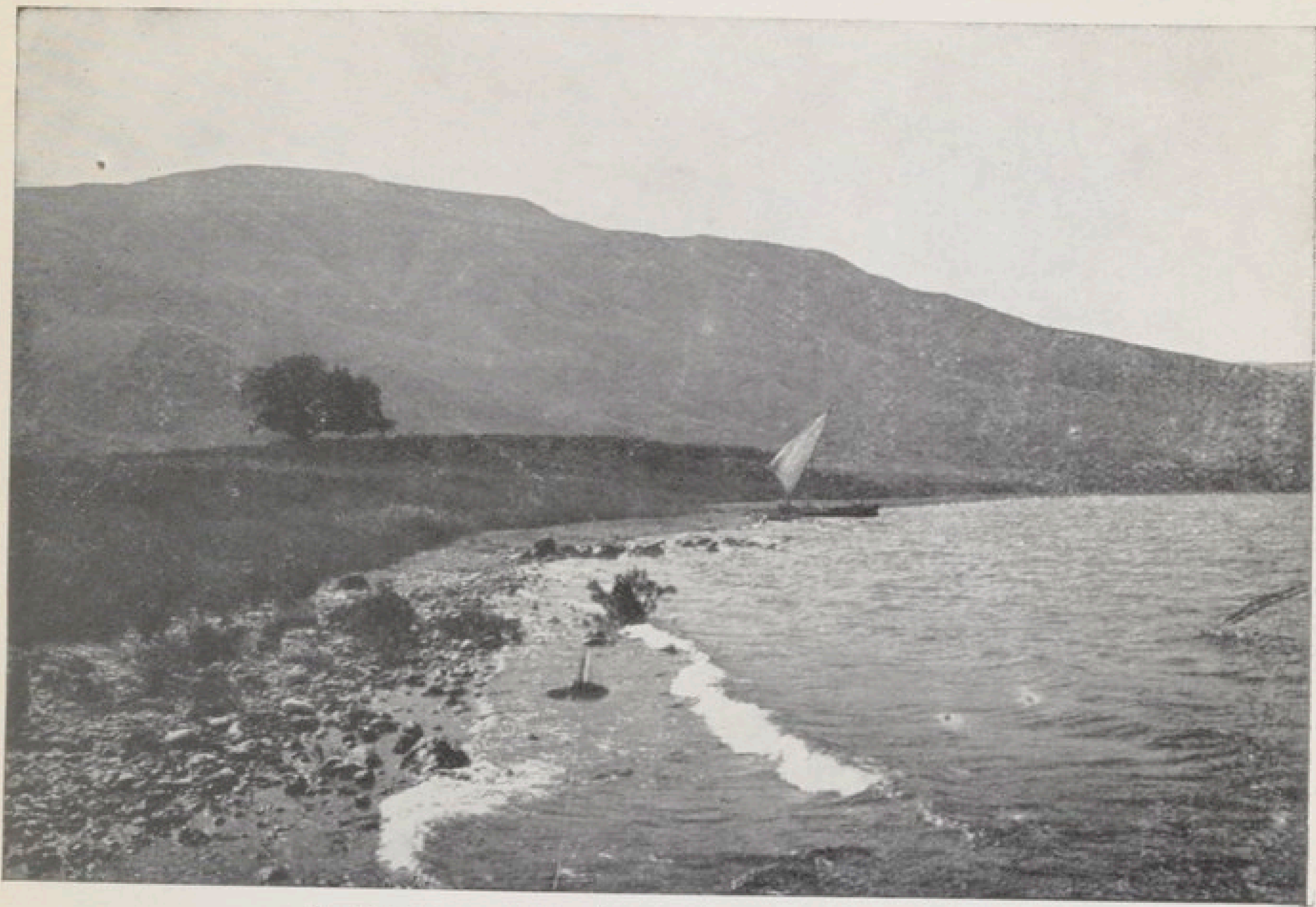
Ainsi le lieu de la délivrance du possédé serait *moqâ edlô*, et la ville voisine Koursi, sauf à chercher peut-être plus loin et vers le sud les tombeaux habités par le démoniaque qui errait dans toute la montagne.

La fille de Jaïre et l'hémorroïsse (99).

Lc., VIII, 40-56; Mc., V, 21-43; Mt., IX, 18-26.

S. Marc et s. Luc ont rapporté en détail l'histoire du possédé du pays des Géraséniens, quoiqu'elle ait abouti en apparence à une déconvenue. Ils racontent avec le même soin deux miracles qui n'ont pas fait une grande sensation,

1. Pl. XIII, 1 et 2.
2. *Koursi*, dans *The journal of the Palestine oriental Society*, 1927, p. 112 ss.
3. Reconnue par le P. Tonneau lors de notre passage en février 1928; il y a ramassé un fragment provenant probablement d'une église. Sur la photographie (pl. XIV, n° 2) on discerne quelques traces des murs qu'il ne faut point confondre avec les cercles de pierres des campements bédouins.



1. KURSI. — La plage et son arbre sacré.



2. KURSI. — La plaine et ses ruines.
Les cercles marquent d'anciens campements de Bédouins.

au moins sur le moment, le premier parce qu'il a été comme dérobé à la bonté du Sauveur, le second parce que Jésus prit des mesures pour qu'il ne fût pas connu de sitôt. On voit dans ces cas assez clairement la pensée des évangélistes, acceptée par les premiers fidèles. En parlant des miracles ils ne font point toujours appel à la croyance générale, au témoignage de tout un peuple. Il suffit, pour qu'un miracle soit digne de foi, qu'il ait été attesté par ces témoins que Jésus avait choisis, et qui seront aussi les garants de sa résurrection. C'est un dessein qu'on connaissait fort bien [1], et qui mettait en relief le principe d'autorité et de hiérarchie.

Cependant il était devenu impossible à Jésus de se soustraire à la curiosité de la foule. Lors de son débarquement, à Capharnaüm ou tout près de là, on l'entoura avant même qu'il eût quitté la rive. Un homme important, nommé Jaïre, peut-être le président de la synagogue ou du moins l'un de ses membres principaux, traverse cette presse et tombe aux pieds de Jésus, suppliant : « Ma fille, encore enfant, est à l'extrémité venez lui imposer les mains, afin qu'elle soit sauve et qu'elle vive ! » Sans mot dire, Jésus le suit, sensible à cette douleur et à cette foi. Si le père, dans son trouble, a semblé lui indiquer comment il devait opérer le miracle, c'est qu'il a vu souvent Jésus imposer les mains sur les malades et les guérir. La foule, intéressée, n'en est que plus dense autour du guérisseur.

Cependant une femme avait résolu de l'aborder. Atteinte d'une perte de sang depuis douze ans, ayant dépensé tout son avoir en consultant les médecins sans profit, — son mal empirait plutôt, — elle n'avait plus d'espoir que dans un miracle. Mais son cas la rendait impure d'après la loi [2]. Si l'on avait seulement soupçonné qu'elle en fût atteinte, elle eût été chassée sans pitié et accablée de reproches pour avoir exposé tant d'Israélites à une pareille contamination Elle ne pouvait donc même pas solliciter à haute voix sa guérison. N'osant pas forcer ouvertement la consigne

1. Actes, x, 41 : « non à tout le peuple, mais aux témoins choisis d'avance par Dieu. »
2. Lév., xv, 25.

comme le lépreux, il ne lui restait d'autre ressource que d'entrer en contact par surprise avec celui qui répandait autour de lui une telle énergie divine. Elle s'approche par derrière, craignant d'être repoussée si elle se laissait trop voir, et parvient à toucher la houppe de son vêtement, c'est-à-dire cette touffe de brins de laine que les Juifs attachaient aux quatre extrémités de leur manteau. La loi était formelle [1], et Jésus s'y conformait ponctuellement. Aussitôt cette femme se sentit guérie. Comme le notent s. Marc et s. Luc, un pareil miracle ne s'était pas produit à l'insu de celui qui en était l'auteur. Une vertu salutaire était sortie de lui, il en avait eu conscience, il y avait donc consenti. Et en effet, sans parler de la lumière divine qui éclairait son intelligence humaine et lui permettait de voir toujours Dieu face à face, Jésus, ayant la mission d'un prophète et d'un thaumaturge, recevait des clartés spéciales sur les faits surnaturels. Cependant il pose très sérieusement la question : « Qui a touché mes vêtements? » Il ne voyait pas cette femme de ses yeux. Comme tout autre à sa place, il acquérait par l'exercice de ses sens et de son intelligence des notions d'origine expérimentale : c'était une des conditions de son abaissement, lorsqu'il avait assumé notre nature avec son infirmité native et sa faculté de se développer. Si bien que Marc n'hésite pas à noter que Jésus regardait autour de lui pour voir qui avait fait cela.

Ses disciples, Pierre à leur tête, ne s'étonnent pas qu'il interroge pour savoir ; pourtant la question leur paraît naïve, et ils ne s'en cachent pas : « Vous voyez la foule qui vous presse, et vous dites : Qui m'a touché? » Mais c'est tout le monde! — La femme, elle, savait ce qu'il en était; elle s'avança effrayée et tremblante, et lui avoua toute la vérité qu'il connaissait déjà. Le Maître ne veut pas qu'elle s'imagine qu'il est loisible de le contraindre ou de le surprendre, comme les païens l'attendaient des pratiques de la magie. Ce qui lui a valu la guérison, ce n'est pas un attouchement furtif, c'est sa foi. Elle est guérie de son infirmité, elle se retire l'âme apaisée.

1. Nombres, xv, 38.

Et ainsi cette femme disparaît de l'évangile. La légende a essayé de suppléer à ce silence. Les actes de Pilate [1], apocryphes, la nomment Véronique. Eusèbe, évêque de Césarée au IVe siècle, esprit critique, s'est fait l'écho d'une tradition qui la disait originaire de Panéas [2]. Elle aurait même fait fondre en bronze, sur une stèle placée près de la porte de sa maison, sa propre image, agenouillée devant un homme qui tendait la main vers elle [3].

Cet épisode n'avait qu'à peine ralenti la marche du groupe dont Jésus était le centre. Il parlait encore, qu'on vint dire au chef de la synagogue : « Il est inutile d'importuner le Maître davantage ; ta fille est morte. » Avant même qu'il eût pris un parti, Jésus qui avait tout entendu lui dit : « Ne crains pas, crois seulement. » Un miracle avait été accordé à la foi : sa promesse aurait son effet, pourvu que la foi soit stable ; la mort ne changeait rien à son dessein arrêté. Cependant il ne laisse entrer dans la maison que Pierre, avec Jacques et Jean son frère, les témoins des plus grands mystères. Il y avait déjà à la porte un groupe qui se lamentait et poussait des cris. Jésus leur dit : « Cessez tout ce bruit et ces larmes : l'enfant n'est pas morte, elle dort. » La mort est souvent comparée à un sommeil ; une mort qui devait lâcher sa proie ne faisait qu'imiter le sommeil. Pourtant la mort avait été constatée. On se moqua. S'il ne savait même pas que l'enfant était morte, que venait-il faire ? L'aurait-il seulement guérie ? Qui eût pensé qu'il avait le pouvoir de ressusciter après cet aveu d'ignorance ?

Malgré tant de miracles, l'ovation n'était pas perpétuelle. Le moindre incident, exploité par le scepticisme, faisait tomber l'enthousiasme.

Sans répondre, Jésus renvoie tous ces pleureurs inutiles dont quelques-uns ne pensaient qu'à leur gain ; il entre avec le père et la mère, suivi de ses trois disciples, et touchant la main de la jeune fille, il la rend à la vie.

Élie [4] et Élisée [5] avaient ressuscité les morts. Mais quelle

1. *Acta Pilati*, VII.
2. Aujourd'hui Banias.
3. *Hist. de l'Église*, VII, XVII.
4. III Rois, XVII, 19 ss.
5. IV Rois, IV, 33 ss.

lutte, on peut dire contre Dieu, dans une prière instante, puis ce corps du prophète allongé sur un cadavre : « la bouche sur la bouche, les yeux sur les yeux, les mains sur les mains », pour le réchauffer et contraindre l'âme à y rentrer ! A Jésus il avait suffi d'un geste très simple et d'un ordre souverain. Aussi s. Marc voulut-il conserver ces deux paroles dans la langue araméenne, telles que Jésus les avait prononcées : *Talitha Koum* . jeune fille, levez-vous.

Et voici une différence encore, qui marque moins le pouvoir de Jésus que sa bonté. Les prophètes avaient rendu le fils à sa mère, ce qu'avait fait aussi Jésus pour le jeune homme de Naïm. Cette fois, voyant les parents dans la stupeur, il invite à donner à manger à la fillette : elle était rendue à la vie normale à l'âge de douze ans.

En même temps le Maître imposait le secret. Il fut assez bien gardé. Les ricaneurs refusèrent sans doute de se rendre à l'évidence, préférant se donner à eux-mêmes un démenti. Les évangélistes ne relatent aucun transport, aucune action de grâces S. Matthieu dit seulement que ce bruit se répandit dans tout le pays.

Jésus expulsé violemment de Nazareth (100).

Lc., IV, 22-30 ; Mc., VI, 1-6 ; Mt., XIII, 54-58.

Depuis longtemps déjà, Capharnaüm, où Jésus résidait désormais, était le centre de sa prédication. Il n'oubliait pas cependant sa petite patrie, cette humble cité de Nazareth où il avait été nourri, où il avait grandi, consacrant tant d'heures au travail et à la prière, mais surtout à parfaire son chef-d'œuvre, l'âme de Marie. Joseph qu'il avait aimé comme un père était mort, et ce qu'il avait en vue, ce n'était pas une visite à ses proches, mais l'annonce du règne de Dieu.

Si nous avons eu raison de répartir en deux épisodes le récit de s. Luc, cette visite était la seconde. La première fois les gens de Nazareth, fiers de la réputation naissante de leur compatriote, n'avaient témoigné qu'un étonnement sympathique de sa façon de prêcher. D'après les trois

synoptiques, l'expulsion suivit immédiatement l'accueil chaleureux. Mais un revirement si complet ne s'explique guère sans qu'une circonstance nouvelle ait ulcéré les cœurs. Ceux de Nazareth auraient pu, comme d'autres, se montrer froids, et de plus méprisants parce qu'ils connaissaient les humbles origines de Jésus : ce n'était pas une raison pour essayer de le jeter dans un précipice, comme le raconte s. Luc. Cet emportement subit suppose une haine longuement mûrie, et il n'est point malaisé d'en reconnaître la cause : leur compatriote les avait quittés et c'est Capharnaüm qui recueillait le bénéfice de ses miracles. Cette jalousie perce assez dans la façon dont Jésus exprime leur pensée : « Tout ce qu'on nous dit être arrivé à Capharnaüm, fais-le ici aussi dans ta patrie [1] »

Nous supposons donc qu'il faut mettre quelque peu de temps entre les deux scènes; la première a dû avoir lieu au temps marqué par Luc, la seconde au temps indiqué par Marc et Matthieu Dès lors toute cette histoire se présente avec un mouvement très naturel, qui va de l'admiration à la défiance, puis à la fureur, avec l'intervalle que suppose le changement des cœurs.

Tout d'abord la mauvaise humeur se fait jour. De quel droit vient-il enseigner? Nous le connaissons trop pour faire crédit à ses paroles. Il a fait parmi nous l'office de charpentier... n'est-ce pas le fils de Marie, le frère de Jacques et de José, et de Jude et de Simon? Lui n'a pas jugé à propos de demeurer à Nazareth, mais ses sœurs ne sont-elles pas ici parmi nous?

Comme Jésus ne leur demande pas de le reconnaître en qualité de Messie, ils ne font aucune réflexion sur le rêve absurde d'un artisan qui se croirait appelé au trône. Mais il se pose en docteur, et ils savent bien qu'un charpentier n'a pas le temps d'étudier beaucoup. On dit qu'il fait des miracles. Alors pourquoi travaillait-il pour vivre? Médecin, pensaient-ils, guéris-toi toi-même! Jusqu'alors un prophète apparaissait dans un accoutrement étrange, venant d'un pays ignoré, comme Élie le Thesbite se dressa devant Achab, et

1. Lc., IV, 23.

Amos de Thécué devant le prêtre du sanctuaire de Béthel. Tandis que Jérémie, qu'on avait vu grandir dans l'humble bourg d'Anathoth, avait essuyé les mépris et les mauvais traitements. Il n'est pas de grand homme pour ceux qui ont vu bégayer l'enfant, en tout cas il n'a pas à faire la leçon à ceux qui lui ont donné des taloches. Jésus n'ignorait pas tout cela, et qu'un prophète est mal reçu dans sa patrie, parmi ses parents et dans sa maison. Mais puisque ses compatriotes le savaient si bien, ils devaient en admettre la conséquence : on se prive ainsi des grâces apportées par les prophètes à ceux qui croient en eux. Ceux qui en profitent sont des étrangers, comme furent la veuve de Sarepta au temps d'Élie, et Naaman le Syrien au temps d'Élisée[1]. Qu'ils ne s'étonnent donc pas s'il n'opère pas parmi eux les mêmes miracles qu'à Capharnaüm : la foi est la disposition normale qui implore le miracle et qui l'obtient. La mauvaise volonté a le triste pouvoir de faire obstacle à la puissance de bonté.

L'allusion à Capharnaüm, à des païens préférés aux Israélites, déchaîna la fureur en pleine synagogue. Ils sont exaspérés que Jésus ait découvert la mauvaise racine de leur jalousie. Ils le conduisent jusqu'au sommet de la colline sur laquelle leur ville était bâtie pour le précipiter.... Mais lui, sans se rendre invisible, par le seul ascendant de sa personne, passe au milieu d'eux sans qu'on ose le poursuivre.

Où était ce précipice? Nous l'avons déjà indiqué[2]. On avait cherché au sud de Nazareth, où les précipices ne manquent pas, mais ils sont trop éloignés de la ville. Une tradition émanée de la piété des anciennes générations, consacrée par un petit sanctuaire, indique le lieu où Marie aurait assisté, anxieuse, à cette scène. Les disciples y étaient. Ce fut, pour eux, un symbole du sort qui devait échoir à Jésus. La petite patrie figurait déjà le peuple d'Israël, rebelle à son prophète : Naaman le Syrien, plongé dans le Jourdain, inviterait les gentils au baptême. Si les disciples ne le comprirent pas alors, cette harmonie pré-

1. III Rois, xvii, 9-10; et IV Rois, v, 1 ss.
2. Voir plus haut, p. 16.

établie ne leur échappa pas après la résurrection, et les encouragea à se tourner vers les nations.

Le langage sans façon des habitants de Nazareth a été exploité très souvent contre la virginité de Marie. Ils sont mal disposés pour la cause de leur compatriote, mais ils le connaissent. Ils sont terre à terre, tant mieux ; c'est pour cela qu'ils n'ont pas été tentés d'inventer cette métaphysique de la conception surnaturelle de Jésus ou cette rareté ascétique de la virginité d'une personne mariée. Et précisément parce qu'elle ne met en cause aucune notion philosophique, cette objection de fait arrête plusieurs esprits distingués, attirés au christianisme par l'élévation de sa doctrine. Car enfin un fait est un fait. Si Jésus avait des frères, dont on savait les noms à Nazareth, pourquoi l'Église rend-elle un culte à la Vierge Marie?

Le fait, quel est-il[1]? On ne peut le déduire que des textes. Or il n'est pas exagéré de dire que les paroles prononcées à Nazareth jettent au contraire une lumière décisive sur ce fait que Jésus n'avait pas de frères ni de sœurs nés de Marie. Les évangélistes ont reproduit ces paroles très simplement : ils ne les jugeaient donc point en contradiction efficace avec ce qu'ils croyaient.

Luc fait dire à ceux de Nazareth : « N'est-ce pas là le fils de Joseph[2]? » Ces gens n'étant point instruits du mystère sur lequel Luc s'est étendu, ne pouvaient parler autrement. Ils ne témoignent ici que des apparences, sur lesquelles tout le monde est d'accord puisque Marie était vraiment mariée à Joseph.

Mais les frères et sœurs? — Ce sont bien en grec des frères et des sœurs, mais le terme sémitique représenté ici peut certainement s'entendre de cousins ou même de parents plus éloignés.

Mais les noms propres? — Précisément ils nous sont très utiles pour aboutir à la véritable solution. On avouera que si quelqu'un dans l'Église primitive, a quelques chances de passer pour le frère de Jésus, c'est Jacques, que s. Paul

1. Voir le Comm. de Mc. sur III, 51.
2. Lc., IV, 22.

nomme expressément « le frère du Seigneur [1] ». Or un Jacques est en tête de la liste de Nazareth. C'est donc le même. Il est frère de José, et les évangélistes connaissent très bien leur mère, une Marie qui n'est certainement pas Marie, Mère de Jésus [2]. Elle était connue, c'était son nom d'honneur, — comme chez les Arabes d'aujourd'hui, — comme mère de Jacques et de José ou Joseph, selon la manière de prononcer. Si ces deux-là ne sont pas fils de Marie, de quel droit lui attribuer Jude et Simon qui viennent ensuite? D'autant qu'une tradition très ancienne, suppléant ici l'évangile, regarde Simon, sous la forme de Siméon, comme un cousin du Sauveur [3]. Les sœurs, qui n'ont laissé aucun souvenir, ne sauraient prétendre à une parenté plus rapprochée avec Jésus. D'ailleurs ils et elles sont trop. Tout le groupe [4] désigne des parents, et il est plaisant d'imaginer des frères demeurés inconnus si ceux que nomment les gens de Nazareth comme les plus notoires n'étaient que des cousins [5].

VII. — LA MISSION DES APOTRES ET L'INQUIÉTUDE D'HÉRODE ANTIPAS.

La mission des douze Apôtres (101-102).

Lc., IX, 1-6; Mc., VI. 6-13; Mt., X, 5-16; XI, 1.

Rejeté de Nazareth par ses compatriotes, Jésus ne cesse pas pour cela de prêcher. Même il veut que la bonne nouvelle du règne de Dieu et l'invitation à la pénitence se répandent davantage, et pour cela il fait appel aux Douze, qu'il envoie prêcher deux à deux.

C'était comme une première esquisse de leur apostolat après que son peuple l'aurait livré aux gentils.

En ce moment c'est encore à ce peuple qu'il consacre tous

1. Gal., I, 19.
2. Mc., XV, 40; Mt., XXVII, 56.
3. Hégésippe, historien du IIe s., cité par Eusèbe, *Hist. eccl.*, IV, XXII, 4.
4. I Cor., IX, 5.
5. C'est la solution paradoxale de Renan, *Vie de Jésus*, p. 25.

ses soins : c'est lui qu'il est venu appeler, c'est à lui, dépositaire des promesses et des Écritures, qu'il adresse par les siens la parole de Dieu. Aussi recommande-t-il aux Douze de ne pas prendre le chemin des gentils, d'éviter les villes des Samaritains, et d'aller plutôt aux brebis égarées de la maison d'Israël.

Le but de la mission n'est pas d'attirer l'attention sur sa personne. Les disciples ne sont pas chargés de recruter des adhérents pour un mouvement messianique. Jésus compte si peu sur leur enthousiasme pour faire valoir ses propres miracles qu'il leur donne le pouvoir d'opérer eux aussi les mêmes prodiges : expulsion des démons, guérison des malades; s. Matthieu ajoute même : résurrection des morts. L'impression si profonde qu'il a faite risquera donc de se disperser. Peu importe! L'essentiel est que l'appel de Dieu retentisse dans tout le pays d'Israël : Pénitence! car le règne de Dieu est proche. Le temps pressait. Il fallait faire vite. Cependant Jésus n'oblige pas ses disciples à se hâter. Les instructions qu'il leur donne portent la marque du pays et des circonstances. Leur fond est immuable. Pour réussir dans une pareille mission, deux dispositions sont nécessaires : le désintéressement et une intense application à la tâche.

Le désintéressement doit être indéniable, poussé jusqu'à la pauvreté, une pauvreté qui n'est pas étalée, mais qui entend demeurer telle [1]. Le voyageur en Palestine emportait toujours avec lui quelques galettes de pain pour la route, quelques pièces de monnaie dans sa coiffure ou dans sa ceinture; s'il était monté sur un âne, il revêtait deux tuniques pour se garantir du froid. Mais le disciple ne prendra ni pain ni petite monnaie, ni une seconde tunique; il marchera à pied, et pourra donc s'appuyer sur le bâton du pauvre, chaussé de simples sandales, une feuille de cuir sous la plante des pieds attachée par des lanières. L'attitude d'un mendiant. Mais le mendiant qui fait profession de mendicité

1. On suit ici le texte de s. Marc, le plus nuance, le plus spontané par le va-et-vient des interdictions et des permissions. Dans Lc. et Mt. les défenses paraissent plus absolues. L'essentiel était de marquer la pauvreté du missionnaire.

porte une besace qu'il entend bien remplir, même le mendiant religieux. Un quêteur au nom de la déesse syrienne aura l'occasion d'attester sa reconnaissance à sa patronne pour des profits intéressants : soixante-dix besaces par voyage[1]. Pas de besace pour les disciples!

L'abandon à la Providence doit être quotidien, ou plutôt de tous les instants.

Arrivé dans quelque village, l'ouvrier de la prédication du règne doit s'y donner entièrement. En Orient l'hospitalité a toujours été de règle. Elle s'exerce à tout le moins dans la maison des hôtes. Mais un caravansérail, avec l'agitation des arrivées et des départs, les préoccupations des voyageurs, la grossièreté souvent immorale des gens de service, n'est point un lieu convenable pour traiter des intérêts de l'âme. Les apôtres feront donc choix d'une maison particulière; il serait étonnant que personne ne vînt les inviter. Dès lors ils n'en devront plus sortir avant leur départ de la ville. D'autres viendront peut-être les quérir : échanges de politesses, temps perdu, froissements. Une seule maison leur permettra de voir tout le monde. Si l'oriental garde plus jalousement ses appartements privés, la salle où il reçoit appartient à tout venant Toute la journée et toute la soirée, chacun entrera librement pour s'entretenir avec les hôtes étrangers de l'attente qui secoue toutes les âmes dans Israël.

Peut-être cependant quelque bourg ne sera pas disposé à recevoir les messagers de la bonne nouvelle, ou bien, la première curiosité satisfaite, on ne leur accordera aucun crédit. Agissant de la sorte, cette population témoignera contre elle-même qu'elle n'appartient pas au peuple de Dieu. Toute terre des gentils est impure; quand il en revient, le Juif épargne au sol sacré le contact de cette poussière en secouant ses sandales au départ : Secouez-donc aussi la poussière de vos pieds en témoignage contre ces récalcitrants.

Cette fois encore, Jésus marquait le point le plus élevé

1. Envoyé par la déesse Atargatis, un certain Lucius se vantait que chacun de ses voyages lui rapportait soixante-dix besaces (Inscription publiée en 1897).

auquel l'héroïsme humain puisse atteindre. Ses apôtres devaient servir de modèle à toutes les générations d'apôtres. Telle monition appropriée aux circonstances n'est point obligatoire à la lettre pour toujours. Mais il serait vain d'entreprendre la conquête des âmes sans être possédé d'un désir si absorbant de leur salut qu'il exclue par lui-même toute recherche intéressée. C'est ce qu'ont si bien compris s. Dominique et s. François : l'apostolat exige la pauvreté, la pauvreté prépare à l'apostolat.

Les Apôtres partirent donc, prêchant, chassant les démons, guérissant les malades. S. Marc ajoute qu'ils pratiquèrent des onctions d'huile sur plusieurs malades et les guérirent[1]. L'huile a toujours été employée en Orient par la médecine, surtout pour panser les plaies. Comme Marc parle des malades, et d'apôtres, non point de médecins, l'onction avait sûrement le caractère d'un rite pour obtenir la guérison. Jésus ne baptisait pas, il n'usait pas non plus de ce rite. Mais ses disciples n'auraient pas pris sur eux de l'employer s'il ne le leur avait recommandé. L'Église a vu dans cette pratique un prélude au sacrement de l'extrême onction [2], auquel s. Jacques fera plus clairement allusion[3]. Le rationalisme, en niant le caractère sacré de cette onction, ignorait sans doute la conviction bien arrêtée des premiers chrétiens, car l'importance exagérée donnée à l'onction des malades par les gnostiques et les mandéens [4] indique bien qu'ils ne se sont pas mépris sur le sens qu'elle avait dans les textes du Nouveau Testament.

Cependant l'intention de Jésus n'était pas de lier le pouvoir des Apôtres à l'accomplissement d'une onction, pour le distinguer de sa puissance souveraine. De même qu'il les laissait baptiser, il les préparait à être les dépositaires de la grâce accordée par l'extrême onction aux malades dans le sein de cette Église qu'il instituait en les préparant à leur ministère futur de pasteurs.

1. Mc., VI, 13.
2. Concile de Trente, *Sess.* XIV, *doctrina de sacr. extr. unct.*, c. I : *Sacramentum... apud Marcum quidem insinuatum, per Jacobum autem Apostolum ac Domini fratrem fidelibus commendatum ac promulgatum.*
3. Jac., V, 14 s.
4. Voir *Revue biblique*, 1927, p. 509.

La mort de Jean-Baptiste (34; 103-104).

Lc., IX, 7-9 et III, 19-20 ; Mc., VI, 14-29 ; Mt., XIV, 1-12.

La mission des apôtres eut lieu durant l'hiver, puisqu'elle fut terminée avant le temps de la Pâque[1]. Les labourages terminés, on se croisait les bras en attendant la moisson : c'était le moment des longues conversations, chacun restant chez soi. Les envoyés de Jésus avaient réchauffé les espérances un peu partout. Tout ce bruit parvint à la petite cour du tétrarque de la Galilée et de la Pérée, Hérode Antipas. Chacun émettait sa conjecture au sujet de Jésus. On ne songeait pas au Messie, qui saurait se manifester dans un nimbe de gloire. Mais, puisqu'Élie devait le précéder et lui conférer l'onction royale, Jésus n'était-il pas ce précurseur, Élie descendu du Paradis où il avait été enlevé ? D'autres, moins portés aux choses extraordinaires, s'en tenaient à la tradition historique incontestée : Jésus était simplement un prophète, comme Israël en avait tant entendus. Hérode se rappelait qu'un autre homme avait déjà remué la conscience populaire : c'était Jean-Baptiste. Mais il l'avait fait décapiter. A certains moments il se reposait sur ce fait brutal et cherchait lui aussi qui pouvait être Jésus. Autour de lui on chuchotait, n'osant pas parler trop haut, que Jean était ressuscité : durant sa vie il n'avait pas fait de miracles, mais revenu d'entre les morts il disposait d'une vertu divine. Lorsque le remords assaillait son âme indécise, Hérode lui-même s'attendait à voir sa victime surgir encore devant lui. C'est à l'occasion de ces propos incohérents que s. Marc et s. Matthieu ont raconté l'emprisonnement et la mort de Jean-Baptiste.

L'emprisonnement de Jean avait été pour Jésus le signal de sa propre activité : nous en apprenons maintenant le motif. Tout se déroule selon le rythme des tragédies de palais qui avaient ensanglanté la maison d'Hérode, jusqu'à en donner la nausée à Auguste[2]. La fatalité qui pesait sur

1. Nous le verrons, sur Jo., VI, 4.
2. Voir plus haut, p. 43.

les Atrides était plus imposante, mais non pas plus sanguinaire que les intrigues nouées autour du tyran, ses jalousies, sa défiance, les ruses féminines dans lesquelles il se débattait et dont il se débarrassait en faisant tomber des têtes. Hérode Antipas était son fils et avait hérité de son ambition, mais non de son énergie indomptable. Il avait épousé Hérodiade, la femme de son frère Philippe, dit s. Marc. Selon la Loi, c'était un véritable adultère [1] En ce temps-là, Jean prêchait la pénitence. Qu'oserait-on espérer de la miséricorde de Dieu, si un pareil désordre ne suscitait que de serviles hommages ? Jean n'hésita pas, et, soit qu'Hérode ait désiré le voir pour s'assurer de son sentiment, soit qu'il ait agi sous l'inspiration de l'Esprit de justice qui animait les anciens prophètes, il déclara nettement : « Il ne t'est pas permis d'avoir la femme de ton frère ! » Pour le faire taire, Hérode le jeta en prison. Révéler ce vrai motif, c'eût été ébruiter un blâme importun. Après l'agitation causée par la prédication de Jean, la crainte d'un mouvement révolutionnaire, déplaisant pour les Romains, était un motif assez plausible.

Manifestement le tétrarque avait voulu donner satisfaction à la haine inquiète d'Hérodiade. Elle exigeait davantage : la mort seule arrêterait cette voix. Car Jean continuait à parler. Dans les fers il n'était guère à craindre. Mais il évoquait les jugements de Dieu. Antipas, plus juif que son père, en était troublé. Entre Hérodiade et Jean, il ne savait que faire, littéralement il ne voyait pas d'issue [2].

Hérodiade guettait une occasion favorable. Comme tous les princes orientaux, Antipas célébrait joyeusement le jour anniversaire de sa naissance. Festins, larges libations, entrée des joueurs de flûte et des danseuses, tout se passait selon le programme accoutumé, lorsqu'on vit se présenter dans l'attirail d'une danseuse une jeune fille du sang des Hérodes et des Asmonéens, la fille d'Hérodiade et de son premier mari. Cette complaisance gentille, la grâce incertaine des mouvements qu'une habitude professionnelle aurait

1. Lév., XVIII, 16 ; XX, 21.

2. ἠπόρει selon la leçon de trois manuscrits. La Vulgate exagère en disant qu'il *faisait* beaucoup de choses d'après les avis de Jean.

rendus plus assurés mais vulgaires, le désir de plaire touchèrent Hérode et le troublèrent : l'engouement des courtisans acheva de le griser. Rien ne lui parut trop précieux pour récompenser tant de charmes. La phrase traditionnelle : « Demande-moi la moitié de mon royaume » n'était qu'une hyperbole sans portée, mais Hérode y joignit le serment. L'enfant avait obéi à sa mère ; c'est elle qu'il lui faut consulter, et revenant aussitôt, d'un air impérieux et mutin : « Je veux que tout de suite tu me donnes sur un plat la tête de Jean le Baptiste. » Elle n'admet aucun délai. Les plats ne manquent pas sur la table. Le roi n'a qu'à s'exécuter.

L'ordre était dur. Le tétrarque, dégrisé, s'aperçoit de la ruse et se rend compte du péril. Il craignait Jean : un serment violé lui paraît plus redoutable encore. La danseuse applaudie lui reprochera publiquement son manque de parole ; son entourage sourira une fois de plus de son caractère indécis, qui lui vaut le mépris d'Hérodiade. Des satellites l'entouraient, attendant ses ordres. Quelques instants après, le garde qui avait fait l'office de bourreau remettait à la jeune fille la tête de Jean sur un plat.

Comme l'a dit admirablement M. Fouard : « L'ombre où le prophète souhaitait de s'éteindre enveloppa son martyre. Nul témoin n'a raconté comment il accueillit l'ordre inique, et dans quelle paix il mourut [1]. » On ne pouvait refuser à ses disciples de lui rendre les honneurs de la sépulture. Ils vinrent, prirent son cadavre et le déposèrent dans un tombeau. L'Église rendrait de grands hommages à ce tombeau, s'il était connu, et s'il était en son pouvoir. Au cinquième siècle on le croyait à Sébaste où une église, convertie en mosquée, perpétue ce souvenir. Les plus fervents disciples de Jean ne prétendirent jamais que leur Maître était ressuscité. Les bruits de la cour d'Hérode s'éteignirent avec les remords du tyran.

Hérode Antipas et la mort du Baptiste.

En ce temps où l'aberration du sens critique est allée jusqu'à nier l'existence de Jésus, il n'est pas inutile de

1. *La vie de N.-S. Jésus-Christ*, t. I, p. 426.

noter comment les évangélistes, sans aucune prétention d'aborder la grande histoire, sont cependant d'accord avec ce qu'on en sait, en particulier par l'historien Josèphe. La mort du Baptiste met en scène Hérode Antipas. Son caractère permet d'apprécier ses relations peu nombreuses, mais significatives, avec Jésus; les faits de son gouvernement aident à fixer les dates de l'évangile.

Hérode Antipas, instruit par la disgrâce de son frère Archélaüs, dans laquelle il avait failli être enveloppé[1], adopta la ligne de conduite la plus propre à se maintenir dans sa petite principauté. Gagner par l'attitude la plus soumise la faveur de l'empereur était le point principal. Il se montra si empressé qu'il devança parfois par ses informations secrètes les rapports officiels des généraux romains sur leurs opérations[2]. Mais il ne fallait pas non plus laisser aux Romains un prétexte à intervenir en mécontentant ses propres sujets. Antipas eut donc soin de ménager leurs croyances religieuses. Tandis que son frère Philippe, tétrarque d'un pays plus qu'à moitié païen, admettait des images sur ses monnaies, Antipas s'y refusa. Il bâtit Tibériade en l'honneur de Tibère, mais il y construisit une synagogue. Il était probablement exact à se rendre à Jérusalem pour les fêtes. Moins personnel que son père Hérode, il était moins étranger que lui au judaïsme, partageant le respect de son peuple pour la loi mosaïque, pour la religion. Tétrarque de Galilée et de Pérée, il était exposé sur sa frontière orientale aux incursions des Arabes Nabatéens, dont le royaume était alors sous Arétas IV à son plus haut point de prospérité. En politique avisé, il avait épousé la fille de ce roi. Dans toutes ces démarches on croit discerner un calcul habile, et plus de prudence que de passion. C'est bien un renard, selon l'expression de Jésus[3].

1. Quand la Judée fut annexée à l'Empire en l'an 6 ap. J.-C.

2. Le cas est attesté à propos de Vitellius, Jos., *Ant.*, XVIII, IV, 5. Nous renvoyons une fois pour toutes à ce livre XVIII° des *Antiquités* de Josèphe. Voir aussi la monographie de Schürer, *Geschichte*... I, p. 431-449 et celle de Walter Otto, dans l'Encyclopédie de Pauly-Wissova, Supplément, 2° fascicule, articles Herodes (18), Herodias, Herodes Antipas (24).

3. Lc., XIII, 32.

Tous ces desseins prudents furent troublés par une passion fatale. Lors d'un voyage à Rome, Antipas reçut l'hospitalité chez son frère Hérode : c'est le seul nom que lui donne Josèphe; mais il serait bien étrange qu'il n'en ait pas porté d'autre pour le distinguer de ses frères. Ce personnage vécut toujours dans une condition privée; peut-être était-il d'un esprit médiocre. En tout cas dépourvu d'ambition. Son père Hérode Ier l'avait probablement fiancé dès l'an 6 av. J.-C. à sa petite-fille Hérodiade, descendante à la fois des Hérodes et des Asmonéens par sa grand'mère Mariamne, qu'Hérode avait tant aimée avant de la faire mourir. On ne sait quand eut lieu ce fatal voyage. M. Otto le place dès le début du règne de Tibère, vers l'an 15, ou à tout le moins avant l'an 26, parce que cette année-là Tibère quitta Rome pour n'y plus rentrer. Et qu'allait faire Antipas à Rome, sinon entretenir la faveur personnelle de Tibère? — Cependant, après ce départ de Rome, l'empereur a peut-être reçu Antipas à Caprée, comme il fit pour son neveu Agrippa Ier, ou bien le tétrarque se sera contenté de traiter de ses affaires avec Séjan, qui ne fut mis à mort qu'en l'an 31, et cela est d'autant plus vraisemblable qu'Antipas fut accusé plus tard d'intrigues avec Séjan. A tout prendre cependant l'année 26 conviendrait bien pour le voyage et même pour le mariage.

A ce moment Hérodiade, femme d'Hérode, avait plus de trente ans[1] Antipas conçut pour elle une passion violente qui l'aveugla. Elle la partagea sans doute, mais, déjà calculatrice, elle exigea qu'Antipas renvoyât sa première femme. Ambitieuse comme elle se révéla, elle voulait être la femme d'un prince souverain et la seule. On convint que l'enlèvement et le mariage auraient lieu au retour d'Antipas. Ainsi fut fait, et Josèphe ne se scandalise pas moins que Jean-Baptiste de cet adultère contraire aux lois des ancêtres, d'autant plus coupable qu'Hérodiade avait de son premier mariage une fille nommée Salomé[2]. Nous

1. Elle ne peut être née après l'an 8 av. J.-C., ni avant l'an 15. Lors des fiançailles dont nous avons parlé elle avait bien trois ou quatre ans.

2. *Ant.*, XVIII, v, 4 : « Ils ont pour fille Salomé; après sa naissance Hérodiade, au mépris des lois ancestrales, épouse Hérode, frère de son mari né

apprenons ici le nom de la jeune danseuse dont parle s. Marc. Son âge n'est pas indiqué par Josèphe[1]. Elle était encore jeune, selon l'usage du temps, quand elle épousa son oncle Philippe, et ce fut sans doute peu avant la mort de ce tétrarque, survenue en l'an 34, d'autant qu'elle ne lui donna pas d'enfants. Mariage d'ambition sans doute, car Philippe avait quelque trente ans de plus qu'elle : c'est bien ce qu'on attendait de la fille d'Hérodiade et de l'impertinente personne qui exigea la tête du Baptiste.

Cependant la nabatéenne, femme d'Antipas, n'entendait pas supporter un affront. Informée de ce qui se tramait, elle s'était rendue à Machéronte, et de là chez son père, sous prétexte d'une simple visite. Arétas ressentit contre celui qui avait répudié sa fille une haine violente. Toutefois les hostilités ne s'engagèrent que pour une question de frontières; après des razzias réciproques on en vint à une bataille rangée. Antipas complètement vaincu fit son rapport à Tibère. Vitellius reçut ordre de le venger. N'aimant guère le tétrarque, il ne se pressa pas. La mort de Tibère arrêta tout (17 mars 37).

C'est à propos de la défaite d'Antipas que Josèphe s'occupe de Jean-Baptiste. Parmi le peuple, dit-il, quelques-uns crurent que c'était un châtiment de Dieu, parce qu'Antipas, craignant que la prédication du Baptiste ne dégénérât en sédition, l'avait fait mettre à mort à Machéronte[2].

Malheureusement l'historien juif ne donne pas la date de ce grave événement. Les Juifs savaient que la colère divine est longtemps suspendue sur la tête des coupables. Le crime a donc pu devancer la vengeance de quelques années.

Avant de comparer le motif donné par Josèphe de la

du même père, mari encore vivant dont elle se sépara. » Ce serait forcer le texte que de déduire avec Otto que le second mariage eut lieu *aussitôt* après la naissance de Salomé.

1. A supposer que sa mère se soit mariée à dix-huit ans, elle ne pouvait avoir plus de vingt ans en l'an 29, mais peut-être moins.

2. *Ant.*, XVIII, v, 2 : « Hérode ayant craint que la confiance qu'il inspirait aux hommes ne les portât à quelque sédition, car ils paraissaient disposés à tout faire d'après ses conseils, pensa qu'il valait beaucoup mieux prendre les devants et le faire disparaître, que d'avoir à se repentir s'il tombait dans des difficultés provenant de quelque entreprise révolutionnaire de sa part. »

mort de Jean avec le récit des évangélistes, nous suivons Antipas conduit à sa ruine par sa faiblesse pour Hérodiade. Elle ne pouvait voir sans chagrin Agrippa, son frère de père et de mère, dans une très fâcheuse position due à son inconduite. Elle obtint que son mari lui fît une situation honorable[1]. Après quoi un excès de table gâta tout. Dans un repas, et sous l'influence du vin, dit Josèphe[2], les deux beaux-frères échangèrent des propos insultants. Agrippa dut aller chercher fortune ailleurs. Il la rencontra, éclatante, dans l'amitié de Caligula. Philippe le tétrarque étant mort, Caïus donna ses états agrandis à Agrippa avec le titre de roi. Hérodiade ne pouvait supporter que son mari demeurât simple tétrarque et qu'une autre personne de sa famille portât le bandeau royal. A force d'instances, car Antipas n'était pas le serviteur ridicule d'une femme fronçant les sourcils, elle obtint de lui qu'il allât demander la même faveur au jeune empereur. Mais Agrippa n'avait pas pardonné. Une dénonciation arrivait à Baïes où était Caligula en même temps que le couple quémandeur. Antipas dépouillé de ses états en faveur d'Agrippa, fut exilé dans les Gaules[3], où Hérodiade, fidèle dans la mauvaise fortune, l'accompagna.

Évidemment ce récit de Josèphe ne doit rien à l'évangile, mais les évangélistes ne dépendent pas non plus de l'historien, tant l'aspect de la mort du Baptiste est différent dans les deux cas. Cependant l'accord est incontestable : le second mariage d'Antipas avec la femme de son frère, contrairement à la loi; l'existence d'une fille du premier mariage; l'influence d'Hérodiade sur son mari, quoique quelquefois récalcitrant; le tétrarque perdant le bon sens sous le coup de la boisson; ses ménagements envers la religion juive quand il n'était pas emporté par sa passion; enfin la mort du Baptiste, courageux prédicateur de pénitence.

Une critique vétilleuse n'a donc à s'accrocher qu'à des points très menus. Il y en a deux. Marc donne le nom de

1. *Ant.*, XVIII, vi, 2, *agoranome* à Tibériade.
2. ὑπ'οἴνου, même endroit.
3. A *Lugdunum*, non pas Lyon, mais *Lugdunum Convenarum*, Saint-Bertrand-de-Comminges, en combinant *Ant.*, XVIII, vii, 2 et *Bellum*, II ix, 6.

Philippe au premier mari d'Hérodiade : on l'accuse de l'avoir confondu avec le tétrarque Philippe. Quelques interprètes chrétiens ont dû en venir là[1], et interpoler une version de Josèphe dans ce sens, mais Marc ne met nullement sur cette fausse piste, car il ne connaît pas le tétrarque et il a écrit avant Luc qui parle du tétrarque Philippe (III, 1). En fait l'Hérode tout court de Josèphe a dû avoir un autre nom, et a pu s'appeler Philippe comme son frère. Le cas n'était pas rare à l'époque hellénistique. Antipas avait eu un frère nommé Antipater, ce qui est le même nom[2]. D'ailleurs ce point est sans conséquence.

Ce qui est plus grave, c'est que, d'après Josèphe, Antipas a agi contre Jean de son propre mouvement, par calcul politique : toute l'historiette du festin ne serait qu'un conte, tel est le verdict de la « critique ». Cependant ceux-là même qui l'acceptent, comme Schürer et Otto, reconnaissent que les deux motifs sont parfaitement conciliables, ce qui est assez évident. Mais nous pensons de plus que sans le récit de Marc on ne se rend pas bien compte des faits.

Notons d'abord une réflexion d'Otto. Pour les successeurs d'Hérode, Josèphe ne dispose plus d'histoires particulières comme celle de Nicolas de Damas ; il écrit d'après une histoire universelle, et « par aphorismes[3] ». L'un de ces aphorismes, ou lieux communs, c'est le motif banal de « nouveautés révolutionnaires ». Si nous en croyons Josèphe, Hérode a fait enlever Jean à Machéronte. Cela est très vraisemblable. En Galilée, la présence de Jean, même en prison, surtout en prison, risquait de surexciter ses partisans. A Machéronte Antipas était tranquille. Cette forteresse avait été construite par Hérode le Grand, qui à ses débuts avait expérimenté la nécessité d'un refuge pour ses femmes et ses trésors, en attendant une meilleure chance. Un vrai repaire de brigands. Les ruines, connues encore sous le nom de *Mekawer*, à l'orient de la mer Morte,

1. Ce fut le cas de la version slave de Josèphe, dont nous ne saurions faire état pour défendre Marc contre le Josèphe grec : cf. Berendts, *Die Zeugnisse vom Christentum im slavischen « de bello judaico des Josephus »* dans *Texte und Untersuchungen*, N. F. XIV, 4 (1906), p. 7 s. et 33.

2. Otto, à l'endroit cité, p. 159.

3. *Ganz aphoristisch*, Otto, p. 172.

à peu près en face d'Hébron, sont presque au niveau du plateau oriental, mais en sont séparées par une coupure profonde[1]. Antipas n'avait qu'à laisser Jean finir ses jours dans un cul de basse-fosse. D'autant qu'il n'était pas cruel par tempérament. Il y a plus. Sans l'influence d'Hérodiade, Antipas aurait-il même fait emprisonner Jean? Les critiques qui admettent les faits essentiels de la vie de Jésus — et c'est encore la presque unanimité, — ne sauraient expliquer les rapports du tétrarque avec Jésus s'ils s'en tiennent à l'attitude que Josèphe lui prête envers le Baptiste. Est-ce bien le même homme qui aurait procédé avec cette cruauté non motivée, par simple précaution tyrannique, envers Jean, et qui aurait usé envers Jésus d'une si large tolérance, mêlée à une curiosité amusée plutôt que vexatoire? Josèphe sait que le mariage d'Antipas provoqua la réprobation. Est-il donc étonnant que Jean s'en soit fait l'organe? Hérodiade avait obtenu l'éloignement de sa rivale au risque de graves complications. Elle ne pouvait tolérer que son mariage fût condamné, menacé, au nom des lois juives traditionnelles. Cette protestation ne se fit pas attendre, et c'est pourquoi nous pensons que le mariage eut lieu en l'an 26, date la moins éloignée de l'an 27, où Jean débuta d'après s. Luc (III, 1), la moins éloignée aussi de la défaite de l'an 36. Après avoir encouru le mécontentement d'Arétas, vu surgir à l'horizon oriental des menaces de guerre, désormais en possession d'Hérodiade, et sa parole tenue de la garder seule, Hérode a dû hésiter à braver encore le mécontentement de ses sujets en sévissant contre Jean. C'est irrité par le reproche personnel de Jean, poussé par sa femme qu'il se décida à mettre l'importun dans une prison sûre. Hérodiade sentit qu'elle n'obtiendrait pas davantage. Elle eut donc recours à la ruse, à la complicité de la luxure et du vin. Elle saisit l'occasion favorable, unique, où Hérode, venu à Machéronte pour organiser la défense de la frontière, crut pouvoir consommer son crime presque en secret.

Les deux documents, loin de se contredire, se complè-

1. R. P. Abel, *Une croisière autour de la mer Morte*, p. 30-41. — Pl. XI, 1.

tent plutôt de la façon la plus satisfaisante. Une vague raison d'état était l'explication la plus simple du meurtre pour un historien insuffisamment informé. Le véritable mobile a son point d'appui dans le caractère que Josèphe lui-même a tracé du tétrarque, administrateur prudent, ami de tout le monde, quand il n'était pas entraîné par sa femme ou grisé par le vin. Nous pouvons en toute assurance ranger la mort du Baptiste parmi les faits dont les circonstances, publiques et secrètes, nous sont le mieux connues.

VIII. — PRÉLUDES DE L'INSTITUTION DE L'EUCHARISTIE.

Première multiplication des pains (105-106).

LC., IX, 10-17; MC., VI, 30-44 MT., XIV, 13-21; JO., VI, 1-15.

Les disciples du prophète martyr vinrent rendre compte à l'ami de leur Maître du triste événement et du soin pieux qu'ils avaient pris de sa sépulture. Plusieurs d'entre eux, ceux surtout qu'inspirait l'esprit de Jean, suivirent alors l'exemple que leur avaient donné leurs anciens compagnons, quand ils s'étaient attachés à l'Agneau de Dieu reconnu par le Baptiste.

Ni s. Marc, ni s. Luc ne nous font connaître la portée de la nouvelle du meurtre sur les décisions prises par Jésus. S. Matthieu semble y voir la raison pour laquelle il s'éloigna de la Galilée[1] : mais comme il se préoccupe peu de chronologie, et encore moins d'établir un lien de causalité entre les faits qu'il raconte, on ne peut conclure à une suite immédiate, ni à un rapport de date très exact entre la mort de Jean et la retraite de Jésus.

Il a dû s'écouler un certain temps entre le crime et l'angoisse qui fit surgir dans l'imagination d'Hérode, à propos de Jésus, le fantôme de Jean décapité. C'est seulement quand Hérode, rentré de Machéronte, se demanda si Jésus était lui aussi un prophète qui se dresserait devant

1. Mt., XIV, 13.

lui que ses soupçons devinrent dangereux. En fait Jésus ne voulut pas reprendre le rôle du prophète justicier. Il n'était pas moins disposé que lui à offrir sa vie en sacrifice, mais il savait que ce devait être à Jérusalem[1]. Il évita donc d'entrer en conflit avec Hérode. Celui-ci avait été suffisamment averti. D'ailleurs la mission de Jésus était supérieure à celle d'un prophète, ce qui ne veut pas dire qu'elle devait avoir plus d'éclat. Le prophète, instrument intermittent des volontés divines, manifesté par l'austérité de sa vie, par son zèle enflammé, était le seul qui pût faire la leçon aux rois. La mission de Jésus est plus haute et plus stable. Fondateur d'une société permanente ouverte à tous les hommes, Jésus mangeait et buvait comme tout le monde, ce qui n'interdisait pas l'ascétisme, mais n'en faisait pas une loi. Il n'a pas voulu non plus que ses fidèles se crussent obligés à adresser des avertissements aux dépositaires d'une autorité venant vraiment de Dieu; ces avis n'auraient plus à être prononcés par des particuliers sous une inspiration particulière, mais par une autorité spirituelle régulièrement établie.

Enfin Jésus avait une autre raison de se retirer. Ses apôtres étaient revenus de leur mission, et ils avaient besoin de repos[2]. Dans la solitude, auprès de lui, il retremperaient leurs forces. Ils avaient sans doute beaucoup à lui dire, plus encore à apprendre de lui. En Galilée le concours extraordinaire du peuple ne leur permettrait pas de s'entretenir en paix.

Jésus s'éloigna donc avec ses disciples dans une barque, en prenant la direction de Bethsaïde, qu'on devait dépasser pour rencontrer un lieu désert. A Bethsaïde[3], on était déjà sur les terres du tétrarque Philippe, qui l'avait embellie, peut-être en la transportant plus au nord (*et-Tell*) et lui avait donné le nom de Julias, en l'honneur de Julie, fille d'Auguste, si tristement célèbre. Les ruines du village des

1. Lc., XIII, 33.
2. Mc., VI, 31.
3. C'est uniquement pour concilier plus aisément les textes bibliques, mais sans une vraie nécessité, qu'on a imaginé une autre Bethsaïde à l'ouest du Jourdain.



1. La plaine de BETHSAÏDE, au N.-E. du lac.



2. ET-TELL. — Site de Bethsaïde-Julias.

pêcheurs sont représentées probablement par *el Aradj,* près de l'embouchure du Jourdain. Au sud-est, une grande plaine s'étendait jusqu'aux collines. On pouvait la qualifier de désert, surtout en la comparant à la plaine de Gennésareth, prodigieusement fertile. Mais comme le désert de Juda lui-même, cette plaine et ces collines étaient verdoyantes au printemps. Les trois premiers évangélistes en parlant de l'herbe verte sont donc en parfait accord avec s. Jean, qui lui aussi parle de l'herbe, et de l'approche de la fête de Pâque [1], la fête du printemps.

Traversant le lac en barque, la petite compagnie devait arriver la première. Mais on avait compris leur dessein : les riverains de l'est accoururent, bientôt rejoints par ceux de Capharnaüm. Si bien que Jésus, peut-être retardé par le calme plat et cette lourde température du début d'avril qui coupe les bras des rameurs, fut entouré d'une foule nombreuse lorsqu'il débarqua.

Admirable simplicité des évangélistes que ne déconcerte pas cette apparente déconvenue ! Ils l'ont soulignée plutôt : Jésus voulait être à l'écart, il est assailli par tout un peuple. Plus admirable bonté de Jésus, qui ne fait pas volte-face pour chercher la solitude ailleurs, mais pris de compassion pour ces brebis sans pasteur, se met aussitôt à les instruire, et longuement !

On croirait qu'il oublie l'heure. Les disciples voient avec inquiétude que le jour baisse. C'est très beau de s'entretenir du règne de Dieu ; mais il faudrait cependant songer aux nécessités de la vie. Il serait temps que Jésus termine son discours. Ils ne le lui disent pas aussi clairement; pourtant ils l'invitent à congédier tout ce monde qui s'en ira chercher son pain dans les villages et les hameaux.

Alors Jésus intervient, et pour éprouver ses disciples, chargés ordinairement de tous les soins matériels : Donnez-leur à manger !

C'était facile à dire, mais comme remarque Philippe, deux cents deniers n'y suffiraient pas [2]. Les avait-on ?

1. Jo., VI, 10 et 4.
2. Environ 180 francs ; aujourd'hui nous devons ajouter : en monnaie d'or.

Braves gens que ces amis du Seigneur ! Chacun veut dire son mot, se rendre utile. André, frère de Simon-Pierre, a vu un jeune garçon qui a cinq pains d'orge et deux poissons. Le petit camelot avait eu beaucoup d'esprit ; il était sûr d'écouler sa marchandise à son avantage. Mais c'était avouer qu'on était sans ressources. Jésus dit : Faites-les s'étendre sur l'herbe verte pour manger. Déjà habitués à manœuvrer les foules, les disciples distribuent les convives par groupes, figurant comme des plates-bandes [1] dans l'herbe fleurie [2]. Ils étaient environ cinq mille.

Alors Jésus solennellement, car tous les évangélistes ont remarqué qu'il pria, leva les yeux au ciel, prononça la bénédiction et rompit les pains qu'il remit à ses disciples pour être distribués. De même pour les poissons. Tous mangèrent à leur faim. Puis Jésus ordonna qu'on ramassât les restes, afin que rien ne fût perdu. Un usage juif, encore plus ménager des restes, consistait à ramasser les miettes de pain tombées de la table.

L'intention de Jésus est assez évidente de donner à cette réfection improvisée, qu'on aurait pu prendre sur le pouce, le caractère d'un vrai repas. Les convives prennent place, sur l'herbe, mais dans un certain ordre. Le maître de la maison rompt lui-même le pain, en prononçant une bénédiction, comme l'exigeait le bon usage, on recueille les restes, comme si l'on eût été dans une salle à manger. On était près de la Pâque, et, à la Pâque suivante, Jésus distribuerait à ses apôtres son corps sous la forme de pain. Il serait faux de dire que le Sacrement de l'Eucharistie fut institué ce jour-là en faveur de toute une foule. Mais c'était déjà un prélude que le Maître proposait à la réflexion. Aussi s. Jean nomme action de grâce, eucharistie, la prière que les textes rabbiniques nomment simplement une bénédiction. C'est comme symbole que cette scène a toute sa portée. Si étonnante qu'elle soit en elle-même, elle l'est plus encore comme un pressentiment de l'avenir, et cependant elle devient ainsi plus accessible à l'esprit et au

1. Mc., vi, 40, πρασιαί.
2. Dans les prairies au sud de Gaza nous avons pu cueillir des anémones, des pervenches, même des tulipes : les bords du lac ne sont pas moins fleuris.

cœur comme un signe sensible ordonné à une réalité spirituelle, non seulement plus haute, mais d'un autre ordre.

C'est un fait que dans le monde entier les catholiques fidèles reçoivent sous la forme du même pain ce qu'ils croient être l'unique corps de Jésus-Christ. Quelques-uns le profanent, d'autres agissent par vanité, un plus grand nombre par routine : une foule innombrable y trouve vraiment l'aliment de l'âme, une invitation plus vive à servir Dieu, une impulsion nouvelle pour le mieux aimer. Que cette prodigieuse institution ait été figurée par une multiplication miraculeuse du pain, cela paraît plausible, et que le miracle se soit épanoui en de tels fruits de salut, cela le rend vraisemblable. L'harmonie de la figure et de la réalité est persuasive,

En lui-même, d'ailleurs, le miracle était à la fois si incompréhensible et si public qu'un immense enthousiasme se déchaîna. Nous ne l'apprenons que par s. Jean, mais c'est bien la clef de la situation. On ne prononce pas encore le nom de Messie, parce que Jésus ne s'est pas manifesté comme roi. Mais il est incontestablement le grand prophète attendu, car aucun prophète n'a rien fait d'aussi divin en faveur d'Israël. Et ce prophète deviendra le Messie s'il est couronné roi. Il l'est déjà en personne. Il n'est que de le reconnaître pour lui permettre d'inaugurer ses actions royales. On prétendait donc l'obliger à entrer dans ce nouveau rôle. — Ce n'était pas le sien.

Jésus marche sur les eaux et aborde au pays de Gennésareth (107-108).

Mc., VI, 45-56 ; Mt., XVI, 22-36 ; Jo., VI, 16-21.

Après la multiplication des pains, Marc nous dit sans transition que Jésus contraignit ses apôtres à monter dans leur barque et à partir sans lui. Pourquoi donc se séparait-il de ses disciples, et n'avaient-ils pas raison de se faire prier ? Nous le comprenons d'après ce que s. Jean a révélé des dispositions de la foule. Jésus n'avait cessé, quoique discrètement, de combattre cette fausse conception

du règne de Dieu qui comptait sur un roi temporel, roi comme les autres, encore qu'armé surtout de la puissance de Dieu. S'il ne parvenait à apaiser ce tumulte, la révolution était en marche, l'erreur encouragée, sa vraie mission méconnue. Les foules sont mobiles. Le danger était pressant, mais s'il était conjuré sur l'heure, l'orage prompt à se lever serait aussi vite dissipé. Avant tout il fallait que les disciples fussent mis à l'abri de cet emportement contagieux. Il fallait qu'ils partissent. Si Jésus les avait accompagnés, les plus mutins l'auraient suivi avec toutes les barques disponibles. Il donna donc à ses disciples l'ordre formel de gagner l'autre rive, en face[1] de Bethsaïde, c'est-à-dire aux environs de Capharnaüm. Il les rejoindrait plus tard. Puis il s'éloigna. Allait-il haranguer la foule pour la prier de se disperser? Les discours du candidat qui refuse ne font que stimuler ses partisans. Le plus simple était de disparaître. Après quelque agitation dans le vide, la nuit venant, chacun chercherait un abri. Jésus monta donc sur la colline, seul, pour prier.

Restés seuls les disciples attendaient encore. Il faisait déjà sombre. Jésus ne revenait pas. Enfin ils se décidèrent à partir.

Souvent au commencement du printemps, après une journée de siroco, un vent violent se lève au sud-ouest. Il surprit les disciples qui firent force de rames. La lutte fut longue, la barque n'avançait pas; il était près de trois heures du matin quand Jésus les vit de loin, épuisés. N'était-ce pas par un sentiment de compassion qu'il venait à eux en marchant sur les eaux? Cependant, pour les éprouver, il fit mine de passer outre. De la barque il paraissait un fantôme : on le voyait, on avait peur, on criait. Alors lui : « Courage, c'est moi, ne craignez pas. » Pierre, impressionnable comme toujours, prompt à se jeter dans la mêlée se croyant sûr de son courage : « Si c'est vous, Seigneur, ordonnez-moi de venir à vous sur les eaux. » Et sur ce mot : « Viens », il

1. On a toujours traduit « vers » Bethsaïde (Mc., vi, 45), et supposé en conséquence deux villes du même nom. Mais nous croyons que πρός peut signifier « en face de », surtout avec πέραν.

s'élance vers son Maître. Mais le vent redouble, Pierre tremble et s'enfonce. Il s'écrie . « Sauvez-moi ! » Et Jésus le prend par la main, le fait entrer dans la barque. Le vent cesse. Bientôt on atteignait le rivage dont on n'était pas éloigné [1]. Déjà quelques-uns s'étaient prosternés devant Jésus : « Vous êtes vraiment fils de Dieu ! »

Cependant tous ces prodiges étonnaient les disciples sans les éclairer entièrement. Ils avaient eux-mêmes fait des miracles au nom de Jésus, ils avaient été les instruments de la multiplication des pains, ils l'avaient vu marcher sur les eaux : il avait donc plein pouvoir sur la nature. Mais à quoi aboutirait tout cela, puisqu'il ne voulait pas se laisser acclamer roi par la foule? Où donc les menait-il, exigeant d'eux une obéissance dont ils ne pénétraient pas les raisons? S. Marc parle d'une stupeur extrême, contenue dans leurs cœurs. On touchait à une heure critique.

Cependant quelques pêcheurs avaient signalé Jésus s'approchant avec ses disciples de la rive occidentale. Le peuple était encore dans l'effervescence de la veille. La confiance dans le pouvoir miraculeux de Jésus avait grandi. De tous côtés on lui apportait des malades et il les guérissait D'après le texte de s. Matthieu, cette scène a pu se passer dans la matinée. S. Marc prolonge la perspective et donne ainsi un aperçu de ce qui eut lieu dans le voyage que Jésus entreprit ensuite après la défection des Galiléens [2] Malgré cette désaffection, il y eut toujours dans la foule des mouvements favorables à Jésus. Il ne refusait pas de guérir les malades. C'était assez pour qu'on eût recours à lui.

Le pain de vie; rupture (109-110).

Jo., VI, 22-71.

Cependant ceux qui étaient restés au delà du lac avaient pu constater qu'il n'était resté sur la rive qu'un seul bateau,

1. D'après Jo., VI, 19 on avait fait déjà 25 ou 30 stades. Le lac a plus de 54 stades dans sa plus grande largeur (environ 10 kilomètres), mais la distance est beaucoup moindre vers le nord.
2. MC., VI, 53-56.

et que les disciples l'avaient pris pour revenir sans leur Maître Sans doute on le chercha, dans la plaine et sur les collines : mais il n'était nulle part. La nuit passée comme on put, troublée sans doute par l'orage, les plus ardents, surtout ceux de Capharnaüm [1], étaient dans l'obligation de faire le tour pour aller chercher le pont de Bethsaïde, mais sans la joyeuse exaltation de la veille qui faisait tout braver. Ils furent donc fort satisfaits de voir arriver plusieurs barques de Tibériade, et ils en profitèrent aussitôt pour passer sur la rive occidentale [2]. Ils n'avaient pas renoncé à leur dessein, surexcités et mécontents de la disparition de Jésus, et ils le cherchaient pour avoir avec lui une explication. Leur premier mot est brusque : « Rabbi, quand êtes-vous venu ici? »

Ici commence une instruction de Jésus, d'une immense portée, harcelée dans sa marche qui se poursuit sans fléchir malgré les résistances et les murmures; on dirait d'une barque portée en avant par les vagues sans cesse soulevées qui la secouent. Ces aspérités d'un entretien dialogué ont souvent caché à des lecteurs superficiels l'unité de l'enseignement. D'autres l'ont jugé trop mystique, trop éloigné de la manière familière et simple de Jésus, telle qu'elle se déroule dans les évangiles synoptiques. C'est en réalité le thème qui est mystique et relevé, mais il était suggéré par la circonstance, et il est traité de façon à être compris, autant qu'il peut l'être, d'un auditoire juif ordinaire.

Le point de départ est le pain, que Jésus vient de distribuer si largement et qui devient le symbole de sa doctrine. Il affirme qu'il a mission de donner le pain de vie, c'est-à-dire qu'il est le révélateur envoyé par Dieu pour conduire à la vie éternelle ceux qui croiront en lui.

Et comme l'échange des propos a amené la nécessité d'admettre l'origine céleste de ce pain, Jésus déclare qu'il

1. Jean continue à parler de la foule, car il ne varie pas son style. Mais il est évident que seuls les principaux meneurs s'acharnent à poursuivre Jésus.

2. A cause de la disposition des vents, les barques ne séjournent jamais la nuit sur la rive orientale; celles qui partent de Tibériade la nuit rentrent toujours avant la soirée. L'observation des faits coïncide donc parfaitement avec ce que dit s. Jean et qu'on a taxé de hasard bien étrange.

est lui-même ce pain qui donne la vie, et qu'il est investi du pouvoir de rendre la vie aux morts.

Mais encore, comment donne-t-il cette vie au monde? Par l'immolation de sa chair. On ne peut donc avoir accès à la vie sans participer à sa chair, immolée, d'où la nécessité de manger sa chair et de boire son sang pour posséder en lui la vie de l'esprit, qui s'épanouira dans la vie éternelle et dans la résurrection.

Cette instruction, dont la logique surnaturelle est impeccable, convenait-elle à la situation, après un peu moins d'un an de prédication de l'évangile?

Tout d'abord elle résulte du fait qui a si vivement frappé la foule. C'est la multiplication des pains qui en fournit le thème, ou du moins le symbole. Jésus donne le pain véritable, il est ce pain véritable.

Mais la réalité elle-même, ne fallait-il pas l'aborder enfin clairement? S. Jean n'a pas reproduit les récits antérieurs des évangiles synoptiques, mais il les avait eus sous les yeux. Il les a rejoints à la multiplication des pains, au point précis qui lui était indispensable pour mettre dans tout son jour la crise qui se produisit alors. Rappelons ces préliminaires.

Jésus avait d'abord prêché la pénitence en vue du règne de Dieu. Il avait fait des miracles, et plusieurs de ces miracles pour prouver, outre sa puissance et sa bonté, le pouvoir qu'il avait de remettre les péchés, et de fixer la pratique de l'observance du Sabbat. Puis il était apparu en législateur, ayant le droit de conduire à sa perfection la loi de Moïse elle-même. A propos du message du Baptiste, il avait nettement marqué la supériorité du nouvel ordre sur celui de la Loi et des Prophètes. On avait dû se demander dès lors s'il ne prétendait pas être le Messie, instituant le règne de Dieu. Quel serait ce règne? L'idéal du règne devait commander l'image du Messie. Aussi, redressant sans les heurter les aspirations populaires, élevant les âmes au-dessus des préoccupations terrestres vers la justice, la pureté, la charité, le pardon, faisant entrevoir un long développement de la vertu divine parmi les hommes, toujours en vue de la vie éternelle dans le royaume de Dieu, Jésus avait préparé

les cœurs à comprendre que la mission du Messie ne regardait que l'âme et ses destinées. Soins inutiles! Le calcul politique, le désir des ripailles plantureuses et de la vengeance, tous les déportements de l'homme naturel s'emparant d'une promesse divine comme d'un ressort puissant en même temps comme d'un prétexte spécieux masquant de basses convoitises, chez les meilleurs un zèle égaré par la méconnaissance des véritables voies de Dieu, tout ce mélange confus qui fermentait dans Israël venait de faire explosion. Ils voulaient un roi, ils voulaient contraindre Jésus à être le Messie de leur rêve.

Vraiment le moment n'était-il pas venu pour Jésus, — car son temps était limité — de leur dire clairement ce qu'il était, ce que Dieu l'avait chargé de faire, et quel était leur devoir envers lui, qui seul pouvait les sauver? Les sauver, non pas de leurs ennemis politiques, mais du péché. Leur donner la vie, non pas celle de l'abondance du blé, du vin et de l'huile, mais une vie spirituelle, prémices de la vie éternelle. Le départ vers les hauteurs était un moment critique. Le risque était qu'ils se refusassent à comprendre, et que la mission de Jésus en Galilée n'aboutît à un échec. Mais toutes les précautions prises, il fallait en venir là. L'étonnant n'est pas que s. Jean ait rapporté ce drame, ce serait que les synoptiques l'eussent passé sous silence. Ce n'est pas le cas, et cette fois encore, l'harmonie est au fond, car ils lui ont donné une autre expression, la mésintelligence qui a suivi l'exposé des paraboles. Mais ce n'était qu'un premier degré dans la rupture, consommée chez les synoptiques par l'adieu aux villes du lac. Pour Jean l'appel à la vie spirituelle est plus net, la personne de Jésus est plus en relief : des deux manières la cassure est consommée. Peut-on reprocher au quatrième évangéliste d'être intervenu pour expliquer ce refroidissement des Galiléens que les synoptiques supposent si clairement, comme nous aurons encore l'occasion de le constater?

Une explication décisive s'est donc produite à Capharnaüm après la multiplication des pains; c'est l'exposé spirituel de sa mission, que Jésus ne pouvait manquer de faire, tel qu'il résulte équivalemment de maint endroit des synop-

tiques, avec le trait spécial du symbole du pain, amené par le miracle. Ce symbole conduisait tout naturellement à l'Eucharistie. De ce chef, et à cause de l'unité du thème, il paraît exigé de placer au même lieu et dans le même temps la dernière partie du discours qui regarde spécialement l'Eucharistie[1].

Sur ce point spécial cependant, la nécessité d'une explication en ce temps-là ne paraît nullement évidente. On serait même plutôt sensible à la difficulté de proposer un pareil sujet à des esprits mal disposés, sans leur fournir des développements qui paraîtraient indispensables. Si s. Matthieu a composé le discours sur la montagne de paroles prononcées dans des circonstances différentes, s. Jean avait sans doute le même droit, s'il y voyait des avantages.

Or c'en était un que de mettre l'Eucharistie, distribuée sous la forme du pain, figurée par la multiplication des pains, au point culminant d'un discours sur le pain de vie. Cette merveilleuse gradation est d'une telle beauté qu'elle impose d'abord silence au sens historique.

Peut-être reprendra-t-il ses droits, et s'il propose de placer peu avant la Cène, et dans un cercle plus restreint de disciples, l'enseignement sur l'Eucharistie, on sera tenté de lui donner raison — sans cesser d'admirer la composition johannique des paroles de Jésus.

Après ces indications liminaires, entrons dans la synagogue de Capharnaüm où Jésus a entraîné ses partisans indésirables[2]. Il est probable qu'on n'était pas au jour du sabbat, puisque des barques avaient traversé le lac. Mais l'atmosphère religieuse de ce lieu, qui n'excluait pas la discussion, lui assurait une certaine gravité. Au lieu de répondre à la question : « Rabbi, quand êtes-vous venu ici? », Jésus commence l'entretien par une invitation à scruter le vrai motif de leur emportement messianique. La multiplication des pains leur a paru un avant-goût de cette surabondance des biens qu'ils attendaient du Messie : moissons

1. Jo., VI, 51-58.
2. Jo., VI, 59.

à hauteur de cavaliers, vignes faisant couler le vin comme des fleuves. Qu'ils cherchent plutôt la nourriture de l'âme, celle qui demeure jusqu'à la vie éternelle. Or cette nourriture, c'est lui qui la donne, car le Père l'a marqué de son sceau, en confirmant sa doctrine par des miracles.

Les Capharnaïtes en ont assez vu pour le regarder comme un Maître, élu pour leur transmettre les ordres de Dieu. Ils demandent : Que faut-il donc que nous fassions pour répondre à son désir? Ils ne peuvent guère parler que des œuvres, et on ne saurait leur reprocher de parler en Juifs. Mais l'obéissance aux œuvres commandées au nom de Dieu suppose la foi, et leur foi est trop vague. Elle se porte sur Dieu; elle doit aussi se porter, et d'une confiance entière, sur celui qu'il a envoyé. En étaient-ils là, ceux qui avaient essayé de faire de lui l'instrument de leurs convoitises?

A ce moment ils comprennent que la prétention de Jésus est très haute. Un prophète parlait au nom de Dieu, rappelait à l'observance de la loi · il n'exigeait point cette soumission absolue de l'esprit dont on ne pressentait pas le terme. Pour en venir là, il ne suffisait pas d'alléguer un miracle inférieur en somme à ce qu'avait fait Moïse, en donnant au peuple un pain venu du ciel. Les pains d'orge n'étaient pas venus du ciel! Ils n'étaient même pas venus du ciel des nuées, comme la manne. Mais il importait peu, en vérité. Le vrai pain du Ciel est celui qui sort d'auprès de Dieu et par conséquent celui qui est envoyé par Dieu. Moïse n'a pas juridiction sur cette sphère; c'est le Père seul, le Père de Jésus, qui peut donner la vie au monde en lui donnant ce pain.

La pensée a franchi un degré. Le Fils de l'homme donnait le pain, c'est-à-dire la doctrine; il est maintenant l'aliment vital. La Loi avait déjà été comparée au pain, à l'arbre de vie: cette comparaison allait de soi. L'autre est plus difficile à entendre. Cependant il arrivera à R. Aqiba d'interpréter « le soutien du pain[1] » des savants talmudistes, puisque les Proverbes, au nom de la Sagesse, disaient :

1. Is., III, 1.

« Mangez de mon pain[1]. » Jésus était-il donc la Sagesse de Dieu, contenait-il dans sa personne une doctrine spirituelle utile aux âmes? Ne comprenant pas, n'osant par conséquent ni faire une objection, ni exprimer un assentiment réfléchi, ils disent : « Seigneur, donnez-nous de ce pain, toujours[2] », et non pas une seule fois, comme pour le miracle du pain ordinaire. Ceux-là n'étaient certes pas hostiles au Maître; ne pouvant s'élever à la hauteur de sa pensée, ils esquissent un dernier signe de bonne volonté. Aussi Jésus leur répond avec une grande bonté, non pas en leur offrant le pain qu'ils demandent sans en avoir une idée juste, mais par un éclaircissement et un appel. Le pain dont il parle est un pain spirituel, qu'il n'est pas nécessaire de donner plusieurs fois, car sa vertu ne s'épuise pas à la manière des choses matérielles. Quand on en a goûté, on n'aura jamais faim, car ce don est de sa nature impérissable et, autant qu'il est de Dieu, sans repentance. Mais encore une fois, ce pain c'est lui-même. Il est venu, c'est aux hommes maintenant de venir à lui par la foi. Il ne rejettera personne, car ceux qui lui viennent lui sont amenés par le Père qui l'a envoyé du ciel, et la volonté du Père est qu'il les garde jusqu'à la vie éternelle, jusqu'à la résurrection du dernier jour. Mais hélas! ceux à qui il parle, qui l'ont vu, qui le voient encore, ne veulent pas croire en lui[3].

En effet, ce messianisme les trouble. Peut-être auraient-ils admis de faire une part au Messie dans la résurrection des morts afin que les martyrs du passé fussent associés à la félicité terrestre de son temps[4]. Mais il n'était donc plus question de cette félicité? La vie éternelle, le dernier jour.. n'était-ce pas supprimer le bonheur sur cette terre, la juste revanche de tant de maux endurés? Leurs aspirations n'étaient plus au premier rang, leur intervention n'est

1. Prov., IX, 5, dans *Khag.* 14.

2. Jo., VI, 34. On serait tenté de prendre πάντοτε au même sens que le « toujours » français. « Quel qu'il soit, donnes-en toujours! » Mais Jésus l'entend au sens de « en tout temps », et on ne voit pas qu'il y ait ici un double sens comme dans III, 3.

3. Le v. 36 paraît devoir être placé après le v. 40.

4. Sur cette question très difficile, voir le *Messianisme*, p. 130; 176 ss.

plus à propos, elle est exclue; ils se découragent, ils abandonnent.

D'autres entrent en scène, mais obliquement, à leur manière que nous connaissons bien d'après les synoptiques. Ceux-ci les nomment Pharisiens ou Scribes. S. Jean les désigne souvent comme « les Juifs », entendant par là ceux de l'opposition à Jésus. Au lieu de le questionner ouvertement comme ses partisans intempestifs, ils échangent entre eux des propos, sorte de murmure où l'on sent une hostilité prête à éclater, mais qui se contient froidement. Avec leur habitude de la discussion, à travers la métaphore du pain et les sinuosités du discours, ils ont très bien perçu le point décisif : Jésus prétend être descendu du ciel. C'était un des aspects du Messie; ce n'était pas le cas pour Jésus, fils de Joseph, dont ils connaissaient le père et la mère. Ces « Juifs » étaient eux aussi des compatriotes : il ne leur en fera pas accroire. Avec eux le Maître emploie un ton plus sévère. Il les débusque : « Ne murmurez pas entre vous ! » Ils se croient les juges; ce qu'ils décideront selon leur lumière sera la règle à suivre. Ils sont loin de compte. S'ils ne sont pas dociles, c'est qu'ils n'ont pas reçu la lumière de Dieu. Or cette lumière est nécessaire et elle suffit. Eux ne peuvent venir, parce qu'ils ne sont pas attirés par le Père. Ce n'est pas à dire qu'ils soient pour cela excusables. Pour être enseigné par Dieu, il faut le désirer, tandis qu'ils s'en rapportent à leur propre savoir. D'autres, ceux qui ont reçu l'enseignement du Père, viennent à Jésus. Les Juifs pouvaient dire : Cet enseignement donne-t-il donc la vue de Dieu? Non, personne n'a vu le Père, si ce n'est celui qui est auprès de Dieu. Celui-là est le Fils, c'est Jésus lui-même, et si les Juifs y réfléchissaient, ils se demanderaient si un Fils qui voit le Père, étant auprès de lui, n'est pas le Fils de Dieu au sens propre[1].

Mais Jésus ne s'arrête pas à leur parler de sa filiation. Il a voulu seulement établir qu'on n'arrive à lui que par la foi, sous l'impulsion et dans la lumière du Père. Et puis-

1. Si élevée que soit cette intuition vers la vie divine, elle ne dépasse pas ce que nous rencontrerons dans s. Matthieu (XI, 25-27) et dans s. Luc (X, 21-22).

qu'il fait appel à la foi, il se contente de répéter quel est son objet : c'est lui, le pain descendu du ciel, et quiconque en mange ne meurt point. Ceux qui ont mangé la manne sont morts, car aucun pain naturel, même miraculeux, ne peut préserver de la mort temporelle. Mais lui, pain spirituel, et par conséquent affranchi comme tel des conditions du changement, donne une vie spirituelle qui ne saurait finir. Chaque pain agit suivant sa nature et le but auquel il est destiné. Il est sous-entendu que l'homme a l'usage redoutable de sa liberté : s'il peut accepter la vie, il peut aussi la rejeter, tant qu'elle n'est point transformée en vie éternelle.

Cette reprise du thème du pain descendu du ciel se manifeste maintenant comme une transition vers un mystère plus difficile à entendre. Jésus avait déjà dit que le pain de Dieu donne la vie au monde[1]. Il est dans la nature du pain *d'entretenir* la vie. Il insiste maintenant : Je suis le pain de la vie, le pain vivant... Comment le pain peut-il *donner* la vie? C'est le propre du pain spirituel, qui donne vraiment la vie spirituelle. Jésus qui était ce pain devait effacer le péché et donner la vie au monde par sa mort, telle que Dieu la lui avait proposée et imposée, par l'immolation de sa chair. Il avait donc le droit de dire que sa chair immolée était la vie du monde, et afin que son intention soit plus claire, il ne tardera pas à parler de son sang. De sorte que, se nourrir du pain spirituel qu'il était, c'était se nourrir de sa chair · il le déclare explicitement.

Les Juifs reprennent leurs apartés : ils sont stupéfaits Quelques-uns peut-être essaient d'entendre cette proposition dans un sens figuré ; le plus grand nombre la juge absurde et ne s'y arrête même pas. Jésus la maintient avec une suprême énergie. Et cette manducation, cette assimilation de la chair et du sang est le moyen nécessaire de l'union avec le Père par le Fils. De même que le Fils vit par le Père, ainsi celui qui s'unit au Fils vivra par lui, et de la vie éternelle[2].

1. Jo., VI, 33.
2. On pourrait entendre aussi que Jésus vit *pour* le Père et que le fidèle doit vivre *pour* lui.

Dès lors les Juifs ne discutent plus entre eux. Des paroles si précises défient les plus ingénieuses subtilités de l'exégèse : « Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, et si vous ne buvez son sang... Ma chair est vraiment une nourriture, et mon sang est vraiment un breuvage. » Il n'y a qu'à le laisser dire!

Relisons Bossuet dont les paroles portent aujourd'hui encore contre les attardés du sens figuratif[1] : « Tout ceci, dites-vous, n'est que mystère et allégorie : manger et boire, c'est croire ; manger la chair et boire le sang, c'est les regarder comme séparés à la croix, et chercher la vie dans les blessures de notre Sauveur. Si cela est, mon Sauveur, pourquoi ne parlez-vous pas simplement, et pourquoi laisser murmurer vos auditeurs jusqu'au scandale et jusqu'à vous abandonner, plutôt que de leur dire nettement votre pensée?... Ici, plus on murmure contre lui, plus on se scandalise de si étranges paroles, plus il appuie, plus il répète, plus il s'enfonce, pour ainsi parler, dans l'embarras et dans l'énigme. Il n'y avait qu'un mot à leur dire ; il n'y avait qu'à leur dire : Qu'est-ce qui vous trouble ? Manger ma chair, c'est y croire; boire mon sang, c'est y penser; et tout cela n'est autre chose que méditer ma mort. C'était fait; il n'y restait plus de difficulté, pas une ombre. Il ne le fait pas néanmoins; il laisse succomber ses propres disciples à la tentation et au scandale, faute de leur dire un mot. Cela n'est pas de vous, mon Sauveur; non cela assurément n'est pas de vous; vous ne venez pas troubler les hommes par de grands mots qui n'aboutissent à rien; ce serait prendre plaisir à leur débiter des paradoxes seulement pour les étourdir. »

La séance n'avait pas été mauvaise pour les adversaires persévérants de Jésus. Les amis d'une journée avaient perdu pied, eux étaient satisfaits d'avoir vu le novateur s'enferrer de la sorte. D'autres souffraient. C'étaient des disciples déjà anciens, qui s'étaient donnés de bon cœur au Maître et paraissaient jusque-là goûter son enseignement. Plusieurs s'étaient peu à peu désaffectionnés; leur

1. *Méditations sur les évangiles, La Cène*, XXXVe jour.

dévouement n'était plus qu'une attitude. Ce jour-là le plus grand nombre hésitait, se décidait déjà à revenir en arrière. Décidément tout ce discours était rebutant. Pouvait-on seulement l'entendre sans protester?

Jésus ne les abandonne pas à cette heure critique. En leur prouvant qu'il devine leurs pensées, il fait un nouvel appel à leur confiance; il leur demande de s'en rapporter à lui pour le sens de ses paroles, qui sont esprit, c'est-à-dire dépassent l'entendement humain, et qui cependant sont vie, d'une vie spirituelle nécessairement mystérieuse. Il a redit souvent qu'il est descendu du ciel, ils répugnent à le croire. Mais s'ils le voient montant où il était d'abord, ne seront-ils pas convaincus? Qu'ils prennent donc patience! C'est l'esprit qui donne la vie dont il a parlé; la chair, avec tout ce que ce mot comporte de changeant, de corruptible, de mortel, la chair par elle-même ne servirait de rien, il le sait aussi bien qu'eux! Mais Jésus s'aperçoit que ses paroles ne pénètrent pas dans les cœurs. Il constate tristement que certains ne croient pas. Beaucoup se retirèrent.

Aujourd'hui cependant il est de nombreux critiques qui s'accrochent aux paroles condescendantes de Jésus, à cette distinction de l'esprit et de la chair, comme si c'était une rétractation, au lieu d'être un secours pour pénétrer plus avant dans une doctrine immuable. Ils les entendent donc autrement que les disciples qui n'ont pas laissé pour cela d'être rebutés. A cause que s. Paul parle de l'opposition entre l'esprit et la lettre[1], ils entendent ici l'esprit qui vivifie comme un sens figuré, tandis que la chair inutile serait le sens littéral. Mais il n'y a pas ici le moindre indice de l'explication d'une parabole. Tout le discours tendait à remplacer les aspirations naturelles par un élan vers la vie spirituelle et divine. Si les disciples croient que la chair sert à quelque chose, ils n'ont donc rien compris. Quant à la chair de celui qui est descendu du ciel pour donner la vie au monde, elle participe à sa nature spirituelle : on devait bien penser qu'elle serait donnée en cette qualité. Tel est en effet le mystère de l'Eucharistie. Quand on a

1. II Cor., III, 6.

affirmé la réalité de la chair et du sang, il faut bien ajouter que la manducation s'en fait d'une manière spirituelle, et n'est utile que si elle est reçue en esprit, en même temps qu'en vérité. Cela n'est pas dit ici aussi nettement; ce n'était qu'une première vue, pour laquelle le Maître exigeait la foi.

Elle est plus facile pour nous, à cause du caractère vraiment prophétique des paroles de l'évangile, affirmant la nécessité de se nourrir du corps et du sang de Jésus pour vivre de sa vie et de celle du Père.

Que voyons-nous? Un grand nombre d'hommes, absorbés dans les soins de la vie présente, s'efforcent d'en obtenir à tout prix la part de bonheur qu'ils n'espèrent pas goûter dans une autre vie: ceux-là tournent le dos à Jésus. Il en est qui soupirent après les biens spirituels, qui les cherchent auprès de Jésus-Christ, leur Seigneur. Mais l'Eucharistie les rebute; ils ne l'acceptent que comme une commémoration du passé. Alors Jésus cesse d'être présent pour eux. Il est dépouillé de cet attribut divin d'être partout et d'être toujours auprès des siens. Il est relégué à un moment de l'histoire. On perd l'habitude de le chercher au ciel. On aime toujours à se réclamer de sa doctrine et de sa personne, mais sa doctrine est celle d'un prophète ou d'un sage, il n'est donc rien de plus. Et l'on dit : Comment cet homme pourrait-il nous donner sa chair à manger? A cela il n'y a pas de réponse. Mais que Dieu, qui a donné la vie au monde par son Fils, ne l'ait pas retiré tout à fait du monde, qu'il l'y rende présent, que cette chair qui l'a sauvé continue à le nourrir, cela paraît digne de sa bonté et une suite du dessein de l'Incarnation. C'est aussi le seul sens de l'Écriture, comme l'admettent aujourd'hui des incrédules, soucieux de pénétrer le sens propre des textes, sauf à en récuser l'autorité.

Dans cette scène prophétique, les fidèles sont représentés par les Douze. Jésus, attristé du départ de tant d'aimés, se retourne vers eux : « Vous aussi, voulez-vous vous en aller? » Simon-Pierre répond au nom de tous : « Seigneur, à qui irions-nous? Vous possédez des paroles de vie éternelle, et nous croyons et nous savons que vous êtes le Saint de Dieu. » Il avait été enlevé vers ces horizons du monde à

venir où Jésus voulait entraîner tous ces Galiléens, il faisait acte de foi en lui, envoyé par Dieu, associé à sa sainteté. Plus tard il sera encore mieux instruit. Un autre disciple, Judas, le laissait dire, paraissant prendre sa part de cet engagement de fidélité. Déjà il n'était plus de cœur avec son Maître. Était-il venu à lui pour des motifs d'intérêt et d'ambition, et fut-il alors atteint dans sa cupidité et dans son orgueil? Une circonstance inconnue avait-elle changé en aversion sa sympathie pour son Maître? Que ne s'en allait-il avec les autres! Jésus voulut qu'on sût bien qu'il n'était pas dupe. Mais il souffrit la présence de celui qui devait le trahir.

CHAPITRE IV

PRÉDICATION, SURTOUT EN DEHORS DE LA GALILÉE, ET FORMATION DES DISCIPLES.

La première année de prédication, après un enthousiasme sans cesse grandissant, se termine par un échec. Et c'est s. Jean, le révélateur du Verbe incarné, dont on affirme qu'il a transformé l'évangile pour la plus grande gloire de ce Verbe, qui a fait clairement connaître et cet échec et ses causes.

Mais les vérités qui heurtent le plus la mauvaise nature sont les plus salutaires à l'âme. Désormais les illusions étaient dissipées, les disciples prévenus. Jésus allait se consacrer davantage à former ceux qui étaient appelés à continuer son œuvre, puisque son œuvre à lui était de donner sa vie. Désormais il annoncera clairement et sa passion et sa mort, et dira dans quelles conditions austères on doit opérer son salut. Le règne de Dieu n'en sera pas moins établi, après sa résurrection, ouvertement promise. La Galilée n'a pas voulu comprendre quel Messie il est : il s'éloigne d'elle et se rend soit sur les frontières du nord, soit à Jérusalem et dans la Judée et la Pérée. Ce n'est pas la crainte d'Hérode Antipas qui le décide à s'éloigner; il sait bien que Jérusalem lui sera plus inclémente. Mais c'est là surtout, en face des docteurs, au centre du culte et de la doctrine, dans le Temple de son Père, qu'il fera connaître quel il est.

Durant la première année, Jésus, venu à Jérusalem pour la Pâque, y est-il revenu pour la Pentecôte et pour la fête des Tabernacles? Il se peut. S. Jean n'en a rien dit[1], soit

1. Selon l'ordre que nous suivons, en plaçant les faits du ch. v après ceux du ch. vi, d'après la tradition des anciennes harmonies.

que ces voyages n'aient pas eu lieu, soit qu'il ne s'y soit rien passé de notable pour le progrès de l'évangile. Le quatrième évangéliste a jugé ce temps suffisamment occupé par la prédication en Galilée. Mais dans la deuxième année il amène Jésus à Jérusalem pour la fête de la Pentecôte, des Tabernacles et de la Dédicace, et chacun de ces pèlerinages est l'occasion d'un développement dans la connaissance de l'être divin en Jésus.

On s'étonne de cette répartition de deux enseignements donnés par le Sauveur, l'un selon la catéchèse de s. Pierre en Galilée, l'autre selon les souvenirs de s. Jean, surtout à Jérusalem. Nous ne prétendons pas que Pierre n'a pas accompagné son Maître dans la ville sainte. Mais sûrement il y était moins à l'aise que Jean, qui y avait, nous ne savons comment, des relations même dans la hiérarchie. Peut-être aussi Pierre a-t-il pensé que ces entretiens, ces disputes, à vrai dire, dans lesquelles Jésus était engagé par l'hostilité des Pharisiens, étaient d'une trame trop subtile pour être l'objet de l'enseignement populaire quotidien. Il est aussi permis de croire que quelque chose du génie propre de Jean se retrouve dans cette manière de composer. D'ailleurs, chez les autres évangélistes aussi, les révélations de cette seconde année sont plus profondes, la lumière se porte davantage sur la personne de Jésus, sur son sacrifice, sur ceux qu'il exige en échange. Nous sommes dans une région plus élevée, dans une atmosphère plus pure. Le parti pris des adversaires s'accentue; le dévouement des disciples, plus réfléchi, encore imparfait, s'affermit par degrés dans la communion plus intime avec leur Maître. C'est l'Église qu'il fonde, au lieu du royaume terrestre dont il n'a pas voulu.

I. — LA PENTECOTE A JÉRUSALEM.

La piscine de Bézatha à Jérusalem. Guérison d'un malade (111-113).

Jo., v, 1-47; vii, 1.

Après avoir laissé passer en Galilée le temps de la Pâque, déjà proche lors de la multiplication des pains, Jésus

monta à Jérusalem lors d'une fête des Juifs qui n'est pas autrement indiquée, mais qui ne peut être que la Pentecôte, puisqu'elle sera suivie de la fête des Tabernacles. La fête dite « des semaines », parce qu'on apportait au Temple les prémices de la moisson, mûrie en sept semaines depuis la Pâque, se nommait en grec la Pentecôte ou « du cinquantième jour », chiffre équivalent. Dès le temps de Jésus on l'avait rattachée à un souvenir historique, celui de la promulgation de l'alliance au Sinaï. C'était donc une occasion de se retremper dans le zèle pour l'observance de la Loi.

Or Jésus, en entrant dans le Temple ou en en sortant, pénétra dans les portiques d'une piscine située près de la porte de la ville dite « des Brebis », parce qu'on faisait entrer par là les agneaux qui devaient être immolés. Cette piscine, établie dans l'ancien ravin qui protégeait le Temple du côté du nord, était adossée à une colline récemment ajoutée à la ville sainte, nommée la Coupure, en araméen Bézatha, et portait naturellement le même nom. Elle était rectangulaire, entourée de quatre portiques, et coupée en deux carrés égaux par un cinquième portique. Cet arrangement que les fouilles ont fait reconnaître avec certitude[1] donne l'explication du texte de s. Jean, et est en outre la preuve de sa parfaite connaissance des lieux[2].

A l'arrivée de Jésus, il y avait là un grand nombre d'infirmes: aveugles, boiteux, perclus, sollicitant les aumônes en attendant mieux. Car ils espéraient être guéris, celui du moins qui se jetterait dans la piscine le premier après que l'eau aurait été agitée[3]. Parmi ces infirmes Jésus avisa un

1. VINCENT et ABEL, *Jérusalem*, II, 4, p. 685 ss. et Pl. LXXV; ici même, planche XXX.

2. S'il dit que la piscine *est* à Jérusalem, cela est très exact, car la piscine existait sûrement encore à l'époque romaine, et l'on croyait encore à la vertu miraculeuse des eaux; voir *Vincent*, p. 694. On attribuait aux eaux une certaine vertu curative, probablement plus active au moment où des eaux plus pures, retenues jusqu'alors par une vanne, entraient dans la piscine en bouillonnant. Les Juifs étaient sans doute enclins à leur attribuer une vertu surnaturelle, et cette opinion a pénétré dans le texte au moyen d'une addition, le v. 4, que nous ne croyons pas authentique.

3. *Strack et Billerbeck* (II, p. 454) citent LvR 22 (121[b]) où Rabbi Tanchuma (vers 380) parle d'un homme guéri de la gale parce qu'il se baigna au moment

malade, que les anciens ont nommé un paralytique. Et en effet il était incapable de se mouvoir. Quand il se disposait péniblement à descendre dans la piscine au bouillonnement de l'eau, déjà un autre l'avait précédé. Jésus lui offre de le guérir, et sans même exiger de lui un acte de foi, qu'il le voyait prêt à faire, il lui dit : « Lève-toi ! prends ton grabat et marche. » L'homme se sentit guéri, prit son grabat et s'en alla. C'était un jour de sabbat ! Cette réflexion de l'évangéliste ne trahit pas un souci de précision ; elle est grosse de menaces. Non seulement Jésus avait opéré une guérison le jour du sabbat sans une nécessité urgente, il avait en outre donné ordre à l'homme guéri de porter son grabat. Or il n'était même pas permis de porter sur soi des objets de parure qu'on serait exposé à dénouer et à nouer [1].

Les Juifs, c'est-à-dire les adversaires de Jésus, Pharisiens et scribes attachés aux plus strictes observances, ne peuvent tolérer cette violation des coutumes introduites par leurs devanciers. L'homme estimait sans doute que celui qui avait le pouvoir de guérir était un bon interprète de la Loi. Qui donc était-ce? Il ne sait que répondre aux Juifs qui l'interrogent minutieusement. Jésus avait si peu l'intention de manifester sa puissance qu'il avait disparu dans la foule. Le paralytique le retrouve cependant dans le Temple, s'informe de son nom, le dit aux Juifs enquêteurs. Aussitôt ils se souviennent que Jésus était coutumier du fait [2], ils l'avaient quelque peu perdu de vue. Voyant leur mécontentement, Jésus veut bien leur expliquer sa conduite : « Mon Père agit jusqu'à présent, et moi aussi j'agis. » Dieu s'était reposé le septième jour et c'était l'origine de l'institution du sabbat [3]. Cependant les Juifs instruits savaient bien que ce repos de Dieu n'était qu'une expression figurée pour marquer la stabilité de l'ordre qu'il avait introduit dans le

où le puits de Miriam commença à jaillir à la surface du lac de Tibériade. Cela fut considéré comme un miracle, et probablement croyait-on qu'il n'y avait chaque fois qu'un bénéficiaire.

1. Tout cela avec des subtilités de casuistique sur le plus ou moins de gravité de la faute d'après les Rabbins. Jérémie (xvii, 21 ss.) avait bien défendu de porter des fardeaux, mais pour faire le commerce (voir Néhémie, xiii, 9 ss.).

2. Mt., xii, 14, etc.

3. Gen., ii, 1-3 ; Ex., xx, 11 ; xxxi, 17.

monde. Dieu continue à agir, sans quoi tout croulerait dans le néant. A l'imitation de Dieu, Jésus agit lui aussi, interprétant le sabbat dans l'esprit où il avait été institué. Cette parole, ainsi comprise, n'avait rien de blasphématoire même pour des Pharisiens. Mais ils l'interprètent dans ce sens que Jésus revendique le droit d'agir comme étant l'égal de Dieu, et s'il n'était qu'un homme, comme ils le pensaient, c'eût été un blasphème : c'est pour cela que plus tard ils le condamneront à mort.

Le moment n'était pas venu de cette déclaration solennelle. Au lieu de leur répondre il est vrai, je suis l'égal de Dieu, ou plutôt, étant Dieu, je suis l'égal du Père, il se contente alors de protester de son droit comme envoyé de son Père. A la vérité son argumentation, loin d'exclure sa divinité, la suppose, puisque cet envoyé est le Fils unique du Père; mais il a reçu dans sa nature humaine des prérogatives attachées à son union personnelle avec la nature divine, et ce sont ces prérogatives qu'il met en relief. Tel est, selon s. Cyrille d'Alexandrie, le sens de ce discours où Jésus cherche à calmer la colère des Juifs, adaptant son langage à cet aspect d'homme qui était la réalité d'une nature humaine, mais investie des plus hauts privilèges. Jésus ne pouvait commencer plus modestement qu'en disant à ceux qui le posaient en audacieux rival du Père : « Le Fils ne peut rien faire de lui-même, s'il ne le voit faire au Père... car le Père aime le Fils, et il lui montre tout ce qu'il fait[1]... »

Le discours relativement long que Jésus tint dans cette circonstance ne fut pas interrompu, ce qui prouve bien qu'il ne parut point trop hardi aux Juifs. Jésus ne se donne pas comme le Messie. Ce titre, tel que les Juifs l'entendent, ne répondrait pas à sa mission. Il est, si l'on veut, un Messie spirituel, tel qu'il s'est révélé en Galilée, le Fils de Dieu auquel le Père montre ses œuvres en lui donnant le pou-

1. Néanmoins cette phrase a pu être interprétée dans le sens trinitaire, car la nature divine, incréée, éternelle du Fils, identique à celle du Père, est cependant reçue de lui, seul principe. *Filius habet potestatem a Patre, a quo habet naturam* (S. Thomas, 1ª pars, q. 42, a. 6, ad 1m). Mais dans l'ensemble le Fils parle comme exerçant sa mission d'incarné.

voir des plus grands miracles. Son œuvre essentielle est de donner la vie à ceux qui passent pour vivants et qui sont morts aux yeux de Dieu.

Mais qu'ils croient que Dieu l'a envoyé, qu'ils honorent le Fils et déjà ils ont en eux-mêmes la vie éternelle. Le Fils qui leur communique la vie reçue du Père sera leur juge au nom du Père, et comme sa voix fait naître à la vie spirituelle par la foi, elle retentira encore lors de la résurrection, de la vie ou de la mort.

On reconnaît ici la doctrine de la première partie du sermon sur le pain de vie, sans ce symbole qui avait été amené par la multiplication des pains. La fonction de juge n'ajoute rien d'essentiel, puisque celui qui croit n'est pas jugé, ayant passé de la mort à la vie. Ce qui donne au discours son caractère, c'est la révélation de rapports très étroits entre le Père et le Fils. Elle prépare à admettre entre eux l'identité de la nature divine, sans détriment de cette relation de Père à Fils et de Fils à Père, qui suppose deux personnes distinctes.

Dans une seconde partie, Jésus indique aux Juifs les raisons de croire à sa mission, au titre unique du Fils. Ces raisons ne peuvent être tirées de principes évidents au moyen du raisonnement, car cette mission dépendait de la volonté du Père. Il faut donc recourir au témoignage, comme pour toute question de fait. Le premier est celui de Jean. Jésus parle de lui au passé : il avait donc cessé de vivre [1]. Les Juifs semblent alors lui être devenus favorables, sans doute à cause de son martyre pour la défense de la Loi : Jésus leur rappelle que Jean a rendu témoignage à la vérité en désignant celui qui devait venir après lui. Le témoignage d'un homme eût été insuffisant, mais celui du dernier des Prophètes n'était pas sans valeur au sein d'Israël. Toutefois un témoignage était plus décisif, celui des œuvres, c'est-à-dire des miracles destinés à faire reconnaître l'envoyé de Dieu. Même au Sinaï les anciens pères n'avaient pas vu Dieu, ni entendu sa voix. La fête de la Pentecôte rappelait le sou-

1. C'est un indice très grave et une raison de placer l'épisode de Bézatha à la Pentecôte qui a suivi la mort de Jean, décapité peu avant la Pâque.

venir de Moïse, le grand intermédiaire, dont le témoignage était consigné dans les Écritures, et représentait celui de Dieu lui-même. Attentifs comme ils le sont à scruter les Écritures, ils devraient comprendre qu'elles aussi lui rendent témoignage à lui-même. Mais leur étude avait trop souvent pour but de s'acquérir la réputation de savant qu'ils se déféraient les uns aux autres, sans être purement animés de l'amour de Dieu. Aussi Moïse, le plus auguste dépositaire de la parole de Dieu, Moïse en qui ils placent leur espoir, c'est Moïse qui les accuse auprès de Dieu : « Car, ajoute-t-il, il a écrit de moi. »

En termes différents et d'une façon moins didactique, telle est bien aussi l'argumentation des évangiles synoptiques. Le témoignage de Jean était précieux, mais enfin c'était plutôt Jésus qui avait rendu à Jean un témoignage autorisé[1]. Le témoignage du Père était celui des nombreux miracles, laissés dans l'ombre par le quatrième évangile, mais énumérés par les synoptiques, aussi bien que les expulsions du démon dont il ne parle jamais. C'est des deux parts le même souci du recours aux Écritures, d'une façon plus concrète dans les synoptiques[2], surtout dans s. Matthieu, énoncé ici comme un principe. L'enchaînement entre les deux alliances s'imposera à s. Paul, et convainc d'avance Marcion d'erreur. Au moment où tant d'imposteurs, au grand scandale des Juifs, affichaient des prétentions absurdes à la divinité en s'appuyant sur les vieilles fables du paganisme, c'était rassurer Israël que de maintenir un lien aussi étroit entre l'ancienne parole de Dieu et celle que proférait son envoyé. Jésus ne proposait pas une religion nouvelle ; il associait seulement au culte du Père celui du Fils qu'il était. Il proposait un développement de la foi, parallèle au développement de la législation, avec un infini respect pour le Père de qui il tenait tout, dont la volonté était sa règle, le Père source de la vie, et fin suprême où conduisait le Fils.

Le résultat sur ces esprits mal disposés fut qu'ils voulurent tuer Jésus. Aussi reprit-il le chemin de la Galilée[3].

1. Mt., XI, 7-10 ; Lc., VII, 24-27.
2. Mt., XXI, 42; XXII, 43 et parallèles.
3. Jo., VII, 1.

II. — FORMATION DES DISCIPLES.

La tradition des Pharisiens et le vrai service de Dieu (114).

Mc., vii, 1-23; Mt., xv, 1-20[1].

S. Jean vient de nous dire que Jésus revint en Galilée. Avec s. Marc et s. Matthieu nous l'y retrouvons, épié par des Pharisiens et des scribes venus de Jérusalem. Donc, vivement émus des paroles de celui qui prenait le titre de Fils de Dieu, et se croyait par là-même supérieur au sabbat, les maîtres en Israël ont délégué de nouveau quelques-uns des leurs pour le prendre en flagrant délit de violation des usages consacrés. Ce n'était pas malaisé avec les disciples, attachés à la Loi, mais simples et peu versés dans les minuties de la casuistique rabbinique. On les aperçoit bientôt prenant leur nourriture sans s'être lavé les mains, ou, comme on disait, avec des mains communes, ce qui était une faute grave. On raconta plus tard que R. Aqiba dans sa prison, n'ayant d'eau que pour étancher sa soif, s'était exposé à la mort plutôt que de ne pas la verser sur ses mains avant de manger[2]. Encore ce rinçage des mains, qu'on devait répéter deux fois, afin que la deuxième eau enlevât toute trace de la première, désormais contaminée, était-il une opération assez simple, et pratiquée sur le bout des doigts.

Si l'on était allé au marché, où l'on courait un risque presque certain de se souiller au contact des païens, il fallait procéder plus à fond au lavage des mains, jusqu'au coude, en employant 486 litres d'eau de source ou de pluie quantité énorme en Palestine[3]. A cette occasion s. Marc

1. S. Luc devait selon son plan omettre ces questions de casuistique rabbinique, exclues de son discours inaugural.
2. Strack et Billerbeck, I, p. 70 ².
3. Dans le commentaire de s. Marc nous avions pensé à une aspersion des choses achetées au marché. Il n'en est jamais question dans les textes; fait inexplicable si l'usage avait été courant.

ajoute qu'on lavait soigneusement les coupes, les pots et les plats d'airain.

D'où venait cette préoccupation excessive de la propreté physique érigée en pureté légale? Sûrement pas de la Loi, car on désespérait d'en rien tirer de semblable[1], et les textes ne résistaient guère à d'habiles sollicitations ! On se contentait donc de l'autorité des anciens docteurs; elle avait suffi dans d'autres cas pour fixer le droit sacré, et les scribes s'y tenaient comme à la Loi elle-même.

Mais c'était là de leur part une prétention inadmissible. Interprètes de la Loi, leur office était de l'interpréter, non d'y ajouter des observances qui en altéraient l'esprit. Par toutes ces purifications, les Pharisiens avaient donné une portée dangereuse au principe admirable de la Loi, qu'Israël devait se comporter en peuple saint. Cette sainteté l'obligeait tout d'abord à la pureté légale, spécialement dans le choix des aliments[2]. C'était une barrière nécessaire lorsqu'Israël était entouré de nations dont le culte était impur. Mais ce soin de la pureté extérieure ne devait pas tout absorber. Les prophètes étaient venus, Amos en tête, prêchant la pureté du cœur, la charité surtout, plus chère à Dieu que les observances. Et au lieu d'animer les anciennes ordonnances par l'amour de Dieu, le premier principe de la Loi elle-même, les Pharisiens ne songeaient qu'à développer dans le peuple le sentiment de sa supériorité sur les gentils, plaçant cette supériorité dans le soin d'éviter leur contact comme celui de tout ce qui n'était pas légalement pur. Cette déviation du sentiment religieux, si sensible dans toute la tradition pharisaïque, Jésus voulut l'éclairer d'un exemple saisissant. La loi avait prescrit : « Honore ton père et ta mère : celui qui maudit son père et sa mère, qu'il soit mis à mort[3] » !

Et cependant il ne manquait pas de mauvais fils dans Israël. Il y en avait moins qu'ailleurs, assurément, mais c'était là seulement que la dureté du cœur ou l'ingratitude prenait le masque du respect envers Dieu. La Loi contenait

1. On a cependant songé à Lév., xv, 11.
2. Lév., xi, 44 ss.
3. Ex., xx, 12; xxi, 17.

aussi ce précepte que tout ce qui était voué à Dieu ne pouvait être consacré à un autre usage[1]. Le vœu portant sur un cas concret et déterminé devait, pensait-on, l'emporter sur une obligation plus générale. Or la Loi disait bien d'honorer ses parents ; elle ne prescrivait pas de leur fournir des aliments ou de leur céder telle ou telle chose.

Lorsqu'un père ou une mère sollicitait d'un fils un bon office de ce genre, pour couper court à toute insistance, le fils consacrait au Seigneur ce dont son père avait besoin. Consécration fictive en ce sens qu'il n'en perdait pas l'usage, mais irrévocable, car c'eût été un sacrilège de s'en dessaisir pour un autre que pour Dieu.

Que cet abus flagrant du sentiment religieux ait été pratiqué, cela ressort avec évidence des discussions des rabbins. Rabbi Éliézer (vers 90 ap. J.-C.), connu pour ses opinions singulières, eût souhaité qu'on trouvât du moins quelque échappatoire pour annuler ces vœux impies. Il n'y avait rien à faire, parce que la Loi était formelle pour la validité du vœu, ce qu'on entendait même d'un vœu immoral. A la fin pourtant on admit qu'un docteur pourrait prononcer la dispense du vœu. Si donc les docteurs contemporains n'étaient pas responsables d'avoir inventé et prôné ce subterfuge, ce que Jésus ne leur reproche pas, en prononçant la validité d'un vœu aussi contraire à la religion qu'à l'humanité, ils ne permettaient plus au mauvais fils de faire quelque chose pour son père et sa mère, même s'il venait à se repentir. Tout cela, c'était en somme laisser de côté le commandement de Dieu, pour s'attacher à des traditions inaugurées et maintenues par des hommes.

Ces principes clairement posés, Jésus laissa les Pharisiens libres de qualifier la valeur de leurs scrupules de pureté légale avant de manger.

Cependant il voulut mettre sur la voie d'une solution ceux de la foule qui étaient disposés à l'écouter. Il opposa par manière d'énigme ce qui entre dans l'homme à ce qui en sort. D'après la situation qui a fait naître le débat, ce qui entre, c'est la nourriture, dépourvue de toute qualité

1. Lév., xxvii, 1-34.

morale ; ce qui sort, ce sont les actions, qui sont bonnes ou mauvaises. La Loi, il est vrai, avait tout un catalogue d'aliments impurs, et Jésus s'abstenait d'en manger. Il donnait donc à entendre que les aliments purs d'après la Loi — les autres n'étaient pas en question, — ne sauraient tacher l'âme, même si des mains non lavées les avaient touchés.

La fidélité à la Loi n'était pas en jeu : les Docteurs le savaient mieux que d'autres. Mais leurs traditions étaient dénoncées au peuple comme une altération de cette Loi. Eux aimaient à dire au contraire qu'elles en étaient la sauvegarde, la haie protectrice; ils étaient fiers de ce chef-d'œuvre de tant de veilles et d'un génie subtil. Ils furent donc très mécontents, et affectèrent de se sentir scandalisés. Les Apôtres en eurent sans doute quelque chagrin : encourir le blâme de pareils maîtres! Assurément ils n'auraient pas essayé de se défendre. Jésus leur dit : « Laissez-les; ce sont des guides aveugles. Or si un aveugle conduit un aveugle, tous deux tomberont dans la fosse! » Un enfant qui voit clair conduit en se jouant un aveugle. Abandonnés de tous, deux aveugles se décident à affronter la foule en s'aidant mutuellement; aussi quelles précautions, quels tâtonnements! Mais les Scribes sont des aveugles qui se croient très éclairés; ils vont sans hésiter au précipice, et y entraînent les masses dociles à leur autorité.

Ainsi rassurés, les disciples, ou plutôt Pierre en leur nom demande le sens de la parabole, aussitôt qu'on fut à l'écart dans une maison, probablement celle où Jésus se retirait à Capharnaüm. Seul auprès d'eux, il s'explique avec une énergie réaliste qui lui est peu ordinaire, et dont s. Marc a conservé les termes. Le cœur de l'homme — et cela importe seul — ne peut être souillé par les aliments. Un philosophe eût dit : l'homme étant avant tout raison et volonté, ne peut être souillé par des aliments matériels qui n'ont aucun contact avec ce qu'il y a en lui de spirituel. Et c'est bien ce que signifie le mot cœur chez les Hébreux. L'action propre de l'organe du cœur n'est pas en question. Le cœur, c'est ici la faculté pour l'homme d'aimer Dieu et de se garder pur devant lui. Ce qui entre dans l'homme n'a rien de commun

avec ce cœur; cela s'en va dans les intestins, et de là aux lieux d'aisance!

Ainsi une grave question de principe était résolue. La Loi de Moïse avait consacré des usages traditionnels en Israël, et Dieu ayant approuvé ces coutumes, elles avaient force de loi divine. Mais elle n'avait pas tranché négativement par ses règlements de fait un principe évident pour le bon sens : en soi, le choix des aliments n'engage pas la conscience. Les Apôtres comprirent plus tard l'immense portée de cette évidence, et s. Marc s'écrie : « C'était déclarer purs tous les aliments! » Cependant la loi positive n'était pas abrogée pour cela, elle était seulement mise à son rang de loi positive, peut-être instituée pour un temps. L'essentiel était, dès ce moment, de ne pas méconnaître ce que Dieu demandait surtout à l'homme. Il n'avait jamais prescrit ces délicatesses de propreté extérieure qu'on confondait avec la pureté de l'âme. C'est dans le cœur que réside cette pureté; c'est de lui que sortent les pensées mauvaises, racine de tous les vices, ceux qui compromettent véritablement la pureté du corps, ceux qui s'attaquent à Dieu comme les blasphèmes, ou font du tort au prochain, comme le vol et le meurtre.

Jésus exauce la prière d'une étrangère (115).

Mc., vii, 24-30; Mt., xv, 21-28[1].

A son retour de Jérusalem, c'est semble-t-il à Capharnaüm que Jésus avait séjourné le plus longtemps. Nous le voyons maintenant se diriger vers le nord-ouest, pénétrer dans le territoire de Tyr, et aller dans la direction du nord jusqu'à Sidon. Mais il revient aussitôt vers le lac, pour gagner les états de Philippe à Bethsaïde et à Césarée. Les évangélistes ne nous ont pas révélé son dessein. S'il avait voulu se dérober à une poursuite entamée par la police d'Hérode Antipas, il n'aurait pas d'abord passé dans ses domaines. On ne voit pas non plus qu'il ait eu l'intention de prêcher en dehors

1. Luc n'a pas ce récit, dont certains gentils auraient pu être froissés, imaginant à tort que les chiens étaient une allégorie qui les désignait. Matthieu a mis au point ce qui est un peu abrupt dans Marc.

des villes d'Israël, car il ne s'adressait pas aux Gentils. Il se proposait donc plutôt par ces déplacements fréquents, et en s'éloignant des environs de Tibériade où Hérode résidait d'ordinaire, de ne pas raviver ses inquiétudes. On le voyait aller d'un endroit à l'autre, on lui demandait des miracles, on se groupait avec empressement pour l'entendre : cela ne créait pas un foyer permanent d'agitation. Emmenant ses disciples avec lui, loin de leurs occupations ordinaires et de leurs proches, loin, si c'eût été possible, de l'enquête troublante des Pharisiens, Jésus les avait aussi plus complètement sous la main pour les former à son esprit.

Étant donc entré sur le territoire de Tyr, malgré son désir de solitude il fut reconnu. Une femme se jeta à ses pieds, implorant la délivrance de sa fille, possédée par un démon impur. Aussi bien que les Juifs, les païens croyaient à ces saisies d'un homme par un être plus fort, et ce sont eux qui avaient créé le mot démon pour désigner des êtres fort inférieurs aux dieux, mais supérieurs aux hommes et mal intentionnés envers eux, qui les vexaient de toutes manières et les entraînaient à des actions mauvaises. Cette païenne est nommée par Marc « syrophénicienne », parce que l'ancienne Phénicie était devenue une partie de la province romaine de Syrie. Matthieu la dit Cananéenne, le vieux nom que les Israélites donnaient aux habitants du pays, un peu comme si l'on nommait les Français des Gaulois.

Jésus n'accorde pas la grâce demandée parce que le temps des Gentils n'est pas venu : « Laisse d'abord les enfants se rassasier ; car il n'est pas bien de prendre le pain des enfants, et de le jeter aux petits chiens. »

Si près du pays d'Israël, personne n'ignorait les prétentions des Juifs. Cette femme savait combien de miracles Jésus avait faits en leur faveur. La réponse ne fut donc pas pour elle une énigme. C'était un refus. Jésus reviendrait-il jamais après avoir terminé son œuvre auprès des siens ? Avec beaucoup d'à-propos, sans se fâcher, pleine de confiance, elle oppose parabole à parabole : Pourtant les enfants n'ont pas encore fini de manger que déjà les petits chiens happent les miettes tombées de la table ! Dans

cette réplique spirituelle, échappée à un cœur anxieux, Jésus ne voit que la foi qui obtenait de lui des miracles. Déjà celui-ci est accompli, il l'affirme. La mère s'en va pleine de confiance. Son enfant était délivrée. Si Jésus se laissait arracher cette miette, que serait-ce le temps venu?

Guérison d'un sourd-bègue (116).

Mc., VII, 31-37; Mt., XV, 29-31[1].

Continuant sa course vers le nord, Jésus arrive jusqu'à Sidon, la plus ancienne métropole des cités phéniciennes, moins opulente que Tyr dans ses jours de gloire, mais toujours renaissante et prospère dans son incomparable enceinte de jardins bien arrosés. Si le Sauveur a traversé la ville, il ne s'y est pas arrêté. Franchissant les collines déjà très hautes du sud du Liban, il se dirigeait au sud-est, comme pour aboutir au lac; mais évitant le domaine d'Hérode et passant le Jourdain supérieur, probablement au pont des filles de Jacob, il arriva dans la Décapole. Cet itinéraire, même sans supposer des séjours, exigeait un certain temps : temps précieux pour les disciples!

C'est dans la vaste région des dix villes, et non pas très loin du lac[2], qu'on amène à Jésus un sourd-bègue, en le priant de lui imposer les mains. Ils croyaient donc au pouvoir du Maître, mais ils pensaient aussi que ce rite avait une efficacité spéciale et qu'il ne pouvait se dispenser de l'employer. Déjà précédemment Jésus n'avait pas jugé à propos de suivre le procédé qu'on lui suggérait[3], et, comme lors de la résurrection de la fille de Jaïre, il n'admet pas la foule à voir le miracle. Il prend à part l'infirme, — ce qui n'exclut pas les disciples, — met ses doigts dans ses oreilles, place de sa propre salive sur sa bouche, et levant les yeux vers le ciel en soupirant, il dit : *Ephphata*, c'est-à-dire : Ouvre-toi!

1. Le tableau d'ensemble de Mt. n'est qu'une introduction à la seconde multiplication des pains. Le récit de Mc. n'a pas proprement de parallèle.
2. Mc., VIII, 0.
3. Mc., V, 23 t 41.

Ne dirait-on pas que ce miracle exige de lui plus d'efforts? N'est-ce pas lui qui a guéri de si loin le fils du fonctionnaire royal? Pourquoi donc a-t-il voulu cette fois adapter son action à la nature du mal, toucher les oreilles et la langue, y mettre de la salive, employer la parole et le commandement, lui qui venait de délivrer une enfant possédée, sans même donner un ordre au démon?

Peut-être a-t-il voulu faire entendre à ses disciples que sa sainte humanité contenait un remède approprié à tous nos maux Le miracle procède de sa libre volonté, quel que soit le mode qu'il emploie, mais il y a vraiment en lui, comme l'avait déjà prouvé le fait de l'hémorrhoïsse, une vertu qui coopère à l'action de Dieu, premier auteur du miracle.

Jésus avait demandé le silence. Il ne l'obtint pas. Rarement la stupeur joyeuse avait arraché de pareilles acclamations.

Seconde multiplication des pains (117).

Mc., VIII, 1-10; Mt., XV, 32-39.

A ce moment on était arrivé auprès du lac de Tibériade. Jésus était monté sur une colline et s'y était assis. On jeta à ses pieds des malades qu'il guérit. Il se produisit une nouvelle explosion du sentiment religieux; à la vue de tous ces miracles, un concert de louanges s'éleva à la gloire du Dieu d'Israël[1].

Il se passa alors ce qu'on pouvait attendre de la bonté de Jésus. Toute cette foule était là depuis trois jours; on amenait sans cesse de nouveaux malades; avec les guérisons la masse augmentait. Ce spectacle inouï faisait tout oublier. Après avoir récompensé leur foi par ces miracles, Jésus eut pitié d'eux-mêmes, qui n'avaient rien à manger, et ne voulut pas les renvoyer à jeun, car quelques-uns étaient venus de loin et ils étaient exposés à défaillir en route. On était

1. Mt., XV, 31. Après l'épisode de la Cananéenne, on ne s'attend pas à enregistrer de nombreuses guérisons accordées à des païens, glorifiant le Dieu d'Israël comme un Dieu étranger. Ce sont donc des Juifs qui parlent. Dans les états de Philippe, surtout au nord du lac, ils étaient sûrement en majorité.

alors dans les chaleurs de l'été, si lourdes dans cette cuvette basse entourée de montagnes. Cette fois lesApôtres avaient une petite provision de sept pains, à peine suffisante pour eux, et quelques poissons fournis par la pêche. Jésus prit les pains, et rendant grâces, il les rompit et les fit distribuer par ses disciples. Il fit de même pour les poissons. Quatre mille hommes furent ainsi rassasiés, et l'on emporta sept corbeilles[1] des morceaux qui étaient restés.

La foule se laissa congédier sans peine. On était à peu près au même endroit que lors de la première multiplication, près de la rive, car aussitôt le Sauveur monta en barque avec ses disciples.

Il vint, dit s. Marc, dans la région de Dalmanoutha. S. Matthieu indique la région de Magadan[2]. Les deux noms sont inconnus. On pencherait pour la rive occidentale, car nous allons y rencontrer les Pharisiens.

Refus d'un signe du ciel (118).

Mc., VIII, 11-13; Mt., XVI, 1-4[3].

A peine Jésus était-il à terre avec ses disciples que des Pharisiens sortirent de la ville voisine. Ils étaient particulièrement mal disposés, car ils venaient pour disputer, et, sans doute peu satisfaits de la tournure que prenait la conversation, ils coupèrent court en demandant un signe du ciel. Assurément le Messie devait donner des preuves de sa mission divine. Mais Jésus n'avait cessé de les fournir par ses miracles. Qu'ils n'aient pas été présentés comme tels,

1. Les corbeilles, dont on se servait pour emporter des aliments, étaient plus grandes que les paniers ou couffins qui servaient au travail de la terre.

2. Les deux évangélistes sont d'accord sur ce point qu'on aborde non point précisément vers un bourg, mais dans une région qui appartient à une ville. Le nom de Mc. semble la répétition en syriaque de εἰς τὰ μέρη. Celui de Mt. lu par Eusèbe Μαγεδαν équivaut d'après lui à Magédané aux environs de Gérasa. La leçon de Magdala dans Mt. semble une assimilation à un nom connu.

3. Nous suivons Mc. Le texte de Mt. est composite : cf. Lc., XII, 54-56 ; Mt., XII, 38-42, que nous retrouverons plus loin. Il est très naturel que l'on ait souvent demandé un signe.

à la façon des faux Messies qui promettaient des prodiges, comme de fendre les eaux du Jourdain si seulement on commençait par les suivre, et que les guérisons aient été l'indice de la bonté autant que de la puissance, cela n'était pas pour diminuer la valeur divine des signes. Et certes c'était à Dieu de les choisir. Les Pharisiens veulent faire à leur tête. Ils préféreraient un phénomène extraordinaire dans le ciel. Cette obstination à suivre leurs propres voies arrache à Jésus un soupir. Décidément ses contemporains, qui sont aussi ses frères, cette génération qui est en même temps sa race, ne veut se rendre qu'après avoir reçu un signe à sa façon. Ce signe ne lui sera pas donné. Et Jésus retourne sur l'autre rive du lac où les Pharisiens n'iront pas le poursuivre.

Comment Jésus instruisait ses disciples (119).

Mc., VIII, 14-21 ; Mt., XVI, 5-12.

Le départ de Jésus avait été brusque. Les Pharisiens étant venus l'aborder près du rivage, les disciples n'avaient pas songé à entrer dans la ville pour acheter des pains. Une fois au large ils y pensent, mais trop tard. Ils n'avaient qu'un pain, c'est-à-dire une mince galette, qu'on avait laissée sur le bateau. Souvent les disciples avaient fait un léger repas dans la barque, mangeant du pain avec du poisson ou des olives, étanchant leur soif avec l'eau du lac.

Cependant Jésus était encore sous l'impression de la tristesse. Sur ce rivage qu'on voyait fuir, les Pharisiens avaient des accointances avec la petite cour d'Hérode. Ils étaient venus pour l'embarrasser, et ce désir impérieux d'un signe leur avait peut-être été suggéré par des courtisans d'esprit léger, peu attentifs aux choses de l'âme, mais curieux de nouveautés et flattés d'être les témoins d'un prodige éclatant. Le Maître se préoccupe de mettre ses disciples en garde contre le danger de cet esprit. Il le compare à un levain destiné à faire lever la farine, fermentation qui passait déjà avec raison pour une corruption de ses éléments. C'est ainsi que des pensées mauvaises, dépo-

sées dans le cœur, ne manquent pas d'en altérer la simplicité. Les gens d'Hérode ne songeaient comme leur maître qu'aux plaisirs du monde, briguant sa faveur comme lui celle de Tibère. Les Pharisiens prêchaient la vertu, mais s'encombraient de pratiques qui obstruaient le libre mouvement du cœur vers Dieu, à supposer que tout ce zèle fût sincère. Tout entier à sa sollicitude, et pour éveiller l'attention des disciples par une parole énigmatique, Jésus rompt le silence et s'écrie : « Voyez! gardez-vous du levain des Pharisiens et du levain d'Hérode! »

Mais il est seul à penser toujours avec intensité aux choses de l'âme. Si près de lui, témoins de sa vie et auditeurs de sa parole, les disciples sont comme dans une autre atmosphère. Les mêmes mots n'ont pas le même sens pour lui et pour eux. Ils pensent au pain qui les nourrit, et c'est alors sans doute qu'ils s'aperçoivent de leur négligence, car Jésus se reposait ordinairement sur eux du soin de faire les provisions nécessaires. Aussitôt ils disputent entre eux, et l'on peut bien supposer que c'est pour se renvoyer les uns aux autres la responsabilité de l'oubli. Jésus s'en afflige. Comment sont-ils donc si fermés aux vérités spirituelles? Eux aussi ont donc des yeux pour ne pas voir, des oreilles pour ne pas entendre, et le cœur endurci! Cependant ils ont vu, aucun détail ne leur a échappé, leur mémoire est fidèle. Quand Jésus leur demande combien ils ont enlevé de paniers pleins de morceaux lors de la première multiplication des pains, ils répondent sans hésiter : Douze! Et la seconde fois, combien de corbeilles? Sept! S'ils n'ont rien oublié, comment n'ont-ils pas compris? Tout ce que Jésus fait et tout ce qu'il dit a une portée morale, un sens religieux, est un appel à s'élever purement vers Dieu, au lieu de se laisser absorber par les sollicitudes de la terre. Il ne leur promet nullement de renouveler le miracle de la multiplication des pains en leur faveur pour réparer leurs négligences. Mais puisqu'ils ne songent qu'à des pains quand il leur parle d'un levain mystérieux, ces pains devraient leur rappeler les miracles insignes dont il avait tiré de si hautes leçons. Qu'ils entendent donc aussi dans le sens spirituel ce qu'il a dit du levain dont il fallait se garder.

Et en effet ils réfléchissent, ils comprennent que leur Maître a voulu les prémunir contre la corruption de l'esprit [1]. Plus attentifs désormais aux prodiges accomplis sous leurs yeux, ils apprirent à les interpréter comme le signe auquel il fallait croire.

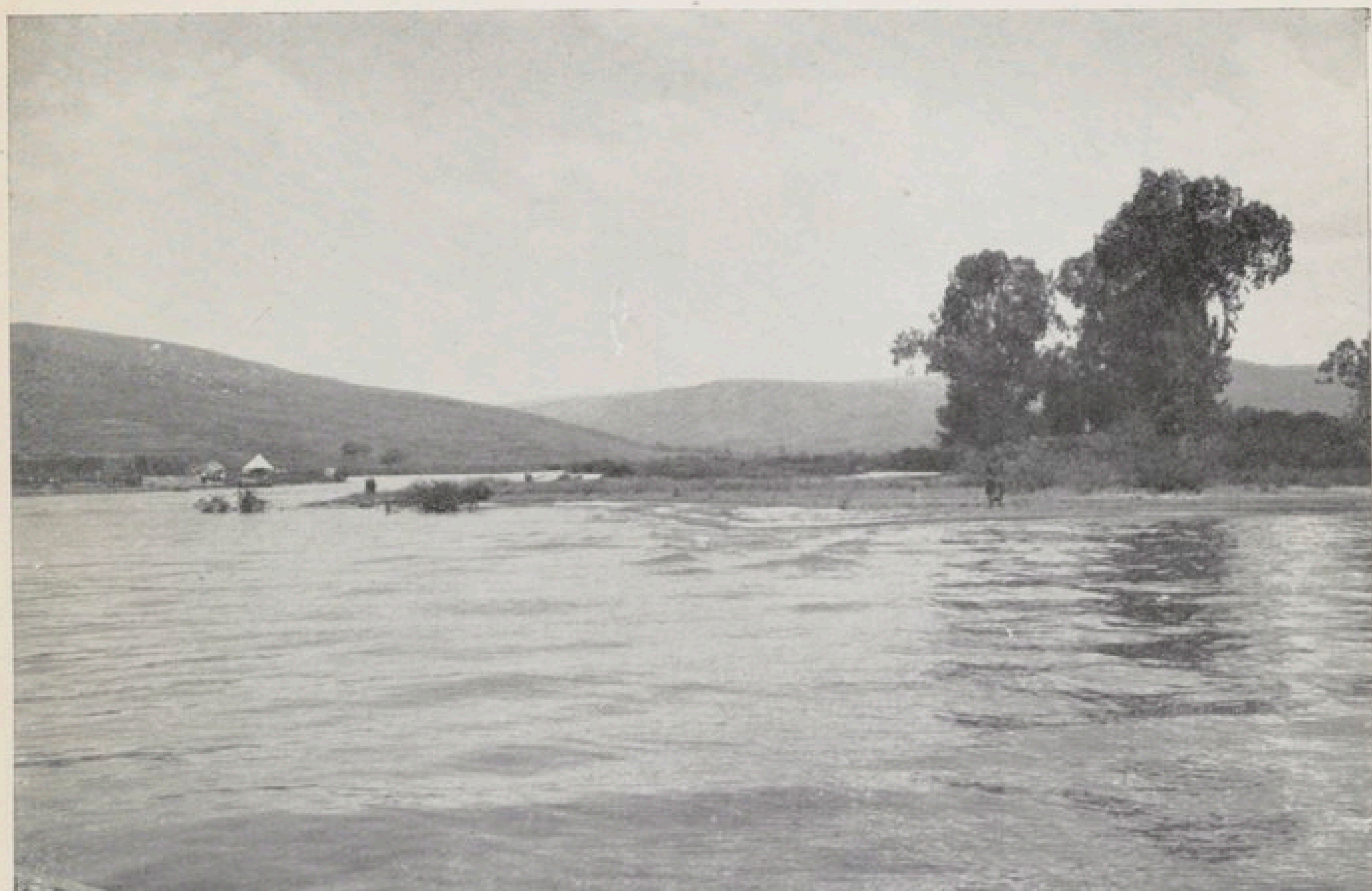
Certes personne ne reprochera à s. Marc d'avoir épargné les Apôtres. On a même prétendu qu'il les avait dépréciés de parti pris. C'est trop dire. Rien de plus naturel que leur attitude. Encore quelques lignes, et s. Marc touchera à la confession de s. Pierre. Leurs dispositions n'ont pas changé entièrement pour une monition, si vive qu'elle ait été. Les disciples ne doutaient pas de leur Maître; ils avaient foi en lui; ils lui étaient fidèles. Mais ils se laissaient aller à leurs préoccupations quotidiennes, n'étant pas encore envahis tout entiers par le zèle du règne de Dieu. Qui oserait les blâmer? La torpeur de leur volonté suppose une intelligence engourdie. Des hommes du peuple, vivant de leur travail, absorbés jusque-là par le souci quotidien de vivre, avaient quelque peine à dépouiller ce souci. Jésus les a pris comme ils étaient. Puis il les habitue à suivre sa pensée plus haut. A l'occasion il les reprend. Avec quel accent et quelle force, nous le savons par l'évangile. Sévère dans ses admonestations à ses adversaires, Jésus l'est aussi avec les siens. Pas d'idylle, plutôt une école austère de perfection. On n'y sentait que mieux un amour profond, exigeant, mais tendrement paternel.

L'aveugle de Bethsaïde (120).

Mc., VIII, 22-26.

On était revenu près de Bethsaïde dans la région où avaient eu lieu les deux multiplications des pains. La traversée du lac n'avait donc abouti à rien. Sûrement les évangélistes n'ont pas tout dit, mais telle est bien l'impression que laisse le récit de s. Marc, le plus détaillé. Loin de nous en scandaliser, nous devrons reconnaître ici un trait

1. Cette conclusion spéciale est tirée par Mt. seul; elle clôt l'épisode comme il avait commencé.



1. Autour de BETHSAÏDE. Arrivée du Jourdain dans le lac.



2. Autour de BETHSAÏDE. Lagunes sur la rive N.-E. du lac.

essentiel, une loi de l'Incarnation. Jésus avait laissé voir clairement à Satan qui le tentait qu'il s'en tiendrait à la volonté de Dieu, sans violenter la nature à son bénéfice. Il lui commandait lorsque les événements semblaient exiger son intervention; il se conformait le plus souvent à leurs indications, comme à des indices de la volonté de son Père. Mal reçu sur la rive occidentale, et revenu à l'est, il reprend sa course vers le nord et entre à Bethsaïde. Là il était connu : point de Pharisiens pour le séparer de la foule. On lui demande de guérir un aveugle en le touchant. Jésus y consent, mais procède avec plus de mystère que de coutume. Il venait de refuser un signe dans le ciel, en présence de ses disciples. Peut-être a-t-il tenu à ne pas les étonner dans ce premier moment en excitant l'enthousiasme populaire par ce qui eût pu passer pour un signe messianique [1]. Il prend donc l'aveugle par la main, le conduit hors du bourg, crache sur ses yeux, lui impose les mains, et lui demande s'il voit, comme s'il n'était pas sûr de l'efficacité de sa recette! L'homme répond : Je vois les hommes semblables à des arbres qui marcheraient. Jésus alors impose ses mains sur les yeux, et désormais l'aveugle voyait distinctement toute chose. Il lui ordonne de rentrer dans sa maison, sans passer par le bourg.

Ainsi le miracle devait demeurer caché pour le public, il était presque dissimulé aux Apôtres sous les apparences d'un progrès lent et de l'action naturelle de la salive, car elle passait pour salutaire dans les maladies des yeux, pourvu que celui qui crachait fût à jeun [2]. Le miracle était indéniable, mais sans éclat, et Marc ne l'a sûrement pas raconté pour expliquer la confession de Pierre. C'était un fait de Jésus; il devait, comme tous les autres, contenir un enseignement. La lumière grandissante est le symbole naturel du progrès de l'intelligence. Si l'aveugle n'avait recouvré la vue que par degrés, fallait-il s'étonner que les leçons du Christ n'aient pénétré que peu à peu dans l'esprit de ses disciples? Le moment viendrait où ils verraient clair,

1. Is., xxxv, 5.
2. Talmud de Jérusalem, *Chabbat*, xiv, 14ᵈ ob.

où ils comprendraient aussi la sagesse de cette lente préparation. S. Marc qui a insisté plus que les autres évangélistes sur l'inintelligence des Apôtres a voulu montrer, par ce miracle-parabole, comment la pédagogie du Christ avait été figurée par une guérison de la vue. En lui tout était harmonie, suave condescendance, mais efficacité pour atteindre le but.

La confession de Pierre et la promesse du Christ (121).

Lc., IX, 18-21; Mc., VIII, 27-30; Mt., XVI, 13-20.

Cependant le moment était venu où Jésus, pour accomplir les desseins de son Père, avait résolu de fixer en pleine lumière ses rapports avec ses disciples. Ils le suivaient, lui étaient dévoués, ils l'aimaient; ils le savaient prophète, puissant en paroles et en œuvres, fils de l'homme et fils de Dieu. Tout convergeait à l'indiquer comme le Messie. Mais comment ses actions s'adaptaient-elles à ce rôle? Entrerait-il bientôt dans sa véritable voie? Quelle serait-elle? Quelle y serait leur fonction? Puisque Jésus refusait d'être salué comme Messie, accepterait-il ce titre de leur part? On dirait volontiers qu'en dépit de rapports si intimes et si affectueux, une équivoque pesait sur leurs âmes. Jésus va les solliciter à parler franchement, à s'ouvrir à lui, et un accord inébranlable étant acquis sur ce point qu'il est le Messie annoncé par les Écritures, il leur annoncera ce que Dieu attend de son Messie, la mort qu'il lui a imposée, la gloire qu'il lui réserve, et ce qu'il exige aussi de ceux qui se décident à le suivre.

C'est maintenant seulement qu'apparaît la vraie nature du Messianisme, c'est-à-dire l'esprit du christianisme. Du même coup, puisque Jésus doit mourir avant d'entrer dans sa gloire, il doit pourvoir aux temps qui suivront sa mort et déjà fixer les lignes de son œuvre, promulguer son dessein de fonder une société dont Pierre sera le chef. Tous les voiles ne sont pas levés : ils ne le sont jamais ici-bas, mais quelle vue sur une humanité organisée pour suivre un idéal nouveau!

On était arrivé, en marchant vers le nord, aux environs



1. BANIAS, l'ancienne Césarée de Philippe.



2. BANIAS. — Niches consacrées au dieu Pan.

de Césarée de Philippe, aux extrêmes confins du pays d'Israël, près d'une des sources du Jourdain, mais sur une terre devenue païenne. La source du fleuve sacré était consacrée par un temple au dieu Pan, d'où le nom de Banias que porte encore ce site enchanteur. Césarée rappelait l'empereur, dont le culte allait bientôt dominer tous les autres; on disait Césarée de Philippe, parce que le tétrarque, à demi païen, avait bâti la ville en l'honneur de César Auguste. L'âpre contestation des Pharisiens qui avait son foyer à Jérusalem, qui poursuivait Jésus jusqu'en Galilée, ici se taisait. Les foules n'encombraient plus les routes. Les disciples, sachant que leur Maître ne prêchait pas le règne de Dieu aux païens se demandaient quel était le but de cette course au milieu d'une population très vivante, mais où ils étaient plus isolés que dans les déserts. Après avoir prié, comme pour inviter ses disciples à se recueillir, et pour accentuer le caractère divin de sa démarche, à l'écart[1], sur le chemin[2], donc encore loin de la ville, Jésus offre aux siens l'occasion de libérer leur âme en lui confiant toute leur pensée. Pour les aider, il leur demande d'abord ce que les autres pensent de lui. Ils répondent : Les uns vous prennent pour Jean-Baptiste, d'autres pour Élie; d'autres nomment Jérémie ou quelqu'un des anciens prophètes. Singulières conjectures! Ainsi la carrière de Jésus était marquée de tant de miracles, que nul ne le prenait pour un homme ordinaire. La sève des grands prophètes étant épuisée, Jean-Baptiste étant mort, il paraissait impossible que le triste temps où l'on vivait produisît un prophète nouveau. On ne voulait plus attendre que le Messie. Les plus instruits savaient qu'il devait être précédé et oint par Élie. Jésus, — dont il paraissait acquis qu'il ne se présentait pas comme Messie, — pouvait être Élie, son précurseur. D'autres confiaient ce rôle à Jérémie ou à tout autre des anciens prophètes; on ne savait pas! Enfin la mort obscure de Jean paraissait une entreprise impuissante contre un dessein évident de Dieu. Jean, ressuscité, agissait déjà, et allait plus ouvertement se faire connaître.

1. Lc., IX, 18.
2. Mc., VIII, 27.

« Mais vous », insista Jésus, « qui dites-vous que je suis ? » Pierre répondit : Vous êtes le Messie[1] !

Tous ayant été consultés, Pierre répond donc au nom de tous. Mais il n'a pas pris le temps de recueillir les suffrages. Soit qu'il s'en tînt pour assuré, soit qu'il ait suivi son caractère ardent et primesautier, il affirme sans hésiter ce que lui dicte sa foi et son amour. Ainsi Jésus est le Messie, annoncé et attendu, voilà ce que Pierre croit de toute son âme.

Le récit de s. Marc s'arrête là, et aussi celui de s. Luc qui l'a suivi, selon son habitude. Il a quelque chose d'incomplet. Comment se fait-il que Jésus, après avoir interrogé ses disciples sur l'opinion des autres et sur la leur propre, ne leur dise pas à son tour ce qu'il en est dans la réalité ? Manifestement il n'a pas questionné pour savoir, mais pour instruire. Une sèche recommandation de ne rien dire de lui à personne pouvait passer pour un désaveu aussi bien que pour une approbation. Peut-être s. Marc s'en est-il tenu là parce que Pierre n'avait pas coutume de se faire honneur de la suprême félicitation que le Christ lui avait adressée.

La réponse, exigée par les circonstances, se trouve dans s. Matthieu, et elle s'adapte à une confession de Pierre plus complète. Pierre a dit : « Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant. » Et cela aussi est en situation.

Après la première multiplication des pains, Jésus s'était expliqué sur sa personne. Il n'avait pas voulu du titre royal, mais parce qu'un autre titre lui convenait mieux, celui de Fils de Dieu, descendu du ciel. Tandis que presque tous se scandalisaient, Pierre, au nom des Douze, avait confessé que Jésus est le saint de Dieu. S. Jean seul a raconté ces faits, mais ils sont précisément l'explication de la seconde confession de Pierre, plus mûrie et plus précise, parce qu'il avait été éclairé intérieurement. D'ailleurs les trois évangiles synoptiques avaient posé le problème de conscience au sujet du Fils de Dieu, soit par les aveux contraints des démons[2], soit par l'admiration des hommes à la vue d'un

1. Les trois synoptiques, dans les mêmes termes.
2. Mt., VIII, 29 ; Mc., III, 11 ; V, 7 ; Lc., IV, 41 ; VIII, 28.

grand prodige[1]. C'est sur ce point capital que Pierre prend ici position, plus nettement que personne, car il ne dit pas seulement comme les témoins de la tempête apaisée . « Vous êtes vraiment un fils de Dieu », mais : « Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant », montrant ainsi qu'il a bien compris la parole de Jésus : « Comme mon Père qui est vivant m'a envoyé[2]. »

Quand Jésus se déclara Fils de Dieu devant ses juges, le grand prêtre déchira ses vêtements. S'il ne l'avait pas été réellement, lui-même eût dû manifester une pieuse indignation de la parole hardie de Pierre. De toute façon il devait répondre.

Nous avons sa réponse qui retentit encore, de jour en jour et de siècle en siècle. Pourquoi ne pas énoncer cet accomplissement de la prophétie, et ne pas la lire dans cette lumière?

Salué Fils de Dieu, Jésus nomme lui aussi le père de son interlocuteur, et il rend immortel ce nom de Iona. Mais Simon, fils de Iona, n'a pas appris de son père, ni d'aucun parent selon la chair et le sang, la vérité qu'il vient d'affirmer; par son amour pour Jésus, il est entré dans l'intimité du Père céleste qui la lui a révélée. Jésus confirme donc, au nom de son Père, ce que Simon a dit de sa personne. Il va dire à son tour ce qu'il pense de son disciple. Avant de choisir Jésus pour son Maître, il se nommait Simon. Jésus avait déjà manifesté[3] sa volonté de le nommer *Cephas,* du mot araméen qui désigne une pierre. On ne saurait dire si le vocable était employé déjà comme nom propre ou si Jésus l'a créé pour exprimer son dessein. S'appuyant sur cette signification, il déclare : « Et moi, je te dis que tu es Pierre (*Kepha*) et que sur cette pierre (*kepha*) je bâtirai mon église, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. »

Contre elle, c'est-à-dire contre l'Église, mot que nous ne pouvons prononcer sans l'investir d'une grandeur incommensurable, mais qui n'affirmait pas alors l'extension

1. Mt., XIV, 33.
2. Jo., VI, 57.
3. Jo., I, 42. Voir p. 81.

immense de la congrégation, du groupement de ceux qui devaient s'attacher au Christ. Restreinte ou universelle, cette communauté était comparée à un édifice bâti sur le roc. Le roc c'était celui qui avait proféré le mystère de la filiation divine de Jésus : Pierre serait donc le fondement, l'organe de la vérité révélée. En face de cet édifice, on entrevoyait les portes d'une autre citadelle, défendues par des tours, et devenant ainsi le symbole d'une puissance ennemie. Ces portes [1] sont celles de l'Hadès, nom emprunté au paganisme pour désigner le séjour des morts, mais que les Juifs employaient pour le lieu de supplice des damnés. C'est donc le royaume de Satan qui se dressera contre le royaume terrestre du Christ, sans pouvoir jamais en triompher, ni ébranler la base sur laquelle il est bâti.

Ainsi Pierre serait le chef spirituel du royaume, son Maître de vérité. Un autre symbole indique le caractère universel de son pouvoir. Le chef du royaume terrestre du Christ recevra de lui les clefs que tout maître de maison confie à son fidèle majordome pendant son absence. Et parce que le royaume de la terre ne sera fondé qu'en vue du royaume des cieux, les mesures prises par Pierre sur la terre seront ratifiées dans le ciel. S'il lie sur la terre, la sentence vaut pour le ciel; s'il délie, la grâce est accordée dans le ciel. Lier et délier sont comme les termes extrêmes qui encadrent tous les actes de l'administration de celui qui a les clefs de ce royaume, commencé ici-bas, consommé auprès de Dieu.

Voilà ce qui fut dit à Simon-Pierre; Jésus n'a pas dit : « Je te donne ce pouvoir, à toi et à tes successeurs. » Il eût fallu expliquer de quelle sorte seraient ces successeurs, et Jésus ne voulait rien dire qui préjugeât la durée du royaume qu'il fondait. L'historien qui pèse la valeur des mots se gardera donc d'en solliciter le sens; il concède volontiers à toutes les sectes du protestantisme que la promesse ne nomme que Pierre. Mais d'abord il exigera qu'on reconnaisse sincèrement que Jésus s'adressait bien à

1. Nous disions naguère « la sublime Porte », d'après un grand pylône par lequel on entrait dans les bureaux du Grand Vizir à Constantinople.

lui, au lieu de se livrer à un véritable escamotage. Jésus n'a point usé d'une équivoque en interpellant Pierre pour lui dire : « Il est assez piquant que tu te nommes Pierre, car je bâtirai mon église sur une pierre, la pierre que je suis moi-même. » Non, c'est bien sur Pierre que l'Église est bâtie, c'est-à-dire qu'il en est le chef. Pierre l'a compris ainsi, et les apôtres ont respecté son autorité. Il est venu à Rome, il y a subi le martyre, on y montrait son tombeau. L'Église lui survivait. N'aurait-elle plus de chef? Quelqu'un prit la place de Pierre comme pasteur du troupeau romain. Il héritait donc de son pouvoir sur ce troupeau. Mais, encore une fois, l'Église, qui avait le sentiment, si fortement inculqué par s. Paul, d'être une unité, d'être le corps du Christ, n'aurait-elle pas de base? Le Christ avait désigné Pierre comme le fondement; l'édifice subsistait, il avait les mêmes adversaires, il tenait bon grâce au roc sur lequel il était bâti. C'était toujours Pierre qui tenait, mais ce n'était plus la personne de Pierre; c'était son office, délégué à celui qui avait pris sa place. La promesse du Christ ne pouvait défaillir; son objet était désigné par le fait de la succession. Réservée dans les termes, elle parut évidente lorsque les réalités l'obligèrent à révéler toute la vérité qu'elle renfermait.

Cela est si vrai que nombre de critiques — les plus indépendants — prétendent que l'Église romaine elle-même a composé ces lignes qui ont fait sa fortune durant des siècles.

Mais on sait assez qu'elle n'exerça pas son droit sans rencontrer des résistances. Quand le pape Victor imposa sa volonté dans la question des quarto-décimans, l'évêque d'Éphèse résista. Si le bienheureux texte avait été composé récemment, quoi de plus simple que de relever l'imposture[1]?

D'ailleurs il n'est pas, dans les quatre évangiles, un passage plus nettement araméen par ses termes, ses métaphores, sa construction. Aussi propose-t-on maintenant

1. Écrit en faveur de l'Église romaine au deuxième siècle, le texte aurait précisément fait allusion aux successeurs de Pierre : c'est bien plutôt le fait romain qui a dégagé le sens profond des termes. Ce sens a été exposé authentiquement dans toute sa plénitude par le concile du Vatican.

d'en attribuer la rédaction à quelque judéo-chrétien pour soutenir les prétentions de Pierre en Palestine. Mais si ces prétentions ont prévalu, ne serait-ce pas simplement qu'elles s'appuyaient sur une parole authentique du Christ? Plus on les rapproche de leur source, plus l'explication des faits est aisée. Après la résurrection, Pierre prend la direction de tout. Il faisait déjà dans l'Évangile figure de chef. Ce ne pouvait être à l'insu de Jésus; s'il fut vraiment, Lui, le Chef, il dut s'en expliquer. Il le fit en des termes grandioses pour Pierre, engageant l'avenir, un avenir alors voilé, mais que sa parole domine encore avec une clarté toujours plus vive, une action toujours plus efficace

Première prédiction de la Passion et de la Résurrection (122).
Lc., IX, 22; Mc., VIII, 31-33 Mt., XVI, 21-23.

Ainsi il s'était écoulé plus d'un an — et c'était plus de la moitié du temps mesuré à son ministère — avant que Jésus ait accueilli et confirmé la foi des Apôtres en son caractère de Messie, envoyé de Dieu, Fils de Dieu. Les Galiléens l'auraient acclamé comme Messie s'il s'était mis à leur tête; ils avaient refusé de croire en un Messie spirituel. Ce terme risquait d'égarer. Jésus ordonna donc aux siens de s'en taire. On le comprend d'autant mieux qu'eux-mêmes ne savaient pas encore quels abaissements devaient précéder sa gloire. Désormais ils croyaient fidèlement à cette gloire; il n'était que plus urgent de leur enlever leurs dernières illusions sur les triomphes terrestres du Messie. C'est ce que fit Jésus, précisément à partir de ce moment. Une année ne devait pas s'écouler avant la Passion; les disciples risquaient de courir au-devant d'un scandale que, même prévenus, ils ne surent pas éviter. Reconnu Fils de Dieu, leur Maître n'en était pas moins fils de l'homme, destiné à la souffrance. Peut-être qu'Israël s'armerait pour l'en sauver? Non, il serait rejeté par les anciens du peuple et par ses prêtres, mis à mort. Qu'en serait-il donc de la gloire du Messie? Il ressusciterait le troisième jour.

Cette heureuse issue ne contente pas le cœur de Pierre, déconcerté par la clarté de ce discours. D'autant plus bou-

leversé qu'il avait exprimé sa foi avec plus d'assurance, seul, non sans quelque nuance de cette présomption, rançon fâcheuse de son caractère déterminé, il prétend remonter son Maître, même le gourmander : « A Dieu ne plaise, Seigneur, il n'en sera pas ainsi[1] ! » Pierre, tout à l'heure si éclairé par le Père, n'est plus ici que l'écho des vulgaires aspirations des hommes. La réponse, cette fois encore, ne tarde pas. Elle est aussi vive dans le reproche qu'elle avait été chaleureuse dans l'approbation : « Arrière de moi, Satan : tu m'es un scandale. » Heureux Pierre, faut-il dire encore, qui était si fortement aimé !

Il faut suivre Jésus pour être sauvé (123).

Lc., IX, 23-26; Mc., VIII, 34-38; Mt., XVI, 24-27.

En vérité, Pierre ne pouvait être pour Jésus un objet de scandale, c'est-à-dire le détourner d'accepter la passion douloureuse imposée par son Père. C'est bien plutôt Jésus qui allait se poser en une pierre d'achoppement, ce rocher de scandale pour les deux maisons d'Israël dont avait parlé le prophète Isaïe[2]. Il y avait toujours parmi la foule des âmes attirées par ses paroles et par sa bonté; mais dans quelles conditions étaient-elles prêtes à le suivre? Toute équivoque devait être dissipée, surtout pour ceux qui étaient déjà ses disciples. Jésus prononça donc ces paroles qui opposent si fortement l'existence ici-bas et celle de l'au-delà, qui obligent l'homme à choisir, à renoncer au monde, à la vie s'il le faut, à se renoncer soi-même, pour n'être pas rejeté par le Fils de l'homme venant dans sa gloire. C'est, en quelques mots, l'ascension de l'âme vers la plus haute perfection, sur la base de la détermination nécessaire pour être sauvé. En raisonnant sur ce thème, un écrivain soucieux de tout ordonner au but poursuivi aurait commencé par ce qui est ici la fin du discours. Le but qu'on se propose est de ne pas être repoussé par celui qui prononce sur le salut. Car le salut seul importe,

1. Mt., XVI, 22.
2. VIII, 14. Voir le *Scandale de Jésus*, par le R. P. Allo.

et le monde entier ne vaut pas le salut de l'âme. Il faut donc la sauver, au risque de la vie, et pour cela suivre celui qui décidera de sa destinée.

Sur les lèvres de Jésus, la pensée suit un autre ordre, ou plutôt elle éclôt des réalités qui s'enchaînent. C'est lui qui est en scène, et des hommes bien disposés se déclarent prêts à le suivre. Mais alors, qu'ils renoncent à rechercher leur propre avantage, qu'ils soient résolus à porter leur croix, comme les condamnés à mort. Paradoxe étrange! Mais c'est que très réellement ils doivent faire d'avance le sacrifice de leur vie. Perdre la vie, c'est, comme nous le disons encore, rendre l'âme[1]; mais quand la vie est offerte pour Jésus et son évangile, l'âme immortelle est sauvée. Or le prix de l'âme est tel que l'homme qui l'aurait perdue ne saurait rien donner en échange pour la recouvrer. Le monde entier, s'il l'avait dans la main, n'y suffirait pas. Alors, écartant le voile de l'avenir, Jésus montre le Fils de l'homme qu'il est venant avec les anges saints dans la gloire de son Père : ceux qui auront rougi de lui et de ses paroles, qui se seront laissés scandaliser par ses humiliations et son échec, il les reniera à son tour[2].

Désormais ils doivent savoir et ce qu'est Jésus, et ce qu'ils doivent être. Il est le Messie, il est même investi du pouvoir de juger que les Juifs ne concédaient pas d'ordinaire au Roi futur, le réservant à Dieu. Mais il est un Messie souffrant, qu'il faut suivre dans sa voie douloureuse.

Dans quelle mesure de fait sera-t-on obligé de pratiquer le renoncement? Jésus ne le dit pas. L'essentiel est une disposition qui n'exclut rien, pas même le risque de la vie, et la résolution de suivre Jésus réellement, sans rougir de sa personne ni de ses maximes.

L'évangile du règne de Dieu devient donc l'évangile de ce qu'il faut croire de Jésus et des devoirs de ses fidèles envers lui.

Sa personne est la nouveauté de cette doctrine. La distinction du monde présent et du monde à venir était fami-

1. C'est le sens dans Littré.
2. Mc. et Lc., tandis que Mt. a généralisé : Jésus donnera à chacun selon ses œuvres.

lière aux Juifs, et le livre de la Sagesse avait déjà dit au prix de quels tourments le juste méprisé parvenait à la vie auprès de Dieu[1]. Jésus ajoute une condition au salut, c'est de le suivre. Il ne rétracte rien de ce qu'il a dit du règne de Dieu sur la terre; il vient même de pourvoir à sa perpétuité. Mais il indique de plus la relation étroite de sa personne avec ce règne et avec le royaume des cieux. Maintenant la foule elle-même doit savoir que sa mission a pour dernier terme l'éternité. Le véritable office du Messie est d'y conduire; ceux qui ne l'auront pas suivi en seront exclus.

Ce Messianisme transcendant avait déjà été l'objet de l'enseignement de Jésus après la multiplication des pains et à la fête de la Pentecôte; nous le savons par s. Jean. Il était même exprimé en termes plus magnifiques. Nous trouvons cependant ici dans les synoptiques quelque chose de plus. Jésus s'était révélé comme celui qui donne la vie, et qui ressuscitera les morts. Il n'y avait qu'à croire pour recevoir cette vie et par surcroît être admis à cette gloire. La passion douloureuse n'avait pas été annoncée[2] : or il faut compter avec elle. La loi imposée au Maître sera en quelque manière appliquée aux disciples. Jésus fait appel à leur bonne volonté, à leur courage, à leur abnégation.

Et si énergique fut cet appel, si encourageante la promesse d'être avec Jésus après avoir suivi ses traces, que des milliers, des millions d'êtres humains ont embrassé cette voie. La renonciation aux joies du monde a paru douce à ceux qui ont embrassé la croix à la suite du Sauveur, confiants qu'il ne les reniera pas lorsqu'il viendra dans sa gloire.

Avènement prochain du règne de Dieu (124).

Lc., IX, 27 ; Mc., IX, 1 ; Mt., XVI, 28.

Le salut des âmes à la suite de Jésus devait être normalement le résultat de son œuvre, commencée par l'établisse-

1. Sap., II.
2. Si ce n'est par les formules énigmatiques de Jo., III, 14 et de VI, 51, si d'ailleurs cette partie du discours est de la même époque que le début.

ment du règne de Dieu sur la terre. C'est sans doute pour cela que les évangélistes synoptiques ont placé ici une parole mémorable que s. Matthieu a même reliée très étroitement à ce qui précède. Des perspectives sombres comme celle de la croix auraient pu faire douter de l'avènement prochain de ce règne dont Jésus avait tant parlé jusqu'à ce jour. Aussi affirme-t-il solennellement qu'il ne tardera guère, puisque quelques-uns de ceux qui l'entendent en seront les témoins. Jusqu'au jour où s. Paul[1] crut pouvoir dire que la parole de Dieu avait retenti par toute la terre, c'est-à-dire aux extrémités de ce monde que couvrait la puissance romaine, il s'écoulera une trentaine d'années. Alors le règne de Dieu fut vraiment établi, muni de cette énergie divine qu'est l'évangile[2], se manifestant par la parole et par les œuvres[3]. Le germe était celui d'un grand arbre. A l'essor on pourrait juger du vol.

Jésus était donc encore une fois prophète en voyant si près de lui, fondé par lui, « le règne de Dieu venu en puissance », comme dit s. Marc, « la venue du Fils de l'homme dans son royaume », d'après s. Matthieu. Les deux expressions sont synonymes, car d'après s. Matthieu le royaume du Fils sur la terre n'est autre que le domaine où il a fait régner Dieu[4], et où sa puissance agit toujours[5].

La Transfiguration (125).

Lc., IX; 28-36; Mc., IX, 2-8; Mt., XVII, 1-8.

Environ huit jours[6], soit six jours pleins[7] après la confession de Pierre, se passa une scène extraordinaire. On dirait qu'elle n'a rien de parallèle dans la vie de Jésus, si la prière au jardin de Gethsémani n'en était comme l'antistrophe et l'antithèse : dans les deux cas Jésus prend Pierre, Jacques et Jean pour prier avec eux à l'écart ; dans les deux

1. Rom., IX, 18.
2. Rom., I, 16.
3. Rom., I, 4 ; XV, 19 ; I Cor., IV, 20.
4. Mt., XIII, 24 ss.
5. Mt., XXVIII, 20.
6. Lc.
7. Mc., Mt.

cas les disciples sont engourdis par le sommeil, dans les deux cas Jésus reçoit une visite d'en-haut. Mais la Transfiguration est un gage certain de la gloire de Jésus, la scène de Gethsémani le montre au point où il s'abaisse le plus pour satisfaire aux conditions de la nature humaine. Plus d'un Père a pensé que les témoins étaient les mêmes parce que le souvenir de la lumière éclatante devait les préserver contre le scandale de l'agonie. Pierre a été choisi, comme le chef désigné, Jean était le plus aimé, Jacques son frère ne le quittait pas et devait être le premier des Apôtres à verser son sang pour l'évangile.

Le soin qu'ont pris les évangélistes synoptiques, dans cette seule circonstance, de préciser l'intervalle du temps entre deux faits indique bien qu'ils voyaient entre eux un lien. Et en effet la Transfiguration est la confirmation de ce que Jésus avait voulu enseigner en amenant la confession de Pierre, en l'acceptant, en la rectifiant sur le point décisif, si difficile à admettre, des souffrances du Messie, tout en maintenant la foi en sa gloire. Tout est si lumineux dans cette nouvelle scène qu'on est comme ébloui. Jésus avait dit aux Juifs : « Si vous aviez cru Moïse, vous me croiriez, car il a écrit de moi [1]. » Et Moïse venait du ciel lui rendre témoignage. On savait qu'Élie annoncerait la venue du Messie; Élie était venu représenté par le Baptiste; maintenant il s'associait en personne à l'hommage de Moïse, et tous deux s'entretenaient avec Jésus. Tout le passé le plus divin d'Israël s'inclinait devant le prophète nouveau et appuyait ce qu'il avait annoncé du scandale de sa mort. Cependant la gloire que Jésus avait revendiquée pour sa résurrection se manifestait déjà en lui, comme lui appartenant en propre. Enfin Jésus avait accepté le nom de Fils de Dieu, et ce nom lui était donné par une voix qui ne pouvait être autre que celle de son Père. Si l'on considère d'une seule vue la suite de la religion, la nouvelle alliance s'appuyant sur l'ancienne révélation dont elle se détache pour grouper tous les peuples, la perpétuité du dessein de Dieu aboutissant à la supériorité avouée de Jésus sur les hommes

1. Jo., v, 46.

les plus grands du passé, le culte qui lui est aujourd'hui rendu aussi bien qu'à son Père, on s'étonne que toute cette miraculeuse histoire ait été esquissée en quelques traits dans la Transfiguration. Le génie ne crée rien de tel, car il ne dispose pas de l'avenir.

D'ailleurs la chose est racontée avec une simplicité, un réalisme, qui excluent l'intention et l'invention d'un pur symbole.

Il est vrai que la montagne n'est pas nommée. Mais cela même est un indice que le récit n'est point une amplification avec apparence historique d'une théophanie annoncée par l'Ancien Testament. Dans ce cas on eût nommé ou l'Hermon ou le Thabor, d'après le Psaume [1] : « le Thabor et l'Hermon tressaillent à ton nom ». Et c'est peut-être sur cet indice que s'est réglée la tradition en choisissant le Thabor, moins haut que l'Hermon, qui eût exigé une véritable ascension, et plus proche du centre de la prédication de Jésus. Mais plus probablement elle s'est attachée à un souvenir traditionnel [2]. La montée du Thabor est pénible, mais on conçoit que Jésus ait choisi ce sommet isolé, dominant de partout les plaines, pour inviter ses disciples à la prière. La petite ville dont il était couronné n'empêchait pas qu'on y trouvât la solitude.

Fatigués de la marche — on était encore en été, — les trois disciples choisis s'endormirent pendant que Jésus priait. A leur réveil ils le virent la face transfigurée, et les vêtements brillants d'une blancheur qu'aucun foulon ne saurait atteindre. Moïse et Élie s'entretenaient de la mort qu'il aurait à subir à Jérusalem, à accomplir, d'après le terme de s. Luc, comme un devoir imposé. Pierre prend la parole, et — comme c'est bien lui ! — sa bonne volonté n'est

1. LXXXIX, 13 (héb.).

2. La tradition ne peut citer Origène, muet sur le Thabor dans son commentaire sur s. Matthieu, car les *Selecta in Psalmos* qui lui sont vaguement attribués ne peuvent être de lui spécialement en ce qui regarde le Thabor (P. L. XII, c. 1548) ; en effet Eusèbe ne choisit pas entre l'Hermon et le Thabor qui lui sont suggérés par le Ps. LXXXIX, 13. Le témoignage le plus ancien est donc celui de s. Cyrille de Jérusalem (*Catech.* XII, 16 ; P. G. XXXIII, c. 744). Il faut ajouter que la tradition n'a jamais varié depuis ; elle est représentée aujourd'hui par la magnifique église que les PP. Franciscains ont fait élever au sommet du Thabor.



1. LE MONT THABOR, vu du N.-O.



2. Le plateau au sommet du mont Thabor. La nouvelle basilique, et ruines de l'ancienne forteresse.

pas sans une pointe de suffisance. Il n'est pas fâcheux, souligne-t-il, qu'il se trouve là avec ses compagnons pour arranger rapidement trois tentes de feuillage, une pour Jésus, une pour Moïse, une pour Élie. Les disciples, comme de fidèles serviteurs, dormiront en plein air, gardant les hôtes des tentes. Il n'avait donc pas compris que ni Jésus, qui manifestait en ce moment sa gloire, ni Moïse, ni Élie, hôtes du ciel, n'avaient besoin d'abri.

La réponse lui vint d'en haut, en forme d'une nuée. Cette nuée n'était pas un simple nuage. Les disciples furent saisis d'effroi lorsqu'ils la virent s'interposer entre le soleil et eux, comme pour envelopper Moïse et Élie avec Jésus. Une voix se fit entendre « Celui-ci est mon fils bien-aimé, écoutez-le. » Alors ils comprirent que la voix était celle du Père, sortant de cette même nuée, qui autrefois, dans le désert du Sinaï, demeurait au-dessus du Tabernacle pendant que la gloire du Seigneur y pénétrait[1] C'était alors une indication sensible de la présence bienveillante de Dieu parmi son peuple, elle apparaissait une dernière fois, car désormais Dieu se manifestait par son Fils. C'était d'ailleurs bien lui que désignait la voix, car les disciples, un moment éblouis et regardant autour d'eux, ne virent que Jésus seul.

Élie venu en la personne de Jean-Baptiste (126).

Mc., IX, 9-13; Mt., XVII, 9-13[2].

Jésus descendant de la montagne avec les trois disciples privilégiés leur recommanda le silence. Ce n'était pas sans raison qu'il les avait choisis seuls pour témoins de cette transformation lumineuse. Un groupe plus nombreux, moins bien instruit, aurait pu se suggestionner plus facilement, conclure que déjà l'ère du succès était ouverte. Pour prémunir même les trois, Jésus exige qu'ils ne parlent pas, si ce n'est quand le Fils de l'homme serait ressuscité. Il maintenait l'opportunité pour lui de ressusciter, donc la

1. Ex., XL, 34.
2. S. Luc n'avait pas à parler aux gentils de cette question spécialement juive.

nécessité de mourir. Mais la résurrection lui donnerait-elle un corps supérieur à celui qui était capable d'une si splendide métamorphose? Les témoins choisis promirent et gardèrent le silence, mais ils se communiquaient leur trouble · « Quand il serait ressuscité des morts »... Qu'est-ce à dire? N'osant interroger le Maître sur un point qu'il avait affirmé clairement, obsédés par la vision encore présente à leurs regards, ils s'efforçaient en vain de concilier la venue tardive d'Élie et sa disparition rapide avec le rôle officiel que lui assignaient les Scribes. Si seulement il était demeuré sous la hutte que Pierre lui offrait si obligeamment ! Mais désormais il ne fallait plus compter sur lui. Il y avait là un point obscur que Jésus seul pouvait éclaircir. Ils questionnent : « Pourquoi donc les Scribes disent-ils qu'Élie doit venir d'abord? » D'abord, c'est-à-dire avant le Messie, et il n'a apparu qu'après... Leur seconde difficulté, que Jésus devine, c'est qu'Élie devait tout mettre en ordre afin de préparer les voies au Messie[1]. Il n'en a rien fait et ne paraît pas disposé à le faire.

Les disciples en étaient donc toujours au même point, trop imbus de la doctrine des Scribes sur le Roi de l'Arc de triomphe pour se décider à envisager toutes les prophéties en partant du Messie souffrant. C'est à quoi Jésus les invite à réfléchir. Si les Scribes ont raison, « comment est-il écrit du Fils de l'homme qu'il doit beaucoup souffrir et être méprisé? » Cette prophétie, celle d'Isaïe sans doute, sur le Serviteur de Dieu méconnu et mis à mort[2], doit être accomplie, c'est elle qui règle tout. Celle qui regarde Élie ne sera pas non plus caduque, mais elle doit être interprétée dans le même ordre. Tel Messie, tel précurseur. En fait Élie était déjà venu, en la personne de Jean-Baptiste, et il avait été victime de son zèle : « De la même façon le Fils de l'homme doit souffrir de leur part[3]. »

Ainsi les faits expliquaient le véritable office d'Élie comme précurseur, non seulement par ses paroles, mais par sa destinée. Il n'y avait qu'à s'en souvenir pour comprendre

1. Voir plus haut, p. 14.
2. Ch. LIII.
3. Mt., XVII, 12.

qu'Élie, persécuté pour avoir encouru la haine de Jézabel[1], était une première esquisse du Baptiste, victime de la haine d'Hérodiade, et que par une juste réciprocité entre ces deux figures, Jean-Baptiste était un véritable Élie.

Or il avait déjà consommé sa mission, il n'y avait plus à attendre sa venue[2].

Ce dialogue est si naturel, si empreint des préoccupations du temps, avec la solution que Jésus en devait donner selon l'enchaînement du plan où il occupait la première place, il est si dépourvu de tout miracle, que la critique est portée à lui faire grâce. Or il ne s'entend que par la difficulté des disciples à concilier la gloire du Thabor et l'annonce de la Passion, l'enseignement de Jésus et celui des Scribes. C'est un reflet, dans la caverne de ces esprits simples, mais encombrés de préjugés, de lumières venues d'en-haut.

Guérison d'un jeune épileptique possédé du démon (127).

Lc., IX, 37-43ᵃ; Mc., IX. 14-29; Mt., XVII. 14-21.

Jésus avec ses trois compagnons ne rejoignit le groupe des disciples que le lendemain. Il est donc probable que son absence avait duré au moins trois jours. Dans l'intervalle les neuf autres disciples, — si les Douze étaient au complet, — avaient été engagés dans une affaire dont ils ne sortaient pas à leur honneur. Un père s'était présenté à eux, tenant à la main son jeune fils, possédé, disait-il, d'un démon muet, mais dont la présence se manifestait par des crises : l'enfant écumait, grinçait des dents et devenait raide. Le malheureux père avait entendu parler de Jésus, c'est lui qu'il cherchait pour implorer la délivrance de son fils. Ne le trouvant pas, il s'était adressé aux disciples. Un rassemblement s'était formé, et des Scribes, qui ne manquaient jamais où il y avait des Juifs, avaient tenu à dire leur mot, disputant avec les disciples sur le cas, c'est-à-dire

1. III Rois, XIX, 1 s.; XXI, 17-26.

2. Les paroles de Jésus ne font aucune allusion à un retour d'Élie à la fin des temps, et semblent plutôt l'exclure puisqu'Élie est déjà venu en la personne du Baptiste. Dans son commentaire de s. Marc, le R. P. Huby (p. 204) a donné son appui à cette solution.

sur la manière la plus sûre d'expulser ce démon, d'autant plus retors qu'il se refusait à décliner son nom. Les disciples étant demeurés impuissants, les Scribes les prenaient à partie. Les spectateurs se disaient sans doute : si Jésus était là! Or il arrivait à ce moment même. Surprise, émoi joyeux. On s'empresse autour de lui. Il demande qu'on le mette au courant.

Nous n'avons fait que dévider, en suivant le fil des faits du point de vue des disciples, ce que Marc a mis dans un tableau saisissant, tel qu'il s'offrit à ceux qui descendaient de la montagne. Le sens du concret, le pittoresque, ne peuvent être poussés plus loin. La vue des choses l'emporte sur l'ordre chronologique des causes. On arrive avec Jésus, on partage l'anxiété des assistants. Mais à qui donc s'adressent les paroles qui semblent arrachées au plus intime de son âme? « O génération incrédule! jusques à quand serai-je près de vous ? jusques à quand vous souffrirai-je? » Le père demandait un miracle, mais à tout hasard, sans être bien assuré du pouvoir du thaumaturge. Les Scribes chicanaient les disciples, et leur avaient dit peut-être que leur maître ne ferait pas mieux. La foule, amusée, se promettait de toute façon un spectacle peu ordinaire. Ce qui donne le ton à ces accents, mélancoliques plutôt qu'irrités, c'est l'inutilité de tant d'efforts. Jésus est un être divin exilé sur la terre. Il est venu pour le bien des hommes. S'ils ne le comprennent pas, ne vaut-il pas mieux qu'il s'en aille, qu'il les abandonne à leurs vaines pensées? Mais non, la bonté l'emporte encore : « Amenez-le-moi! » On amène l'enfant, la crise se déclare. Agité convulsivement par l'esprit, l'enfant tombe à terre et se roule en écumant. D'autres démons avaient par des cris et des paroles exprimé leur effroi en présence du Fils de Dieu. Celui-ci se taisait. Jésus interroge le père. Depuis combien de temps dure le mal? Et le père étonné peut-être de l'entendre s'informer comme un médecin, lui répond de même sorte : Depuis sa petite enfance. Et souvent il l'a jeté — lui, le malfaiteur invisible et muet, — soit dans le feu, soit dans l'eau. Mais si tu peux quelque chose, viens à notre aide, par pitié pour nous. — Si tu peux? reprend Jésus, est-ce donc là toute ta foi? Il en faut plus

pour obtenir un miracle. Et le pauvre père : « Je crois! viens en aide à mon incrédulité. » Cet humble désir supplée à tout. Jésus ne lui demande rien de plus. Et comme un nouveau concours de peuple risquait d'amener quelque désordre, il commande à cet esprit muet et sourd de sortir. Le démon alors pousse un cri de rage; la crise atteint son paroxysme, et l'enfant s'affaisse raide comme un mort. Alors Jésus le relève et il se tient debout. Luc, qui était médecin, note qu'il le guérit, comme pour distinguer l'expulsion du démon et la guérison de la maladie.

Les disciples s'étaient, comme de raison, effacés devant leur Maître. Mais leur échec leur tenait à cœur. Pourquoi donc avaient-ils échoué?

Une réponse spéciale pour ce cas est donnée par s. Marc[1] Jésus le déclare exceptionnellement sérieux, probablement parce qu'un démon de cette sorte, obstiné dans un silence farouche, ne laisse pour ainsi dire pas de prise à l'exorciste. Souvent même on ne soupçonnera pas sa présence. Il eût donc fallu recourir à la prière. Si Jésus n'en a prononcé aucune, c'est que son Père l'écoute toujours[2]. Mais les disciples qui se sont laissés entraîner trop aisément à cette partie hasardeuse auraient dû être plus convaincus de leur impuissance propre et recourir au secours d'en-haut.

Les symptômes de la maladie de l'enfant sont clairs. Les phénomènes de l'épilepsie sont même mieux décrits dans Marc que dans Luc qui était médecin. C'est une preuve éclatante de l'exactitude de l'interprète de Pierre sur ces détails que la mémoire de son maître reproduisait fidèlement. Mais si l'enfant était épileptique, on conclura volontiers que ses crises n'étaient point le résultat d'une influence diabolique. Qui consentirait aujourd'hui à regarder l'épilepsie comme causée par un démon installé dans le corps du malade?

Hippocrate avait déjà reconnu le caractère naturel de

1. La raison dans s. Matthieu est le peu de foi des disciples. C'est une note générale, sur laquelle Mt. revient souvent (vi, 30; viii, 26; xiv, 31; xvi, 8) et qui est toujours à la base. Elle se trouve ici pour amener une parole de Jésus que Mc. et Lc. ont placée ailleurs. La raison de Mc. figure dans Mt., xvii, 21 qui n'est pas tenu pour authentique.

2. Jo., xi, 42.

cette maladie, qu'on nommait alors le mal sacré, et il n'est pas question pour nous de revenir à une superstition populaire. Mais nous avons de bonnes raisons d'admettre les possessions démoniaques, sans aucune raison pour en exempter les épileptiques. Peut-être même la dépression physique et morale causée par l'épilepsie oppose-t-elle moins d'obstacles à l'action du démon qu'un tempérament sain. L'épileptique ne serait pas pour cela dans une situation religieuse pire, car la possession du corps par le démon ne lui donne aucun empire sur la liberté de la conscience. Dans le cas décrit par l'évangile, Jésus a reconnu la présence du démon : c'est assez pour nous, nous devons l'en croire.

Mais pourquoi n'a-t-il pas combattu le préjugé encore régnant d'une cause préternaturelle de l'épilepsie? — Parce qu'il n'appartenait pas à sa mission d'enseigner aux hommes la moindre notion scientifique[1]. D'ailleurs rien n'indique de sa part l'approbation de l'erreur commune. Le père de l'épileptique la partage évidemment, et les évangélistes ont fidèlement reproduit ses paroles. Mais on dirait qu'en même temps ils ont distingué l'expulsion du démon et la guérison de la maladie. Cela est assez clair dans Luc[2]; et, même dans Marc, c'est quand l'esprit est sorti que l'enfant subit la crise suprême. Et c'est alors que Jésus le rend pour ainsi dire à la vie, quand on le croyait mort[3].

Seconde prédiction de la Passion et de la Résurrection (128).

Lc., IX, 43b-45; Mc., IX, 30-35; Mt., XVII, 22-23.

La Transfiguration, instruction splendide aux trois disciples, Pierre, Jacques et Jean, avait été suivie d'une explication sur le rôle d'Élie. La guérison du jeune épileptique démoniaque avait été l'occasion d'une expérience pénible pour les autres disciples, dont la leçon avait été tirée en

1. Nous reviendrons sur ce point, p. 632 s.
2. IX, 42.
3. IX, 27. D'après le R. P. Huby (p. 207), l'explication de ceux qui pensent que l'épilepsie était causée par la possession s'accorde mieux avec le texte de l'Évangile : « l'expulsion du démon sera identiquement guérison de l'enfant ». Il faut plutôt dire que Jésus a opéré l'une et l'autre.

faveur d'eux tous. Et en effet Jésus se proposait avant tout de les instruire, et s. Marc nous dit même maintenant qu'il traversait la Galilée[1], évitant qu'on le sache, afin de se consacrer à eux plus aisément.

Le point capital, sur lequel il insistait, c'était la Passion ; il ajoutait qu'elle serait suivie de la Résurrection. Mais les disciples, butés sur le scandale de la mort du Messie avant qu'il ait reçu les hommages d'Israël et des gentils, ou plutôt livré par Israël aux gentils, ne parvenaient pas à franchir cet obstacle pour atteindre l'espérance située au delà. Cette fois encore ils ne comprirent pas, se laissèrent abîmer dans la tristesse, et n'osèrent même pas interroger sur un sujet si irritant pour leur sensibilité. Peu à peu cependant ils écartèrent cette image funèbre dont ils ne voulaient pas, et se reprirent à ne songer qu'aux espérances consolantes, au point de se disputer par avance le premier rang dans la domination dont ils rêvaient.

Le plus grand doit se faire le plus petit (129).

Lc., IX, 46-48; Mc., IX, 33-37; Mt., XVIII, 1-4.

En traversant la Galilée, on devait assez naturellement toucher Capharnaüm[2] Jésus était assuré d'y trouver un asile sûr, à l'abri du bruit, dans ce qu'on nommait la maison, peut-être celle de Pierre, peut-être celle que Matthieu avait mise à son service. Quand on y fut entré, Jésus, fatigué de la course, s'assit. Il voulait ainsi grouper les Douze et leur donner une leçon. Pendant la route ils avaient discuté ferme. Le Maître avait laissé faire, et maintenant il demandait : « Sur quoi discutiez-vous », sachant bien que cette question les mettrait dans l'embarras. Ils connaissaient assez leur Maître pour savoir que l'ambition lui déplaisait, et ils n'avaient pu se défendre de disputer entre eux sur le point de la préséance dans le royaume de Dieu tel qu'ils le

1. Jésus sortant d'un lieu situé au pied de la montagne de la Transfiguration traverse la Galilée. Au Thabor on y était déjà. C'est la principale difficulté contre l'identification de cette montagne et du Thabor. A la rigueur cependant on peut entendre : sortis de cet endroit, ils continuaient à traverser la Galilée...

2. Voir (p. 276) la place à donner à l'ancien n° 129 de la synopse.

comprenaient, et dont ils attendaient l'avènement prochain. N'étaient-ils donc pas fixés sur le premier rang promis à Pierre? Mais si c'était précisément ce privilège qui avait excité l'émulation, disons la jalousie des autres? Tout cela n'était pas facile à avouer. Les Apôtres gardaient donc le silence. Jésus leur apprend d'un mot quelles sont les conditions du pouvoir spirituel. Celui qui a le droit de commander ne doit l'exercer que dans l'intérêt général : il est le serviteur de tous. Chacun de vous veut être le premier? A la bonne heure! Qu'il s'efforce d'abord d'être vraiment dans son cœur le plus petit, car c'est seulement dans cette disposition, et sincère, qu'il trouvera le secret de commander utilement, par la volonté résolue de servir.

Puis à cette leçon en paroles il joint une leçon symbolique. Il prend un enfant, le met au milieu de tous, l'embrasse, ce qui, après les paroles prononcées, signifie qu'il se met à son service, et il déclare : « Quiconque reçoit un de ces enfants à cause de mon nom, me reçoit; et qui me reçoit, ce n'est pas moi (seulement) qu'il reçoit, mais Celui qui m'a envoyé. »

Telle est la suprême dignité de l'autorité chrétienne. Elle se consacre, avec charité, même avec tendresse, à prendre soin des plus petits. Mais ces petits, si on s'occupe d'eux à cause de Jésus, parce qu'ils sont à lui, ou pour qu'ils soient à lui, sont Jésus lui-même et Celui qui l'a envoyé. Comme toujours Jésus donne l'exemple, lui le Maître, en s'occupant du plus petit[1].

1. Ce cas est un des plus intéressants pour étudier les rapports des synoptiques entre eux et avec la tradition. Mc. comptant sur la pénétration du lecteur a simplement juxtaposé la leçon verbale et la leçon de choses, la première résolvant l'énigme de la seconde, plus impressionnante, de sorte qu'elles se complètent. C'est ce lien moral que Lc. a établi en termes exprès en appliquant les paroles à la scène racontée : sa conclusion cependant demande à être complétée . le plus petit des disciples est grand; cherchez donc la vraie grandeur dans la petitesse. Quant à Mt., négligeant de raconter comment la question avait été posée par le fait même des disciples, il la place dans leur bouche. L'enfant est le type de cette humilité du cœur qu'il faut pour se faire le serviteur de tous. La leçon essentielle est la même; les disciples n'ont à se préoccuper que d'une chose, se rendre très petits par l'inclination du cœur ; le plus petit sera le plus grand. Il se peut aussi que S. Matthieu ait voulu tourner l'esprit du lecteur vers le royaume de Dieu qui est au ciel.

La tolérance à l'égard de ceux qui font usage du nom de Jésus (130).

Lc., IX, 49-50; Mc., IX, 38-40.

Dans les entretiens de Jésus avec ses disciples, rien qui ressemble à l'étude annoncée d'avance d'un thème donné. Le moindre incident suscite en eux des doutes qu'ils exposent aussitôt. Et Jésus ne dédaigne pas de suivre le mouvement de leur pensée. Jean, qui avait reçu avec son frère Jacques le nom de « fils du tonnerre[1] », est frappé de ce mot . « recevoir un enfant au nom de Jésus ». Cela signifie donc agir pour Jésus, et par suite agir pour Dieu. Aussitôt il se rappelle que peu de temps auparavant les disciples entendant quelqu'un chasser les démons au nom de Jésus l'en ont empêché, peut-être sur les suggestions de son zèle à lui, parce que cet homme ne faisait pas partie de leur groupe. Qui l'autorisait en effet à se servir de ce patronage réservé aux disciples?

Jésus n'approuve pas cette susceptibilité. L'homme réussissait dans ses exorcismes, Dieu ne le condamnait donc pas. En se servant du nom de Jésus, il croyait à sa puissance; l'efficacité de ce procédé ne pouvait que le confirmer dans sa foi naissante. Avec ces dispositions il était moralement impossible qu'il se déclarât contre Jésus. Il ne suivait pas encore les disciples, mais ne serait-il pas conduit à demander cette faveur? Dans ces conditions, déclare le Maître : « Celui qui n'est pas contre nous est pour nous. » Le rebuter, lui interdire de faire une action bonne en elle-même parce qu'il n'était pas du groupe élu, c'était l'éloigner pour jamais, et ce n'était ni charitable ni juste

L'Église n'a pas jugé que par cette décision Jésus avait autorisé n'importe qui à pratiquer des exorcismes. Cette pratique, libre alors, devait être ensuite réservée à l'autorité compétente. Ce qui est éternel, c'est la leçon pour ceux qui sont dans l'Église de ne pas refuser le concours de ceux

1. Mc., III, 17.

qui n'en sont pas lorsqu'il s'agit de faire le bien. Faire le bien, c'est s'approcher du Christ, surtout si on le fait en son nom. Se servir d'un bien imparfait, c'est s'engager sur la voie d'un bien meilleur. Au lieu de rappeler toujours ce qui divise, se souvenir de ce qui peut conduire à l'union.

Jean n'a pas oublié cette leçon, lui l'Apôtre de la charité. Il n'a pas non plus laissé s'éteindre son ancien zèle ; lorsqu'il faillit rencontrer Cérinthe, celui-là un ennemi déclaré de Jésus-Christ, il ne voulut pas demeurer sous le même toit que l'ennemi de la verité[1].

La charité envers les disciples de Jésus-Christ. Dangers du scandale (131-132).

Mc., IX, 41-49; cf. Mt., X. 42; XVIII, 5-9; Lc., XVII, 1-3.

Jésus vient d'apprendre à Jean que son nom crée une sorte de lien entre ceux qui l'invoquent. Il revient à cette première pensée sur l'aide donnée aux enfants à cause de son nom, dont il avait été à peine détourné par l'incident de l'exorciste. Ce sont surtout ses disciples qui sont couverts par ce nom : quiconque leur donnera un verre d'eau parce qu'ils sont au Christ ne perdra pas sa récompense. Le verre d'eau, ou du moins le droit de boire à l'outre tirée du puits, est un bienfait banal. Il serait criant de le refuser, il n'y a pas de mérite à l'accorder. Mais ce qu'on fait pour le Christ[2] prend une valeur nouvelle aux yeux de Dieu, et ce qu'on fait pour les disciples est fait pour le Christ. Et voici ouverte une source spéciale de charité toujours jaillissante dans l'Église : ceux qui en bénéficient, surtout les pauvres volontaires, doivent se demander sérieusement si vraiment ils sont au Christ.

Jésus a commencé en parlant des offices envers un enfant, et déjà cet enfant représentait les disciples ; nous avons ici la synthèse : les disciples sont « des petits qui croient ». Si l'on doit les assister, il faut surtout et avant tout — devoir

1. Tradition de s. Polycarpe, recueillie par s. Irénée dans Eusèbe (H. E., III, 28, 6).

2. L'expression est des temps chrétiens, mais la pensée est de Jésus, recueillie par Mt., X, 42 dans des termes et dans un contexte différents.

sacré et redoutable — éviter de les scandaliser. Grave monition donnée à ceux qui se croient forts et qui doivent l'être, puisqu'ils sont chargés d'instruire et de gouverner les petits. Malheur à ceux dont la faute est pour les autres une occasion de chute! S. Paul a traité du précepte avec plus d'ampleur. Celui qui est éclairé, qui aurait le droit d'agir sans tacher sa conscience, qu'il s'abstienne cependant, si son frère est un faible qui l'imitera sans parvenir à concevoir comment son acte n'est pas un péché[1]. S. Marc, qu'on nomme volontiers paulinien, n'ignorait sûrement pas l'admirable développement donné par l'Apôtre au précepte charitable de Jésus, mais il l'a reproduit tel quel, sans addition, comme aussi s. Luc et s. Matthieu, sous cette forme familière qui est l'empreinte personnelle des discours de Jésus : Pour celui qui donne le scandale à un seul de ces petits qui croient, « il vaudrait mieux pour lui qu'on passât une meule d'âne autour de son cou et qu'on le jetât à la mer ». Les disciples connaissaient bien ces moulins mis en mouvement par un âne, dont les meules prenaient le nom. Celle de dessous était semblable à un cône creux renversé, largement troué par en bas pour laisser passer la farine quand le grain avait été broyé contre ses parois par la meule supérieure. Peut-être même avaient-ils vu cette meule trouée enfoncée comme un collier au cou de malheureux qu'on jetait à l'eau. Image très simple, effroyable destinée.

Avec quelle sainte énergie ne doit-on pas s'abstenir de donner le scandale!

Pourtant en fait il est partout; il faut donc s'en préserver. Aussi, dans s. Marc et dans s. Matthieu, le Sauveur en vient à ceux qui pourraient en souffrir, et, si l'on peut dire, l'antistrophe succède à la strophe selon la loi du parallélisme par contraste. Le disciple ne doit pas être moins déterminé à fuir le scandale qu'à éviter de le donner, lui en coutât-il ce qu'il a de plus cher. Car, s'il est donné par des personnes indifférentes, il n'émeut guère. Le danger est d'être entraîné à tomber par l'affection qu'on a pour un maître de doctrine ou un ami, c'est d'être séduit par son

1. Rom., xiv, 13 ss.; I Cor., viii, 9 ss.

erreur, attiré par ses mauvais exemples, c'est, en général, d'être incliné par un attachement peut-être légitime, à manquer à son devoir. Alors il faut s'éloigner, se séparer, dompter son cœur. Comme dit Bossuet : « Tout doit être violent dans cette matière. »

Aussi Jésus en traite avec une force inégalée, tranchant dans le vif avec une apparence de paradoxe[1] farouche, si l'on devait prendre à la lettre ce qui figure une résolution arrêtée de tout sacrifier, la main, le pied, l'œil même; tout cela dit sur un rythme inexorable, ne laissant d'autre issue que l'alternative répétée de la Vie ou de la Géhenne inextinguible.

Il n'y a pas à se demander ici ce que signifie le pied, la main, l'œil. Les éléments de cette triple comparaison sont choisis pour marquer un sacrifice de plus en plus coûteux. D'ailleurs le retranchement doit être plus entier et plus irrévocable dans la mesure où le danger de pécher est plus pressant. Il est surtout redoutable lorsque la séduction a déjà pénétré au dedans de l'âme par la complicité du cœur, attiré par les objets trop charmants qui s'offrent à lui. C'est par l'œil bien souvent que se produit cette pénétration au dedans de nous-mêmes, et c'est pour cela que s. Matthieu a pu ranger aussi cette monition dans le sermon sur la montagne, à propos de l'adultère. La parole du Seigneur avait aussi ce sens. Mais c'est à propos du scandale donné par le prochain qu'elle a toute sa saveur primitive, et son caractère purement parabolique, sans allégorie distincte.

Si les objets du retranchement sont trop variés pour être énumérés, si l'application doit découler des circonstances, les deux termes de la Vie et de la Géhenne[2] sont opposés l'un à l'autre clairement. Ce sont deux royaumes où l'on entre, pour vivre de la vie de Dieu, ou pour subir des châtiments : les deux perspectives n'ont pas d'issue.

On pourrait croire que le feu aura bientôt fait de con-

1. Il est clair qu'on ne risque pas, si l'on entre dans le royaume de Dieu, de n'y pas retrouver ce qu'on a retranché pour y pénétrer.

2. Le lieu du feu se nomme la Géhenne, en souvenir de cette vallée de Jérusalem (*Gé-hinnom*) où l'on immolait des enfants à Moloch en les faisant passer par le feu (Voir le livre d'Hénoch, XXVII, 2).

sumer ceux qu'on lui livre en pâture. Mais non. Ce feu étrange, en même temps qu'il dévore, a la vertu du sel qui est de conserver. Il ne s'éteint pas, dit s. Marc, « car chacun (de ceux qui sont jetés là) sera salé par le feu[1] », c'est-à-dire conservé et non détruit par le feu.

Jésus se place donc ici nettement en face des destinées dernières de chaque homme. Il ira librement et joyeusement auprès de Dieu, ou bien il sera jeté malgré lui dans les supplices. Tout doit se mesurer à ce terme suprême. Combien de tentations se sont émoussées à la terreur de ces paroles, combien de résolutions généreuses ont répondu à cet appel!

Le sel (133).

Lc., XIV, 34-35; Mc., IX, 50; Mt., V, 13.

C'est peut-être à cette occasion, peut-être dans le sermon sur la montagne, que Jésus a fait du sel le symbole de l'action que devaient exercer ses disciples. Le sel conserve et il assaisonne : cette seconde fonction est de beaucoup la principale, et c'est d'elle qu'il s'agit ici. « Le sel est bon », dit le Maître, et de fait, en arabe, le mot « salé » est employé constamment dans le sens de « bon ». Si par impossible il perdait sa saveur, aucun autre élément ne pourrait la lui rendre : c'est sa qualité propre, c'est lui qui donne de la saveur à toutes choses, rien ne peut lui en donner. Plutarque a même écrit que la vertu du sel donnait une âme aux viandes mortes qu'il faudrait sans cela jeter dans le fumier[2]. Les disciples doivent être pénétrés de cette saveur, une haute valeur morale qui est l'âme de la vie humaine. S'ils venaient à la perdre, qui pourrait la leur rendre? Personne! Qu'ils soient donc animés de cette vertu active, un peu âpre, mais salutaire, et que néanmoins ils restent en paix les uns avec les autres[3]! C'est le dernier mot de toute cette instruction dans s. Marc.

1. Mc., IX, 49. Tel nous paraît le sens de ce verset, très clair lorsqu'on a renoncé à le rattacher à ce qui suit. Philon, citant Lév., XII, 13, y voit un symbole de perpétuité (*De victimis*, § 6).

2. *Quæst. conv.*, 669ᵃ, citant Héraclite : « Il est plus urgent de se débarrasser des cadavres que du fumier. »

3. Le passage figure dans Mt. sous la forme la plus accentuée : « Vous êtes

La solidarité fraternelle et le pouvoir d'absoudre (134).

Mt., xviii, 15-20.

S. Matthieu a développé le thème des devoirs que les disciples ont les uns envers les autres, de l'avantage qui résulte pour tous de faire partie d'un même corps. Parce que les fidèles sont les membres de la même église sainte, ils doivent veiller à sa pureté, et pour cela s'efforcer d'en éloigner le péché. Dans le même but l'Église est munie du pouvoir d'absoudre. De plus, son unité, chérie de Dieu, assure à ses fils le bénéfice d'être exaucés lorsqu'ils prieront ensemble. C'est donc la conception de l'Église qui domine tout, et qui fait l'unité d'un enseignement dont les objets prochains sont distincts. Cette vue est propre à s. Matthieu, et il la poursuit avec logique. Le passage de la confession de Pierre sur la fondation de l'Église est supposé par tout ce qui est dit ici. Cette fois encore les termes sont assez généraux pour avoir servi de point de départ aux développements ecclésiastiques dans s. Paul.

Le thème de la correction fraternelle découle tout naturellement dans s. Matthieu de la sollicitude pour les petits, qui sont aussi les faibles, exposés aux égarements de la brebis qui se perd loin du bercail. S'ils ont péché, chacun doit s'efforcer de les ramener au bien, non point en s'empressant de dénoncer leur faute, mais en leur parlant seul à seul, on doit entendre : cœur à cœur. Si le coupable résiste, deux ou trois autres apporteront leur concours charitable, et intimidant pour le réfractaire, parce qu'ils deviendront peut-être des témoins. Si l'incriminé dont la faute n'est pas

le sel de la terre », ce qui le rend très propre à précéder cette autre énonciation « Vous êtes la lumière du monde » (v, 14). Le contexte est donc excellent, mais grâce à une forme plus expressive de la pensée de Mc. (ix, 50) : « Ayez en vous-mêmes du sel. » Lc. n'a pas de contexte approprié. Il a suivi Mc. pour le début de la phrase, ce qui prouve bien qu'il la regardait comme formant un sens indépendant, sans tenir compte de ce qui précédait dans Mc., mais il a insisté comme Mt. sur le sort funeste réservé au sel affadi. Dans Mc. « la paix » commence une autre idée, car le sel ne peut être le symbole de la paix, nous supposons donc une opposition : pas trop de sel si l'on veut avoir la paix !

douteuse, — et on suppose qu'elle est grave, — refuse de se rendre, l'Église intervient, et s'il ne veut pas entendre même l'Église, elle l'exclura de son sein : il ne sera plus regardé que comme un gentil et un publicain. Non qu'il soit mis hors de la sphère de la charité. Jésus était si bon pour les publicains, pires que les Gentils! Mais l'Église n'a plus la responsabilité d'une conduite dont la honte retomberait sur elle; le scandale ne viendra plus que du dehors. Habitués aux pratiques des chefs de la Synagogue, qui ne se croyaient pas obligés à ces premières mesures de douceur, les disciples devaient entendre cette séparation de la communauté dans le sens de l'anathème ou de l'excommunication.

Mais l'Église, plus lente à sévir, a aussi un pouvoir que la Synagogue croyait réservé à Dieu, le pouvoir d'absoudre. Maintenant Jésus ne dit plus à un chrétien quelconque : « Si ton frère a péché », il s'adresse au groupe de ceux qui l'entourent et qui sont ses disciples les plus intimes, les chefs futurs de l'Église, et déjà ambitieux d'y occuper les premiers rangs. Il leur donne à tous le pouvoir de délier, comme de lier, de façon que leur jugement soit ratifié au ciel. Ce n'était pas retirer le pouvoir suprême confié à Pierre, mais le communiquer à d'autres. L'avenir n'est indiqué que très vaguement. Ils devaient comprendre que ce sera celui de l'Église, attaquée par les forces du mal, et solidement assise sur Pierre, car, tant que Jésus est là, c'est à lui d'exercer toute justice.

Il sera absent, il doit partir. Néanmoins ses fidèles resteront unis. Si deux d'entre eux se mettent d'accord pour prier, le Père leur accordera leur demande, et cela encore par la vertu du nom de Jésus qui les couvrira. Son nom ne sera pas seulement un gage de sa protection, c'est lui-même qui sera présent au milieu des siens d'une présence spirituelle[1].

La prière en commun est la mise en œuvre la plus naturelle de cette parole. L'Église l'a toujours vue avec faveur et encouragée; on prie mieux à plusieurs, surtout

1. Mt., XVIII, 20 et XXVIII, 20; accord avec Jo., XIV, 23.

en présence du Christ eucharistique. Mais le littéralisme le plus outré ne saurait tirer des paroles de Jésus un privilège exclusif pour la prière publique. L'essentiel est que les chrétiens soient d'accord sur une demande, et qu'ils supplient au nom du Christ, qui est dans l'Église, dont l'Église est le corps, comme s. Paul l'a déduit. N'ont-ils pas tous les mêmes intentions générales? C'est sans doute pour rassurer ceux qui priaient dans la solitude du désert ou de leur maison qu'on a attribué à Jésus une parole ainsi conçue : « Là où ils sont deux, ils ne sont pas sans Dieu, et là où quelqu'un est seul, je vous dis que je suis avec lui [1]. »

Le débiteur gracié créancier impitoyable (134 bis).

Mt., XVIII, 21-35; Lc., XVII, 3-4.

Avec sa promptitude coutumière, Pierre a compris que si Dieu pardonne, que si l'Église pardonne en son nom, le disciple doit aussi être disposé à pardonner. Déjà Jésus l'avait dit avec force, ordonnant même à ses disciples d'aimer leurs ennemis [2]. Le principe n'était pas douteux. Le généreux Apôtre, au cœur ouvert, entrevoyait même toute une série de pardons. Faudrait-il pourtant aller jusqu'à sept fois? Dépasser ce nombre paraissait exhorbitant, car accumuler tant d'offenses après tant de pardons, n'était-ce pas dérisoire, et devait-on se prêter à une pareille comédie? Mais la miséricorde de Dieu est infinie; il ne se lasse jamais de pardonner. Pierre devra pardonner soixante-dix fois sept fois, c'est-à-dire toujours. Celui qui a toujours besoin de la miséricorde ne doit jamais la refuser aux autres. On pourrait dire d'une certaine manière qu'il doit être plus enclin que Dieu au pardon, puisque lui-même en est si souvent l'objet.

C'est ce que Jésus expose dans une parabole appropriée à la question posée, celle du débiteur acquitté devenu un créancier impitoyable. La conclusion est que celui auquel Dieu a pardonné et qui refuse de faire grâce à son frère

1. Premier logion d'Oxyrhynque.
2. Mt., v, 44.

s'est rendu indigne de ce pardon. Objet de tant d'indulgence, s'il en avait été touché, ne se serait-il pas empressé de remettre à son prochain une toute petite dette?

Jésus compare donc le gouvernement divin à celui d'un roi de la terre. Le roi n'est pas tout à fait une métaphore pour désigner Dieu, car Dieu n'a pas besoin, comme ce roi, de prendre ses informations ailleurs; et cependant il est bien l'image de Dieu, car un prince de la terre ne serait pas si pitoyable, et, si la somme due est énorme, invraisemblable, c'est que l'offense des hommes envers Dieu a quelque chose de démesuré. La parabole est donc nuancée d'allégorie, comme souvent dans l'évangile. Elle a bien la nuance sémitique. Les serviteurs du roi sont en réalité ses ministres. La dette n'est pas le résultat d'un emprunt particulier. Le roi fait rendre ses comptes à un collecteur d'impôts. Celui-ci se trouvait en déficit pour une somme folle, presque soixante millions de bonne monnaie. Sûrement il s'était enrichi prodigieusement. Le fisc, dont les privilèges sont ceux du souverain, exercera ses reprises sur tous les biens du débiteur; on le vendra même avec sa femme et ses enfants. C'était le droit. Le coupable, car il l'était certainement, supplie. Le roi lui pardonne, acte d'une miséricorde divine plutôt que clémence royale, puisqu'il remet encore la dette. En sortant, au moment où son cœur eût dû se fondre de reconnaissance et se laisser gagner à la contagion de la pitié, le misérable aperçoit un de ses compagnons, très inférieur sans doute, mais enfin un homme comme lui, au service du même maître, qui avait le malheur de lui devoir environ quatre-vingts francs. Si du moins cette petite somme lui avait été nécessaire comme acompte sur le paiement de son énorme dette ! Mais il ne devait plus rien, il conservait même la jouissance du bien mal acquis. Le malotru prend son camarade à la gorge; ni les prosternements, hommage qui ne lui était pas dû, ni les supplications ne peuvent l'émouvoir. Comme s'il s'agissait d'une somme due au trésor, il jette en prison le pauvre diable. Les autres serviteurs, courtisans habitués à aborder le prince, lui firent part de leur tristesse indignée. Et le maître irrité livra le cœur dur aux tortionnaires,

jusqu'à ce qu'il eût rendu tout ce qu'il devait. Quelle chance lui restait-il de s'acquitter, et n'était-ce pas le condamner à une prison perpétuelle?

Tels sont les actes royaux qu'il faut comparer à l'action de Dieu, en tenant compte de sa perfection infinie, car Dieu n'a pas à rétracter un pardon qu'il n'aurait jamais accordé, sachant le cœur du coupable inaccessible à la compassion. Nous avons tous besoin de pardon, commençons donc par pardonner aux autres : c'est la solution pratique de la parabole.

Jésus paie la redevance due au Temple sans y être tenu (135).

Mt., XVII, 24-27[1].

La présence de Jésus à Capharnaüm ne pouvait demeurer tout à fait secrète. Malgré ses précautions pour n'être pas reconnu, il n'échappa pas aux agents du fisc sacré. Ils savent bien qu'il est le Maître, mais Pierre s'occupait souvent, comme nous dirions, du temporel. C'est donc à lui qu'ils s'adressent : « Votre maître ne paie pas les didrachmes? » Chaque Israélite était tenu à verser annuellement un demi-sicle[2], en monnaie grecque deux drachmes[3], en faveur du Sanctuaire. Peut-être les collecteurs de l'impôt entendent-ils seulement relever un retard, sous une forme indulgente et familière. Peut-être aussi se demandent-ils si par hasard Jésus s'en croirait exempt, pour lui-même et pour ses disciples. Pierre, avec sa promptitude ordinaire, ou ne saisit pas qu'il y a là une question de principe, ou la résout sans hésiter : « Sûrement », répond-il. Et il entre dans la maison, la sienne, ou celle de Matthieu, moins pour interroger son Maître que pour chercher l'argent. Mais Jésus n'avait pas d'argent, et il veut obliger à réfléchir

1 Mt. a placé cet épisode avant la question sur la préséance, insinuant ainsi qu'il a pu la faire naître; cependant il fait vaguement allusion au séjour à Capharnaüm, tandis que Mc. dit expressément que la discussion avait eu lieu sur la route : nous avons donc cru devoir suivre cet ordre. Dans la synopse le n° 129 doit être placé après le n° 136.

2. Ex., XXX, 13; Esdr. B, XX, 32.

3. C'est-à-dire un didrachme.

celui qui venait de le déclarer Fils de Dieu. Un souverain demande-t-il l'impôt à ses propres fils? Selon l'opinion qui découlait logiquement du despotisme oriental, le roi est le seul vrai propriétaire de tous les biens de ses sujets. Il leur en laisse la libre diposition, à la condition de payer l'impôt comme une redevance : ce que possèdent ses fils en est exempt.

Si Dieu, souverain d'Israël, exigeait quelque argent pour subvenir aux frais du culte, son Fils n'avait pas à y contribuer. Cependant il pratiquait la Loi comme si elle l'eût obligé, pour ne pas étonner les autres et les scandaliser. Il continuera donc à verser le didrachme, mais Pierre doit comprendre que c'est sans détriment de ce titre de Fils de Dieu qu'il lui a reconnu. Et parce qu'à cette occasion Jésus a associé Pierre au gouvernement de son Église, il veut bien s'acquitter en même temps pour tous les deux. Il le fait par un miracle, comme pour mieux marquer et à quel point il était affranchi, et qu'il ne possédait rien en propre, lui qui eût pu s'approprier tous les trésors du monde.

Les poissons, goulus, avalent tout ce qu'ils rencontrent. Pierre qui est pêcheur ira à la pêche et trouvera dans la gueule du premier poisson qu'il amènera le statère ou sicle qui suffira pour deux personnes.

La perception de la redevance sacrée se faisait d'après le Talmud[1] avant l'une des trois grandes fêtes. La Pâque et la Pentecôte étaient passées, mais il semble bien qu'en effet on approchait de la troisième grande fête des Juifs.

Après la grande insurrection et la défaite des Juifs en 70, l'impôt ne cessa pas d'être perçu, mais au profit du Temple de Jupiter Capitolin. De cela s. Matthieu n'a pas le moindre soupçon; son horizon est bien celui du temps de Jésus. Voilà encore un trait favorable à Simon-Pierre, qui n'a aucune chance d'avoir été inventé tardivement en faveur de l'Église romaine.

1. Michna, *Cheqalim*, III, 1.

Adieux aux villes des bords du lac (136).

Lc., x, 13-15; Mt., xi, 20-24[1].

Jésus avait achevé sa mission dans le nord de la Terre Sainte. Quittant Nazareth, il s'était surtout donné aux villes des bords du lac, Capharnaüm, Corazin, Bethsaïde. C'est là qu'il avait recruté ses meilleurs disciples, mais dans son ensemble cette population avait eu des yeux pour ne point voir, des oreilles pour ne pas entendre. Il voulut une dernière fois leur adresser un appel d'autant plus pressant qu'il était plus attristé, et cita les villes coupables au tribunal de Dieu. Sur la grande mer, de l'autre côté des montagnes, Tyr et Sidon, villes de grand commerce et de luxe, adonnées au plaisir vers lequel les entraînait encore une religion sensuelle et brutale, avaient mérité un redoutable châtiment. Mais le Sauveur n'avait fait qu'y passer et ne leur avait pas prêché la pénitence. Il avait réservé toutes ses forces pour ses compatriotes de Galilée; c'est à eux qu'il avait ouvert son cœur, à eux qu'il avait promis le salut, s'offrant déjà à eux comme lumière et comme vie, le commencement de la lumière qui ne s'éteint pas, le gage de la vie éternelle. Ils n'en avaient pas voulu. Ils sont donc de beaucoup les plus coupables. L'appel de Dieu méconnu retombe lourdement sur les têtes rebelles; le péché contre la lumière est le plus grave. Ce sera le dernier enseignement du Maître sous la forme effrayante d'une imprécation : « Malheur à toi Corazin! Malheur à toi Bethsaïde! Car si les miracles opérés parmi vous l'avaient été dans Tyr et dans Sidon, depuis longtemps, assis dans le sac et la cendre, les habitants auraient fait pénitence! Et toi, Capharnaüm, est-ce que tu seras élevée jusqu'au ciel? Tu seras précipitée jusqu'en enfer »

Capharnaüm est donc devenue une ville maudite. Bien plus, elle est ravalée au-dessous de Sodome et de Gomorrhe,

1. Cet adieu est beaucoup mieux placé par Mt. en Galilée que par Lc. qui l'intercale dans la mission des soixante-douze disciples.



1. MEDJDEL, l'ancienne Magdala; derrière le village, la plaine de Gennésareth.



2. COROZAÏN. — Ruines de la Synagogue.

les deux cités types du crime frappé par la malédiction de Dieu. Malgré leurs abominables penchants, elles auraient été plus dociles que l'orgueilleuse Capharnaüm, qui sera jugée plus sévèrement. Et cette menace même ne la fit pas trembler.

Et aujourd'hui ! Il n'est pas dans le monde entier de site qui inspire au disciple de Jésus-Christ plus de tristesse que les bords si riants au printemps du lac de Gennésareth. La parole qui a réveillé sur ses rives la grande espérance du salut a pris son essor dans le monde entier. Partout elle est écoutée, mise en pratique, elle sauve. Ici elle a cessé de retentir. Dans leur Tibériade, les Juifs ne veulent garder d'autre mémoire que celle de leurs grands rabbins. C'est au sépulcre glorieux de Rabbi Méïr qu'ils tiennent des lampes allumées; le docteur comparable à Moïse, c'est Moïse ben Maimon[1]. Quelques Franciscains vénèrent la présence de Jésus à Capharnaüm, entièrement ruinée, aussi bien que Corazin : Bethsaïde n'a même laissé que des traces incertaines.

Après cet adieu, Jésus tourna sa face vers Jérusalem, qui lui sera encore plus inclémente, et l'obligera, elle aussi, à lui faire entrevoir le châtiment. Chacun des deux apostolats aboutira au même échec, à la même douleur dans le cœur aimant; au même endurcissement chez les chefs des Juifs, plus coupables parce qu'ils ont été plus favorisés.

III. — PENDANT LA FÊTE DES TABERNACLES.

Le troisième pèlerinage obligatoire se nommait « la fête des Tentes », ou comme nous disons « des Tabernacles ». Ces tentes n'étaient point celles des Bédouins, « les maisons de poil », mais des huttes de branchages. Chaque vignoble avait sa tour en pierres sèches surmontée d'une terrasse, où il était aisé d'installer une de ces huttes. On y dormait au moment où le raisin mûrissait afin de défendre la récolte

1. Inscription du tombeau de Maimonide, en hébreu, qui sonne comme un défi : « De Moïse à Moïse il n'a surgi personne de comparable à Moïse ».

contre les chacals, et aussi contre les gens. La vendange faite, on y passait encore quelques journées dans les réjouissances. Ainsi que la fête des prémices était devenue la commémoration de la loi donnée au Sinaï, mais beaucoup plus anciennement, la fête des huttes avait été consacrée au souvenir de la sortie d'Égypte[1]. C'est ainsi qu'une divine pédagogie transformait la joie souvent licencieuse des vendanges; la gratitude envers Dieu pour ses bienfaits de l'ordre naturel devenait pour Israël la commémoraison de faveurs insignes de l'ordre surnaturel. Elle a son achèvement dans le christianisme dont toutes les fêtes rappellent les mystères du salut.

Par suite de ces origines, la fête des huttes était moins grave que la fête de Pâque, et moins évocatrice de sacrés souvenirs, gages d'un avenir plus saint encore; elle était en revanche plus joyeuse, comme l'ont toujours été partout les fêtes des vendanges. Sans parler des sacrifices, communs à toutes les fêtes, le rite spécial de celle-ci était la prise en main pour le porter durant la cérémonie d'un bouquet de branches et de fruits. La Loi nommait les palmiers et les saules de rivière. Au temps de Josèphe, et par conséquent aussi au temps de Jésus, la tradition l'entendait de branches de myrte, de saule, de palmiers, avec des pommes de Perse, c'est-à-dire des cédrats.

Au moment où se célébrait la fête, — fin de septembre ou commencement d'octobre, — l'année agricole était terminée[2], la terre étant desséchée par le soleil. Toutes les pensées se tournaient vers les espérances des semailles, suspendues au don de la pluie. C'est sans doute pour symboliser la pluie attendue que l'on versait sur l'autel une eau puisée à Siloé dans un vase précieux. C'était exprimer le désir que l'eau sortie de la source remontât dans les cieux pour en descendre de nouveau sur Israël. Ce rite

1. Ex. XXIII, 16 : Tu « observeras la fête de la Moisson (devenue la fête de la Loi)... et la fête de la Récolte, à la fin de l'année, quand tu récolteras des champs le fruit de ton travail » ; cf. Lév., XXIII, 42... « afin que vos descendants sachent que j'ai fait habiter sous des huttes les enfants d'Israël, lorsque je les ai fait sortir du pays d'Égypte ».

2. Elle réglait aussi l'année civile. Le premier jour de l'an était et est encore le 1er Tichri. La fête commence le 15.

s'accomplissait chacun des sept jours de la fête, peut-être même le huitième jour, qui avait cependant le caractère d'une fête distincte.

Les textes ne disent pas que les pèlerins aient été accueillis à Jérusalem en grande pompe, mais cela est tout à fait probable. Et sans doute aussi apportaient-ils leurs bouquets pour ne pas les payer très cher. Une entrée dans la cité sainte avec le cortège des Galiléens eût été pour Jésus comme une anticipation de son modeste triomphe à la Pâque suivante.

Jésus refuse de se manifester à Jérusalem (137).

Jo., VII, 1-13.

Nous avons laissé Jésus après ses adieux à la Galilée, où il ne passait plus que comme en secret, afin d'être plus libre de se donner à ses disciples. C'est à ce point que nous retrouvons le fil du quatrième évangile. Lui aussi nous montre Jésus dans sa province, n'étant pas retourné en Judée depuis la dernière Pentecôte. Les Juifs avaient alors formé le dessein de le faire périr, après la guérison, un jour de sabbat, du paralytique de la piscine. Après quatre mois, le moment était venu de se rendre à la cité sainte pour y célébrer la fête des Tabernacles. Les frères de Jésus, c'est-à-dire ses plus proches parents, n'ignoraient pas sa présence dans leur pays, et s'irritaient de ces atermoiements. Ils n'avaient pas en lui la même foi que ses Apôtres[1], mais si leur parent avait dans l'esprit de jouer un grand rôle, et, — qui sait? — si ses miracles qu'on ne pouvait nier lui donnaient des chances, pourquoi tergiverser? Il fallait tenter la partie. Elle paraissait perdue en Galilée. Mais Jésus avait des partisans à Jérusalem, et c'était là qu'il était à propos de se manifester au monde, c'est-à-dire à l'élite d'Israël. Une entrée triomphale à Jérusalem, au milieu de Galiléens résolus, dans la joie de l'Hosanna,

1. Sauf Jacques, fils d'Alphée, s'il est bien comme nous pensons le même que « le Frère du Seigneur », fils d'une sœur ou d'une cousine de la Vierge, qu'Alphée soit ou non le même que Clopas, voir p. 567.

quelle occasion de se poser en Libérateur! Les frères semblent presque lui offrir leur concours.

Mais Jésus préfère qu'ils aillent sans lui : « Vous, montez à la fête, moi je ne monte pas à cette fête, parce que mon temps n'est pas encore révolu », le temps fixé par Dieu. L'évangéliste ne songeait certes pas à accuser son Maître de dissimulation; il veut dire qu'il réservait sa liberté. Il est interdit de mentir, même à un interrogateur indiscret; mais on n'est pas tenu de lui révéler des desseins qu exigent le secret. C'était précisément le secret que voulait Jésus, c'est-à-dire arriver sans bruit à Jérusalem[1]. Et cette précaution était indispensable, car les Juifs l'attendaient, et on s'entretenait de lui à demi-voix dans la foule, les uns pour, les autres contre, sans que personne se hasardât à prévenir trop ouvertement le jugement de l'autorité.

Jésus se dirige vers Jérusalem (138).

Lc., ix, 51-56.

Jésus prit donc le chemin de Jérusalem avec quelques disciples seulement. Il quittait la Galilée pour n'y plus revenir. S. Luc a bien marqué ce moment décisif, cette marche dont le dernier terme était la mort, quoiqu'elle dût être encore différée de quelques mois. Désormais cette perspective dominait tout.

L'itinéraire le plus court passait par le pays des Samaritains, et Jésus pensait leur demander l'hospitalité. Mais à l'époque des grands pèlerinages les esprits étaient plus surexcités. La petite troupe prenait la direction de Jérusalem, donc pour y accomplir des rites qu'on ne devait célébrer que là : c'était insulter aux prétentions du Garizim. On ne les reçut pas. Jacques et Jean, les fils du Tonnerre[2], pensèrent qu'à cette fois toute interprétation bénigne était exclue : des contempteurs du droit sacré de l'hospitalité étaient bien des adversaires déclarés. S'adres-

1. Le sens est donc « je ne monte pas *encore* », comme ont suppléé de très nombreux manuscrits.
2. Voir plus haut, p. 267.

sant à leur Maître, se sentant assez forts pour agir comme Élie[1], si seulement il y consentait : « Seigneur ! voulez-vous que nous disions que le feu descende du ciel et les consume? » Mais Jésus se retourna vers eux et les réprimanda[2], s'accommodant avec douceur de chercher un autre gîte.

Premiers entretiens et premières impressions lors de la fête (139-141)

Jo., VII, 14-36.

Lorsque Jésus arriva à Jérusalem, la fête était déjà commencée; on était même au milieu de cette sainte semaine. Il se rendit au Temple. Les cérémonies achevées, les Juifs aimaient à s'entretenir dans la vaste enceinte qui contenait l'autel et le sanctuaire. Les Maîtres y enseignaient. Jésus y enseigna aussi. On s'en étonnait, car on jugeait qu'il n'avait pas fréquenté les écoles rabbiniques assez longtemps pour y acquérir de l'autorité, et pour qu'on rapportât ses avis selon la formule consacrée · Tel maître a dit. C'était la gloire la plus enviée de tous ceux qui passaient les jours et les nuits dans l'étude de la Loi.

En dépit de leur modestie affectée, ces maîtres, qui ne se donnaient que comme des répétiteurs, cédaient souvent à la tentation de faire prévaloir à force de subtilité une solution nouvelle, la leur. Il fallait bien la tirer de la Loi, mais parfois aux dépens d'une exégèse correcte, et non sans blesser le droit acquis des autres docteurs.

Jésus, loin de prétendre à cette originalité de doctrine et à l'honneur qu'elle eût pu lui faire, déclare bien plutôt que

1. IV Rois, I, 10-12.
2. Le texte primitif ne disait rien de plus, mais certains témoins ont ajouté « Et il leur dit : « Vous ne savez pas de quel esprit vous êtes : le Fils de l'homme n'est pas venu pour perdre les âmes des hommes, mais pour les sauver. » Cette addition remonte peut-être à Marcion, très préoccupé de mettre une opposition entre le Nouveau Testament et l'Ancien. Pourtant ici l'opposition n'est point excessive : l'esprit du N. T n'est pas le même, grâce à Jésus qui est venu pour sauver les hommes. L'Église n'a donc rien vu de reprochable dans ces paroles qui figurent jusqu'à présent dans la Vulgate latine (*Clémentine* et *Wordsworth-White*).

sa doctrine n'est pas la sienne, mais celle de celui qui l'a envoyé. C'est à Lui que doit revenir toute la gloire; quand une fois on y a renoncé pour sa propre personne, on ne saurait être suspect d'altérer la vérité par gloriole. Il veut dire que c'est Dieu qui l'a envoyé. Mais comment s'en rendre compte? N'est-ce pas toute la question entre ses adversaires et lui? D'abord il fait appel au témoignage d'une conscience droite. Pour juger des choses divines, mieux vaut adhérer à Dieu par la volonté que de chercher la lumière dans l'étude. Il pose ainsi un admirable principe de mystique, la connaissance de Dieu par la ressemblance avec cet objet divin. Une simple femme peu cultivée, si elle est pieuse, a plus le sentiment du bien moral qu'un théologien sans vertu. Ce dernier cas est bien celui des Juifs ennemis de Jésus. Ils ont toujours la Loi de Moïse à la bouche, mais ils ne la pratiquent pas selon son esprit, et c'est pour cela qu'ils ne voient pas comment Jésus l'interprète dans l'esprit de celui qui l'a donnée. Certes les inspirations mystiques ne sauraient prévaloir contre une loi positive émanée de Dieu. Mais, pour en venir au point qu'on lui reproche d'avoir guéri un homme le jour du sabbat, Jésus montre que la transgression n'est qu'apparente. La loi du sabbat était suspendue pour accomplir les rites de la circoncision des nouveau-nés, obligatoire le huitième jour : doit-elle être un obstacle à rendre la santé, ou plutôt ne s'efface-t-elle pas devant la loi de la charité?

Jésus faisait ainsi allusion à la guérison du paralytique de la piscine de Bézatha, lors de la Pentecôte dernière, et rappelait qu'alors les Juifs avaient conçu le dessein de le mettre à mort. Dans la foule, quelques-uns, probablement venus de loin, le crurent atteint du délire de la persécution : « Tu es possédé du démon; qui songe à te tuer [1]? » Mais d'autres, ceux de Jérusalem [2], connaissaient mieux les sentiments haineux de leurs chefs; ils n'en étaient que plus surpris. Comment donc laissaient-ils Jésus parler librement? Auraient-ils changé d'opinion? Seraient-ils disposés

1. Jo., VII, 20.
2. Jo., VII, 25.

maintenant à le reconnaître comme le Messie? Mais le Messie devait venir sans qu'on sache d'où, d'une manière miraculeuse. On savait trop d'où était Jésus! — Il est vrai, reprit-il; vous me connaissez et vous savez d'où je suis. Mais ce n'est pas ce qui importe. Cette origine terrestre n'empêche pas que je vienne de plus haut, envoyé par celui qui en avait vraiment le droit; et si vous ne savez pas qui il est, je le sais, moi qui suis auprès de lui et qu'il a envoyé. Ainsi, selon sa manière condescendante, Jésus résout la difficulté sur laquelle ces esprits légers se sont butés. Ils comptaient sur une origine extraordinaire du Messie. Elle est plus divine qu'ils ne pensent, sans contredire les attaches terrestres qu'ils connaissent bien : c'est une préexistence auprès de Dieu, qui l'a envoyé, et auprès duquel il demeure. Quelques-uns, violemment heurtés par cette déclaration, voulaient mettre la main sur lui. Mais d'autres disaient : Pourquoi ne pas l'en croire, puisque son affirmation est confirmée par des miracles? Le Messie à son avènement donnera-t-il des preuves plus éclatantes? Et ils crurent en lui.

Les Pharisiens, inquiets, eurent recours aux grands prêtres qui seuls avaient à leur disposition la force publique dans le Temple. On chargea des satellites d'opérer une arrestation régulière. Jésus avait pénétré leur pensée, et il les avertit d'avance de leur impuissance. Rien ne l'empêchera de retourner vers celui qui l'a envoyé, quand le moment sera venu. C'est en vain qu'ils le chercheront alors, car ils ne pourront le rejoindre. Refusant de s'arrêter à cette pensée que Jésus pouvait être l'envoyé de Dieu, les Juifs ne comprirent pas ce qu'il avait voulu dire. Aurait-il l'intention d'aller prêcher aux fils d'Israël répandus parmi les nations, à ces nations elles-mêmes? Il n'en aura pas le temps, puisque déjà les ordres ont été donnés contre lui.

L'enseignement du dernier jour de la fête;
dissensions parmi les Pharisiens eux-mêmes (142-143).
Jo., VII, 37-52.

Dans ce qu'il avait dit jusqu'alors, selon la rédaction résumée que nous connaissons par s. Jean, Jésus avait ré-

pondu à la pensée plus ou moins ouvertement exprimée, — ou dissimulée, — de ceux qui l'entouraient.

Le dernier jour de la fête il prend l'initiative d'un enseignement très fécond, tout en s'inspirant du rite de l'eau versée. C'était le jour le plus solennel [1], auquel on donna le nom spécial d'Hosanna, à cause du psaume [2] qu'on chantait à la procession en portant des branches de saule. La prière pour la pluie se faisait plus instante; on touchait au terme des supplications.

Toute eau, même celle des sources, vient du ciel, et c'est pour cela que Jésus avait comparé cet élément pur et limpide au don de Dieu. Il n'avait fait que suivre la tradition des prophètes pour lesquels l'eau répandue sur une terre desséchée était l'image de l'esprit nouveau qui devait marquer les temps du salut [3]. Jésus, le Sauveur, était donc le dispensateur de cette eau, accordée à ceux qui croiraient en lui. Tout cela est contenu dans une parole : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne vers moi et qu'il boive, celui qui croit en moi. Comme a dit l'Écriture : des fleuves d'eau vive couleront de son sein [4]. » Allusion énigmatique, claire pour qui eût compris, comme fera s. Paul [5], que le Christ était figuré par la Pierre d'où était sortie dans le désert une eau miraculeuse, car ce miracle devait se renouveler dans l'ordre spirituel aux jours du salut messianique, comme avait dit Isaïe : « Dites : Iahvé a racheté son serviteur Jacob... Il a fait couler l'eau du rocher, et les eaux se sont répandues [6]. » La traduction grecque ajoutait : « Et mon peuple boira. »

L'évangéliste reconnaît cependant que cette doctrine était alors obscure. Lui-même la comprit mieux lorsque Jésus la révéla plus clairement à ses disciples [7]. Aussi en donne-t-il la clef : « Il dit cela de l'Esprit que devaient recevoir ceux qui croiraient en lui; car il n'y avait pas encore

1. Le septième jour, plutôt que le huitième, qui avait un sens distinct.
2. CXVIII, 25 (héb.).
3. Is., XLIV, 3 ss., etc.
4. Jo., VII, 37 s.
5. I Cor., X, 4.
6. Is., XLVIII, 29 s.
7. Jo., XVI, 7.

d'Esprit, parce que Jésus n'avait pas encore été glorifié. » L'ancienne alliance avait connu des interventions de l'Esprit, soudaines, irrésistibles, accompagnées de lumière et de force en faveur des héros sauveurs temporaires d'Israël, Othoniel, Gédéon, Jephté, Samson, Saül, qui ensuite furent parfois dépouillés de cette faveur dont ils n'étaient plus dignes. Aussi bien la source n'était pas toujours ouverte, l'Esprit n'était pas transmis par quelqu'un qui le possédât en plénitude. Jésus était celui-là, mais il ne devait le répandre qu'après sa Passion, après son entrée dans la gloire. Tous les chrétiens savaient comment cette ère du salut, stable et irrévocable, avait été inaugurée à la première Pentecôte chrétienne, par la descente de l'Esprit-Saint.

Nous, qui savons tout ce qui est sorti de la foi au Christ d'amour de Dieu, de charité envers les hommes, de grandes pensées et de grandes actions, nous sommes frappés de cette prophétie, présentée dans cet isolement splendide. Elle fut sans doute alors commentée par Jésus avec une telle évidence que ces gens de Jérusalem, aussi sensibles que ceux de Galilée l'avaient été d'abord à l'accent de la parole de Dieu, disaient à leur tour [1] : « C'est vraiment le prophète », le grand prophète attendu. Quelques-uns allant plus loin prononçaient le nom du Messie. Mais alors la prérogative de Juda eût été lésée, en même temps que déçu l'attachement à l'Écriture. Le Messie devait descendre de la race de David, et par conséquent naître à Bethléem, berceau de cette famille. On demeurait donc incertain ; cependant les partisans de Jésus se faisaient plus nombreux, surtout sans doute parmi les Galiléens, et l'opposition plus hésitante. Les sbires envoyés par les grands prêtres et les Pharisiens n'osèrent pas remplir leur mission. Eux-mêmes, habitués à d'autres besognes avec d'autres gens, étaient touchés et ne le cachèrent pas à ceux qui leur avaient confié un mandat d'arrêt contre un pareil homme. Mais que pesait dans l'esprit des Pharisiens l'opinion de cette foule qui n'avait pas scruté les textes de la Loi? Il n'y avait pas de vertu solide sans cette science ils étaient donc ignorés

1. Jo., vi, 14 et vii, 40.

ou maudits de Dieu. Alors Nicodème, l'égal des plus doctes, hasarda une objection : Allait-on juger Jésus sans l'entendre? Cela était assurément contraire à la Loi. Il fallait donc s'enquérir de bonne foi sur ses gestes. — A ce docteur, il fallait bien répondre. Il s'entête de faits; on lui oppose une exception de droit. Inutile d'examiner : un prophète ne pouvait venir de la Galilée. C'est à se demander si Nicodème ne serait pas lui-même Galiléen? Qu'il cherche d'abord à appuyer la prétention de ce compatriote sur les Écritures!

Les Pharisiens ne savaient donc pas qu'en fait Jésus était né à Bethléem. Ils n'étaient jamais à court de subtilités exégétiques : Dieu avait sa manière d'accomplir plus naturellement les paroles des Prophètes.

La femme adultère (144).

Jo., VII, 53 — VIII, 11 [1].

Après des discussions si chaudes, chacun s'en fut chez soi Jésus se retira au mont des Oliviers où il avait des amis et où nous le retrouverons plus tard [2]. De bonne heure il était dans le Temple pour enseigner, et le peuple s'empressait autour de lui. Il enseignait assis, l'excitation de la fête étant tombée.

Or un jour il fut interrompu par l'invasion d'un groupe tumultueux. On avait surpris une femme en flagrant délit d'adultère, et on l'avait conduite aux Scribes et aux Pharisiens, laissant à leur zèle le soin de poursuivre le châtiment par les voies légales et devant le tribunal compétent. Le flagrant délit paraissait même justifier une exécution sommaire. De toute façon, l'occasion parut bonne de sonder les sentiments de Jésus. Il passait pour accueillir bénignement les pécheurs ; on le disait même leur ami. Oserait-il pardonner dans un cas si grave ? Suivis d'une foule surexcitée,

1. Il semble bien que cet épisode n'appartienne pas à la rédaction du quatrième évangile. Mais il est canonique et inspiré. Il a peut-être été inséré ici comme appartenant à la tradition rapportée par les disciples de s. Jean. Il a d'ailleurs l'apparence d'un récit des synoptiques, et rien n'autorise à révoquer en doute la réalité des faits.

2. Lc., XXI, 37 s.

les Pharisiens lui amènent la femme et lui exposent le cas. Assez naïvement ils découvrent leur intention secrète : « Dans la Loi, Moïse nous a prescrit de lapider de telles personnes. Toi donc, que dis-tu ? » La Loi n'était pas citée très exactement : elle condamnait à mort la femme coupable [1], mais n'infligeait la lapidation qu'à la fiancée infidèle [2], et quelques-uns maintenaient une différence de peine. Cependant la femme étant encore plus coupable que la fiancée, il était rationnel de lui appliquer à elle aussi le supplice le plus redouté. Aussi Jésus ne soulève-t-il aucune argutie. Mais il ne lui sied pas de se prononcer. Il n'est pas venu comme ministre d'un tribunal, obligé de condamner d'après la Loi, mais pour inviter les pécheurs à prévenir par la pénitence les jugements de Dieu. Affectant de demeurer étranger à une scène pénible, il s'était penché et écrivait du doigt sur la terre, comme pour passer le temps en attendant qu'on le laissât reprendre son enseignement, ou pour fixer par l'écriture quelques pensées. Comme il est écrit dans Jérémie [3] : « Ceux qui se détournent de moi seront inscrits sur la terre », s. Jérôme a pensé que Jésus écrivait les péchés des accusateurs. Ce rapprochement ingénieux suppléait au silence du texte et donnait satisfaction à la curiosité. Quelques-uns l'approuvent encore sans fondement, car les zélateurs ne se sentent pas compromis ; ils sont agacés seulement que Jésus déjoue leur calcul par une indifférence feinte, et ils insistent opiniâtrément. Il dit alors : « Que celui de vous qui est sans péché lui jette le premier une pierre. » Et en effet, c'était au dénonciateur à frapper le premier [4].

Qu'un magistrat coupable, la honte au cœur, prononce une condamnation comme représentant de la Loi, c'est une conséquence de l'infirmité de toute justice humaine. Mais ces passionnés du droit strict auraient bien fait d'examiner leur conscience avant d'exercer tant de zèle. Les plus âgés se défient. Jésus aurait-il pénétré les secrets de leur cœur? Leur a-t-il tendu un piège en se désintéressant si ostensi-

1. Lév., xx, 10.
2. Dt., xxii, 23 s.
3. xvii, 13, mais non dans le grec.
4. Dt., xiii, 10; xvii, 7.

blement de la cause pour intervenir ensuite avec plus d'éclat? Ils défilent les premiers. Les autres justiciers en font autant. Jésus reste seul avec la femme et sans doute aussi ses disciples et quelques curieux. Il se redresse, il interpelle la femme encore saisie d'épouvante. On voudrait l'entendre solliciter son pardon à genoux. Jésus lui dit: « Personne ne t'a condamnée? » Toujours effarée, elle n'articule que les mots nécessaires : « Personne, Seigneur. » Jésus lui dit : « Moi non plus je ne te condamne pas », à cette mort affreuse de la lapidation. Mais il est un autre juge. Prends garde. « Va, désormais ne pèche plus. » La justice et la miséricorde se sont rencontrées. La justice ne consent pas à une absolution juridique qui ne tiendrait pas compte du caractère antisocial de la faute ; la miséricorde ne consent pas à condamner, parce qu'elle a lu le repentir dans ce cœur encore serré par l'effroi. Recommander le ferme propos, c'est supposer le repentir.

La lumière se rend un témoignage, confirmé par le Père (145).

Jo., VIII, 12-20.

La fête était terminée. Nous ne voyons plus apparaître la foule comme un acteur. Mais le drame continue à se jouer entre les Juifs et Jésus. Au premier soir de la solennité, on allumait dans le Parvis des femmes quatre grands candélabres, et le Talmud parle avec attendrissement de l'éclat que projetait cette lumière sur Jérusalem et tout le pays. Mais on ne saurait prouver que ce rite ait été pratiqué les jours suivants. Il n'a donc pas servi à Jésus de thème pour se proclamer la lumière du monde. Tout au plus peut-on supposer qu'entendant commenter la splendeur de cette cérémonie, Jésus en a pris occasion de dire : « Je suis la lumière du monde ; celui qui me suit ne marche pas dans les ténèbres, mais il aura la lumière de la vie. » Cette lumière ne serait donc pas dans le disciple une connaissance stérile ; elle atteindrait le cœur, mettrait en branle la volonté, vive étincelle de vie morale et religieuse, rayon parti de Jésus

pour dissiper les ténèbres dans lesquelles l'homme cherchait sa voie [1].

En parlant ainsi, Jésus ne se posait pas clairement en Dieu, mais sûrement en Messie. Les Prophètes l'avaient annoncé comme la lumière des nations [2], les Scribes ne l'ignoraient pas. Ils comprennent donc parfaitement que Jésus se donne comme l'envoyé de Dieu. Mais personne n'est autorisé à se rendre témoignage à soi-même, il le leur a spontanément concédé lors du précédent entretien à la fête de la Pentecôte. Aussi avait-il ajouté alors qu'il avait le témoignage de son Père, ressortant de ses propres œuvres marquées au sceau de la puissance divine. Il leur fait entendre maintenant que ce sceau n'est qu'une garantie préliminaire. Quand le prophète parle, c'est au nom de Dieu. Il faut qu'il prouve sa mission par des signes. Cela fait, comment savoir en quoi consiste cette mission, si ce n'est par lui-même ? Les miracles de Jésus ont prouvé qu'il est véridique, car Dieu n'autorise pas le mensonge. Étant l'organe de la vérité, il est la Lumière, et la lumière n'a qu'à briller pour se révéler comme Lumière. Quand Jésus parle de sa mission, il faut l'en croire. Lui seul sait d'où il vient et où il va. Toutefois qu'on n'oublie pas, ce qu'il avait marqué clairement dans cette autre circonstance [3], que Dieu a autorisé sa parole. Il n'est donc pas seul. Le vieil adage, d'ailleurs trop pessimiste, qu'un témoin isolé ne compte pas, ne peut lui être opposé. S'il est contenu dans la Loi, même vis-à-vis de la Loi Jésus est en règle. Son Père est avec lui, ils sont deux. Son Père ayant garanti sa parole, ce qu'il dit doit être cru.

Les Juifs affectent de ne pas tenir compte des miracles, témoignage qui accompagne la parole et l'accrédite. Ils feignent de comprendre que Jésus leur offre de faire comparaître son Père. Où donc est-il ? S'il parle de Joseph que tout le monde lui donne pour père, il se moque d'eux. S'il parle de Dieu, il blasphème en se donnant comme son Fils. Jésus évite encore une déclaration trop incisive. Ils ont bien

1. Lc., I, 79.
2. Is ; XLII, 6 ; XLIX, 6 ; etc. *Le Messianisme*, p. 47 et *passim*.
3. Jo., V, 31 s.

raison de dire qu'ils ne savent rien de ce Père ! Si seulement ils connaissaient bien son Fils Jésus, ils connaîtraient aussi son Père. C'était à eux de comprendre que le Fils était de la même nature que le Père. Que si une pareille pensée leur paraissait blasphématoire, ils devaient du moins le reconnaître comme envoyé de Dieu, et l'écouter : alors ils connaîtraient mieux son Père. La première démarche était de se fier à l'interprète de Dieu. Mais les Juifs ne voulaient point faire ce premier pas ; pressentant déjà qu'il faudrait ensuite le croire égal à Dieu, ils préféraient couper court en s'emparant de lui. Mais son heure n'était pas venue. L'évangéliste en revient toujours là, c'est comme un refrain plaintif, triste conclusion de tous ces entretiens. L'individualité de cet enseignement important est cependant garantie par le lieu où il fut donné : c'était près du Trésor du Temple, dans un parvis où tous les Israélites pouvaient pénétrer.

Il y a péril à méconnaître l'envoyé de Dieu (146).

Jo., VIII, 21-30.

C'est, semble-t-il, peu après que Jésus revint sur la nécessité pour les Juifs de prendre parti. Ils disputent, ergotent, tergiversent, et le temps passe; or il est étroitement mesuré à Jésus qui ne tardera pas à s'en aller. Alors ils le chercheront (soit au temps du grand siège, soit quand ils suivront de faux Messies), appelant inutilement un Sauveur; mais ce sera trop tard, ils mourront dans l'impénitence, ajoutant à tous les autres péchés celui d'avoir méconnu le Sauveur envoyé par Dieu.

Plus irrités que la première fois[1] de cette menace mystérieuse, les Juifs comprennent cependant que ce départ sera celui de la mort. Mais si Jésus allait auprès de Dieu, assurément ils pourraient l'y rejoindre ! A-t-il donc l'intention de se tuer et de se précipiter ainsi dans la Géhenne ? A cette supposition atroce, il répond simplement : Non, si nous ne devons plus nous rencontrer, c'est que nous n'appartenons pas au même monde. Vos inclinations vous

1. Cf. VII, 31-36; plus haut, p. 285.

entraînent en bas, et je suis d'en-haut. Votre salut serait de croire en moi; vous seriez alors transportés par la foi dans la sphère dont je suis. Cela est dit en termes obscurs pour d'autres qui n'auraient pas connu si bien l'Écriture : vous devez croire « que je suis », selon que le grec avait traduit les deux mots hébreux : « je-lui[1] », c'est-à-dire : je suis bien lui, celui qui est d'en-haut, celui qui sauve.

Prétention si élevée que les Juifs répondent par une interrogation moqueuse : « Toi, qui es-tu donc?[2] » — Convenait-il de redire plus clairement ce qu'ils avaient sûrement pressenti, afin de satisfaire à une question ironique ? Jésus, tout à fait comme à propos de l'épileptique [3], laisse percer cette sorte de découragement mélancolique de celui dont les efforts sont méconnus : « Devrais-je même seulement vous parler? » Mais il est l'organe de la vérité; il répète qu'il ne dit rien, hors ce qu'il a entendu de celui qui l'a envoyé. C'était, sinon une réponse directe, du moins la nouvelle affirmation de son droit à être cru. Mais le plus grand nombre des Juifs ne voulut pas comprendre. Il y en avait cependant parmi eux plusieurs qu'animait un désir sincère de suivre la voie tracée par Dieu. Ce sont sans doute ceux-là que Jésus poursuit d'un dernier appel : « Quand vous aurez dressé en haut le Fils de l'homme, alors vous comprendrez qui je suis. » Ces hommes de bonne volonté ne devaient pas mourir dans leur péché. Frappés d'un ton si noble dans ce Fils de l'homme, si humblement attaché à faire la volonté de son Père, ils crurent en lui. Les voyant groupés pour lui exprimer leur conviction naissante, il les accueille, mais leur rappelle la condition qu'il avait formulée déjà dans le sermon sur la montagne. Sa vérité n'est pas une simple lumière, et il ne suffit pas d'y adhérer. Il faut demeurer en elle, c'est-à-dire en vivre, en conformant ses actes à sa foi[4]. Puis cette conséquence heureuse : la vérité pratiquée grandit dans l'âme et lui donne cette énergie qui est vraiment la délivrance et la liberté.

1. Dt., XXXII, 39; Is., XLIII, 10-13.
2. Comparez Act., XIX, 15.
3. Mc., IX, 19; Lc., IX, 41. Voir p. 262.
4. Lc., VI, 46-49.

En Jésus est le salut annoncé à Abraham (147).

Jo., VIII, 31-59.

La parole d'apparence si simple adressée aux nouveaux croyants comprenait tout le dessein du salut : croire en l'envoyé de Dieu, vivre de sa vérité, être ainsi délivré de l'erreur que la vérité expulse en entrant, surtout de l'erreur religieuse, et, grâce à l'action de ce principe vital, être affranchi du péché.

Nous ne savons quel fruit ont fait de cet enseignement les nouveaux convertis. D'autres ont entendu, les adversaires les plus acharnés de Jésus et ils entrent dans la joute[1] Ils ont compris la suprême importance du principe posé, et ils n'en veulent pas.

Assurément on ne doit pas voir dans un dialogue, où les paroles se croisent si vivement comme des épées, une thèse méditée, prouvée par évolution des idées, conduite avec art. Les réponses des Juifs et celles même de Jésus sortent trop spontanément des circonstances et de convictions réelles qui se heurtent. Il n'en est pas moins vrai que tout le débat roule sur un point décisif qu'il faut dégager si l'on veut comprendre la portée des répliques. Jésus propose le salut par la foi en sa personne et en sa mission. C'est à ce prix qu'est la délivrance du péché.

Entrer dans cette voie devait conduire à ne plus chercher le salut dans la Loi. Les Juifs s'y refusent énergiquement. Le peuple issu d'Abraham a été muni depuis longtemps de tout ce qui est nécessaire à son salut. Par Abraham ils ont Dieu pour Père. Il ne tiendrait qu'à Jésus de se rattacher à Dieu de cette façon, mais de quel droit se dit-il le Fils de Dieu venu directement du sein du Père? Il commet ainsi un blasphème qui mérite la mort. — Prenant ce parti, les Juifs font obstacle à la vérité que Jésus leur prêche. Ils s'en-

1. On a souvent attribué aux nouveaux croyants une versatilité inouïe, par un culte excessif de la lettre mal comprise. Dans la langue du temps, « répondre » et « prendre la parole » s'expriment de la même façon. Ce sont ici de nouveaux interlocuteurs, comme a bien compris s. Augustin.

foncent dans le mensonge, et leur haine le prouve bien, car la haine est fille du mensonge comme la charité est fille de la vérité. Ils ne sont donc plus fils de Dieu, ni même fils d'Abraham, ils sont plutôt les fils de celui qui fut, dès le début de l'histoire, au jardin de l'Éden, menteur et homicide, et homicide par son mensonge. — Les Juifs rétorquent vivement le reproche de mensonge, et ne veulent rien changer à l'ordre établi depuis Abraham. — Alors Jésus n'hésite plus à se rattacher à Abraham, non qu'il dépende de lui, mais plutôt parce qu'Abraham a espéré dans le Messie, dans lui-même, car il était avant Abraham.

La discussion est close, il n'y a plus qu'à croire en Jésus, à associer son culte à celui du Père, ou à lui jeter des pierres comme à un blasphémateur.

Le nom d'Abraham revient sans cesse. Le Messianisme du peuple d'Israël commence avec lui. Jésus l'admet aussi bien que les Juifs. Mais pour eux le Messie ne sera tout au plus qu'un autre Abraham, peut-être seulement un restaurateur de la foi d'Abraham. Ils sont profondément troublés à l'idée d'associer le Messie au culte du Dieu d'Abraham. C'est qu'ils n'ont pas le sentiment profond de l'œuvre surnaturelle du Messie, de son rôle, non point seulement de prédicateur de pénitence, mais de destructeur du péché.

Allant droit à leur but, à l'encontre des prétentions de ce Sauveur ils jettent comme premier mot que les choses ne vont pas si mal. La postérité d'Abraham n'a jamais été esclave, elle n'a pas besoin d'être délivrée. Il est bien évident que leur impudence ne va pas jusqu'à nier la sujétion où leur peuple a été réduit par les Assyriens, les Babyloniens, les Perses, les Macédoniens et enfin les Romains. Jésus ne leur promettait pas non plus de les débarrasser d'un esclavage temporel. Quoi qu'il en soit de très anciennes histoires désagréables, ils veulent dire que depuis le retour de la captivité de Babylone jamais les Judéens, devenus les Juifs, n'ont courbé le front devant des dieux étrangers. Alors de quelle liberté leur parle-t-on?

Ils oubliaient que la foi orthodoxe seule ne suffit pas au salut. Outre qu'elle avait fait défaut à tant de descendants d'Abraham, la vérité religieuse n'avait pas eu la vertu

d'extirper le péché : même alors il débordait largement. Et cependant ils se refusaient à cette contrition gémissante d'un Daniel, de tout temps la condition indispensable du pardon, la première démarche de la vérité vers la vie. Aveuglés par la haine, décidés à se passer du concours de Jésus, ils lui disent tout net qu'ils n'ont pas besoin de lui.

C'est à quoi Jésus répond en mettant à nu leur disposition intime, leur désir de le mettre à mort. En réalité ils sont esclaves du péché, comme toute leur Loi le laisse entendre avec ses purifications incessantes, comme leurs prophètes l'ont crié dans leur angoisse, et par conséquent ils doivent craindre d'être chassés de la maison du Père, s'ils n'ont recours au Fils qui y demeure à jamais. Ce refus du salut messianique, espérance suprême de la nation, est si étrange de la part de la postérité d'Abraham, qu'il doit procéder d'une inspiration étrangère; par là ils se réclament d'un père qui n'est pas Dieu.

Les Juifs refusent d'abord de comprendre. Ils répètent : Notre Père, c'est Abraham!

Alors, réplique Jésus, faites donc les œuvres d'Abraham, et non celles d'un autre père!

A ce coup les Juifs n'essayent plus de se dérober. On leur déclare qu'ils ne sont pas les fils de Dieu. Cependant ils savent bien que leurs pères immédiats n'ont plus adoré des dieux étrangers. Cela seul eût été le crime d'infidélité de la part de la nation unie à son Dieu par les liens si doux d'un amour légitime, et le véritable adultère spirituel qui aurait fait d'eux des fils de prostitution, selon le reproche sanglant du prophète Osée[1]. Ils ont donc conscience d'être les enfants de Dieu.

Jésus reprend : « Si Dieu était votre père, vous m'aimeriez, car c'est de Dieu que je suis sorti. » Il ne les accuse pas d'offrir des sacrifices à des dieux étrangers, ceux des Grecs et des Romains. Mais leur propre Écriture leur fait connaître cet ancien adversaire de Dieu, par lequel la mort est entrée dans le monde. Qui nourrit des désirs de mort

1. Os., I, 2.

envers un innocent se rend le fils de cet homicide primordial, qui est le père du mensonge. Un criminel pourrait être puni de mort ; mais quel est le crime de Jésus? Quel péché peut-on lui reprocher? Son crime est d'avoir dit la vérité, qu'ils rejettent, parce qu'ils ne sont pas de Dieu.

Les Juifs ne veulent pas avouer leurs intentions homicides. C'est là, comme ils l'ont déjà dit, une chimère de possédé du démon, à moins qu'il ne soit Samaritain. Réponse du tac au tac, qui renvoie la balle à l'adversaire, à la manière des enfants.

Jésus se contente de parer, et renonçant à l'usage du scalpel sur ces morts spirituels, il leur offre de nouveau la vie de l'âme « Si quelqu'un garde ma parole, il ne verra jamais la mort ».

Jusqu'à ce moment toutes les paroles échangées étaient dans la sphère spirituelle. La délivrance de l'esclavage était la délivrance du péché ; la préservation de la mort devait s'entendre aussi de la mort éternelle.

Les Juifs, changeant d'horizon, se jettent sur cette parole qui va mettre Jésus dans un mauvais cas. Échapper à la mort du corps, y faire échapper les autres, quand Abraham est mort, et les prophètes aussi sont morts! Celui qui parle ainsi se croit plus grand qu'Abraham ; il est vraiment possédé du diable.

Il faut donc que Jésus proteste en se mettant à son rang. Il s'en excuse avec modestie, mais il le fait, ou plutôt il en remet le soin à son Père. Ne pas révéler la vérité, laisser croire qu'il ne connaît pas son Père, ce serait entrer dans la voie du mensonge, et la vérité lui a été confiée pour qu'il la manifeste en temps opportun. Oui, il est plus grand qu'Abraham : il est celui vers lequel a soupiré Abraham leur père, et quand il l'a vu dans un avenir encore voilé, dans la lumière de la vision prophétique, Abraham leur père a tressailli de joie.

Vraiment Jésus se croyait étonnamment informé des sentiments d'Abraham! Il l'avait donc vu, et il n'avait pas cinquante ans!

Et Jésus, très simplement : « Avant qu'Abraham ne soit né, je suis. »

Alors les pierres. Mais Jésus se préserva de leurs coups en sortant du Temple.

On ne saurait méconnaître une certaine analogie entre la discussion sur les vrais enfants d'Abraham et ce que s. Paul a dit sur ce sujet[1]. Il est sûr que s. Jean a écrit longtemps après s. Paul. Dira-t-on qu'il a fait ici du paulinisme, et par conséquent que la théorie qui ressort de l'entretien est une création chrétienne, mise par anticipation dans la bouche de Jésus? Ce serait méconnaître le rapport d'origine entre les deux doctrines. S. Paul veut démontrer que la justice ne dépend pas des œuvres, mais de la foi au Christ. Il le prouve parce que la foi des chrétiens est la même que celle d'Abraham, qui a cru à la promesse, et qui aussitôt a été déclaré juste. Redescendant ensuite d'Abraham aux croyants, s. Paul reconnaît en lui leur père. Ils sont tous fils de Dieu par la foi au Christ; ayant la même foi qu'Abraham, ils sont son vrai lignage, quand même ils ne seraient pas circoncis. Il a donc tiré la conclusion positive de ce qui n'était qu'en germe dans l'argument de Jésus, presque uniquement négatif. Celui-ci montrait seulement, pour résoudre l'objection des Juifs tirée de leur prérogative, qu'en réalité, n'étant pas fils de Dieu, ils n'étaient même pas fils d'Abraham. C'est exactement ce qu'exigeait la controverse, sans un mot de plus sur le bénéfice des croyants. S. Jean avait sûrement lu les épîtres de s. Paul. Aurait-il eu assez de tact critique pour ne rien laisser percer de la conséquence triomphante de l'argumentation, pour la limiter si exactement par la vraisemblance historique, s'il n'avait été guidé par un souvenir réel de ce que fut la révélation du Sauveur?

Jésus affirmait cette fois nettement sa préexistence dans des termes qui incluaient sa divinité. Les Juifs jugèrent qu'il en avait assez dit pour lui fermer la bouche en le lapidant. Plus tard il s'exprimera plus clairement encore.

1 Rom., IV; Gal., III.

L'aveugle-né (148).
Jo., IX, 1-41.

Sorti du Temple, Jésus ne fut pas inquiété. Le coup était manqué. Sauf l'excuse de l'indignation causée par le flagrant délit, personne ne pouvait être mis à mort sans l'autorité romaine. Il circulait donc librement, et rencontra en passant[1] un homme aveugle de naissance. Pour exciter la compassion, il criait son malheur, dont il n'avait pas la perception bien nette, mais que ses parents avaient souvent déploré en sa présence. Les disciples n'avaient pas osé intervenir dans la controverse. Seuls avec leur Maître, ils retrouvent leur franc parler et, sans plus de réflexion, expriment leur embarras devant ce cas troublant. Malgré la leçon décisive et splendide du livre de Job, le peuple n'admettait pas volontiers qu'une souffrance soit infligée sans avoir été méritée. Étant né aveugle, cet homme ne s'était donc pas attiré cette peine par sa faute. L'hypothèse à peine posée apparaissait fausse. Les coupables étaient-ils donc les parents? Ils ne savent que penser.

Jésus sait que la souffrance ne répond pas toujours à une faute; Dieu a ses desseins qu'il n'est pas permis de sonder. Mais il sait aussi que dans le cas présent Dieu a en vue de mettre en œuvre sa bonté à lui. Étant la lumière du monde il peut bien guérir un aveugle. Sur quoi, pour mettre à l'épreuve la confiance de cet homme, il mit sur ses yeux un peu de terre délayée avec sa salive et il lui commanda : « Va, lave-toi à la piscine de Siloé. »

La salive du matin passait pour efficace contre les fatigues des yeux, mais non la boue[2]; l'étrange remède fut

1. Rien n'indique expressément dans le texte de Jo. le rapport chronologique avec l'épisode précédent. Il semble qu'il y eut peu d'intervalle.

2. Des textes cités dans ce sens par M. Fouard, Suétone (Vespas. VII) parle de la salive, et aussi Pline (H.N. XXVIII, 4). La boue ne paraît que pour le cas spécial d'une tumeur aux yeux, dans un poème sur la médecine attribué à tort ou à raison à Serenus Sammonicus (IIIe s. ap. J.-C.) dans *Poetae latini minores* de Baehrens, III, v. 214 s.

Si tumor insolitus typho se tollat inani
Turgentes oculos vili circumline caeno.

peut-être imposé par Jésus comme un symbole, pour rendre sensible à l'extérieur l'absence de la vue. L'eau de Siloé ne passait pas alors pour avoir les vertus curatives de la piscine de Bézatha. Elle était plus célèbre dans l'Écriture par les prophéties d'Isaïe[1] et par le canal d'Ézéchias, percé dans le roc pour amener dans la ville basse les eaux de la source où s'alimentait l'antique forteresse de Jérusalem. Le nom de Siloé venait même de ce canal, « l'envoyeur » des eaux L'évangéliste l'entend au passif, comme signifiant « l'envoyé ». Le symbolisme s'étale ici sans mystère, ce qui ne nous autorise nullement à en charger le texte lorsque l'auteur ne le suggère pas, encore moins à substituer le pur symbole à la réalité, lorsque son intention, comme ici, est d'insister sur l'objectivité criante des faits. Jésus qui venait d'exiger la foi due à l'envoyé de Dieu, seul capable d'effacer le péché, a jugé à propos de figurer dans ce miracle le pardon accordé dans les eaux du baptême par la foi à l'Envoyé. La leçon cependant ne fut comprise que plus tard.

L'homme alla, se lava et vit clair[2].

C'était un jour de sabbat, où il n'était pas permis d'user de remèdes. Jésus avait donc ajouté à son dossier un nouveau grief. Mais au point où en étaient les choses, une nouvelle dérogation n'importait aux ennemis de Jésus que si elle servait ses prétentions à se dire Fils de Dieu. Le miracle, un miracle tout à fait extraordinaire, était venu à point pour autoriser ses dires et par conséquent pour lui gagner les esprits. Après tout, celui qui était sorti du Père et affirmait si fortement le connaître, devait être meilleur interprète que les Scribes des obligations du sabbat. Les Pharisiens mettront donc tout en œuvre pour nier la réalité de cette guérison inouïe, et comme il arrive au cas où la chose est avérée, ils la placeront malgré eux dans une évidence plus convaincante.

L'évangéliste raconte toutes ces allées et venues, moins

1. Is., VIII, 6.

2. C'est depuis lors que les chrétiens, et après eux les musulmans, se plurent à chercher la santé dans un bain à la piscine de Siloé. L'impératrice Eudocie y fit bâtir une église : on en voit encore les ruines avec celles de la piscine. Voir Vincent et Abel, *Jérusalem*, II, p. 860-864.

pour prouver le miracle aux chrétiens, que pour établir que les Juifs ont péché en pleine lumière. D'abord ce sont les voisins qui hésitent à reconnaître l'aveugle. Mais il dit : C'est bien moi ! Ce dont personne ne pouvait douter. Mais comment cela s'est-il passé? Où est celui qui a usé d'un remède si manifestement inefficace?

Comme toujours le simple peuple a recours à ses docteurs, les Pharisiens. On leur amène l'homme. Il répète toujours la même chose. Ils s'informent auprès des parents. Ceux-ci voudraient bien être mis hors de cause. Ils n'ont été témoins de rien. Qu'étant né aveugle leur fils ait recouvré la vue, cela ils ne peuvent le nier. Pour le reste, qu'on l'interroge, il a l'âge. L'âge de se débrouiller, car les parents craignent les Juifs ; s'ils ont l'air de croire à Jésus, on les chassera de la synagogue : le principe a été posé, et leur serait appliqué sans merci.

L'aveugle guéri est appelé de nouveau. Les Pharisiens ont bien compris leur ascendant sur les parents et la crainte qu'ils leur inspirent. Leur fils ne sera peut-être pas moins malléable. Qu'il consente seulement à dire avec eux que Jésus est un pécheur; peut-être ils laisseront tomber l'affaire. Prudemment l'homme s'incline : « S'il est un pécheur, je ne sais », comme pour donner plus de force à ce dont il est absolument sûr, que lui-même était aveugle et qu'il voit à présent. Mais c'est précisément ce que les Pharisiens ne veulent pas admettre. Ils n'ont pas été les derniers à nier un fait miraculeux au nom des principes. Tout le rationalisme en est là. Enfin l'homme se lasse de questions toujours répétées qui mettent sa véracité en doute. Tiennent-ils tellement à s'assurer du fait? Et légèrement gouailleur : « Serait-ce pour vous décider à devenir ses disciples? »

Eux les disciples de Jésus ! Qu'il garde cette épithète pour lui-même ! Et révélant d'un mot toute la portée de la discussion précédente : Nous ne voulons pas risquer de devenir infidèles à Moïse en écoutant un inconnu. Alors l'homme, une fois hors de ses gonds, poursuit sa pointe : Quand quelqu'un fait des miracles en Israël, vous, les docteurs, devriez savoir qui c'est. Vous exigez que je le déclare

pécheur. Son pouvoir prouve bien plutôt qu'il est de Dieu. — Alors ces Maîtres, impatientés de la leçon, lâchent une injure qui frise l'hérésie, car en lui reprochant d'être né tout entier dans les péchés, ils semblent bien lui imputer la responsabilité de son malheur. Pour dernière raison, ils le chassent.

C'était lui procurer l'occasion de rencontrer Jésus qui le cherchait. Sa reconnaissance intrépide le disposait à la foi. Celui qui l'avait guéri lui demandait de croire au Fils de l'homme. — Qu'il le désignât seulement ! — Jésus lui dit : « Et tu le vois, et celui qui te parle, c'est lui-même. » Il dit : « Je crois, Seigneur », et il se prosterna devant lui. Et cette foi, portant sur la personne de Jésus, atteignit le Fils de Dieu.

Le fait de la guérison disparaissait maintenant dans l'éclat surnaturel de cette lumière accordée à cet homme sans culture et, d'après les Pharisiens, un aveugle dans les choses de Dieu, tandis que les doctes s'entêtaient dans leur orgueil. Ce que Jésus exprima ainsi : « Je suis venu en ce monde pour que se produise le discernement; afin que ceux qui ne voient pas voient, et que ceux qui voient deviennent aveugles. » Avec la nuance spéciale qu'elle tient du fait récent, c'est précisément la pensée que nous retrouverons dans les synoptiques : « Je vous loue, ô Père..., pour avoir caché ces choses aux sages et aux habiles, et pour les avoir révélées aux petits[1]. »

Les Pharisiens en renonçant à la violence n'avaient pas renoncé à guetter. Ils sont là, comme par hasard, et comprennent que Jésus les désigne; mais ils veulent se le faire dire, pour se justifier leur haine : « Serions-nous aussi des aveugles? » Alors Jésus, touchant le point sensible de leur vanité d'intellectuels : Ce ne serait rien d'être aveugles, quoique vous en pensiez et en disiez d'ordinaire. Ce qu'il y a de grave, c'est de se croire clairvoyant et de se poser comme juste. Comment le péché qu'on nie pourrait-il être remis? « Votre péché demeure[2]. » Et c'est ici pour les Pha-

1. Mt., XI, 25 ; Lc., X, 21.
2. Jo., IX, 41.

risiens la conclusion sévère de tout ce qui s'est dit depuis la fête des Tabernacles.

Jésus Porte du bercai t bon Pasteur (149-150).

Jo., x, 1-21.

Plus tard, toujours à Jérusalem, Jésus instruisit encore ceux qui se pressaient autour de lui. Ses paroles, beaucoup plus douces, ne sont pas sans une certaine connexion avec ce qui précède ; c'est ainsi que, dans les prophètes, les joies de la restauration promise suivent de près la menace du châtiment. La miséricorde luit après la justice.

Reconnaissons que dans les entretiens précédents les paroles de Jésus ont été très sévères. Il a fait entendre aux Juifs hostiles qu'il n'ignorait pas leur dessein de le mettre à mort, et il a dû les avertir des conséquences que la nation aurait à subir ensuite de sa grossière malveillance envers son Sauveur, envoyé par son Dieu. Les yeux de la foi découvrent dans ces monitions austères, dans cet emploi du fer sondant et débridant la plaie, le désir sincère et ardent de provoquer le repentir et la guérison. Mais les Juifs méconnaissaient ces intentions généreuses. Ils soupçonnaient qu'il chercherait toutes les voies d'échapper à une mort douloureusement pressentie. Qu'ils le connaissaient mal ! Il faut donc que Jésus ouvre son Cœur. Les adversaires obstinés dûment avertis, il s'adresse maintenant à des âmes plus droites, et leur dit avec quelle tendresse pour les hommes il accepte cette mort qu'il va subir pour eux. Loin d'en être effrayé, il la désire, parce qu'il sait que son œuvre s'accomplira par ce sacrifice du pasteur pour ses brebis. Ses meurtriers aveuglés courront ensuite après la chimère d'un Sauveur . trop tard et sans espoir, de sorte qu'ils mourront dans leur péché. D'autres les remplaceront, et il voit déjà dans l'avenir le bercail ouvert à d'autres brebis, sous un seul pasteur.

Cette instruction si touchante n'a été interrompue par aucune voix discordante. Tout le monde ne fut pas gagné, mais tant que Jésus parla les auditeurs furent sans doute sous ce charme qui opère encore sur nos âmes.

Nous ne savons le lieu précis où Jésus prononça ces paroles qui livraient un tel secret, celui de sa mort rédemptrice ; ce fut peut-être en face du désert de Judée, car il débuta par une comparaison tirée de la vie pastorale. C'est là une véritable parabole, avec quelques traits allégoriques visant des personnes ou des circonstances de la vie religieuse d'Israël. Le désert était, comme aujourd'hui, habité par des nomades campés sous la tente, poursuivant de colline en colline les maigres traces de végétation. Durant le jour, chaque propriétaire conduit ses brebis et ses chèvres, à moins qu'il ne se donne le luxe d'un berger à gage. La nuit on renferme dans un parc, parfois entouré de murs, tous les troupeaux de la tribu. Un seul berger suffit à garder l'enclos. Le matin il ouvre aux pasteurs qui entrent par la porte, chacun donnant un coup de langue connu de ses ouailles qui le suivent aussitôt. Quand elles s'écartent, il les ramène dans le groupe en les appelant du nom qu'il leur a choisi d'après leur couleur, leur agilité, leur docilité ou leur esprit volage. Si un voleur avait résolu de pénétrer dans le parc durant la nuit, il se garderait bien de frapper à la porte de peur d'attirer l'attention du pasteur ; il escaladerait plutôt le petit mur ou la barrière. Les brebis qu'il aurait réussi à emporter ne le suivraient pas volontiers, car elles ne sont pas habituées au son de sa voix, aux inflexions de son gosier. Voilà ce que Jésus rappelle aux Juifs.

Ils ne comprirent pas, et tout d'abord ils ne pouvaient guère comprendre. Aucune parabole n'est claire, si l'on ne sait à quoi l'appliquer ; c'est ce que Jésus va dire.

Formés par l'enseignement chrétien, nous nous écrions : C'est Jésus qui est le bon Pasteur ! — Attendons encore.

La comparaison supposait les bons rapports des brebis avec leur berger, mais elle opposait surtout deux catégories : les vrais pasteurs qui entrent par la porte, les voleurs qui escaladent le mur ; et ainsi la porte du bercail devient l'indice des bons pasteurs.

Jésus dit donc : « C'est moi qui suis la porte des brebis. » Avant lui, personne n'avait passé par cette porte ; ceux qui sont venus étaient des larrons, aussi les brebis ne les

avaient pas écoutés. D'autres viendront en passant par lui, la vraie porte, qui conduiront les brebis aux pâturages. On ne pouvait méconnaître dans ces derniers les disciples de Jésus, ceux qui croiraient en lui et enseigneraient sa doctrine. Mais qui étaient les voleurs?

Évidemment Jésus n'entend point qualifier ainsi ni Moïse, ni les prophètes, ni même les bons rois du passé. Israël avait eu de tout temps de bons pasteurs et aussi des bergers détestables, de véritables voleurs de brebis[1]. La parabole ne vise pas ces temps éloignés.

Même parmi les contemporains de Jésus, les Pharisiens, qui se croyaient pasteurs, s'ils ne l'étaient pas en réalité, avaient su se faire agréer des brebis.

Le Christ parle ici comme Messie, et ceux dont il blâme l'attitude sont donc ceux qui sans mandat se sont donnés comme Messies, par exemple Judas le Galiléen, Simon esclave d'Hérode, Athrongès, d'autres encore[2]. Ils avaient vainement essayé de soulever le peuple pour satisfaire leur ambition, ou, entraînés par leur fanatisme religieux, ils n'avaient abouti qu'à faire massacrer leurs partisans. Telle n'était point la mission de Jésus, venu pour que les hommes aient la vie, et une vie abondante.

Ici la parabole prend une nouvelle tournure, avec la souplesse de ce genre voisin de l'énigme, qui se plaît à dérouter l'attention pour causer une agréable surprise. Puisque Jésus s'est mis en contraste avec les faux pasteurs, il en vient donc à ce que nous attendions : « Je suis le bon pasteur. » Mais voici qui passe toute espérance : « Le bon pasteur offre sa vie pour les brebis », bien différent du mercenaire qui prend la fuite à la vue du loup. Et de nouveau : « Je suis le bon pasteur... et j'offre ma vie pour mes brebis. » Ces brebis, ce sont les hommes qui le connaissent, et qu'il connaît. Toute connaissance descend du Père. Il connaît son Fils, et son Fils le connaît ; le Fils connaît ses brebis et ses brebis le connaissent. Comme dans la parabole, c'est Jésus qui le premier est venu chercher ses brebis,

1. Zach., XI, 15.
2. Voir *Le Messianisme*... p. 18 ss.

et qui s'est fait connaître à elles dans le bercail d'Israël. Mais il en est d'autres qui n'ont jamais entendu parler de lui ; il ira les quérir, elles aussi, et il n'y aura qu'un troupeau et qu'un pasteur.

Cet avenir grandiose était clair, parce qu'il avait été souvent annoncé par les Prophètes ; le Messie devait être la lumière des nations, les réunir à Israël dans le culte du vrai Dieu.

Cependant un point demeurait obscur, et semblait même irréalisable : après avoir donné sa vie pour ses brebis, comment Jésus pourrait-il remplir son office de pasteur? C'est ce qu'il révèle enfin. Il donne sa vie pour accomplir l'ordre de son Père, mais le résultat de ce sacrifice est assuré par cet être divin que le Père lui a donné. Celui qui a le pouvoir d'offrir sa vie pour le salut du monde, a aussi le pouvoir de la reprendre pour lui en conférer le prix. Et le Fils, au moment où il se révèle si grand, accentue sa soumission envers son Père, comme pour calmer les scrupules des Juifs en se rangeant dans l'ordre des vouloirs du Dieu d'Israël et des espérances que confirme sa mission : « Tel est le commandement que j'ai reçu de mon Père. »

On avait écouté avec attention. Beaucoup d'entre les auditeurs, insensibles à ces accents, répètent que Jésus est possédé du démon, confessant ainsi que sourds à l'amour ils s'étaient attiré justement les oracles de la justice. D'autres sentent que ces paroles viennent de l'esprit de Dieu, et non de l'esprit du mal, qu'il faut les croire, puisqu'elles sont appuyées par un miracle comme la guérison de l'aveugle-né.

Les gentils, Grecs et Romains, amenés dans le bercail de la révélation accordée à Israël, ont été particulièrement impressionnés par cette image du bon Pasteur. A Rome on l'a dessinée souvent sur les parois des Catacombes. Ces premiers artistes, remplis de foi, mais formés à l'école des peintres mythologiques, ont pu s'inspirer des lignes heureuses de l'Hermès portant un bélier. Mais combien le sens était différent, puisque c'est le bélier, non le pasteur, qui était à l'origine la victime expiatoire! Au surplus cette plastique païenne n'avait pas pénétré en Judée, tandis que

les Saintes Lettres étaient remplies d'évocations de ce bon pasteur qu'était Dieu, que devait être le Messie. Il est permis à l'érudition de chercher dans les religions païennes des conceptions analogues, d'ailleurs moins fréquentes et moins fermes, mais non pas de supposer que le quatrième évangéliste s'en serait inspiré pour les prêter à Jésus. Qu'elle se souvienne donc du dicton moqueur de l'Attique : Des chouettes à Athènes[1] ! Israël avait fréquemment célébré le bon pasteur, et pourtant il ne savait pas qu'il donnerait sa vie pour ses brebis. Même dans l'Évangile cette révélation est nouvelle[2]. Jésus y reviendra.

IV. — DE LA FÊTE DES TABERNACLES AU DÉPART POUR LA FÊTE DE LA DÉDICACE.

Nous ne savons pas combien de temps Jésus resta à Jérusalem après la fête des Tabernacles. De la parabole du bon Pasteur, le quatrième évangile passe aussitôt à la fête de la Dédicace. Il semble que les deux mois qui séparaient ces deux fêtes ont été occupés par une prédication de l'évangile dont s. Luc nous a conservé les principaux enseignements. Ils sont répartis, selon l'ordre qu'il a choisi, entre deux voyages à Jérusalem : le premier nous a paru coïncider avec celui qui a conduit Jésus à la fête des Tabernacles, le second[3] doit donc être celui qui a précédé la fête de la Dédicace.

Pour toute cette partie[4] s. Luc ne dépend pas de s. Marc, avec lequel il n'a presque rien de commun. Plusieurs passages se retrouvent dans s. Matthieu à d'autres endroits. Nous ignorons d'après quels renseignements s. Luc a écrit. Ils ne lui ont probablement rien fourni de bien précis sur les lieux où Jésus a agi et a parlé. Du moins nous sommes ici beaucoup moins en contact avec le sol que dans la Galilée.

1. On peut se reporter aux psaumes (héb.) XXIII; LXXIV, 1; LXXVIII, 52; LXXIX, 13; LXXX, 2; XCV, 7; Is., XL, 11; Jér., XXXI, 10; Ez., XXXIV, 11-16. — Aussi les Psaumes dits de Salomon, XVII, 45.

2. Toujours sauf Jo., VI, 51 (Vulg., 52), beaucoup moins clair.

3. Lc., IX, 51.

4. Lc., XIII, 22.

Les acteurs sont aussi beaucoup moins en vedette ; leur personnalité, leurs sentiments, leurs paroles, leurs gestes nous échappent. Nous savons seulement, d'après la déclaration si explicite de s. Luc, qu'il a puisé à de bonnes sources, et il est probable qu'il a disposé les faits selon le temps où ils se sont passés, au moins d'une façon générale. A certains indices nous reconnaissons la Judée, dont s. Marc et s. Matthieu ne nous ont rien dit avant les préludes de la dernière Pâque. Tout cet ensemble est donc comme un supplément extrêmement précieux fourni par le troisième évangile.

Quelques vocations (151).

Lc., IX, 57-62; Mt., VIII, 19-22.

On pourrait penser que s. Luc a groupé ici trois exemples de vocations pour mettre en lumière la façon dont le Sauveur les provoquait, ou, si l'initiative venait du futur disciple, à quelles épreuves il le soumettait... D'autre part, la situation paraît historique, car nous sommes au temps qui précède une grande mission; dès lors on comprend très bien que des hommes de bonne volonté se soient présentés et que Jésus ne leur ait pas accordé le moindre délai.

A la vérité ces petites scènes sont liées au voyage de Jésus à Jérusalem dans le contexte de Luc, mais rien n'empêche de supposer qu'il a passé sous silence le séjour dans cette ville et qu'il a repris le fil de son discours quand Jésus l'a quittée après la fête des Tabernacles. L'opposition contre lui était devenue plus aiguë, mais il avait gagné un assez grand nombre de fidèles. Il avait annoncé clairement sa mort prochaine. Il lui restait peu de temps avant la nuit, pour faire un dernier effort auprès des brebis perdues d'Israël. Pourquoi n'aurait-il pas envoyé ses disciples en Judée et même en Pérée? La mission des soixante-douze disciples qui a paru faire double emploi en Galilée avec celle des Douze, a sa pleine raison d'être dans d'autres régions. Avant d'y procéder, Jésus veut s'assurer d'un personnel tout à fait dévoué, résolu à ne s'occuper que de l'œuvre du règne de Dieu.

Nous voyons d'abord un homme se présenter de lui-même. S. Matthieu le nomme un scribe, ce qui ne prouve pas qu'il soit de mauvaise foi ou cherche son avantage. Son offre est sans réserve : « Je te suivrai où que tu ailles. » Jésus ne le rebute pas, mais tient à le prévenir : « Les renards ont des tanières, et les oiseaux du ciel des abris; mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête. » Le Fils de l'homme c'est lui, qui s'est soumis aux conditions parfois si dures de l'existence humaine et qui a choisi pour son lot une course sans abri. On lui a objecté sa maison de Capharnaüm. Était-elle vraiment à lui? N'était-ce pas plutôt celle de Pierre ou celle de Matthieu? Chassé de Nazareth, méconnu dans la Galilée, rejeté de la Samarie, menacé de mort à Jérusalem, au moment de parcourir la Judée où avait-il chance de reposer sa tête, sinon sur une motte de terre, sous le ciel de Dieu?

Les évangélistes ne nous ont pas dit si l'enthousiaste s'est affermi dans son propos ou s'il a perdu courage.

Jésus dit à un autre, comme autrefois à Matthieu : « Suis-moi. » Matthieu avait suivi [1]. Cette fois celui qui est appelé accepte, mais il demande un délai : « Seigneur, permettez-moi d'abord d'aller ensevelir mon père. » Rien de plus juste semblait-il; ce devoir était sacré. Cependant il était de ceux pour lesquels on peut s'en remettre à d'autres dans le cas d'une urgente nécessité. Et peut-être le Maître craignait-il que cet homme, après avoir rempli son devoir de fils, ne se laissât entraîner à manquer à son devoir de disciple par attachement à ses proches. Il est des cas où tout échoue, faute d'un acte héroïque, qui sera le plus souvent mal compris [2]. L'évangéliste nous épargne ces considérations, superflues pour qui est convaincu de la sagesse et de la bonté du Seigneur. Sa réponse suffit : « Laisse les morts ensevelir leurs morts. » Le disciple doit faire une œuvre de vie spirituelle; qu'il laisse ceux qui sont engagés dans les pratiques de cette vie, comparable à une mort, se rendre les uns aux autres des offices

1. Mt., IX, 9.
2. Ainsi la vocation de s[te] Jeanne de Chantal, si courageusement exécutée, après qu'elle eût assuré le sort de ses enfants.

qu'ils échangent volontiers. Personne ne le remplacerait dans la prédication du règne de Dieu. Il reçut donc un ordre formel, et sans doute il obéit.

Un troisième[1], dont on ne peut affirmer qu'il ait été appelé, s'offre mollement : « Je vous suivrai, Seigneur; mais d'abord permettez-moi de prendre congé de ceux qui sont dans ma maison. » — Et cela aussi peut être très légitime, à la condition de ne pas remettre en question la résolution une fois prise. Jésus répond par une très courte parabole. Un laboureur tracera-t-il droit son sillon, s'il regarde en arrière, au lieu de fixer son regard en avant sur un point de repère? Avec son cœur chancelant, l'homme sera sans doute resté chez lui.

La mission des soixante-douze disciples (152-153).

Lc., x, 1-12; 16-20.

Jésus s'étant assuré des dispositions de ceux qu'il allait envoyer en mission, pouvait compter sur leur zèle. Il en désigna soixante-douze[2], parmi lesquels se trouvaient peut-être quelques-uns des Douze. Ils reçurent les mêmes instructions qui avaient déjà été données aux Apôtres[3]. Il ne faut point s'en étonner, puisque le but était le même. Cependant ce but est exprimé en des termes un peu différents. Le Seigneur « les envoya devant lui, deux à deux, dans chaque ville et endroit où il devait lui-même aller ». On a imaginé qu'ils servirent en quelque sorte de fourriers à Jésus qui les suivit aussitôt, de sorte qu'on se retrouvât au terme du voyage[4]. Mais on se représente difficilement les disciples rangés sur un front de trente-cinq ou de trente-six groupes, et Jésus marchant après eux, faisant en quelque sorte la navette d'une extré-

1. Propre à s. Luc.
2. C'est le chiffre que nous avons préféré sans nier la probabilité de celui de soixante-dix.
3. M. Levesque en a même conclu que les deux missions ont eu lieu en même temps (voir *Nos quatre évangiles*..., p. 119 ss.), mais cela est trop contraire à l'intention manifeste de s. Luc.
4. Fillion, *Vie de N.-S. Jésus-Christ*, III, p. 23.

mité du front à l'autre, et visitant tous les mêmes endroits. Cela eût exigé un temps considérable. Les disciples ne seraient pas revenus vers leur maître; il les eût rejoints longtemps après. S. Luc ne nous a pas même dit que les disciples étaient envoyés dans la même direction. Sa pensée paraît être que le temps pressait. La Galilée seule, y compris sa frontière du nord, avait reçu la bonne nouvelle. Jésus ne pouvait consacrer autant de temps aux autres pays occupés par les enfants d'Abraham et de Jacob. Il envoya donc des disciples nombreux, parce qu'ils devaient se rendre dans plusieurs contrées à la fois. Eux rentrés, lui viendrait ensuite, traversant les pays dont ils avaient visité les villes et les bourgs. On peut donc supposer un détachement se répandant dans la Judée, un autre le long de la côte, de Lydda par Jaffa au Carmel, un autre dans le pays au delà du Jourdain.

On n'est pas d'accord non plus pour fixer le point de départ. Plusieurs[1] ramènent Jésus en Galilée, et font évangéliser par les disciples soit la Galilée, soit la Pérée.

Nous pensons plutôt que le départ pour la mission eut lieu quelque part dans la Judée. S. Luc n'a pas parlé de la présence de Jésus à la fête des Tabernacles parce qu'il n'envisage la cité sainte que comme le lieu de la Passion et de la Résurrection du Christ. Le Maître a peut-être donné le rendez-vous du retour à ses disciples à Béthanie, où nous le verrons passer, après une dizaine ou une quinzaine de jours.

Le temps du retour ne pouvait être fixé avec précision,

1. Leur raison, c'est que l'imprécation aux villes du lac ne se comprend bien qu'en face de ces populations coupables d'avoir méprisé la grâce. Il est en effet évident que ce sombre pressentiment a été proféré au bord du lac, comme l'a indiqué s. Matthieu (XI, 20 ss.). Nous l'avons compris comme un adieu (plus haut, p. 278), au moment de s'adresser à d'autres qui seront peut-être plus dociles, et c'est seulement cela qu'a voulu dire s. Luc. Puisque son contexte nous a conduits plus loin que la Samarie, sur la route de Jérusalem, objet dernier de toute la prédication évangélique, il est plus simple de supposer qu'il a déplacé les paroles que de sous-entendre un retour au bord du lac exclu par son plan.

Nous retrouverons le même cas pour l'apostrophe à Jérusalem (XIII, 34). Luc n'attache pas de prix à la vue directe des choses. Il est d'ailleurs facile de constater ici que l'apostrophe (13-15) interrompt les paroles aux disciples qui reprennent au v. 16.

ni être le même pour tous, avec des itinéraires différents et des séjours plus ou moins prolongés. S. Luc n'a point prétendu montrer les disciples revenant tous ensemble à point nommé au pas de parade. Il a ramassé dans un moment typique et dans une impression dominante des impressions sûrement très diverses. Les disciples revinrent joyeux, sans doute parce qu'on les avait bien accueillis et qu'ils avaient senti que leur parole portait coup. Surtout ils étaient reconnaissants au Seigneur de la protection qu'il avait étendue sur eux. Il leur avait donné le pouvoir de guérir les malades, et voilà que même les démons leur avaient été soumis au nom de Jésus!

Dans le même raccourci qui arrête seulement les lignes de l'ensemble, Jésus leur dit : « Je voyais Satan tombant du ciel comme un éclair. » C'était la vision d'Isaïe : « Comment es-tu tombé du ciel, astre brillant, fils de l'aurore ?» mais avec un éclat plus sinistre : fendant les nuées noires, l'éclair s'écrase sur le sol. Satan a donc senti le coup, son empire est déjà ébranlé puisque le règne de Dieu a commencé. Mais si cette fois les disciples ont précédé Jésus, ils auront à continuer son œuvre après lui. Aussi le Maître leur communique à titre permanent le pouvoir dont ils ont usé si bien. Déjà, avant d'envoyer ses disciples, il avait posé le fondement de la hiérarchie, avec le principe de l'obéissance et de la discipline qui régit l'Église : « Celui qui vous écoute, m'écoute, et celui qui vous rejette, me rejette. Or, celui qui me rejette, rejette celui qui m'a envoyé. » Au départ les disciples avaient besoin surtout d'être encouragés. Au retour, il insiste sur l'abnégation des supérieurs : la joie de leur succès ne doit pas les enivrer, car le pouvoir déféré n'est point une raison de s'enorgueillir, ni même de se réjouir : « D'ailleurs ne vous réjouissez pas de ce que les esprits vous sont soumis, mais de ce que vos noms sont inscrits dans le ciel. » Au ciel seulement Satan est tout à fait vaincu.

La révélation du Père et du Fils (154-156).

Lc., x, 21-24; Mt., xi, 25-30; xiii, 16-17.

Les dons accordés aux disciples, leur joyeuse reconnaissance, l'heureuse inauguration du règne de Dieu remplissent l'âme de Jésus d'une sorte de transport. Trop étroitement uni à la divinité pour éprouver rien qui ressemble à l'extase, au ravissement qui enlève l'âme à sa vie normale pour l'attirer à Dieu, il manifeste cependant, beaucoup plus qu'à l'ordinaire, le contentement et la gratitude que lui inspirent les desseins de Dieu. « Il tressaillit de joie dans l'Esprit-Saint », dit s. Luc, comme pour associer l'Esprit-Saint aux épanchements du Fils dans le sein du Père. Il rend hommage au Père, non point à un dieu inconnu, qu'il révélerait pour la première fois, mais au Seigneur du ciel et de la terre, adoré des Israélites, au Dieu unique qui a créé le monde, comme l'enseigne la première ligne des Écritures, et il le remercie « pour avoir caché ces choses-là aux sages et aux habiles, et pour les avoir révélées aux petits ».

N'avait-il pas consumé ses forces à éclairer les sages et les habiles ? Mais parce qu'ils se croyaient sages, se confiant en leurs propres lumières, ne se doutant pas de leur cécité, Dieu les avait laissés là, et avait guéri d'autres aveugles, mais qui demandaient à voir. Il leur avait ouvert les yeux par son Fils, auquel tout a été transmis par son Père, tout ce qu'il sait, tout ce qu'il peut, tout ce qu'il est, tout ce dont il est le dépositaire. Et ce don est tellement mystérieux, la Personne du Fils est tellement haute, que « nul ne sait qui est le Fils, si ce n'est le Père », comme « nul ne sait qui est le Père, si ce n'est le Fils, et celui à qui le Fils voudrait le révéler », et encore dans la mesure où ce secret peut tenir dans un cœur d'homme. D'après s. Jean, après la fête des Tabernacles Jésus avait dit : « Comme mon Père me connaît, moi aussi je connais mon Père[1] », mais cette parole si semblable était moins forte. Elle pourrait à la rigueur s'entendre de la connaissance qu'a le Père de

1. Jo., x, 15.

l'instrument qu'il s'est choisi, du Messie, distinct des autres hommes en cela que mieux qu'aucun d'eux il connaît Dieu comme son Père. La parole de Jésus dans s. Luc et s. Matthieu exclut plus catégoriquement cette explication au moyen des rapports messianiques. Nous sommes plus clairement transportés dans ce monde de la métaphysique transcendante où la connaissance est la mesure de l'être, et l'être source de la connaissance. Tous sont exclus, tous les êtres créés, de ce qui est propre à Dieu, la connaissance du Fils par le Père, et du Père par le Fils, sauf la communication par un don spécial du Fils révélant le Père.

Aussi a-t-on dit que cette parole est un bolide tombé du ciel de s. Jean, sans doute pour signifier une lumière empruntée à son enseignement sur la divinité de Jésus. Ce serait oublier que le quatrième évangile a été écrit assez longtemps après les trois autres. Nous avons donc ici la preuve que la doctrine de s. Jean n'est ni autre, ni nouvelle; elle est d'ailleurs trop originale pour n'être qu'un reflet ou un développement de celle des synoptiques et de s. Paul. Il ne restait plus au rationalisme, déçu dans ses tentatives d'explication banale, qu'à mettre en doute le texte de s. Luc et de s. Matthieu. Mais il est si bien garanti par la tradition des manuscrits et des versions qu'aucun éditeur n'a pris sur lui de le changer. On ne peut ni le retoucher, ni le solliciter. Il est ce qu'il est, et il veut dire ce qu'il dit. C'est l'essentiel; mais on notera aussi qu'il est bien en harmonie avec les circonstances, l'échec du Christ en Galilée et à Jérusalem auprès des Pharisiens, le progrès de la révélation dans l'évangile de s. Jean, l'adhésion confiante et le zèle des disciples, « des petits », préférés aux maîtres en Israël.

C'est à ces petits que Jésus adressa ensuite cet appel nouveau pour un chef d'école : Recevez mes leçons, non pas parce que je suis plus instruit que vous, mais parce que je suis doux et humble de cœur. Instruit il l'était, et seul instruit du plus insondable des mystères; mais si Dieu révèle ses secrets aux humbles, convenait-il qu'il leur donnât pour maître un savant orgueilleux? C'est par sa modestie et sa douceur qu'il prépare les esprits à recevoir sa doctrine. Elle demeure un joug et un fardeau, car elle n'est pas un

vain jeu de l'esprit, elle tend à la pratique, à la réforme des mœurs, à la pénitence, à l'abnégation : déjà il l'a affirmé avec force. Mais son joug est bénin, son fardeau léger ; et ceux qui sont las de s'efforcer en vain à la pratique des observances meurtrissantes et lourdes imposées par les sages et les habiles, trouveront auprès du maître doux et humble — le repos.

Les disciples, même dans cet état de contentement surnaturel où ils étaient, savaient-ils bien apprécier tant de grâces ? Jésus les invite à y songer. Les prophètes et les saints rois du passé avaient à tous les yeux l'auréole, encadrés qu'ils étaient dans l'Écriture, loués par l'Esprit-Saint. Et cependant! Toute leur grandeur était dans leur désir, le désir de voir et d'entendre ce que les petits voyaient et entendaient.

La charité envers le prochain. Parabole du bon Samaritain (157-158).

Lc., x, 25-37.

On entendait Jésus prêcher l'avènement prochain du règne de Dieu sur la terre. On savait que le terme de ce règne devait être pour chacun la vie éternelle, et sur ce point il ne manifestait aucune divergence avec les Pharisiens. Toutefois il recommandait une justice meilleure que la leur, il dispensait de la pratique de leurs observances de surcroît. Aurait-il porté l'audace jusqu'à promulguer de nouveaux commandements ou à abroger les anciens? Sans énoncer un soupçon si outrageant, un scribe, ou docteur de la Loi, voulut s'assurer du contraire, et demanda au nouveau Maître avec une apparente docilité : « Maître, que dois-je *faire* pour posséder la vie éternelle? » — Il s'agit de pratique. Sans hésiter, Jésus le renvoie à la Loi ; qui pourrait songer à chercher ailleurs la réponse ? « Qu'y a-t-il d'écrit dans la Loi ? » Et comme s'il poursuivait un problème d'exégèse avec un confrère : « Qu'y lis-tu ? »

Le docteur accepte cette invitation polie à montrer son savoir. Il cite aussitôt l'Écriture, avec un à-propos étonnant.

Car au passage sur l'amour de Dieu [1] que chaque Juif devait réciter deux fois par jour, il joint le précepte de l'amour du prochain [2], combinaison qui ne se trouve pas dans les textes rabbiniques, et où l'on serait tenté de voir un procédé de composition de s. Luc, attribuant à un scribe la doctrine promulguée par le Sauveur dans les évangiles de s. Matthieu et de s. Marc [3] comme point de départ acquis d'un enseignement plus complet. Le scribe récite donc comme le commandement essentiel : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, et de toute ton âme, et de toute ta force, et de tout ton esprit, et ton prochain comme toi-même. » C'était la propre pensée du Christ : il répliqua donc : « Tu as bien répondu ; fais cela et tu vivras. »

Interrogé, et d'une façon qui paraissait sincère, Jésus a rempli l'office de Maître avec autorité, sans laisser la moindre prise à la malveillance. Son interlocuteur ne put consentir à être congédié comme un écolier dont on est satisfait; sa question n'était pas en somme si facile à résoudre! Et Jésus qui tranchait les choses si aisément n'avait sans doute pas vu la grosse difficulté que renfermait la solution acceptée en principe : « Et qui est mon prochain ? » L'Écriture l'avait donné à entendre : le prochain, c'était d'abord tout Israélite, passant pour descendant d'Abraham. Mais on n'ignorait pas entièrement les mélanges qui s'étaient produits au cours des siècles. Des étrangers étaient venus au pays des Israélites, habitant avec eux, vivant de leur vie; ceux-là aussi étaient-ils vraiment le prochain? En leur faveur fallait-il admettre une dérogation au principe étroit de tous les états antiques : l'étranger est un ennemi, non pas un prochain ? Il est vrai que depuis la décadence des cités grecques après les conquêtes d'Alexandre, et sous l'influence des philosophes stoïciens, le vieux concept étroit du citoyen de chaque cité s'était élargi : la cité de tous les hommes était le monde. Mais en fait les guerres avaient recommencé, aussi atroces que jamais, et l'esclavage était devenu plus dur. Le club des philosophes n'y pouvait rien

1. Dt., VI, 5.
2. Lév., XIX, 18.
3. Mt., XXII, 34-40; Mc., XII, 28-34.



1. La montée du Bon Samaritain, sur la route de Jérusalem à Jéricho.



2. Base d'une tour juive, près du canal de Siloé.

et au fond s'en désintéressait. Le nouveau principe, méconnu partout dans la pratique n'avait même pas pénétré chez les Juifs. Malgré tous leurs efforts, les savants Juifs modernes n'ont pu découvrir dans toute leur littérature ancienne rien qui ressemble vraiment à l'amour de tous les hommes sans distinction de patrie. Si Jésus ne fut pas le premier à proclamer la solidarité de tous les hommes, il fut certainement le premier à entendre dans ce sens les textes de la Loi, à lui donner ainsi sa perfection. Bien plus, il fut simplement le premier à donner vie et fécondité à un principe spéculatif demeuré lettre morte, tant que l'amour du prochain n'eut pas été rattaché à l'amour de Dieu, son véritable foyer.

Selon son habitude de fournir des plus hautes questions des solutions imagées et concrètes, à cette interrogation : « Et qui est mon prochain? » Jésus répondit par une parabole. Le thème lui en fut fourni par les dangers de la route de Jéricho, sur laquelle les habitants de Jérusalem ne s'aventuraient guère sans crainte d'être détroussés. Selon toute apparence le dialogue se tenait sur une des hauteurs dominant la ville sainte, d'où l'on aperçoit si nettement la tache rouge, simple suintement de manganèse, qui avait donné son nom à la « Montée du rouge », ou, comme ont compris les Arabes, « du sang[1] », à moitié chemin entre Jérusalem et Jéricho, véritable coupe-gorge.

Jésus raconte donc qu'un homme descendait à Jéricho, plus basse que Jérusalem de près de douze cents mètres. Le chemin traverse le désert. Il était facile aux Bédouins campés dans les vallées voisines de couper la route, non pour tuer, mais pour dévaliser les voyageurs. On ne les rouait de coups que s'ils résistaient. Ce fut le cas de notre voyageur, demeuré sur place à demi-mort, dépouillé de sa bourse et de sa monture. Un prêtre survint, puis un lévite; ils passèrent outre, et prestement. Vivant de la dîme, ils auraient dû se montrer plus charitables que d'autres : ceux qui les nourrissaient étaient certes leur prochain; ils ne se demandent même pas si le blessé est Israélite. Et voici un

1. Jos., xv, 7; voir Pl. XX, 1.

Samaritain, de ce petit peuple que les Juifs détestaient plus que tous les autres, et qui d'ordinaire le leur rendait bien. Il ne se dit pas que l'endroit est peu sûr, il ne craint pas de perdre son temps, il ne plaint pas sa peine. Voyageant loin de chez lui il a dans sa sacoche du vin et de l'huile : il en verse sur les plaies qu'il bande comme il peut, il installe le blessé sur sa propre monture, se résignant à aller lentement en le soutenant de son mieux. Arrivé à l'hôtellerie — peut-être celle qui marque la moitié de la route sur un col, et qui existe encore, le *Khan* du Bon Samaritain, — il prend soin de son volé. Il n'avait pas beaucoup d'argent sur lui, de crainte des larrons, mais enfin il tire de sa ceinture deux deniers, le prix de deux jours de travail; il paiera le reste à son retour. Et Jésus conclut : « Lequel de ces trois te semble avoir été le prochain de l'homme tombé entre les mains des voleurs? » — La question n'est pas formulée comme on s'y serait attendu. Le prochain, d'après la question posée au début, c'est celui envers qui on doit exercer la miséricorde. L'application intervertit les rôles : c'est une des surprises de la parabole sémitique. Pourtant le sens est clair. Tu veux savoir quel est le prochain? Demande-le à chacun de ces trois hommes! Les deux premiers ne s'en soucient guère. Le troisième, le Samaritain te répondra : c'est celui qui a besoin d'un secours, quelle que soit sa nationalité ou sa croyance; à l'occasion tout homme est notre prochain, et nous sommes aussi son prochain. Le scribe ne s'y méprit pas. Celui qui savait ce qu'est le prochain, c'est celui qui a exercé la charité. Jésus lui dit : « Va, toi aussi fais de même. »

Quelle date dans l'histoire de l'humanité que ce simple dialogue!

Marie et Marthe (159).

Lc., x, 38-42.

La parabole du bon Samaritain suggérait le voisinage de Jérusalem, d'où l'on voit la Montée du sang, invisible de

Jéricho. Le charmant épisode des deux sœurs, Marthe et Marie, nous laisse au même endroit. S. Luc qui l'a rapporté ne dit pas le nom du bourg : mais Marthe et Marie sont sûrement celles dont a parlé s. Jean[1] et qui demeuraient à Béthanie, à quinze stades de Jérusalem, à l'orient.

A ce moment Jésus poursuivait sa course apostolique. Selon l'ordre apparent de s. Luc c'était après le retour des soixante-douze disciples · mais il a peut-être placé le retour aussitôt après la mission pour achever ce sujet, se réservant de dire ensuite ce que Jésus avait fait dans l'intervalle.

Le Maître arrive donc dans une maison où il était déjà connu et aimé. On disait : la maison de Marthe, sûrement parce qu'elle était l'aînée, peut-être aussi parce que son caractère et ses aptitudes en avaient fait la maîtresse de maison. Elle se donna donc aux soins que requérait l'hospitalité, soins sacrés pour les orientaux, et qui ne lui permirent pas de demeurer auprès de Jésus. Il était venu pour annoncer la bonne parole, il y vaquait, et Marie, assise à ses pieds, l'écoutait. Très active, Marthe aurait suffi à la besogne, mais sa sœur se rendait-elle compte de l'importance de cet office puisqu'elle ne venait pas l'aider, comme si les choses allaient toutes seules? Avec une familiarité qui marque des rapports déjà anciens, elle veut s'assurer si Jésus n'est pas plus sensible à la peine qu'elle se donne : « Seigneur, vous êtes indifférent à ce que ma sœur me laisse seule faire le service? Dites-lui donc qu'elle m'aide. » La bonne Marthe à ce moment passait un peu la mesure, car son empressement tournait à la critique. Le Seigneur répondit aimablement : « Marthe, Marthe, vous vous inquiétez de beaucoup de choses et vous vous troublez, alors qu'il suffit de peu de choses ou même d'une seule. » — Parle-t-il du pain qui suffit à lui seul pour un repas, ou de la Parole, aliment substantiel de l'âme? — Quant à obliger Marie à s'occuper des soins de Marthe, si opportuns qu'ils soient, le Seigneur s'y refuse : « Car Marie a choisi la bonne part, qui ne lui sera point ôtée. » Cette bonne part, la meilleure, c'est de se rapprocher très près de Jésus pour l'en-

1. Jo., xi, 1. A cette occasion nous parlerons de ce site

tendre parler au cœur[1]. Et telle est l'autorité de la moindre parole du Sauveur, qu'à la simple pratique des bonnes œuvres l'Église a toujours préféré la vie qui écoute la parole de Dieu par la lecture, la méditation et la prière. Elle a surtout compris que la vie d'œuvres devait avoir pour principe l'union à Dieu dans la prière; alors tout est dans l'ordre. Aussi bien la supériorité d'un genre de vie n'implique pas la plus grande sainteté de tous ceux qui s'y engagent; le plus aimé est celui qui aime le plus.

Le Notre Père (160).

Lc., xi, 1-4; Mt., vi, 7-15.

En quittant Marie et Marthe, Jésus poursuivit sa route avec les disciples les plus intimes demeurés auprès de lui. A un moment, il s'arrêta pour prier. Les disciples se disaient : « Comme il prie ! » Et ils s'étonnaient qu'il ne leur eût point encore appris à prier, comme Jean avait fait pour ses disciples. Lorsque Jésus eut terminé ils s'en plaignirent à lui, et il combla leur demande en leur enseignant le Notre Père.

Telle est l'introduction de s. Luc[2]. Elle est tout à fait vraisemblable, et nous apprend qu'il faut déjà demander pour obtenir de savoir prier. Rien n'empêche d'y ajouter l'avertissement contenu dans s. Matthieu, sur l'inconvénient des prières multiples rabâchées. Les Apôtres s'attendaient probablement à ce que Jésus leur enseignât une longue prière, au moins aussi longue que les bénédictions de la prière juive[3], sans parler du flux de paroles des païens mettant les dieux au courant de leurs petites affaires, et

1. Le texte que nous suivons, attesté par les meilleures autorités, contient donc en substance le sens de la Vulgate : « Une seule chose est nécessaire, Marie », etc. Si l'on adopte ces mots, le sens n'est pas que la vie contemplative est la seule chose nécessaire, mais que, le salut étant la seule chose nécessaire, on doit l'assurer de préférence en écoutant la parole. De toute façon il y a quelque chose de sous-entendu. Le texte le mieux garanti nous a paru aussi le plus en situation et le plus fin.

2. S. Matthieu a placé l'oraison dominicale dans le Sermon sur la montagne, mais il est aisé d'y reconnaître une addition à la contexture primitive du discours.

3. Rédigée après l'an 70, mais dont les éléments existaient déjà.

s'efforçant de les gagner à leurs intérêts. Non, notre Père connaît nos besoins. Il suffira donc d'une courte formule, pour rendre gloire à Dieu et implorer son secours tel qu'il est nécessaire à tous. Ce ne sont pas seulement les désirs particuliers qui sont passés sous silence : l'adjuration si instante et si touchante des Juifs en faveur d'Israël a disparu. Comme la charité doit être universelle, la prière est censée prononcée par tous les fidèles à la fois, s'adressant au seul vrai Dieu, qui est leur Père à tous. Ils diront donc[1] :

Notre Père, qui êtes aux cieux : — non point notre Maître, ni notre Roi, mais notre Père; habitant plus haut que notre pensée ne peut atteindre, ou plutôt nos âmes où vous demeurez;

Que votre nom soit sanctifié : — que vous soyez reconnu de tous comme la perfection infinie, et la source de toute perfection;

Que votre règne arrive : — cette large effusion de votre grâce, que nous attendons de vous;

Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel : — puisque votre règne s'établit et se dilate dans la mesure où votre volonté est obéie par nous.

Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour : — celui qui nourrit le corps, et celui qui nourrit l'âme;

Et remettez-nous nos dettes comme nous-mêmes remettons à ceux qui nous doivent : — c'est-à-dire pardonnez-nous nos offenses, non pas dans la mesure où nous pardonnons, marchandage insolent et imprudent, mais pardonnez-nous parce que nous pardonnons;

Et ne nous induisez point en tentation : — que votre Providence, propice à notre prière, ne nous laisse pas engagés dans des occasions de pécher dangereuses pour notre faiblesse;

1. Le texte d'après s. Matthieu, celui qu'a recueilli l'Église. S. Luc n'a pas la troisième demande ni la seconde partie de la sixième, peut-être parce qu'elles ont un caractère de complément. En effet comme les termes de s. Luc sont moins près que ceux de s. Matthieu d'un original sémitique, on doit conjecturer que c'est lui qui a abrégé, non Mt. qui aurait allongé, d'autant que le chiffre de six demandes avec une invocation est un nombre parfait.

Mais délivrez-nous du mal : — du mal physique, si douloureux et si déprimant à moins que votre secours ne nous conduise au parfait abandon; du mal moral par votre lumière, votre pardon, et votre appui.

Une élévation vers le Père, trois désirs de l'âme, unie à ce Père par l'amitié, et qui veut son bien à lui dont son bien à elle est l'épanchement qui lui retourne en gloire ; trois demandes de l'indigence et de la faiblesse qui trouve sa force en Dieu, telle est cette prière. Elle suppose la révélation de l'Ancien Testament, que Jésus n'est point venu abroger, mais elle la complète et l'affranchit des lisières d'un nationalisme étroit et dédaigneux. Les Juifs, comme particuliers, s'étaient élevés bien au-dessus des gentils par leur foi en Dieu et le sentiment de la valeur incomparable des biens religieux, mais dans leur prière c'est la nation qui priait, et elle allait ajouter une prétendue bénédiction spéciale pour maudire les chrétiens[1].

La prière enseignée par le Seigneur est la prière de l'Église, qui ne connaît ni Juifs, ni Gentils, qui bénit les nations comme les familles, mais les veut toutes filles du même Père.

Dans quel lieu Jésus a-t-il appris à ses disciples cette prière? Dès le quatrième siècle on vénérait au mont des Oliviers le lieu des enseignements de Jésus : une grande et belle basilique, nommée l'Éléona, y consacrait ce souvenir. On entendait surtout par là le discours sur les fins dernières, authentiquement placé par les évangélistes synoptiques au mont des Oliviers. Probablement on y comprenait aussi le *Pater*, nommé expressément dès le neuvième siècle. Il y retentira de nouveau dans la basilique du vœu universel au Sacré Cœur de Jésus, monument de la réconciliation des peuples après la grande guerre[2]

1. Schürer, *Geschichte des jüdischen Volkes*, 4e éd., II, p. 543; le texte hébreu dans *Le Messianisme*... p. 338 s.

2. Les principales zélatrices sont les Visitandines de Toulouse : la crypte a été bénite le 28 septembre 1927. Voir Vincent et Abel, *Jérusalem*, t. II, p. 375 ss.

La prière toujours exaucée (161-162).

Lc., xi, 5-13; Mt., vii, 7-11.

Il importe de savoir comment prier. Mais quand nous savons ce que nous devons demander à Dieu, il faut aussi que nous soyons convaincus de l'efficacité de cette prière. Si elle est ce qu'elle doit être, elle est toujours exaucée. Le second enseignement est bien à sa place après le premier, pour éviter l'illusion d'une sorte de violence exercée sur la divinité par la formule quelle que soit la fin qu'on se propose, ce qui serait un rite de magie plutôt qu'un acte de religion. Le contexte de s. Luc est donc excellent, et il est vraisemblable que Jésus lui-même a suivi cet ordre en instruisant ses disciples[1]. C'est selon sa manière familière qu'il résout ce problème que les philosophes abordent avec anxiété : Dieu tient-il compte de nos demandes? Sa sagesse infinie qui a tout réglé une fois pour toutes changera-t-elle ses plans parce qu'une infime créature le désire? Sa toute-puissance est-elle à nos ordres? Jésus ne répond pas à ces questions. La bonté saura tout concilier; c'est son secret. Et Lui sait que nous pouvons compter sur la Bonté. Les hommes exaucent une prière même importune: combien plus Dieu est-il prompt à nous exaucer! C'est ce que rend sensible une parabole.

La nuit est venue. Un homme a fermé sa porte. Sa femme a étendu par terre les nattes et les couvertures. Ils sont maintenant couchés, ainsi que les enfants gisant peut-être près de l'entrée. On frappe, et l'entretien s'engage à travers les fentes de la porte : « Ami », dit le visiteur, « avance-moi trois pains, car un de mes amis m'est arrivé de voyage et je n'ai rien à lui offrir ». Ce prêt est un service qui ne se refuse pas entre pauvres gens. Mais voilà! Les enfants sont endormis, il faudra déranger les couvertures qui bloquent la huche au pain et la porte, et pour cela faire lever les dor-

1. Plus loin la nourriture de pain et de poisson ferait songer aux bords du lac de Tibériade. Mais des Galiléens ont dû trouver partout cette comparaison naturelle.

meurs... Vraiment l'ami est indiscret, et de quoi s'avise l'autre ami en voyageant si tard ?

Mais si le quémandeur charitable continue son tapage, le mal est fait, tout le monde est réveillé ou va l'être; mieux vaut le satisfaire pour s'en débarrasser.

Aucune conclusion, le nom de Dieu n'est pas prononcé. Oserait-on lui prêter des sentiments aussi mesquins que ceux de l'ami mal complaisant, qui cède pour qu'on le laisse tranquille? La philosophie proteste plus fort que jamais. Mais le cœur a compris. La prière instante, qui ne se lasse pas, est irrésistible. On sait bien que Dieu ne cédera pas pour avoir la paix; on apprend du Fils, qui connaît si bien le Père, qu'il ne paraît sourd à nos instances que pour nous obliger à persévérer dans la prière qui nous est si bonne.

Car toute prière est exaucée. Demandez, et l'on vous donnera, cherchez et vous trouverez, frappez et l'on vous ouvrira. Demander, chercher, frapper, sont des conditions indispensables ; la prière est donc nécessaire. Est-elle efficace? Dans le cours de la vie on demande souvent sans obtenir, on cherche sans trouver, on frappe et la porte reste close. Il n'en est pas ainsi auprès de Dieu. Ceux qui prient sont des fils, puisqu'ils s'adressent au Père : « Si le fils de l'un d'entre vous demande à son père du pain, lui donnera-t-il une pierre? Ou s'il lui demande un poisson, lui donnera-t-il un serpent? » Ou un scorpion au lieu d'un œuf? Et pourtant vous n'êtes guère bons ! « Si donc vous, tout mauvais que vous êtes, savez donner de bonnes choses à vos enfants, combien plus votre Père qui est dans les cieux donnera-t-il de bonnes choses à ceux qui le prient, c'est-à-dire, comme explique s. Luc, cet Esprit-Saint qui s'écoule en eux à mesure qu'ils prient, pour les rendre semblables au Père ! C'est en la bonté qu'on a foi, c'est la bonté qui se donne. Comment cela se concilie-t-il avec l'immutabilité de Dieu ? Assurément il est immuable, mais son dessein immuable n'a pas été pris sans le conseil de sa Bonté.

Expulsion d'un démon. Calomnie des Pharisiens (164-167)[1].
Lc., xi, 14-26; xii, 10; Mc., iii, 22-30; Mt., xii, 22-32; 43-45.

L'instruction sur la prière fut interrompue par l'arrivée d'un groupe. On amenait à Jésus un homme à la fois muet et aveugle. La cécité ne semble pas avoir jamais été attribuée à une influence démoniaque. Aussi s. Matthieu dit que Jésus guérit cet homme[2], dont la vue redevint saine. En même temps il chassa le démon, qui d'après s. Luc était cause du mutisme[3]. On voit donc ici, plus clairement que pour l'épileptique, un cas où la maladie et la possession affectaient la même personne. Les Scribes qui étaient descendus de Jérusalem[4], loin d'être reconnaissants de cette faveur insigne, en profitèrent pour affirmer de nouveau ce qu'ils venaient de dire méchamment à la fête des Tabernacles, que Jésus était possédé du démon. Ce démon, disent-ils maintenant, est Béelzeboul, le prince des démons, et c'est ce qui lui donne le pouvoir de chasser les démons, obligés d'obéir à leur maître.

L'injure déjà atroce dans une discussion passionnée, était froidement venimeuse en réponse à un acte de bonté. Ils ne disent pas Satan, l'adversaire, nom qui avait une certaine grandeur, mais Béelzeboul, pour exprimer leur mépris. C'était en effet un nom de leur fabrique, avec la subtilité malicieuse de gens habitués à peser les syllabes. Baal ou Béelzeboub[5], le dieu d'Accaron, était prononcé Béelzeboul, avec le sens de « dieu du fumier » dans l'araméen qu'on parlait alors. Le sobriquet injurieux du prince des démons retombait sur Jésus.

1. Dans la synopse, le n° 163 contient deux miracles rapportés par Mt. en Galilée. Ce sont deux traits de la bonté du Sauveur, mais il n'y a pas lieu de les commenter spécialement, car les mêmes traits se rencontrent, ici et au n° 223.

2. Mt., xii, 22.

3. Lc., xi, 14.

4. Trait de Mc., iii, 22, qui est un précieux raccord avec Jo. quoique Mc. semble avoir placé l'épisode beaucoup plus tôt.

5. Le dieu des mouches, ou d'un lieu nommé Zeboub. Probablement il y avait encore un jeu de mots dans le choix du dieu des mouches pour Satan ; Seigneur des mouches signifiait en araméen : Seigneur de l'hostilité.

Une attaque aussi violente, autorisée par la personnalité des docteurs, était de nature à détourner de Jésus des volontés bien disposées. C'est avec les Scribes eux-mêmes qu'il fallait s'en expliquer. Il les appelle et leur demande vivement, en nommant Satan par son nom : « Comment Satan peut-il chasser Satan [1] ? » Les choses se passent-elles ainsi dans l'ordre politique ou social? Toute division y est une cause de ruine : quand un royaume est en proie aux guerres civiles, quand les membres d'une famille sont divisés [2], c'en est fait de ce royaume et de cette maison. Vous supposez que Satan chasse Satan, qu'il prend parti contre lui-même : ce serait de sa part préparer la fin de sa domination. Si on le croit vaincu, il l'est déjà, car son empire vient de son prestige et de la crainte qu'il inspire.

Jusqu'à ce moment les Juifs n'en doutaient pas. Ils attachaient une grande importance aux exorcismes. Expulser Béelzeboul était un triomphe. Les Scribes vont-ils prétendre que leurs disciples se trompent en cela? Ce qu'ils diront pour se justifier sera la condamnation de leur calomnie contre Jésus. Il n'y a que deux pouvoirs : le règne de Dieu et la tyrannie de Satan. On ne peut abattre Satan que par la puissance ou dans l'Esprit de Dieu. — Si Jésus chasse tant de démons, et sans exorcismes compliqués, c'est donc que Dieu agit en lui avec plus d'empire et que son règne est déjà commencé. Et en effet, si Satan se laisse pour ainsi dire défaire en détail, si on lui arrache ses conquêtes, si on le chasse des lieux où il était installé, c'est donc qu'il est déjà vaincu. Jésus le rend sensible par un exemple très simple, tiré encore de l'ordre de la nature : « Comment un adversaire pourrait-il entrer dans la maison de l'homme fort et piller ses meubles, si d'abord il n'a enchaîné le fort? Alors seulement il mettra sa maison au pillage [3]. » Déjà donc Satan est vaincu, par le dessein de Dieu qui a envoyé son Fils dans le monde. Il ne faut plus que poursuivre cette

1. Mc., III, 23.
2. Lc. a ramené les deux comparaisons à l'image d'un royaume dévasté et où les maisons tombent les unes sur les autres.
3. Mt., XII, 29. La tournure de Mt. est plus vive et probablement plus originale que celle de Mc.; Lc. a stylisé.

défaite. La mission des soixante-douze disciples avait été un moment important de cette campagne, quand Satan tombait du ciel comme un éclair [1]. La lutte est engagée; il faut prendre parti. Le Maître avait recommandé à ses disciples l'indulgence envers ceux qui se permettaient d'invoquer son nom dans leurs exorcismes sans s'être mis au préalable à sa suite [2]. Mais combien différente est l'attitude des Scribes! De ceux-là on peut bien dire : « Qui n'est pas avec moi est contre moi. » Et ne pas se joindre à Jésus pour acquérir avec lui, c'est dissiper [3].

Après cet avertissement qui pouvait s'appliquer à d'autres circonstances, Jésus indique avec force la gravité extrême de l'attitude que viennent de prendre les Scribes. « En vérité, je vous le dis, tout sera pardonné aux enfants des hommes, les péchés et les blasphèmes, tant qu'ils en diront; mais celui qui blasphème contre l'Esprit-Saint n'a jamais de rémission, étant coupable d'une transgression éternelle [4]. » Paroles mystérieuses, qu'on ne sait comment expliquer!

Si Jésus avait eu l'intention de dire : tous les péchés sont rémissibles sauf le péché contre le Saint-Esprit, pourquoi n'aurait-il pas employé cette formule si simple? C'est celle à laquelle on est tenté d'aboutir par l'habitude d'une logique catégorique, alors que la pensée de Jésus, beaucoup plus nuancée, a en vue la disposition de l'âme envers Dieu. Il affirme que tous les péchés sont remis, même tous les blasphèmes : il y a donc une sorte de paradoxe à faire ensuite exception pour un seul, et cela invite l'auditeur à réfléchir. Tous les péchés sont remis : sans doute, à la condition que le coupable implore son pardon. Aucun israélite ne pouvait douter de cette nécessité de la pénitence. Si donc un péché n'est jamais remis, ne serait-ce pas parce que, en vertu de sa nature propre, et tant qu'il dure, il exclut la pénitence? C'est ainsi que l'entend l'Église, et c'est bien le sens

1. Lc., x, 18.
2. Mc., ix, 38-40; Lc., ix, 49-50.
3. Mt., xii, 30; Lc., xi, 23. Il se peut d'ailleurs que cette parole ait été prononcée dans une autre circonstance. Elle est absente de Mc. et ne découle pas des faits.
4. Mc., iii, 28 s.

du texte. Car ce péché, c'est le fait de celui qui blasphème contre le Saint-Esprit, l'offense directe et voulue qui se déclare hostile, qui rompt tous les liens. Or l'Esprit-Saint ne représente pas ici autant la troisième personne de la Sainte Trinité, que l'attribut de Dieu qui pardonne. Quand le psalmiste supplie Dieu de lui remettre son péché, il lui dit : « Ne me rejette pas de ta face, ne me retire pas ton Esprit-Saint [1]. » Tant qu'il n'a pas blasphémé la miséricorde, même pécheur, il n'a pas répudié tout contact avec l'Esprit-Saint qui purifie du péché. Aussi Jean-Baptiste avait désigné le Baptême de Jésus, qui devrait remettre réellement les péchés, comme le baptême dans l'Esprit-Saint. Celui qui le blasphème ne veut donc pas être pardonné, et, comme dit s. Marc, « il est coupable d'un péché éternel », ce qui veut dire : il est engagé pour toujours, il est responsable à jamais du blasphème où il s'est ancré. C'est à cause de cette disposition que le péché ne sera jamais pardonné : il ne peut pas l'être; si le pécheur a recours à la bonté, il cesse de blasphémer l'Esprit-Saint. Donc les Scribes eux-mêmes, après leur injure grossière, auraient pu obtenir leur pardon. Cependant c'est bien à cause de leur aveuglement volontaire, et du danger d'impénitence qui les menaçait, que Jésus leur adresse cet avis, car s. Marc ajoute : « parce qu'ils disaient : il a un esprit impur ». Attribuer au chef des démons, l'esprit impur par excellence, l'œuvre de l'Esprit-Saint, cause de toute pureté, source de pardon et de vie, c'était blasphémer l'Esprit-Saint, se mettre en dehors de la sphère du pardon. Jésus tint même à dire aux Scribes [2] que Dieu était disposé à pardonner les propos contre le Fils de l'homme, c'est-à-dire contre lui, envoyé par le Père pour obtenir aux hommes leur pardon par le sacrifice de sa vie. N'était-ce pas se mettre hors de la voie du salut, s'exposer à la mort éternelle? S. Paul en était là, et pourtant il devint un apôtre. D'autres l'imiteront, pourvu qu'ils ne s'obstinent pas à méconnaître, à blasphémer le privilège divin de la miséricorde!

1. Ps., LI, 13 (héb.).
2. Seulement dans Mt. et dans Lc., mais il n'y a aucune raison de douter de l'authenticité de cette parole. Qui eût osé l'ajouter?

Mettant à profit le saisissement qu'avait causé l'expulsion des démons, Jésus se sert des audacieuses pratiques des esprits mauvais pour donner à ceux qui l'entouraient le plus utile enseignement. On ne saurait trop le redire, le grand obstacle à la prédication du règne de Dieu, tel que Jésus l'annonçait, c'était l'orgueil des chefs religieux, un sentiment de satisfaction d'eux-mêmes, de contentement de leur situation morale, tout à fait opposé à l'esprit de pénitence, préambule obligé du règne de Dieu. Jésus était venu apporter le pardon, mais il fallait le demander et avant tout se sentir coupable. Les Juifs, eux, se sentaient supérieurs aux gentils, étant installés dans la maison de Dieu purifiée des fautes anciennes, ornée des faveurs divines.

Or ils auraient dû savoir que l'ennemi du genre humain ne désarme jamais. Chassé, il revient à la charge, et la défaite est ensuite plus lamentable. Le maître aurait pu tirer sa comparaison de ce qui se passe entre les hommes, lorsqu'un peuple, d'abord vaincu, s'entraîne avec résolution et triomphe d'un adversaire amolli, trop confiant dans ses propres forces.

Mais il préfère mettre en scène un esprit du mal, qui se serait installé chez un homme par le fait de la possession. Cet état, en lui-même, n'implique pas que le possédé soit coupable. On ne verra donc pas dans ce qui suit la description du pécheur réconcilié par la pénitence, enrichi par la grâce, et qui retomberait par sa faute dans des rechutes plus graves. Le Sauveur appelle plutôt l'attention sur l'indomptable énergie d'un adversaire que rien ne déconcerte. Expulsé d'une maison où il était bien, il est réduit à s'enfuir dans les lieux arides, c'est-à-dire dans ce désert de Juda que les auditeurs avaient probablement sous les yeux. Il n'y découvre aucun abri confortable. Mû par le désir de retrouver ses aises, il revient, épie, se rend compte que la maison qu'il avait laissée dans le désordre a été balayée, mise en bon état; elle est libre. Mais il lui faut du renfort. Il va chercher sept drôles pires que lui, et ils s'installent en maîtres. Le pauvre possédé, représenté par la maison, a plus à souffrir qu'avant.

Ainsi, conclut s. Matthieu, en sera-t-il de cette génération

coupable. En ce moment même, Satan, irrité de la victoire que Jésus remportait sur lui, livrait un dernier assaut à cette maison d'Israël, qui lui avait échappé, du moins en comparaison de son empire sur le paganisme. Parce qu'elle ne voulait pas voir le danger et faire pénitence, son sort serait pire qu'auparavant. Elle avait éprouvé, à la voix des prophètes, de l'horreur pour les antiques idolâtries; endormie dans une fausse sécurité par ses docteurs, elle ne serait même pas réveillée de sa léthargie spirituelle par le coup de tonnerre du châtiment.

Heureuse la mère de Jésus! (168).

Lc., xi, 27-28.

Tout cela était triste et sombre; voici un rayon de soleil. Les femmes prennent plus hardiment le parti de ceux qui sont outragés. Leur cœur les y invite, et elles ont leur franc-parler. L'une d'elles admire le calme de Jésus, le sang-froid de ses réponses, une parole qui domine de si haut la situation et qui ne menace que pour convertir. Naïvement elle pense qu'elle serait honorée d'être la mère d'un tel fils, qui pourrait bien être le Messie. Elle s'écrie : « Heureux le sein qui vous a porté, et les mamelles qui vous ont allaité! » Mais Jésus, empressé de détourner l'attention de lui pour la concentrer sur l'objet de sa mission : « Bien mieux heureux ceux qui écoutent la parole de Dieu et la mettent en pratique! »

Il ne refuse pas la félicitation adressée à sa mère; il y associe tous ceux qui ont bonne volonté. L'Église a repris à son compte la parole de cette femme : en parlant de la mère de Jésus, elle dit : « la bienheureuse Vierge Marie ». Elle aussi la juge moins heureuse d'avoir enfanté Jésus selon la chair que d'avoir été la vierge fidèle, avec la sainteté ineffable qui convenait à la Mère de Dieu.

Jésus lui-même est un signe (169).

Lc., xi, 29-32; Mt., xii, 38-42.

Insensiblement un grand nombre de personnes étaient

venues se grouper autour de Jésus et de ses adversaires. Les plus acharnés avaient été réduits au silence, leur défaite étant achevée par l'intervention de la femme inconnue, donnant si franchement raison au Maître calomnié. Une parole vive et spontanée plaît au peuple. L'atmosphère était donc détendue. Cependant quelques-uns des Scribes, moins passionnés, mais se posant toujours en juges de la mission de Jésus, lui demandèrent de nouveau[1] d'en faire la preuve en donnant un signe dans le ciel. C'est ainsi que Samuel avait déchaîné le tonnerre et la pluie au temps de la moisson des blés[2], et qu'Élie avait fait tomber le feu du ciel[3], puis imposé une sécheresse de trois ans terminée à sa prière[4]. La première fois, Jésus avait nettement refusé ce signe du ciel. Sa résolution n'est pas changée. Il veut seulement expliquer plus clairement à cette génération insatiable que ses paroles et ses miracles sont un signe suffisant, et qu'elle est gravement coupable de fermer obstinément son cœur. Voir dans ces miracles, spécialement dans l'expulsion des démons, une action diabolique, c'était dépasser les limites ordinaires de la malice humaine. Mais il faudrait encore rendre compte au jour du jugement de n'avoir pas vu un signe divin dans cette existence toute divine[5]. C'est ainsi que Jonas avait été un signe pour les Ninivites, et ces idolâtres avaient fait pénitence, se montrant dociles à sa prédication. Et pourtant celui qui parlait ici, en pleine terre d'Israël, était plus grand que Jonas. La reine de Saba des extrémités de la terre était accourue, sur la simple réputation de Salomon, pour rendre hommage à sa sagesse. Et celui qui parlait devant eux était plus sage que Salomon. Mais ils demeuraient sourds aux paroles de vie, ils fermaient les yeux à l'évidence des miracles, et il

1. Voir plus haut, p. 241.
2. I Rois, XII, 16 ss.
3. III Rois, XVIII, 38.
4. III Rois, XVII, 1; XVIII, 45.
5. S. Matthieu insiste sur ce trait de ressemblance entre Jonas et Jésus que Jonas est resté trois jours et trois nuits dans le ventre du poisson, et qu'il en sera de même de Jésus dans le sein de la terre. Mais ce n'est pas en cela que consiste le signe dont Jésus parle en ce moment, puisque celui-ci est déjà donné et devrait être compris. Plus tard la résurrection devait être le signe par excellence, et c'est sans doute pour cela que Mt. le met en relief.

leur fallait des signes à leur choix. C'était déjà la sommation faite à Dieu d'opérer un miracle devant les cinq classes de l'Institut. Or il les opère par bonté, et pour éclairer les âmes de bonne volonté; il n'accepte pas de comparaître devant un tribunal d'experts.

Comment on peut recevoir la lumière qu'est Jésus (170).

Lc., XI, 33-36; Mt., V, 14-16; VI, 22-23.

Ainsi le véritable signe était donné. Mais on ne voulait pas le comprendre. Lorsque Dieu avait envoyé dans le monde cette lumière qu'était Jésus, ce n'était certes pas pour la mettre sous le boisseau, mais sur le chandelier, afin qu'elle éclairât tout homme entrant dans le monde. Pourquoi donc ne la voyait-on pas? C'est qu'il ne suffit pas que la lumière brille, il faut encore que l'œil soit bien disposé! Si l'œil est bon, tout le corps jouit par lui de la lumière, s'il est en mauvais état, l'homme se croit dans les ténèbres. Tel était l'état des Pharisiens, mal disposés envers la lumière, et Jésus leur demande d'y réfléchir en soulignant la cause de leur erreur. Croyant avoir en eux la lumière, ils fermaient les yeux à la vraie lumière, et demeuraient dans l'obscurité. Ainsi, par des comparaisons familières, sur les confins indécis des choses sensibles et des réalités spirituelles, avec un jour ouvert sur les desseins de Dieu, Jésus proposait cette doctrine mystique que s. Jean a conservée sous des formules plus précises. Jésus est la lumière, mais une lumière qu'il faut d'abord désirer, une lumière qui grandit à mesure que l'homme se dépouille d'une fausse science et s'offre à ses rayons, tandis qu'elle est cachée aux superbes.

Ce qui est vrai essentiellement de Jésus l'est aussi de ses disciples. Il est la lumière du monde, ils sont aussi la lumière.

Jésus a affirmé plus clairement le premier point dans s. Jean[1], le second dans s. Matthieu[2]. Mais comment les

1. Jo., VIII, 12.
2. Mt., V, 14.

disciples ont-ils reçu cette lumière qui ne leur appartient point en propre, si ce n'est, comme l'explique s. Luc, en ouvrant les yeux à la lumière qu'est Jésus, tandis que d'autres se cantonnent dans leurs ténèbres[1] ? C'est ainsi que ces notions de lumière et de ténèbres, qu'on dit propres à s. Jean, sont sorties de Jésus, par un rayonnement aux couleurs variées qui se ramène aisément à l'unité primitive. Dans le cas présent, s. Matthieu s'arrête à l'avertissement mélancolique qui est comme un gémissement de Jésus : « Si donc la lumière qui est en toi est ténèbres, quelles ténèbres[2] ! »

Mais s. Luc envisage l'aspect joyeux : « Si donc ton corps entier est éclairé, n'ayant aucune partie ténébreuse, combien sera-t-il éclairé tout entier lorsque la lampe par son éclair t'illuminera[3] ! »

S. Jean, parlant, comme nous croyons, en son nom propre, mais sûr de reproduire l'enseignement de Jésus, a tout résumé dans cette synthèse[4] : « La lumière est venue dans le monde, et les hommes ont préféré les ténèbres à la lumière, car leurs œuvres étaient mauvaises. Car quiconque fait le mal hait la lumière, et ne vient pas à la lumière, afin que ses œuvres ne soient pas connues pour ce qu'elles valent; mais celui qui pratique la vérité vient à la lumière, de façon que ses œuvres soient manifestées comme faites en Dieu. » Ainsi nous confessons ne point savoir exactement dans quelles circonstances ni même dans quel enchaînement précis Jésus a donné cet enseignement sur la lumière; mais nous en voyons le rayonnement et aussi le reflet.

Les Pharisiens et les docteurs de la Loi (171-172).

Lc., XI, 37-48; 52-54; Mt., XXIII.

Le fait le plus saillant du ministère de Jésus, celui qui causa sa condamnation, c'est la divergence de son enseignement avec celui des Docteurs de la Loi qui appartenaient

1. Lc., XI, 33-36.
2. Mt., VI, 23.
3. Lc., XI, 36.
4. Jo., III, 19-21. (N° 31 de la synopse).

au parti des Pharisiens. Déjà, dans son discours inaugural, il avait clairement marqué sa voie sur un autre plan que le leur. Il n'était pas des leurs, ils s'en rendirent compte aussitôt. Pour mieux s'en assurer, ils l'épièrent, lui tendirent des pièges, essayèrent de le compromettre, de s'emparer de lui, de le faire lapider par surprise, ils poussèrent la haine jusqu'à le traiter de suppôt de Satan, alors qu'il travaillait au règne de Dieu dont ils se croyaient les représentants autorisés.

Assurément vis-à-vis d'eux Jésus était en état de légitime défense, et il avait bien le droit de les attaquer à son tour. Mais loin de nous la pensée d'attribuer ce mobile aux avertissements sévères qu'il adresse aux Pharisiens! Étant la lumière, il devait se distinguer des ténèbres, et puisque les Pharisiens prétendaient adorer le vrai Dieu qui était leur Père, montrer comment leur religion envers ce Dieu différait de la sienne. Il devait, dirions-nous, cette explication à ceux que ses adversaires détournaient de la voie qui mène à Dieu par l'amour. Le sentiment religieux des Pharisiens n'était guère que l'attitude du serviteur qui se contente de faire son service commandé, un service surtout extérieur, sans s'attacher à son maître. Et au lieu de témoigner de la charité aux ignorants qu'ils méprisaient, ils prétendaient s'acquitter de leur devoir envers eux en les assujettissant plus strictement au même service. Jésus désirait passionnément les éclairer, mais sa largeur de cœur leur paraissait incompatible avec cette science précieuse, qui leur avait coûté tant de veilles à scruter les textes, tant d'attention à recueillir auprès des maîtres la tradition héritée de génération en génération toujours plus touffue autour de la Loi. Il fallait la signaler comme une plante parasite qui épuise la sève d'un arbre : plus elle est forte et verdoyante, plus il se dessèche ou se pourrit.

Enfin Jésus était venu pour guérir les pécheurs. Les Pharisiens aussi étaient des pécheurs, mais inguérissables sans l'incision douloureuse et salutaire. Ce serait une erreur d'entendre ses « Malheur à vous! » comme des malédictions ou des imprécations. L'imprécation primitive vouait aux dieux infernaux. Ce n'est pas le sens du terme « malheur

à », non plus que du grec *ouai* ou du latin *vae*. On disait « malheur à moi », pour signifier : « que je suis malheureux de cette circonstance! » C'est une expression de douleur, un gémissement anticipé dans le pressentiment du coup qui menace. Si le malheur d'un autre est mérité, le blâme se mêle le plus souvent à la tristesse qui naît de l'appréhension du châtiment; pourtant un ami prévient d'avance le coupable, afin qu'il s'en préserve tandis qu'il est encore temps. Ainsi en usait le prophète Jérémie[1] : « Malheur à toi, Jérusalem; tu restes impure, combien de temps encore? »

Les prophètes avaient toujours employé ce langage sévère. Jésus s'était déjà départi de sa bénignité accoutumée lors de la fête des Tabernacles. Ce même moment est indiqué par s. Luc, et le même milieu, car Jésus était toujours en Judée, où les Scribes se targuaient de plus d'autorité et imposaient plus pesant le joug des observances extérieures surérogatoires. Il a choisi l'occasion d'un repas chez un Pharisien; mais il serait étrange qu'ayant accepté l'invitation, il se soit répandu à table en paroles hostiles. Le repas a donné lieu à la première expression de la divergence. Luc aura mis à la suite six avertissements, trois aux Pharisiens, trois aux docteurs de la Loi. Ce sont deux groupes distincts qui sont visés, et ils ne figuraient pas chacun à son titre autour de la même table. S. Matthieu a renvoyé à plus tard les mêmes paroles, adressées à la fois aux Scribes et aux Pharisiens. Ce qui importe, c'est qu'elles aient été prononcées, et qu'elles aient atteint des plaies qui n'étaient que trop réelles.

Jésus donc terminait à peine son instruction sur la lumière, invisible à ceux qui s'obstinent à rester dans des ténèbres qu'ils prennent pour la vraie lumière parce que c'est la leur, quand un Pharisien l'invita à partager avec lui le repas du matin. Cet homme témoignait sans doute d'une certaine sympathie, puisque Jésus accepta et se mit à table. Mais, attaché aux prescriptions de sa secte, il s'étonna que son hôte ne se fût pas lavé[2] auparavant.

1. XIII, 27.
2. Le terme grec semble indiquer un bain, qui n'était pas prescrit avant chaque repas d'après la coutume la plus stricte. Ce Pharisien s'était-il imaginé

Jésus alors prit la parole, et pour montrer qu'il ne visait pas son amphytrion en particulier, et comme s'il parlait à la cantonade : « Vous les Pharisiens, vous purifiez le dehors de la coupe et du plat, mais votre intérieur est rempli de pillerie et de malveillance... » Puis par une tournure subtile, mettant la charité au-dessus de cette observance, lui attribuant même le mérite de faire pardonner l'injustice et de rendre la pureté : « Toutefois, donnez le contenu en aumônes et voici que tout est pur pour vous. » Cette invitation cordiale montre assez que le Sauveur entend être sévère sans lancer l'anathème. C'est ainsi que Dieu a dit par la bouche d'Isaïe : « Pensez à cela... rebelles, prenez-le à cœur [1] », ou, comme avaient traduit les Septante : « Revenez à moi par le cœur. » Car ce qui manque à ces observants si stricts, qui paient la dîme de la menthe, de la rue et de tous les légumes, c'est la justice ou la sainteté intérieure et l'amour de Dieu. Ce grave reproche, qui comprend tout, Jésus le leur avait déjà adressé à Jérusalem [2] : « Vous n'avez pas l'amour de Dieu en vous-mêmes. » C'est par là qu'il faut commencer, sans négliger le reste. Avec cet amour au cœur, ils ne s'aviseraient pas de rechercher les rangs d'honneur dans les synagogues, de mendier sur les places des saluts auxquels ils répondent par de petits gestes.

Vanité méprisable et qui n'est pas sans danger pour ceux qui les contemplent comme des miroirs de sainteté. Ils sont comme ces tombeaux que rien ne rend suspects; on passe dessus sans les voir, et l'on contracte une impureté. On s'en rapporte à eux; on boit avidement leurs conseils, on se conduit d'après leur pratique... et Dieu n'est pas mieux aimé.

Ces accents véhéments n'atteignaient pas moins les Scribes que les Pharisiens : ils appartenaient au même groupe. Mais ceux du parti qui avaient réputation de doctes commentateurs de la loi étaient plus susceptibles. L'un d'eux

que Jésus était encore plus chatouilleux sur la pureté, d'autant qu'il venait de parler dans un auditoire très mêlé? Ou faut-il entendre ce lavage du simple rinçage des mains?

1. Is., XLVI, 8.

2. Jo., V, 42.

ne voit dans la leçon qu'un outrage, n'étant pas disposé à recevoir une leçon : « Maître, tu nous outrages, nous aussi. » Or ce sont justement les docteurs qui sont les plus coupables, car ils ne se contentent pas d'exposer la Loi ; sous prétexte d'exégèse, ils la créent et ils l'imposent, comme un fardeau qu'on ferait placer sur les épaules d'un autre, sans y toucher du bout du doigt.

Les Scribes méritaient-ils ce reproche? Ne donnaient-ils pas l'exemple des observances les plus minutieuses? — Sans doute, lorsqu'il ne leur coûtait guère, mais les meilleurs d'entre les docteurs savaient que la même casuistique avait à leur gré le secret de dispenser ou de faire peser l'obligation plus lourde.

Lorsqu'ils déclarent qu'on doit être plus sévère pour soi que pour les autres[1], nous rendons hommage à cette protestation tardive, qui condamne elle aussi ce que le Christ a condamné. Mais elle suppose précisément la pratique contraire. Il suffisait pour cela de s'appliquer les solutions indulgentes de Hillel, réservant à autrui les décisions si dures de Chammaï, comme ceux qui ne permettaient pas qu'on guérît le jour de sabbat, et n'hésitaient pas à tirer leur vache de la fosse[2].

Les Docteurs de ce temps, déjà absorbés cependant dans l'étude de la Loi, prêtaient plus d'attention aux prophètes que n'ont fait et ne font leurs successeurs. Ils leur rendaient des honneurs en même temps qu'aux justes, c'est-à-dire aux dépositaires de la Tradition. Aujourd'hui à Jérusalem la visite du tombeau de Siméon le juste est une grande fête nationale. S'il s'agissait de prophètes martyrs, comme le fut Isaïe d'après la Tradition, les docteurs manifestaient hautement leur réprobation contre leurs bourreaux, dont ils prétendaient bien réparer le crime en bâtissant des monu-

1. Talmud de Palestine (*Sota*, III, 19ᵃ, 16) : Rabbi Zeriqa (vers 300) a dit au nom de Rab Houna († 297) : « Celui-là est un rusé impie, qui décide pour lui dans le sens qui allège et pour les autres dans un sens qui surcharge » (Cité par Strack et Billerbeck, t. I, p. 913).

2. La tendance des théologiens chrétiens est sûrement dans l'ordre inverse. Tel moraliste absolument partisan du probabiliorisme ne se fait pas scrupule d'être probabiliste en confessant.

ments aux témoins de Dieu [1]. Nouvelle expression très apparente de leur zèle. Jésus la retourne contre eux. En réparant l'injustice de leurs ancêtres, ils avouaient donc qu'ils étaient de leur race, et leurs protestations n'étaient qu'une démonstration vaine : ils sont aussi les héritiers de l'esprit des meurtriers, puisqu'ils se disposent encore à verser son propre sang : « Et vous, remplissez donc la mesure de vos pères [2] ! »

Enfin, troisième reproche aux docteurs, ils se réservent à eux seuls la science de la Loi. Cette loi de Moïse, le juste orgueil d'Israël, est comme un palais dont ils auraient la clef. Ils empêchent les autres d'entrer, et cependant ils n'entrent pas eux-mêmes au cœur de cette parole de Dieu qui enseigne avant tout à l'aimer : ils restent au dehors, occupés à planter autour de la Loi une haie, qui en préservera la lettre, mais ne permettra pas qu'on en pénètre l esprit. Il va sans dire que les Scribes furent aussi mécontents que les Pharisiens de ces paroles poignantes. Ils n'en furent que plus assidus à poser à Jésus des questions captieuses afin de surprendre quelque imprudence qui permettrait de le mettre en contradiction formelle avec la Loi [3].

Instruction aux disciples sur leur future prédication (173-174).

Lc., XII, 1-12; Mt., X, 24-33; X, 19-20.

Jésus ne s'est pas exposé ouvertement à la colère des Docteurs pour le plaisir de les provoquer. Il lui fallait marquer en quoi son esprit différait du leur. Après avoir

1. Ce trait n'est connu que par l'évangile, surtout Mt., XXIII, 29. Aucun vestige de ces monuments n'a subsisté.

2. Ce dernier trait manque à Luc; on doit le sous-entendre pour résoudre l'énigme. Comme la sépulture est le dernier acte de la mise à mort des prophètes, ainsi les docteurs achèveront l'œuvre de leurs pères meurtriers en mettant Jésus au tombeau. Pour comprendre ils n'avaient qu'à consulter leur haine. D'ailleurs Lc. (XI, 49 ss.) a expliqué la parabole par le fait, dans une allusion aux persécutions des Juifs que nous croyons mieux placée par Mt. dans la dernière semaine.

3. Lc., XI, 53 s. Ce n'est que la conclusion de la controverse (voir Comm. Lc.), trop mise en relief dans la synopse (n° 172) comme un second acte de leur poursuite.

caractérisé leur méthode, il va dire à ses disciples[1] ce qu'il attend d'eux, appelés à être les maîtres d'une doctrine ancienne dans ses principes, mais complétée par lui et enseignée avec un esprit nouveau. Peut-être avait-on ouï parler de la dénonciation ouverte des louches pratiques des docteurs, car une foule énorme s'était assemblée. Pendant qu'on se disputait les premières places auprès du Maître, il trouva le moyen de s'isoler avec ses disciples. Le principe qui domine tout, suggéré par la circonstance, c'est qu'ils devront se défaire du levain des Pharisiens, c'est-à-dire de cette méthode de dissimulation qui ne dit au peuple que ce qu'on veut bien.

Actuellement, Jésus est encore obligé à certains ménagements; il parle pour ainsi dire à l'oreille et dans l'obscurité : à plus forte raison les disciples, allant prêcher dans les maisons, n'avaient pas à en dire plus que leur Maître. Quel disciple oserait se flatter d'agir autrement? Mais le moment viendra où tout sera révélé. La doctrine de Jésus n'a pas deux sens, un pour ceux qui sont au courant, sous la condition du secret, l'autre pour le brave monde : non, ce que Jésus dit maintenant à ses disciples devra être prêché sur les toits. Si le Maître est mal jugé, s'il est exposé aux persécutions et à la mort, il en sera de même de ses disciples. Qu'ils ne craignent pas ceux qui ne peuvent tuer que le corps, non pas l'âme, mais seulement celui qui peut jeter le corps et l'âme dans la géhenne.

Et voici trois admirables motifs de confiance, qui mettent en lumière, sans aucun éclat métaphysique, les attributs du Père, du Fils et de l'Esprit. « Est-ce que deux passereaux ne se vendent pas pour un as? Et aucun d'entre eux ne tombe à terre sans l'assentiment de votre Père. Ne craignez donc pas; vous valez mieux que beaucoup de passereaux. » Et enfin, s'il plaît au Père qui connaît le nombre de vos cheveux que vous tombiez victimes de la méchanceté,

1. Ce discours est placé par Mt., x, dans le cadre d'une mission des disciples, mais plusieurs traits dépassent évidemment la perspective présente et envisagent un lointain avenir. C'est précisément le sens du discours dans Luc. L'étonnant est qu'il le fasse adresser aux disciples quand une si grande foule s'est rassemblée : dans sa pensée le groupe choisi a donc pu s'isoler quelque peu.

après m'avoir confessé devant les hommes, comme le passereau qui se laisse choir à terre pour mourir, à mon tour, moi le Fils de Dieu, je vous confesserai devant mon Père qui est dans les cieux.

Seront-ils donc abandonnés à eux-mêmes dans l'épreuve? Les disciples, Galiléens, apppartenaient à une race vaillante et généreuse. Ce n'était pas la mort qui les effrayait le plus. Mais comparaître devant des juges retors, si versés dans cette science du livre, dont ils savent à peine le premier mot que leur ont appris les docteurs dans les synagogues... il y avait de quoi perdre contenance. Dans toutes les altercations, ils gardaient le silence, laissant le Maître les défendre et se défendre. Comment feront-ils quand il ne sera plus là? Ils auront le secours de l'Esprit-Saint : « Quand ils vous livreront, ne vous perdez pas en réflexions sur la manière de parler ni sur ce que vous devrez dire : ce que vous aurez à dire vous sera donné dans ce moment-là ; car ce n'est pas vous qui parlerez, mais l'Esprit de votre Père parlant en vous[1]. »

Et c'est bien l'accent de l'Esprit de Dieu que les âmes de bonne volonté ont reconnu dans la confession des Apôtres et des martyrs. Ce n'était plus l'écriture d'un livre, sacré, mais glosé, sollicité, mis à mal par la subtilité au service du parti pris, méconnaissable derrière cette superfétation qui étouffait sa simplicité et sa grandeur. C'était la parole sincère d'hommes qui ne craignaient que Dieu, prêts à affronter la mort à la suite de son Fils et par amour pour lui, parlant à tous le même langage, avec la cordialité sympathique de l'esprit de charité. Ce fut l'évangile.

Ne pas s'attacher aux biens du monde (175).

Lc., xii, 13-21.

Cependant la foule avait réussi à se grouper autour du Maître dans un certain ordre. Du moins quelqu'un put-il se présenter et recourir à lui pour régler un différent qu'il

1. Nous suivons l'ordre de Lc., avec les paroles de Mt., x, 28, 29, 30, 31, 32, 19, 20.

avait avec son frère : « Maître, dis à mon frère de partager avec moi l'héritage. » Si cet homme avait paru à Jésus apte à la perfection, il lui aurait plutôt dit : « Donne-lui joyeusement ta part, et suis-moi. » Mais il n'entend pas supprimer parmi les hommes l'exercice du droit de propriété. Ils devraient seulement comprendre qu'il n'en est pas chargé. Ce n'est pas sa mission. Sa mission est de prêcher le détachement des biens du monde. Il répond donc : « O homme! Qui m'a établi pour être votre juge ou faire vos partages? »

Et il proposa une parabole : Un homme déjà riche fit une récolte exceptionnellement abondante. Dans un pays qui exporte peu et quand le revenu peut être plus que doublé par l'heureuse répartition des pluies, une trop bonne aubaine devient gênante. Peut-être aussi notre homme avait-il fait des dépenses pour défricher son sol, le façonner, et pouvait-il prévoir de nombreuses années de richesse? Il démolit donc les abris où il rentrait son grain pour en construire de plus vastes, et près de lui il mettra tout ce qu'il a de plus cher, jarres pour le vin, bahuts pour son linge, sa vaisselle, son argent. Alors s'adressant à cette partie de lui-même qui jouit des choses de la terre, et qu'il prend pour son âme, il lui dit : Mon âme, mange, bois, prends du bon temps, tu as de quoi pour longtemps. — La nuit vient; il ne distingue même plus ses coffres, la joie de ses yeux ; il est seul. Dieu s'adresse à son âme, la vraie, cette âme immortelle à laquelle il ne pensait pas et qu'on va lui redemander, pour la juger sans doute. Et voilà anéantis pour lui ces biens qu'il s'était assurés : à qui iront-ils? Trop sûr de vivre pour avoir fait un testament, il les aura peut-être accumulés pour un héritier qu'il déteste; — en tout cas ils iront à un autre. — Voilà donc le sort de ceux qui amassent dans la seule vue de jouir des choses de la terre, oubliant que leur âme est à Dieu.

Que les richesses échappent aux doigts glacés des morts, c'est un thème banal, cher aux moralistes et aux satiriques. Mais aucun d'eux n'a éprouvé cette émotion de la perte d'une âme qui s'est abaissée au niveau de l'or. Jésus seul

1. Lc., xii, 14.

a fait entendre cette parole intérieure dans la nuit, suprême avertissement de Dieu à un homme qui va se perdre et qui peut encore être sauvé.

S'abandonner pour les besoins de la vie à la divine Providence (176-177).

Lc., XII, 22-34; Mt., VI, 25-34; 19-21.

Après cette sorte d'intermède, Jésus revient à ses disciples. Luc ne nous dit pas comment le groupe des intimes s'est reformé. Le cadre de ces avis est assez souple. Cependant on les comprend mieux comme une suite de l'instruction sur la prédication future de l'évangile. Car de simples fidèles obligés de s'assurer par leur travail la nourriture et le vêtement, ne sauraient les prendre à la lettre comme un ordre. Ils sont au contraire d'une vérité très exacte pour ceux qui, plaçant la pauvreté à la base de leur action apostolique, doivent vraiment s'en rapporter à Dieu du soin de les nourrir et de les vêtir. D'ailleurs si dans un état de dépouillement volontaire ceux-ci les lisent avec confiance d'abord, avec gratitude ensuite, et toujours avec délices, tous les chrétiens doivent se pénétrer de leur esprit : « Regardez les oiseaux du ciel, car ils ne sèment pas, ils ne moissonnent pas et ils n'amassent pas dans des greniers » — comme ce riche insensé, — « et votre Père céleste les nourrit... Observez les lis des champs, comment ils croissent; ils ne peinent pas et ne filent pas. Or je vous dis que Salomon lui-même dans toute sa gloire n'était pas vêtu comme l'un d'entre eux[1] ». — Quelle âme d'artiste a mieux goûté la nature? Mais ce qui le ravit, c'est la Providence du Père.

Et cette indulgente ironie : « Ne soyez donc pas inquiets, disant : Que mangerons-nous? ou : Que boirons-nous? ou : De quoi serons-nous vêtus? Et en effet les gentils recherchent toutes ces choses, mais votre Père céleste sait que vous avez besoin de tout cela. »

Et cette compassion pour la race chagrine des mortels

1. Mt., VI, 25 ss.

que torture le souci de l'avenir : « Ne soyez donc pas inquiets pour le lendemain, car le lendemain aura ses inquiétudes à lui; à chaque jour suffit son mal. »

Vous donc qui ne renoncez pas aux biens de la terre, travaillez pour acquérir, mais sans sollicitude excessive, puisque « à chaque jour suffit son mal[1] ». Mais vous qui avez consenti à suivre Jésus pour prêcher ensuite le règne de Dieu, « vendez ce que vous avez et faites l'aumône[2] ». Tous, dégagez vos âmes de l'affection à des biens périssables, amassez-vous des trésors dans le ciel : « car là où est votre trésor, là aussi sera votre cœur[3] ».

Se tenir prêt pour l'arrivée du Maître (178-179).

Lc., XII, 35-48; Mc., XIII, 33-37; Mt., XXIV, 43-51.

Depuis que Jésus a quitté les Pharisiens, tout ce qu'il a dit, malgré la diversité des applications, est régi par la prédominance de l'âme, et tout ce qui regarde l'âme a trait à son salut. Il est sage d'exposer sa vie pour la sauver, insensé au contraire de l'avilir dans la jouissance des biens de la terre, car les soins les plus urgents ne doivent pas détourner de la recherche du royaume de Dieu. Et cependant tout serait inutile si au dernier moment l'homme se relâchait de sa fidélité. S'il n'a pas le courage de veiller, il est perdu.

C'est ce que Jésus exprime tout d'abord par le tableau de la fidélité, et de la récompense vraiment inouïe qui la couronne.

Un maître s'est fait attendre; il était à une noce, retenu par conséquent jusqu'à une heure avancée. Les serviteurs veillaient, tenant les lampes allumées, et quand il a heurté à la porte, ils lui ont ouvert aussitôt, prêts à le conduire chez lui à la lumière. Mais lui, ravi de ce zèle, les fera mettre à table, se ceindra et les servira. Hyperbole

1. Cela paraît être le sens de Mt., car le discours inaugural parle de la perfection chrétienne.
2. C'est le texte exprès de Lc., XII, 32, adressé à de futurs apôtres.
3. Principe commun aux deux évangélistes, soit au début (Mt.) soit à la fin (Lc.).

si l'on s'en tient aux usages, mais propre à indiquer une condescendance infinie de la part de Dieu, car on comprend que c'est lui qui va frapper à la porte. Les choses se passeront de la même façon pour le monde entier à l'avènement du Sauveur[1], mais ici le sort de chaque âme est en jeu, comme dans le cas du riche insensé; l'arrivée du maître, c'est le moment qu'attend le bon serviteur, et c'est le Fils de l'homme qui vient, qui le fait asseoir à son banquet.

La même image, retournée en quelque sorte, exprime encore mieux comment cette venue peut être inattendue et subite. Le maître avait eu soin de laisser entendre qu'il tarderait. Mais le voleur ne prévient pas. Si seulement le maître de la maison soupçonnait son dessein, quelle ne serait pas sa vigilance! Tellement inattendue est souvent l'arrivée de Dieu qu'on ne peut la comparer qu'à celle du voleur qui a pris toutes ses mesures pour surprendre.

Alors Pierre intervient. C'est le seul cas où nous le retrouvions dans tout ce voyage en Judée. Il demande si Jésus parle seulement pour ses disciples ou pour tout le monde? Précédemment Jésus s'adressait au petit troupeau[2] et lui conseillait un détachement réel de tous les biens. Cela ne s'appliquait qu'aux amis les plus intimes. Mais ce conseil de veiller importe à chacun, et pourtant le Maître a mis en scène des serviteurs, gardiens de la maison. Qu'en est-il des autres?

C'est bien en effet à des serviteurs que Jésus prescrit cette vigilance dont le sort de l'âme dépend. Mais tous ceux qui sont dans le monde sont dans sa maison; il est le Seigneur. D'ailleurs ce qui compte à ses yeux ce n'est pas la simple attente d'un Maître dont l'arrivée est inévitable; c'est la fidélité à ce maître, fidélité qui ne doit se relâcher jamais, n'étant jamais à l'abri d'une surprise. Personne n'est garanti contre le jugement : plus la confiance du maître aura été entière, plus aussi la récompense sera large, mais plus aussi le châtiment sera terrible.

1. C'est pourquoi Mt. a pu placer XXIV, 43-50 à la fin d'un discours sur la parousie; de même pour Mc., XIII, 33-37.
2. Lc., XII, 32.

Voici d'abord un serviteur, qui est plutôt l'intendant, établi sur tous les autres domestiques, investi de telles prérogatives qu'on a voulu voir en lui un type de Pierre lui-même, chef de l'Église. Mais il est peu probable que Jésus ait entendu sortir des termes de la parabole en faisant une application personnelle à Pierre. L'avis est donné à quiconque est au premier rang. S'il est fidèle, il sera établi sur tout ce qui appartient au maître. Mais si cet intendant qui n'est en somme qu'un serviteur se dit : « Mon maître tarde à revenir; et s'il se met à battre les serviteurs et les servantes, et à manger et à boire jusqu'à s'enivrer, le maître de ce serviteur viendra au jour où il ne s'y attend pas et à l'heure qu'il ne sait pas, et il le jettera parmi les infidèles[1]. »

D'autres serviteurs, moins aimés et moins honorés, mais qui cependant auront reçu avis de sa volonté et qui n'en auront pas tenu compte, seront punis et battus sévèrement. Enfin ceux auxquels le maître n'a donné aucune consigne et qui se seront mal conduits, subiront une peine plus légère. Pierre sait maintenant ce qu'il voulait savoir : « On exigera beaucoup de tous ceux à qui il a été donné beaucoup[2] »; les autres rendront plus facilement leurs comptes.

Nous venons de voir Pierre solliciter une explication, comme il faisait en Galilée. S'il n'apparaît en Judée que dans cette circonstance, serait-ce qu'il avait été obligé de s'éloigner par quelque circonstance que nous ne pouvons même soupçonner? Ne serait-ce pas plutôt que dépaysé dans une région inconnue, manquant de points de repère sur le sol, il ne s'est pas étendu dans sa catéchèse sur cette période de l'enseignement du Sauveur? Luc aura recueilli des renseignements sûrs, mais sans l'aspect de vie que savait imprimer Pierre. Nous sommes donc obligés de supposer nous-mêmes des changements de lieux et des impressions variées dans l'auditoire. C'est un fait qu'après l'instruction fondamentale qui envisage avant tout l'avenir

1. Lc., XII, 45 ss.
2. Lc., XII, 48.

éloigné de l'évangile et les destinées éternelles de l'âme, Luc revient aux questions brûlantes du jour, à l'agitation causée dans les âmes par la prédication de Jésus, aux signes des temps, à la nécessité de faire dès à présent pénitence Comme les discussions avec les Pharisiens avaient eu pour point de départ leurs calomnies après un miracle, il n'est pas téméraire de conjecturer qu'il se produisit alors des mouvements divers, et même des querelles excitées quelque part en Judée entre les partisans de Jésus et ses adversaires.

Jésus signe de contradiction (180).

Lc., xii, 49-53; Mt., x, 34-36.

Jésus était aimé, et ceux qui s'attachaient à lui éprouvaient le désir d'aimer Dieu davantage. Il voyait d'avance le feu nouveau de charité qui devait consumer les cœurs. Il s'écria : « Je suis venu jeter un feu sur la terre, et combien je désire qu'il soit déjà allumé ! » Mais c'est en donnant sa vie pour les hommes qu'il touchera leur cœur; il voudrait que cette heure soit passée, parce que la partie sensible de son âme répugne à tant de souffrances, et parce qu'alors seulement se répandra cette flamme, cette effusion d'amour qu'il souhaite si fort. Il compare sa Passion à un baptême[1] : « Mais je dois recevoir un baptême, et combien je suis angoissé, jusqu'à ce qu'il soit devenu un fait accompli ! » Alors sera-ce du moins la paix? Non, bien au contraire, et c'est aussi sa destinée d'allumer un autre feu de haines et de dissensions : « Croyez-vous que je suis venu donner la paix sur la terre? Non, je vous le dis, mais la dissension. Car désormais dans une seule maison cinq personnes seront divisées, trois contre deux, et deux contre trois; ils seront divisés, le père contre le fils et le fils contre le père... »

Ces paroles sont étonnantes, comme tant d'autres, et leur sens ressort moins des mots que de l'accent. Qui consentirait à prêter à Jésus l'intention de semer la discorde dans les familles? S. Jean ne s'est pas trompé sur son vœu pour

1. Voir Mc., x, 38 (plus bas, p. 414 s.).

l'unité, son suprême désir[1]; et même alors Jésus savait que ses disciples seraient exposés à la haine du monde.

C'est le côté douloureux de sa mission de n'inspirer pas l'amour seulement, mais d'être une occasion pour la haine de se déchaîner. Voilà donc ce qu'il est venu faire! Le feu va s'embraser : a-t-il le droit de se plaindre? Il va au-devant d'une Passion qu'il veut pour le salut du monde, quoiqu'elle le fasse frémir, et après cela les liens si doux de la famille seront rompus... Qui n'eût cru que le Messie serait le prince de la paix? Et voilà son rôle, tel que la malice des hommes le travestit déjà!

S'il était permis de se dérober à l'impression profonde de cette confidence pathétique, où toute l'âme de Jésus proteste contre le sens matériel des paroles, il faudrait rappeler que ce n'est là qu'un aspect de sa mission, tellement affligeant qu'il voile un moment tout le reste : la paix intérieure rendue aux hommes leur réunion dans une société régie par l'amour. Il faut bien noter aussi que ces paroles si évidemment authentiques — qui eût osé risquer ce paradoxe? — sont le démenti le plus décisif à ces critiques qui ne voient dans Jésus que le prophète du règne de Dieu imminent, dans la parfaite innocence, sous le regard du Messie. Ce que Jésus avait déjà annoncé des persécutions qui attendent ses messagers, il l'embrasse d'un coup d'œil sous le côté le plus pénible à son Cœur aimant, une longue suite de dissensions et de querelles. Si du moins elles n'étaient qu'entre ses disciples et ceux du dehors!

Le moment est venu de se réconcilier avec Dieu (181).

Lc., XII, 54-59; Mt., XVI, 2-3; V, 25-26.

Jésus s'était épanché avec ses disciples. A la foule, toujours empressée pour l'entendre, il continue de parler en paraboles qui vont atteindre les esprits par leur évidence familière, et sollicitent d'elles-mêmes une application à ceux qui se croient les maîtres de l'heure. Ceux-ci se rapprochent

1. XVII, 11.

et sont nommés par Luc des hypocrites[1], où l'on reconnaît les Pharisiens et les Sadducéens indiqués par Matthieu[2].

La première parabole n'a pas la même expression dans les deux sources, et il est vraisemblable que Jésus l'a proposée deux fois. Les adversaires de Jésus devraient comprendre que les destinées d'Israël sont en jeu. Aucune époque de son histoire n'a paru plus grosse de conséquences : s'inclinera-t-il devant le Messie, ou commettra-t-il l'irréparable en le rejetant? Et cependant, comme tout le monde, ces hommes doctes savent très bien pronostiquer le temps. Les deux comparaisons ont, chacune à sa manière, une saveur palestinienne. La question vitale dans le pays est de savoir si l'on peut espérer la pluie. D'après s. Luc, quand les nuages viennent du sud-ouest, portés par un vent violent, c'est la pluie. Si le vent souffle du sud-est, il fera chaud[3]. Dans s. Matthieu, le diagnostic est plus subtil, car dans les deux cas le ciel est rouge. Si c'est le soir, beau temps, car c'est l'atmosphère elle-même qui est embrasée par le soleil. Le matin, la rougeur des nuages est un présage de pluie.

Il faut pour avancer ces prévisions une certaine habitude de l'observation : mais pouvait-on se tromper sur la gravité des temps en voyant les Juifs fidèles à la Loi dans une demi-servitude, des Messies sans vocation surgir pour les appeler à la révolte, et Jésus, reconnu par le Baptiste, prêchant la pénitence et le règne de Dieu, répandant partout les miracles?

Si les esprits demeuraient en suspens, tous du moins devaient s'entendre sur la nécessité du secours de Dieu, et par suite sur l'urgence de se réconcilier avec lui. Dans la grande crise nationale, les chefs voulaient-ils l'avoir pour adversaire? Ils prétendaient bien être les représentants de sa cause, et c'est eux qui ne songeaient pas assez à se mettre en règle avec lui par la pénitence. Pourtant dans la conduite de leurs affaires ils ne manquaient pas de prudence. Ils savaient qu'un accord médiocre vaut mieux que le risque d'un procès. Même lorsque l'offense est une offense de sang,

1. Lc., xii, 56.
2. Mt., xvi, 1.
3. Fût-ce à la fin d'octobre, époque de sirocos brûlants.

la famille lésée acceptera peut-être une composition pécuniaire raisonnable. Le juge une fois saisi devra juger selon la rigueur du droit. — Tâche donc de te réconcilier avec ton adversaire même pour une simple dette, de peur qu'il ne te consigne au juge, car il te contraindrait à payer jusqu'au dernier sou !

L'apparition du juge et l'imminence de la condamnation sont ici un trait de lumière. Les Juifs n'ont que le temps de se convertir avant que la procédure du châtiment divin soit commencée[1].

Il faut faire pénitence sans retard (182).

Lc., XIII, 1-9.

Ce fut en ce temps-là qu'on vint annoncer à Jésus que Pilate avait fait massacrer des Galiléens pendant qu'ils offraient des sacrifices dans le Temple[2]. Comme Galiléen, cette nouvelle le touchait de plus près. Les Galiléens étaient ardents, prompts à l'action; Pilate s'est plus d'une fois montré impitoyable. Une certaine excitation, peut-être messianique, a pu s'allumer même en dehors des grandes fêtes. On voit ici combien Jésus avait agi prudemment en refusant de se mêler au cortège de ses parents à la dernière fête des Tabernacles[3].

En Galilée on eût sans doute été prompt à prendre le parti de ces compatriotes. Les Juifs raisonnaient. Ils se disaient que les victimes avaient mérité ce châtiment, puisque Dieu l'avait ainsi décrété. Eux punis, personne n'avait plus à craindre. Double erreur de docteurs qui interprétaient un jugement de Dieu selon leur fatalisme religieux, alors qu'il y fallait voir un avertissement pour tous de se repentir. Ils avaient oublié la leçon du livre de Job. Jésus les reprend : « Vous semble-t-il que ces Galiléens [4] aient été plus pécheurs que tous les autres Galiléens, parce qu'ils ont souf-

1. C'est du moins le sens de Lc. à cause du contexte; Mt. semble insister davantage sur la paix avec le prochain,
2. Le texte de s. Luc est d'ailleurs la seule attestation de cet incident.
3. Jo., VII, 1-10.
4. Expression qui étonnerait en Galilée.

fert cette peine? Non, je vous le dis; mais si vous ne faites pas pénitence, vous périrez tous de même. »

Encore la dure répression de Pilate laissait-elle supposer une faute, eût-elle été légère. Mais l'imprudence de condamner des victimes éclate dans tout son jour si l'accident a été fortuit. Ainsi la tour de Siloé venait de tomber en écrasant dix-huit personnes. Dira-t-on qu'ils étaient les plus coupables dans Jérusalem, et qu'ils ont satisfait suffisamment à la justice divine? — « Non, je vous le dis; et si vous ne faites pas pénitence, vous périrez tous de même. » Quand Jésus rappelait cet accident, que ses auditeurs connaissaient bien, il n'était pas très éloigné de Jérusalem. La cruauté de Pilate, agent de Tibère, la ruine d'une tour qui faisait très probablement partie de la défense de Jérusalem[1], étaient de sinistres présages. La justice de Dieu sur les particuliers garde son secret, et ceux qui sont frappés par une calamité soudaine ne sont pas toujours les plus coupables, étant unie à la miséricorde, elle avertit les autres de faire pénitence, afin d'être soustraits à la catastrophe s'il en est encore temps. Car les jours de la prédication de Jésus étaient un délai de grâce, une dernière manifestation de la bonté de Dieu pour son peuple choisi.

C'est ce que montre assez la parabole du figuier, familière et menaçante. Ce figuier avait été planté dans une vigne, comme c'est encore l'usage en Palestine. Avait-il d'abord donné du fruit? On ne sait. Mais depuis plusieurs années — trois est un chiffre consacré, — le maître se plaignait de n'en pas trouver. Il ne restait plus qu'à l'arracher. Le jardinier, fâché d'avoir perdu ses peines, offre de faire encore mieux. Pour un peu il prendrait la faute sur lui. Encore un an! Il va creuser la terre au pied pour aérer les racines, il y mettra du fumier : « Et s'il donnait des fruits l'année qui vient... » Hélas! l'amélioration est si peu attendue, que le pauvre cultivateur ne termine pas sa phrase... il se résigne à l'inévitable : « sinon tu le couperas »! Pour-

1. Les fouilles du capitaine Weill en 1914 ont mis au jour les premières assises d'une tour le long du mur d'en bas sur le Cédron, tout près du canal de Siloé, voir pl. XX, 2.

tant quelle volonté d'espérer, et, s'il s'agit des hommes, quel appel dans la prodigalité de ces derniers soins !

Guérison d'une femme voûtée, un jour de sabbat (183).

Lc., XIII, 10-17.

S. Luc ne nous dit pas comment furent accueillies ces invitations si pressantes à la pénitence. Sans prévenir, il passe à autre chose. Peut-être a-t-il simplement mis à sa place le dernier enseignement donné par Jésus dans une synagogue. Ou bien cet écrivain si soigneux a-t-il expliqué par un récit, en apparence détaché, la raison profonde de l'insuccès de Jésus, et en somme la réponse de la Synagogue à ses avances de médecin charitable? Ainsi lorsqu'un père spirituel escompte le bon effet d'une exhortation sévère, écoutée tête baissée, il s'aperçoit à une parole, à un geste de la tête légère, qu'il n'a pas été compris ni même écouté sérieusement. C'était alors le cas.

Les chefs ne songeaient qu'à l'exacte observation de la tradition des docteurs : un miracle de bonté devenait inopportun s'il paraissait y contredire. Ils ne s'enquéraient pas si l'auteur des miracles ne possédait pas mieux que les Scribes le sens de la Loi, et si ce guérisseur qui violait leurs préceptes sabbatiques n'avait pas mission de guérir le peuple lui-même. Une femme, nouée et courbée depuis dix-huit ans par Satan [1], une fille d'Abraham, n'est-elle pas le symbole de la nation juive? D'ailleurs, sans recourir à l'allégorie, la leçon est assez claire. Jésus la guérit, sans même qu'elle ait eu recours à lui, d'une parole, mais en lui imposant les mains. C'est sans doute cet acte extérieur, — un jour de sabbat! — qui excite le mécontentement du chef de la synagogue. Jésus fait beaucoup de miracles, il l'a appris, mais cela ne le regarde pas, il n'en a cure. Son office est de veiller au repos du sabbat dans sa synagogue. Le conflit de la charité avec la légalité aboutit dans cet esprit étroit à cette conciliation presque comique : « Il y a six jours

1. Ce qui n'indique pas du tout une possession. C'est plutôt le cas de Job, accablé de plaies par Satan.

pour travailler. Venez donc vous faire guérir ces jours-là, et non pas le jour du sabbat. » Comme si Jésus tenait un bureau de guérisons, qu'il eût fallu fermer le samedi ! Le Seigneur lui répondit au pluriel, car il représentait toute sa caste : « Hypocrites ! Est-ce que chacun de vous ne détache pas son bœuf ou son âne de l'étable le jour du sabbat, et ne le mène-t-il pas boire? Et cette fille d'Abraham, que Satan a liée voici dix-huit ans, ne fallait-il pas qu'elle fût détachée de cette entrave le jour du sabbat? » Et peut-être faut-il entendre que la délivrance des liens de Satan — au moral la rémission des péchés — non seulement est permise, mais est même à propos le jour consacré au Seigneur. Le temps du Messie est une année de rémission et de grâce [1].

Les adversaires de Jésus n'avaient rien à répondre : ils furent donc confondus, mais non touchés. La foule se réjouissait de ces miracles, mais ne savait pas en déduire que le temps de la pénitence était venu. Elle ne savait pas que si les faveurs de Dieu suivent le repentir, elles sont aussi accordées pour toucher les cœurs et les fléchir [2].

V. — DE LA FÊTE DE LA DÉDICACE AU DÉPART POUR LA DERNIÈRE PAQUE.

Jésus se rend à Jérusalem (184).

Lc., XIII, 22.

Jusqu'où Jésus est-il allé en Judée dans la direction de l'ouest? Rien n'autorise à le dire. Nous n'avons même aucun point de repère dans l'évangile. Mais il convient de tenir compte d'une tradition rapportée par l'historien Sozomène [3]. Près d'Emmaüs-Nicopolis [4] se trouvait une source qu'on croyait salutaire aux hommes et même aux animaux.

1. Lc., IV, 18.
2. Luc a placé à la suite les paraboles du grain de sénevé et du levain, comme pour indiquer que le règne de Dieu commencé s'établirait malgré tout. Nous en avons parlé à la journée des paraboles, p. 176 et 178.
3. Son histoire embrasse les années 324-425. Patr. gr., XLVII, col. 1281.
4. C'est cet Emmaüs qui figure sur notre carte. Son emplacement est certain.

On lui attribuait ce pouvoir parce que le Christ « venant avec ses disciples en voyage d'un certain endroit vers cette source, se lava les pieds et que l'eau acquit alors la vertu de guérir les maladies ». Cet humble détail du Christ se lavant les pieds après la marche méritait d'être recueilli. Si la tradition est authentique, — et elle paraît l'être, — Jésus serait donc venu au moins jusqu'à l'Emmaüs des Macchabées. Est-il allé jusqu'à Césarée? S. Luc, le seul qui nous informe sur cette période judéenne, en dehors de s. Jean qui ne parle que de Jérusalem, y est certainement venu en compagnie de s. Paul [1]. Si c'est là qu'il a pris une partie de ses renseignements, auprès de ceux qui avaient été les témoins oculaires et les serviteurs de la parole, on peut imaginer qu'ils avaient conservé des souvenirs du passage de Jésus : mais ce serait greffer une supposition sur une autre supposition. Lorsque l'évangéliste nous dit que Jésus « cheminait par les villes et les villages, en enseignant et en se dirigeant vers Jérusalem [2] », on se demande s'il veut seulement nous rappeler la direction générale vers le lieu de la Passion, indiqué au départ de la Galilée [3], ou s'il ne marque pas une nouvelle orientation positive vers la cité sainte. Ce qui nous fait pencher vers cette seconde solution, c'est que, quelques versets plus loin, nous nous trouverons sur le territoire d'Hérode. Ce n'est pas la Galilée, puisque Jésus l'a quittée définitivement [4]. C'est donc la Pérée. Or s. Jean nous dira qu'après la Dédicace Jésus est allé en Pérée Nous croyons donc que Luc indique ici un point extrême vers l'ouest dans la prédication en Judée, d'où Jésus prend directement le chemin de Jérusalem où nous allons le trouver pour la Dédicace. Si Luc n'a pas parlé de sa présence à cette fête pas plus qu'à celle des Tabernacles, c'est que son plan,

1. Act., xxi, 8.
2. Lc., xiii, 22.
3. Lc., ix, 51.
4. Lc., ix, 51. Pour les raisons indiquées dans le texte, nous avons modifié l'ancien ordre de la synopse. Le n° 186 doit suivre immédiatement Lc. xiii, 22; l'instruction sur la porte étroite doit avoir été donnée en Pérée où nous sommes dans Lc., xiii, 31 (n° 185), et où nous sommes aussi d'après le n° 187. Le n° 184 sauf le premier verset et le n° 185 seront donc placés après le n° 187.

modelé sur celui de Marc, ne comportait qu'une visite à Jérusalem, la dernière.

Déclaration solennelle à la fête de la Dédicace (185).

Jo., x, 22-39.

C'est s. Jean qui nous apprend le passage de Jésus à Jérusalem à l'occasion de la Dédicace. Ce n'était point une fête légale de pèlerinage comme Pâque, la Pentecôte, les Tabernacles. Elle était d'origine récente, rappelant la nouvelle consécration du Temple profané par Antiochus Épiphane, et l'érection d'un autel nouveau, le 25 *Kislev* de l'an 165 av. J.-C. L'anniversaire se faisait environ deux mois et demi après la clôture de la fête des Tabernacles, vers la fin de décembre[1]. Elle durait aussi huit jours, avec de brillantes illuminations et un grand concours de peuple. C'est encore aujourd'hui la solennité du nationalisme juif.

S. Jean avertit qu'on était en hiver; c'est donc pour éviter les intempéries que Jésus se tenait sous le portique de Salomon, situé à l'Orient des parvis de l'enceinte sacrée. Il enseignait en marchant, le froid étant alors assez vif. Les Juifs, décidés à en finir avec lui, l'entourèrent et l'enfermèrent dans un cercle, lui posant la question décisive : « Si tu es le Messie, dis-le-nous franchement. »

C'est précisément à cette question que Jésus n'avait jamais voulu répondre ouvertement par un oui tout simple. S. Jean est ici pleinement d'accord avec les autres évangélistes : la connaissance du secret messianique était réservée aux disciples, parce qu'à eux Jésus se réservait de l'expliquer, en insistant sur le caractère douloureux de sa mission, toute spirituelle, et en les amenant à reconnaître en lui le Fils de Dieu. Cette fois encore, les interrogateurs n'étant pas le tribunal suprême de la nation, il se refuse à dire un oui, qui eût risqué d'amorcer des espérances politiques, et leur eût fourni un prétexte à le dénoncer au procurateur romain. Se dire le Messie était un aveu dangereux et ce n'était qu'une vérité fort incomplète, puisqu'il était beaucoup

1. En 1927 le 19 décembre.

plus. Il préfère donc s'exposer à leur colère, et, dès lors qu'ils le somment de dire qui il est, il va le leur apprendre plus clairement que jamais. Mais il leur rappelle d'abord qu'il a déjà fait appel au témoignage de ses œuvres qui parlent pour lui au nom de son Père. Pourquoi ont-ils refusé de croire? Ils croiraient, s'ils consentaient à être de ses brebis[1]. Car il les appelle, et si elles suivent, il leur donnera une vie éternelle. Il reprenait donc ce thème du bon Pasteur tracé à la fête des Tabernacles, qu'on avait peut-être oublié, mais que l'on pouvait comprendre sans peine, par le simple exposé des termes. S'il était le Messie, ce n'était point pour paraître en roi glorieux, mais pour sauver ses fidèles. On doit avoir confiance en lui, car personne ne saurait nuire à ceux que son Père lui a donnés et qui se sont donnés à lui. On ne peut rien lui enlever, parce qu'on ne peut rien enlever à son Père, et enfin le mot qui révèle tout . « Mon Père et moi ne sommes qu'un. » Il s'était dit l'envoyé de Dieu, le Fils de Dieu, ayant la même science et le même pouvoir que son Père[2]. Maintenant il continue à se distinguer de son Père . ce sont deux personnalités distinctes; mais elles ne sont qu'un, ce qui ne peut s'entendre que d'une sorte d'identité. Les Juifs croient comprendre. Il se fait l'égal de Dieu. Il blasphème. Ils prennent des pierres pour le lapider.

Et certes ils avaient raison de juger ce langage inouï. Chez les païens, la divinité était répartie entre tant de dieux, attribuée à des êtres si divers, qu'on ne s'étonnait pas trop de voir un homme prendre le titre de dieu. Le scandale était grand pour les Juifs, parce qu'il n'y a qu'un seul Dieu. Jésus osait quelque chose de plus que de se placer sur le même rang que Dieu, il prétendait être le dieu unique, et cependant ce Dieu il le regardait comme son Père, lui rendait ses hommages, lui témoignait son amour. Dans quel sens était-il donc la même chose que Dieu, sans laisser d'être distinct de son Père?

1. Littéralement : « Vous ne croyez pas, parce que vous n'êtes pas de mes brebis » (v. 26), ce qui équivaut à dire : « Vous n'êtes pas des miens parce que vous ne voulez pas me reconnaître comme pasteur. »
2. Jo., v, 17. 19. 20; vii, 29; x, 15.

Voyant qu'il allait prendre la parole, probablement pour expliquer une déclaration aussi étrange, les Juifs déjà prêts à lancer des pierres consentent à l'écouter. Et d'abord il paraît disposé à leur rendre sa proposition acceptable. Il les renvoie à l'Écriture : « N'est-il pas écrit dans votre Loi », c'est-à-dire dans votre Écriture sacrée : « *J'ai dit : vous êtes des dieux*[1] ? Si elle a donné le nom de dieux à ceux auxquels fut adressée la parole de Dieu, — et l'Écriture ne peut être récusée, — à celui que le Père a consacré et envoyé dans le monde, vous dites : Tu blasphèmes, parce que j'ai dit : Je suis Fils de Dieu ! »

Des paroles de l'Écriture Jésus ne conclut pas qu'il est Fils de Dieu : elles sont trop vagues, et n'ont point été dites à sa personne, mais aux magistrats d'Israël, le titre de fils de Dieu n'étant pour eux qu'une qualification honorifique comme représentants de l'autorité divine. L'intention du Maître est de calmer les esprits en protestant de son respect pour l'Écriture, à plus forte raison pour celui qui a donné l'Écriture, et aussi de leur remontrer leur erreur. Avaient-ils le droit d'accuser de blasphème celui qui prenait un titre admis par l'Écriture ? Dans une matière si grave, une telle précipitation était insensée.

Le temps de la réflexion ainsi obtenu, Jésus n'entend pas retrancher quoi que ce soit de sa déclaration. Qu'il soit bien entendu qu'il ne veut déroger en rien à l'honneur de son Père, ni se substituer à lui. Ses œuvres sont les œuvres de son Père ; elles lui rendent témoignage, car l'union est parfaite entre le Père et le Fils, non point seulement une union dans les sentiments et dans l'amour, mais par une sorte de communication réelle qui fait que le Père est dans le Fils, et le Fils dans le Père. C'était revenir à sa déclaration première et essentielle. Aussi les Juifs s'efforcent de le saisir, la première fureur étant tombée, afin de lui faire un procès en règle. Mais Jésus s'échappa de leurs mains.

La Parole de Jésus était au-dessus de l'entendement des Juifs ; elle surpasse tout entendement humain. Mais il indiquait une voie facile à suivre. S'assurer qu'il avait

1. Ps. xxxii, 6 (héb.).

vraiment fait des œuvres miraculeuses, et alors croire en lui, croire qu'il a mission de son Père pour donner la vie éternelle dont le premier degré est de connaître la vérité sur le Père et le Fils, croire cette vérité ineffable de leur unité, avec ce commencement de clarté qui nous vient de ses affirmations.

Jésus se rend en Pérée (186).

Jo., x, 40-42; Mc., x, 1; Mt., xix, 1-2; cf. Lc., xiii, 31-33.

Après la fête de la Dédicace, Jésus se rendit au delà du Jourdain, où il avait d'abord été lorsque le Baptiste lui rendit son premier témoignage[1]. Le texte de s. Jean est formel. Il indique même un certain séjour dans ces lieux arrêt qui à coup sûr n'exclut pas quelques courses pour annoncer le règne de Dieu. Rien cependant n'autorise à affirmer que Jésus soit monté sur les plateaux de l'est, vers les villes grecques de Philadelphie et de Gérasa. Or cette plaine de l'orient du Jourdain très nettement indiquée par s. Jean, est assez clairement suggérée par s. Matthieu : « il s'éloigna de la Galilée et vint dans les régions de la Judée au delà du Jourdain », c'est-à-dire dans la partie basse du territoire d'Outre-Jourdain, regardée par tout le monde comme appartenant à la Judée, quoiqu'elle fût alors sous la dépendance d'Hérode Antipas. Il est vrai que s. Matthieu semble dire que Jésus y vint directement en quittant la Galilée, mais c'est qu'il ne raconte rien entre ce départ et l'arrivée à peu de distance de Jéricho. S. Marc est encore plus précis. Lorsque Jésus quitte la Galilée, au même moment que dans s. Matthieu, il se rend « vers les régions de la Judée, et au delà du Jourdain ». Il y a donc place d'après son texte pour un voyage en Judée, et c'est celui dont s. Luc a marqué quelques épisodes, sans dire qu'on était en Judée, mais en nous mettant sur la voie, ne fût-ce que par l'épisode de Marthe et Marie, d'après s. Jean à Béthanie près de Jérusalem, et par l'allusion à la tour de Siloé. Le voyage au delà du Jourdain suivait natu-

1. Jo., i, 2

rellement celui de Judée. C'est donc là que vont se retrouver les quatre évangélistes, car c'est là aussi que nous conduit Luc. En effet nous apprendrons en cours de route que nous sommes sur les terres d'Antipas[1], donc en Pérée, puisque, comme nous l'avons déjà noté, son intention n'était pas de nous ramener en Galilée.

Ainsi Marc fournit le cadre de deux parties du grand voyage de Luc, en Judée et en Pérée, séparées dans celui-ci par l'indication distincte d'un voyage à Jérusalem[2].

Nous avons ainsi l'accord des quatre évangélistes sur le terme où ont abouti les voyages de Jésus, quittant la Galilée, et venant dans la plaine du Jourdain avant de monter à Jérusalem pour la dernière pâque; l'accord exprès de Marc et de Jean sur un voyage antérieur en Judée, avec l'accord implicite de Luc et de Jean sur le passage de la Judée à la Pérée. Il n'y a donc pas de doute raisonnable sur les grandes lignes de la prédication de Jésus, de la Galilée à Jéricho en passant par la Judée et la Pérée. Les deux derniers voyages sont chacun d'environ trois mois.

La porte étroite; la porte fermée;
ceux qui entrent et ceux qui sont exclus (186 bis).

Lc., XIII, 23-30; Mt., VII, 13-14; 22-23; VIII, 11-12.

Jésus était en route[3], lorsqu'on lui posa une question qui demeure une cause d'anxiété pour bien des âmes, précisément parce que le Maître n'a pas voulu révéler le secret de son Père. Il a dit tout ce qu'il nous est utile de savoir. Quelqu'un donc, qui paraît assez sympathique, et qui avait écouté volontiers les paroles du Maître, lui demanda « Seigneur, s'il y aura peu d'hommes sauvés? » Cette préoccupation est fréquente chez les Rabbins. Il s'agit dans leur pensée du salut éternel, surtout des Israélites, car les autres avaient certes mérité leur perte, et l'on était disposé à s'en réjouir. En principe on admettait volontiers que

1. Lc., XIII, 31-32.
2. Lc., XIII, 22.
3. Déjà en Pérée, car c'est aussitôt après que se présentèrent les Pharisiens de Lc., XIII, 31.

tous les Israélites fidèles à réciter la profession de foi seraient sauvés. Mais quelques-uns n'en étaient pas moins très coupables, et il y en avait eu d'infidèles. La réponse de Jésus porte sur trois points : le salut exige l'effort; il n'est pas possible de se sauver sans obéir à Dieu; des gentils seront admis, tandis que des Juifs seront réprouvés.

Le premier enseignement est celui de la porte étroite. Il a été mieux conservé par s. Matthieu, plus exact à reproduire les propres paroles du Sauveur, ou si l'on admet que l'enseignement a été donné deux fois, c'est lui qui a gardé la forme la plus développée et la plus claire. L'image est celle d'un homme qui cherche sa route. Devant lui s'offre une voie large et spacieuse où se pressent beaucoup de personnes, mais elle conduit à la perdition. Ce qu'il faut trouver, et ce n'est déjà pas facile, c'est une petite porte de la ville point de départ d'une route resserrée : celle-là conduit à la vie.

L'amour de Jésus poursuivait les pécheurs et il en ramenait beaucoup; tous ceux qui ont pris d'abord la voie large ne se perdront pas à la fin. Mais combien il importe de prendre cette route difficile, qui est celle de la vertu et qui conduit directement à la vie!

Le second enseignement et la seconde image, c'est la nécessité de se présenter à temps à la porte du ciel avec de bonnes œuvres. Jésus suppose cette fois une salle de festin, symbole ordinaire chez les Juifs de la vie auprès de Dieu. Les invités dociles à l'appel étant entrés, le maître de la maison s'est levé pour fermer la porte. D'autres personnes se présentent et supplient qu'on leur ouvre. Le Maître dit : Je ne vous connais pas! Ils s'étonnent. — Mais nous avons mangé et bu en votre présence; vous avez enseigné sur nos places. — Ce sont donc les compatriotes, les auditeurs de ce Messie qui ouvre la porte du royaume de Dieu. Bien plus, d'après s. Matthieu, ils ajoutent : « Seigneur, Seigneur! n'est-ce pas en votre nom que nous avons prophétisé? En votre nom que nous avons chassé les démons? En votre nom que nous avons fait beaucoup de miracles? » — Vains titres d'espoir! L'essentiel était de faire la volonté de Dieu : ils n'ont suivi que la leur. La conclusion est la même dans les

deux évangélistes : « Retirez-vous de moi, vous, artisans d'iniquité! »

Le titre de Juifs, de frères du Messie selon la chair, qu'ils ont tout d'abord invoqué, ne servira donc de rien? Non, et c'est le troisième enseignement. La porte s'ouvre, mais ce n'est pas pour leur livrer passage. Ils entrevoient les grands ancêtres, les pères dont ils étaient si fiers, Abraham, Isaac et Jacob à table dans le royaume de Dieu. Et tandis qu'on les chasse et qu'on les refoule pour laisser libre l'entrée, d'autres viennent de l'Orient et de l'Occident, se ranger auprès des patriarches. Les coupables sont jetés dans les ténèbres extérieures, où il y aura des pleurs et des grincements de dents[1].

Quelle étrange contradiction que de se prévaloir auprès de Jésus d'avoir entendu sa parole, si l'on s'est refusé à la pratiquer! N'avait-il pas dit bien souvent que les œuvres étaient l'essentiel? A la vérité cette justice n'est pas celle dont se targuaient les Juifs, la leur propre, mais la justice conférée par la grâce, agissante par la charité. Cette explication était réservée à s. Paul. Les évangélistes qui la connaissaient ne l'ont point insérée dans l'évangile.

Les ruses d'Hérode et le dessein de Dieu (187).

Lc., XIII, 31-33.

Jésus termina sa réponse sur ces paroles : « Quelques-uns des derniers seront les premiers, et des premiers seront les derniers. » Il était aisé de comprendre que les premiers appelés étaient les docteurs Juifs; ils s'exposaient à arriver trop tard, par leur refus d'écouter le vrai docteur envoyé par Dieu, tandis que d'autres, d'abord égarés sur des voies trompeuses, seraient admis, ayant fait pénitence, même s'ils avaient appartenu au monde des gentils.

1. S. Lc. et s. Mt. ont donc exactement le même enseignement avec les trois mêmes images. Il est difficile de dire si ces images ont été rangées dans cet ordre par Jésus : il y a quelque heurt à passer de la porte étroite à la porte fermée, et l'on dirait bien de deux comparaisons distinctes. Le reste s'enchaîne très bien dans s. Lc., et le discours a ainsi un aspect très concret comme un avertissement aux Juifs de ne pas compter sur leur privilège de compatriotes.

Cette allusion ne pouvait être agréable aux Pharisiens. A leur ordinaire ils dissimulèrent, et feignant une inquiétude sympathique, ils dirent à Jésus avec une brusquerie qui trahissait leur secrète pensée : « Sors d'ici et va-t'en; car Hérode veut te tuer. » On comprend très bien qu'ils se sont faits les complices empressés des désirs du tétrarque. Cauteleux plutôt que violent, celui-ci ne voulait pas d'affaires. Jésus revenu sur ses terres, c'était une nouvelle poussée de l'agitation qui avait secoué la Galilée, plus dangereuse encore sur la frontière des Nabatéens, ses ennemis depuis son divorce avec la fille de leur roi. Faire enlever Jésus et recommencer la tragédie du meurtre de Jean-Baptiste eût été une solution extrême, désagréable. Le mieux était d'éloigner l'indésirable par un conseil discret et bienveillant, en lui laissant croire qu'il déjouait de la sorte une embûche. Mais Jésus n'avait d'autre règle que la volonté de son Père. Sa mission n'était pas terminée : « Allez dire à ce renard » — cette ruse était digne de la bête artificieuse fertile en bons tours — . « Voici que je chasse des démons et que j'accomplis des guérisons aujourd'hui et demain, et le troisième jour je dois être consommé. » C'est alors seulement qu'il se rendra à Jérusalem où la parole d'un prophète est plus sonore et plus chargée de conséquences, soit qu'on l'écoute ainsi qu'il arriva à Isaïe, soit qu'on le méconnaisse et le maltraite comme ce fut le lot de Jérémie, car il ne convient pas qu'un prophète, surtout tel que lui, périsse en dehors de Jérusalem. Il n'a donc rien à craindre d'Hérode, et Hérode n'a qu'à prendre patience quelque peu : « Aujourd'hui et demain et le jour suivant, je dois continuer ma route. » C'est donc par deux fois que Jésus énonce ce délai de trois jours, manifestement dans une intention prophétique. Ce ne sont pas des jours naturels, la suite l'indique assez. Ce ne sont pas non plus des années, car la Passion est proche. Ce sont donc plutôt des mois. Or si ces paroles ont été prononcées après la fête de la Dédicace, vers la fin de janvier, comme il est très vraisemblable, il restait à Jésus deux mois et demi avant de mourir à Jérusalem.

Nous ne savons comment le tétrarque accueillit cette réponse, qui fut sans doute plutôt envenimée qu'atténuée

par les Pharisiens. Elle ne fit qu'exciter davantage cette curiosité, tempérée alors par la prudence politique, que Jésus sut tenir en respect de la même manière lors de la Passion [1].

Jésus à table chez un Pharisien influent (188-191).

Lc., XIV, 1-24; Mt., XXII, 1-14.

Les Pharisiens venus de la part d'Hérode s'étaient éloignés. Voici maintenant Jésus en présence d'autres Pharisiens, assurément moins prévenus que ceux de Jérusalem, même que ceux de la Judée [2], et qui n'ont pas eu le temps de se faire une opinion hostile comme ceux de Galilée. Tout indique un premier contact entre eux et Jésus. On dirait qu'il pénètre dans une zone nouvelle, où ils ont les mêmes préoccupations que ceux de leur parti, mais sans avoir porté sur Jésus un jugement définitif. De son côté il les traite moins sévèrement que leurs confrères. Invité à la table d'un membre très influent du parti, d'un chef, comme dit s. Luc, il profite de l'occasion pour donner des avis en apparence sans grande portée religieuse sur la façon de se comporter en pareille circonstance. Mais si l'on suit le mouvement de sa pensée, on s'aperçoit qu'elle s'élève vers Dieu, allant des convenances humaines aux intérêts de l'âme. Or Jésus les comprenait autrement que les Pharisiens. Si l'on se sépara sans une rupture ouverte, le malaise du début ne fut pas dissipé, mais plutôt changé en méfiance.

Le Pharisien distingué qui invita Jésus choisit un jour de sabbat. Si l'on ne devait préparer aucun aliment chaud, en faisant ses préparatifs la veille on pouvait servir un repas convenable, et c'était même l'habitude de faire bonne chère ce jour-là. Jésus n'avait donc aucun motif de soupçonner une intention oblique. Cependant les Pharisiens l'observaient à tout hasard. Cette fois leur attention ne fut pas attirée par sa négligence à se laver les mains. On n'avait

1. Lc., XXIII, 8 ss. — Luc a placé ici (XIII, 34 s.) une apostrophe à Jérusalem qui vient assez naturellement après la mention de la mort des prophètes à Jérusalem, mais qui est plus en situation en face de la ville, comme dans Mt.
2. Lc., XI, 53.

pas encore pris place sur les lits dressés pour le repas qu'un hydropique se présente. L'avait-on subrepticement prié de venir pour poser le cas de conscience? Le Sauveur ne se serait pas prêté à cette machination. L'homme lui inspire de l'intérêt parce qu'il espérait de bonne foi être guéri. Pour laisser voir qu'il n'est pas sans pénétrer une attitude expectante, Jésus interroge les docteurs de la Loi qui ne pouvaient manquer parmi les Pharisiens : « Est-il permis ou non de guérir, le jour du sabbat? » Ils se réservent en effet et se tiennent cois, comme leurs confrères de Galilée [1]. Jésus alors guérit l'hydropique et le renvoie. Puis, sans accentuer le reproche, car l'hostilité était moins flagrante qu'ailleurs [2], il suggère la solution idoine par une interrogation conforme à leur propre pratique : « Qui d'entre vous, si son fils, ou son bœuf, tombe dans un puits, ne l'en retire pas aussitôt un jour de sabbat? » On ne s'étonne pas en Occident de l'imprudence d'un jeune garçon sautant la margelle d'un puits, mais un bœuf! L'étonnant en Palestine c'est plutôt que les troupeaux ne tombent pas plus souvent dans les citernes, ouvertes sans rebords le long des chemins du désert, et jusqu'aux portes des villes. Les plus scrupuleux se hâtaient de les retirer même le jour du sabbat. Les Pharisiens ne savent que dire, mais ne se montrent pas trop irrités.

Dans ce même moment ils étaient absorbés par une de leurs recherches de vanité, la préséance! Invités, ils se glissaient aux meilleures places, le plus près possible du maître de la maison. C'était un de leurs travers. Jésus leur devait une leçon. Il la propose sous le voile transparent d'une parabole, s'adressant, par un sentiment délicat, non pas à une personne désignée, mais à l'interlocuteur fictif qui figure si souvent dans la prédication morale des philosophes anciens; il lui recommande — si par hypothèse il était invité à des noces — de ne pas choisir la première place. Qu'un invité plus qualifié survienne, il faudrait la lui céder. Tandis que l'homme modeste qui s'est placé très bas sera

1. Mc., III, 4.
2. Lc., [illegible], 6.

engagé à monter plus haut. Mais que vaudrait ce mince avantage, si un humble sentiment de soi-même n'était agréable aux yeux de Dieu? Il est sous-entendu que cette mésaventure ou ce petit succès n'est qu'un symbole de ce qui se passe dans le monde moral et même au jour où Dieu donne les places à son festin : « Quiconque s'élèvera sera abaissé, et celui qui s'abaisse sera élevé [1]. »

L'avertissement avait sa pointe, mais combien plus bénigne que précédemment l'apostrophe directe aux Pharisiens qui recherchaient les places d'honneur [2] !

S'adressant ensuite à l'amphytrion lui-même, Jésus lui fait une leçon qui paraîtrait hors de propos pour les salles à manger du monde occidental, même dans la petite bourgeoisie. En Orient l'hospitalité est un devoir si sacré que le pauvre a sa place au repas du riche. Et spécialement lorsque la réception est un peu solennelle, personne n'en est exclu. Jésus recommande cet usage. Aussi dit-il agréablement, avec une légère nuance de paradoxe qu'on entend assez : « Lorsque tu donnes à déjeuner ou à dîner, ne prie pas tes amis, ni tes frères, ni tes parents, ni des voisins riches, car ils pourraient t'inviter à leur tour, eux aussi, et ta politesse te serait rendue. » — Étrange désagrément, qui est souvent le but ardemment poursuivi : être invité à la table d'un grand! Jésus, laissant se dissiper ces bulles de savon de la vanité, ne s'arrête à rien que de solide : agir en vue de la récompense éternelle! Les pauvres, les estropiés, les aveugles, qui mangent au coin des rues leur croûte de pain ne rendront pas la politesse. Dieu s'en chargera lors de la résurrection des justes.

Frappé de cette parole, un des convives s'écria : « Heureux celui qui prendra son repas dans le royaume de Dieu! »

L'intention du Sauveur était donc atteinte. Dans ce milieu où l'on traitait si volontiers des choses spirituelles, — moins fréquemment à table, — il avait peu à peu haussé les esprits vers cette idée du royaume de Dieu qui était son

1. La même maxime a expressément son sens religieux dans Lc., xviii, 14.
2. Lc., xi, 43.

thème principal. Mais eux, qui savaient apprécier le bonheur suprême d'y être admis, ne se considéraient-ils pas comme y ayant droit? C'est ainsi que leurs études favorites, leur éducation et l'appartenance au même parti les avait fait accueillir par un Pharisien distingué. Ces Israélites de la meilleure classe qu'étaient les Pharisiens comptaient entrer comme chez eux dans le Royaume de Dieu. Hélas! ils étaient en passe d'y perdre leurs places, par leur dédain du suprême appel de l'envoyé de Dieu. Il leur dit donc cette parabole :

Un homme avait invité de nombreux convives, appartenant à son monde, comme on dirait aujourd'hui. Au dernier moment, selon la coutume ancienne, il leur envoie un serviteur pour leur rappeler leur promesse et les avertir que tout est prêt. Tous s'excusent. L'un a acheté un champ, probablement par des intermédiaires afin de ne pas se découvrir, et il lui tarde d'aller le voir de plus près. Un autre a acheté cinq paires de bœufs : il veut les essayer sur-le-champ pour voir s'il n'a pas été trompé. Ces deux-là s'excusent poliment. Un troisième vient de se marier, ce qui explique assez son abstention. Aucun des invités ne se présente. Le maître de maison envoie alors son serviteur dans les rues pour appeler les pauvres, les estropiés, les aveugles, tous ceux dont on ne se souciait pas d'ordinaire. Ceux-là ne se font pas prier. Mais comme il reste de la place, le serviteur ira hors de la ville, sur les chemins, le long des clôtures, où gisent encore d'autres miséreux. Et s'ils objectent la distance ou quelque autre raison, qu'on insiste, qu'on les amène enfin, parce que toutes les places doivent être occupées, et que nul ne sera admis parmi ceux qui en ont pris tellement à leur aise[1].

Dans tous ces détails il n'y a pas d'allégorie positive. On ne peut pas dire que le serviteur soit Jésus, chargé d'inviter les hommes à la pénitence. Les premiers invités,

1. Nous venons d'analyser le texte de s. Luc. Celui de s. Matthieu est le même pour le fond. Jésus n'a-t-il prononcé qu'une fois cette parabole, accommodée par chacun des deux évangélistes selon son but spécial? On peut le penser avec d'éminents exégètes catholiques. Sur une nouvelle explication de M. Sickenberger, on peut voir *R. B.* 1930, p. 614.

dit-on, sont les Juifs. Mais la première équipe de leurs remplaçants est aussi de la ville; les invités seraient donc les Pharisiens. Pourtant aucune de leurs excuses n'est caractéristique des résistances de la secte, et les invités de rencontre n'ont montré aucune bonne volonté, les derniers surtout. Le sens est donc simplement que le maître de maison suivra malgré tout son programme, et que ceux qui l'ont dédaigné seront exclus et remplacés par d'autres, fussent-ils de ceux dont on n'est pas fier ordinairement de les avoir à sa table.

Il faut évidemment faire une application au royaume de Dieu, et il en résulte nécessairement que le maître de maison représente Dieu. Ceux qu'il a invités et qui ont conscience d'être de ses amis, doivent prendre garde de ne pas se laisser entraîner par les soucis du monde présent au point de ne pas répondre à l'appel quand le moment sera venu. Heureux, disait ce commensal de Jésus, qui prendra son repas dans le royaume de Dieu! Heureux, répond Jésus, ceux qui n'oublieront pas qu'ils y ont été conviés, et qui n'en seront pas exclus au moment décisif.

Ce moment n'est pas l'avènement du règne de Dieu sur la terre, puisque l'interlocuteur parlait du royaume de l'au-delà. Le messianisme n'est donc point en cause. Comme l'appel se fait pour tous en même temps, la perspective est plutôt celle du jugement dernier que des morts individuelles. Mais pour chacun cela revient au même.

Jésus ne quitte donc pas ses hôtes sans un avertissement très grave dont ils pourront faire leur profit, mais sans qu'une discussion ait été engagée. L'atmosphère est décidément moins lourde qu'en Judée.

Dispositions nécessaires pour suivre Jésus (192-193).

Lc., XIV, 25-33.

Dans ces régions où Jésus n'avait pas encore paru, mais où il avait envoyé ses disciples pour préparer les voies, et parce qu'il y faisait des miracles, la foule l'accompagnait

pour l'entendre à l'occasion. Probablement aussi le tenait-on pour le Messie; on s'engageait à sa suite, dans l'attente de quelque événement sensationnel, et quelques-uns dans la disposition de lui prêter main forte. Mais ce n'étaient pas là de vrais disciples. Et ce que Jésus voulait, c'étaient des disciples résolus à tout quitter et à tout souffrir avec lui. L'énumération des difficultés se compose de trois strophes, mais l'unité du but est marquée par le refrain : « Celui-là ne peut être mon disciple[1] ». Ce qui nous étonne, c'est que l'obstacle ne va pas en croissant, ainsi que l'aurait conçu une rhétorique à bon marché. On dirait plutôt que Jésus demande d'abord davantage au dévouement individuel dans des cas extrêmes, pour proposer ensuite à tous un moindre renoncement. Celui qui veut suivre Jésus doit donc d'abord se dire qu'il pourra se trouver en contradiction avec les parents les plus proches, et qu'il devra alors sacrifier ses affections les plus légitimes, ce qui dans la rude antithèse sémitique s'exprimait par haïr son père et sa mère, sa femme et ses enfants... Peut-être faudrait-il encore sacrifier sa propre vie. Et enfin il faut prévoir le sacrifice des biens temporels; mais cette perte est moins redoutable aux cœurs bien nés; elle passe, comme on dirait familièrement, par dessus le marché.

Pourquoi donc cette perspective de la mort? Parce qu'elle se présentait à Jésus lui-même, sous la forme alors si fréquente de la mise en croix. Il fallait d'abord la porter soi-même au lieu du supplice, si bien que le disciple doit être prêt à prendre part, non pas à un cortège triomphal, mais à une sinistre rangée de condamnés, la croix sur l'épaule.

Si l'on ne se sent pas le courage d'en venir là, mieux vaut s'abstenir, et ne pas s'attacher à Jésus pour ensuite l'abandonner.

Les foules s'enthousiasment facilement, mais cette chaleur tombe au moindre obstacle. La présomption est plus dangereuse encore, car elle expose davantage à l'insuccès faute de réflexion, et fait de plus tomber dans le ridicule. C'est ce que le Maître rend tangible par deux paraboles qui

1. Lc., XIV, 26, 27, 33.

ne veulent prouver que cela. Quand on se propose de bâtir une maison, il ne faut rien entreprendre si l'on n'a pas assez d'argent pour terminer. Avant de se mettre en guerre, même pour une juste cause, il faut mesurer ses forces et celles de l'adversaire : si l'on est plus faible, mieux vaut traiter pour éviter une catastrophe.

Est-ce à dire que Jésus détourne de s'engager sur ses pas les timides qui ne se sentent pas animés de sentiments héroïques? Non, car il conseillerait plutôt la prudence à ceux qui sont trop audacieux. Cet élan irréfléchi ne vaut pas une résolution sérieuse. Le bon disciple doit s'assurer du succès en prenant les moyens appropriés. Dans les choses humaines, c'est l'argent, nécessaire pour bâtir, et dont on disait aussi qu'il était le nerf de la guerre. La vie spirituelle retourne les valeurs, d'où l'aspect paradoxal de la conclusion. Les ressources dont le vrai disciple se doit munir, c'est d'abord le renoncement à tous les biens de la terre... Débarrassé de ce poids, il peut suivre Jésus d'un pas léger et avec allégresse.

On l'entendra, comme il a été dit de l'abnégation dans les relations de famille, selon que les circonstances et l'appel de Dieu comporteront le renoncement seulement en esprit, ou le dépouillement réel de tous les biens.

La joie du pardon divin (194-197).

Lc., xv, 1-32; Mt., xviii, 12-14.

Tout le chapitre quinzième de s. Luc est une révélation de la miséricorde de Dieu envers les pécheurs, miséricorde qui précède même le repentir du coupable, et le poursuit, afin de le rendre digne du pardon. Il y a plus, car la miséricorde était connue des Israélites et célébrée dans les Psaumes et par toute l'histoire ancienne. Ce que le Fils révèle ici, c'est la joie qui déborde du cœur du Père lorsqu'il a reconquis un de ses fils par le repentir. Cela, qui aurait osé y croire, sans l'affirmation de celui qui seul a pénétré ce secret, qui s'est associé à cette clémence infinie,

qui en a été l'instrument, qui l'a racontée avec des accents auxquels ont répondu tant de larmes?

C'est déjà sans doute parce que Jésus les accueillait avec bonté et les encourageait à revenir à Dieu, que les publicains et les pécheurs, en Pérée comme en Galilée, s'approchaient de lui pour l'entendre. Mais le Maître faisait mieux — pour quelques-uns il faisait pire : — il mangeait avec ces pécheurs, au risque de se contaminer, sinon par leurs exemples, du moins par leur contact. Les Pharisiens et les docteurs, les mêmes partout, s'en montraient scandalisés. Jésus ne consent pas à engager avec eux une controverse en règle. Se mettant sur leur terrain, il n'aurait pas eu le dernier mot. Il les transporte dans sa sphère à lui, pour leur apprendre, et plus encore à ces pécheurs méprisés, ce qui se passe au ciel, parmi les anges, et jusque dans le cœur de Dieu, lorsqu'un pécheur égaré rentre au bercail, est replacé dans le trésor de Dieu, reçoit de son Père le baiser de la tendresse apaisée. Ce sont trois paraboles qui le feront comprendre aux cœurs les plus endurcis.

Quel sentiment éprouve le Créateur, lorsqu'un de ces êtres infimes qu'il a créés s'éloigne de lui et ne redoute pas de l'offenser? Il ne songe, si l'on peut dire, qu'à le ramener à lui. Il est comme un homme qui possède cent brebis, et voici que l'une d'elles s'est égarée. Dans le désert où l'on conduit les troupeaux en hiver, quand une légère couche de gazon nuance de vert la fauve couleur des collines, une brebis plus avide a été attirée par une herbe plus alléchante; on l'a perdue de vue. Que fera le maître des brebis? Il laissera là les quatre-vingt-dix-neuf autres, les confiant sans doute à d'autres bergers, nécessaires pour un si grand nombre — mais ce qu'il nous importe de savoir, c'est qu'il va lui-même à la recherche de celle qui a disparu. Et quand il l'a retrouvée, il la rapporte sur ses épaules, — ce qu'il ne fait jamais que pour les tout petits agneaux, — parce qu'elle est fatiguée et qu'il est joyeux ; et il veut que ses amis et ses voisins prennent part à sa joie. Il en est ainsi parmi les hommes, et Jésus conclut : « Je vous le dis », — et cela est à peine concevable, — « il y aura plus de joie dans le ciel pour un pécheur repentant que pour quatre-ving-dix-

neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence ». Ces justes sont sans doute plus aimés, mais ils n'ont pas causé dans le ciel tant de soins suivis de tant de joie [1].

Voici maintenant une femme, bonne ménagère, qui possédait dix drachmes, environ dix francs, pour l'entretien de sa maison. Elle s'aperçoit qu'il lui en manque une. Comment la trouver dans la chambre mal éclairée, parmi les objets qui traînent sur le sol? Elle allume une lampe, balaie, cherche sans se lasser jusqu'à ce qu'elle ait retrouvé sa drachme. Elle avait sûrement fait confidence de son ennui à ses commères ; aussi elle les rassure et les invite à s'unir à sa joie. Et c'est ainsi que se réjouissent les anges de Dieu pour un pécheur repentant.

La joie dans le ciel, parmi les anges, et aussi en Dieu; car la vie de Dieu n'est-elle pas la béatitude et la joie? Mais comment lui attribuer quelque chose qui ressemble à de la sollicitude? Et certes nous savons par les philosophes que Dieu est impassible. Mais à quoi cela nous sert-il religieusement? Ce qui nous est bon, c'est de savoir qu'il y a dans la plénitude de ses perfections quelque chose qui remplace et qui dépasse infiniment la plus tendre sollicitude humaine. C'est cette connaissance qui fait que le pécheur ose aimer Dieu, et ce sont ces sentiments du Père que Jésus nous a révélés dans la parabole de l'enfant prodigue.

Un père avait deux fils. Le plus jeune, las de la vie régulière et monotone qu'il menait à la maison, attiré vers le mirage lointain des collines bleues, se présente à son père et le prie sans façon de lui donner dès lors la part qui lui revient. Il le dépouille de son vivant, car ce ne pouvait être que sa part d'héritage. Sans faire aucune remontrance, le père partage aussitôt tout son bien entre ses deux fils, ne se souciant plus de sa fortune, puisqu'il perdait son enfant. Le prodigue — c'est le nom qu'il a gardé — vend les terres où il a grandi, et bientôt, dans une ville éloignée, cet

1. La parabole de Mt., XVIII, 12-14 est évidemment la même, réduite aux traits nécessaires. Dite à propos du soin qu'il faut avoir des petits, elle invite les chefs, qui doivent être des pasteurs, à ne pas laisser se perdre les faibles de la communauté, se conformant en cela aux désirs du Père qui est dans les cieux. Ce sont donc bien les sentiments du Père qui sont, même ici, le fond de la parabole.

argent est dissipé en folles dépenses. Sa situation est d'autant plus misérable qu'une famine étant survenue, chacun ne songe qu'à sa subsistance. Point de rations ni d'aumônes pour les étrangers. Étant ainsi sans ressources, il se donne à un riche qui l'envoie comme domestique à la campagne, où la vie est moins chère; il y gardera les pourceaux. Là on le tient à la portion congrue, plus strictement mesurée que celle des animaux, engraissés pour la vente, si bien qu'il en était réduit à envier pour son ventre vide les fruits des caroubiers qu'on jetait aux pourceaux, mince régal. Alors il rentre en lui-même. Les séductions du dehors l'avaient ébloui, sa misère lui ouvre les yeux sur la vérité qui est en son âme. Son premier cri est celui de l'animal qui souffre : Je meurs de faim! Mais les souvenirs du passé ramènent la mémoire de son père, dont il a connu la bonté, et en même temps il comprend quelle a été son ingratitude. D'abord accroupi dans le marasme, il se lève avec confiance : « J'irai vers mon père, et je lui dirai : Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre vous; je ne suis plus digne d'être appelé votre fils : traitez-moi comme un de vos mercenaires. » Et déjà le voilà hanté de la pensée de Dieu, par le sentiment de son indignité et le propos de réparer sa faute. Il revient.

Il était encore loin, quand son père l'aperçut, alors que dans la chaleur de midi il redemandait son fils aux sentiers descendant des collines poudreuses. Le fils marchait las et confus; le père court, se jette au cou de son enfant, le couvre de baisers. Il écoute la confession, chuchotée à son oreille : « Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre vous, je ne suis pas digne d'être appelé votre fils. » Le prodigue n'en dit pas plus, car il sent bien que son père ne voudrait pas entendre le mot de mercenaire; dans cette effusion il sonnerait comme une insulte à tant de bonté, et il n'aurait pas eu le temps de le prononcer. Car le père l'interrompt, — et quel père de la terre a jamais poussé aussi loin l'oubli d'une offense par l'effacement total du passé? — « Bien vite, apportez la plus belle robe et l'en revêtez; mettez-lui à la main un anneau et des souliers aux pieds, et amenez le veau gras; tuez-le, mangeons joyeusement, car mon fils

que voici était mort, et il est revenu à la vie, il était perdu et il est retrouvé » A ces hauteurs, c'est le ciel qui s'ouvre, il n'y a plus rien au delà. Pourtant Jésus continue; la miséricorde ne fait aucun tort à la justice, et il faut que les justes le comprennent.

Le fils aîné, au départ du cadet, se conduisit en bon fils, car il laissa à la disposition de son père la part qui lui était accordée. Revenant des champs où il avait travaillé à son ordinaire, il entend le bruit des instruments et des chœurs, indice d'une réjouissance inaccoutumée. Comment son père ne l'a-t-il pas prévenu? Il est obligé de recourir à un serviteur pour savoir ce qui se passe. Étranger à la délicatesse des sentiments et presque gouailleur, celui-ci n'a vu que la bombance : « Ton frère est venu, et ton père a tué le veau gras, parce qu'il l'a recouvré bien portant. » — Bien portant! Le frère aîné s'en tient là. Il n'a vu ni les haillons, ni les pieds nus, ni la chair amaigrie, les traits hâves, les genoux fléchissants, ni les larmes. Ainsi donc, après avoir mangé son bien avec des courtisanes, toujours de bonne mine malgré tant d'excès, son frère est revenu content de lui et inconscient, ne songeant sans doute qu'à extorquer de la faiblesse de son père le moyen de recommencer! Ainsi s'expliquent souvent les sévérités des justes; ils ignorent ce qu'ont souffert les pécheurs, et si ces souffrances n'ont pas été acceptées en expiation par des cœurs repentants. Dominé par l'image qu'il s'est faite, le fils aîné s'irrite, se refuse à prendre part à cette allégresse, et lorsque son père vient à sa rencontre, sa mauvaise humeur se donne libre cours : « Voilà tant d'années que je vous sers, et je n'ai jamais désobéi à un de vos ordres, et à moi vous n'avez jamais donné un chevreau pour festoyer avec mes amis, mais lorsque votre fils est revenu, vous avez tué pour lui le veau gras. » — Il trahit sans le vouloir combien ses propres dispositions sont imparfaites. Il ne dit pas « mon frère », mais « votre fils », et cela peut encore s'excuser. Mais pourquoi ne dit-il pas « mon père »? C'est parce qu'il a fait son devoir plutôt en serviteur qu'en fils. Il n'a pas désobéi aux ordres, et c'est beaucoup, mais de cette obéissance il n'attendait pas pour récompense un sourire

ou une parole aimante; il se fût contenté de ces étrennes qu'on donne aux domestiques. Et pourtant il était aimé, et plus qu'il ne croyait. Si le père ne lui a pas prodigué les marques d'affection, n'était-il pas tenu à distance par cette froideur d'un fils? Maintenant il lui rappelle doucement qu'il n'a pas su goûter son bonheur : être avec son père, participer à tous ses biens. Qu'il consente enfin à partager sa joie d'avoir retrouvé son fils!

Jésus n'a pas expliqué cette parabole. Elle n'en avait pas besoin. Le fils prodigue est le pécheur; son père est Dieu, le Père des miséricordes. Le fils aîné ressemble quelque peu à ces Pharisiens qui murmuraient de l'indulgence du Sauveur pour les publicains et les pécheurs, mais son intimité avec son père, quoiqu'il n'en sentît pas le prix, en fait plutôt le type des justes qui servent loyalement le Seigneur, s'arrêtant trop à cette idée du service. Dieu les invite à plus d'épanchements envers lui et d'indulgence pour les autres. La miséricorde, comme tous les attributs de Dieu, surpasse infiniment notre entendement; mais si elle nous est devenue si douce au cœur, c'est du jour où la parabole de l'enfant prodigue a été prononcée.

Sur l'usage des biens du monde (198-202).

Lc., XVI, 1-31.

Les paraboles sur la joie que donne à Dieu le retour d'un pécheur sont donc terminées par une vue sur l'intimité du juste avec son Seigneur. Elles ne changent rien au principe essentiel de la résolution qu'il faut prendre de le servir coûte que coûte. On dirait que Jésus est revenu cette fois sur ce thème du renoncement, pour en marquer l'aspect positif et encourageant. Il avait dit : « Celui qui ne renonce pas à tous ses biens ne peut être mon disciple[1]. »

Mais fallait-il se dépouiller complètement? Et que faire de ce qu'on rejetait pour suivre Jésus? Sa doctrine n'est pas un nihilisme destructeur, mais une invitation à la charité envers le prochain. C'est aux pauvres qu'il faut donner

1. Lc., XIV, 33.

ces richesses dont on se débarrasse, et, même si on les garde, on ne doit se considérer que comme un administrateur au nom de Dieu. Cet enseignement débute par la parabole de l'économe infidèle, qui passe pour difficile et qui est cependant très claire.

Un homme riche avait un économe, sorte d'intendant de ses fermes, en passe de traiter librement avec ceux qui venaient acheter les produits du sol. Il lui était aisé de mettre de côté une partie du prix qu'il avait exigé, mais il s'exposait ainsi à être dénoncé par des gens mécontents, soupçonnant qu'ils auraient trouvé plus d'avantage avec le propriétaire. C'est ce qui arriva. Le maître ne se montra point trop sévère, car ces sortes de bénéfices ou de commissions sont fort habituelles, mais enfin il demanda des comptes, qui devaient être les derniers, car il ne veut plus garder son employé indélicat. L'autre, habitué à ne rien faire qu'à surveiller, accoutumé aux égards des hommes de peine et des clients, ne sait à quoi se résoudre. Il n'est pas fait pour le travail des mains; mendier le couvrirait de honte. Une lueur dans son esprit : il a trouvé. Loin de se repentir sous le coup de sa disgrâce, l'économe infidèle devient un voleur et un faussaire, avec tant d'habileté qu'il réussit à faire commettre par d'autres le faux matériel. Plusieurs commerçants qui s'étaient fournis chez son maître lui devaient encore de grosses sommes. Il leur apporte leurs billets; vite, au lieu de cent barils d'huile que vous devez, écrivez que vous en avez pris cinquante, et, au lieu de cent mesures de froment, mettez quatre-vingts. Ce ne sont pas ceux-là qui iront le dénoncer ! Bien plutôt il les tiendra à sa merci; renvoyé par son maître, il ira demander l'hospitalité tantôt à l'un, tantôt à l'autre et s'ils ne le reçoivent pas de bon cœur, ils devront tolérer son importunité. Et quels gros rires ensemble sur le bon tour joué à leur dupe !

Le propriétaire cependant fut informé. Il était dupé, mais si adroitement qu'il lui était difficile d'avoir des preuves convaincantes contre son voleur. Il prit le parti d'en rire, lui aussi, et jugea le cas comme eût fait tout autre : « Quelle canaille, mais qu'il a d'esprit ! »

C'était cependant montrer peu de zèle pour un idéal de

justice. Aussi Jésus blâme et la connivence coupable des intéressés et la tolérance amusée du propriétaire : tel est bien le fait des fils du siècle, qui ne songent qu'aux choses de la terre et au profit, se comprennent entre eux à demi-mot, et sont plus avisés dans leur trafic que les fils de la lumière. Les fils de la lumière! Expression qui paraît pour la première fois, parce que la lumière vient de jaillir de la parabole, marquant de son rayon le front de ceux qui regardent en haut.

Que doivent donc faire ces fils de la lumière? Les biens temporels acquis, transférés, accumulés, gagnés trop souvent par des moyens louches, c'est de l'argent où l'injustice a laissé sa trace. Ceux qui en ont la disposition ne sont que des administrateurs, comme l'économe de la parabole. Qu'ils soient donc aussi avisés que lui, non pas en trompant leur Seigneur, mais en prélevant quelque chose pour les pauvres qui sont ses amis, s'ils veulent être reçus dans les tentes éternelles par ces pauvres désormais régnant avec Dieu.

Ceux qui veulent être disciples doivent même envisager un horizon plus rapproché. Leur Seigneur les a déjà investis d'une gestion, nécessaire à l'existence, celle des biens d'ici-bas, une très petite chose. S'ils ne sont pas fidèles à s'en servir selon ses vues, ils ne le seront pas alors qu'on leur confiera des intérêts majeurs, ceux de l'âme. Séduits par des choses qui ne sont pas de leur personnalité propre, ils se rendent incapables de veiller sur le trésor de leur intérieur, et ce bien véritable ne leur sera pas confié, quoiqu'il leur soit destiné, et soit même leur bien propre. Ils sont en réalité dominés par cet argent dont ils veulent faire un instrument de plaisirs ou de domination. Incapables de s'en défaire pour atteindre un but plus haut, ils sont vraiment ses esclaves. Or un homme ne peut servir deux maîtres, celui qui entraîne au dehors et celui qui appelle au dedans : « Vous ne pouvez servir Dieu et *Mamôna*[1] ».

Servir l'argent, c'est être si désireux de le posséder que tous les moyens sont bons pour s'en saisir. Mais c'est aussi

1. Lc., XVI, 13; cf. Mt., VI, 24. *Mamôna* en araméen signifie l'argent.

lui donner son cœur, en être épris, dire sans équivoque : « les beaux yeux de ma cassette ». Les théologiens devaient faire ces distinctions et d'autres encore. Ce qui résulte clairement des enseignements du Sauveur, c'est qu'on ne peut s'élever vers Dieu sans dégager son cœur de l'argent. Quand on ne possède pas de grandes richesses, le renoncement est plus facile. S'il est des pauvres dévorés de convoitise et des riches pauvres en esprit, à considérer l'ensemble des faits, la richesse n'est pas une bénédiction divine; il est plus facile aux pauvres d'être les bénis et les amis de Dieu.

Or cette morale, déjà suggérée par beaucoup de psaumes, n'était pas enseignée par l'ancienne Loi qui était le fort des Scribes. Convention faite avec tout un peuple, qui n'a pas de destinées éternelles, la Loi avait promis les biens de la terre à Israël s'il observait les préceptes du Seigneur. Et il est encore très vrai que la pratique des commandements de Dieu est pour une nation une cause de prospérité, même matérielle. Les Pharisiens s'appliquaient individuellement cette morale sociale. Ainsi que les amis de Job, ils étaient persuadés que Dieu récompense toujours la vertu ici-bas, et spécialement par la richesse. Un serviteur de Dieu ne peut être longtemps condamné à souffrir, il ne doit pas mourir dans la souffrance. C'est encore le grand argument de l'Islam contre le christianisme : l'envoyé de Dieu n'a pas dû être rejeté et mis à mort, parce que Dieu a toujours raison, et sa raison, c'est la victoire.

Les Pharisiens voyaient donc dans la richesse une marque de la faveur de Dieu, une récompense de la vertu, et leur avarice se masquait agréablement de ces belles apparences. Vraiment Jésus, qui n'avait rien, était bien à son aise pour prêcher la libéralité! Ils le narguaient. Jésus leur porte un coup droit qui les atteint au point sensible. Ils cherchaient à paraître justes aux yeux des hommes, et leurs richesses mêmes étaient une preuve qu'ils l'étaient aux yeux de Dieu? Or Dieu en jugeait bien autrement, car ce qui est élevé parmi les hommes, surtout ce qui s'élève soi-même avec orgueil, est une abomination au regard de Dieu. Toute cette façade de vertus étalées, cette sanction prétendue divine de

la prospérité et des honneurs, n'en impose pas au Seigneur. Il sait que le cœur occupé de ces images du dehors est vide du véritable bien.

Peut-être les Pharisiens essayèrent-ils de se défendre, précisément en alléguant la Loi et ses promesses si explicites de bénédictions temporelles[1]. C'est ainsi du moins qu'on s'explique la place de sentences de s. Luc[2] qui paraissent isolées, sans lien l'une avec l'autre ni avec l'ensemble de l'instruction sur le bon emploi des richesses. Jésus aurait répondu qu'il y avait quelque chose de nouveau. La Loi avait été défendue par les prophètes, dont Jean-Baptiste était le dernier, mais désormais le règne de Dieu était prêché, et on s'y précipitait avec une sorte de violence, surtout ces pauvres gens que les Pharisiens méprisaient. Quoi qu'il en soit, le Maître se plut à prouver à ces Pharisiens que la révélation ancienne suffisait pour condamner leur superbe dédain de la pauvreté. Aussi la parabole du mauvais riche et du pauvre Lazare est-elle conçue selon leurs idées et avec des images qui leur étaient familières, de sorte qu'il leur fût impossible d'en esquiver la leçon.

Parabole ou histoire? Quelques anciens Pères ont vu là le récit d'un fait arrivé, à cause du nom de Lazare : ordinairement les paraboles ne comportent pas de noms propres. Mais alors il faudrait admettre que tous les détails en sont vrais, et, sous prétexte de trouver plus d'histoire dans un enseignement du Sauveur, on s'exposerait à beaucoup de difficultés théologiques. Le riche en enfer parle comme s'il avait un corps, et cela avant la résurrection générale; il a des sentiments de charité pour ses frères qui ne sont pas le fait des réprouvés; la place de choix du pauvre sur le sein d'Abraham paraît bien être une métaphore. S'il n'y a pas lieu de s'appuyer sur chaque détail pour connaître

1. Lév., XXVI, 3-13, etc.

2. XVI, 16-17 : 16 La Loi et les prophètes vont jusqu'à Jean; depuis lors le royaume de Dieu est annoncé, et chacun essaie d'y entrer de force. 17 Or il est plus facile que le ciel et la terre passent, qu'un seul trait de la Loi ne tombe.

Quant au v. 18 on ne sait vraiment pas comment le rattacher au contexte.

les conditions de l'autre monde, comme l'a fait remarquer le P. Knabenbauer, c'est donc que Jésus a proposé une parabole véritable, librement composée au moyen d'images courantes choisies pour faire ressortir une leçon.

Cette leçon se tire aisément du petit récit, et surtout de la place qu'il occupe, après la parabole de l'économe infidèle et la recommandation de donner aux pauvres en vue de la vie éternelle : celui qui se montre dur envers eux ne fût-ce que par son indifférence, et qui ne songe qu'à jouir de ses richesses sans aucune préoccupation de sauver son âme, ce jouisseur sans entrailles s'expose à des châtiments terribles dans la vie future, et rien ne pourra les adoucir. Il n'a pas d'excuse, car il était instruit de la volonté de Dieu par Moïse et par les Prophètes.

Comment le pauvre avait-il mérité la béatitude? Nous ne le savons, et la parabole n'avait pas à le dire; ce n'était pas son objet de faire directement la leçon aux pauvres. On doit penser qu'il avait supporté avec patience sa malheureuse condition, comme tant de personnes modestes, sans fortune et peu honorées par les hommes qui figurent dans les psaumes, où le même mot désigne les pauvres et ceux qui sont doux envers leur sort et envers Dieu.

Dans la parabole, le pauvre reçoit le nom de Lazare, assez commun, et qui fut celui d'un ami de Jésus[1]. Le désir toujours agissant de précisions historiques a conduit certains anciens à nommer le riche tantôt *Nineve*, et tantôt *Finees*. Jésus le représente comme vêtu d'une fine chemise de lin, avec un manteau de pourpre, et donnant chaque jour des repas luxueux. Sa prodigalité n'allait pas sans gaspillage. On ne prenait aucun soin des restes : plutôt que de les mettre de côté pour les pauvres, on les jetait, et Lazare, gisant près de la porte d'honneur, était impuissant à les disputer aux chiens accourus à cette franche lippée, et qui léchaient encore ses ulcères.

Le pauvre mourut enfin, et fut emporté par les anges dans le sein d'Abraham, une place choisie auprès de l'ami

1. Renan a conclu de cette coïncidence que la résurrection de Lazare avait été racontée par Jean d'après cette parabole mal comprise!

de Dieu. Le riche fut enseveli, sûrement avec honneur, mais ce fut le dernier fruit qu'il tira de ses richesses. Il va sans dire qu'au séjour des morts il était dans les tortures. Au-dessus de cette zone les Juifs[1] plaçaient une région lumineuse, d'où sortait une source claire. Le riche levant les yeux y vit Abraham et Lazare dans son sein : « Père Abraham, aie pitié de moi, dis à Lazare qu'il trempe le bout de son doigt dans l'eau et qu'il vienne rafraîchir ma langue, car je souffre dans cette flamme. » Abraham le nomme encore son enfant, mais il ne peut rien pour lui. Le changement des conditions est irrévocable, nul n'est autorisé à franchir l'abîme qui sépare les justes et les méchants. Alors le riche, moins en damné ne respirant que la haine, qu'en homme qui comprend désormais ce qu'est la souffrance et ce qu'exige la justice de Dieu, tel enfin que le comportait l'aménagement de la parabole, prend pitié de ses cinq frères, vivant comme il avait vécu, menacés des mêmes châtiments. Si Lazare ne peut descendre auprès de lui, qu'il se rende au moins sur la terre ; ses frères, prévenus de ce qui se passe dans l'autre monde, ne manqueront pas de se convertir. Abraham refuse même cela : « Ils ont Moïse et les Prophètes, qu'ils les écoutent. » Mais lui : « Non, père Abraham, si quelqu'un d'entre les morts va vers eux, ils feront pénitence. » Abraham ne le pense pas : rien ne ferait fléchir leur volonté obstinée : « S'ils n'écoutent pas Moïse et les Prophètes, même si quelqu'un ressuscitait d'entre les morts ils ne seront pas persuadés. »

Ce motif étonne. Qui ne se rangerait à une parole venue d'outre-tombe? Pourtant on voit, dans un des chefs-d'œuvre de l'esprit humain, Hamlet s'entretenir avec l'ombre de son père, et mettre ensuite en doute sa propre immortalité. L'impression produite par une apparition serait sans doute plus vive, plus troublante que l'enseignement de la foi. Mais cet ébranlement de l'imagination passerait sans pénétrer l'âme aussi sûrement que la méditation répétée de la parole de Dieu. D'ailleurs les Juifs ne doutaient pas du monde à venir, ni de la justice qui y est exercée par Dieu

1. Hénoch, xxii, 9.

L'objet de la parabole était le devoir des riches d'assister les pauvres. La vision d'un pauvre méprisé, venant rappeler aux riches leur devoir, risquait d'être raillée par de gais compagnons comme un scrupule chimérique. Enfin, de toute façon, l'homme est maître de ses actes; si, croyant en la Révélation, il refuse de lui obéir, il ne se laissera pas guider plus docilement par l'apparition d'un mort. Et en effet la Loi et les Prophètes recommandaient la charité, et d'une façon péremptoire. Le maître d'un champ ne devait recueillir à fond ni son blé, ni ses olives, ni ses grappes de raisin ; un créancier devait rendre le vêtement pris en gage avant le coucher du soleil[1]. Et si la législation n'avait pas à s'étendre sur le précepte individuel de l'aumône, avec quelle énergie un Amos avait flétri le luxe insensé des riches couchés sur des lits d'ivoire et durs pour les pauvres[2], un Isaïe l'aveuglement des jeûneurs qui croyaient plaire à Dieu sans pratiquer la charité envers le prochain ! Les Pharisiens qui narguaient le Sauveur auraient dû se reconnaître dans leurs ancêtres :

> Pencher la tête comme un jonc,
>   se coucher sur le sac et la cendre.
> est-ce là ce que vous nommez jeûne,
>   un jour agréable à Iahvé?
> Ne savez-vous pas le jeûne que j'aime...
> Partager son pain avec l'affamé,
>   héberger les pauvres sans abri :
> qui se trouve nu, le vêtir,
>   devant son frère ne point se dérober.
> Alors ta lumière poindra comme l'aurore[3]...

Une voix venue d'outre-tombe aurait excité la peur égoïste de l'enfer. La Loi et les Prophètes, Jésus surtout, ont fait entendre la voix de l'humanité, inspiré l'amour du prochain, le désir de plaire à Dieu : c'est bien là ce qui persuade, ou il n'est pas de vraie persuasion.

Telle qu'elle est, cette parabole terrifiante porte en elle-même son apaisement et sa sérénité, en rappelant un devoir facile. Cette leçon est assez utile pour qu'on s'en contente.

1. Dt., XXIV, 13, 19-22.
2. Amos, VI, 4 ss. ; VIII, 4.
3. Is., LVIII, 5-8; trad. *Condamin*, déjà cité, p. 57.

D'après des critiques trop perspicaces, Luc aurait eu l'intention d'expliquer pourquoi les Juifs de son temps ne croyaient pas à la résurrection de Jésus. Quoi d'étonnant! Infidèles à Moïse, ils ne se rendraient pas non plus au Christ ressuscité! — Mais les Juifs ne refusaient pas de croire à Moïse; ce trait décoché par Luc aurait complètement manqué son but. Tandis que les Pharisiens, auditeurs malveillants de Jésus, étaient obligés de convenir que sa doctrine sur les richesses, qui les choquait, était bien celle des autorités qu'ils faisaient profession de suivre.

Ainsi Jésus enseignait en Israël, tantôt avertissant ceux qui voulaient le suivre de la nécessité d'un détachement qu'il savait leur rendre facile, tantôt répondant à la mauvaise humeur des Pharisiens. Parfois aussi il prenait à part des disciples qui lui étaient déjà attachés, surtout les Apôtres, pour les instruire de leurs rapports entre eux ou avec Dieu[1].

Une petite parabole a trait à l'humilité.

Les serviteurs inutiles (203).

Lc., xvii, 7-10.

Les maîtres dans le monde n'ont point coutume de témoigner de la reconnaissance à ceux de leurs serviteurs qui font leur devoir. Ce n'était surtout pas le cas dans l'antiquité, où l'esclave d'un maître vivant pauvrement à la campagne, après avoir travaillé aux champs, devait encore préparer le dîner. Qui eût songé que c'était alors le tour du maître de faire quelque chose, par exemple de servir à table? Point du tout. L'esclave, fatigué par le labeur du jour, devra encore retoucher son costume de peine, verser à boire, être attentif au service, et c'est seulement après qu'il pourra satisfaire à ses propres besoins. Et tout cela est tellement autorisé par la coutume que le maître ne se croira tenu à aucune gratitude. Pourquoi Jésus rappelle-t-il cet état d'esprit, sans même le condamner? Va-t-il conclure que Dieu,

1. C'est alors que s. Luc place des avis sur le scandale des faibles, sur le pardon du prochain, sur la vertu de la foi. Nous les avons déjà rencontrés dans un autre contexte (p. 269; 274) ou nous les retrouverons plus loin (p. 435).

le maître de tous, ne saura aucun gré à ceux qui auront accompli tout ce qu'il leur a commandé? Ce n'est pas le sens de sa parabole. Il entend seulement engager ses apôtres à revêtir les sentiments de ce pauvre esclave. Celui-ci sait très bien qu'il n'a droit à rien qu'à sa pitance, et après son maître. De tout ce qu'il a fait il ne songe pas à s'enorgueillir : c'est son humble tâche de chaque jour. Et Jésus invite ses disciples à dire eux aussi : « Nous sommes des serviteurs inutiles ; nous avons fait ce que nous devions faire. »

Les apôtres, lorsqu'ils ont prêché, converti des âmes, procuré, comme ils pensent, la gloire de Dieu, pourraient être tentés d'en rapporter à eux-mêmes quelque gloire. C'est qu'ils auraient mal compris quelle est vraiment leur part dans l'œuvre du salut. Même le bien qu'ils font vient de Dieu. Alors c'est pure vérité de leur part que de dire : nous sommes des serviteurs inutiles.

VI. — DERNIER VOYAGE AVANT LA MONTÉE A JÉRUSALEM (204).

Lc., XVII, 11.

Il semble que Jésus avait donné son enseignement sur les richesses en se dirigeant vers le nord, dans le pays d'au delà du Jourdain, soit sur les premières pentes à l'est, soit plutôt en cheminant dans la vallée. Le moment vint où il reprit le chemin de Jérusalem. Il franchit donc le Jourdain, et Luc nous le montre se rendant à la ville sainte en passant entre Samarie et Galilée[1]. S'il fallait prendre cette expression tout à fait à la lettre, Jésus aurait remonté la plaine d'Esdrelon, sise entre les deux provinces, mais alors, arrivé au point d'intersection avec la route de Nazareth à Jérusalem, il aurait dû traverser la Samarie, ce qui n'est pas dans s. Luc. On dirait qu'il a seulement touché un point de la frontière qui séparait la Galilée et la Samarie, par exemple Scythopolis, l'ancienne Beth-Cheân, redevenue Beïsân, pour redescendre sur la rive droite du Jourdain dans la direction de Jéricho. Luc rapporte à cette période

1. Lc., XVII, 11.

quelques épisodes et discours et ne tarde pas à rejoindre s. Marc et s. Matthieu. C'est vers ce moment que le Maître passa de nouveau sur l'autre rive, comme nous l'apprenons par s. Jean, si c'est bien là qu'il apprit la maladie de Lazare, occasion d'une fugue rapide à Béthanie près de Jérusalem. De là, passant par Éphraïm, il redescendit dans la vallée du Jourdain.

Il entra alors à Jéricho, monta à Béthanie, et fit son entrée à Jérusalem pour y mourir. Les quatre évangélistes se trouveront ensemble lors de l'entrée des Rameaux.

Guérison de dix lépreux (205).

Lc., XVII, 12-19.

Jésus se dirigeait donc vers Jérusalem. Il allait entrer dans un petit village lorsque dix lépreux vinrent à sa rencontre, sans doute pour lui demander leur guérison. Toutefois, dociles aux prescriptions de la Loi, ils s'arrêtèrent à quelque distance, élevant la voix : « Maître Jésus, ayez pitié de nous. » C'est la sixième fois que dans s. Luc Jésus reçoit ce titre de Maître, au sens de docteur; on le tenait donc pour éminent dans la science sacrée, quoiqu'il ne fût pas disciple des Pharisiens, et n'enseignât pas à la manière des Scribes. Il répond en effet selon le précepte légal : « Allez, montrez-vous aux prêtres. » Ils obéissent sans insister, et cette obéissance est récompensée. Ils sont guéris en chemin, alors qu'ils n'étaient pas encore très loin, car l'un d'entre eux revient aussitôt sur ses pas, retrouve celui qui l'a guéri, se jette à ses pieds et lui rend grâces en glorifiant Dieu. C'était un Samaritain.

Jésus manifeste une sorte d'étonnement de l'ingratitude des neuf autres, et il confirme la faveur de la guérison accordée à la foi. L'évangéliste ne dit pas de quelle nation étaient les autres, mais n'étant pas étrangers, ils étaient donc Juifs. Le Samaritain est reconnaissant parce que la guérison ne lui était pas due, surtout de la part d'un Juif. Les autres se seront dit que le grand prophète avait été envoyé à leur peuple, et que les miracles étaient faits pour eux.

Le règne de Dieu est déjà venu (206).

Lc., XVII, 20-21.

Les Pharisiens étaient partout. Même sur cette route nouvelle on savait que Jésus prêchait le règne de Dieu. Les disciples l'avaient annoncé. Mais enfin quand viendrait-il? Les Pharisiens voudraient bien le savoir. Ceux-ci s'attendent sans doute, comme l'écrivain de l'Assomption de Moïse, à voir le règne de Dieu se manifester avec éclat :

> Alors paraîtra son règne sur toute sa création...
> Car le Céleste se lèvera du trône de son règne,
> et sortira de sa demeure sainte, etc.[1].

Mais Jésus leur répond que le règne de Dieu n'est point un phénomène qu'on puisse observer comme l'apparition d'une comète ou l'arrivée d'un conquérant, comme si l'on pouvait dire : « Le voici ! » ou : « Il est là ! ». « Car voici que le règne de Dieu est au milieu de vous. »

Il est assurément très vrai que Dieu habite dans les cœurs qui l'aiment, et qu'il y règne. Mais les Pharisiens n'étaient pas de ceux-là. Et Jésus n'enseigne nulle part que le règne de Dieu est invisible; loin de là, puisqu'il l'organise d'avance en royaume avec son chef. Il a donc simplement voulu répondre à la question posée : Quand viendra le règne de Dieu? — Le règne de Dieu est déjà là, grandissant au milieu d'eux, et ils ne savent pas le voir, parce que ce n'est pas un phénomène éclatant. Il y faudrait les yeux de la foi.

L'avènement du Fils de l'homme (207-211).

Lc., XVII, 22-37; Mt., XXIV, 26-27; 37-41; 28.

Cette réponse ne fut pas sans étonner les disciples eux-mêmes. Il était le Fils de l'homme, inaugurant le règne de Dieu par ses actions et par ses paroles, par des miracles,

1. *Le Messianisme...* p. 85.

mais toujours dans une situation très humble. allant de bourg en bourg sans trouver toujours un asile, vivant d'une hospitalité précaire. Ne se manifesterait-il pas dans la gloire, comme un Fils de l'homme de Daniel venant sur les nuées? Avec quelle impatience ceux qui l'aimaient le plus soupiraient après ce moment! Quels en seraient les signes précurseurs?

Jésus résolut de couper court à ces rêves qui auraient paralysé leur action dans une attente stérile. Entre les profanes qui ne songent qu'à leurs intérêts du temps ou à leurs plaisirs, et les illuminés qui se bornent à épier les signes du salut, ses disciples sont ceux qui vivent pour les espérances éternelles, mais, sachant que le Fils de l'homme ne viendra qu'à son heure, et sans prévenir, ils doivent agir en se tenant prêts pour le moment où ils seront invités à le rejoindre.

C'est le thème d'une instruction sur la venue du Fils de l'homme au dernier jour, qui ne se trouve avec ce caractère distinct que dans s. Luc. Mais s'il est le seul à en dessiner la trame, les termes primitifs paraissent avoir été mieux conservés par s. Matthieu[1].

Jésus rappelle donc à ses disciples que le Fils de l'homme doit tout d'abord souffrir beaucoup et être rejeté par la génération qui l'entoure. Les disciples resteront seuls, sachant bien qu'il est dans la gloire, souhaitant de le voir se manifester à eux, ne fût-ce qu'un seul jour. Mais non, il ne se montrera pas. On leur dira : « Voici qu'il est au désert! — Ne sortez pas! Voici qu'il est dans les celliers! — Ne le croyez pas[2]. » Car lorsqu'il viendra « dans son jour », c'est-à-dire pour le jugement, ce sera avec l'éclat et la rapidité d'un éclair qui sortirait de l'orient pour briller jusqu'au couchant[3].

Mais si les disciples ne doivent pas s'épuiser en de vaines démarches, combien plus à redouter est l'indifférence qui

1. Le même thème est joint dans s. Marc et s. Matthieu à celui de la ruine de Jérusalem, comme nous le verrons plus loin. Mt. a englobé dans ce dernier grand discours des traits qui appartiennent à celui qu'à reproduit Luc, tandis que Lc. a mis dans le sien des traits plus naturels où Mc. et Mt. les ont placés.
2. Mt., XXIV, 26.
3. Mt., XXIV, 27.

oublie le jugement de Dieu! Et malgré l'établissement du règne de Dieu, tant de miracles, l'accomplissement de ses propres prophéties, Jésus prévoit avec douleur qu'il en sera à cet instant suprême comme aux jours de Noé : « Car de même que, dans le temps qui précéda le déluge, on mangeait et on buvait, on épousait et on donnait en mariage, jusqu'au jour où Noé entra dans l'arche, et ils ne se doutèrent de rien, jusqu'à ce que vint le déluge, et il les emporta tous, ainsi en sera-t-il de l'avènement du Fils de l'homme[1]. » — Même insouciance aveugle au temps de Lot : « On mangeait, on buvait, on achetait, on vendait, on plantait, on bâtissait. Mais le jour où Lot sortit de Sodome, Dieu fit pleuvoir du feu et du soufre, et il les fit périr tous. Il en sera de même au jour où le Fils de l'homme doit être révélé[2]. »

Où sont donc ceux qui représentent Jésus comme un illuminé, rêvant d'un royaume de Dieu sur la terre dans l'innocence et la sainteté? Sa prophétie se réalise, on peut dire contre le vœu de son cœur!

Que faut-il donc faire? Souvenez-vous de la femme de Lot, dont le cœur était resté à Sodome avec ses biens, et qui voulut revoir une dernière fois sa maison en flammes, avec le désir secret d'en sauver quelque chose! — C'est donc toujours la même leçon : se détacher de tout, renoncer même à la vie s'il le faut. Au lieu de se laisser aller au courant des occupations journalières, vivre dans cette disposition d'esprit qu'il vaut mieux perdre la vie du corps que de hasarder le salut de l'âme. Alors le jugement sera favorable. Dieu juge d'après le fond du cœur, que seul il connaît. Les soins de la vie sont licites, on y est même tenu; ce n'est pas ce qui crée des différences aux yeux de Dieu. Deux se trouveront dans les champs : l'un est pris, l'autre est laissé. Deux femmes moudront à la meule : l'une est prise, l'autre est laissée. De deux qui seront sur la même couche, l'un sera pris, l'autre laissé. Et cependant Dieu est infiniment juste. Il prendra ceux qui ont mis avant tout le prix de l'âme, il laissera ceux qui n'ont songé qu'à cette

1. Mt., XXIV, 37 s.
2. Lc., XVII, 28-30.

vie du temps, accordée pour les conduire à l'éternité. Mais ceux qui sont pris, où donc iront-ils à l'avènement du Fils de l'homme? C'est la question des disciples, éperdus en entendant ces paroles si simples, plus fortes que les mises en scène effroyables des Apocalypses : « Où? Seigneur. »

Jésus répond : « Où est le cadavre se rassembleront les vautours[1] »

Le cadavre, c'est donc lui? — Non, car cette assimilation directe serait contraire au caractère propre de ces comparaisons paraboliques, qui ne sont pas des allégories. Pourtant c'est bien vers lui que se rassembleront les élus; mais c'est seulement pour indiquer la rapidité et la sûreté de leur vol, qu'il les compare à des vautours fondant droit sur leur proie, d'un instinct si assuré qu'il suffit de les voir tournoyer dans les airs pour savoir où est le cadavre[2].

La prière instante au temps des persécutions (212).

Lc., XVIII, 1-8.

Le voile soulevé par Jésus sur l'avenir de son œuvre le laissait entrevoir assez sombre, malgré le développement incoercible du règne. Dans certains cas les disciples devraient être prêts à sacrifier leur vie. Ces persécutions avaient déjà été annoncées par le Maître[3]. Que fallait-il donc penser de cette sollicitude du Père, veillant sur le petit troupeau[4]? Sûrement ils l'invoqueraient dans leur angoisse. Serait-il donc sourd à leurs prières, précisément au moment du danger?

1. Mt., XXIV, 28.
2. De nombreux commentateurs, jugeant inconvenant que le Fils de l'homme soit comparé à un cadavre, entendent ces derniers mots du jugement de Dieu exercé par les démons sur les condamnés. Mais ce n'est certainement pas le sens de Mt. dans le passage parallèle. D'ailleurs c'est ne pas comprendre que la parabole compare une situation à une situation; elle n'est pas une suite de symboles. Nous allons voir un juge inique dont la conduite servira à comprendre celle de Dieu, et cependant il ne le représente pas. — J'ai vu à Pétra un Bédouin suivre le vol des vautours pour retrouver le corps du P. Vincent qu'on croyait mort, et qui heureusement reparut peu après.
3. Lc., VI, 22; XII, 11.
4. Lc., XII, 22-32.

Jésus voulut répondre à cette tentation de scandale, toujours redoutable, car enfin le Dieu tout puissant n'aurait pas même un signe à faire pour sauver les siens. Il proposa une parabole. Il y avait dans une ville un juge qui ne craignait pas Dieu, et qui ne se souciait pas des hommes. Il y avait dans la même ville une veuve qui lui demandait justice de son adversaire. Cette pauvre femme, si elle jouait le rôle de demandeur, n'avait pas été l'agresseur. Privée à la fois de l'appui de ses parents qu'elle avait quittés, et de son mari qu'elle avait perdu, elle était menacée dans sa fortune ou peut-être dans les intérêts de ses enfants par des ennemis dont le juge avait peur. Car, en dépit de la Loi qui recommandait si instamment à la pitié et à la justice la cause de la veuve et de l'orphelin, ce mauvais juge refusait de se prononcer pour elle. Mais la veuve insistait, avec la ténacité de ceux qui n'ont plus rien à perdre, et qui conservent un espoir. Le juge faisait peu de cas des jugements de Dieu et de l'estime des gens de peu, mais enfin cette importunité lui était à charge. Il sentait bien que cette obstinée ne cesserait pas de lui casser la tête. Et il se résolut à lui rendre justice.

Voilà donc, s'écrie le Seigneur, à quoi finit par se résoudre un juge inique! Et Dieu, infiniment juste, ne ferait pas justice à ceux qu'il a choisis pour travailler à son œuvre, et qui crient vers lui jour et nuit, sans se décourager en le voyant si patient avec leurs adversaires? « Je vous dis, affirme Jésus, qu'il leur fera justice promptement. »

Parole de celui qui seul connaissait le Père, parole fortifiante, refuge assuré. Mais comment faut-il l'entendre? Quand la paix a été rendue à l'Église sous Constantin, Lactance a pu écrire un livre sur la mort des persécuteurs. Mais les persécutions ont recommencé, et bien des persécuteurs sont morts tranquilles, les martyrs étant depuis longtemps tombés, en apparence vaincus. La promesse de Jésus doit donc se prendre en liaison avec sa doctrine constante. C'est être délivré, c'est être vainqueur, que de mourir au service de la vérité. Quelquefois l'instante prière des fidèles obtient la délivrance de l'Église : ainsi Pie VII a été ramené à Rome par une acclamation univer-

selle, modeste triomphateur d'un pouvoir jusqu'alors invaincu. Mais s. Grégoire VII est mort en exil. Ce qui est certain, c'est qu'en somme les assauts du mal ne prévaudront pas. Quel que soit le sort que Dieu réserve aux siens dans ce monde, il veille sur eux, il entend leurs prières; qu'ils ne se lassent pas de prier, ils seront délivrés selon les voies choisies par une Sagesse infinie. Ce qui ne signifie pas nécessairement une série de victoires miraculeuses qui convertiront le monde, car Jésus laisse ses disciples sous l'impression d'une inquiétude mélancolique : « Cependant, le Fils de l'homme, quand il viendra, trouvera-t-il la foi sur la terre? » Il en trouvera, il vient de nous le dire, puisque tant d'âmes seront sauvées, mais ces derniers temps avec leur incurie de la justice divine seront des temps d'épreuve, et c'est alors que la prière devra redoubler ses efforts.

Le Pharisien et le publicain (213).

Lc., xviii, 9-14.

Tous les Pharisiens n'étaient pas agressifs, mais il en était peu qui ne fussent contents d'eux-mêmes, se croyant plus pieux et plus doctes que les autres. C'est du moins ainsi que Josèphe les caractérise[1]. D'aucuns laissèrent entrevoir cette fâcheuse disposition de leur âme. L'assurance qu'ils avaient d'être justes les portait à mépriser leur prochain, le menu peuple, que son ignorance de la loi exposait à pécher continuellement. Jésus leur donna une leçon, sous la forme d'un petit récit quelque peu satirique, émouvant par le contraste d'une sincère humilité.

Le Temple de Jérusalem était, comme le savaient tous les Juifs, bâti sur l'ancienne montagne de Sion. On y montait solennellement pour les liturgies. On y montait aussi pour se rapprocher de Dieu, présent dans son sanctuaire, et le prier. Dans le même parvis se trouvaient ce jour-là deux hommes, un Pharisien et un publicain. Le premier priait debout, selon l'usage, et consentait à

1. *Guerre*, I, v, 2. « Une secte des Juifs qui se croyait plus pieuse que les autres, et estimait plus exacte sa manière d'expliquer les lois. »

remercier Dieu de ce qu'il n'était pas pécheur comme le reste des hommes, si souvent rapaces, injustes, adultères, dans le genre de ce publicain qu'il apercevait courbé très bas sous le poids de ses péchés. Ce tribut rendu à la faveur divine, il se complaisait en repassant les traits d'une justice qui était bien son fait, et qui dépassait notablement le niveau prescrit par la Loi pour être juste aux yeux du Seigneur.

La Loi ordonnait de jeûner une fois par an, au jour de l'expiation. Lui jeûnait deux fois la semaine, comme les Juifs les plus fervents[1] La Loi ordonnait au cultivateur de payer la dîme de tous les produits de son champ[2] Lui, craignant que les denrées vendues au marché n'aient pas acquitté le droit dû aux prêtres et aux lévites, prélevait ce dixième sur tout ce qu'il achetait, peut-être même sur tout ce qu'il acquérait par son industrie.

Vraiment le Seigneur eût été bien exigeant à demander davantage. Il eût seulement souhaité un peu moins de vaine complaisance. Car Jésus continue : Le publicain, se tenant plus loin du Sanctuaire où résidait un Dieu juste, n'osait même pas lever les yeux au ciel, et se frappait la poitrine. Son attitude exprimait aux regards de tous ce qu'il disait dans son cœur : « O Dieu, pardonnez au pécheur que je suis ! »

Les docteurs de la Loi n'auraient pas méconnu la valeur de ces sentiments de pénitence. Mais un publicain, receveur des impôts indirects, risquait toujours de faire du tort au prochain, et c'était sûrement en cela que ce publicain avait péché ! Dieu, selon eux, se devait de ne pardonner qu'après réparation de l'injustice commise [3]. Jésus comprend mieux la miséricorde de son Père, qui se contente de l'intention de restituer, contenue dans un repentir sincère. Et il prononce, sans condamner tout à fait le juste orgueilleux, que le pécheur repentant est plus agréable aux yeux de

1. Le lundi et le jeudi. On lit en effet dans la *Doctrine des Apôtres* (VIII, 1) : « Ne jeûnez pas les mêmes jours que les hypocrites, le lundi et le jeudi, mais le mercredi et le vendredi. »

2. Dt., XIV, 22 ss.

3. Strack et Billerbeck., II, p. 248.

Dieu que celui qui se décerne si bénévolement un brevet de justice : « Car quiconque s'élève sera abaissé, et quiconque s'abaisse sera élevé. »

C'était exprimer d'une façon concrète l'avertissement déjà donné aux Pharisiens : « Vous êtes ceux qui se font passer pour justes devant les hommes... mais ce qui est élevé parmi les hommes est une abomination devant Dieu [1]. »

Le mariage crée un lien indissoluble entre les époux (214).

Mt., xix, 3-12; Mc., x, 2-12; Lc., xvi, 18.

Jésus avait pris d'une façon définitive le chemin de Jérusalem. S. Marc et s. Matthieu qui ont indiqué d'un seul mot le passage de Jésus en Judée et en Pérée [2], reparaissent ensemble, avant l'entrée à Jéricho. Comme on se rapproche de la Ville Sainte, les Pharisiens sont de nouveau prompts à l'attaque, car ils se sentent plus en état d'aborder les questions difficiles où le jeune Maître pourrait broncher [3].

Ils jettent donc un coup de sonde sur les raisons que doit avoir le mari avant de répudier sa femme. La question paraissait inoffensive, puisque les deux grandes écoles de Hillel et de Chammaï n'étaient pas d'accord. Mais elle supposait résolu le droit pour le mari de rompre le lien qui unit les époux. Jésus n'accepte pas cette prétérition. Une fois engagé dans la discussion, il entend faire la lumière entière sur ce point, dont on peut dire qu'il est décisif pour la vie morale d'une nation.

Sa réponse de fond n'est pas douteuse. L'Église catholique l'entend comme l'interdiction d'un second mariage tant que les époux sont tous deux vivants, et tel est bien le sens des textes précis. S. Luc : « Quiconque renvoie sa

1. Lc., xvi, 15.
2. Voir plus haut, p. 357 s.
3. Comme la présentation des enfants suit immédiatement dans Mt. et Mc. il faut situer la question du divorce avant le moment où les trois forment un même fil. D'ailleurs Lc. vient de placer la solution de Jésus peu auparavant (xvi, 18) sans aucun contexte, donc par un souvenir chronologique.

femme et en épouse une autre commet un adultère, et celui qui épouse une femme renvoyée par son mari, commet un adultère [1]. » S. Marc : « Celui qui répudie sa femme et en épouse une autre, commet un adultère à son égard. Et si une femme répudie son mari et en épouse un autre, elle commet un adultère [2]. » S. Paul aux Corinthiens : « Quant aux personnes mariées, j'ordonne, non pas moi, mais le Seigneur, que la femme ne se sépare pas de son mari ; si elle en est séparée, qu'elle reste sans se remarier ou qu'elle se réconcilie avec son mari ; pareillement, que le mari ne répudie point sa femme [3]. »

Dans l'Église primitive on était donc d'accord sur le précepte du Seigneur. Les époux ne doivent point se séparer. Si cependant ils ne peuvent vivre ensemble et se séparent, le lien du mariage n'est pas rompu; une seconde union serait illicite pour le mari comme pour la femme.

D'où vient donc que le protestantisme et même l'Église grecque ne s'en tiennent pas simplement à ce que le Maître a prescrit, et autorisent l'un des conjoints à se remarier, si l'autre a été infidèle et convaincu d'adultère?

C'est à cause de l'interprétation qu'ils donnent au texte de s. Matthieu. De nombreux critiques modernes leur reprochent de sacrifier une décision certaine du Seigneur à une addition de s. Matthieu qui ne serait qu'un ménagement postérieur en faveur des Juifs convertis, auxquels il eût paru trop dur de renoncer à la répudiation en cas d'adultère. Malgré cette divergence sur l'authenticité de la parole de Jésus dans s. Matthieu, ces critiques radicaux sont ainsi d'accord avec les théologiens protestants et orthodoxes sur l'interprétation de ce texte. C'est donc lui que nous devons examiner. Et loin d'accepter l'hypothèse d'une altération, par le fait de l'évangéliste, de la pensée de son Maître, nous pensons au contraire que c'est s. Matthieu qui a le mieux reproduit, du moins au début, le mouvement du dialogue et les expressions de Jésus. D'ordinaire

1. Lc., xvi, 18.
2. Mc., x, 11 s. — Il y a sur ce verset une variante sans importance pour le sens de l'indissolubilité.
3. I Cor., vii, 10 s.

c'est le privilège de s. Marc. Mais ici son raisonnement est mieux ordonné, il n'a pas conservé le va-et-vient de la conversation qui expose à revenir en arrière. En faisant adresser aux disciples seuls l'application du principe, s. Marc a bien mis en relief la décision imposée par le Maître aux siens et donc à son Église, mais sans plus se soucier de la réponse faite aux Pharisiens sur une question qu'il n'avait pas exprimée dans toute sa précision. La dernière réponse de s. Matthieu comprend à la fois la solution particulière de leur doute et la conclusion pratique à tirer du principe. Nous verrons que toute la difficulté vient de ce qu'il n'a pas suffisamment distingué les deux points.

Donc des Pharisiens demandèrent à Jésus : « S'il est permis de répudier sa femme pour n'importe quelle raison? » Ils ne demandent pas : le divorce est-il licite, ainsi que font les modernes qui reconnaissent à la femme les mêmes droits qu'au mari. On en était déjà là à Rome, mais chez les Juifs, comme aujourd'hui encore chez les musulmans orthodoxes, l'initiative de la séparation n'appartenait qu'au mari. Que le mari pût répudier sa femme, cela était très clair dans la Loi de Moïse. Il fallait seulement que sa volonté irrévocable fût exprimée par un billet. Autrement un second époux eût été exposé à une revendication désagréable. Répudiée dans les règles, la femme était libre de se remarier et avait quelque chance de trouver un époux. Sa situation était précaire. Même soutenue par l'opinion, la femme renvoyée était mal vue. Le mari ne devait donc user de son droit que pour de graves motifs. La Loi avait dit : « quelque chose d'indécent [1] ». L'école de Chammaï prenait ce terme au sérieux. Les partisans d'Hillel laissaient libre cours au caprice du mari. C'était, selon ces derniers, un motif suffisant que d'avoir fait brûler un plat. Plus tard le grand Aqiba autorisera le mari à répudier sa femme pour en épouser une plus jolie. L'ancienne polygamie, à laquelle on avait renoncé en fait, eût été moins injuste pour la femme délaissée.

Il eût été contraire au caractère de Jésus d'entrer dans ces controverses. Il tranche à la racine. Pour lui la ques-

1. Deut., xxiv, 1. — Trad. Crampon : « de repoussant », ce qui paraît trop faible.

tion ne se pose même pas. Avec une sorte d'impétuosité, il interroge ces maîtres ès-Écritures sacrées : « N'avez-vous pas lu que celui qui a tout fait dès le commencement les a faits mâle et femelle? Et il a dit[1] : A cause de cela, l'homme quittera son père et sa mère et s'attachera à sa femme, et les deux seront une seule chair. De sorte qu'ils ne sont plus deux, mais une seule chair; qu'un homme ne sépare donc pas ce que Dieu a uni. »

On se demande comment Jésus aurait pu exprimer plus fortement l'indissolubilité du mariage, et l'établir en même temps sur le dessein de Dieu en créant les sexes distincts pour les unir ensuite et assurer ainsi la perpétuité de la race. Ce n'est pas seulement par l'union des époux dans l'acte du mariage qu'ils ne sont qu'une seule « chair ». Ce mot en hébreu désigne aussi le lien qui unit les parents les plus rapprochés. Ce lien, le plus sacré pour les nomades et les sociétés primitives, est désormais celui des deux époux. L'union de l'homme et de la femme crée une nouvelle famille. Ils sont désormais inséparables de par la volonté de Dieu, contre laquelle aucun droit humain ne peut prévaloir.

Mais alors qu'a voulu dire Moïse? Les Pharisiens peuvent espérer un moment que Jésus s'est perdu par sa réponse imprudente. Il a opposé son interprétation de la Genèse à un texte formel de la Loi. Pour accentuer le contraste, par perfidie ou par emportement, ils mêlent la *permission* de répudier supposée par le texte de Moïse et l'*ordre* de ne pas le faire sans un titre écrit : « Pourquoi donc Moïse a-t-il prescrit de donner le billet de répudiation et de répudier? » Jésus répond avec calme, et en précisant : « C'est à cause de votre dureté de cœur que Moïse vous a permis de répudier vos femmes ; mais au commencement il n'en fut pas ainsi. »

Ce serait faire injure au Sauveur que de louer son sens critique; disons plutôt qu'il a ouvert une voie à l'intelligence de la loi mosaïque. Elle ne fut point une série de commandements promulgués d'en-haut tels quels pour révéler les intentions de Dieu, imposant à son peuple une

1. Dieu, par la bouche de l'auteur sacré.

perfection idéale. Israël avait ses coutumes, les unes bonnes et approuvées, les autres franchement mauvaises et condamnées, comme les pratiques d'idolâtrie ou de sorcellerie, quelques-unes d'une moralité inférieure, mais que Dieu daignait tolérer pour un temps, comme la polygamie et la répudiation.

Le législateur envoyé de Dieu, plus grand que Moïse, avait autorité pour parfaire la loi selon le sens premier de la Providence divine. Et dans le cas présent il n'hésitait pas à le faire : la question était tranchée.

Cependant il eût été bien dur d'obliger un mari à garder sous son toit une épouse infidèle, et tellement incorrigible que son indulgence eût pu paraître une véritable complicité. En cas d'adultère de la femme, la répudiation, le seul point discutable chez les Juifs, le seul qui rentrât dans la question posée, la répudiation donc demeure permise. Mais la répudiation, fait de l'homme, ne change rien à la loi de Dieu. Celui qui répudie sa femme et qui en épouse une autre commet un adultère. Si s. Matthieu s'était exprimé avec cette précision, son texte n'aurait jamais donné lieu à controverse. Il lui eût même suffi d'employer un signe typographique comme une parenthèse ou des tirets, pour enlever à ses paroles même l'apparence d'une contradiction avec l'affirmation principale. C'est parce qu'il a voulu tout mettre dans une seule phrase, même la réponse directe à la question des Pharisiens, devenue une pure incidente, que l'instinct de sensualité a pu trouver un prétexte contre l'ordre formel du Seigneur dans une construction qui n'est pas sans gaucherie : « Or je vous dis que celui qui répudie sa femme — si ce n'est pour mauvaise conduite[1], — et qui en épouse une autre, commet un adultère[2]. »

De plus il est probable que s. Matthieu en groupant deux solutions dans une phrase n'a pas distingué non plus les deux situations dans lesquelles elles ont été données.

1. Ce qui demeure permis.

2. Mt., XIX, 9. Le nouveau mariage n'est donc jamais permis. La même solution s'applique au texte de Mt. dans le sermon sur la montagne (V, 32), et même plus facilement : « Et moi je vous dis que quiconque renvoie sa femme — en dehors du motif d'impudicité, — l'expose à l'adultère, et quiconque épouse une femme répudiée commet l'adultère. »

D'après s. Marc l'explication définitive n'a été promulguée qu'aux disciples en particulier, dans une maison, et c'est bien aussi ce que suppose s. Matthieu, puisque l'entretien se continue avec les seuls disciples, choqués de cette réponse. Si donc, à l'aide des deux documents, on veut reconstituer d'une façon critique ce qui s'est passé, on aboutira à ce résultat. Après avoir posé sa déclaration de principe sur l'indissolubilité du mariage, Jésus a voulu répondre à la question précise des Pharisiens sur les causes légitimes de la répudiation, et il leur a accordé que dans le cas où la femme se conduit mal, on pouvait la répudier, sans cependant que le lien de « parenté » (une seule chair) fût rompu. Prenant ensuite ses disciples à part, il leur expliqua plus clairement la conséquence de cette doctrine, c'est-à-dire la défense d'un second mariage. Il est si vrai que la décision tranchait dans le vif selon la pensée de s. Matthieu, que lui seul rapporte la surprise, et presque le mécontentement des Apôtres : « Si telle est la condition de l'homme avec sa femme, mieux vaut ne pas se marier. » Les disciples sentaient le coup et comprenaient bien qu'il portait plus loin que les controverses des écoles, plus ou moins favorables à l'arbitraire du mari. Et Jésus sait qu'il a exigé de ses disciples quelque chose qui dépasse, non pas l'idéal humain, mais les bornes que prétendent lui imposer des intérêts particuliers, parfois très respectables. Il s'agit d'un bien social de premier ordre, qui commande des sacrifices. L'homme empêché de se remarier n'est pas plus à plaindre que les malheureux eunuques, impuissants par nature, ou devenus tels par la cruauté et l'égoïsme [1]. Il a le mérite d'un sacrifice librement accepté. L'interdiction du divorce total fait partie d'un ordre où l'on comprend cette abnégation, où quelquefois on la pousse même beaucoup plus loin, en renonçant au mariage en vue du règne de Dieu. La sagesse purement humaine ne s'élève pas jusque-là, il y faut la foi, un don de la grâce de Dieu. Dès cette époque, il y a déjà eu de saints personnages qui se sont mis dans une

1. Les Juifs faisaient ainsi deux catégories auxquelles ils donnaient le même nom.

telle situation par un propos de continence perpétuelle. Appelant l'attention sur un fait déjà accompli, le Sauveur faisait peut-être allusion à Jean-Baptiste ou à tel ou tel de ses disciples, comme Jean, fils de Zébédée. De plus il invitait d'avance à les imiter ceux à qui cette inspiration serait donnée, et, si la continence devient une nécessité, elle est toujours accordée à la prière.

Jésus accueille de petits enfants (215).

Lc., XVIII, 15-17; Mc., X, 13-16; Mt., XIX, 13-15.

Jésus était dans une maison où on l'accueillait, lui et ses disciples, quand on lui amena des petits enfants pour qu'il les touchât[1]. Ils étaient sûrement conduits et peut-être portés par leurs mères, dont la foi attendait merveille du contact de leurs petits chéris avec Jésus. Les disciples se plaignent de cette importunité si encore ces enfants avaient été malades ! Et pénétrer dans une maison ! Il est vrai qu'en Orient entre qui veut, mais alors il n'y a plus d'entretien intime, comme celui qui était commencé. Pourtant ce sont les disciples qui ont tort. Jésus se fâcha, dit s. Marc, et leur dit : « Laissez les enfants venir à moi ! ne les empêchez pas ! Car le royaume de Dieu est à ceux qui leur ressemblent. » Le royaume est celui du Père, le meilleur moyen d'y entrer est de se présenter avec la simplicité, la confiance, l'abandon des enfants. Il faut donc s'efforcer de leur ressembler, et recevoir le règne, c'est-à-dire l'invitation au royaume, en se jetant dans les bras du Père, comme un petit enfant sûr d'être bien accueilli. Il y a donc lieu de craindre que ceux qui comptent sur leurs mérites pour réclamer une bonne place n'y soient point admis.

Alors Jésus, à la grande joie des mères qui ne demandaient pas tant, embrasse ces enfants, et les bénit en leur imposant les mains.

1. S. Marc, dont le récit est plus circonstancié.

Un riche, aimé de Jésus, n'a pas le courage de le suivre (216).
Lc., XVIII, 18-23; Mc., x, 17-22; Mt., XIX, 16-22[1].

Le moment venu de se remettre en route, Jésus sortit de la maison. On vit accourir quelqu'un qui avait failli le manquer, et qui se mit à genoux devant lui pour l'obliger à l'écouter et pour lui témoigner son entier respect. Ce n'était pas la coutume qu'on se prosternât devant les Docteurs, et on ne leur adressait pas ordinairement des paroles aussi déférentes que celles-ci : « Bon Maître, que dois-je faire pour obtenir la vie éternelle? » Rarement Jésus avait rencontré une personne aussi docile, aussi exclusivement préoccupée de ce qu'il recommandait par dessus tout, les intérêts éternels de l'âme. Il y avait cependant quelque excès dans cette effusion, d'ailleurs sincère. Jésus était parmi les hommes, était réellement homme, toujours attentif en tant qu'homme à élever leurs regards vers Dieu. Il répondit donc : « Pourquoi m'appelles-tu bon ? Personne n'est bon, si ce n'est Dieu seul[2]. » L'inconnu garda le silence. S'il avait répliqué : « N'êtes-vous pas le Fils de Dieu ? » peut-être eût-il été admis plus avant dans le mystère. Mais il n'avait voulu adresser à Jésus qu'une parole trop flatteuse ; le bon Maître ne lui donne que cette aimable leçon. Du reste, tous les Juifs savaient qu'on parvient à la vie éternelle en observant les commandements. Jésus les rappelle, omettant pourtant le principal, qui est l'amour de Dieu, soit peut-être parce qu'il est plus difficile de se rendre compte qu'on l'a bien observé, soit plutôt parce qu'on l'observe sûrement si l'on n'enfreint point ceux qui regardent le prochain, et ne sont qu'une autre fonction du premier et unique commandement : « Ne tue pas ; ne commets pas d'adultère... ne fais tort à personne... » Ce dernier précepte n'était pas écrit dans la Loi, mais il découlait de son

1. Mc. est le plus naturel, à son ordinaire. Lc. l'a suivi. Nous indiquerons quelques traits de Mt.

2. Dans Mt. : « Maître, que ferai-je de bon pour avoir la vie éternelle ? Jésus lui dit : Pourquoi m'interroges-tu sur ce qui est bon ? Un seul est bon. »

esprit, que Jésus comprenait mieux que personne, ayant mission de la parfaire.

L'homme répondit : « Maître, tout cela je l'ai observé depuis ma jeunesse[1]. » Cela était dit avec une intrépidité juvénile, mais avec candeur. Jésus, interprétant son regard, y lut la bonne volonté et la droiture : il l'aima. Et parce qu'il l'aimait, il lui proposa ce que s. Matthieu exprime plus clairement, d'entrer dans la voie de la perfection en vendant tous ses biens pour les donner aux pauvres. N'avait-il pas enseigné que c'était acquérir un trésor dans le ciel, où est la vie éternelle? Et pour ce qui est de la vie présente : « Viens, suis-moi. »

L'appel de Jésus avait été efficace avec Pierre et André, Jacques et Jean, avec Matthieu, avec les autres Apôtres. Mais il n'agit pas comme un charme magique qui noue la volonté. Elle demeure libre. Elle a le redoutable pouvoir de résister. Le front du jeune homme, tout à l'heure rayonnant d'entrain, s'obscurcit; il regretta de ne pas suivre Jésus, puisqu'il partit tout chagrin. Mais enfin il s'en alla, car il possédait beaucoup de biens... « Car il possédait! » Jésus avait donc bien raison d'enseigner à se défier des richesses!

Il est très difficile pour un riche, très facile pour un pauvre volontaire d'obtenir la vie éternelle (217-218).

Lc., XVIII, 24-30; Mc., X, 23-31; Mt., XIX, 23-30.

Le riche partit chagrin et sa tristesse pesa aussi sur Jésus et sur les disciples. Par deux fois, le Maître soupire : « Qu'il est donc difficile à un riche d'entrer dans le royaume de Dieu! » Et par deux fois les disciples tombent dans une sorte de stupeur. Ses paroles étaient si fortes : « Il est plus facile à un chameau de passer par le chas d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le royaume de Dieu! » Autant parler d'une impossibilité absolue; est-il rien de plus massif qu'un chameau, de plus fin que le trou d'une

1. D'après Mt. c'est un jeune homme qui parle. Les jeunes gens parlent parfois du temps passé comme s'ils étaient déjà avancés en âge.

aiguille où l'on ne réussit pas à introduire le fil sans une vue perçante? Les disciples se regardent, n'osent interroger, se disent entre eux : « Et alors qui pourra être sauvé? »

Le fait du riche, fidèle aux commandements, mais arrêté dans la voie du salut par ses grands biens était accablant. Sur la pente fatale de l'attachement aux richesses, les riches étaient donc perdus. Mais cet attachement pouvait être vaincu. Comme il avait fixé son regard sur le riche, Jésus l'arrêta sur ses disciples pour graver dans leur cœur cette vérité importante : « Aux hommes, c'est impossible, mais non pas à Dieu; car tout est possible à Dieu. » Il y aura donc des riches sauvés par sa grâce, des riches qui seront dociles à son appel. Il y avait déjà des pauvres volontaires.

L'atmosphère assombrie est éclaircie grâce à l'initiative de Pierre, toujours spontané, offrant sa fidélité à Jésus comme consolation à son cœur affligé de la défection de celui qu'il eût voulu aimer toujours : « Nous, nous avons tout quitté et nous t'avons suivi[1] ! » Et aussitôt les paroles graves, chargées de pressentiments, se font encourageantes et découvrent un joyeux avenir : « En vérité, je vous le dis : nul n'aura quitté maison, frères, sœurs, mère, père, enfants ou champs à cause de moi et à cause de l'évangile, qui ne reçoive le centuple dès maintenant, de ce temps, en maisons, frères, sœurs, mères, enfants et champs! » Une ombre cependant, car nommer l'évangile, c'est annoncer des contradictions. Il faudra donc compter aussi avec les persécutions. Mais la récompense toute pure est dans le siècle à venir, et c'est la vie éternelle.

En faisant cette promesse aux siens, Jésus parlait en Dieu qui dispose de l'avenir, par le don de la vie éternelle, et même par l'assistance et la consolation offertes dans des familles spirituelles à ceux qui ont tout quitté pour le suivre. Il a fidèlement tenu sa parole comme l'attestent tant de pauvres volontaires reconnaissants de l'existence

1. Mt. place ici la récompense spéciale promise aux douze Apôtres, qui est mieux située par Lc. dans le discours après la cène.

si douce qu'il leur assure, et dont les persécutions ne réussissent que rarement à les priver. Malgré cela, et si vraiment ils pratiquent la pauvreté, ils sont les derniers selon le monde, mais ils seront un jour les premiers, avec ceux qui n'auront pas été moins détachés des richesses tout en continuant d'en user en conformité avec la volonté de Dieu. C'est pourquoi ce dernier mot clôt l'épisode dans s. Marc : « Beaucoup de premiers seront les derniers, et de derniers seront les premiers. »

La grâce de Dieu, et ceux qui murmurent contre la grâce (219).
Mt., xx, 1-16.

Ainsi Dieu ne juge pas comme les hommes. Il donnera la vie éternelle à ceux qui auront tenu un rang très modeste dans ce monde. Encore comprend-on qu'il récompense ceux qui auront tout quitté pour lui. La part de la volonté humaine dans le salut apparaît ici assez clairement. Mais il est un autre élément que l'homme méconnaît, c'est la gratuité du don de Dieu, sa liberté qui ne doit de comptes à personne. Déjà à propos des gentils, admis à côté des patriarches quand les Juifs étaient exclus, le Sauveur avait prononcé cette parole : « Il y a des derniers qui seront les premiers, et des premiers qui seront les derniers[1]

S. Matthieu fonde cette sentence sur une plus large base. Tous les hommes sont placés en regard de Dieu dans la parabole des ouvriers appelés à façonner la vigne. La parabole poursuit un double but. Le principal est d'établir que Dieu a le droit de donner par grâce la vie éternelle même à ceux qui ont peu travaillé pour lui, pourvu qu'à la fin ils répondent à son appel. De ce principe elle déduit une seconde conclusion : on serait mal venu à murmurer contre cette miséricorde, et l'on s'exposerait ainsi à perdre le mérite d'une longue vie de bonnes œuvres.

Le propriétaire d'une vigne sortit au lever du jour pour embaucher des ouvriers. Ils auraient sans doute à sarcler la vigne, peine qu'on se donne rarement en Palestine,

1. Lc., xiii, 30.

mais on verra que ce maître de maison veillait lui-même et de près à son travail. Les ouvriers de profession, ou de fortune prêts à tout faire, étaient d'ordinaire groupés près d'une porte de la ville. On s'entendait sur le travail et sur le prix à la journée. Ce prix fut fixé à un denier, et les ouvriers partirent.

Trois heures plus tard, vers neuf heures, le maître, pressé d'en finir, revint et trouva des chômeurs. Satisfaits d'être employés, ceux-ci se contentèrent de la vague promesse d'un juste salaire. Il en fut de même à midi et à trois heures. Enfin, une heure avant le coucher du soleil, d'autres ouvriers, venus d'ailleurs à tout hasard, se tenaient encore là sans rien faire. Sans que le maître leur promît rien, sur son invitation, ils s'en furent aussi à la vigne.

Au coucher du soleil, le maître de la vigne charge son intendant de payer les salaires, en commençant par les derniers venus. C'était le seul moyen de rendre les premiers témoins de sa façon de comprendre la justice et la grâce, car, aussitôt servis, le pic déjà sur l'épaule, les ouvriers s'en vont chacun chez soi.

Assis à sa table devant des piles de deniers, l'intendant procède à la paye au vu et au su de tous. Ceux qui n'ont travaillé qu'une heure, et à la brise du soir, reçoivent un denier. Ceux qui avaient peiné dès le matin s'attendaient à recevoir davantage. La libéralité du maître leur paraissait très à propos si elle s'étendait sur eux à proportion. Mais ils ne reçurent qu'un denier. Ils murmurèrent, et de façon à être entendus : « Ces derniers ont travaillé une heure, et vous les avez mis sur le même pied que nous, qui avons supporté le poids du jour et de la chaleur ! » S'ils s'étaient contentés de demander quelque chose de plus ! Mais ils laissent éclater leur jalousie qui se résout en blâme contre une bonté intempestive. Le maître prend à partie le plus mutin : « Camarade, je ne te fais pas d'injustice... prends ce qui te revient et va-t'en... ne m'est-il pas permis de faire ce que je veux de mon bien ? ou as-tu l'œil mauvais parce que je suis bon ? » Ainsi « les derniers seront les premiers, et les premiers seront les derniers ».

Puisque c'est là une parabole du royaume de Dieu, le

maître est donc le Seigneur lui-même, et la récompense qu'il donne est la vie éternelle. Le prix est unique, parce qu'elle est la même pour tous, la question des degrés dans la gloire n'étant pas posée ici. Dieu, moins désireux d'améliorer son bien que de procurer le salut des hommes, ne cesse de les appeler. Ceux qui se rendent à cet appel reçoivent ce qu'il veut bien leur donner par grâce, quand ils n'auraient pas eu le temps de faire beaucoup de bonnes œuvres, ni des œuvres qui leur aient coûté beaucoup. Infiniment bon, le Seigneur se contente de ce peu, n'envisageant que la bonne volonté finale.

Les justes, ceux qui ont peiné longtemps, devraient s'attendrir à ce spectacle, glorifier cette miséricorde. En prenant le parti de murmurer, ils s'exposent à être frustrés de ce qu'ils regardent comme un dû, car c'est une lourde faute de ne pas se rendre compte qu'eux aussi doivent tout à l'invitation gratuite de leur Maître. Cette leçon est assez utile pour qu'il n'y ait pas à se demander comment des justes, déjà investis de la vie éternelle, ont pu murmurer. Ce sont plutôt les justes de la terre qui sont avertis de ne pas se dresser contre le libre don de la grâce, s'ils ne veulent pas perdre le bénéfice de leur justice. Il ne faut pas non plus chercher dans l'histoire la série des appels de Dieu : à Adam, à Noé, à Moïse, aux Prophètes, pour trouver le dernier appel dans la prédication de Jésus. Cependant c'est bien à ses contemporains que Jésus adressait cet avis si sérieux, à ceux qui s'étonnaient de le voir accueillir des pécheurs et des publicains. Eux avaient été appelés depuis longtemps, et ils se croyaient chargés de mérite. Leur récompense était assurée. A la condition cependant de ne pas murmurer contre l'indulgence du Sauveur envers ces ouvriers de la dernière heure, et de ne pas se faire de cette bonté un sujet de scandale. L'œil mauvais est le sentiment de l'envie. En dépit de la superstition générale, il ne nuit qu'à celui qui regarde le prochain de travers.

La résurrection de Lazare (220).
Jo., XI, 1-44.

Pendant ces entretiens, Jésus s'était rapproché de Jérusalem en suivant le cours du Jourdain. La rive gauche appartenait à Hérode Antipas, la rive droite dépendait du procurateur romain. S. Jean a conduit Jésus au delà du Jourdain, et c'est là, semble-t-il, qu'il reçut la nouvelle qui l'appelait en Judée, où son ami Lazare était malade. Peut-être cependant Jésus, ayant terminé son voyage en Pérée et se préparant à monter à Jérusalem, était-il déjà non loin de Jéricho. On pouvait se croire en Judée sur l'une et l'autre rive, et, d'autre part, même sur la rive droite on pouvait réserver le nom de Judée à la région montagneuse. De toute façon Jésus était à une journée, plus ou moins longue, de Béthanie, située à quinze stades de Jérusalem, un peu plus de deux kilomètres et demi. C'était le bourg de Marie et de Marthe, et c'étaient les deux sœurs qui mandaient à Jésus la maladie de leur frère. Elles ne lui demandaient pas expressément de venir, mais, sachant qu'il aimait Lazare, elles avaient dit simplement : « Seigneur, celui que vous aimez est malade. »

Cette introduction de s Jean est un exemple frappant de cette harmonie peu apparente que nous aimons à signaler. Nous connaissions par s. Luc [1] Marthe et Marie, que nous allons retrouver avec leurs caractères différents, nuancés de la même façon. Mais nous ne savions pas que leur village se nommait Béthanie, dont la position est ici indiquée, ni qu'elles avaient un frère. Pour compléter son information, s. Jean note que cette Marie est celle-là même dont les chrétiens du monde entier savaient qu'elle avait oint d'huile le Seigneur, comme il le racontera plus tard[2].

Jésus aimait Lazare, il aimait Marie et Marthe, et cependant il ne se mit pas en chemin ; il demeura deux jours où il était. Dès ce moment il savait qu'un grand dessein de

1. X, 38 ss.
2. Jo., XII, 1-11 ; cf. Mc., XIV, 9 ; Mt., XXVI, 13.

Dieu allait s'accomplir, pour la gloire du Fils de Dieu, agissant lui-même pour la gloire de son Père.

Après ces deux jours il dit aux disciples : « Allons de nouveau en Judée. » C'était s'exposer à la mort, car, pour les disciples, la Judée c'était Jérusalem, c'étaient des projets meurtriers à affronter. Jésus, sachant que son heure, si proche, n'était pas encore venue, remontra aux siens qu'il n'avait rien à craindre tant que Dieu ferait luire sa lumière : l'heure de ses ennemis était l'heure des ténèbres, et il faisait encore jour Les disciples ou ne comprennent pas, ou ne veulent pas comprendre. Ils gardent le silence. Alors Jésus : « Lazare notre ami », — celui qui nous a donné l'hospitalité à tous — « s'est endormi » ; et puisque vous ne paraissez pas disposés à venir avec moi : — « je vais aller le réveiller ».

Toute la compagnie connaissant la maladie de Lazare, ces paroles étaient assez claires. Jésus ne se proposait pas une course d'une journée pour aller réveiller un malade. Lazare était mort. Mais décidément les autres amis de Jésus faisaient la sourde oreille. Pour un malade, c'est un très bon signe que de dormir [1] ! Il faut que Jésus parle clair et avec force : « Lazare est mort. » Vous saviez que je pouvais le guérir. Je ne l'ai pas fait pour vous rendre témoins d'un plus grand miracle. « Allons donc vers lui. »

Il n'y avait plus à reculer. Thomas, en grec Didyme, eut le mérite d'entraîner les autres : « Allons, nous aussi, pour mourir avec lui. » Car même cet homme courageux n'envisageait que la mort dans l'approche redoutée de Jérusalem.

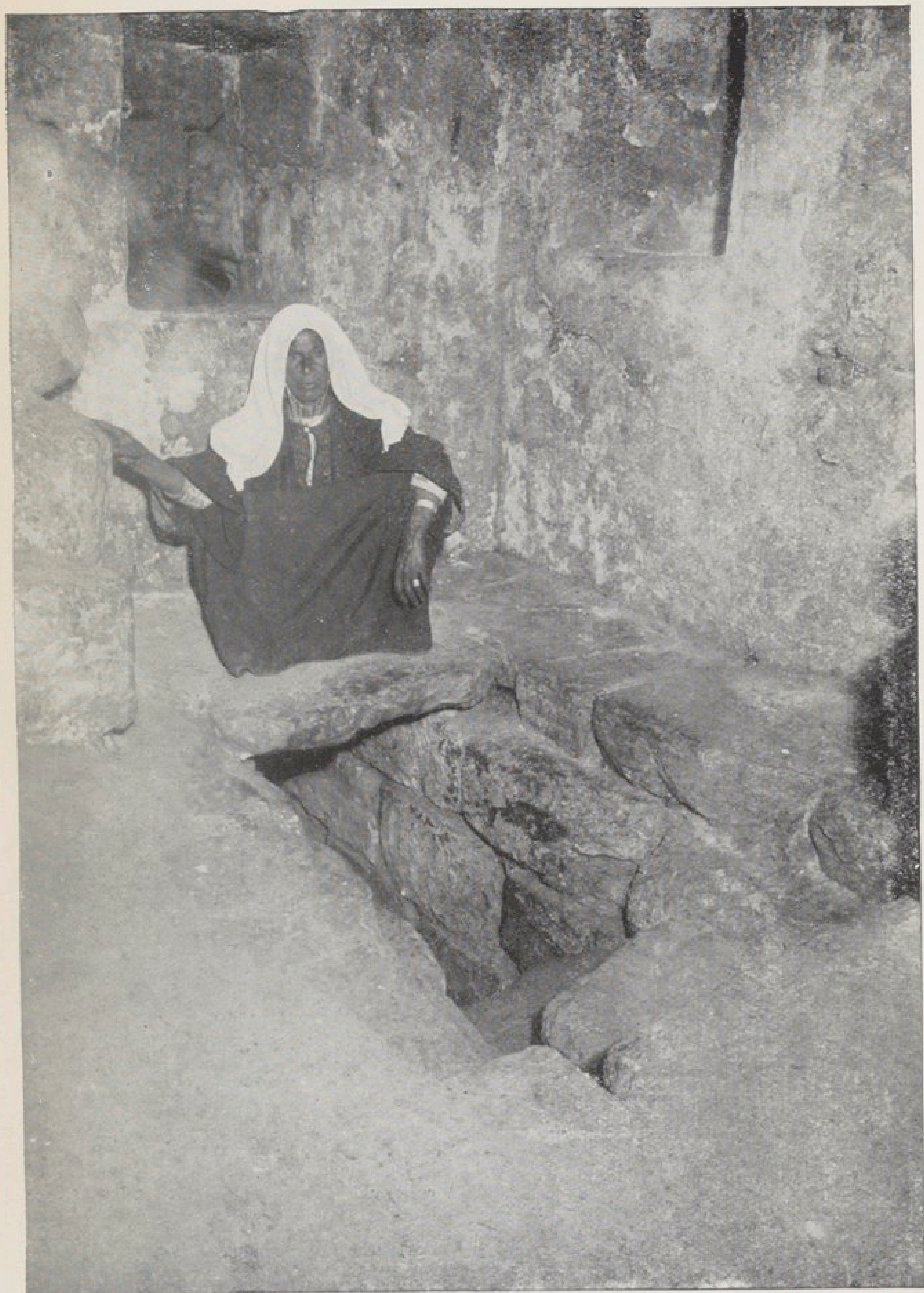
Quand Jésus arriva près de Béthanie, Lazare était dans le tombeau depuis quatre jours [2]. Marthe, aussitôt prévenue comme la plus active des deux sœurs et celle qui donnait les ordres, vint à sa rencontre. Ah ! s'il avait été là, lui dont maintenant encore, elle sait qu'il a le pouvoir de tout

1. Le R. P. Jaussen a recueilli le proverbe : « Quiconque a dormi, est guéri » (*Naplouse*, p. 153).

2. C'est-à-dire que c'était le quatrième jour depuis sa mort. Le messager parti peu auparavant avait mis un jour pour descendre; Jésus avait attendu deux jours et était monté le quatrième.

obtenir de Dieu ! Elle exprime sa foi plutôt qu'une espérance même vague de la résurrection de Lazare. Aussi lorsque Jésus la console : « Ton frère ressuscitera », elle l'entend de la résurrection au dernier jour, selon la foi de ceux des Juifs qui ne se laissaient pas gagner au scepticisme des Sadducéens. Jésus lui dit : « Je suis la résurrection et la vie : celui qui croit en moi, fût-il mort, vivra, et quiconque vit et croit en moi ne mourra point pour toujours. Le crois-tu ? » Elle lui dit : « Oui, Seigneur, je crois que vous êtes le Christ, le Fils de Dieu, qui venez dans le monde », et puisqu'elle ajoute foi à la déclaration du Sauveur, elle croit aussi qu'il ressuscitera les morts, étant la Vie. Et cependant elle demeure dans ces hauteurs du dogme, dans ces perspectives du jugement universel, où les tombeaux s'ouvriront tous à la fois. Elle ne se dit pas que l'auteur de la résurrection générale peut rendre à son frère cette vie de quelques jours qu'il a perdue. Elle s'en va.

Marie était demeurée à la maison parmi les Juifs venus de Jérusalem pour pleurer avec les deux sœurs, car il n'était pas de visite de condoléance sans lamentations et sans sanglots. Marthe avertit sa sœur en secret : « Le Maître est là, et il t'appelle. » Les relations plus ou moins affectueuses ou indifférentes sont venues l'une après l'autre ; maintenant c'est l'ami qui est là, avec lequel il serait doux d'échanger de brèves paroles. Marie se leva aussitôt, tomba aux pieds du Maître, et dit comme Marthe : « Seigneur, si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort. » Elle n'ajoute rien, que ses larmes. Cependant, fidèles à leur rôle de consolateurs, pensant que Marie était venue se lamenter près du tombeau, les Juifs surviennent et témoignent leur sympathie par leurs lamentations. Jésus frémit intérieurement, et laisse voir une émotion contenue quand il demande : « Où l'avez-vous mis ? » Il cherchait le tombeau, mais il pensait à l'ami. On lui dit · Venez et voyez. Jésus pleura. Ce n'étaient pas des pleurs de condoléance. Il pleurait parce qu'il aimait. Les Juifs le comprirent. Pourtant quelques-uns ne pouvant se déshabituer de la critique, disaient : « Ne pouvait-il pas, lui qui a ouvert les yeux de l'aveugle, faire aussi que celui-ci ne mourût point ? » Jésus



BÉTHANIE. — Le tombeau de Lazare.

ne paraissait pas les entendre. Tout à sa douleur, il frémit encore, cette fois peut-être sous l'impression du grand acte qu'il allait accomplir.

Le tombeau était creusé dans le roc, selon l'usage, et on descendait au caveau par un escalier [1]. Sur la chambre mortuaire une pierre était posée. Jésus dit : « Otez la pierre. Marthe s'inquiéta. Violer le repos d'un mort était un sacrilège. Jésus voulait sans doute le voir une dernière fois, mais dans quel état allait-il le trouver ? « Seigneur, il sent déjà, car il est mort depuis quatre jours. » Un embaumement rapide était de règle dans les familles d'un certain rang, mais ne pouvait empêcher la rapide décomposition du corps, le Seigneur devait le savoir. Jésus maintient son ordre : « Ne t'ai-je pas dit que si tu croyais tu verrais la gloire de Dieu ? » Puis il leva les yeux au ciel et pria à haute voix, non pas pour être entendu de son Père, dont il était d'avance exaucé, mais pour attester à ceux qui l'écoutaient qu'il allait donner au nom de Dieu un signe de sa mission. Alors il cria d'une voix forte : « Lazare, viens dehors. » Et le mort sortit dans l'appareil où on l'avait laissé, lié de bandelettes aux pieds et aux mains et enveloppé d'un suaire. Jésus dit : « Déliez-le et laissez-le aller. » Leur concours était nécessaire au ressuscité, mais il fallait surtout qu'ils fussent convaincus d'un miracle qu'ils toucheraient du doigt en étant admis à défaire les rites de la sépulture. Après cela Lazare n'avait plus besoin d'eux. Il était rendu à la vie de tous les jours.

Le quatrième évangéliste a raconté la résurrection de Lazare avec des détails très précis, une émotion communicative, beaucoup de solennité dans l'acte auguste du triomphe de la vie sur la mort, triomphe personnel de Jésus, symbole de sa victoire définitive, pressentie dans l'avenir. A côté de la lumière, l'ombre s'étend sur les adversaires du Fils de Dieu : ils s'obstinent plus que jamais à faire périr la Vie.

C'est là, pour s. Jean, le couronnement de la prédication de Jésus, le préambule de sa mort, le gage de sa résur-

1. Voir Pl. XXI. — *El-Azarieh*, le nom actuel de Béthanie, rappelle Lazare.

rection. C'est de ce sommet que le fils de l'homme sera précipité.

Les critiques modernes le disent comme nous. Ils rivalisent avec les anciens pour mettre en relief l'importance johannique du miracle. Mais c'est afin de le nier plus sûrement. Comment les autres évangélistes auraient-ils ignoré un fait de cette importance ? Car ils l'ont tu, et c'est donc qu'il n'est qu'un mythe destiné à figurer comment Jésus est la résurrection et la vie.

Mais s. Jean, pas plus que personne avant nos jours, n'a eu la prétention inconcevable de fonder sur le néant. Il a donné le fait comme une réalité circonstanciée. S'il l'a inventé, ce n'est plus un symbole, mais un mensonge.

Mensonge de poète, dira-t-on, du divin poète de l'amitié, de la douleur, des larmes, des espoirs incoercibles de l'humanité, et cela est assez beau. Mais ce n'est pas ce que Jean a voulu faire. Il a voulu rendre témoignage à la vérité, à une vérité religieuse, mais d'abord à la vérité des faits[1].

Alors le silence des synoptiques ? Quel catholique songerait aujourd'hui à écrire une vie de Jésus sans cette manifestation glorieuse, si vite assombrie ? Personne assurément de ceux qui ont lu le quatrième évangéliste. Mais les trois premiers ne l'avaient pas lu. Non sans doute que le fait ait été ignoré d'eux. C'était un miracle extraordinaire, mais ils avaient déjà mentionné des résurrections. Qui s'arrêterait dans l'histoire à Henriette de France ou à Henriette d'Angleterre, sans les oraisons funèbres de Bossuet ? Qui saurait le nom de Ctésiphon, partisan de Démosthène, sans le discours sur la Couronne ?

Le passage de Jésus à Béthanie était une fugue dans l'itinéraire conçu par la première catéchèse, une sorte de hors d'œuvre qui dérangeait l'économie générale du plan. On pouvait l'omettre sans que rien d'essentiel manquât à l'évangile.

Il faut même risquer une hypothèse : pourquoi serions-nous les seuls à n'avoir pas ce droit ? Pierre n'était pro-

1. Jo., xx, 30 s.

bablement pas présent dans toute cette histoire. S'il eût été là, lui courageux jusqu'à la présomption, l'homme de toutes les initiatives, aurait-il permis à Thomas d'enlever les autres disciples en bravant la mort? Or si Pierre n'était pas là, lui, le créateur de la catéchèse primitive, elle a été prêchée sans qu'on racontât ce miracle. Comme il a fait dans d'autres circonstances, Jean, l'ami de Pierre, a suppléé à son silence. Il semble bien aussi que les premiers évangélistes aient évité de compromettre la famille de Béthanie, que le Sanhédrin tenait dans sa main. S. Luc a parlé de Marthe et de Marie, mais sans dire le nom de leur village; s. Matthieu et s. Marc ont raconté l'onction de Béthanie, sans dire le nom des hôtes de Jésus. Le dessein de s. Jean de suppléer à ces prétéritions est tout à fait clair. Il met, comme on dit, les points sur les *i*, sans affectation, mais avec assurance, jusque dans les détails. Ou il a entendu mettre en pleine lumière historique le fait de la résurrection de Lazare, ou il s'est complu à donner des armes à ceux qui l'accuseraient de l'avoir inventé.

Il a raconté peu de miracles, mais avec tant de précision qu'on reconnaît son intention arrêtée de donner un appui solide à son affirmation sur le Fils de Dieu.

La résolution définitive de faire mourir Jésus (221).
Jo., xi, 45-53.

La résurrection de Lazare emporta la conviction des Juifs qui en furent témoins. Ils crurent en Jésus, du moins comme envoyé de Dieu, selon sa parole solennelle. D'autres Juifs, instruits de ce qui s'était passé, furent moins touchés d'une simple relation orale, et ne consentirent pas à renoncer à leur haine. Ils avertirent les Pharisiens. Mais la secte n'osa rien entreprendre sans les grands prêtres. On tint donc un conseil composé comme le Sanhédrin, sans caractère officiel, mais dont la décision, une fois prise, était assurée de prévaloir[1]. Le grand prêtre en était

1. Comme il arrive des réunions de groupes du Parlement sûrs de rallier la majorité.

le président tout désigné. L'assemblée était unanime dans son hostilité contre Jésus, mais hésitait sur le parti à prendre. Ses miracles étaient un fait patent, incontestable. Le peuple en était ému. Il ne tenait qu'au prophète de grouper des bandes autour de lui. Les Romains étaient déjà les maîtres, mais ils respectaient le Temple et laissaient à la nation une certaine autonomie. Sans doute n'attendaient-ils qu'un prétexte pour faire le pas décisif. S'il leur fallait venir en armes, verser leur sang, ce serait la fin de toute indépendance et peut-être la suppression du culte au Temple Sans doute Jésus s'était abstenu jusqu'alors de toute agitation révolutionnaire. Mais c'était peut-être par calcul, et, une fois le mouvement déchaîné, le chef serait-il en état de contenir ses partisans? Il faudrait bien qu'il les suive.

Quand une assemblée déliberante est en proie à la peur, il se lève toujours quelqu'un pour lui proposer une lâcheté. L'homme se rencontra, et ce fut Caïphe, le grand prêtre de cette année-là, déjà en fonction depuis une douzaine d'années, dont l'autorité se doublait de celle de son beau-père Anne, ancien grand prêtre.

Si quelques-uns hésitaient encore à condamner un israélite, manifestement innocent, sacrifié pour ne pas encourir le déplaisir des étrangers et des infidèles, il mit dans la balance le salut de la nation. Qui doit l'emporter, disait-on à la Révolution française, la Nation, ou le roi? La question ainsi posée, la réponse était acquise d'avance Caïphe n'examine pas si Jésus est coupable, ce sera l'affaire du tribunal officiellement convoqué pour le juger. Politiquement, sa vie est-elle plus précieuse que l'existence de tout le peuple? C'est tout ce qu'ils ont à décider. Pour lui il est évident qu'il vaut mieux « qu'un homme meure pour le peuple, et que toute la nation ne périsse pas ». L'expression mourir pour le peuple était bien choisie. Quel Israélite eût refusé de mourir pour son peuple? En même temps elle exprimait ce sens profond qu'en effet la mort de Jésus serait le salut, non pas seulement des Juifs s'ils le voulaient, mais de tous les enfants de Dieu appelés à former une seule nation.



1. TAÏYBEH, l'ancienne Éphraïm.



2. PLAINE DE JÉRICHO. — A : site de la ville au temps de J.-C. ; B : piscine où Hérode fit noyer Aristobule. Au premier plan, route romaine, descendant de Jérusalem.

Caïphe ne s'en doutait pas. Mais il n'était pas sans exemple que le grand prêtre ait proféré des paroles prophétiques : on le disait de Jean Hyrcan[1]. Philon[2] pensait vers ce même temps que le grand prêtre avait le don de prophétie. S. Jean n'avance aucune théorie sur ce point. Mais il constate qu'étant grand prêtre de cette année-là, celle qui fut la dernière du sacerdoce de l'ancienne alliance, bientôt déchu de son droit aux yeux de Dieu pour l'avoir exercé contre son propre Fils, Caïphe avait involontairement rendu hommage à sa victime.

L'assemblée des groupes n'envisagea, elle non plus, que le sacrifice opportun d'un innocent et l'agréa. Il ne restait plus qu'à s'emparer de Jésus, à trouver des griefs contre lui, et à le faire mourir.

A la veille du grand événement (222).

Jo., XI, 54-57.

Jésus, averti peut-être de ces résolutions menaçantes par les relations influentes de Jean, fils de Zébédée, s'abstint de paraître à Jérusalem. Il se retira dans une ville nommée Éphraïm, voisine du désert, située, d'après la tradition ancienne[3], à vingt milles vers le nord. C'est très exactement la position du village de Taïybeh, plutôt au nord-est, et dominant le désert et la vallée du Jourdain. De là il est facile de descendre à Jéricho par Aïn-Douk. Jésus y passa quelques jours avec ses disciples, dans un dernier commerce intime, dans le recueillement qui précède les résolutions suprêmes. La fête de Pâque était proche, et l'on s'attendait à le voir venir à Jérusalem. Ses ennemis avaient pris leurs mesures. Si quelqu'un savait où il était, il devait le dénoncer, afin qu'on s'emparât de sa personne. Les Juifs de la campagne, venus d'avance à la ville pour se purifier avant la fête, avaient le pressentiment d'un drame. Mais le principal acteur ne serait-il pas tenté de se dérober? Viendrait-il à la fête?

1. JOSÈPHE, *Ant.*, XIII, x, 3.
2. PHILON, *De spec. leg.*, IV, 192; II, 367 s.
3. Eusèbe, s. Jérôme. Voir Pl. XXII, 1.

CHAPITRE V

LA DERNIÈRE PRÉDICATION DE JÉSUS A JÉRUSALEM

Jésus ne séjourna pas à Éphraïm jusqu'à la fête de Pâque. S. Jean, il est vrai, ne dit pas qu'il soit descendu de là à Jéricho, mais il l'amène à Béthanie six jours avant la fête. Or pour aller de Taïybeh à el-Azarieh, il faut passer tout à fait près de Jérusalem ou par Jéricho. Le premier itinéraire serait le plus court, mais il est clair, aussi d'après s. Jean, que Jésus n'a fait son entrée à Jérusalem qu'après avoir été à Béthanie, et comme il était très surveillé, il n'aurait pas pu passer subrepticement au mont des Oliviers sans être reconnu. Nous avons donc cette fois encore une très réelle harmonie entre s. Jean et les synoptiques sous les apparences d'un désaccord, sensible seulement à ceux qui tracent des itinéraires sans tenir compte du terrain.

Pendant que Jésus descend d'Éphraïm à Jéricho par l'unique chemin passant à Aïn Douk, l'ombre de la Passion s'étend déjà sur lui. C'est peu après son arrivée dans la plaine que commence cette montée à Jérusalem dont le triomphe des Rameaux ne sera qu'un épisode.

I. — LE DERNIER VOYAGE A JÉRUSALEM.

Troisième prédiction de la Passion et de la Résurrection (223).

Lc., XVIII, 31-34; Mc., X, 32-34; Mt., XX, 17-19[1].

Jésus cheminait donc dans la vallée du Jourdain, assez élargie pour former une grande plaine. A l'ouest s'élevaient

1. Les trois synoptiques sont parfaitement d'accord. Lc. ajoute seulement l'inintelligence des Apôtres. Nous suivons Mc., le plus circonstancié.

à pic les hautes collines, premier étage des trois paliers que dominait Jérusalem. Naguère il avait semblé fuir devant les menaces des Juifs. Et voici qu'il prenait la direction de la route qui, de Jéricho, escaladait les premières pentes. Il marchait en avant, comme un chef résolu. Ceux qui venaient le plus près, les Apôtres, étaient dans l'étonnement; les autres le suivaient encore, mais ils commençaient d'avoir peur. Alors, le Maître ne comptant que sur ses plus fidèles disciples, appela à lui les Douze, et pour les fortifier d'avance par le souvenir de ses paroles, faisant apparaître la gloire après l'épreuve, il leur annonça qu'il allait être livré aux princes des prêtres et aux docteurs, maltraité par eux, condamné à mort, jeté aux gentils qui se moqueraient de lui, cracheraient sur lui, le flagelleraient et le feraient mourir. Après, c'était la résurrection, assurée et promise, mais il fallait passer par ces souffrances longuement décrites et par ces heures de ténèbres, la résurrection n'étant qu'un point lumineux après trois mortels jours d'attente. Les Apôtres ne comprenaient pas. Pourquoi Dieu ne manifesterait-il pas tout d'abord le Messie dans sa gloire?

Quelle doit être l'ambition de ceux qui veulent régner avec Jésus (224).

Mc., x, 35-41; Mt., xx, 20 24.

Parmi ceux qui suivaient Jésus se trouvaient d'intrépides Galiléennes qui suppléaient par leurs soins à son indifférence du bien-être. Les femmes, les mères surtout, sont moins pessimistes que les hommes. Un beau rayon d'avenir sur le front de leurs fils les engage à tout braver. La mère des fils de Zébédée, dont le nom propre était probablement Salomé, s'arrêtait à la confiance en voyant marcher Jésus avec tant de résolution. Le moment était venu d'obtenir qu'il s'engageât à donner à ses fils les deux premières places. Connaissant leur désir, elle s'en fait l'interprète complaisante.

Elle s'approche donc[1], et voyant déjà en imagination le Messie sur son trône, elle se prosterne devant lui. C'était indiquer assez qu'elle avait une grâce à demander. Jésus lui dit : « Que voulez-vous? » La réponse était toute prête : « Dites que mes deux fils que voici soient assis l'un à votre droite, l'autre à votre gauche, dans votre royaume. » Jésus a pénétré l'ingénieux détour des deux frères. C'est à eux qu'il s'adresse : « Vous ne savez pas ce que vous demandez. » N'avaient-ils donc pas entendu ou n'avaient-ils pas compris ce qu'il venait de leur dire, qu'il n'entrerait lui-même dans la gloire qu'après avoir souffert? Était-il décent de solliciter des places à ses côtés dans la gloire, sans être disposé à partager son lot, même dans la mort? Ces souffrances et cette mort, il les compare à un calice amer qu'il lui faut boire [2] et encore à une eau profonde dans laquelle il doit être plongé [3]. Les deux frères, autrefois surnommés « fils du tonnerre[4] », n'écoutent que leur cœur : « Nous le pouvons. » Jésus accepte cette assurance de leur fidélité : « Le calice que je dois boire, vous le boirez; et le baptême dont je dois être baptisé, vous en serez baptisés. » De cette endurance ils seront sûrement récompensés. Mais le Fils de Dieu, dans son rôle de Messie, n'a pas à distribuer les places à sa droite et à sa gauche : cela appartient au Père. Les deux frères ne distinguaient sans doute pas clairement le royaume que le Messie allait fonder sur la terre, qui était spécialement son royaume [5], et le royaume des élus, qui est celui de son Père. Leur pensée se portait sur la gloire. Or la gloire, c'était la béatitude auprès de Dieu, où Jésus régnerait aussi, mais dont les degrés étaient assignés par un décret éternel.

La prétention des deux frères était donc déclinée, sans

1. D'après Mt. Dans Mc. ce sont les fils qui font la demande eux-mêmes. Assurément le désir était bien le leur. Mais qu'ils l'aient fait exprimer par leur mère, c'est un détail très naturel, que Mt. n'avait aucune raison d'inventer.

2. Ps. LXXIV, 9; Is., LI, 17-22; Lam., IV 21; Ez., XXIII, 31.

3. Être baptisé, c'est-à-dire plongé dans le malheur, est une expression usitée par les écrivains profanes; le dernier trait n'est que dans Mc., mais il est sûrement authentique.

4. Mc., III, 17.

5. Mt., XIII, 41.

être ni agréée, ni repoussée, car les desseins du Père ne doivent pas être dévoilés. Mais leur destinée terrestre était prédite : ils seraient associés aux souffrances de leur maître. Dans quelle mesure? Ce point devint clair pour Jacques, l'aîné, qu'Hérode Agrippa fit décapiter [1] quelques années après la mort de Jésus, en l'an 44.

Mais la tradition ancienne tenait pour certain que Jean avait terminé sa vie par une mort naturelle. Cependant, relégué à Patmos, il avait souffert pour son maître une peine très dure. Tertullien crut pouvoir ajouter qu'il avait été plongé par l'ordre de Domitien dans une cuve d'huile bouillante. D'autres lui firent boire, sans fâcheuses conséquences, un calice empoisonné [2]. Même à défaut de ces traditions, la métaphore du calice et du baptême n'est pas tellement précise qu'elle ne puisse s'entendre d'une longue vie d'apostolat, par conséquent de labeurs, de souffrances et de persécutions.

Quelques modernes sont plus exigeants, et veulent absolument lire dans le texte de s. Marc la conviction de l'évangéliste que les deux frères avaient enduré la mort des martyrs au moment où il écrivait. Cette manière ingénieuse d'enlever à Jean, fils de Zébédée, la composition du quatrième évangile, ne prévaudra pas contre une tradition constante. Est-ce donc dans ce seul cas que les termes figurés de l'évangile doivent être entendus avec cette rigueur [3]?

Les dix autres Apôtres n'entendirent pas la prédiction de Jésus d'une façon si tragique. Et ils furent beaucoup moins frappés de la fidélité courageuse des deux fils de Zébédée que de leur ambition. Au lieu de les plaindre, ils s'indignèrent [4], tant leur imagination se portait plus aisément vers la gloire du Messie que vers ses souffrances. La

1. Act., XII, 2.
2. Leucius Charinus dans les *Acta Johannis*, 9.
3. Un article récent du Most Rev. J. H. Bernard, dans *The journal of theological Studies*, 1927, avril, p. 262 ss., montre que des deux métaphores la première *peut* signifier la mort, mais non pas la seconde, et que la conception du baptême de sang est secondaire et dérivée dans l'Église, seulement depuis Origène.
4. Ce trait un peu trop humain est dans s. Matthieu aussi ; il ne songeait donc pas à ménager des Apôtres en mettant leur mère en avant.

mère des fils de Zébédée aurait souhaité un entretien confidentiel; mais les autres, placés à quelque distance, avaient tout entendu. Jésus les fait approcher pour donner à tous la leçon que méritait leur tendance commune à l'ambition, et que rendait encore plus opportune leur inintelligence obstinée de son rôle comme Messie.

Jésus est venu offrir sa vie comme rançon (257).
Mc., x, 42-45, Mt., xx, 25-28; Lc., xxii, 25-26. 30b [1].

Il dit donc aux Douze rassemblés auprès de lui : « Ceux qui sont en situation de commander aux nations les gouvernent avec empire, et les grands exercent le pouvoir sur le peuple. Mais il n'en est pas de même parmi vous [2]. » Vous ne devez pas souhaiter d'être parmi les grands et les premiers, et si vous avez à exercer ces offices dans l'intérêt général, soyez vraiment les serviteurs des autres. Parmi les chrétiens en effet, celui qui est appelé à commander doit résolument faire figure de chef. Mais il ne sera accepté comme tel que si l'on sent qu'il s'humilie en lui-même au-dessous de tous. Le Pontife romain, pasteur suprême, a voulu être appelé « le serviteur des serviteurs de Dieu ». Et tout cela pour imiter le Fils de l'homme. Car il n'est pas venu pour être servi, mais pour servir. Depuis cet exemple, ce mot de servir, mal famé, est devenu très noble. Révélant alors le motif intime de son abaissement charitable, dont l'heure était venue, Jésus leur dit : le Fils de l'homme venu pour servir est venu donner son âme, c'est-à-dire sa vie, comme rançon, pour un grand nombre, c'est-à-dire, comme l'avait marqué le bon pasteur, pour ses brebis [3].

Que voulait-il dire? Cette parole est obscure si l'on veut en appliquer directement tous les termes à Jésus. Ces hommes nombreux semblent bien être là pour représenter

1. Ces passages sont placés dans la synopse (n° 257) parmi les discours de la cène; il nous semble décidément préférable d'y voir une leçon donnée après la demande indiscrète de la mère des fils de Zébédée. Luc n'ayant pas raconté cet épisode a groupé à la cène tout cet enseignement. Il y a donc lieu de reporter ici Lc., xxii, 25-26. 30b.

2. Mc., x, 42 s.

3. Jo., x, 15.

la foule humaine délivrée par un seul homme. L'humanité était-elle donc captive? De qui? A qui la rançon a-t-elle été payée? Comment la mort de Jésus peut-elle être considérée comme le paiement d'une rançon? D'anciens auteurs se sont occupés de ces questions, en exagérant parfois l'application stricte à la rédemption d'un terme parabolique [1] Ceux qui entendaient Jésus comprenaient du moins ceci, qu'il se comparait à un serviteur passionné pour son maître condamné à perdre la vie si personne ne consentait à mourir à sa place, et qui offrait sa vie à lui comme rançon. Lui, le Fils de l'homme, sous ce rôle modeste de l'un d'entre eux, et de serviteur, offrait sa vie, non point pour une seule personne, mais pour la collectivité. Il consentait à mourir pour eux, et en quelque manière à leur place. Et Dieu acceptait ce sacrifice du plus grand amour qui soit, pour le salut des hommes.

C'en était assez pour exciter les âmes à aimer celui qui nous a tant aimés, à aimer aussi les autres hommes, à se vouer à leur service comme lui, d'un service inspiré par la charité.

On sait combien s. Paul a eu à cœur de développer le dogme de la mort rédemptrice du Christ. Ce qu'il faut constater ici, c'est qu'il émane de Jésus lui-même. En vain dirait-on que c'est là dans l'évangile une trace de paulinisme. C'est plutôt, —selon la manière de Jésus, —le germe fécond d'une doctrine du salut, encore enveloppé dans la forme parabolique qui était la sienne. Dans s. Jean, c'est un bon Pasteur qui donne sa vie pour ses brebis, dans s. Marc et dans s. Matthieu, c'est un serviteur qui offre sa vie pour son maître. La révélation est la même, sous des images différentes. Dans s. Jean comme dans les deux synoptiques elle est réservée à un moment de la prédication proche de la Passion. Après avoir dit souvent que son office était de souffrir et de mourir, Jésus explique enfin que cette mort il l'accepte pour le salut des hommes.

1. Ainsi ceux qui ont imaginé que la rançon était payée au diable, etc.

Près de Jéricho, guérison de Bartimée et d'un autre aveugle (225).

Lc., xviii, 35-43; Mc., x, 46-52; Mt., xx, 29-34.

De telles paroles étaient faites pour réconcilier les Apôtres entre eux. L'ambition mal contenue et l'ambition contrariée étaient confondues par l'exemple vivant du Maître, les sentiments fraternels se ranimaient au contact de tant d'amour Ils poursuivirent leur route, désormais plus attentifs au sort qui le menaçait et qu'il leur faudrait partager, abandonnant à Dieu le soin de leur répartir la gloire.

En suivant le pied des collines depuis la belle source de Douka (*Aïn Douk*), on arrivait à la fontaine plus abondante encore (*Aïn Soultân*) qui fournissait d'eau l'ancienne Jéricho. La robuste cité cananéenne conquise par Josué n'était plus guère habitée. Mais enfin son emplacement, retrouvé depuis [1], était alors bien connu. On passait par là pour arriver à la ville nouvelle embellie par Hérode, sise près de l'embouchure de la vallée escarpée du Kelt dans laquelle il avait concentré les eaux des montagnes afin d'arroser sa ville de plaisance. Comme Jésus y allait entrer, une demi-heure environ après avoir quitté la vieille ville [2], une foule nombreuse le suivait. On se disait son nom, on l'acclamait. Un aveugle se mit à crier : « Fils de David, Jésus, aie pitié de moi. » Il se nommait Bartimée, d'après s Marc qui l'avait sûrement connu parmi les frères. Il est vraisemblable qu'il se tenait là avec un autre aveugle, selon l'usage de ces malheureux de cheminer deux à deux; cet autre partagea sa guérison, mais est demeuré inconnu [3]. Bar-

1. *R.B*, 1909, p. 270 ss.; 1910, p. 405 ss., Chroniques du P. Vincent.

2. Voir Pl. XXII, 2. — On pourrait être tenté de se servir de ces deux Jéricho pour concilier Lc. qui place le miracle avant, avec Mc. et Mt. qui le placent après. En soi le miracle aurait dû être situé d'après la même ville, la Jéricho du temps. Mc. et Mt. ont peut-être écrit « après » en songeant à la Jéricho biblique. Mais Lc., qui insistait sur l'enthousiasme suscité dans la Jéricho où Jésus s'est arrêté, ne pouvait le placer qu' « avant ». D'ailleurs on sait que le miracle importe, non sa place chronologique, comme pour tant d'autres cas.

3. Mt. est le seul à parler de deux aveugles. Tout en admettant la guérison

timée, d'un caractère ardent et spontané criait si fort, qu'on lui imposa silence. Mais lui de crier encore plus haut : « Fils de David, aie pitié de moi ! » Jésus était déjà passé. Touché de son malheur, et aussi de tant de confiance, il s'arrêta : « Appelez-le ! » La foule, mobile comme toujours, s'intéresse maintenant à l'aveugle. « Courage ! lève-toi ; il t'appelle. » Alors l'homme au lieu de s'avancer en tâtonnant pour bien faire constater qu'il était aveugle et inspirer la pitié, jette son manteau pour être plus libre, bondit, et d'un instinct très sûr se trouve en face de Jésus. Afin de lui permettre d'exprimer publiquement sa foi, le Sauveur demande à l'aveugle : « Que veux-tu que je fasse pour toi ? » Mais que peut désirer un aveugle ? « Maître, que je voie ! » Et Jésus lui dit : « Va ; ta foi t'a sauvé. » Aussitôt il fut guéri et il le suivit, et sa reconnaissance éclatant en louanges envers Dieu, la curiosité de la foule se transforma en une pieuse admiration.

Jésus dans la maison de Zachée (226).

Lc., xix, 1-10.

Jésus entra alors dans Jéricho. Avec l'aimable désordre des villes orientales, anciennes et modernes, il y avait des arbres plantés au hasard le long des rues et des places. Aujourd'hui encore des sycomores d'un beau vert sombre croissent à Jéricho ; les racines de ces arbres, dressées hors de terre et portant contre le tronc comme des arcs-boutants, rejoignent presque les branches basses. Or le directeur du bureau des publicains, un juif nommé Zachée, désirait voir les traits de ce Jésus dont le nom volait de bouche en bouche. Il était de petite taille. Soulevé par l'enthousiasme général qui autorisait tout, il grimpe sur un sycomore, au risque d'être assailli de quelques quolibets : un publicain sur le sycomore ! Jésus leva les yeux vers lui ; mais s'il sourit, ce fut pour lui dire aimablement : « Zachée, descends vite, car il faut qu'aujourd'hui je demeure dans ta

des deux, on doit reconnaître que le second n'est qu'un comparse qui est censé avoir dit la même chose que Bartimée parce qu'il partageait ses sentiments.

maison. » L'incorrigible prophète ! Voilà qu'il choisissait encore de loger chez un pécheur, quand déjà on le saluait fils de David, c'est-à-dire Messie.

On murmurait; nous devinons sous quelle influence.

Zachée, le publicain, fut touché au fond de l'âme de cette prévenance, et cette âme se révéla délicate. Avant même que le Sauveur eût pris place à sa table, debout à l'entrée, il ne voulut pas l'accueillir dans la maison d'un mauvais riche. Sûr de comprendre le désir de son hôte, dont les préférences avaient été si souvent manifestées, il déclara qu'il donnait aux pauvres la moitié de ses biens. Son office prêtait à la fraude; sans aller jusque-là, qu'il était aisé de percevoir un peu trop, sous prétexte de se couvrir contre les risques! Si donc il a fait tort à quelqu'un, il réparera cette injustice. Il se condamne même à la peine des voleurs, en restituant au quadruple[1]. Le Maître approuva ce geste. C'était bien le salut qu'il apportait dans cette maison. Un israélite, compromis parmi les gentils, était redevenu un vrai fils d'Abraham, et, répondant aux murmures, peut-être des personnes qui entraient, Jésus dit alors comme à propos de Lévi-Matthieu, cet autre publicain[2] · « Le fils de l'homme est venu pour chercher et pour sauver ce qui était perdu. »

Le fait de Zachée a servi aux disciples atténués de Pélage pour soutenir que dans l'œuvre du salut le premier mouvement devait venir de l'homme. — Serait-il cependant monté sur son sycomore, s'il n'avait été ému dans le cœur par la présence de Jésus, venu à Jéricho pour le convertir? C'est donc bien Dieu qui commence, mais il faut suivre son impulsion comme Zachée, le saint ami du Sauveur que la France honore à Rocamadour.

1. C'était la loi romaine pour les vols manifestes, et chez les Hébreux pour le bétail (Ex., XXII, 1 ou XXI, 37).
2. Lc., V, 32.

La parabole des mines ou des talents (227).
Lc., XIX, 11-28; Mt., XXV, 14-30[1].

Le repas terminé et déjà sans doute pendant le repas, plusieurs personnes étaient entrées librement, selon la coutume pratiquée encore en Orient. D'ailleurs la curiosité excitée par la personne de Jésus eût excusé une dérogation aux usages. L'anxiété était vive. Celui qu'on saluait déjà comme Messie ne montait pas à Jérusalem comme un pèlerin ordinaire. Sans doute l'intervention de Dieu allait se manifester par un coup de théâtre, son règne allait être proclamé ! Jésus résolut d'affirmer une fois de plus qu'il ne se posait pas en Messie politique, décidé à entreprendre une révolution pour s'installer sur le trône d'Israël. Roi, il l'était par droit de naissance, mais il devait disparaître afin de recevoir la couronne de son Père, et ceux qui se disaient ses disciples auraient à lui manifester leur fidélité durant une longue absence. Pour inculquer cette vérité qu'on s'obstinait à ne pas entendre, il se servit d'une parabole composée pour des personnes cultivées, mêlées à la politique et aux affaires.

On se souvenait dans ce milieu que le premier Hérode était allé demander au sénat romain le titre de roi de Judée. Son fils Archélaüs, désigné par testament pour son successeur, n'avait pas osé prendre la couronne sans en recevoir à Rome la permission de l'empereur Auguste. Il y fut rejoint par des Juifs, déterminés à combattre ses prétentions[2]. Jésus pouvait donc, sans étonner les personnes au courant, poser le cas d'un homme de noble origine, parti pour un pays lointain, dans l'espoir de recevoir l'investiture et de revenir en roi. Cet héritier du trône, c'était lui-même. Que restait-il à faire à ses serviteurs? N'avaient-ils qu'à se morfondre dans l'attente d'un retour prochain? Non, car ce

1. Mt. parle de talents, Lc. de mines. Selon sa coutume Mt. n'a retenu que l'essentiel de la doctrine; Lc., que nous suivrons, lui a conservé son cadre historique, si bien adapté aux circonstances, et qui lui donne tant de relief.
2. JOSÈPHE, *Antiquités*, XVII, IX, 3-4.

retour serait peut-être tardif. Les serviteurs devaient veiller aux intérêts de leur Maître, travailler même à accroître son bien. Dix d'entre eux avaient reçu chacun une mine, avec l'ordre de les faire valoir. Jésus n'a pas en vue de recommander le prêt à intérêt, lui qui a conseillé de prêter sans attendre de retour[1], mais il parle devant des publicains un langage qui leur est familier. Une laborieuse fidélité était d'autant plus de mise que les ennemis du prince absent avaient continué leurs manœuvres. On savait aussi que Jésus avait des adversaires décidés à le contrecarrer de tout leur pouvoir. Cependant une parabole n'est pas une allégorie et le Maître n'insiste pas sur cette opposition forcenée; il la laisse dans l'ombre où elle s'agite. Revenu avec le pouvoir royal, c'est d'abord de ses serviteurs que le nouveau souverain s'inquiète. Le premier dit simplement : « Seigneur, votre mine a rapporté dix mines. » Reconnaissant de cette activité, désormais libre de disposer de toutes les charges de l'état, le prince lui confie le gouvernement de dix villes. Un autre avait gagné cinq mines, il est établi sur cinq villes. Pour les autres on fera des conjectures selon l'analogie des premiers. Enfin un dernier se présente, et l'on dirait bien qu'il n'a pas osé se décider entre le parti des opposants et son prince. Il n'a pas dissipé la mine; à tout hasard il l'a mise dans son mouchoir. Il n'avait rien fait pour son seigneur; il n'avait pas non plus compromis ses intérêts. Il sentait bien cependant qu'il n'était pas sans reproche. Mais au lieu de s'excuser modestement, c'est sur le Roi qu'il rejette la faute : « J'avais peur de vous, parce que vous êtes sévère; vous prenez ce que vous n'avez pas déposé et vous moissonnez ce que vous n'avez pas semé. » Vraiment il dépasse la mesure. Sur quoi sont fondés ces griefs? On dirait qu'il n'a rien reçu! Le Roi a donc le droit de se montrer sévère. Et cependant il se contente de lui faire enlever la mine, qu'il dédaigne de reprendre, et qu'il donne au plus méritant de ses serviteurs. Le châtiment de ses ennemis est plus dur : il ordonne de les égorger devant lui. La parabole se termine sur ce jugement qui clôt la perspec-

1. Lc., vi, 35.

tive de la période des luttes et inaugure le règne. Pour le moment les positions étaient bien prises; les ennemis dûment avertis, les disciples encouragés à faire leur devoir en l'absence du Seigneur, et assurés de son retour et de leur récompense.

Cela dit, Jésus se dirigea vers Jérusalem.

II. — LE SAMEDI AVANT LE DIMANCHE DES RAMEAUX.

L'onction à Béthanie (228).

Mc., XIV, 3-9; Mt., XXVI, 6-13; Jo., XII, 1-11.

Si nous n'avions que les trois premiers évangiles, nous pourrions penser que, de Jéricho, Jésus est allé tout d'une traite à Jérusalem; déjà leur itinéraire sommaire, réduit depuis le départ de Galilée à une seule grande ligne (sauf les zigzags que nous avons cru reconnaître dans Luc), ne nommait aucun lieu d'arrêt, si ce n'est Jéricho, qu'il quitte pour aller à Jérusalem.

Mais s. Jean a révélé une étape intermédiaire. Jésus qui devait passer par Béthanie s'y arrêta le sixième jour avant la Pâque et on y donna un dîner en son honneur. Ce sixième jour avant la Pâque fut un samedi, la Pâque ayant eu lieu cette année un vendredi, comme nous le verrons plus loin. Or Jésus n'aurait pas marché cinq ou six heures le jour du sabbat. Il est donc probable que parti de Jéricho le vendredi, il a dormi à la belle étoile, comme font souvent les caravanes avant d'entrer dans les villes, afin d'être à Béthanie le samedi matin, sans excéder le parcours permis le jour du sabbat, soit environ six stades[1]. Le soir du jour chômé n'excluait pas un repas un peu apprêté, comme nous l'avons déjà vu[2].

Ce repas du soir, d'après s. Marc et s. Matthieu, eut lieu chez Simon le lépreux; un homme qui avait sans doute

1. Actes, I, 12.

2. P. 362. — Mt. et Mc. ont placé ce repas plus tard. Comme il explique en partie la trahison de Judas, ils l'ont situé entre l'embarras des prêtres et la complicité acquise du traître.

gardé ce nom, après avoir été guéri par Jésus. Or s. Jean ne le nomme pas, mais par contre il dit que Lazare, le ressuscité, était parmi les convives On avait eu aussi recours aux bons offices de Marthe, qui veillait au service. C'est Marie qui va entrer en scène avec le parfum. Judas sera nommé. On dirait que le quatrième évangéliste s'est complu à dévoiler des noms demeurés inconnus hors de la Palestine, sans revenir sur celui que les autres évangélistes avaient déjà indiqué[1]. La présence des trois personnes amies de Jésus donne à penser qu'il était descendu dans leur maison, et que Simon les avait invitées par convenance, sinon par amitié.

Le repas était commencé, lorsque Marie, sœur de Lazare, prit une livre, c'est-à-dire plus de trois cents grammes d'un parfum de nard, de la plus pure qualité. Elle en oignit la tête de Jésus, suivant l'usage ordinaire, puis, comme il en restait encore beaucoup, elle le répandit à profusion sur ses pieds, si bien qu'elle se vit obligée de les essuyer de ses cheveux, ayant brisé le vase d'albâtre pour le verser jusqu'à la dernière goutte. L'odeur de l'huile parfumée remplit toute la maison.

Parmi les disciples, Judas Iscariote était là, à qui le Maître avait confié l'administration de la petite bourse commune. Avare et inquiet de l'avenir, il mettait de l'argent de côté. Une telle prodigalité le choqua. Un parfum qu'on aurait pu vendre trois cents deniers! Et dissimulant sa pensée intime, pour appuyer sur ce qu'il regardait comme le faible de Jésus : on aurait dû vendre ce parfum et donner cet argent aux indigents! Pour cette fois le Maître paraît moins soucieux de secourir les pauvres que de défendre la noble femme contre un hypocrite : « Laisse-la » en paix, dit-il. Tu demandes pourquoi elle n'a pas vendu ce parfum? C'était afin de le conserver pour le jour de ma sépulture. Et en effet son cœur attentif avait été touché d'un pressentiment auquel les autres demeuraient fermés; elle avait oint d'avance le corps du Maître

1. Nous suivons donc ce récit, en le complétant par celui de Mc.; Mt. n'offre rien de particulier.

tant aimé. Et ce geste était si beau, étant inspiré par une lumière divine, que Jésus annonça solennellement : partout où sera prêché l'Évangile, dans le monde entier, on parlera aussi de ce qu'a fait cette femme, en mémoire d'elle. Prophétie réalisée dans toutes les chaires où l'on prêche la Passion.

Quant aux pauvres, Jésus qui va mourir ne peut plus rien faire pour eux, mais il compte sur ses disciples. Il voudrait cependant émouvoir ces cœurs du tendre et douloureux sentiment de Marie : « Vous avez toujours les pauvres parmi vous ; mais moi, vous ne m'avez pas toujours. »

Jésus n'avait jamais affirmé aussi fortement l'imminence de sa mort. Il se voyait donc déjà gisant, embaumé par les pieuses mains des femmes... Judas se dit qu'il n'y avait plus à compter sur lui; puisqu'il était perdu, autant valait-il en avoir le bénéfice. La pensée de la trahison entra dans son cœur, stimulée par l'affront qu'il avait reçu. Jésus l'avait repris avec douceur : mais qu'il ait préféré à son jugement rassis la sensibilité d'une femme ! Son âme vile pesait tout au poids de l'or. Il avait cessé de croire en ce chef qu'il n'avait peut-être jamais aimé, naguère en proie à des chimères, puis maintenant découragé. Son histoire à lui commence ici. C'est lui qui sera le traître.

III. — LE DIMANCHE DES RAMEAUX.

Entrée messianique à Jérusalem (229).

Lc., XIX, 29-44; Mc., XI, 1-11[a]; Mt., XXI, 1-11; 14-16; Jo., XII, 12-19.

Le lendemain, Jésus se disposa à entrer à Jérusalem. Sachant qu'il était à Béthanie, une foule considérable était venue de bon matin; on aurait pu attendre le célèbre Rabbi dans la ville sainte, mais on voulait aussi voir Lazare qu'il avait ressuscité. On le voyait ; et l'enthousiasme s'augmentait, exaspérant les grands prêtres, déjà résolus à faire périr Jésus, mais décidés désormais à faire périr aussi Lazare, qui, Jésus mort, ne ressusciterait plus.

En dépit d'eux, le nombre croissait de ceux qui étaient prêts à acclamer le Maître en entrant avec lui à Jérusalem. Quand on apportait les prémices[1] ceux de la ville allaient volontiers au-devant des pèlerins, revenant avec eux dans une procession joyeuse et bruyante. On jouait des instruments, on chantait des cantiques. Cette fois la hiérarchie s'abstenait et boudait. Entre les Galiléens venus avec Jésus et les habitants de Jérusalem les sentiments s'échangèrent; spontanément, un cortège se forma. Cependant, peut-être pour ne pas compromettre ses amis, Jésus ne demanda pas à Béthanie le modeste équipage dont il comptait se servir. Sur la route se trouvait le village de Bethphagé, quelque part sur les rampes du mont des Oliviers, entre Béthanie et Jérusalem[2]. Jésus y envoya deux de ses disciples, leur donnant la mission assez étrange de prendre un ânon attaché à l'entrée du bourg, sans rien demander à personne.

Probablement, voulait-il, dans un sentiment délicat, permettre au propriétaire de dégager sa responsabilité vis-à-vis des autorités, sachant d'ailleurs qu'il pouvait compter sur son consentement, car il ajoutait : « Si quelqu'un vous demande : « Pourquoi détachez-vous l'ânon ? » vous répondrez : « Le Seigneur en a besoin et le renverra aussitôt. » Tout se passa comme il l'avait prédit : un ânon était attaché près d'une porte sur la rue, les disciples le détachèrent, on s'étonna, ils rapportèrent les paroles du Maître, on les laissa aller

Le dessein de Jésus était d'accomplir une prophétie bien connue du prophète Zacharie[3], que s. Matthieu a introduite par quelques mots d'Isaïe, pour atténuer l'impression de triomphe qui hantait l'esprit du voyant. Au lieu de dire : « Tressaille de joie, fille de Sion, pousse des cris d'allégresse, fille de Jérusalem ! » s. Matthieu, sachant bien que les images grandioses des prophètes valent surtout pour leur portée spirituelle[4], et songeant à l'hostilité sourde qui

1. *Bikkurim*, III, 3.
2. Voir Béthanie et Bethphagé, Pl. XXIII, 1 et 2.
3. Zach., IX, 9.
4. On peut voir dans la *R.B.*, 1906, p. 533-560 : *Pascal et les prophéties messianiques*.



1. BÉTHANIE. — A : tombeau de Lazare ; le versant au delà de B est le site présumé de la ville au temps de N.-S.



2. BETHPHAGÉ. — Site traditionnel (†) derrière le mont des Oliviers, dont on voit les pentes à gauche. La croix est sur le chemin vers Jerusalem (à gauche) en venant de Béthanie (à droite).

animait les chefs de la fille de Sion, ne les invite pas à tressaillir d'allégresse, mais écrit seulement : « dites à la fille de Sion », formule plus modeste d'Isaïe[1]. Zacharie disait encore : « Voici que ton roi vient à toi; il est juste et victorieux, humble et monté sur un âne, et sur un poulain, petit des ânesses. » S. Matthieu retranche encore ce qui est trop glorieux. Il reste seulement que le roi est doux, et monté sur un âne.

C'était donc une entrée messianique à laquelle Jésus se prêtait, lui qui avait toujours refusé de se laisser nommer Messie, si ce n'est en secret, par les plus fidèles. Mais le moment était venu où il allait confesser devant le Sanhédrin qu'il était bien le Messie. Il admit donc la foule à le saluer comme tel. Il voulut aussi que ce fût dans une pompe si modeste qu'elle ne portât pas ombrage aux Romains, et n'eût rien de tapageur ni de révolutionnaire. On a beaucoup parlé de la noblesse des ânes aux yeux des Orientaux. Un Romain passant à côté sur un cheval bien en main, le casque sur la tête, la lance au poing, aurait souri plutôt de ce cortège grotesque, une mascarade, une caricature de la montée au Capitole.

Jésus cependant agréait ces humbles hommages, lui le roi humble et doux. Ces braves gens faisaient ce qu'ils pouvaient. Les plus favorisés placèrent leurs manteaux sur l'ânon[2] pour servir de selle, d'autres jetaient les leurs sur le chemin. Ils coupaient de la verdure dans les champs et en jonchaient le sol, gardant les branches des palmiers pour les porter à la main. Ils entouraient Jésus, les uns courant en avant, les autres suivant sa monture, et tous criaient : « Hosanna! Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur! Béni soit le règne qui vient, de notre père David! Hosanna dans les hauteurs[3]. » Hosanna, c'est-à-dire « Sauve donc! » était une acclamation consacrée par l'usage dans les processions. On saluait donc le Fils de David, le roi d'Israël, le Messie tant désiré.

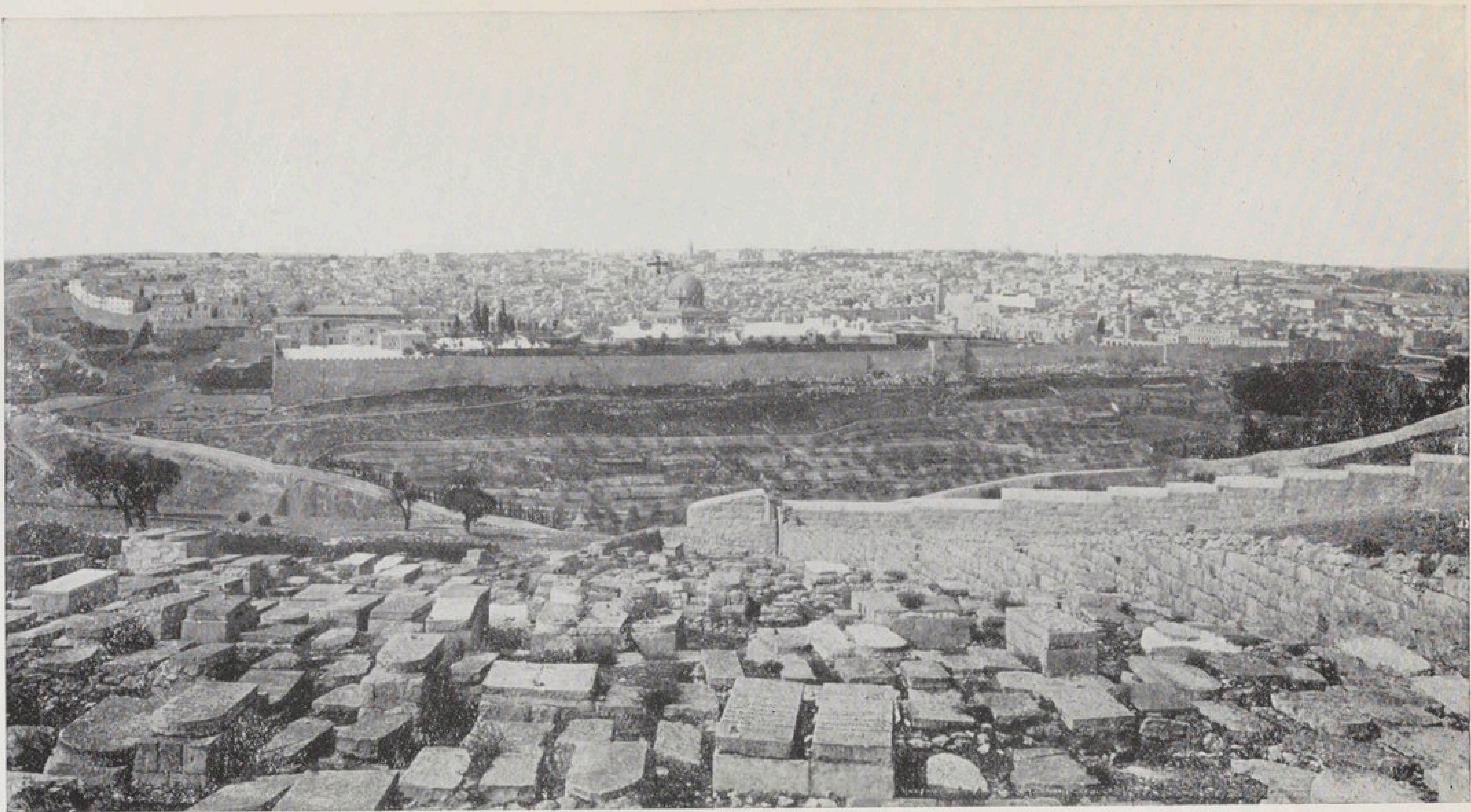
1. Is., LXII, 11.
2. S. Matthieu parle aussi d'une ânesse, amenée avec l'ânon qui ne serait pas venu sans elle.
3. Mc., XI, 9 s.

Les Pharisiens, impuissants à prévenir et à contenir cette explosion populaire, y trouvaient du moins l'avantage de rendre Jésus responsable du désordre : « Maître, mets tes disciples à la raison ! » Le Maître ne consent pas à démentir ses fidèles. Ils ne font qu'exécuter un dessein de Dieu « Si ceux-ci se taisent, les pierres crieront[1] ! » Dans cet entraînement général, les récalcitrants échangent entre eux des propos découragés : « Vous voyez que vous ne gagnez rien ! Voilà que le monde marche après lui ! »

Jésus cependant était bien éloigné des sentiments du triomphateur antique. En descendant du Capitole, le vainqueur faisait égorger les rois vaincus. C'est lui qui devait être la victime, et avec lui cette ville de Jérusalem qu'il était venu sauver[2]. Voyant devant lui, dans l'éclat encore récent de leurs grandes pierres blanches, les palais, les remparts, le Temple du Seigneur ruisselant d'or, toute cette sainte Sion où l'attendaient la haine et la perfidie, il pleura.

Combien de saints ont pleuré avec lui en relisant ce thrène[3] : « Ah ! si dans ce jour tu avais connu, toi aussi, ce qu'il fallait pour ta paix ! — Mais maintenant cela est caché à tes yeux. Car des jours viendront sur toi, où tes ennemis feront un retranchement contre toi, et ils t'entoureront et te presseront de toute part, et ils te briseront sur le sol, toi et tes enfants demeurant chez toi, et ne laisseront pas chez toi pierre sur pierre, parce que tu n'as pas su le temps de ta visite. » Monotone cantilène de l'amour méconnu. Toi, et toi, et toujours toi ! Jésus ne cherche pas dans Jérusalem le lieu où il doit mourir. Ses yeux ne s'arrêtent pas à la place du Golgotha. Ce qui oppresse sa pensée, c'est un peuple en fureur, les factions déchaînées, l'union d'un jour dans la rage du désespoir contre un ennemi de sang-froid qui resserre le réseau de ses postes, qui monte à l'assaut; c'est la plainte des enfants écrasés sous les pierres qui s'écroulent, c'est la torche jetée dans le Temple, et la fin du culte rendu à Dieu dans les sacrés parvis. Aujourd'hui quand on s'arrête au lieu où Jésus a pleuré, le cœur va tout droit au Calvaire,

1. Lc., XIX, 39 ss.; Jo., XII, 19. Voir aussi Mt., XXI, 15 ss.
2. Voir la Pl. XXIV.
3. Lc., XIX, 41 ss.



JÉRUSALEM. — Panorama, pris du mont des Oliviers. Au premier plan, cimetière juif; puis la vallée du Cédron; au delà, le mur d'enceinte du Temple; l'angle à gauche est le pinacle du Temple (Mt., IV, 5). Au milieu de l'enceinte du Temple, on voit la grande coupole de la mosquée d'Omar. La croix indique le site du Calvaire.

mais le regard est invinciblement attiré par cette radieuse mosquée d'Omar, tranquille dans son enceinte, confiante en sa beauté. Plus encore que jadis l'autel détruit, elle atteste la fin de l'ancienne alliance. Et même si, par impossible, elle était livrée au marteau destructeur des Juifs qui se lamentent contre ses murs, et que leur Temple fût rebâti, ils n'oseraient pas y répandre le sang des victimes, si près du Calvaire où a coulé le sang de Celui qu'ils ont fait immoler. Les bœufs et les agneaux n'ont rien à craindre. L'humanité ne veut plus d'autre sacrifice sanglant que celui de la Croix.

La mort du Messie condition de sa gloire (230).

Jo., XII, 20-36.

Jésus cependant arriva à Jérusalem et entra dans l'enceinte du Temple. On l'y suivit. Dans les cours extérieures les Gentils pouvaient pénétrer; seuls les parvis intérieurs leur étaient interdits sous peine de mort[1] Puis peu à peu l'exaltation du matin tomba. Chacun s'en alla prendre de la nourriture. Quand le soir vint, Jésus était probablement retourné au Temple. On entoura de nouveau, mais avec plus de calme, le héros de cette journée. N'allait-il pas donner quelque mot d'ordre, expliquer ses desseins, indiquer comment il comprenait sa mission? Il y avait là des Gentils, sympathiques au Judaïsme, déjà attachés au culte du Dieu unique, des prosélytes, qui étaient venus eux aussi pour adorer le Seigneur pendant la fête, en communion de prières, sinon de rites, avec les Juifs. Grâce à Philippe et à André, tous deux de Bethsaïde de Galilée, à la frontière des Gentils, tous deux portant des noms grecs, ils purent satisfaire leur désir de voir Jésus. C'est ainsi qu'il leur fut donné d'assister à une véritable révélation sur la manière dont Jésus comprenait son rôle.

Le premier mot de Jésus était de nature à exciter les courages . L'heure est venue que le Fils de l'homme

1. On a retrouvé de nos jours une des stèles sur lesquelles la défense était promulguée en langue grecque.

doit être glorifié. Il lui plaisait donc de prendre ce titre peu connu de Fils de l'homme, mais c'était bien comme le Messie qu'il marchait à la gloire. Puis aussitôt il se compare à un grain de froment : s'il n'est pas semé, s'il ne meurt pas dans la terre, il ne produit pas de fruit. Faudra-t-il donc qu'il meure ; est-ce avec cette prévision qu'on doit se décider à le suivre? Oui, car on doit haïr sa vie, c'est-à-dire accepter la mort, si l'on veut acquérir la vie éternelle. Voici donc qu'il renonce à régner dès maintenant, ne songeant plus qu'à la vie de l'au-delà. Et c'est là qu'il convoque ceux qui veulent le suivre, car la vraie manière de le servir c'est de l'imiter, et ce n'est pas lui qui récompensera ses partisans, c'est son Père, donc aussi dans ce mystérieux monde à venir. L'approche imminente de la mort fait frémir la nature. Jésus avoue que son âme est troublée. Va-t-il cependant demander grâce, dire : Père, sauvez-moi de cette heure? Non, car c'est par son libre choix qu'il est parvenu à ce moment douloureux, ayant conscience que par là il rendrait gloire à son Père. Donc, ô Père, que votre nom soit ainsi glorifié!

Déjà les miracles de Jésus avaient fait éclater cette gloire du nom divin. Aussi une voix du ciel prononce : « Et je l'ai glorifié, et je le glorifierai de nouveau » Jésus n'avait pas besoin de cette voix pour connaître la volonté et le décret de son Père ; celui-ci avait parlé pour autoriser son Fils. Mais la parole de Dieu n'est comprise par les hommes que selon leurs propres dispositions. Les Juifs connaissaient cette « fille de la voix », qui retentissait dans le ciel. Les meilleurs se dirent : « Un ange lui a parlé. » Comme on était au printemps où la foudre gronde quelquefois[1], d'autres croyaient simplement avoir entendu le tonnerre, que les Hébreux nommaient la voix de Dieu, surpris cependant de cette coïncidence de la voix avec l'appel du Messie à son Père.

Jésus leur expliqua alors ce que signifiait cette voix. Dieu allait juger le monde, non pas avec fracas, dans l'éblouissement du Sinaï, mais dans les hauteurs du ciel,

1. Ainsi qu'à l'automne, mais jamais en été ni en hiver.

en jetant dehors ce Satan que les Juifs eux-mêmes nommaient le prince du monde. La défaite de Satan, déjà commencée[1], serait consommée lorsque Jésus, élevé de terre, pourrait ainsi tirer à lui tous les hommes[2]. — Mais où serait-il donc élevé? L'image était moins obscure pour les Juifs que pour nous, et signifiait aussi bien être élevé sur la croix qu'être élevé en dignité. Après tout ce qu'il avait dit de sa mort, ce devait être l'élévation du supplice. La foule ne s'y méprit pas. Elle n'en fut que plus surprise et hésitante : « Nous avons appris de la Loi » — c'est-à-dire des Écritures sacrées, comprenant les prophètes et les psaumes — « que le Christ demeure à jamais, et comment dis-tu qu'il faut que le Fils de l'homme soit élevé? » Ils voient bien que Jésus a pris pour lui ce titre de Fils de l'homme. Mais qu'entend-il décidément par ce mot? Ils n'ont pas été habitués à y voir un synonyme de Messie. Tous n'ont pas lu Daniel. Et dans Daniel le Fils de l'homme descend des nuées, ce qui n'est pas le cas. Ils ne savent plus que penser.

Une fois de plus la foule est interdite à ce pressentiment de souffrances ignominieuses : elle s'étonne de son enthousiasme du matin; elle se prend à douter du Messie qu'elle vient d'acclamer. Israël était toujours, ainsi qu'au temps d'Osée : « comme le nuage au lever du jour, et comme la rosée matinale[3] ».

La nuit tombait[4]. Les dernières lueurs du couchant éclairaient le sommet du mont des Oliviers et les lointaines montagnes de Moab. Jésus en prit sujet de leur dire : « Encore un peu de temps est auprès de vous la Lumière », cette lumière qu'il était, puisque, selon la prophétie d'Isaïe, le Messie devait être la lumière des nations[5]. Croire à cette lumière, c'était devenir des fils de lumière en discernant

1. Lc., x, 18; xi, 20.
2. S. Augustin a bien senti l'objection tirée de notre nature, toujours en lutte avec le mal. Avant la rédemption Satan était le maître au dedans. Il attaque encore, mais du dehors ; on peut opposer à ses traits les armes de l'Apôtre; et si l'on est blessé, celui qui guérit est proche.
3. Osée, xiii, 3. Trad. Van Hoonacker.
4. Conjecture, mais d'après Mc., xi, 11.
5. Is., xlii, 6; xlix, 6.

le mystérieux dessein de Dieu dans la mort du Messie. Sinon ils seraient enveloppés par les ombres grandissantes marchant sans savoir où ils allaient, dans les ténèbres.

Après ces graves paroles, personne n'usa d'une aimable contrainte pour offrir à Jésus l'hospitalité à Jérusalem; il se retira et rentra avec ses disciples à Béthanie[1], sûr d'y être accueilli par des fils de lumière.

IV. — LE LUNDI SAINT[2].

Il restait encore à Jésus quatre jours pour éclairer les âmes de bonne volonté, pour faire entendre aux autres qu'il n'ignorait pas leurs embûches, dont les conséquences seraient si funestes pour la nation. Nous voudrions savoir comment ces précieuses journées ont été distribuées. S. Luc en fixe seulement le thème général : « Pendant le jour, il enseignait dans le Temple; la nuit il sortait pour aller camper au mont des Oliviers[3]. » Cette installation de fortune doit s'entendre soit du jardin de Gethsémani, soit de l'hospitalité qu'il recevait à Béthanie, nommée par s. Matthieu et par s. Marc, et qui dominait en effet la pente orientale du mont des Oliviers.

S. Matthieu n'a pas non plus distingué les journées. Elles sont indiquées l'une après l'autre dans s. Marc, en lisant son texte de près. Mais il se trouve que toutes les discussions et les discours sont réservés au mardi saint. Il y a sans doute là un groupement un peu factice. Aurions-nous conservé tout ce qui s'est dit ce jour-là, et presque rien des autres jours? Et peut-être est-ce pour cela que s. Luc s'est abstenu de préciser. C'est avec cette réserve que nous suivons l'ordre suggéré par s. Marc.

1. Mc., xi, 11; Mt., xxi, 12.
2. Nous suivons la chronologie de Mc., indiquée avec plus de précision.
3. Lc., xxi, 47.

Le figuier maudit (232-233-234).

Mc., XI, 12-19; Mt., XXI, 18-19*; Lc. XIX, 47-48.

Le jour qui suivit son entrée à Jérusalem, Jésus sortit de bonne heure de Béthanie. Ce qui suivit est fort étrange, surtout avec les détails que donne s. Marc. Il paraît assez clair que les invraisemblances sont voulues, pour mettre dans un relief incontestable le caractère anormal du récit. Non que ce récit ait été inventé. Le fait s'est passé tel qu'il est raconté. Mais il ne faut pas y voir une de ces actions qui ont leur raison d'être en elles-mêmes, selon le cours de la nature; c'est plutôt un acte symbolique tel que ceux auxquels se livraient les prophètes[1], inexplicables en apparence, précisément dans le but d'attirer l'attention.

Tout d'abord il est étonnant que Jésus, sortant d'une maison amie, éprouve de la faim Pour la satisfaire, il se dirige vers un figuier. Sur les pentes ensoleillées de Béthanie, il pouvait y avoir des feuilles au début d'avril, mais certainement pas de fruits. Et s. Marc met à l'aise les exégètes en notant très exactement : « Car ce n'était pas le temps des figues. » Nous voyons ensuite le Seigneur maudire en quelque sorte le figuier : « Que jamais plus personne ne mange de toi un fruit! » Si jamais un figuier pouvait être coupable, celui-là n'était sûrement pas en faute Mais les disciples qui écoutaient les yeux grands ouverts auraient dû comprendre que Jésus faisait allusion au temps de sa visite à Jérusalem : il était venu; on lui avait offert l'illusion d'un accueil décevant, sans le fruit d'un attachement solide, après tant de soins donnés par Dieu à cet arbre d'élection. Cet arbre-là, qui était Israël, était coupable : la mesure était comble; Dieu n'attendrait plus rien de bon du peuple qu'il avait aimé.

Qu'arriva-t-il du figuier? Notre curiosité préférerait l'ordre de s. Matthieu qui a tout dit à la fois. Mais la suite histo-

1. D. BUZY, *Les symboles de l'Ancien Testament;* et A. RÉGNIER, *Le réalisme dans les symboles des Prophètes* (*R.B.*, 1923, p. 383-408), qui ne nie pas le réalisme dans certains cas.

rique de s. Marc nous oblige à suspendre notre attention.

Franchissant le col du mont des Oliviers, Jésus arriva de nouveau à Jérusalem. C'est à ce moment que s. Marc place l'expulsion des vendeurs du Temple, qui aurait eu lieu la veille d'après s. Luc et s. Matthieu, et que s. Jean a racontée lors du premier pèlerinage de Jésus au Temple, quand il inaugura son ministère public. Si l'on admet une seconde expulsion, elle sera mieux placée le lundi que le dimanche, où elle aurait singulièrement surpris les esprits parmi les acclamations joyeuses. Ce petit triomphe de la veille explique suffisamment le mécontentement des chefs de la nation. Les grands prêtres, les docteurs, les principaux du pays, c'est-à-dire le Sanhédrin, étaient dès lors absorbés par leur résolution de se débarrasser de Jésus. La faveur populaire pouvait renaître et leur infliger un échec. Leurs conciliabules se succédaient. On eût dit que le Sanhédrin siégeait en permanence jusqu'à ce que cette affaire fût liquidée. Cependant Jésus enseigna sans être inquiété jusqu'au soir. Alors il sortit de la ville et regagna son asile de Béthanie.

V. — LE MARDI SAINT.

Le figuier desséché. Puissance de la foi (235).

Mc., XI, 20-25; Mt., XXI, 19b-22.

Le lendemain, de bonne heure, Jésus passa naturellement par le même chemin que la veille, et les disciples constatèrent que le figuier était desséché jusqu'à la racine. Pierre provoque une explication : « Rabbi, vois! le figuier que tu as maudit est desséché! »

N'avaient-ils pas saisi le symbolisme de l'acte de leur Maître? Songeaient-ils avec effroi au sort qui menaçait Jérusalem? Dans ce seul cas il avait fait un miracle qui ne découlât pas de sa bonté! Il ne lui plaît pas d'insister sur le présage sinistre qu'on verrait se réaliser plus tard. La leçon qu'ils doivent retenir, c'est le pouvoir qu'eux-mêmes pourront exercer par la foi et par la prière. Et leur mon-

trant le sommet du mont des Oliviers qui domine la mer Morte de sa masse imposante, il leur dit : « Ayez foi en Dieu. En vérité, je vous dis que celui qui dirait à cette montagne : Lève-toi et jette-toi dans la mer, et qui, n'hésitant pas dans son cœur, croirait que ce qu'il dit arrive, cela lui arrivera[1]. »

Est-il nécessaire de souligner ce que cette expression a de théorique, et quel soin les vrais disciples du crucifié ont toujours eu d'éviter même l'apparence de l'ostentation? Les autres s'efforceraient en vain de faire des prodiges éclatants. Les Apôtres avaient surtout besoin d'être encouragés. Leur foi allait être mise à une rude épreuve : le Maître s'applique à la fortifier en leur promettant qu'ils pourront faire des miracles. Dans les discours après la Cène de s. Jean on trouve la même assurance de miracles plus grands que les siens, avec une invitation pressante à la prière[2]. Le mot d'ordre de ces derniers jours est donc : confiance dans la prière.

De qui Jésus tient-il son autorité (236)?

Lc., xx, 1-8; Mc., xi, 27-33; Mt., xxi, 23-27[3]; cf. Io., ii, 18-22.

Dans leur conciliabule de la veille, les principaux du Sanhédrin n'avaient pas abouti à mettre sur pied une accusation bien fondée contre Jésus. Il restait à s'efforcer de le compromettre auprès du peuple C'est ce qu'ils essayèrent de faire en lui posant des questions embarrassantes. Depuis deux jours il se conduisait dans le Temple en vainqueur. En ce moment même il se promenait entouré d'un groupe nombreux, prêchant sa doctrine et peut-être excitant à quelque coup de main. Quelques-uns des grands prêtres, des docteurs et des anciens lui demandèrent à brûle-pourpoint : « Par quelle autorité fais-tu cela? Qui t'a donné cette autorité pour que tu agisses de la sorte? » On eût dit

1. Mc., xi, 22 s.
2. Jo., xiv, 12 s.
3. Les trois synoptiques sont tout à fait semblables pour le fond; le récit de Mc. est le plus naturel et très fin dans son négligé.

vraiment qu'ils le tenaient déjà à leur barre, lui comme accusé, eux comme juges, et que le président du Sanhédrin commençait l'interrogatoire. Or Jésus était encore libre, assuré de la fidélité des siens, et il lui plut d'associer le peuple à sa cause, en laissant voir qu'il partageait son admiration pour Jean-le-Baptiste. Il répondit donc, mais, selon un usage assez fréquent chez les docteurs, en posant lui-même une question, comme pour chercher un terrain d'accord. Si l'on s'entendait sur ce premier point, on verrait ensuite à projeter sa lumière par analogie sur celui qui restait dans l'ombre : « Je ne vous poserai qu'une question. Répondez-moi et je vous dirai par quelle autorité j'agis. Le baptême de Jean était-il du ciel ou des hommes? » Et comme ses adversaires se taisaient, manifestement décontenancés, Jésus insiste : « Répondez-moi ! » — Qu'auraient-ils répondu? Que ce baptême venait du ciel? Mais la réplique était prête : « Pourquoi donc n'avez-vous pas cru en lui? » Il leur seyait bien vraiment de s'enquérir sur la mission des prophètes, si c'était pour ne pas les croire quand ils parlaient au nom de Dieu! Selon leur cœur, ils auraient répondu : « Des hommes. » Mais Jean, surtout depuis son martyre, avait l'auréole des grands prophètes dressés à la façon d'Élie contre les rois infidèles; le peuple gardait pieusement son souvenir, et il n'eût pas été prudent, surtout en ce moment, de braver sa colère. Affectant un air dégagé, comme si la question n'était pas pertinente, ils répondirent : « Nous ne savons pas. » Or Jésus les avait prévenus; il tint parole : « Moi non plus je ne vous dis pas par quelle autorité j'agis. » Ainsi il refusait de se laisser prendre dans leur piège, et du même coup guidait le bon sens populaire. Il avait soudé sa cause à celle de Jean, que le peuple tenait pour un prophète. Et cependant les chefs de la nation s'obstinaient à le méconnaître! De quel droit prétendaient-ils encore barrer la route à Jésus, surtout si c'était lui dont Jean avait annoncé la venue[1]?

1. Pourtant ce jour-là les Sanhédrites ne perdirent pas complètement leur temps. A la suite de l'expulsion des vendeurs du Temple, le quatrième évangile (Jo., II, 18) place cette question posée par les Juifs à Jésus : « Quel miracle nous montres-tu, pour agir de la sorte? » Jésus répondit : « Détruisez ce

Parabole des deux fils (237).
Mt., xxi, 28-32; cf. Lc., vii, 29-30[1].

Les mandataires officiels, assez confus, et ne jugeant pas de leur dignité de figurer parmi les auditeurs pour recevoir des leçons, auraient bien voulu s'esquiver; quelques-uns sans doute y réussirent, mais Jésus prit à partie les Pharisiens et les docteurs[2], plus acharnés à la dispute, et les invita à réfléchir sur l'indocilité envers Dieu qui les avait égarés à l'égard de Jean et qui continuait à les aveugler, eux les docteurs, tandis que d'autres, même des pécheurs, se montraient plus obéissants.

Grâce à une parabole, il les fait juges du cas, se réservant de leur appliquer leur propre décision.

Un homme avait deux fils[3]. Il dit à l'un d'eux : « Mon enfant, va aujourd'hui travailler à la vigne. » Il répondit . « Je ne veux pas. » Puis il se repentit et y alla. Ne sachant rien de ce revirement, ou simplement parce qu'il fallait deux travailleurs pour la vigne, le père dit à son autre fils de se mettre aussi à l'ouvrage. Autant le premier avait été grossier, autant le second affecte de déférence : « J'y suis, Seigneur. » Et il n'y alla pas. « Lequel des deux », demande Jésus, « a fait la volonté de son père? » Il fallait bien répondre « Le premier. » Or que se passait-il en ce moment

temple, et je le relèverai en trois jours. » Il parlait du temple de son corps, ranimé en trois jours par la résurrection, mais les Juifs y virent une allusion à leur temple, et sans prendre garde que Jésus ne parlait que de restaurer, leur laissant le soin de détruire, quelques-uns comprirent qu'il s'était fait fort de renverser la maison de Dieu. Soit que l'expulsion des vendeurs ait eu lieu durant la dernière semaine, ou que s. Jean ait déplacé ces paroles pour les rattacher à la première Pâque, antérieure de deux années, il semble bien qu'elles furent prononcées peu de jours avant la mort de Jésus, car sa réponse fut le principal grief relevé contre lui devant le Sanhédrin. Il est aisé de supposer que l'enquête préalable des Sanhédrites avait posé les deux questions; d'abord la demande d'un signe, puis, pour en finir, que le signe soit valable ou non : au nom de qui Jésus prétendait-il agir?

1. Il semble que la parabole de Mt. est bien à sa place. Le fragment de Lc., vii, 29 s. doit se rapporter à cette circonstance.

2. D'après s. Luc.

3. L'ordre de ces deux fils soulève une question de critique fort ardue. Dans les deux cas la leçon est la même.

même? Les publicains et les courtisanes, d'abord en révolte contre la loi de Dieu, faisaient pénitence, et entraient dans le royaume de Dieu, dont Jésus établissait les assises. Eux, les Pharisiens, avaient toujours exprimé bien haut leur résolution de faire la volonté du Seigneur, de pratiquer la justice, toute la justice de la Loi. Quand Dieu a manifesté son dessein, qu'ont-ils fait? Jésus ne se met pas d'abord en scène. Peut-être lui objecterait-on qu'il prêche une justice supérieure à la justice légale, risquant ainsi de compromettre l'équilibre de la législation. Mais Jean-Baptiste! Ce Jean dont ils n'ont pas voulu confesser qu'il avait mission du ciel, Jean était venu, lui, dans la stricte voie de la justice, vivant avec l'austérité d'Élie, mourant pour un article de la Loi de Moïse. — Et cependant ils l'ont dédaigné, tandis que les publicains et les courtisanes ont cru en lui; ce que voyant, ils n'ont pas même voulu plus tard recourir à la pénitence. Et maintenant encore, ils viennent de lui refuser leur suffrage, tant ils sont inflexibles dans leur parti pris, l'âme fermée aux signes donnés par leur Seigneur! Encore Jean n'était qu'un prophète envoyé de Dieu, le dernier, le plus grand : il n'était pas le Fils.

La parabole des vignerons homicides (238-239).

Lc. xx, 9-19; Mc., xii, 1-12, Mt., xxi, 33-46[1].

Le point qui touchait Jean étant éclairci à la confusion des Sanhédrites, obstinés dans leur hostilité, Jésus attire hardiment leurs regards sur sa personne, car c'est de leur attitude envers lui-même que dépend le salut ou la ruine de la nation.

C'est encore une parabole qui amènera les esprits au point voulu, d'autant plus aisément qu'elle a quelques-uns des caractères de l'allégorie : le maître de la vigne, c'est Dieu, la vigne c'est le pays d'Israël, les serviteurs sont les prophètes, les mauvais vignerons sont les chefs du peuple,

1 Mc. et Lc. envoient chaque fois un serviteur, Mt. plusieurs. Lc. et Mt. font l'application, en partie sous-entendue dans Mc.

récalcitrants et infidèles, le fils, c'est Jésus lui-même, Fils de Dieu. Les personnages évoluent dans un cadre palestinien, avec des sentiments de terroir dont il ne convient pas de presser les détails pour en tirer un sens symbolique.

Dès le début nous sommes transportés sur ces collines pierreuses où la vigne croît si facilement. Chacun a enclos la sienne d'un mur de pierres sèches, a creusé dans le roc un bassin pour recevoir le jus de la vigne, exprimé par un pressoir rustique fixé à deux poutrelles; il a bâti aussi très sommairement une tour ronde surmontée d'une terrasse : sous un toit de branchages il y passera la nuit au temps où le raisin mûrit, afin d'écarter les maraudeurs et les chacals. Un célèbre chapitre d'Isaïe se présente à la mémoire des doctes et même des simples :

Mon ami possédait une vigne
  sur un coteau fertile.
Il la bêcha, il la sarcla;
  il y planta des ceps choisis.
Il construisit une tour au milieu,
  il y creusa même un pressoir...
La vigne de Iahvé des armées,
  c'est la maison d'Israël [1].

Dans la parabole de Jésus, ce sont les vignerons qui représentent les Israélites, et par suite il n'est fait aucune allusion à la qualité des produits qui dépendait du sol Quand le propriétaire qui s'est absenté — qu'on se figure Dieu dans les hauteurs du ciel, — envoie un serviteur pour toucher sa part de la récolte, les vignerons le battent et le renvoient les mains vides. Un autre serviteur est frappé à la tête et outragé. Un troisième est mis à mort; puis d'autres encore sont battus et tués. Les vignerons prenaient-ils donc à tâche d'exaspérer le maître de la vigne? Lui cependant ne désespère pas de toucher leur cœur. Il lui restait encore quelqu'un à envoyer, un fils bien-aimé, autant dire un fils unique. Il l'envoya le dernier, se disant: « Ils respecteront mon fils. » Il les connaissait bien mal! Car cette bonté ne fait qu'exciter leur convoitise. Ils s'étaient approprié les revenus : maintenant, s'ils tuent l'héritier,

1. Is., v, 2-7. Trad. Condamin.

ils deviendront maîtres du sol. Ils le saisissent, le tuent et le jettent hors de la vigne. Dans leur pensée, le maître, dépourvu de tout appui, ne pourra intenter aucune revendication utile. Leur aveuglement est total; on ne voit pas que les chefs des Juifs aient eu la prétention d'exclure Dieu de son domaine, et l'on ne saurait imaginer non plus que Dieu ignorât le fond du cœur de ses créatures. Ce sont là des traits nécessaires à l'acheminement de la parabole, et qui n'ont rien d'allégorique. Tout au plus, songeant que la vigne est Jérusalem, un rédacteur a-t-il été amené à écrire que le fils unique avait été tué à l'extérieur de la vigne, comme ont dit s. Luc et s. Matthieu. En réalité, le maître n'était pas réduit à l'impuissance : « Il viendra et fera périr les vignerons et donnera la vigne à d'autres. » C'était assez clair, tellement clair que les plus pénétrants, au lieu d'applaudir à la justice de cette sentence, laissèrent échapper un « A Dieu ne plaise[1] », qui trahissait leurs appréhensions.

Eux, les exploiteurs responsables de la vigne, dont les pères avaient maltraité et immolé les envoyés de Dieu, déjà résolus dans leur cœur à mettre à mort ce dernier envoyé qui se disait son Fils, étaient-ils donc menacés de périr dans la tourmente qui livrerait leur pays au pouvoir absolu des Romains? Ou bien Dieu choisirait-il pour sa vigne d'autres ouvriers plus fidèles qui lui en remettraient les fruits? Jésus ne leur laissa pas le temps de poursuivre leurs conjectures.

L'horizon symbolique se transforme. C'est toujours Isaïe[2] maintenant commenté par un psalmiste[3] qui fournit l'image; elle s'imposait à la mémoire à la vue des admirables couronnements du Temple : « N'avez-vous pas lu cette Écriture?

La pierre qu'ont rejetée ceux qui bâtissaient,
est devenue le faîte de l'angle. »

En rejetant avec mépris cette pierre angulaire, les infortunés bâtisseurs préparaient leur ruine : « Quiconque

1. Lc., xx, 16.
2. Is., xxviii, 16.
3. Ps., cxviii (héb.), 22.

tombera sur cette pierre sera brisé; et celui sur qui elle tombera sera réduit en miettes. »

Tel est l'avertissement mémorable que Jésus donna à ceux qui s'opiniâtraient à ne pas reconnaître sa mission et ses droits. Les détails sont si nettement palestiniens, l'enseignement au moyen d'une parabole si ordinaire au Maître, et celle-là si bien attestée par l'accord des trois premiers évangélistes, qu'on a essayé en vain de s'attaquer à un texte déplaisant, si rapproché par son contenu de la doctrine du quatrième évangile. On n'a guère allégué que le caractère allégorique de la comparaison, comme si nous avions le droit de parquer l'esprit si libre de Jésus, — et il faudrait ajouter, les usages des Sémites, — dans le genre des paraboles démonstratives d'Aristote! Plus d'une fois déjà nous avons vu des traits symboliques mêlés à ceux qui n'ont de raison d'être que pour compléter un tableau selon le cours ordinaire des choses. Faire cette objection sans portée, c'est reconnaître la clarté des symboles. Les serviteurs de la parabole étaient évidemment tous ceux qui avaient été envoyés par Dieu à son peuple, rien n'empêche de placer Moïse à leur tête. Après cette longue série se place le dernier espoir de Dieu, son fils bien-aimé, évidemment son seul fils, et ce fils est Jésus, aussi élevé au-dessus de Moïse que le fils est au-dessus du serviteur, dira l'épître aux Hébreux[1]. C'est la mise à mort de ce fils qui sera le crime suprême, après lequel viendra le définitif châtiment. Si Jésus ne dit pas expressément comme dans s. Jean qu'il est un avec son Père[2], il revendique cependant dans un rang unique la qualité de Fils de Dieu. Ses ennemis ont compris qu'ils étaient eux-mêmes ces vignerons homicides, et loin de désavouer leur intention criminelle, ils souhaiteraient de l'anéantir sur-le-champ, en se saisissant de Jésus on dirait même qu'ils ont esquissé quelques gestes menaçants[3] Mais l'attitude de la foule leur impose de revenir à la tactique qu'ils avaient arrêtée : chercher un

1. Heb., III, 5.
2. Jo., x, 30.
3. Les trois synoptiques disent : *ils cherchèrent*. Il n'y a pas là de conciliabule, comme le dit à tort la synopse.

prétexte. Jésus venait de leur en fournir un en se disant Fils de Dieu, si bien qu'ils s'étaient sentis en droit de procéder à une exécution sommaire, comme lorsqu'à la fête de la Dédicace il s'était dit Fils de Dieu[1]. Le coup étant manqué, il fallait recourir aux voies légales et compromettre Jésus auprès de l'autorité romaine.

La question du tribut (240).

Lc., xx, 20-26; Mc., xii, 13-17; Mt., xxii, 15-22.

Sans perdre de temps, les Sanhédrites, qui ne veulent plus paraître, envoient des hommes apostés. Ceux-ci se présentent comme bien décidés à n'agir que selon leur conscience, quelles que soient les conséquences, désireux cependant de fixer leurs scrupules sur un point très grave. En fait, c'étaient des Pharisiens, et des partisans ou des amis d'Hérode Antipas, venu à Jérusalem pour la fête de Pâque. Ses rapports personnels avec le procurateur Ponce Pilate étaient très froids, cependant quelques-uns de ses sujets avaient des relations d'opportunisme avec les Pharisiens, sur le terrain commun des observances religieuses et du sentiment national. D'ailleurs, ni les Pharisiens, ni les Hérodiens ne faisaient au pouvoir romain une opposition ouverte. Leur loyalisme ambigu, à la fois juif et romain, les accréditerait auprès de Pilate s'ils venaient d'eux-mêmes lui dénoncer un homme de leur sang comme étant en révolte ouverte avec son autorité. Ce sera leur attitude à la Passion, et ils réussiront alors à réparer l'échec d'une première tentative.

Ils prient donc Jésus de résoudre un cas de conscience angoissant. Ils n'entreprennent pas de le flatter maladroitement en célébrant sa compétence; le piège qu'ils lui tendent est digne d'un homme d'honneur. Ils font appel à sa sincérité, à sa franchise bien connue, à la droiture qui l'empêche de ménager, contre le droit, des personnes puissantes, enfin à son zèle pour enseigner la voie de Dieu selon la vérité. Comment se dérober à des lacets posés d'une

1. Jo., x, 31-36.

main légère, et qui étreignent si doucement? D'autant que le ressort du piège se déclanche brusquement : « Est-il permis de payer le tribut à César ou non? devons-nous payer ou ne pas payer? » Plus de vingt ans auparavant, la question s'était posée, brûlante, après la mort d'Archélaüs, au moment de l'annexion à l'empire. Judas le Galiléen l'avait tranchée au nom des droits de Dieu. Obéir à des étrangers, c'était renoncer à l'obéissance due à Dieu, le seul véritable souverain d'Israël. Et il avait appelé les plus zélés à une révolte impuissante et durement châtiée. Qu'allait dire Jésus? Refuser le tribut, c'eût été sinon une révolte, du moins une insubordination grave, présage d'une révolution. Ordonner de le payer, c'était renoncer aux plus chères espérances d'Israël, et, de la part de Jésus, dépouiller publiquement ce personnage du Messie qui faisait tressaillir le peuple. Il serait facile après de lui régler son compte.

L'une ou l'autre réponse était mortelle. Mais lui, pénétrant leur feinte, — car leur conscience était très tranquille quand ils acquittaient la taxe en paisibles hommes d'étude, ou en amis du gouvernement, — voulut bien entrer dans leur jeu : « Apportez-moi un denier, pour que je voie. » N'avait-il donc jamais mis dans sa ceinture une de ces pièces d'argent? Rome permettait encore aux princes juifs de battre de la monnaie de bronze, mais, dès le temps d'Hérode, le monnayage des métaux précieux lui était réservé. La Judée reconnaissait ainsi qu'elle avait perdu son indépendance.

Le denier apporté, Jésus demande : « De qui est cette effigie? Et l'inscription? » L'effigie était probablement celle de Tibère, et l'inscription donnait ses titres courants au « fils du divin Auguste ». Quel qu'il fût, l'empereur était toujours César. Ils répondirent donc : « de César ». Alors Jésus : « Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. » Et ils furent émerveillés.

Les plus beaux génies ont fait écho à cette admiration. Parler d'un trait d'esprit serait rabaisser une parole profonde, réglant d'un mot et définitivement une situation qui passe souvent pour tellement enchevêtrée! Pour les Juifs

elle se résumait ainsi : peut-on, sans être infidèle à Dieu, reconnaître un pouvoir de fait, en lui versant l'impôt qu'il exige pour le maintien de la paix publique? Jésus a répondu affirmativement. Combien la réponse est plus aisée, si le pouvoir est reconnu comme légitime par la majorité des gens de bien! Mais s'il est permis de rendre cet hommage à un pouvoir humain, combien plus est-on obligé de rendre ses devoirs à Dieu, Maître suprême! En disant : rendez à César ce qui est à César, Jésus a donné plus qu'une permission, il a tracé la règle à suivre. Son disciple doit se soumettre à l'ordre établi, et s. Paul en donnera la raison profonde, c'est que le pouvoir vient de Dieu.

Mais il n'a pas voulu distinguer deux domaines, comme si chaque nation avait deux chefs, un César quelconque et Dieu, sur le même pied, de telle sorte qu'on ne pût jamais, au nom de Dieu, résister à des ordres impies et tyranniques. Qui parlera au nom de Dieu? Assurément le Fils de Dieu aurait eu le droit de le faire. Or il avait désigné, pour être le fondement de son Église, son disciple Pierre, et l'Église a reconnu en ses successeurs ce droit souverain. Comme Jésus, le Pape ne cesse de dire aux fidèles : Rendez à César ce qui est à César. Il conseille l'obéissance, il ne se mêle pas au gouvernement temporel des états. Mais il faut quelquefois pour que soit rendu à Dieu ce qui est à Dieu, que le pouvoir politique soit averti par une autorité supérieure de ne pas franchir ses propres limites.

Ainsi Jésus affirmait aux plus sourds qu'il n'était point un Messie politique et belliqueux. Mais si l'amour de la patrie est une passion légitime, noble et généreuse, élevant l'âme jusqu'au sacrifice de la vie, si Jésus a éprouvé ce sentiment, comme le prouve sa tendresse pour sa Galilée et pour Jérusalem, pourquoi n'a-t-il pas au moins délivré son pays du joug des Romains? — Notons d'abord que ce joug laissait aux Juifs une certaine autonomie qui leur permettait de s'appliquer à eux-mêmes leur loi civile et de pratiquer leur culte religieux. La part de Dieu était intangible. Le sacerdoce se prêtait volontiers à cette sorte de protectorat qui défendait efficacement les petites gens contre des exactions et le péril des guerres civiles. Les

Pharisiens eux-mêmes, à la mort d'Hérode, avaient prié Auguste de les délivrer de la monarchie et des pouvoirs semblables, pour les rattacher à la Syrie, sous l'autorité de ses gouverneurs[1] Mais tout cela relève de cette politique dont Jésus ne voulait pas se mêler. S'il ne voulut pas prendre parti, c'est qu'il était investi d'une mission pour l'humanité tout entière; il apportait le salut spirituel. Cela est d'un autre ordre, disait Pascal, et les deux ordres ne devaient pas être confondus. D'ailleurs savons-nous ce qu'aurait fait la Providence, si les Juifs n'avaient rejeté le don du Dieu fidèle à ses promesses? Même après sa révolte, Israël a su se faire dans l'empire une situation privilégiée. Lorsque le christianisme eut vaincu, il fut souvent un objet d'opprobre, parce qu'il se refusa toujours à rétracter ce qui, de toute façon, fut le meurtre d'un innocent inoffensif. Mais s'il avait cru en Jésus! La loi nouvelle sortant d'une Sion renouvelée, quelle gloire pour les fils d'Abraham, devenus les prémices des enfants de Dieu! Quel accomplissement littéral et splendide des prophéties, quand le christianisme vainqueur les aurait mis au sommet des choses! Plus que l'indépendance, la domination spirituelle! Il fallait seulement prendre patience, et puisque le Messie avait marqué la voie à suivre, endurer s'il le fallait les supplices des martyrs et non se faire les pourvoyeurs des bourreaux..... Mais les desseins de Dieu sont insondables. Cette incrédulité des Juifs, si résolument volontaire, était le moyen dont Dieu allait se servir pour glorifier son Christ.

Jésus défend la résurrection contre les Sadducéens (241).

Lc., xx 27-40; Mc., xii, 18-27; Mt., xxii, 23-33.

Ligués contre Jésus, les chefs religieux des Juifs avaient entre eux des dissensions irréductibles. En toutes rencontres s'opposaient les Pharisiens et les Sadducéens. Pour la première fois les Sadducéens apparaissent avec

1. Josèphe, *Ant.*, XVII, xi, 2.

une de leurs doctrines caractérisées: ils niaient la résurrection des corps, regardée par les Pharisiens comme un dogme. Josèphe s'est complu à présenter ces deux partis comme des sectes philosophiques, afin de les faire estimer des Grecs. Les Pharisiens étaient comparés aux Stoïciens[1]. Il n'a pas osé dire que les Sadducéens rappelaient les disciples d'Épicure, trop mal famés chez les Juifs, surtout pour leur négation de la Providence. Les modernes font observer que ces divisions représentent des partis, plutôt que des écoles : celui des chefs populaires attachés aux traditions, et celui du sacerdoce. Les Sadducéens tiraient même leur nom des Sadocites, descendants de cette lignée des grands prêtres qui remontait à Sadoc[2] Il ne faut pas cependant perdre de vue que les contestations étaient surtout religieuses. Dans l'ordre politique, ils ne différaient que par des nuances, car les Pharisiens, à la différence des Zélotes, acceptaient le fait accompli de l'occupation romaine, tout en nourrissant les espérances messianiques de la race de David tandis que les Sadducéens ne mettaient aucune réserve dans leur adhésion à l'autorité de l'empire. Par là même ils étaient plus accessibles à la contagion d'une philosophie matérialiste qui ne manquait pas d'adeptes dans la haute société romaine.

Josèphe nomme un certain Pompidius épicurien[3] Déjà au temps de la conquête par les Syriens hellénisés, le sacerdoce s'était montré fort tiède dans la défense des traditions religieuses nationales; il lui arriva même de prêter les mains à ceux qui avaient juré de les détruire. Au temps de Jésus les prêtres n'en étaient pas là. Mais leur mot d'ordre eût été volontiers : pas de zèle! Ils consentaient à tenir ferme pour l'enseignement de Moïse, à la condition de n'y rien ajouter. Josèphe leur reproche de ne pas admettre l'immortalité de l'âme[4]. Ce terme, très clair pour les Grecs depuis Platon, n'était pas employé dans les écoles juives. Les Actes disent beaucoup plus

1. Vita, II.
2. Ez., XL, 46, etc.
3. *Ant.*, XIX, I, 5.
4. *Ant.*, XVIII, I, 4.

exactement qu'ils n'admettaient ni la résurrection, ni anges, ni esprits[1]. Conservateurs religieux avec des allures et des accointances mondaines, ce qui se concilie fort bien, ils n'ont sûrement pas renoncé à l'antique croyance des Sémites, et spécialement des Israélites, sur la survie des hommes après la mort, menant dans le Chéol une existence atténuée et misérable, celle des ombres. Vers le temps des Macchabées ou même plus tôt, Israël ne s'en était pas tenu à cet ancien état du dogme. A mesure que le sentiment religieux, de national qu'il avait été, devenait plus individuel, plus intime, plus tendre, les âmes saintes ne pouvaient consentir à être séparées pour toujours de leur Dieu, à la façon des ombres dans le Chéol. Le désir ardent de vivre auprès de lui, de lui être uni pour toujours, ne reposait pas sur une conception de la nature purement spirituelle de l'âme délivrée du corps par la mort, mais exigeait plutôt une vie nouvelle de ce corps dans lequel l'israélite était venu adorer Dieu au Temple, avec lequel il habiterait un monde meilleur, en communion plus étroite avec Dieu. Cette espérance s'était fortifiée durant les guerres religieuses rendues nécessaires par l'intolérance brutale des Syriens. Dieu ne rendrait-il pas à la vie des corps livrés au supplice pour obéir à sa Loi?

C'est à ce dogme, relativement nouveau, que les Sadducéens refusaient de croire, fortifiés qu'ils étaient dans leur résistance par le sentiment commun des penseurs grecs hostiles à l'idée de la résurrection individuelle, qu'ils fussent Épicuriens, Stoïciens[2] ou Platoniciens. C'est surtout ce point qu'ils débattaient dans leur controverse journalière avec les Pharisiens : pas de résurrection du corps!

Peut-être, voyant Jésus résoudre dans le même sens qu'eux — ils pouvaient du moins le croire, — la grave question des rapports avec les Romains, se sont-ils flattés que leur argument favori aurait prise sur le jeune Maître. En cas de succès, ils auraient marqué un point sur les

1. Act., XXIII, 8.
2. Les Stoïciens admettaient bien, après des périodes immenses, le retour des mêmes personnes sur la terre, mais ce n'était point là ce que les Juifs entendaient par la résurrection.

Pharisiens. C'est tout ce qu'ils pouvaient escompter, car le point litigieux n'était pas de nature à émouvoir l'autorité romaine. Ceux qui se présentent ici sont donc moins des prêtres haut placés, déjà décidés par opportunisme politique à se débarrasser de Jésus, que des professionnels de la controverse, toujours prêts à proposer une discussion à tout venant. Eux-mêmes ont soin de poser clairement le cas, sans exorde insinuant. La législation mosaïque, quoique entièrement détachée du culte des ancêtres, avait conservé une trace du soin qu'avaient les anciens de laisser un héritier mâle pour perpétuer les rites du foyer domestique. Aujourd'hui encore, les Orientaux attachent le plus grand prix à avoir un fils. Moïse avait donc prescrit — malgré la prohibition normale de l'inceste — que lorsque des frères demeuraient ensemble, l'un d'eux devrait épouser la femme de son frère décédé sans postérité mâle : le premier fils né de ce mariage serait censé fils du défunt[1]

Voilà le principe ; voici le cas. On suppose sept frères. Le premier meurt sans enfants, un autre épouse la veuve, et meurt à son tour sans avoir eu un fils. Ainsi de suite. La femme meurt la dernière, ayant eu sept époux, dans les mêmes conditions, puisqu'aucun ne lui aura donné d'enfants. Vienne le grand jour de la résurrection, auquel des sept frères appartiendra cette femme?

L'argument n'était pas sans doute exposé pour la première fois. Il pouvait embarrasser les Pharisiens. Si nous en jugeons par les textes de la Michna et du Talmud, postérieurs, mais qui reproduisent bien leur position, ils parlaient de la résurrection en vue du monde à venir comme d'une résurrection opérée ici-bas par un prophète. Chacun reviendrait sur la terre, peut-on dire, avec sa canne et son chapeau [2]. Cela n'empêchait pas d'attribuer aux femmes une fécondité plus qu'anormale, car Rabbi Gamaliel II, au temps de Titus, disait : « Il viendra un temps où la femme enfan-

1. Deut., xxv, 5-10. — C'est ce qu'on nomme le lévirat.

2. « Rabbi Jérémie recommanda de le vêtir d'étoffes éclatantes de blanc, de ses habits les plus riches, de mettre des sandales à ses pieds, son bâton à la main, de le coucher de côté, non sur le dos, afin qu'au jour de l'arrivée du Messie il soit tout prêt à le suivre. » Talmud de Jérusalem, *Kilaïm*, trad. Schwab, t. II, p. 315 s.

tera chaque jour [1]. » A ce compte la veuve perpétuelle des Sadducéens aurait été dédommagée dans l'autre monde.

A cette rouerie un peu lourde de matérialistes, incapables de concevoir une résurrection spirituelle des corps puisqu'ils n'avaient pas la notion des esprits, Jésus répond d'abord par ce que Lui sait, complétant ainsi d'une façon admirable la révélation ancienne : « Lorsqu'on ressuscitera des morts, on n'épousera plus, et on ne sera plus épousée, mais on sera comme les anges dans le ciel. » Il fallait cependant, après cette lumière répandue sur le mode de la résurrection, fournir un argument du fait de la résurrection. S. Jérôme avait déjà très bien noté que parmi les prophètes Jésus aurait pu citer Isaïe [2] et Daniel [3]. Mais les Sadducéens n'acceptaient d'autre autorité que la Loi de Moïse ou le Pentateuque. C'était mettre les Pharisiens dans l'embarras. Hardiment, et supposant le dogme indiscutable, ils n'hésitaient pas à avancer : « Toutes les fois qu'un commandement de la Torah mentionne une récompense, il fait allusion à la résurrection des morts [4]. » Voici par exemple un précepte promettant à celui qui l'accomplira une longue vie. Sur la terre, assurément, dira l'exégète littéraliste. — Mais s'il se rompt le cou au même moment, réplique le Pharisien, où jouira-t-il de sa longue vie, sinon après la résurrection? — L'autre aurait pu répliquer que la loi ne s'occupe pas des cas exceptionnels; mais ce qu'il y avait de solide dans cette pétition de principe, c'est que, l'immortalité platonicienne de l'âme n'étant pas dans la perspective religieuse des Israélites, lorsque l'Écriture parlait d'une survie normale, cette survie devait s'entendre de la résurrection. C'est ainsi que raisonne Jésus : « N'avez-vous pas lu dans le livre de Moïse, à l'endroit du buisson »

1. Talm. de Babylone, *Chabbat*, 30b.
2. Isaïe, xxvi, 19 : Les morts vivront, (leurs) cadavres ressusciteront! Réveillez-vous, chantez, vous qui gisez dans la poussière! Car ta rosée est une rosée de lumière, et du sein de la terre les ombres renaîtront (Trad. Condamin).
3. Daniel, xii, 2 : Et beaucoup de ceux qui dorment dans la poussière se réveilleront, les uns pour une vie éternelle, les autres pour les opprobres, pour la réprobation éternelle.
4. Voir *Le Messianisme*... p. 179.

— le buisson ardent du Sinaï — « comment Dieu lui parla, disant : Je suis le Dieu d'Abraham, et Dieu d'Isaac, et Dieu de Jacob? Il n'est pas Dieu de morts mais de vivants. Vous êtes grandement dans l'erreur ».

Ces grands ancêtres, aux yeux de Dieu, sont toujours des vivants; l'existence affaiblie des ombres est-elle vraiment une vie? Est-ce donc là la récompense que Dieu donne à ses amis? Ils ont soupiré après sa présence, lui aussi veut les avoir auprès de lui. S'ils ne sont pas ressuscités, ils vivent assez pour l'être un jour, et ils ne seront pas frustrés de la vie éternelle.

Environ soixante ans plus tard, Rabbi Gamaliel II fit lui aussi une citation très heureuse : « Et vous qui adhérez à Iahvé, votre Dieu, vous êtes tous vivants aujourd'hui[1]. » Elle était cependant beaucoup moins péremptoire, puisque Dieu y parlait à des vivants, et non point de morts qui sont encore ses amis. Et cependant Gamaliel ne trouva un texte impressionnant qu'après des essais infructueux. Aussi ne sommes-nous pas étonnés d'apprendre par s. Marc qu'un docteur de la Loi, sûrement un Pharisien présent à l'entretien, se montra très satisfait de la façon dont Jésus avait répondu à l'objection sadducéenne[2]. Il est aussi très naturel que d'autres Pharisiens se soient groupés autour de ce nouvel interlocuteur, car on se doutait qu'il allait proposer quelque question. Et en effet il demanda quel était le plus important des commandements. Et Jésus lui répondit, selon sa doctrine déjà connue[3], que le premier commandement était d'aimer Dieu de tout son cœur, le second d'aimer le prochain comme soi-même. De ces deux commandements dépendaient la Loi et les Prophètes[4], comme une chaîne serait suspendue à un clou d'or. Le docteur fut frappé de cette réponse, proférée sans doute avec une chaleur qui exprimait l'amour de Jésus pour son Père. Il avait beaucoup étudié la Loi, et avec une intention droite.

1. Deut., IV, 4. — Voir *Le Messianisme...* p. 179.
2. Mc., XII, 28.
3. Lc., X, 25 ss. Il est assez naturel que la question ait été posée plusieurs fois; la réponse ne pouvait être que la même.
4. Mt., XXII, 40.

Nous voyons ici que les évangélistes ne négligent pas de relever la bonne volonté des docteurs, ordinairement attachés au parti des Pharisiens. Précieuses recrues, s'ils avaient été assez humbles pour recevoir l'enseignement du Maître! Celui-ci s'écria : « Maître, tu as parfaitement bien dit qu'Il est unique et qu'il n'y en a pas d'autre que Lui, et l'aimer de tout son cœur et de toute son intelligence et de toute sa force, et aimer le prochain comme soi-même, vaut beaucoup mieux que tous les holocaustes et sacrifices[1]. » Celui-là possédait déjà l'esprit de Jésus. Aussi lui fut-il répondu : « Tu n'es pas loin du royaume de Dieu. » On aimerait à savoir ce qu'il est devenu[2]. Marc ne l'a pas dit, laissant cependant son lecteur sous une impression très favorable.

Comment le Christ est-il le fils et le Seigneur de David (242).

Lc., xx, 41-44; Mc., xii, 35-37; Mt., xxii, 41-46.

Laissant le docteur à ses réflexions, Jésus met à profit la présence d'un groupe de Pharisiens[3] pour leur poser une question sur laquelle ils étaient d'accord. Mais il voulait tenir la réponse d'eux-mêmes, en présence de tous. Il leur demanda donc ce qu'ils pensaient du Messie, et spécialement de qui il devait être le fils. Ils n'hésitèrent pas : « De David. » — Alors pourquoi David, lorsqu'il est l'organe de l'Esprit-Saint, dans un psaume inspiré par lui, l'appelle-t-il son Seigneur? Car on lit dans un psaume :

> Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite,
> Jusqu'à ce que je mette vos ennemis sous vos pieds.

Comment David appelait-il son Seigneur celui qui devait être son fils? Si le Messie qu'il entrevoyait dans l'avenir

1. Mc., xii, 32 s.
2. En disant que le scribe a voulu mettre Jésus à l'épreuve, Mt. (xxii, 35) n'indique pas nécessairement un piège tendu. Si l'expression est un peu forte, c'est que le scribe est censé animé des dispositions ordinaires des Pharisiens. Marc a mieux pénétré dans son individualité propre.
3. Nous suivons ici Mt. dont la marche est très vraisemblable. D'après Mc. suivi par Lc., Jésus suppose acquise la réponse des Pharisiens et montre à la foule les difficultés qu'elle renferme.

comme un de ses descendants lui apparaissait seulement comme un roi plus grand que lui, fût-il maître de la terre, ce n'était pas une raison pour qu'il le saluât du nom de son Seigneur. Il appartenait donc à un ordre qui n'était pas de la terre, à un ordre divin, d'autant que le Seigneur Dieu l'invitait à s'asseoir à sa droite.

Les Pharisiens ne niaient pas que le Psaume fût de David; l'argument était donc gênant pour eux. Même si le psaume avait été écrit par un autre que David, il visait sûrement le Messie, invité à s'asseoir à côté de Dieu, et il était mis au rang des autres psaumes, s'exprimant dans la personne de David, et inspirés par l'Esprit de Dieu. Ainsi Jésus reprenait sous une autre forme, et en s'appuyant sur l'Écriture, l'affirmation de son rang au-dessus de tous les serviteurs de Dieu. Il ne dit pas comme dans la parabole des vignerons qu'il est le Fils de Dieu, mais qui serait-il donc pour être assis en vainqueur à sa droite? Il ne dit pas non plus qu'il n'est point le fils de David, il le suppose plutôt en acceptant la donnée traditionnelle sans laquelle l'appel à David n'avait point de sens. Jésus dit seulement qu'il a conscience d'être beaucoup plus qu'un fils de David, quel qu'il soit. Comment concilier sa dignité de Fils de Dieu et son origine humaine comme fils de David, c'est ce qu'abordera s. Paul [1]. Les évangélistes se tiennent sobrement dans la ligne des paroles du Seigneur. Les Pharisiens sont convaincus d'inconséquence, eux les docteurs, qui sacrifient un texte clair des Écritures pour ne pas reconnaître un Messie surpassant leurs espérances. Ils renoncent donc à interroger le Maître, pour ne pas être interrogés par lui.

Mise en garde contre les Pharisiens et les Scribes (243).

Lc., xx, 45-47; xiii, 34-35; Mc., xii, 37-40; Mt., xxiii [2].

Les ennemis de Jésus s'étant retirés, décidés à prendre

1. Rom., i, 1 ss., etc.
2. Les trois synoptiques sont d'accord sur le fait de cette monition dans cette circonstance. Elle est très courte dans Mc. et aussi dans Lc. qui a déjà employé (n° 171) une bonne partie de ce qui se trouve dans Mt., xxiii. Nous ne commenterons ici que ce que Mt. a en plus.

leur revanche dans son sang, il ne songe pas un instant à soulever des partisans pour prendre sa défense, il n'allègue même rien pour soutenir son droit, mais il tient à prémunir le peuple contre des chefs qui le conduisent à la ruine Sa sévérité est faite de la vue très claire de la catastrophe qui menace, de la compassion qu'il éprouve pour ses compatriotes, de son devoir de les émanciper d'un joug qui n'est pas une discipline salutaire, mais une trompeuse apparence d'exactitude au service de Dieu, qui ne saurait remplacer l'amour

Cependant ce service était dû tant que subsisterait la loi ancienne que Jésus ne voulait pas abroger, qui ne disparaîtrait dans sa partie nationale et cérémonielle que par le sacrifice de sa vie. Il est vrai que cette heure est prochaine, mais il ne veut pas être accusé d'avoir poussé à la désobéissance, ni même d'avoir desservi les docteurs en tant que maîtres irréprochables. Il détermine donc ici le principe de son attitude soit à l'égard de la Loi, soit envers ses interprètes quand ils ne font que l'expliquer correctement. Plus d'une fois déjà il a distingué le texte sacré des gloses surchargées qu'ils en font, des traditions qu'ils y ajoutent [1] Le texte seul a pleine autorité, aussi a-t-il soin de préciser · « Sur la chaire de Moïse se sont assis les Scribes et les Pharisiens : Faites donc et observez tout ce qu'ils vous disent » La chaire de Moïse autorisait les Pharisiens et les docteurs dans leurs fonctions de lecteurs de la parole de Dieu au pupitre des synagogues, non les doctrines particulières qu'il leur arrivait d'y mêler

Cette réserve faite, Jésus met la foule et ses disciples en garde contre ce qui est le propre des Pharisiens, très zélés quand ils prêchaient aux autres, beaucoup moins empressés à faire ce qu'ils prônaient. Et pourtant il fallait bien qu'ils en eussent l'apparence, et c'était la cause de leur principal défaut, la soif des honneurs qu'on rendait aux personnes de piété. On les voyait circuler lentement dans leurs longues robes, quêtant les baisements respectueux sur la place publique, s'installant au premier rang sur les bancs

1. Mc., VII, 1-23; Mt., XV, 1-20; Mt., V, 20; les questions sur le sabbat, etc.

de pierre des synagogues, et s'attribuant les lits les plus honorables dans les repas. Ils s'affichaient debout, les yeux demi-clos dans des oraisons prolongées, et ils méditaient peut-être au même moment de dépouiller les veuves dont les intérêts leur étaient confiés. N'étaient-ils pas les docteurs, les Pères selon l'esprit, les maîtres de doctrine?

Quant à vous, ajoute Jésus, s'adressant à ses disciples, vous n'avez qu'un Père, celui qui est dans le ciel, qu'un docteur qui est le Christ.

Avons-nous donc oublié cet avis, précepte ou conseil? On le croirait, à juger d'après les apparences. Mais c'est toujours le dedans que veut atteindre Jésus. Ce que disent les hommes importe peu. Ce qui serait coupable, ce serait de rechercher ces titres en s'en attribuant la réalité. Mais quel père des âmes, quel humble catéchiste ou quel maître des grandes chaires n'a pas conscience de ne parler qu'au nom du Christ, de n'avoir de paternité spirituelle que celle qui découle de Dieu? Les Pharisiens se complaisaient dans ces hommages; ils avaient tort, et les disciples du Christ qui éprouveraient ces sentiments seraient encore plus coupables, après ce charitable avertissement.

Le zèle même des Pharisiens n'était pas exempt de recherche personnelle. Ils parcouraient la mer et la terre, satisfaits de cet effort s'ils convertissaient un seul prosélyte. Cela paraît admirable. Mais si c'était pour l'attacher à leur secte, pour le rendre semblable à eux, ils en faisaient un fils de la géhenne pire qu'eux, à cause de son intempérance de néophyte, avec en plus l'orgueil de s'être affilié aux privilèges d'une race élue par un acte personnel de volonté. On leur enseignait, à ces prosélytes, l'unité de Dieu, et c'était la gloire intellectuelle d'Israël. Mais les Pharisiens se perdaient aussitôt dans une casuistique subtile. Un exemple. Au lieu de détourner les hommes des serments, de leur dire qu'un vœu est une chose sérieuse, qu'on ne trompe pas le Seigneur par des arguties, ils enseignaient qu'une promesse jurée par le sanctuaire n'engageait pas, mais qu'on était tenu si l'on jurait par l'or du sanctuaire. Si l'on jure par l'autel, ce n'est rien; si l'on jure par l'offrande placée sur l'autel, le serment est valable.

A la vérité, on n'a pas rencontré ces cas précis dans les écrits rabbiniques. On y résout cependant des difficultés du même genre. Qui jure par la Torah n'est pas tenu, mais qui jure par le contenu de la Torah est obligé Il semble donc qu'on prenait plus au sérieux la partie que le tout, peut-être parce qu'on pouvait disposer d'un peu d'or et d'une offrande, tandis que le Temple et l'autel échappaient à l'emprise des jureurs. D'autres pourtant donnaient des solutions contraires, opinant que la Torah pouvait signifier le simple parchemin, par opposition à la lettre sacrée[1] Les Rabbins les plus subtils finissaient par s'embrouiller dans cette casuistique. Tous se jouaient, sans y penser, du Maître suprême, que tout serment prend à témoin. C'est ce que Jésus leur rappelle avec énergie : « Celui qui jure par le Sanctuaire jure par lui et par Celui qui l'habite, et celui qui jure par le ciel jure par le trône de Dieu et par Celui qui y est assis... Juges aveugles, qui filtrez le moucheron et qui avalez le chameau... Serpents, race de vipères, échapperez-vous à la condamnation de la Géhenne[2] ? »

N'oublions pas qu'en parlant aux Pharisiens, Jésus ne s'adresse pas seulement à des hommes qui compromettent leur salut éternel. Ils forment une secte, presque une corporation, plus unis par la communauté de sentiments que les prêtres par l'exercice des mêmes fonctions. C'est eux, non les prêtres, qui guident les âmes, ils se sont chargés de la responsabilité morale de la nation. Le maître leur adresse donc à eux, avant de s'en ouvrir à ses disciples, un suprême avertissement dans la vue imminente des malheurs publics. Parlant en son nom propre comme au nom du Seigneur[3], il leur dévoile le prochain avenir : « Voici que je vous envoie des prophètes et des sages et des scribes » — ce sont les noms anciens pour désigner ses disciples, apôtres, docteurs, écrivains ; — « il en est que vous tuerez et crucifierez, il en est que vous flagellerez dans vos synagogues et poursuivrez de ville en ville; de façon que

1. Strack et Billerbeck, I, p. 931.
2. Mt., XXIII, 19 s., 24, 33.
3. Dans Lc., XI, 49, Jésus se réfère à la Sagesse de Dieu, dont il connaît le dessein et dont il promulgue l'oracle.

retombe sur vous tout le sang innocent répandu sur la terre, depuis le sang du juste Abel jusqu'au sang de Zacharie, fils de Barachie[1], que vous avez mis à mort entre le Sanctuaire et l'autel. En vérité, je vous le dis, tout cela retombera sur cette génération[2]. »

Ainsi la justice longtemps suspendue, va frapper. Ainsi le peuple choisi, dont l'élection était figurée par Abel, est entré dans les sentiments de Caïn contre le Messie, frère issu de son sang qui lui était envoyé, et il poursuivra encore de sa haine les messagers du pardon qui viendront après lui. Aucun homme n'est puni que pour ses fautes, mais cette fois la nation va se charger d'un crime qui résume tous les crimes amoncelés depuis l'origine du monde, et son châtiment, longtemps différé, sera définitif : « Jérusalem, Jérusalem ! qui tues les Prophètes, et qui lapides ceux qui te sont envoyés, combien de fois ai-je voulu réunir tes enfants comme une poule réunit ses poussins sous ses ailes, et vous n'avez pas voulu? Voici que votre maison vous est laissée déserte. » Et pourtant ! Que parlions-nous d'un châtiment définitif ? La ruine est certaine, mais n'exclut pas l'espérance, la certitude du repentir : « Car, je vous le dis, vous ne me verrez plus désormais, jusqu'à ce que vous disiez : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur. »

C'est sans doute sur cette parole que s. Paul a fondé sa prophétie du retour des Juifs à leur Messie[3]. L'Église n'en a jamais désespéré elle attend toujours.

Coup d'œil rétrospectif sur le ministère de Jésus (244).

Jo., XII, 37-50.

Avec cette dénonciation des Pharisiens se termine le ministère public de Jésus. Le reste de sa vie sera consacré

1. Difficulté célèbre, car le grand prêtre Zacharie, tué dans le Temple, était fils de Iehoïada (II Paral., XXIV, 20). Le prophète Zacharie (Zach., I, 7) était fils de Barachie. Peut-être une tradition le désignait-elle comme martyr. Ou bien « Barachie » était-il regardé comme un équivalent de « Iehoïada » ?
2. Mt., XXIII, 35 s.
3. Rom., IX ss.

à ses disciples les plus intimes. S. Jean s'arrête ici un instant pour revenir de ce point sur les causes qui ont empêché les Juifs de croire en lui. La principale qu'il signale, sans parler de l'arrêt divin, c'est l'opposition des Pharisiens. Personne ne peut contester sérieusement ce point. Mais beaucoup d'historiens, et l'on peut dire tous ceux qui appartiennent à Israël ou sont sous son influence, si bien disposés qu'ils soient quelquefois envers Jésus, n'hésitent pas à lui donner tort et à lui reprocher vivement d'avoir été non seulement dur, mais injuste envers les Pharisiens, auxquels le peuple juif doit assurément sa conservation jusqu'à ce jour.

Nous devons donc jeter un coup d'œil rapide sur ces deux points :

Pourquoi Jésus a-t-il jugé sévèrement les Pharisiens?

Pourquoi les Pharisiens l'ont-ils condamné?

Ce sera revenir sur mainte remarque faite en cours de route, mais une vue d'ensemble peut seule former une conviction.

I. — Jésus a désigné l'esprit des Pharisiens comme une déviation de la religion véritable, un obstacle à toute réforme ayant pour but de ramener les hommes à l'amour de Dieu.

La raison profonde, c'est que le Pharisien — nous parlons d'abord des meilleurs — s'appliquait avant tout aux œuvres de la Loi, s'y complaisait, y mettait toute sa confiance. Il cherchait résolument la justice, mais il s'imaginait l'acquérir par ses propres moyens. L'amour de Dieu y était compris — cela était clair dans la Loi — et aussi le recours à la miséricorde, surtout pour les autres; mais très rarement, on peut dire presque jamais, le recours à la grâce pour éviter le péché. Muni de ses œuvres, qui étaient son bien propre, le Pharisien était content de lui, et s'approchait avec confiance du tribunal de Dieu. Cet exposé coïncide avec celui de s. Paul, qui argumente, mais son argumentation est tout entière en germe dans la situation que reproduit la parabole du Pharisien et du publicain[1].

1. Lc., xviii, 9-14.

De cette mauvaise racine de suffisance et de confiance en soi du fait des œuvres, sortait cet autre caractère que la religion du Pharisien tendait à être fort extérieure. La Loi, le Deutéronome surtout, insistait, de la façon la plus persuasive, sur les devoirs de reconnaissance et d'amour d'Israël envers son Dieu. Mais puisqu'on le payait de ses bienfaits en fidélité à ses préceptes, la religion était une application extrême à ne faillir à aucun. De nouveau, puisque Dieu attachait tant de prix à des actes extérieurs, ou à des abstentions, les Pharisiens étaient portés à en augmenter le nombre : leurs traditions avaient notamment aggravé beaucoup le précepte du sabbat, en tant que précepte négatif de ne rien faire. On était si préoccupé de ne manquer en rien à ces observances, que l'esprit n'avait plus le loisir de se tourner vers Dieu, et le cœur ne s'en souciait pas : on ne s'attache pas à un maître qui tient si strictement à la chaîne.

Et cependant il fallait éviter de multiplier les péchés. Comme le précepte portait sur un acte extérieur facile à constater, et que la transgression était fréquente par suite d'une règle surchargée, dans le cas où la dérogation était devenue presque inévitable, il n'y avait, pour enlever aux actes humains le caractère de culpabilité, d'autre ressource qu'une exégèse subtile de la lettre engendrant des controverses sans fin entre les docteurs, au lieu de se dire bonnement que la Loi n'obligeait pas en présence d'un bien meilleur, ou qu'une décision de pure forme devait céder au précepte souverain de la charité. C'est parce qu'ils étaient effrayés de leur œuvre que les docteurs consumaient autant de veilles à extorquer de la lettre des solutions bénignes, qu'à y ajouter des obligations nouvelles.

Des deux façons d'ailleurs ils s'emparaient des clefs de la science. Aucune conscience ne pouvait se former que d'après leurs décisions, et Jésus a indiqué fortement à quel point ces décisions étaient formalistes. Aussi ce secret de la procédure exégétique était-il pour eux ce qu'était pour l'ancienne aristocratie romaine le secret exclusif des formules du droit, alors qu'aucun plébéien ne pouvait avoir raison dans un procès sans employer les termes et sans

faire les gestes consacrés. Les patriciens possédaient le prestige de la naissance et des propriétés foncières. Les Pharisiens avaient acquis peu à peu leur autorité sur le peuple par leur fidélité à la Loi depuis le temps des Macchabées, et par leur connaissance de ce qui liait et déliait les consciences. Ils n'avaient pas, comme les prêtres, une situation sociale officielle. Et cette origine de leur influence paraît très honorable. Il en résultait cependant que leur domination tenait uniquement à leur prestige, qu'ils devaient absolument maintenir dans son éclat.

Il leur fallait donc, coûte que coûte, conquérir, outre leur réputation de docteurs, la vénération que le peuple accorde aux saintes gens. Leur religion, étant extérieure, devait aussi être en vue. D'où les observations de Jésus sur ces Pharisiens qui stationnaient en public pour prier, dont les traits ravagés marquaient assez la fréquence de leurs jeûnes. Tant de sainteté reconnue inspirait aux veuves une confiance qu'ils ne méritaient pas toujours.

Même dans cette recherche de l'autorité, de l'estime, de la vénération, on peut être très sincère Dans ce sens on parlerait agréablement d' « hypocrites sincères[1] ». Mais une religion extérieure, une religion exhibée avec ostentation, devient aisément une religion de pure surface. Ce que nous nommons l'hypocrisie est le dernier degré de cette décadence du sentiment religieux : affecter une religion qu'on n'a pas, pour dissimuler une conduite que cette religion condamne

Personne sans doute n'oserait soutenir qu'aucun Pharisien n'en soit venu là : nous le concédons bien de quelques-uns des nôtres. Mais Jésus n'a pas dit que ce cas extrême ait été celui de la majorité des Pharisiens. Le terme d'hypocrites qu'il applique à la secte dans son ensemble ou plutôt à ceux plus ardents qui venaient le relancer, ne signifie pas qu'ils aient perdu la foi dans le Dieu qu'ils prétendaient servir, mais simplement que leur religion n'était pas la religion du cœur, étant une religion des lèvres[2], une religion de légalisme, toute extérieure, et

1. Lucien Gautier, *Études sur la religion d'Israël*, p. 151
2. Mc., vii, 6.

qui manquait de sincérité, car le Pharisien cherchait à se faire valoir au lieu de regarder sa misère, et la louange de ses lèvres aboutissait à sa propre gloire plutôt qu'à la gloire de Dieu. Mon Dieu, je vous rends grâce!... de ce que je ne suis pas comme les autres hommes. Rarement un Pharisien serait rentré en lui-même pour dire avec Isaïe : « Toutes nos justices sont pareilles à un vêtement souillé[1]. »

L'amour de Dieu n'étant pas le principe dominant de toute la pratique religieuse, il va sans dire que la charité envers le prochain, même Israélite, était fort refroidie. Quiconque n'observait pas la Loi de Moïse, avec les surcharges de rigueur, était un pécheur. Et un pécheur, violant sans se gêner les lois extérieures de pureté légale, n'était pas seulement un objet de scandale, c'était un risque incessant de contamination qu'il fallait éviter. Par ailleurs, faute de connaître à fond la jurisprudence, l'artisan ou le laboureur tombait infailliblement dans ces sortes de transgressions, de sorte que les Pharisiens se croyaient obligés d'éviter ce peuple de la terre, qui vivait sans se soucier de leurs observances, qui n'était digne que de mépris. N'ayant rien à se faire pardonner, ils se privaient d'un puissant motif de recourir à la miséricorde, d'éprouver la reconnaissance, et par suite de compatir aux misères des autres, de les aider à se relever. Le stoïcien proscrivait la pitié comme une passion troublante; le Pharisien l'appréhendait comme un danger pour sa propre justice.

Tels sont les principaux traits de l'arrêt prononcé par Jésus contre le Pharisaïsme. Sont-ils exagérés, sont-ils injustes? — s'il nous est permis de poser une question résolue d'avance par la sagesse du Maître, et surtout par sa bonté. Il est venu en médecin, pour guérir; il se serait penché avec douceur vers cette grave infirmité morale, si le meilleur remède n'avait été de la dénoncer courageusement, et dans l'intérêt de ces aveugles volontaires, et dans l'intérêt des autres.

Il serait aisé de trouver dans les ouvrages hostiles aux Pharisiens des réquisitoires plus sévères, par exemple dans

1. Is., LXIV, 5.

l'Assomption de Moïse[1], ou dans l'œuvre récemment découverte des réfugiés de Damas[2]. Même dans le Talmud on relèverait des traits piquants contre les Pharisiens. Mais quelle confession religieuse n'a été calomniée[3]? Ce qu'il nous faut ici, c'est une large vue historique incontestable.

Or chacun sait qu'après la prise de Jérusalem par Titus les Juifs se sont donnés entièrement aux Pharisiens. Le sacerdoce étant sans objet après la ruine du Temple, les Sadducéens ne furent plus qu'une secte encore ardente, mais nettement rejetée par la majorité comme hérétique Le Judaïsme qui a survécu est l'œuvre des Pharisiens. Ils en ont l'honneur, car c'est un fait extraordinaire pour une religion de traverser les siècles en demeurant invaincue; ils en ont donc aussi la responsabilité. On était alors si près de la prédication de Jésus que ces Pharisiens du lendemain avaient sûrement les sentiments des Pharisiens de la veille. Ils auraient plutôt dû baisser le ton.

Que firent-ils donc après le châtiment? Quelle consigne donnèrent-ils au peuple? Nous entendons bien alors les gémissements de cœurs contrits, qui confessent leurs fautes, qui implorent la miséricorde, reconnaissant le bien-fondé des jugements de Dieu. C'est le fait du IVe livre d'Esdras; mais il a été complètement ignoré du judaïsme. L'Apocalypse de Baruch est plus rapprochée de son esprit. Baruch sait bien qu'il y a des pécheurs dans Israël. Mais, à tout prendre, Israël valait beaucoup mieux que ceux qui ont consommé sa perte. Sa religion, sa morale, sa pratique étaient supérieures. S'il a été puni, c'est tout au plus parce qu'il n'était pas encore assez fidèle à la pratique de la Loi. La conclusion du pseudo-Baruch est nette « Maintenant les justes sont morts, les prophètes dorment leur dernier sommeil, nous-mêmes sommes sortis de notre pays, Sion nous a été enlevée, nous n'avons rien maintenant, si ce n'est le Fort et sa Loi[4]. »

1. *R.B*, 1905, p. 483.
2. *R.B*, 1912, p. 213 ss.; 321 ss.
3. Les deux Talmuds ont une liste de sept espèces de Pharisiens, dont une seule est louée; voir Comm. Marc sur XII, 40. Le trait principal est précisément de faire valoir ses bonnes œuvres.
4. Apoc. Baruch, LXXXV, 2.

Et Israël continue plus que jamais à dresser la haie qui protégera la Loi[1]. Après le cruel intermède de la guerre messianique de Bar-Cokébas, toute espérance étant définitivement tombée, on rédige vers l'an 200 les anciennes traditions, et c'est la Michna; puis on y ajoute les commentaires des docteurs, et c'est la double Guémara, qui, unie à la Michna, constitue les deux Talmuds de Babylone et de Jérusalem (v[e] et vi[e] siècles). Dès lors Israël se renferme dans le Talmud . il lui doit d'avoir vécu.

Le Talmud est l'œuvre du Pharisaïsme. Nous jugeons le Pharisaïsme d'après le Talmud. L'image qui en résulte est semblable à celle qu'a tracée Jésus. La religion et la morale de l'Ancien Testament sont conservées, mais tout l'effort porte sur l'uniformité et l'exactitude des observances.

Il est une objection : « Où se révèle l'idéal d'une société religieuse », demande M. Israël Lévi[2], « dans son *corpus juris* ou dans ses sermonnaires; dans son droit canon ou dans ses œuvres d'édification? Est-ce dans les Évangiles ou dans la loi des Wisigoths que réside l'esprit du christianisme? » — Assurément c'est dans les évangiles et dans les œuvres d'édification. Mais où sont dans le judaïsme des œuvres semblables?

Le parti strict des Pharisiens a renoncé à des productions plus libres comme les Psaumes de Salomon, le quatrième livre d'Esdras et autres apocalypses, considérées dès lors comme de dangereuses chimères. On nous renvoie à l'*Agada*, c'est-à-dire aux histoires édifiantes qui forment une sorte de prédication. Où donc est-elle? Elle n'apparaît guère dans les Talmuds, ni dans leur complément, la *Tosefta*. Ensuite elle est disséminée dans les grands *midrachim* qui sont surtout des commentaires de la Loi. Enfin elle fleurit dans des œuvres spécialement agadiques, et seulement en Palestine, vers la fin du v[e] siècle. Or ces œuvres sont encore des commentaires, comme celui de la Genèse. Un savant très favorable au judaïsme, M. George Foot Moore, dans un ouvrage récent et très bien informé, nous dit qu'on trouve

1. On peut voir *Le Messianisme*... p. 137 ss.
2. *Revue des études juives*, XLI, p. 28.

dans ces œuvres « peu d'idées originales, mais une grande ingénuité à tirer des textes bibliques ou à y introduire des leçons domestiques ou de la morale que personne n'y avait jamais vues, en les illustrant par des exemples, bibliques ou légendaires, ou des paraboles nouvellement inventées[1] ». Ingénu pourrait bien être traduit « puéril ». Tout ce qui est particulier à cette méthode est donc encore plus artificiel que la jurisprudence (*halaka*).

Le fond religieux est solide; c'est celui de l'Ancien Testament; c'est lui qui a produit dans le judaïsme d'admirables vertus auxquelles nous rendons hommage; mais a-t-il gagné à être guidé dans son développement par une secte d'exégètes dominés par la préoccupation des observances?

Les anciens scribes connaissaient bien les prophètes, et les ont souvent cités, mais seulement pour confirmer la Loi. Il n'existe de *Midrach* des prophètes que sur les Lamentations.

Il n'est pas douteux que le discrédit où sont tombés peu à peu les prophètes vient de leur peu d'estime pour la religion des observances extérieures. C'est à peine si de nos jours quelques Juifs, à la suite de J Darmsteter, ont compris quelle gloire c'était pour leur nation que ces hommes de l'Esprit et de la religion du cœur.

Une autre lacune encore plus caractéristique, c'est l'absence complète du mysticisme dans la religion juive. Par mysticisme nous entendons la connaissance de Dieu par le contact dans la prière. Les Juifs ont méconnu cet élément dans l'Ancien Testament et l'ont remplacé par une cabale ésotérique qui en est l'excroissance maladive ou la contrefaçon.

Au temps de Jésus le Talmud n'était pas écrit, mais son esprit informait déjà les âmes des docteurs. Si Israël ne s'isolait pas encore, c'est qu'il espérait convertir les gentils à la Loi, mais c'était au joug de la Loi et au sien qu'il voulait les soumettre. Les Pharisiens — c'était le sens même de leur nom — étaient déjà isolés dans leur inquié-

1. *Judaism, in the first centuries of the christian era the age of the Tannaim*, by George Foot Moore, professor of the history of religion in Harvard university, deux volumes grand in-8°, Cambridge, 1927.

tude de pureté légale et d'accomplissement minutieux de préceptes multipliés. Le livre des Jubilés, quelques parties d'Hénoch, les psaumes de Salomon, œuvres qu'on peut dater avec sécurité d'un temps antérieur à Jésus, respirent déjà un esprit pharisaïque tel que celui dont Jésus a fixé les traits[1].

II. — Jésus a donc pénétré et exprimé avec justice les sentiments des Pharisiens. Ils ne réduisaient pas la religion au légalisme, mais ils l'étouffaient par l'abus du légalisme et d'un légalisme arbitraire qui était le leur.

Eux ont-ils compris Jésus? Ou plutôt, pourquoi l'ont-ils méconnu? Précisément parce qu'il faisait revivre la religion en secouant le légalisme, et la présentait dans sa pure essence, plus digne du Père commun de tous les hommes. Étonnés de cette prédication si différente de la leur, qui allait droit à Dieu par intuition et menait droit à lui par le cœur, sans s'appuyer sur leur autorité, sans employer leurs méthodes, sans même accepter leur contrôle, ils se sont aussitôt mis en garde contre de pareilles nouveautés et contre le novateur. Et cela a duré jusqu'à la fin.

Que prétendait Jésus, et d'abord que prétendait-il être?

Quand il s'est présenté, déjà émus par la prédication de Jean-Baptiste, ils ont dû se poser comme les gens du commun la question de savoir s'il ne se donnait pas pour le Messie?

Avant de le reconnaître comme tel ils avaient le devoir de s'enquérir des droits qu'il pouvait avoir à ce titre. Jésus faisait des miracles. Mais les prophètes en avaient fait. Il eût fallu qu'il fît des prodiges manifestant clairement qu'il était le Messie attendu.

Cette espérance était alors assez complexe.

Le peuple imaginait un Messie belliqueux. Les Pharisiens n'étaient pas révolutionnaires, jugeant que l'ordre établi était l'œuvre de Dieu. Nous ne saurions les rendre responsables de la guerre de Titus; Aqiba, le plus grand des

1. MM. Ryle et James, éditeurs des Psaumes de Salomon (Cambridge, 1891), notent p. XLIX, que la justice de ces psaumes est manifestement « la justice des Pharisiens ».

rabbins, salua le Fils de l'étoile, Bar-Cokébas, comme Messie, mais il dérogea par là à la tradition pharisienne. Docteurs, ils eussent volontiers révéré dans le Messie un docteur. Mais par définition c'était un roi, dont Dieu ferait reconnaître le caractère royal. Il ne fallait pas précipiter les choses. Dieu agirait au moment fixé par sa sagesse. Une fois entré en scène, le Maître du monde ne pouvait être vaincu. Quel que dût être l'esprit propre du Messie, son règne serait glorieux, sa domination sur Israël, acclamée avec joie, s'étendrait sur le reste des nations. Il ferait régner la Loi, la justice, et réprimerait le péché par la force; Israël régnerait avec lui.

Or Jésus ne donnait aucun de ces signes. On savait même qu'il invitait non seulement ses disciples, mais tous ceux qui faisaient mine de s'attacher à lui, à partager sa destinée souffrante et à mourir avec lui.

La conception du serviteur de Dieu souffrant, expiant par ses plaies le péché d'Israël était exprimée dans Isaïe d'une façon poignante. Les docteurs en étaient choqués et remplaçaient chaque outrage, chaque blessure par des qualités honorables, dignes du Messie. Jésus pauvre, sans crédit, sans éclat, et refusant d'arracher au ciel une manifestation de gloire qui transformerait la scène, était peut-être un descendant de David; il n'était certainement pas le Fils de David qu'on attendait, il n'était pas le Messie. Ils ne l'ont donc pas acclamé comme tel.

Mais à la vérité il ne le leur demandait pas. Si étonnante que cette proposition puisse paraître à certaines personnes, elle est rigoureusement vraie jusqu'au dimanche des Rameaux. Après la mort et la résurrection de Jésus, la première démarche de la foi fut de croire en Jésus-Christ, c'est-à-dire d'abord que Jésus était le Messie, étant le Fils de Dieu incarné dans la race de David. Mais la critique a parfaitement reconnu quel soin Jésus a pris de ne point ébruiter sa qualité de Messie. L'évangile de s. Marc est l'évangile du secret messianique [1]. Nous en avons souvent

1. W. WREDE, *Das Messiasgeheimnis in den Evangelien*, 1901; voir *R.B.* 1903, p. 625 ss.

donné la raison . les dispositions des Juifs étant ce qu'elles étaient, se faire acclamer comme Messie eût été déchaîner la révolution, et surtout, de la part de Jésus, c'eût été exposer sa véritable mission et sa doctrine à être méconnues.

S. Jean qui a écrit pour que dans son temps on crût que Jésus est le Christ, le fils de Dieu[1], s'il ne parle pas du secret messianique, le suppose constamment. Jésus ne se présente pas comme le Messie mais comme l'envoyé de Dieu, prêchant la parole de Dieu, parlant en son nom.

Il n'était point le premier. Les prophètes avaient rempli cet office. La prophétie paraissait suspendue. Mais on espérait que l'Esprit de Dieu inspirerait encore des hommes de Dieu. Pourquoi donc les Pharisiens laissant de côté — comme faisait Jésus, — le problème du messsianisme, ne l'ont-ils pas reconnu comme prophète? Quelle antinomie existait entre sa doctrine et la leur, nous l'avons déjà indiqué, mais il faut voir de plus près pourquoi elle leur inspirait tant d'appréhensions et de répugnances.

Malheureusement, et d'ailleurs conformément à leur caractère, ils ne s'en sont pas expliqués dans leurs anciennes écritures. Peut-être trouverons-nous plus de lumière parmi ceux qui seraient fiers d'avoir hérité de leur esprit, ou du moins qui les défendent et s'associent au choix qu'ils ont fait.

C'est en particulier la position de M. Klausner dans sa vie de Jésus[2]. Si nous le citons de préférence, c'est qu'il nous semble avoir indiqué très exactement les griefs de ces Pharisiens que s. Jean nomme les Juifs, parce qu'en effet c'est le judaïsme officiel qui s'est prononcé. Ces griefs étaient-ils fondés, c'est le point qui nous sépare.

Durant le ministère de Jésus, la question de l'abrogation de la loi de Moïse ne se posait pas aussi clairement que du temps de s. Paul. Cependant les Pharisiens ont certaine-

1. Jo., xx, 31.
2. *Jesus of Nazareth*, his life, times and teaching by Joseph Klausner Ph. D. (Heidelberg) Jerusalem. Translated from the original hebrew by Herbert Danby, D. D. (Oxford) residentiary Canon, St-George's cathedral Church, Jerusalem.

ment compris que Jésus ne s'en tenait pas à leur manière de comprendre la Loi. Non seulement il ne faisait aucun cas de leurs usages sur les lavages fréquents des mains, mais il se permettait de guérir le jour du sabbat des malades qui pouvaient attendre; il ne craignait pas de se contaminer avec les pécheurs, il parlait même de sa doctrine comme d'un vêtement nouveau, ne se contentant pas de mettre une pièce neuve à un vieil habit, et c'est ainsi qu'il en vint à interdire aux maris toute espèce de répudiation. En tout cela, dit M. Klausner, Jésus « discrédite la valeur des lois cérémonielles de façon à ne leur reconnaître qu'une importance secondaire, comparée aux morales, et *presque* à les annuler[1] ». L'auteur souligne loyalement ce mot *presque*, car Jésus n'a pas cessé d'observer la Loi. Lui-même aboutit à ce terme assez savoureux de *super-judaïsme*. Jésus dépassait le judaïsme, et c'est ce que les Juifs n'ont pas voulu : la mère a craint le baiser mortel de sa fille et s'est écartée[2].

Qu'avait donc à craindre le Judaïsme en se surpassant lui-même par une religion plus haute et plus pure ?

Les Pharisiens ont pensé que la faute de Jésus était de ne se préoccuper que de Dieu, de la religion qui lui est due, de la perfection que tous les hommes doivent poursuivre, sans s'inquiéter des conséquences pour le Judaïsme ; en quoi il sacrifiait la vie de sa nation. Car la vie de la nation était étroitement liée à la Loi. La Loi était sa vie morale et religieuse, elle était sa vie sociale, son droit civil et criminel, sa vie de famille, encore une fois toute la vie de la nation. Et cette vie lui était communiquée par les Pharisiens, car, affirme M. Klausner, un Pharisien était un jurisconsulte, un juge, un notaire, un législateur, un naturaliste, un botaniste, un agronome. La littérature religieuse s'étendait à l'algèbre, à la médecine, à l'astronomie, à l'histoire, à la géographie. C'est tout cela qui allait s'effondrer si Jésus réussissait à dégager de la Loi ancienne une religion et une morale pour tous les hommes. En effet, et M. Klausner le

1. *Op. laud.*, p. 370.
2. P. 3[illegible]

reconnaît très bien, la loi morale est la même pour tous les hommes, elle n'a rien de national. En sacrifiant cet élément particulier, en mettant en péril la religion nationale, il sacrifiait le peuple lui-même qui allait être déraciné. Il s'est défendu, il s'est écarté du baiser mortel. c'est lui qui a donné la mort.

A le prendre ainsi, l'antagonisme des Pharisiens aurait eu le même mobile que celui des accusateurs de Socrate, de tous ceux qui dans l'antiquité ont intenté des procès d'impiété. Le culte national se défendait contre des nouveautés qui ébranlaient les fondements de la cité ou de la nation.

Et c'est encore cette cause qui met en question l'avenir de la nation juive. Les Juifs demeureront-ils strictement fidèles au Talmud et à son parti qui ont assuré leur survivance à travers les siècles, ou renonceront-ils à ces entraves, pour devenir une nation réglant sa vie sociale et politique à l'instar des autres, au mieux des intérêts humains, sous l'égide d'une foi religieuse inviolable? La question est désormais posée plus nettement que jamais par le Sionisme, et il faudra bien la trancher[1].

Mais quoi qu'il en soit de leurs destinées, l'humanité pensante s'est décidée depuis longtemps en faveur de Jésus. N'insistons pas sur la médiocre qualité de l'astronomie du livre d'Hénoch, si en retard sur la science grecque de son temps. Tout ce fatras pseudo-scientifique n'en impose plus aux Juifs cultivés. Si Jésus n'a enseigné aucun théorème, il a rendu cependant un grand service à la science en plaçant la religion dans une sphère plus haute, ce qui rend à la science sa liberté. Lorsqu'on adopte la foi en un seul

1. Si l'on va au fond, il ne s'agit pas seulement de savoir si l'on secouera ou non le joug du Talmud. C'est la loi de Moïse elle-même qui est en jeu. Si les Juifs étaient autorisés à rebâtir le Temple, ils seraient donc obligés par la Loi de reprendre les sacrifices sanglants dont ils ne veulent pas entendre parler, et avec raison. En cela encore les arguties rabbiniques viennent en aide à la Loi. Car, disent quelques maîtres modernes, la Loi n'admet de sacrifices que si les prêtres sont en état de pureté légale. Ce n'est plus le cas, puisqu'on n'a plus sacrifié la vache rousse pour les purifier. Mais pour sacrifier la vache rousse il faut être en état de pureté légale, etc., etc.

Et c'est grâce à ce subterfuge qu'ils voilent l'évidence de ce fait qu'ils tiennent la Loi des sacrifices sanglants — une si grande partie du Pentateuque — pour abrogée. Quoi de plus caractéristique ?

Dieu, Créateur du monde, il va de soi que la religion doit être la même pour tous les hommes et la morale aussi. Toutes les nations s'en sont accommodées sans perdre leur caractère, leur indépendance, tout ce qui fait leur vie nationale. Les Juifs auraient suivi la même voie. Et si l'on continue d'assurer que le « superjudaïsme » de Jésus était chimérique, c'est qu'on ferme les yeux à l'histoire. Les Pharisiens auraient dû comprendre, comme ont fait les chrétiens, la distinction entre les préceptes et les conseils, la lettre et l'esprit; les conseils, comme tels, n'ont pas été moins pratiqués ni moins féconds que les préceptes

Si vraiment ils ont rejeté la doctrine de Jésus pour ne pas compromettre la vie de la nation, leur orgueil national les a trompés.

L'erreur du parti dominant fut précisément de faire une question nationale d'une pure doctrine religieuse. C'était la plus sacrée de leurs traditions que l'intervention de Dieu par le moyen de ses envoyés, de ses truchements, peut-on dire, car c'était bien la fonction des prophètes. Ils n'avaient qu'à s'assurer si la doctrine sur Dieu était bien celle de la Loi, et si celui qui se disait l'envoyé de Dieu donnait des preuves de sa mission. Aucun prophète n'avait fourni plus de signes que Jésus : il fallait donc l'en croire, lorsqu'il affirmait qu'il parlait au nom de Dieu.

Et sans doute un grand nombre de Juifs auraient de son vivant embrassé son superjudaïsme, s'il ne leur avait paru, outre le péril national, attaquer le fondement même de la religion révélée, l'unité du Seigneur Dieu. Car Jésus se donnait pour cet envoyé de Dieu qui seul connaissait sa pensée secrète, et pour Fils de Dieu, n'hésitant pas à se mettre au même rang que son Père.

Que le Messie, dans l'éclat de sa gloire, ait pris le titre de Fils de Dieu, on eût pu le tolérer, grâce à une explication émolliente. On n'eût même pas été embarrassé pour justifier cette prérogative. Déjà le roi passait pour le fils adoptif par excellence de Dieu, qui avait pour fils Israël. Mais le pauvre homme qu'était Jésus usurper le rang divin et au sens propre, c'était inadmissible. Ce fut le grief des Juifs de tous les temps. Les hommages rendus par le monde à Jésus-

Christ pourraient être envisagés comme une compensation de la gloire qui lui a manqué de son vivant : mais aucun homme n'a le droit de s'égaler à Dieu. Forte de sa conviction profonde de l'unité de Dieu et de sa grandeur infinie, la conscience juive se cabre contre le dogme de l'Incarnation. La protestation des Pharisiens, leur scandale à ouïr ce blasphème, la justice qu'ils en ont faite, sont encore aux yeux des Juifs modernes leur meilleur titre d'honneur : ils ont sauvé leur nation du crime inexpiable d'apostasie.

Or si la résolution meurtrière des Pharisiens ne s'explique complètement qu'ainsi, elle n'est pour cela ni justifiée, ni même excusée. Par le fait seul de son affirmation, Jésus transportait le messianisme dans une autre sphère, au sein de Dieu. Le triomphe du Messie devenait la victoire de Dieu sur le péché et sur Satan.

A ces hauteurs toutes les prérogatives temporelles qu'on croyait indispensables au Messie perdaient singulièrement de leur valeur. Osons dire qu'elles étaient incompatibles avec la dignité d'un Dieu. Est-ce parce que nous sommes instruits dès l'enfance du mystère de la Croix ? Il nous paraît indigne d'un Dieu incarné qu'il ait brigué la couronne. Les diamants et les perles sur son front ne seraient qu'une parure fausse. Puisqu'il était venu pour racheter les hommes du péché, le Fils de Dieu n'avait droit qu'à une couronne d'épines ; mais, cette œuvre une fois faite, les prophéties reprenaient leur véritable portée, dans l'ordre spirituel. Une transfiguration si glorieuse de l'Écriture ne dépassait pas la capacité de ces docteurs, puisque les apôtres l'ont opérée si aisément sous l'inspiration de leur foi.

C'est ce que Pascal a dit en des termes qu'on ne peut que transcrire : « Jésus-Christ a été tué, disent-ils ; il a succombé ; il n'a pas dompté les païens par la force ; il ne nous a pas donné leurs dépouilles ; il ne donne point de richesses. N'ont-ils que cela à dire? C'est en cela qu'il m'est aimable. Je ne voudrais pas de celui qu'ils se figurent... Jésus-Christ, sans biens et sans aucune production au dehors de science, est dans son ordre de sainteté. Il n'a point donné d'invention, il n'a point régné, mais il a été humble, patient, saint, saint à Dieu, terrible aux démons, sans aucun péché.

Oh! qu'il est venu en grande pompe et en une prodigieuse magnificence, aux yeux du cœur, qui voient la Sagesse[1] ! »

Les Pharisiens n'avaient donc pas à vérifier si Jésus avait les traits qui figuraient pour eux le Messie, mais s'il était autorisé à se dire le Fils unique de Dieu.

Tant de miracles insignes, obtenus de sa bonté par la foi, nombre de victoires faciles sur les démons qui donnaient tant de tablature à leurs exorcistes, une vie si sainte, auraient dû les décider à l'écouter avec docilité, puis à lui faire confiance, et, reprenant l'étude des Écritures, ils auraient reconnu en lui l'unité où conduisaient deux lignes convergentes de prophéties : les unes annonçant la venue personnelle de Dieu pour établir son règne, l'autre promettant la même œuvre au fils de David, l'Emmanuel d'Isaïe, qui serait nommé le Dieu fort, au Seigneur de David assis à la droite de Dieu.

Ainsi peut-on dire sans paradoxe que cette grandeur inouïe d'être le Fils de Dieu dispensait Jésus de se montrer, durant sa vie mortelle, le Roi glorieux qu'avait conçu l'imagination populaire. Sa mission qui était de s'offrir en sacrifice excluait ce triomphe prématuré. Aussi ne prétendait-il pas au titre de Messie. Il l'accepta seulement au moment de mourir, et les Pharisiens n'auraient eu aucune objection à le lui donner une fois admis ce qu'il était, s'ils avaient été assez dociles pour accepter son témoignage, confirmé par celui du Père.

Mais la docilité n'était point leur fait. Ils ne voulurent pas renoncer à la fois au sentiment de leur compétence et à leur réputation de maîtres en Israël[2]. C'est ce que note s. Jean, voyant les choses de plus haut encore, dans les desseins de Dieu. Dieu les avait aveuglés et avait endurci leur cœur, ce qui veut dire, quand on croit comme l'évangéliste à la liberté et à la responsabilité, qu'ils se sont aveuglés eux-mêmes et se sont endurcis. D'autant qu'il ajoute de ceux qui croyaient en lui : « A cause des Pharisiens, ils ne l'avouaient pas, car ils préférèrent » — donc

1. *Pensées*, éd. Brunschvicg, p. 636, 696. *Pascal et les prophéties messianiques* dans la *Revue biblique*, 1906, p. 533-560.
2. Jo., XII, 43.

librement, — « les honneurs qui viennent des hommes aux honneurs qui viennent de Dieu. » Dans ses desseins éternels Dieu permit cet aveuglement et cette obstination qui exécutèrent sans le vouloir le plan qu'il avait tracé.

Puis s. Jean met sur les lèvres de Jésus quelques paroles qui résument ses affirmations précédentes et répondent au grief principal des Pharisiens. Ils vont le faire mourir comme novateur, comme se posant en juge, comme attentant à la majesté de Dieu en se proposant lui-même comme objet de leur foi. Et en effet, il s'était placé si haut, — exigeant la foi en lui et un amour plus fort que tous les autres amours, — que toute défense eût été inefficace s'il n'avait été jusqu'au bout de ses prétentions en s'égalant à Dieu. Mais s'il en avait le droit, croire en lui, ce n'était rien de nouveau, puisque c'était croire en Dieu; écouter sa parole, c'était écouter la parole de Dieu, la rejeter c'était se condamner soi-même. Lui cependant, étant la lumière, avait dit la vérité, et il était venu pour être Sauveur, pour aider les hommes à pratiquer le commandement qui est vie éternelle.

C'était bien cela que les Pharisiens n'avaient pas voulu entendre. Ils ont refusé de croire que Dieu s'était uni à l'homme dans la chair : en même temps ils refusaient de croire que l'homme peut s'unir à Dieu par l'esprit. L'ancienne religion révélée fut donc partagée en deux formes religieuses bien distinctes : la religion du légalisme excluant toute mystique, satisfaisant à tout par l'observation des préceptes, dont le premier est l'amour de Dieu, — et la religion pour laquelle tous les préceptes sont résumés dans la charité, dont le but est l'union de l'âme à Dieu par un amour d'amitié, en Jésus Dieu et homme. L'une est demeurée la religion nationale d'un peuple, entravé par la lettre même dans son développement humain, qui ne peut progresser qu'en torturant cette lettre; l'autre réunit tous les hommes : sur le fondement immuable du dogme elle se surpasse sans cesse par l'action de l'Esprit dans les âmes, toujours plus étendue et plus profonde. Ce discernement s'est opéré quand les Pharisiens n'ont pas voulu du règne de Dieu prêché par Jésus.

L'obole de la veuve (245).

Lc., xxi, 1-14; Mc., xii, 41-44.

Un petit coin de ciel bleu entre deux orages. Jésus venait d'annoncer aux Pharisiens le châtiment qui menaçait Jérusalem. Avant de reprendre avec ses disciples ce sujet redoutable, il s'assit en face du Trésor Des riches jetaient largement les pièces de monnaie dans les ouvertures extérieures destinées aux dons pour le Temple. Une pauvre veuve survenant y glissa deux petites pièces, la valeur d'un quart d'as.

C'était une dernière occasion d'enseigner aux disciples que le seul don qui importe est celui du cœur. La qualité de l'observance extérieure n'est rien, toute la vertu religieuse est dans l'intention. Il leur dit donc : « En vérité, je vous le dis · la pauvre veuve que voici a jeté plus que tous ceux qui ont jeté dans le Trésor. Car tous ont jeté de leur superflu, mais elle a jeté de son indigence, tout ce qu'elle avait, toute sa subsistance. »

Double avertissement sur la ruine du Temple et l'avenement du Fils de l'homme (246-249).

Lc., xxi, 5-33; Mc., xiii, 1-32 ; Mt., xxiv, 1-36 ; x, 17-18, 21-23.

Plusieurs des disciples les plus intimes de Jésus étaient présents lorsqu'il avait formulé cette menace : « Voici qu'on vous laisse votre maison déserte ! » Paroles plus formidables dans leur simplicité que les calamités entassées par les apocalypses et leurs épouvantements. Toutes les ruines peuvent être réparées. L'abandon de Dieu ne laisse plus de place à l'espérance — à moins d'un repentir assez profond pour qu'on soit admis à dire : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur [1]. »

Peut-être les disciples ont-ils pensé qu'une maison abandonnée est encore debout, et ils n'ont pas entrevu dans

1. Mt., xxiii, 38 s.

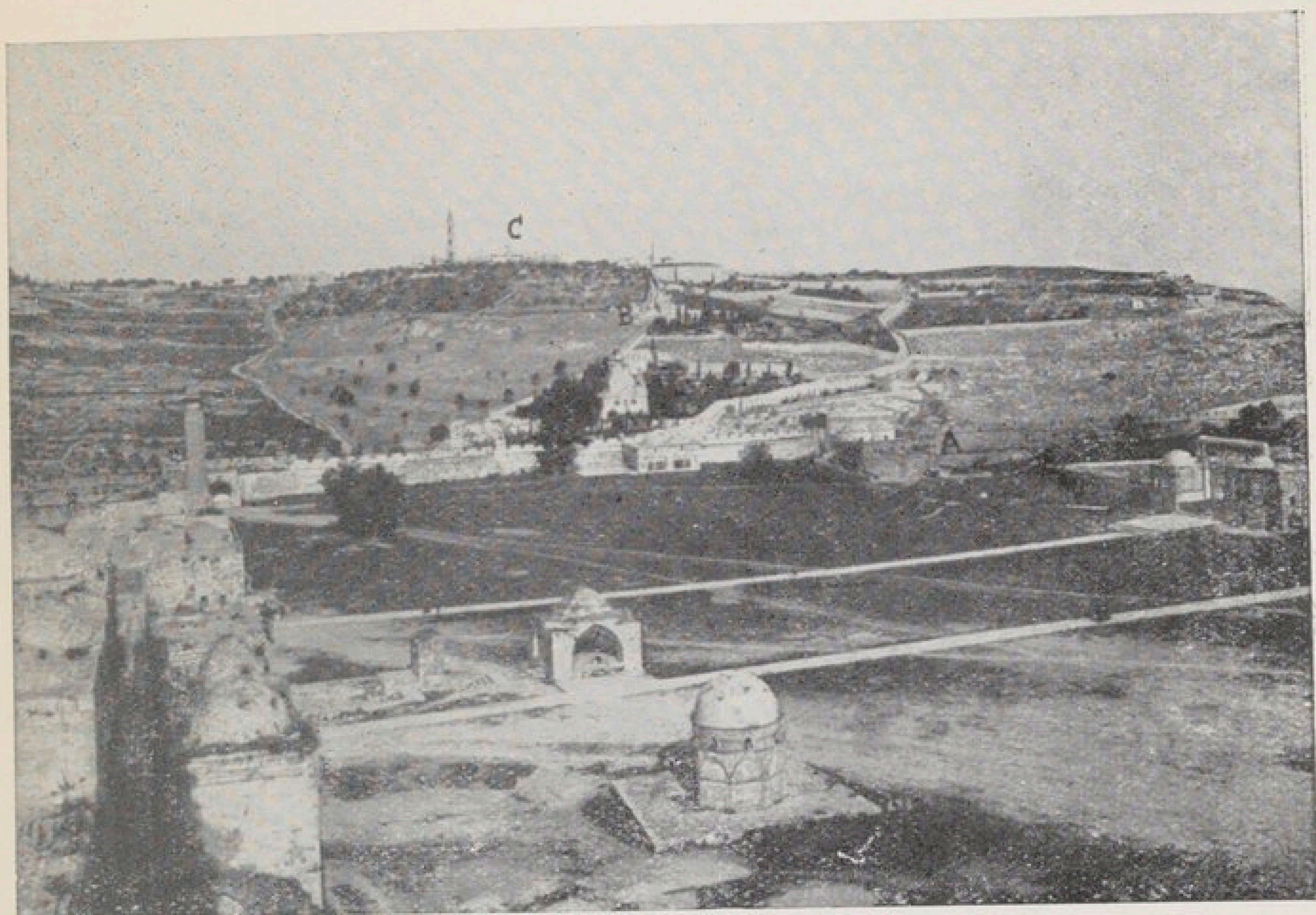
cette prophétie la ruine du Temple. Aussi lorsque Jésus sortait avec eux de l'admirable enceinte qui faisait au Sanctuaire une cour d'honneur, sans plus se préoccuper de l'avenir, ils exprimèrent leur admiration d'étrangers ébahis à la vue de ces immenses blocs, alors dans toute leur blancheur, ajustés si exactement qu'on discernait à peine les joints, entourés d'une légère dépression de la surface lisse pour le jeu des ombres et de la lumière. Dans sa simplicité, l'un des disciples fait part de son impression à Jésus : « Maître, voyez donc! quelles pierres et quelles constructions! » Le Maître les voyait déjà dans l'avenir : « Il ne restera pas ici pierre sur pierre qui ne soit renversée. »

C'était annoncer clairement la ruine du Temple, principalement du Sanctuaire. Les murs extérieurs ont été démolis eux aussi, et il n'importe pas à l'accomplissement de la prophétie que quelques parties de l'enceinte soient restées debout, témoins de l'antique splendeur disparue, aussi admirés des artistes qu'ils le furent autrefois par les simples Galiléens.

A ce coup les disciples furent saisis d'effroi. La petite troupe descendit les rampes du Temple, franchit le Cédron, monta lentement et en silence la pente opposée. Quand elle eut atteint le sommet du mont des Oliviers, face au Temple, qu'on pouvait alors contempler dans tout son éclat, Pierre n'y tint plus et interrogea le Maître. Il y avait là son frère André, Jacques et Jean. Le fait de la catastrophe n'était pas douteux après la parole de Jésus, mais Pierre brûlait de savoir quand se produirait cet événement prodigieux, et quels signes en marqueraient l'approche.

Cette curiosité ne devait pas être satisfaite. Même avec ses disciples, Jésus ne voulut jamais fixer des dates précises. Il leur suffisait de savoir comment ils devaient régler leur conduite. Le discours qui suit est comme tous les autres, surtout un avertissement sur les dispositions nécessaires à tous pour être prêts lors de l'accomplissement des jugements de Dieu.

Incontestablement cette réponse comprend deux points : la ruine du Temple et l'avènement du Fils de l'homme. Ce fait est si clair que personne ne le met en doute. Mais ces



1. LE MONT DES OLIVIERS, vu de l'Antonia. A : porte dorée ; B : lieu où Jésus pleura sur Jérusalem (Lc., XIX, 42) ; C : lieu de l'Ascension.



2. ESPLANADE DU TEMPLE, vue de l'Antonia. — La coupole de la Mosquée d'Omar recouvre la Roche Sacrée où les Juifs offraient les sacrifices. Le Temple se dressait juste à droite.

deux événements sont-ils tellement connexes dans la pensée de Jésus qu'ils ne forment que comme deux aspects d'un même tableau, dans ce sens que la ruine du Temple devait être le signal de la fin du monde?

C'est ce qu'a affirmé le premier, avec force, Reimarus, savant allemand de la fin du XVIII[e] siècle. Les termes employés par Jésus lui ont paru si précis, que, la prophétie ne s'étant pas accomplie de cette sorte, puisque le monde existait encore, ce seul texte suffisait à convaincre le fondateur du christianisme d'une erreur et le christianisme de fausseté. De nos jours cette difficulté a été reprise avec beaucoup d'âpreté par une école d'exégèse qui réduisait les vues de Jésus à l'annonce d'une catastrophe qui ne s'était pas réalisée au moment voulu.

On s'en préoccupait déjà au temps de s. Augustin. L'avènement du Fils de l'homme étant en effet dans la perspective de la ruine du Temple, il proposait de l'entendre d'un avènement spirituel de Jésus-Christ, sensible dans la protection qu'il donna à son Église lors de la destruction de Jérusalem, car ce fut pour elle une délivrance et le signal de ses progrès, le culte abrogé par la mort de Jésus étant devenu impossible, même pour les Juifs, par la ruine du Temple.

Cette solution est séduisante, et l'on serait tenté de l'appliquer au texte de s. Luc, s'il n'avait marqué un temps d'arrêt, le temps des nations, entre la dévastation de Jérusalem et l'avènement du Fils de l'homme[1]. D'ailleurs elle se heurte aux textes de s. Marc et de s. Matthieu qui font allusion à la consommation des choses.

Nous serions tenté aujourd'hui d'opposer à la critique un système purement critique[2]; les critiques récents seraient mal venus à lui reprocher sa hardiesse. Il consisterait à dire que Jésus n'a pas parlé des deux faits dans le même discours. Le plus souvent Matthieu compose ses longues allocutions avec des paroles prononcées dans diverses circonstances. Ce serait le cas ici. On retrouve dans son texte des

1. Lc., XXI, 24.
2. Comm. de s. Luc, p. 53.

mots que s. Luc a placés dans le discours sur l'avènement instantané du Fils de l'homme que nous avons rencontré au fil de Luc[1]; d'autres phrases encore pourraient appartenir à un autre thème que celui de la ruine du Temple. Ce serait aussi le fait de s. Marc. On ne saurait dire qu'il a suivi son habitude, puisque c'est ici le seul discours un peu long qu'il contienne; mais il a pu agir comme s. Matthieu. Quant à s. Luc, qui avait déjà relaté un discours sur l'avènement, il n'y serait revenu ici que pour suivre s. Marc; ce doublet littéraire ne serait pas la preuve que Jésus a touché les deux points le même jour; il ne resterait qu'un discours sur la ruine du Temple.

Si cette analyse peut servir comme réponse à des critiques accoutumés à des dissections littéraires beaucoup plus téméraires, nous avons cependant renoncé à nous y arrêter car l'accord des trois premiers évangiles est trop grave pour qu'on puisse passer outre.

Que reste-t-il à dire? Simplement ceci, qui est très solide, que si Jésus a traité les deux points de la destruction du Temple et de son avènement dans un même ensemble, il n'a pas dit que les deux faits seraient contemporains[2]. Il a au contraire marqué entre eux deux différences, capitales pour la solution du problème. Le premier est un événement auquel les disciples pouvaient et devaient se dérober par la fuite, et c'est pour cela même qu'il en a indiqué les signes précurseurs. Le second est une catastrophe mondiale qui frappe à la fois tous les hommes. Seconde différence le premier avènement est relativement prochain, avant qu'ait disparu la génération présente. Du temps du second Jésus ne veut rien dire, parce que c'est le secret du Père.

1. Lc., XVII, 22-37 p 384 ss.

2. On peut citer une bonne formule de Joseph de Maistre (*Soirées de St-Pétersbourg*, Entretien XI°) « Le prophète jouissait du privilège de sortir du temps; ses idées n'étant plus distribuées dans la durée, se touchent en vertu de la simple analogie et se confondent, ce qui répand nécessairement une grande confusion dans ses discours. Le Sauveur lui-même se soumit à cet état lorsque, livré volontairement à l'esprit prophétique, les idées analogues des grands désastres, séparées du temps, le conduisirent à mêler la destruction de Jérusalem et celle du monde. » — Cette explication par l'analogie est une trouvaille, et la théorie est applicable aux prophéties de l'Ancien Testament. Mais dans notre cas particulier, Jésus a démêlé plutôt que mêlé ce qui était déjà confondu.

Mais alors pourquoi a-t-il traité les deux sujets en même temps. N'était-ce pas suggérer à ses disciples qu'ils ne formeraient qu'un même jugement de Dieu?

Il faut répondre très carrément. Les disciples ne risquaient pas d'être conduits à cette confusion, car elle existait certainement déjà dans leur esprit. Cela ressort de leur question telle qu'elle est posée dans s. Matthieu . « Dis-nous quand cela sera (c'est-à-dire la destruction), et quel sera le signe de ton avènement et de la consommation du siècle [1] » Et en effet, Jésus venait de dire publiquement que Jérusalem serait laissée seule jusqu'à ce qu'elle acclame son retour. Ils comprenaient maintenant que cet abandon, c'était la destruction totale du Temple. D'autre part, en bons Israélites, ils ne pouvaient concevoir une ruine définitive du Temple, qui serait la fin du culte d'Israël. Renversé par Nabuchodonosor, le Temple avait été rebâti par les Juifs revenus de Babylone; Hérode n'avait démoli le second Temple que pour le remplacer par un édifice plus beau. Le retour du Messie, puisqu'il fallait qu'il disparût, ce qu'ils avaient déjà assez de peine à s'assimiler, ne pouvait être envisagé que comme le salut de la nation et la restauration du Temple. Que faire donc lorsqu'on verrait apparaître les signes menaçants de la catastrophe? Attendre la délivrance, le miracle, l'avènement du Messie, de Jésus lui-même revenu pour régner La suite rapide des deux événements, elle devait être profondément ancrée dans leur esprit, elle les exposait à être enveloppés dans la ruine, et dommage plus grave encore, à partager les espérances des révoltés, à faire cause commune avec eux, à perdre de vue la mission que leur Maître leur avait donnée. Ils devaient être prémunis C'est eux qui ont rendu nécessaire que Jésus traitât en même temps des deux faits : s'il a pris ce parti, ce ne fut point au risque de produire une confusion, ce fut pour dissiper cette confusion fâcheuse. Seulement il ne voulut pas pour cela lever le voile qui devait couvrir le second événement; il va jusqu'à dire qu'il n'avait pas mission de le faire. Il prescrit clairement ce qu'il faut faire dans

1. Mt., XXIV, 3.

le premier : fuir. Et cet ordre fut si bien compris que les chrétiens, au premier symptôme du siège de Jérusalem, s'enfuirent à Pella[1]. Quant au deuxième événement, il n'y a qu'à se tenir ferme dans la foi, et c'est pour cela que Jésus les met en garde, et avec eux tous ceux qui viendront après eux, contre les séductions de l'erreur, la manifestation de faux Christs et de faux prophètes.

Cette vue régulatrice mise dans son jour, il est aisé de répartir ce qui appartient à chaque thème. Si la distinction n'est pas plus apparente, c'est que les deux premiers évangélistes, tout en reproduisant fidèlement la pensée de Jésus, n'ont rien fait pour l'accentuer; étant encore de temps à autre sous l'impression de l'espérance incoercible de la prochaine venue de leur Maître, ils auraient plutôt favorisé la pénombre. S'ils ne l'ont pas fait pour se conformer à la volonté de Jésus qui n'avait pas voulu se prononcer, l'embarras où ils ont laissé les générations chrétiennes est du moins une preuve décisive qu'ils ont écrit avant la prise de Jérusalem. S. Luc qui a compris les présages du temps a mis en termes plus clairs ce qui demeurait obscur chez ses devanciers[2]. C'est donc chez eux surtout qu'il faut chercher la tradition la plus ancienne du discours, de préférence dans s. Marc qui n'y a point mêlé d'autres éléments. Son tableau se présente comme la juxtaposition d'un double thème qu'on pourrait disposer sur deux colonnes parallèles[3]. Dans la première, thème de la ruine du Temple, Jésus parle successivement du temps de détresse, de la façon dont devront se comporter les disciples, et de la catastrophe. Les mêmes points sont repris dans l'instruction sur l'avènement. Et c'est seulement alors que l'opposition est marquée entre les deux thèmes quant au temps.

1. Voir plus bas, p. 481.

2. C'est l'expression de s. Augustin dans un texte très important (Epist. CXCIX) : *tamen Lucas evangelista et hanc dierum breviationem, et abominationem desolationis, quae duo ipse non dicit, sed Matthaeus Marcusque dixerunt, ad eversionem Jerusalem docuit pertinere, alia cum eis dicens apertius de hac eadem re, quae illi posuerunt obscurius.*

3. Voir *Revue biblique*, 1906 : *L'avènement du Fils de l'homme*, p. 382-411.

Discours sur la ruine du Temple.

Jésus veut tout d'abord prémunir ses disciples contre une attente prématurée. On leur dira qu'il est là, ce qui serait le signe évident que le grand événement arrive. Quelques-uns, entendant parler du Messie, se laisseront induire en erreur. Il y aura des guerres, bien plus, une lutte générale des nations entre elles, des tremblements de terre, des famines... Mais ces calamités ne seront que des prodromes, ils ne devront pas en être troublés.

Ce tableau était sombre. Cependant tous les éléments sont de l'ordre naturel, familiers à tous les esprits. Il ne serait pas difficile de les signaler dans l'époque qui va de l'an 30 à l'an 70. La guerre civile qui suivit la mort de Néron, en 68 ap. J.-C., si peu de temps avant la prise de Jérusalem, et où périrent trois prétendants à l'empire, Galba, Othon et Vitellius, dut frapper vivement les imaginations. Mais il ne semble pas que Jésus ait eu en vue des faits particuliers il parle comme les anciens prophètes[1]. Ces maux qui affligent l'humanité et lui font pousser des cris de douleur sont comparés aux douleurs de l'enfantement, suivies d'une grande joie, la crise une fois passée.

Pendant ce temps, que feront les disciples? Attendront-ils, effrayés, une délivrance miraculeuse? Non, ils devront prêcher la bonne nouvelle du salut opéré par Jésus, avec tant d'activité et de zèle, qu'elle soit portée à toutes les nations, à toute cette humanité d'élite dans l'ordre de la pensée qui est unie, plutôt que séparée, par les eaux de la Méditerranée. Et s. Paul jugeait déjà de son temps que ce miracle était accompli[2]. Cet évangile sera celui de Jésus, non seulement parce qu'il reproduira ses paroles, mais aussi parce qu'il annoncera le salut en lui; les disciples seront persécutés à cause de son nom, parce qu'ils rendront témoignage à Jésus.

Alors ils n'auront pas à préparer leur défense à la ma-

1. Is., VIII, 21; XIII, 13; XIX, 2; Ez., V, 12, etc.
2. Rom., X, 18.

nière des Scribes, ruminant les décisions déduites de l'Écriture. Ils ne parleront même pas selon leur esprit propre, c'est l'Esprit-Saint qui parlera pour eux. Car la contradiction ne manquera pas : des parents, des frères, des pères livreront leurs proches, les disciples seront traînés devant les tribunaux, battus de verges dans les synagogues, comparaîtront devant des gouverneurs et des rois. Mais celui qui persévérera jusqu'à la fin sera sauvé, c'est-à-dire que celui qui tiendra jusqu'au bout obtiendra le salut de son âme, ce salut dont Jésus a dit plus d'une fois que les trésors du monde entier ne le valent pas [1].

Après cette vue rapide sur l'éternité, Jésus arrive au point angoissant des derniers jours du culte dans le Temple. Les expressions auraient été obscures en dehors de la Terre Sainte, et c'est pourquoi s. Luc y a renoncé. Mais un israélite quelque peu assidu aux exercices de la synagogue, quand il n'eût pas étudié les prophètes dans leur texte, ne pouvait ignorer les célèbres passages de Daniel [2] sur l'abomination de la désolation qui devait souiller le Temple. Lors de la profanation du Sanctuaire où Antiochus Épiphane avait installé une statue de Zeus Olympien, les Juifs avaient reconnu l'accomplissement de la prophétie de Daniel [3]. Mais si l'expression symbolique était à retenir, comme traditionnelle et d'une frappe impressionnante, Jésus savait que l'histoire ne se recommence jamais tout à fait de la même façon. Il suggère que l'abomination de la désolation sera un être intelligent, non point une chose, et au lieu de nommer le Temple, il reste dans le vague : cette personne, — peut-être une collectivité — « se tiendra là où elle doit ne pas être », et pour souligner ce que l'expression a de mystérieux, Marc ajoute : « que celui qui lit comprenne »! Pas un trait cependant ne dessine une lutte entre des puissances célestes. Le thème est toujours la ruine du Temple. S. Luc, hésitant à renvoyer des gentils à Daniel, s'est cru autorisé à traduire en clair : « Or lorsque vous verrez Jérusalem entourée par des armées, alors

1. Mc., VIII, 35; x, 26.
2. Voir IX, 27; XI, 31.
3. I Macch., I, 57.

sachez que sa désolation est proche[1]. » Le soin qu'il a pris de conserver le mot de désolation prouve bien qu'il pensait transcrire le sens plutôt que le changer, et son interprétation fut sûrement celle de tous les chrétiens quand la révolte se déclara. Demeurer alors à Jérusalem, c'était risquer d'être englobé bon gré mal gré dans la lutte et dans la répression. Jésus avait annoncé la destruction du Temple, ses disciples ne devaient donc attendre sa préservation ni des hommes ni de Dieu. Il n'y avait pas de temps à perdre, car la ville une fois cernée l'évasion fut impossible, comme le prouve le récit de Josèphe. Même péril dans la Judée : « Alors que ceux qui seront en Judée, fuient vers les montagnes! » Où fuir cependant, puisque la Judée proprement dite est toute montagneuse? — Du mont des Oliviers, on ne dira pas, « allons dans les montagnes », pour désigner la région d'Hébron. Tandis que, de l'autre côté du Jourdain et de la mer Morte, se dresse la chaîne escarpée des montagnes d'Édom au sud, puis de Moab et d'Ammon : là était le refuge, loin du pays où la guerre faisait rage. Et nous savons en effet par Eusèbe[2] que les chrétiens de Jérusalem, avertis avant le siège par une révélation, se réfugièrent dans ces montagnes, à Pella[3]. Cette révélation, c'est celle même du Sauveur, alors mieux comprise.

Il fallait fuir, sans s'embarrasser de bagages, fuir pour sauver sa vie. C'était beaucoup dans cette guerre meurtrière qui vit périr tant de Juifs. Les termes sont pressants, d'un réalisme saisissant. On imagine le soldat romain, irrité d'une résistance farouche, plus ardent encore au meurtre qu'au pillage : « Que celui qui sera sur la terrasse ne descende pas et n'entre pas pour prendre quelque chose dans sa maison[4]; et que celui qui sera dans les champs » — où l'on travaille en conservant à peine une tunique — « ne retourne pas en arrière pour prendre son manteau », — qui serait pourtant en voyage son seul préser-

1. Lc., XXI, 20.
2. *Histoire de l'Église*, III, v, 3.
3. *Revue biblique*, 1911, p. 418 ss., description par le R. P. Abel. L'endroit est un peu trop au nord-est de Jérusalem pour être aperçu du mont des Oliviers.
4. L'escalier de la terrasse est très souvent au dehors, appuyé au mur.

vatif contre le froid des nuits! « Malheur à celles qui seront enceintes et qui allaiteront en ces jours-là! Priez pour que cela n'ait pas lieu en hiver », — où il est si difficile de cheminer dans la boue, de traverser les torrents gonflés par la pluie, où les averses glacées pénètrent jusqu'aux os!

Déluge cruel de calamités, surtout pour les pauvres mères! Jésus les prévoit d'avance, il en souffre pour ses fidèles, sa compassion est ici en harmonie avec le cours normal, quoique funeste, des circonstances. Elles sont humaines, il les ressent comme homme.

Discours sur l'avènement du Fils de l'homme.

A ce point la scène change[1] Ni s. Marc ni s. Matthieu ne nous en avertissent, pas plus que Daniel n'avertit ses lecteurs en passant de la fin de l'ennemi d'Israël à « un temps de détresse telle qu'il n'y en a point eu de pareille, depuis qu'il existe une nation jusqu'à ce temps-là[2] ». Ce sont les expressions de s. Marc et de s. Matthieu, si ce n'est que dans les évangélistes les termes sont plus forts. Des deux parts c'est une période nouvelle qui est désignée. Dans Daniel c'est celle de la résurrection des morts, qui confine à l'éternité. On doit donc reconnaître dans l'évangile la même consommation de toutes choses, amenée aussi sans aucune transition.

Cette fois encore s. Luc a eu pitié de son lecteur hellénisé, peu habitué à ces sautes brusques de la terre au ciel. Il a marqué une pause en style historique : « Et ils tomberont au fil de l'épée. Et ils seront réduits en captivité parmi toutes les nations. Et Jérusalem sera foulée par des gentils, jusqu'à ce que soient arrivés à leur terme les temps des gentils[3]. »

1. C'est à cela que se sont arrêtés nos Commentaires. La disposition de la synopse en colonnes doit être corrigée, en rattachant au second discours Mc. XIII, 19-23, et Mt., XXIV, 21-25.

2. Dan., XII, 1.

3. Lc., XXI, 24. On est très tenté de dire que s. Luc a écrit à la lumière des événements. Si cependant de fortes raisons obligent, comme nous le pensons, à placer la composition de ses deux livres, évangile et Actes, avant l'an 70, on dira avec vraisemblance que les événements se dessinaient dès

Après cela, s. Luc rejoint s. Marc et s. Matthieu aux grandes images des derniers temps. Alors personne ne devra songer à la fuite. Ce ne sont plus des soldats qui mènent la guerre, et auxquels on puisse échapper. Tel est le déchaînement des puissances surhumaines du mal, tel est l'empire qui leur est concédé sur le monde entier, qu'aucune personne vivante ne leur aurait résisté et qu'aucune âme n'aurait été sauvée, s'il leur avait été permis de prolonger leur assaut. Mais Dieu, dans l'intérêt de ses élus, a raccourci ces jours. Le pire danger, c'est que la proposition du mal ne sera pas toujours directe et ouverte. Il surgira de faux Christs et de faux prophètes, et il leur sera permis de fournir des signes, d'opérer des prodiges, tels que les élus eux-mêmes en seraient surpris et égarés, s'il était possible que des élus de Dieu périssent. Si différente que soit cette autre guerre, elle est peut-être éloignée, mais elle est peut-être proche. Que les disciples se tiennent pour avertis, du moins au nom de tous !

Après cette détresse, qui sera surtout un débordement des forces mauvaises dans l'ordre religieux et moral, la nature elle-même entrera en branle. Le soleil sera obscurci, la lune ne donnera plus sa lumière, les astres tomberont du ciel, les puissances qui sont dans les cieux seront ébranlées. Images grandioses, traditionnelles dans la prophétie, reprises dans les apocalypses, et qui ne se donnent pas comme des prédictions techniques, pas plus que l'abomination de la désolation. Ce n'est pas dans un cas où il se sert de termes consacrés que Jésus peut être censé s'être éloigné de sa pratique constante de ne pas parler des éléments en théoricien des systèmes du monde. A ces signes il ajoute seulement « le signe du Fils de l'homme dans le ciel[1] », où l'on peut reconnaître sa Croix, symbole de supplice, mais ensuite trophée de sa victoire. Enfin on verra le Fils de l'homme, — et cela encore est une image traditionnelle depuis Daniel[2], — « venant dans des nuées,

lors et que la tradition chrétienne était fixée sur l'interprétation d'ensemble du discours.

1. Mt., XXIV, 30.
2. Dan., VII, 13.

avec grande puissance et gloire. Et alors il enverra ses anges et rassemblera ses élus des quatre vents, de l'extrémité de la terre à l'extrémité du ciel ».

Le Fils de l'homme — quel disciple l'ignorait? — c'était Jésus lui-même venant inaugurer le règne de Dieu à la fin des temps.

Le temps de la ruine du Temple
et celui de l'avènement du Fils de l'homme.

Il est donc vraiment assez clair, même d'après le texte de s. Marc, qui semble avoir mieux conservé le caractère primitif du discours sans autres éléments coordonnés, que Jésus a traité de deux thèmes. Le premier, celui de la ruine du Temple, est encore enveloppé de termes symboliques, mais seulement pour le fait principal. Tout se passe sur la terre; les actions sont naturelles, on trouve un abri dans la fuite. Le second événement se passe encore sur la terre, mais les faits signalés sont des prodiges, les agents de faux Christs, le terme est la fin du monde. Jusqu'à présent, aucun intervalle n'a été marqué entre les deux. Étaient-ils donc contemporains, le second étant la suite et l'achèvement de l'autre? Au temps où s. Luc écrivait on ne le croyait pas. Ayant suffisamment indiqué un intervalle, les temps des nations, il ne revient pas expressément sur la position respective des deux faits. Il indique seulement que les premiers indices du fléau seront le présage de la délivrance pour les chrétiens. La menace qui courbe la tête des Juifs est pour les fidèles un espoir : « Redressez-vous, et relevez vos têtes, car votre délivrance approche. » Les douleurs font place à la joie; l'Église est vraiment née sur les débris de la synagogue. Puis s. Luc reproduit la parabole du figuier. Il a donc entendu cette parabole de l'aurore du règne de Dieu sur la terre. Le figuier a ses premières feuilles aux jours du printemps. Cette saison existe à peine en Palestine. L'été succède presque aussitôt à l'hiver. Or l'été, pour s. Luc, c'est le règne de Dieu. Cette génération n'aura pas tout à fait

disparu, que déjà seront survenus le règne et la délivrance : « Le ciel et la terre passeront », dit Jésus, « mais mes paroles ne passeront pas », ces paroles qui furent la prédication du règne, qui sont encore vivantes et efficaces, et qui le seront toujours.

Or nous n'avons aucune raison d'interpréter autrement que s. Luc la parabole du figuier dans s. Marc et dans s. Matthieu. Les termes sont semblables, si ce n'est que les deux évangélistes ont dit mystérieusement : « sachez que cela est proche aux portes », tandis que s. Luc a dit clairement : « sachez que le règne de Dieu est proche. »

Mais les deux premiers évangélistes avaient insisté beaucoup plus que s. Luc sur le thème de l'avènement du Fils de l'homme, et avaient paru le souder à la catastrophe de Jérusalem. Pour le distinguer, sans toutefois faire la lumière sur le temps du second, ils ajoutent : « Mais quant à ce jour-là ou à l'heure, personne ne sait, pas même les anges des cieux, ni le Fils, mais seulement le Père[1] »

On a prétendu que par ces mots Jésus déclarait être en état d'annoncer les signes précurseurs de l'unique événement en deux tableaux, mais avouait ne pas en connaître le moment précis, c'est-à-dire le jour et l'heure. C'eût été attacher une importance excessive à une détermination exacte, tout à fait indifférente alors que le point principal était de se préparer au jugement, et qu'on était prévenu par des signes. Ce qui est plus décisif pour le sens d'une double date, c'est que le premier événement, auquel on pouvait échapper si rapide qu'il fût, n'achevait rien, sans quoi la fuite n'aurait pas eu de sens. Il traînait donc nécessairement, ne fût-ce que dans ses suites, il n'avait rien d'instantané. Tel était bien au contraire le caractère de l'avènement du Fils de l'homme, souligné par s. Matthieu[2] dans ce même discours. L'opposition par Mais, si clairement marquée, n'est donc pas entre un temps approximatif et un temps exact, mais entre les deux tableaux marqués de traits si différents. Ces deux tableaux existent, cela est

1. Mc., XIII, 32; cf. Mt., XXIV, 36, où « ni le Fils » n'est pas dans la Vulgate.
2. XXIV, 27.

évident. Nous savons maintenant qu'on peut être instruit de la proximité du premier, « avant que cette génération ait disparu », sans être informé du moment où le second apparaîtra, ce qui est très naturel, puisque les deux tableaux se rapportent à deux événements distincts.

Que ces paroles aient été prononcées par Jésus, que la distinction remonte bien à lui, c'est ce que prouve l'interprétation de s. Luc et plus encore cette déclaration étonnante que le secret de la fin du monde n'a pas été confié au Fils. Quel disciple de Jésus eût osé lui imposer cette limite?

Elle nous paraît encore étrange, quoiqu'elle puisse être entendue. La science du Fils de Dieu est égale à celle de son Père, ou plutôt c'est la même. Mais il s'est incarné, et lorsqu'il agit comme Fils de l'homme et comme Messie, il règle sa science selon les exigences de son rôle. A juger d'après les attributions, le Créateur du monde est aussi le seul qui sache le moment où il finira, et la Création est attribuée au Père. Alors le Fils reviendra comme juge. Il n'a pas à dire quand, ce secret ne lui appartient pas, il est censé ne pas le savoir Comme Messie, il est prophète, il annonce avec l'approximation utile la destruction du Temple. Il avertit aussi ses disciples d'être toujours sur leurs gardes, car le Père s'est réservé le secret de la fin des temps : pour chacun d'eux d'ailleurs la fin du temps est la fin de sa vie.

Quoi qu'il en soit du temps du Fils de l'homme,
il faut veiller (250).

Lc., xxi, 34-35; Mc., xiii, 33-37; Mt., xxiv, 42[1].

Si le Père n'a pas voulu qu'on connût le moment où viendrait le Fils de l'homme, c'était pour les disciples une raison décisive d'être toujours prêts pour ne pas être surpris. Jésus insiste sur le devoir de la vigilance, en marquant de nouveau et à deux reprises que ce moment demeure secret : « Prenez garde, veillez, car vous ne savez pas quand ce

1. L'avis sur la vigilance est exprès dans Mc. et Mt., plus général dans Lc. qui a déjà recommandé de veiller, Lc., xii, 33-40, § 178, parallèle à Mt., xxiv, 43-44.

sera le temps. C'est comme un homme parti en voyage, qui a laissé sa maison et donné pouvoir à ses serviteurs, à chacun son ouvrage et au portier il a recommandé de veiller. » Le portier est nommé seul parce que son office propre est de veiller afin d'ouvrir aussitôt, sans faire attendre le maître. Mais dans l'application de la parabole, l'ordre de veiller est donné à tous : « Veillez donc, car vous ne savez pas quand le maître de la maison viendra, ou tard, ou vers le milieu de la nuit, ou au chant du coq le matin », dernier délai possible, alors que les serviteurs doivent se dire que le maître a reçu l'hospitalité ailleurs, et qu'il ne viendra plus cette nuit-là. Ces paroles expressives, qui sont bien de Jésus, disent d'une manière imagée, mais claire, que le Fils de l'homme tardera peut-être beaucoup à venir. Alors pourquoi adresser cet avis aux disciples? Peut-être seront-ils depuis longtemps endormis du sommeil de la mort; aussi Jésus conclut : « Ce que je vous dis, je le dis à tous », comme un avis solennel qui devra être transmis ; le mot de passe que se transmettront les générations, c'est : « Veillez[1]. »

Le texte de s. Luc indique à sa manière que l'avis n'est pas tant donné aux Apôtres qu'aux générations qui suivront. Ce sont elles, non les Apôtres, qui risquaient de voir leurs cœurs s'appesantir dans l'ivrognerie et les préoccupations de la vie. Et rappelant enfin « ce jour-là » que Marc et Matthieu avaient distingué de l'époque de la destruction du Temple, il note expressément sa soudaineté, car il fondra sur eux à l'improviste, et aussi l'extension universelle du coup frappé, car il atteindra tous ceux qui se trouveront sur la face de toute la terre; la fuite alors ne sera plus de saison. Aussi personne ne peut se flatter d'échapper au formidable coup de filet. L'essentiel est de veiller et de prier afin de n'être pas ramassé avec les coupables, mais bien plutôt de paraître debout devant le Fils de l'homme.

1. Mc., XIII, 33-37.

Parabole des vierges prudentes et des vierges folles (251).

Mt., xxv, 1-13.

Jésus ayant abordé, dans un moment si solennel, le thème de la vigilance, s'attache à graver profondément dans l'esprit des disciples cette nécessité de se tenir prêts. C'est tout son enseignement sur le prix de l'âme qui est en jeu. Le regard fixé sur l'heure dernière, il lui consacre ses dernières paraboles. Celle des dix vierges est comme encadrée par l'avis dont dépend le salut : « Veillez donc, car vous ne savez pas quel jour votre maître doit venir... Veillez donc, car vous ne savez ni le jour ni l'heure[1]. » Ce qu'elle enseigne surtout, la pointe de la parabole, c'est qu'il faut prendre ses dispositions même pour le cas où le Fils de l'homme se ferait attendre.

Jésus donc évoque l'image de dix jeunes filles conviées aux noces d'une de leurs amies. Elles se sont rendues chez elle pour la féliciter, la parer, la distraire, en attendant que l'époux vienne pour le festin nuptial[2]. Comme il faisait déjà nuit, ces jeunes filles sont sorties avec leurs petites lampes d'argile allumées. Il tient peu d'huile dans ces lampes. Aussi cinq d'entre elles, les vierges prudentes, ont emporté de petits flacons bien remplis; les autres, moins avisées, qu'on nomme les vierges folles, n'ont pas imaginé que l'époux tarderait à venir. Il ne vient pas cependant, et peu à peu la conversation tombe, tout ce jeune monde est somnolent, puis s'endort. Au milieu de la nuit, un cri retentit : « Voici l'époux! sortez au-devant de lui. » Aussitôt les vierges prudentes garnissent leurs lampes prêtes à s'éteindre. Les autres ont recours à leurs amies, qui refusent : « Sûrement il n'y en aurait pas assez pour nous et pour vous; allez plutôt chez les marchands et achetez de l'huile pour vous. » Comment s'en procurer à cette heure? Il faut du temps pour faire ouvrir les échoppes. Quand les jeunes

1. Mt., xxiv, 42; xxv, 13. Après le premier avis, la parabole des serviteurs.
2. Jaussen, *Naplouse*, p. 72 ss.

filles moins aviséesreviennent, déjà l'époux était entré dans la salle des noces avec les autres, et la porte était close. Elles frappent en disant : « Seigneur, seigneur, ouvrez-nous ! » Mais il leur répond : « Je ne vous connais pas ! »

Cette parabole a été justement admirée comme tableau de la vie orientale. On voit les vierges endormies, leurs lampes allumées, mais déjà fumantes. On entend le cri qui retentit dans la nuit. Toutes s'empressent, les unes sûres d'elles-mêmes, les autres dans un cruel embarras. Le cortège lumineux se forme pendant que les imprudentes errent dans les ténèbres. Revenues, elles se heurtent à une porte inexorablement close. Rien n'indique que l'époux ait agi dans l'intention de punir leur imprévoyance. La porte n'a été fermée qu'après l'entrée de toutes les personnes du cortège. Il ne veut pas ouvrir à des inconnus ; le passage une fois libre, il ne pourra plus empêcher personne d'entrer. Les pauvres filles ! On s'apitoye sur leur sort, on est tenté de blâmer l'égoïsme des trop prudentes, la rigueur de l'époux. Mais ce n'est pas à ces apparences qu'il faut s'arrêter. Les vierges prudentes ont peut-être manqué de charité ; peu importe. Les autres n'étaient pas gravement coupables ; soit. La parabole n'est pas une allégorie. L'époux ne juge pas comme fera le Fils de l'homme qu'il ne représente pas directement, et ne fait pas le discernement des dispositions du cœur. La comparaison met seulement ce point en relief, — mais avec quelle force ! — que tout est inutile si l'on n'est pas prêt au moment où le Fils de l'homme se présente pour introduire les invités à son festin.

C'est une leçon pour toute la communauté chrétienne. Voyant que le Christ n'est pas revenu, on cesse de l'attendre, on ne croit plus à sa venue, on doute même du jugement, puisque c'est lui qui devait venir pour juger, enfin on doute de sa parole. C'est, on peut le dire, l'état de beaucoup de chrétiens de nos jours, baptisés, mais qui ont cessé de croire, parce que Dieu laisse aller les choses et n'exerce pas assez souvent ses jugements sur la terre. Mais c'est aussi une leçon pour chacun. D'abord on se prépare avec ardeur, comme si l'on allait paraître devant Dieu. Puis le temps passe, on s'habitue à vivre, et quand la mort vient,

fût-ce très tard, on n'y est pas préparé, les provisions de ferveur étant épuisées.

Il faut donc laisser à Dieu le choix de ses interventions et de l'heure, et se tenir toujours prêt. Quant aux dispositions qu'il faut apporter au jugement, Jésus les a fait connaître, soit par la parabole des talents[1] sur la fidélité à travailler pour lui en attendant sa venue, soit surtout par le tableau du jugement dernier.

Le jugement dernier (252).

Mt., xxv, 31-46.

Si le Fils de l'homme a paru inflexible dans la parabole des vierges, s'il l'est encore comme juge, du moins les motifs de ses arrêts nous font pénétrer dans les sentiments miséricordieux de son Cœur.

Jésus annonce qu'il viendra pour juger tous les hommes. Depuis les jours anciens des Prophètes, depuis Amos surtout, le jugement obsédait la pensée anxieuse d'Israël. Il y avait vu d'abord uniquement le châtiment de ses ennemis. Les prophètes lui avaient appris que Dieu jugerait selon la justice, même son peuple s'il était coupable. Puis, la nation convertie, la sainte captivité revenue de Babylone, les justes, c'est-à-dire les Pharisiens, se sentant de plus en plus en règle avec les observances de la Loi, soupiraient dans le livre d'Hénoch après le jugement, revanche des justes dans Israël contre les nations et plus encore contre les pécheurs de la faction opposée, indifférente à la religion, ou même entachée d'opinions étrangères.

Jésus n'envisage le jugement que dans l'ordre religieux et moral, atteignant tous les hommes, sans distinction, quoique son discours soit avant tout destiné à ses disciples. Et tandis que chez les Juifs personne n'eût osé dépouiller le Seigneur Dieu de sa fonction de Juge suprême pour l'attribuer au Messie, Jésus se met lui-même en scène, à son avènement dernier, assis sur le trône de gloire qui était

1. Nous l'avons regardée comme identique pour le fond à la parabole des mines de Lc., p. 421 ss.

celui de Dieu, et qui devient le sien. Déclaration presque aussi solennelle que celle qu'il fera devant le Sanhédrin comme Fils de Dieu. Le voici donc, entouré de tous les anges, séparant les élus des autres, comme un berger sépare les brebis, blanches et dociles, des boucs noirs et récalcitrants. Les élus sont à sa droite, comme ses amis, les boucs à la gauche représentent les réprouvés.

Alors le Roi dit à ceux qui sont à sa droite : « Venez les bénis de mon Père! Prenez possession du royaume qui vous a été préparé dès la création du monde. » Dieu l'avait préparé pour eux, il les y appelait donc. Par quoi ont-ils mérité d'y entrer? Par ce qu'ils auront fait pour leur Seigneur Jésus. Il avait faim, ils lui ont donné à manger, il avait soif, ils lui ont donné à boire; ils lui ont donné un gîte, ils l'ont vêtu; il était malade et en prison et ils l'ont visité. Les justes tout en comptant peu sur leurs propres mérites, ne peuvent avoir oublié qu'ils ont eu pitié des pauvres et de ceux qui souffraient, et leur compassion naturelle avait été mise en œuvre par leur volonté habituelle de servir Dieu. Mais où donc avaient-ils rencontré Jésus en proie à la faim et à la soif, sans asile, nu, malade ou en prison? Ils s'étonnent. Alors le Roi leur répond, comme à ses frères qui auraient vécu parmi d'autres frères · « Ce que vous avez fait à l'un de ces miens frères, à l'un des plus petits, c'est à moi que vous l'avez fait. »

Ce simple mot transportait dans un ordre divin les actions les plus exquises de l'humaine bonté. Certes la compassion, honnie par les stoïciens comme une faiblesse, est la marque d'un noble cœur; prendre soin des malades et des indigents, c'est beaucoup mieux encore. Mais combien sont-ils ceux qui, mûs par un sentiment simplement humain mettent en pratique ces offices de charité qui demandent qu'on paie de sa personne? L'altruisme, comme on dit aujourd'hui, ne serait pas un mobile très actif. Jésus nous a appris qu'il y va du salut éternel pour chacun, et les âmes qu'embrase son amour savent qu'elles font pour lui ce qu'elles font pour les pauvres et les affligés. La charité chrétienne est née, enfantant des miracles. Ce n'est pas assurément que Jésus ait donné licence de faire le mal à la

condition d'être charitable. Quand on est charitable en vue du Christ, c'est qu'on aime Dieu, car le second commandement est le même que le premier.

Pourtant la parabole nous porte à espérer la miséricorde même en faveur des pécheurs s'ils ont assisté leur prochain charitablement. Par la grâce de Dieu, leurs dispositions seront devenues meilleures, ils passeront à droite. Les autres, ayant été sans entrailles pour les miséreux, n'ont donc rien fait pour le Christ, ils sont condamnés au feu qui avait été préparé pour le diable, et où le Roi les envoie pour les punir de leur dureté. Châtiment éternel, vie éternelle : le Juge a prononcé.

VI. — LE MERCREDI SAINT.

La trahison de Judas (254).

Lc., XXII, 1-6; Mc., XIV, 1-2; 10-11; Mt., XXVI, 1-5; 14-16.

Jésus mit le sceau à son évangile par cette vue des fins dernières. Du mont des Oliviers il gagna Béthanie.

La fête de Pâque approchait, et les meneurs du Sanhédrin n'étaient pas sans inquiétude, car ils savaient que durant ces huit jours de fête Pilate était aux aguets. Si le Galiléen prenait fantaisie d'exciter le peuple, le gouverneur ne manquerait pas cette occasion de frapper fort. Il fallait se hâter, car arrêter Jésus durant les solennités, c'eût été provoquer le tumulte qu'on craignait[1]. Le secret n'importait pas moins que la promptitude, et il n'y avait plus que deux jours avant la fête! L'intervention de Judas Iscariote tira d'embarras les chefs du sacerdoce et le groupe des docteurs Pharisiens

Judas, l'un des Douze, est le Benjamin de la critique antichrétienne, spécialement des rares savants juifs qui s'occupent de l'histoire de Jésus[2].

Il était de Qarioth, au sud de la Judée, d'un tempé-

1. Rabbi Aqiba conseillait de mettre à mort les docteurs pernicieux aux fêtes de pèlerinage (*Sanhédrin*, XI, 4). Le but, frapper plus fort les esprits et plus de monde, était atteint en prévenant la fête d'un jour.

2. Voir par exemple M. Joseph Klausner, dans son Jésus de Nazareth, cité plus haut, p. 466.

rament plus froid que les Galiléens enthousiastes, mais, assure-t-on, plus intelligent, plus cultivé, digne de la confiance que lui témoigna Jésus en l'envoyant prêcher le règne de Dieu. Il s'aperçut peu à peu des prétentions extravagantes de son chef, qui se disait Messie et Fils de Dieu, et qui cependant, à l'occasion, se dérobait au péril, c'était donc un séducteur : la Loi ordonnait de le dénoncer. Judas fit son devoir. Ce galant homme n'aurait jamais consenti à recevoir de l'argent pour prix de son obéissance aux lois de son pays.

Et en effet les disciples de Jésus n'ont pas assisté au marché conclu entre Judas et les Sanhédrites, mais le fait est devenu assez public. D'ailleurs ils ont vu Judas trahir son maître par un baiser, et ce baiser suffit à jauger l'homme.

Ce qu'il y a de vrai dans les conjectures de la critique, c'est que Judas avait en effet commencé avec de bonnes dispositions. Sans cela Jésus ne l'aurait pas admis parmi les Douze. Sa prescience de l'avenir n'était point une raison de s'abstenir. Elle imitait celle de son Père qui accorde des grâces de choix à de futurs prévaricateurs. Et il est possible en effet que Judas, étant de la Judée, ait été plus imbu que les autres disciples des doctrines des Pharisiens, plus porté à se détacher de son Maître, poursuivi par eux avec tant d'acharnement. Il espérait sans doute, — quelques disciples en furent d'abord presque là, — mais avec une ambition plus basse et l'amour du lucre, que le règne de Dieu tournerait à son profit. Ce calcul échouant, il se dégagea. Il se peut que s. Matthieu, en lui prêtant l'initiative de la demande d'argent, n'ait fait qu'interpréter la cupidité de son cœur. D'après s. Marc et s. Luc, ce sont les grands prêtres, enchantés de l'aubaine, qui promirent un salaire. L'essentiel est que Judas avait pris l'initiative, et qu'il accepta le prix de la trahison. On convint de trente deniers[1].

Il ne restait plus au misérable qu'à trouver une occasion favorable, c'est-à-dire à organiser un guet-apens pour

1. Mt., XXVI, 15.

mettre la foule en présence d'un fait accompli. Ces princes de la naissance et de l'intelligence dédaignaient la foule, mais ils la craignaient. Comme s'ils étaient d'avance sous l'impression funèbre de la trahison, s. Matthieu et s. Marc n'ont rien raconté de plus pour ce jour-là, si ce n'est l'onction de Béthanie[1] qui semble avoir décidé Judas à agir, et qui était comme la réparation anticipée de l'amour. Selon cette combinaison l'entrevue du traître et de ceux qui le payaient aurait eu lieu dans la nuit.

VII. — LE JEUDI SAINT.

Préparatifs pour la dernière cène (255).

Lc., XXII, 7-13; Mc., XIV, 12-16; Mt., XXVI, 17-19.

Le lendemain matin, Jésus ordonna à ses disciples de faire les préparatifs de la Pâque pour le jour même. Ce jour était incontestablement un jeudi, les quatre évangélistes étant d'accord sur ce point que Jésus est mort la veille du sabbat, c'est-à-dire un vendredi. Or son arrestation eut lieu le jour précédent, après le repas du soir, et c'est le jour dont parlent ici les trois premiers évangélistes.

Il est certain aussi qu'ils ont donné au repas du jeudi soir le caractère d'un festin pascal. On a soutenu, il est vrai, que la cène ne fut pascale qu'en figure, comme inaugurant une nouvelle alliance de Dieu avec ses fidèles, non plus dans le sang de l'agneau, comme aux jours de l'Exode, mais dans le sang de Jésus. C'est bien le sens de la cène, mais la figure suppose une réalité. Les évangélistes ont peu insisté sur les rites juifs, mais si leur cène *peut* être le repas pascal, elle le *fut* donc dans leur pensée, ayant été le résultat de préparatifs en vue de la Pâque, qualifiés expressément comme tels.

D'où vient donc que même des savants catholiques aient cru devoir exclure ce soir-là les rites juifs de la Pâque? C'est que nous verrons dans s. Jean[2] les ennemis de Jésus

1. Nous l'avons placée au samedi précédent, d'après le témoignage explicite de s. Jean.
2. XVIII, 28.

refuser d'entrer au prétoire le vendredi, de peur de se contaminer alors qu'ils devaient manger la Pâque ce même soir. Jésus l'aurait donc mangée un jour plus tôt que les prêtres? Ou bien s. Jean l'aurait-il retardée d'un jour? En d'autres termes, quel jour de la semaine tomba alors le jour de Pâque, pour nous e lendemain du repas pascal?

C'était une fête très solennelle, le chômage était strictement obligatoire. Tout le mouvement que se donnèrent les chefs du sacerdoce et les Pharisiens, la comparution de Jésus devant le Sanhédrin, la poursuite devant Pilate, tout ce que racontent d'un commun accord les quatre évangélistes pour le vendredi, n'a pu se passer dans le jour le plus solennel de l'année. Spécialement les synoptiques affirment que les Juifs voulaient en finir avant la fête. Il faut donc tenir pour assuré que cette année la fête de Pâque n'est pas tombée le vendredi, mais le samedi. Il reste seulement à expliquer pourquoi Jésus a célébré le repas pascal un jour plus tôt que les chefs de la nation.

On pourrait alléguer son droit souverain. Mais les disciples ne s'étonnent pas du jour choisi, et les premiers évangélistes insinuent que ce fut bien le jour légal. Un éclaircissement s'impose; nous dirons ce qui nous paraît le plus vraisemblable, selon les usages des Juifs de ce temps.

D'après la Loi, le repas pascal devait se célébrer au soir du 14 nisan. Les Juifs ne commençaient pas comme nous les jours à minuit, mais dès le coucher du soleil du jour précédent. Cela n'empêchait pas de les compter comme nous le faisons. Le soir du 14 nisan faisait déjà partie du 15, mais on le désignait comme le soir du 14 nisan. A s'exprimer de cette manière, le repas pascal avait lieu le 14 nisan. Dès le matin on nettoyait les demeures, on faisait disparaître toute trace du pain fermenté, car les pains azymes étaient de rigueur au repas pascal et durant les huit jours de la fête. Le 15 nisan était spécialement le jour des azymes, et l'on disait indifféremment la fête de Pâque, ou la fête des azymes. L'agneau pascal était une victime sacrée. L'usage avait prévalu de l'immoler dans le Temple, et l'autel devait être aspergé de son sang. Après quoi celui

qui l'avait offert allait le faire rôtir dans sa maison. Le repas commençait la nuit tombée, et ne devait pas se prolonger plus tard que deux heures du matin, terme tout à fait extrême.

A quelle heure devait avoir lieu l'immolation? C'est sur ce point que roule tout le débat. Les termes de la Loi « entre les deux soirs » signifiaient certainement le crépuscule, et les Sadducéens tenaient ferme pour cette opinion, de six heures du soir à sept heures et demie. Mais dès le temps de Josèphe les Pharisiens permettaient de commencer l'immolation dès trois heures et demie, et même, si la Pâque tombait un jour de sabbat, une heure plus tôt.

Car il arrivait de temps à autre que le 15 nisan fût un samedi Tout travail étant interdit dès que commençait ce jour, pour nous la veille au soir, comment immoler un agneau vers le coucher du soleil? Le Sabbat devait-il céder à la Pâque? Ce fut l'opinion de Hillel, vers l'an 25 av. J.-C., opinion qui prévalut parmi les Pharisiens et qui est authentiquée par la *Michna*. Encore est-il qu'on permettait seulement d'immoler l'agneau, parce que c'était un acte du culte public, non de le cuire. C'est sans doute pour que tout fût légal qu'on avait avancé l'heure de l'immolation : il y avait encore le temps de faire rôtir l'agneau avant le coucher du soleil, et enfin le principe de Hillel pouvait être étendu plus loin que dans la *Michna* : la Pâque primait le sabbat.

Seulement il n'est pas évident que ce principe ait d'abord été reconnu par les Sadducéens, ni même par tous les Pharisiens. Quand le Temple eut été détruit, les Pharisiens de l'école de Hillel l'emportèrent. Quarante ans auparavant les Sadducéens réglaient encore tout ce qui se passait dans le Temple. S'ils ne voulaient renoncer à aucun de leurs deux principes, de faire l'immolation au crépuscule et de ne pas violer le sabbat, il ne leur restait qu'une ressource, c'était d'immoler les agneaux un jour plus tôt. Ce n'était pas avancer la fête d'un jour, mais seulement se mettre en règle avec le sabbat, sauf à manger l'agneau au moment voulu, le lendemain soir. Mais l'agneau immolé, quelques-

uns se croyaient obligés de le manger le même jour. Les Galiléens, en provinciaux, plus attachés aux anciens usages, avaient peut-être conservé cette pratique, de sorte que Jésus ne les aurait nullement étonnés en leur proposant de faire la Pâque le 13, le sabbat tombant cette année le 15 nisan.

Mais si l'on mangeait l'agneau pascal au soir du 13, il nous paraît évident que ce devait être avec des pains azymes. Autrement c'eût été dénaturer le rite pascal[1]. C'était donc bien la fête qui était avancée d'un jour, mais pour quelques groupes seulement. Cette diversité n'avait pas l'importance que nous imaginons. La fête qui suit le jeûne du Ramadan, le Beïram, ne tombe pas toujours le même jour pour les musulmans de Jérusalem et de Naplouse. Jusqu'au pape s. Victor, les églises d'Asie ne célébraient pas la Pâque le même jour que l'église romaine. Il est vrai que, dans notre cas, c'est dans la même ville que les deux fêtes n'auraient pas coïncidé. Mais le groupement des pèlerins était artificiel. Ils venaient par bandes distinctes, avec leurs coutumes régionales. Les prêtres qui ne pouvaient suffire aux sacrifices[2] n'auraient pas refusé à des Galiléens d'immoler leurs agneaux, surtout si ceux-ci avaient vu la lune nouvelle un jour plus tôt, et s'ils anticipaient, au jugement de ceux de Jérusalem, pour ne pas travailler le jour du sabbat. Pour les habitants de Jérusalem, se réglant d'après leurs chefs religieux, la fête ne commença cette année que le vendredi soir; Jésus avec ses disciples avait fait le repas pascal le jeudi soir.

Les disciples croient si bien être dans leur droit qu'ils prennent l'initiative au matin de ce jour que s. Marc nomme le premier jour des azymes, où l'on immolait la Pâque[3], c'est-à-dire l'agneau pascal. « Où voulez-vous », disent-ils, « que nous allions faire les préparatifs pour que vous mangiez la Pâque? » Ce ne pouvait être à Béthanie,

1. Ex., XII, 8. Contre Chwolson, *Das letzte Passahmahl Christi...*
2. Josèphe (*Guerre*, VI, IX, 3) parle de 256.500 agneaux : chiffre exagéré, mais significatif.
3. Dans Mt., seulement le jour des azymes. Lc. insiste sur l'obligation d'immoler la Pâque ce jour-là.

car on devait accomplir ce rite à Jérusalem. Il fallait donc se procurer une salle assez grande, car Jésus tenait à avoir les Douze avec lui ce soir-là. Il avait des amis à Jérusalem, et savait qu'il pouvait compter sur l'un d'eux; peut-être même l'avait-il averti de son dessein. Mais il voulut éprouver la foi de ses disciples et leur montrer qu'il n'y avait pas de hasard pour lui. On était encore au mont des Oliviers. Il envoya donc à la ville deux d'entre eux, — Luc nomme Pierre et Jean, unis d'une plus étroite amitié, — leur donnant consigne de suivre aveuglément un homme qu'ils rencontreraient près de l'entrée, porteur d'une cruche d'eau. Le cas était assez rare, car ce sont d'ordinaire les femmes qui vont à la source et reviennent en portant en équilibre sur la tête la grande jarre remplie. Suivant cet homme sans même qu'il s'en aperçût, les disciples devaient entrer après lui dans une maison et parler au propriétaire : « Le Maître dit : Où est ma salle, où je dois manger la Pâque avec mes disciples? » « Et il vous montrera », ajouta Jésus, « une chambre à l'étage, munie de tapis, toute prête. Et c'est là que vous ferez les préparatifs pour nous. »

Tout se passa comme Jésus l'avait prédit · Dans les maisons des gens aisés, il y avait toujours au-dessus des appartements réservés à la vie familiale et fermés aux étrangers, une grande salle haute, largement éclairée, et qui servait à la réception des hôtes. Tel est encore l'usage. On pouvait y accéder par l'escalier du dehors, sans déranger personne. Le maître de la maison avait déjà disposé les tapis, sur lesquels les convives seraient couchés autour des plats disposés au centre, sans doute aussi les coussins pour soutenir le buste et le coude sur lequel on s'appuyait durant le repas. La Loi avait ordonné de manger la première Pâque en Egypte « les reins ceints, les sandales aux pieds et le bâton à la main[1] », debout par conséquent, et cet usage s'était conservé longtemps. Mais les docteurs voyaient les Grecs prendre leurs repas couchés, selon la prérogative des hommes libres, et c'est en cette qualité que les Juifs devaient célébrer la Pâque. Ils avaient donc

1. Ex., XII, 11.



CÉNACLE. — État actuel de la chambre haute; restauration franciscaine du XIVe s.

adopté cet usage, mais s'ils ne se couchaient pas sur des tapis et se servaient de lits, ces lits devaient être très bas et recouverts d'étoffes.

Les disciples trouvant la salle ainsi disposée — le serviteur avait même apporté l'eau nécessaire, — n'avaient plus qu'à se procurer ce qui était d'usage pour le repas. Peut-être même l'ami de Jésus s'était-il chargé de faire quelques provisions. On devait faire immoler l'agneau au Temple et l'apporter à domicile. Ce fut probablement l'office de Pierre et de Jean.

Le soir venu, le Maître et les Douze se trouvèrent réunis.

Le repas pascal.

L'ordre suivi dans le repas pascal est décrit dans le traité spécial de la *Michna* consacré à la Pâque[1]. Peut-être quelques détails s'étaient-ils modifiés depuis le temps de Jésus, environ 150 ans auparavant, mais l'ensemble n'a certainement pas changé. L'antique rituel de l'Exode, très simple, avait subi des additions. La fête était la plus joyeuse de l'année. D'autre part un jeûne strict était obligatoire depuis le déjeuner du matin. Le repas pascal était donc devenu plus abondant, se rapprochant peut-être de ceux des usages grecs qui n'avaient rien de contraire à la religion et à une morale plus sévère. Le vin avait toujours eu sa large place dans les festins des Israélites. La Judée surtout est une terre de vigne. Pour la Pâque on avait fixé un minimum de quatre coupes, que tous devaient boire au même moment, sans borner à cela l'usage du vin, qui restait libre. Selon la coutume grecque, il était mêlé d'un peu d'eau, au goût des convives. Les Grecs buvaient volontiers à la même coupe, et les Juifs les imitaient quelquefois. Il semble cependant que pour le repas pascal chacun avait sa coupe. Mais rien n'est précisé, et le maître de la maison avait sûrement le droit de faire circuler sa coupe, pour que tous y trempassent leurs lèvres.

1. *Pesahim;* voir l'introduction et les gloses de Georges Beer, édition de Töpelmann, Giessen, 1912.

La cérémonie commençait par la bénédiction de la première coupe, bénédiction du vin et du Jour, d'après Hillel, du Jour et du vin d'après Chammaï. Puis on apportait des légumes, avec un plat rempli de sauce[1] Les Juifs connaissaient l'usage des fourchettes, mais ce jour-là, et spécialement pour tremper quelques légumes dans la sauce, on se servait de ses doigts. Ce premier service terminé, on apportait l'agneau pascal. Alors commençait la commémoraison des bienfaits de Dieu. Le père de famille expliquait la raison d'être du rite, rappelait la délivrance d'Israël. Il n'y avait rien de strictement prescrit; la *Michna* suggère des thèmes, à la façon de nos sermonnaires. On buvait la seconde coupe. Les herbes amères étaient mangées avec l'agneau. Après la ruine de la ville, l'agneau ne parut plus sur la table, puisqu'il ne pouvait être immolé au Temple. A Jérusalem nous l'avons vu remplacé par un dindon ou tout autre rôti. D'autres aliments, comme les œufs, n'étaient pas exclus, non plus que d'autres viandes offertes en sacrifice. Puis on versait la troisième coupe et l'on rendait grâces à Dieu. La quatrième coupe est mentionnée aussitôt après. Elle est suivie du *Hallel*, composé des psaumes CXV-CXVIII[2] Le dernier psaume, avec son : « Béni soit celui qui vient au nom de Iahvé[3]! » donnait ouverture aux espérances messianiques. Jésus lui-même y avait fait allusion dans ses adieux à Jérusalem[4].

Cependant la conversation continuait, ordinairement si avant dans la nuit que la *Michna* prévoit le cas où l'on serait obligé d'éveiller les dormeurs.

Tel est l'ordre du repas que prit Jésus avec ses disciples la veille de sa mort. Les évangélistes n'ont pas parlé de l'agneau pascal : mais ils n'ont nommé comme aliments que le pain et le vin, à cause de l'Eucharistie. Ils n'ont attaché aucune importance à l'observation ponctuelle de l'ancien rite, précisément parce qu'ils le savaient remplacé par un rite nouveau. C'est ce que Jésus donna à entendre

1. *Haroseth.*
2. Vulgate, CXIII, 8-18; CXIV, CXV, CXVI, CXVII.
3. Ps. CXVIII, 26.
4. Mt., XXIII, 39.

dès le début, marquant bien qu'il s'agissait de la Pâque traditionnelle, mais inaugurant une nouvelle alliance.

Prélude du repas (256).

Lc., XXII, 14-18; Mc., XIV, 17.25; Mt., XXVI, 20.29.

C'est surtout d'après le texte de s. Luc que la cène se présente d'abord comme un rite pascal.

Jésus dit en effet : « J'ai désiré d'un ardent désir de manger cette Pâque avec vous avant de souffrir. » La Passion sera la condition de l'institution d'une Pâque nouvelle, accomplissement de l'ancienne, dans ce sens que la réalité substantielle sort d'une autre réalité qui en était la figure : « Car je vous dis que je ne la mangerai plus jusqu'à ce qu'elle soit accomplie dans le royaume de Dieu. » On voit ici dans quel sens excellent Jésus est venu « parfaire » la loi ancienne, dans le royaume de Dieu qui va s'étendre sur la terre. Puis, suivant l'usage juif, il ouvrit le repas en bénissant la première coupe de vin. Nous venons de dire que les auteurs juifs eux-mêmes ne sont pas d'accord sur l'usage de la coupe. D'après la *Michna,* il semble que pour la Pâque chacun avait la sienne. C'est bien ce que semble supposer Jésus pour cette première fois. Il bénit une sorte de cratère que les disciples se partageront dans leurs coupes : « Prenez cela et partagez entre vous[1] ». « Car je vous dis que je ne boirai plus du fruit de la vigne, jusqu'à ce jour où je le boirai nouveau dans le Royaume de Dieu[2]. » Jésus fait allusion à sa mort prochaine, qui lui permettra de remonter auprès de Dieu, moment coïncidant avec l'établissement du règne de Dieu sur la terre. C'était indiquer de nouveau que cette Pâque serait la dernière de sa vie mortelle[3].

1. Lc., XXII, 17.

2. Mc., XIV, 25; cf. Mt., XXVI, 29; Lc. obtient un parallélisme plus strict avec la phrase relative à la Pâque en écrivant : « Jusqu'à ce que vienne le royaume de Dieu. »

3. Luc place aussitôt après l'institution de l'Eucharistie, suivant sa manière d'achever un récit commencé sans se soucier des événements intermédiaires (III, 19); lui-même laisse entendre que cette institution eut lieu plus tard, puisque la coupe eucharistique est placée après le repas.

Jésus reprend les disciples de leur ambition et leur lave les pieds (257).

Lc., XXII, 24.27.28.29.30ᵃ; Jo., XIII, 1-20.

A ce moment une sorte de compétition s'éleva entre les disciples[1] Malgré la solennité des actions saintes, ils se disputèrent, mécontents peut-être de la place qui leur avait été assignée, chacun voulant être auprès du Maître. Étrange moment pour étaler un amour-propre mesquin! Jésus le réduit à néant par l'excès de son humilité. Lui qui devrait prendre place seul, pour être servi, c'est lui qui se fait leur serviteur. Quant à eux, qu'ils s'élèvent donc par la pensée au lieu des récompenses éternelles! Il les aime tous, car ils lui sont demeurés fidèles constamment dans ses épreuves. Au lieu de se disputer des rangs dans cette pauvre cène qui précède sa mort, qu'ils contemplent d'avance, dans le royaume que son Père lui a donné, les places de choix qu'ils occuperont pour manger et boire à sa table!

Puis joignant l'exemple aux leçons, prenant au sérieux ce rôle de serviteur qu'il a dit être le sien, dépassant d'humbles paroles par un abaissement d'esclave, Jésus se mit en devoir de laver les pieds à ses disciples.

Nous le savons par le quatrième évangile. S. Jean a manifestement supposé lui aussi cette même cène, la dernière, avec l'avertissement au traître et la prédiction du reniement de Pierre. Il n'a pas parlé de l'Eucharistie, probablement parce qu'il n'a pas voulu raconter le repas pascal qui en était l'introduction et la figure. Car il n'eût pu mentionner le rite pascal sans de longues et difficiles explications, puisqu'il nous dira plus loin[2] que les Juifs ont mangé la Pâque le jour suivant. D'ailleurs il avait exposé déjà le

1. Ce qui suit d'après Luc; le fait que Luc a ajouté ici des expressions qui sont mieux à leur place après la démarche des fils de Zébédée, où Mc. et Mt. les ont placées (dans Lc., XXII, 25-26-30ᵇ), n'empêche pas qu'il ait conservé un trait de ce qui se passa alors, avec des expressions propres à la circonstance; d'autant que la leçon donnée dans Lc. en paroles correspond admirablement avec la leçon de choses qui est dans Jo.

2. Jo., XVIII, 28.

thème de la chair et du sang du Christ devenus une nourriture et un breuvage[1]. Il se contente donc d'apporter son suffrage aux synoptiques sur quelques points, de les compléter sur d'autres. Et c'est ainsi qu'il a placé le lavement des pieds au moment où la cène était à peine commencée[2], et où il était encore à propos de procéder à des ablutions.

L'intention principale de Jésus était de donner à ses disciples un exemple d'humilité qui fût une leçon éternelle dans son Église. Cc qui hausse cette basse fonction jusqu'à l'héroïsme, c'est que lui, sorti de Dieu, et allant à Dieu, savait que Judas Iscariote, fils de Simon, l'un des Douze, songeait en ce moment même à le livrer. Et il lui laverait les pieds comme aux autres. Aussi bien ce n'est pas Judas qui protesta! Ce fut Pierre, étonné de voir Jésus se lever de table, quitter ses vêtements de dessus, se ceindre d'une sorte de serviette, jeter de l'eau dans le bassin aux ablutions, se mettre à genoux — comment aurait-il fait autrement? — pour lui laver les pieds[3]. Alors il fit mine de refuser, mais en termes très doux, et qui ont dû coûter à son caractère : « Seigneur, c'est vous qui me lavez les pieds! » Jésus lui répondit du même ton : « Ce que je fais, tu ne le sais pas maintenant, mais tu le comprendras après. » Mais c'est dès maintenant que Pierre veut une explication de ce geste incompréhensible. Il n'y tient plus; il éclate : « Non, vous ne me laverez pas les pieds, jamais! » Il s'était mis, par son emportement, sur la voie de la désobéissance. Jésus devient plus sévère : « Si je ne te lave pas, tu n'auras point de part avec moi. » Le cœur aimant est effrayé, il est attendri, il cède, il s'échauffe et passe maintenant la mesure dans la soumission : « Seigneur, non seulement mes pieds, mais encore les mains et la tête! » Le brave Simon-Pierre! Judas, lui, ne bougeait pas, ne disait rien, craignant peut-être de se dénoncer lui-même, jugeant tout cela de très haut. Jésus pense à lui en répondant à

1. Jo., VI, 51 ss.
2. La leçon γινομένου « entrant en scène » (XIII, 2) est à la fois mieux attestée et plus difficile que γενομένου « ayant eu lieu »; elle s'harmonise mieux avec les synoptiques, et est absolument exigée par le v. 12.
3. Il est plus probable que Jésus a commencé par Pierre.

Pierre : « Celui qui a pris un bain n'a pas besoin de se laver[1], car il est pur tout entier. Vous aussi vous êtes purs, mais non pas tous. » C'était dire assez clairement que Pierre n'avait en somme pas besoin d'une purification supplémentaire : lui et les autres étaient purs, sauf Judas, dont aucune lotion ne pouvait nettoyer le cœur. Ce que Jésus en avait fait, c'était donc seulement pour abaisser à jamais les sursauts de l'orgueil ou de la vanité chez les siens. C'est ce qu'il énonce clairement, sans faire aucune allusion à un état inférieur de pureté qu'il aurait ainsi rendu plus parfait : « Comprenez-vous ce que je vous ai fait? Vous m'appelez Maître et Seigneur et vous dites bien; car je le suis. Si donc je vous ai lavé les pieds, moi le Seigneur et le Maître, vous devez aussi vous laver les pieds les uns aux autres. » Les fidèles savent très bien que l'imitation de Jésus doit s'étendre à tous leurs actes, à toutes leurs pensées, à toute leur vie, et que pourtant cet exemple particulier n'est point spécialement obligatoire. Cependant, pour honorer ce souvenir, les rois ont lavé les pieds des pauvres le jeudi saint, et les prélats de l'Église le font encore. Et qu'on n'allègue pas l'inconvenance de s'humilier devant un frère qui est peut-être un apostat dans son cœur. Jésus l'a fait à l'égard de Judas, et cependant il savait qu'il était déjà figuré dans l'Écriture : « *Celui qui mange mon pain a levé contre moi son talon*[2]. »

Lorsqu'il prononça ces paroles, Jésus avait déjà repris sa place près de la table.

Jésus dénonce la trahison.
Judas sort pour la consommer (258).

Lc., XXII, 21-23; Mc., XIV, 18-21; Mt., XXVI, 21-25; Jo., XIII, 21-30[3].

Remis de leur émotion, les disciples s'étaient mis à manger. On avait chargé la table de légumes, avec le plat de sauce dans laquelle on les trempait. Il y a ici une coïn-

1. Nous préférons omettre : « si ce n'est les pieds », avec de bonnes autorités.
2. Ps. XLI (Vg., XL), 10.
3. Les synoptiques sont plus détaillés au début. Jean les continue.

cidence parfaite avec le rite pascal, puisque tous se servent dans le même plat, et que Jésus tendra à Judas une bouchée trempée. On était donc au premier service. Les premières allusions du Maître à la trahison n'avaient pas été comprises, ou du moins les disciples n'en avaient pas été émus. Lui était troublé en esprit, attristé de l'infidélité de celui qu'il avait admis dans son intimité, et qui courait à sa perte. Un suprême avertissement l'arrêterait peut-être. Non que Jésus voulût entraver les desseins de son Père, mais il est venu pour sauver les hommes, il veut réellement les sauver, si leur volonté consent à se laisser fléchir. Il doit à sa mission, il doit surtout à son amour méconnu de prévenir le traître sans le dénoncer par son nom pour lui laisser une dernière chance de repentir. Cependant il n'était pas de sa dignité de passer pour dupe. Il dénonce donc devant tous la trahison plutôt que le traître : « En vérité, je vous dis que l'un d'entre vous me trahira, quelqu'un qui mange avec moi. » Les disciples attristés esquissèrent une protestation sous la forme interrogative : « Serait-ce moi que vous voulez désigner? » indiquant ainsi qu'ils repoussaient cette pensée. Jésus ne répondait pas, car cela eût abouti à la fin à dénoncer le traître. Mais quand Judas dit à son tour, et peut-être l'un des premiers : « Maître, serait-ce moi? » Il lui répondit d'une voix très basse : « Tu l'as dit[1]. »

Personne n'entendit, et les disciples, inquiets, échangeaient entre eux leurs commentaires sur ce pénible incident[2], pendant que Jésus essayait encore de faire réfléchir le traître : « Le Fils de l'homme s'en va, selon ce qui est écrit à son sujet ; mais malheur à cet homme par qui est trahi le Fils de l'homme ! Il eût mieux valu pour cet homme qu'il ne fût pas né[3] ! »

Pour comprendre la scène qui va suivre, il faudrait connaître la place qu'occupait chacun des convives. Ils étaient couchés, le coude appuyé sur le tapis, la main droite

1. Mt., XXVI, 25. A moins que Mt. n'ait exprimé ainsi rondement que Jésus a révélé le nom du traître à quelqu'un, comme Jo. l'a dit en détail.
2. Lc., XXII, 23.
3. Mc., XIV 21.

demeurant libre pour manger. Une règle des préséances n'était pas alors de rigueur [1], et nous ne savons pas si une règle quelconque fut suivie. Dans leurs repas en plein air, au hasard des bonnes places sur un rocher ou contre un arbre, les disciples se plaçaient sans doute à leur gré. Probablement en fut-il de même ce soir-là, et quelques-uns s'en plaignirent, estimant que la solennité exigeait une attribution des places selon les rangs, peut-être selon l'ancienneté, et la dispute aura été d'autant plus vive qu'on était moins fixé, dans ce milieu très simple, sur les prescriptions de l'étiquette.

Cependant il ne paraît pas douteux que Jésus n'ait oc-



cupé une place à peu près centrale en face du passage vers l'intérieur de la table, laissé libre pour le service. Il avait à sa droite le disciple qu'il aimait, puisque celui-ci était couché sur son sein, c'est-à-dire à côté de lui, un peu en avant de lui par rapport à la table, sa tête à la hauteur du coude gauche de son Maître appuyé sur un coussin. Judas Iscariote était tout près du Seigneur, puisque celui-ci lui offrit une bouchée trempée, de l'autre côté, formant la tête de l'autre série des convives. Appuyé lui aussi sur le coude gauche, il avait donc les pieds tournés dans l'autre sens, de façon à n'être ni sur le sein de Jésus, ni Jésus sur son sein, et à pouvoir sortir sans déranger personne.

1. Ferd. Prat, S. J., dans les *Recherches de science religieuse*, 1925, p. 512 ss. — La vignette de cette page est empruntée au *Dictionnaire des Antiquités*.

Quant à Pierre, il n'était pas à côté de Jésus, sans quoi il aurait pu l'interroger directement. Il était près de Jean, et en quelque manière sur son sein. Des autres disciples nous ne savons rien, et il serait oiseux de faire des conjectures.

Après la dénonciation de la trahison, les protestations des Apôtres, les vifs propos échangés entre eux, les paroles menaçantes contre le traître qui continuait à garder le silence, une lourde atmosphère de soupçons pesait sur les cœurs fidèles. Pierre ne se résigne pas à cette incertitude. Il fait signe de la tête à Jean pour appeler son attention sur ce qu'il va lui dire tout bas, et pensant que le Maître lui a fait quelque confidence ou qu'il a entendu quelque chose, il l'interroge anxieusement : « Dis-moi donc qui est celui dont il parle. » Jean ne savait rien. Étant couché la tête contre le cœur de Jésus, il ose scruter son secret : « Seigneur, qui est-ce? » — Sûr d'un sentiment d'affection qui veut être éclairé pour être plus utile, Jésus répond : « C'est celui pour lequel je tremperai la bouchée et à qui je la donnerai. » On était donc encore au moment où le maître de maison et ses convives trempaient de la laitue dans la sauce[1]. Car la bouchée qui chez les Grecs était du pain ou de la viande, peut évidemment s'entendre de tout objet mangeable. On honorait un hôte en lui offrant du bout du doigt un morceau trempé de la sorte, et cet usage existe encore aujourd'hui chez les Bédouins. Jésus étant près de Judas put aisément lui porter une bouchée trempée jusque dans la bouche. Dernier signe de familiarité intime. Mais Judas s'obstine, et cet endurcissement à cette heure rend Satan[2] maître de son âme ; il suivra ses suggestions jusqu'au bout.

Il était demeuré chargé des soins matériels de la petite communauté, et cela explique peut-être sa place auprès du Maître, dans une situation également favorable pour prendre les ordres et pour les exécuter. Jésus, comme ne

1. Michna, *Pesahim*, x, 3.

2. L'intervention de Satan est encore donnée en excuse par les Arabes. Un jeune homme surpris à voler dans notre couvent, s'excusait auprès de la police : « C'est Satan qui est entré en moi! »

pouvant plus à ce coup supporter sa présence au moment d'épancher son âme dans des cœurs qui l'aimaient, lui dit : « Ce que tu vas faire, fais-le au plus vite. » Mieux valait qu'il en finît plutôt que de feindre plus longtemps. Personne ne comprit, si ce n'est celui qui avait reçu la confidence[1], et Pierre son ami, s'il la lui avait déjà communiquée.

Les plus avisés pensèrent que Jésus avait donné à voix basse ses instructions à celui qui avait la bourse, comme d'acheter ce dont on avait besoin pour prendre part à la fête plus officielle du lendemain, ou de faire à cette occasion quelque modeste largesse aux pauvres.

« C'était la nuit ! » Le pouvoir des ténèbres était déchaîné[2].

Après ce premier service, ou plutôt ces préliminaires, on apportait l'agneau pascal, et on servait la seconde coupe. Si les évangélistes synoptiques n'en ont pas parlé, c'est que leur attention se portait sur l'acte solennel qui devait rendre inutile l'ancien rite.

Institution de l'Eucharistie (259).

Lc., XXII, 19-20; Mc., XIV, 22-24; Mt., XXVI, 26-28.

Le repas touchait à sa fin. Jésus alors prit du pain, le bénit, le rompit, suivant l'usage consacré, et le donna à ses disciples, en disant : « Prenez, ceci est mon corps. » Ce fut le dernier acte de ce repas, car aussitôt après, selon toute apparence, il prit une coupe, celle qu'on buvait en signe d'action de grâce après le repas[3], la troisième selon le rite juif. Il la leur donna, et ils en burent tous, et il leur dit : « Ceci est mon sang, de l'alliance, répandu pour un grand nombre. » Le rite pascal étant terminé, peut-être les Juifs pratiquaient-ils alors, du moins à leur gré, l'usage de passer à tous la même coupe. Ainsi Jésus n'aurait pas dérogé à l'usage. De toute façon il voulut

1. L'expression absolue de « personne » doit s'entendre dans l'esprit du narrateur, comptant sur l'intelligence du lecteur.
2. D'après l'ordre suivi, il est clair que Judas n'a pas communié ; c'est aussi le sentiment du plus grand nombre des modernes.
3. Lc., XXII, 20; I Cor., XI, 25.

faire de cette coupe un signe d'union entre les siens. Tous burent au même vase le sang répandu pour eux et pour ce grand nombre qu'est la collectivité humaine.

Les paroles de consécration que nous avons citées sont celles de Marc, les plus courtes. S. Matthieu a écrit : « Prenez, mangez, ceci est mon corps. » Puis le calice : « Buvez-en tous, car ceci est mon sang, de la nouvelle alliance, répandu pour un grand nombre, en vue de la rémission des péchés. » S. Luc : « Ceci est mon corps, donné pour vous; faites ceci en mémoire de moi. » Puis : « Cette coupe, c'est la nouvelle alliance dans mon sang, répandu pour vous. » S. Paul : « Ceci est mon corps, (livré) pour vous, faites ceci en mémoire de moi. » Puis : « Ce calice est la nouvelle alliance en mon sang; faites ceci, toutes les fois que vous (en) boirez, en mémoire de moi[1]. »

Les paroles diffèrent quelque peu, mais les quatre rapporteurs s'accordent sur les points essentiels. Ce qui était du pain est devenu le corps du Seigneur, le vin est devenu son sang. Ce sang est employé selon le rite de l'alliance, qui supposait même une aspersion du peuple par le sang d'une victime[2]; la victime ici est Jésus, puisque c'est son sang qui est dans la coupe, et il inaugure ainsi une nouvelle alliance[3]. Les disciples doivent se nourrir de ce corps et boire ce sang. Ni Marc ni Matthieu ne prescrivent de reproduire cette action sainte. Mais s. Paul atteste que la pratique de l'Église répondait à un ordre du Seigneur, mentionné aussi par Luc, et, sans un ordre exprès, qui donc aurait osé recommencer ce qu'avait fait le Seigneur la veille de sa mort, et ce pour quoi sa présence paraissait d'abord indispensable? Et cependant Paul affirme aussi que c'était bien le corps et le sang de Jésus que consommaient les fidèles[4]. On a donc pensé, disons plutôt, on était certain qu'il avait transmis aux siens le pouvoir d'opérer ce changement inouï par la vertu des paroles qu'il avait pronon-

1. I Cor., XI, 24 s.
2. Ex., XXIV, 8.
3. Le mot « nouvelle » est omis par Mc. seul.
4. I Cor., XI, 27 : « C'est pourquoi celui qui mangera le pain ou boira le calice du Seigneur indignement, sera coupable envers le corps et le sang du Seigneur », etc.

cées. En même temps donc que l'Eucharistie, Jésus avait institué des prêtres investis du droit et du pouvoir de la perpétuer.

Le temps n'est plus où, en dehors de l'Église catholique et des nombreuses églises orthodoxes, la plupart des exégètes entendaient les paroles de Jésus dans un sens figuré : Quand vous serez réunis pour prier, célébrez la cène en mémoire de moi, en mangeant le pain et en buvant le vin dans les sentiments de mes disciples, comme si j'étais encore parmi vous, comme si le pain béni en mon nom était mon corps, et le vin mon sang répandu pour vous.

S'il est encore quelques exégètes protestants attardés pour volatiliser le réalisme de l'Eglise primitive dans un souvenir attendri, beaucoup d'érudits et non des moins acharnés contre nos dogmes, reconnaissent la nécessité, pour un commentateur loyal, de prendre les paroles de Jésus selon l'évidence de leur sens propre. Seulement ils n'y veulent reconnaître qu'une survivance d'un rite barbare, où les croyants immolaient un animal adoré pour en dévorer la chair, s'ils ne le dépeçaient pas vivant, dans la confiance de se munir d'une énergie divine. Ce rite était l'expression brutale et sauvage de la tendance la plus hardie et la plus noble de la religion qui est l'union à Dieu. Dieu s'étant rapproché de nous par son Fils incarné, c'est bien en lui et par lui que nous devons nous unir au Père, et pourquoi pas par sa chair et par son sang répandu pour nous, pour trouver en lui la force, après avoir obtenu le pardon?

Le chef-d'œuvre, le trait divin de l'Eucharistie, est d'avoir surpassé l'ambition insensée des désirs par la plénitude du don, mais sous une forme délicatement spirituelle qui écarte toutes les images grossières, et donne à entendre que la véritable union ne s'arrête pas à la manducation. Cet acte extérieur atteindra toujours la réalité du corps du Christ, mais le fidèle ne se nourrira vraiment de lui que si l'amour opère le rapprochement de notre esprit à l'Esprit du Christ. Laissons des critiques malins articuler le sarcasme de « magie ». Toute la vie spirituelle de l'Église, amour de Dieu et amour du prochain, est suspendue à ce charme d'énergie divine, et de délices pour le cœur des croyants.

Jésus qui va être glorifié
donne un commandement nouveau (260).

Jo., XIII, 31-35.

Le sacrement d'amour institué, Jésus ouvre son cœur à ses disciples plus largement que jamais. Déjà sa Passion est commencée, puisque Judas est allé chercher main-forte, et c'est à la fois sa gloire propre d'accomplir cet acte d'obéissance et de charité, et la gloire de son Père à laquelle il rapporte tout ce qu'il fait. Car le Père ne la gardera pas cachée dans son secret éternel : il la fera rejaillir sur le Fils lui-même, et ce sera bientôt, c'est-à-dire par sa résurrection et son exaltation. Or cela ne pourra être sans que le Maître s'éloigne des siens. Il s'attendrit à cette pensée, les nomme ses petits enfants — c'est la seule fois ! — et les avertit, comme il avait averti les Juifs, qu'ils ne pourront le suivre. Il leur lègue donc une dernière parole, un commandement nouveau : qu'ils s'aiment les uns les autres, comme il les a aimés. Ce sera pour le monde la marque qu'ils sont vraiment ses disciples. Ce commandement nouveau rappelle la nouvelle alliance que Jésus venait de promulguer. Comme l'alliance, le commandement existait. Il devient nouveau parce que Jésus en est le modèle, parce qu'il en est l'inspirateur et toute la raison, comme s. Matthieu l'avait montré dans le tableau du dernier jugement : les siens doivent s'aimer entre eux, parce qu'ils sont à lui, et on le saura par là-même. Ensuite cette charité débordera sur tous, à l'instar de celle du Christ qui a donné son sang pour sauver le monde.

Jésus prédit la dispersion des Apôtres
et les reniements de Pierre (261).

Lc., XXII, 31-34; Mc., XIV, 27-31; Mt., XXVI, 31-35;
Jo., XVI, 31-32; XIII, 36-38.

La trahison de Judas était un premier coup ; d'autres devaient suivre. La douleur qui oppresse le Cœur de Jésus

se fait jour. Ce sont d'abord ses disciples qui vont se disperser, qui l'abandonneront au moment où il sera frappé. Cela était annoncé par un antique oracle du prophète Zacharie : « Je frapperai le pasteur, et les brebis seront dispersées [1]. »

Toutefois comme chez les Prophètes l'espérance luit toujours après les menaces, Jésus réconforte ces timides brebis : « Après que je serai ressuscité, je vous précéderai en Galilée [2]. »

Comment le Seigneur Dieu avait-il permis cette chute? Son dessein est impénétrable, mais rien ne se fait sans sa volonté, car s'il a permis à Satan de cribler les Apôtres comme le froment, secoué et quelque peu meurtri, il a imposé une limite. Celui que Satan souhaitait surtout faire tomber, c'était Pierre, le chef des Apôtres. Jésus a connu le péril qui le menaçait; il n'a pas voulu le préserver entièrement, mais sa prière a mis à l'abri sa foi. Sa foi ne sera donc pas défaillante, et, revenu de son écart de conduite, c'est à lui qu'il appartiendra d'affermir ses frères. Il n'est pas dit d'ailleurs que les autres Apôtres perdront la foi, puisqu'il ne s'agit que de les affermir. Mais le privilège d'une foi indéfectible n'est assuré qu'à Pierre. Le protestant Bengel a dit avec sa concision lapidaire : « En préservant Pierre, dont la ruine eût entraîné tous les autres, Jésus les a tous préservés. Tout ce discours du Seigneur présuppose que Pierre était le premier des Apôtres dont la résistance ou la chute déciderait plus ou moins du sort des autres [3]. » Le texte de Luc, si on l'isolait, pourrait se rapporter seulement à la circonstance prochaine du scandale des Apôtres. Mais sa teneur est absolue, ce qui nous autorise à le rattacher à la promesse déjà faite à Pierre, rocher inébranlable sur lequel l'Église sera bâtie [4]. La nouvelle déclaration du Christ précise ainsi que cette solidité du roc est celle d'une foi que rien ne peut ébranler, puisqu'elle est

1. Zach., XIII, 7 : « Glaive... frappe le pasteur, et le troupeau sera dispersé. » Dieu qui donne au glaive l'ordre de frapper est bien celui qui porte le coup.
2. Lc. qui ne parlera pas des apparitions en Galilée ne relate ni la dispersion ni le rendez-vous.
3. Le texte latin dans *Comm. Lc.*
4. Mt., XVI, 17 s.

appuyée sur la prière de Jésus. Cette prérogative permettra à Pierre d'affermir dans la foi même les Apôtres, sans parler des autres croyants. Et cela aussi longtemps que durera l'Église, contre laquelle les portes de l'enfer ne prévaudront pas.

Comme on pouvait l'attendre du caractère de Pierre, et aussi de son affection profonde pour Jésus, il ne veut pas admettre la pensée qu'il se séparera de son Maître, même s'il fallait s'exposer à la prison et à la mort. Dans sa précipitation il se met au-dessus des autres, plus même que Jésus ne l'y a autorisé : « Quand même tous seraient démoralisés, du moins pas moi[1] ! » Déjà il n'avait pas admis pour son compte que Jésus aille où il ne pourrait pas le suivre : « Je donnerai ma vie pour vous[2] ! »

Il était sincère, mais sa solidité devait être plus sûrement fondée sur son repentir que sur un dévouement empressé et présomptueux. Aussi Jésus : « En vérité, je te le dis : toi-même aujourd'hui, cette nuit, avant qu'un coq ait chanté deux fois, tu me renieras trois fois. » Il n'en répéta qu'avec plus de force : « Quand il me faudrait mourir avec vous, je ne vous renierai pas ! » L'affection, entraînée à s'affirmer plus ardente, peut seule faire pardonner un pareil démenti : cependant le Maître avait droit à un respect plus entier de sa parole. Les autres joignirent leurs protestations à celles de Pierre. Jésus avait parlé. Il ne répliqua pas, mais mit en garde les siens qui n'appréhendaient pas assez l'imminence du péril.

Les temps heureux et la grande épreuve (262).

Lc., XXII, 35-38.

Car tout est changé. Il faisait si bon autrefois, quand on comptait sur la sympathie générale, ou du moins sur les traditions d'hospitalité! Alors Jésus avait envoyé ses disciples pour prêcher, sans argent, sans besace, même sans chaussures. Maintenant si l'on n'était bien muni des choses

1. Mc., XIV, 29.
2. Jo., XIII, 37.

nécessaires, il n'y avait plus qu'à vendre son manteau pour acheter un glaive, afin de se procurer des aliments par la force. Sinistre extrémité à laquelle Jésus ne conseille certes pas à ses disciples de recourir, mais qui peint bien les préventions auxquelles ils seront en butte. Car elle va s'accomplir en lui la parole d'Isaïe sur le serviteur de Dieu souffrant : « Il a été compté parmi les malfaiteurs[1]. » Son service parmi les hommes allait être terminé.

Le mot de glaive a excité l'attention de ces Galiléens, prompts à la bataille. Il y avait là deux glaives, qu'ils avaient probablement apportés à tout hasard. Jésus ne voulait pas être défendu par l'épée, il le dira clairement plus tard quand elle sortira du fourreau. Aussi quand on lui dit : « Seigneur, il y a ici deux glaives », il répondit en souriant[2] : « Bien, cela suffit. » Il lui restait à s'étendre sur un sujet plus important.

Jésus promet à ses disciples sa présence et celle du Père et de l'Esprit-Saint (263).

Jo., XIV, 1-31.

C'était, avons-nous dit, la coutume chez les Juifs de continuer les entretiens, le repas pascal terminé. Après leurs festins, les Grecs et les Romains continuaient à boire, et c'est alors que l'on introduisait les joueurs et les joueuses de flûte. Moments de licence souvent extrême, et chez les meilleurs de conversations scabreuses. Les docteurs juifs, pour éviter ce désordre, avaient interdit de boire entre la troisième coupe et la dernière, celle qui précédait le *Hallel*, d'autant qu'on n'avait plus le prétexte de boire en mangeant[3]. Mais les paroles échangées n'avaient plus le caractère religieux de la leçon sur la Pâque donnée par le père de famille, au moment où l'on avait apporté l'agneau. Peut-être même s'y mêlait-il des chansons.

1. Is., LIII, 12.
2. Comme l'a bien vu s. Cyrille d'Alexandrie.
3. Ils ont cependant conservé le terme grec de ἐπικώμιον sous la forme *Apikomin*, pour désigner ce moment; voir Beer, *Pesachim*, p. 74.

A la dernière cène, c'est Jésus qui prend la parole, comme pour commenter l'institution de la nouvelle alliance en révélant les mystères. S. Jean nous a conservé cet épanchement, le plus élevé, le plus fécond, le secret du cœur. S'il y a mêlé quelques-unes des instructions déjà prononcées[1], il les a comme imprégnées de la mélancolie et de la tendresse des adieux, de sorte qu'elles apparaîtront toujours dans cette lumière, au milieu des ombres de la dernière nuit.

Le premier discours ou entretien forme un tout complet · il a pour objet le départ de Jésus et l'espérance du revoir, la séparation étant la condition de l'œuvre des disciples, et n'étant d'ailleurs qu'apparente, grâce à la présence spirituelle du Père, du Fils et du Saint-Esprit dans l'âme de ceux qui croient et qui aiment. Donc point de trouble, plutôt la joie.

Le disciple bien aimé avait pénétré plus que personne dans la pensée de son Maître. Il vit ses promesses se réaliser. Il serait étonnant que cet accomplissement n'ait pas donné une nuance à l'expression de la prédiction elle-même. Cependant il n'en a été impressionné que parce que les faits avaient été non seulement prédits, mais déjà mis dans leur jour surnaturel par celui qui seul avait autorité pour promettre le don de l'Esprit-Saint.

La première pensée, c'est qu'on se retrouvera auprès du Père, grâce à Jésus qui est un avec Lui[2]. Il apparaîtra à ses disciples après sa résurrection, mais seulement pour peu de jours. Ce qu'il envisage ici, c'est la situation de ses Apôtres privés de sa présence sensible. Cette présence doit être remplacée par la foi. Ils croyaient au Père, créateur de toutes choses; ils doivent aussi croire en lui. Cette foi est à la base de toute leur vie.

Comme un ami, chargé par ses amis de leur procurer un logement au terme de l'étape, part en avant, ainsi Jésus se rend dans la maison de son Père, où il y a beaucoup de demeures: il le sait, puisqu'il va leur préparer des places.

1. Voir le détail de ce point dans le commentaire.
2. XIV, 1-11.

Puis il reviendra et les ramènera pour être avec eux. Et cependant il faut qu'ils sachent le chemin. Thomas hésite; il entend tout cela d'un départ ordinaire : où donc exactement se rend Jésus? Et si l'on ignore où, comment connaître la voie? — La voie, il venait de le leur dire, c'était la foi en lui, qui est la voie, puisque c'est par lui qu'on connaît le Père. Et puisque ce chemin est une voie de l'intelligence, on le suit en appréhendant la vérité, et il est la vérité. Et cette vérité est la vie de l'âme, toujours en lui, car il est la vie. Ses disciples l'ont vu, ils ont donc déjà vu le Père.

Ils l'ont vu, mais dans l'obscurité de la foi, qui leur dit que le Fils est le même que le Père. Philippe souhaiterait davantage : « Seigneur, montrez-nous le Père, et cela nous suffit. » Mais la vision parfaite est réservée à l'éternité. Philippe doit se contenter de croire ce que dans le dernier entretien de la Dédicace Jésus avait déjà révélé aux Juifs[1], et qu'il énonce maintenant plus clairement : « Ne crois-tu pas que je suis en le Père et que le Père est en moi? » Cette parole étonnante, et où les Juifs réprouvaient un blasphème, est aussi l'affirmation du Père demeurant en Jésus. Car si la meilleure raison de croire est sa parole, du moins ne peut-on récuser le témoignage des œuvres, des miracles qui sont en lui l'œuvre du Père.

Cette foi, dans les disciples, ne doit point être inactive. Des fidèles ne doivent point se troubler; bien plus, ils devront agir, et leur Maître leur donnera les secours nécessaires; c'est sa seconde exhortation.

Leur meilleure ressource sera la prière, toujours exaucée, parce que les disciples prieront le Père au nom de Jésus, et telle est l'unité du Père et du Fils, que le Fils fera ce qu'ils demanderont, l'ordre étant désormais que le Père soit glorifié dans le Fils. Et celui qui aura la foi, armé de cette prière, fera les mêmes œuvres que Jésus, et même de plus grandes. En effet il n'est pas sorti du pays d'Israël, et il les envoie pour convertir les gentils.

Pour cette œuvre l'amour de Dieu aussi est nécessaire, l'amour qui garde les commandements. La foi seule ne

1. Jo., x, 30.

serait pas un appel suffisant au don que la prière de Jésus obtiendra du Père, celui du Paraclet, défenseur, protecteur, grand ami, qui n'est autre que l'Esprit de vérité. Celui-ci assistera les disciples dans leurs voies comme la lumière, en chassant les ténèbres paralysantes, rend la confiance de marcher et d'agir. Mais cette lumière est intérieure. Le monde n'en reçoit pas le bienfait, parce qu'il regarde au dehors, où l'on ne saurait la percevoir; les disciples en jouiront, parce qu'ils la trouveront au dedans d'eux-mêmes.

Jésus lui-même viendra à eux. Le monde ne le verra pas, sa vie étant une vie spirituelle, mais les disciples vivant de la même vie le verront, et ils connaîtront le secret de cette union qui les rattache au Père : Jésus en eux, eux en lui, et lui en son Père. Et cette union ne sera pas seulement actuelle par la foi. Si le fidèle aime vraiment le Fils, et il l'aime s'il garde ses commandements, — précieux encouragement pour les âmes timorées, — il sera aimé du Père et du Fils, et le Fils se manifestera à lui. Jésus indiquait ainsi cette vue presque intuitive, par un contact intime de l'intelligence avec la vérité infinie, connaissance plus claire et plus féconde que tout exercice de la raison, sans dissiper encore toutes les obscurités de cette vie.

Mais les disciples avaient encore l'esprit rempli des spectacles grandioses caressés par l'imagination des Juifs. Le mot de manifestation évoque l'apparition radieuse du Messie qui mettrait fin à tous les doutes et jetterait le monde à ses pieds. Jude — non pas l'Iscariote — avait toujours espéré ce coup de théâtre qui faisait partie du programme : « Seigneur, et qu'est-il donc advenu, pour que vous deviez vous manifester à nous et non point au monde? »

Jésus lui donne à entendre que cette manifestation intime exige l'amour et un grand amour : elle consistera dans la venue du Père et du Fils en l'âme de celui qui aime, venue qui se prolongera en une demeure. De nouveau le Maître atteste qu'il ne fait que leur transmettre l'enseignement du Père. C'était dans l'ordre qu'il instruisît ses disciples de son vivant; — s. Jean atteste ainsi la réalité de l'affirmation du Sauveur, — mais il savait qu'il ne serait compris que par l'opération du Paraclet, envoyé par le Père pour leur remettre

dans l'esprit tout ce qui leur avait été dit, dans une lumière plus claire, et avec les développements et l'accent nécessaires pour que la doctrine soit gravée en ceux qui en étaient les dépositaires et devaient en être les hérauts.

Puis Jésus termine comme il avait commencé : « Que votre cœur ne se trouble pas ! » Il leur laisse la paix, non pas de la façon dont leurs compatriotes ont coutume de se saluer en s'abordant et en se quittant : Paix[1] ! mais par un legs efficace de son amitié. Et s'ils étaient vraiment ses amis, leur apaisement irait jusqu'à la joie, parce qu'il va au Père, qui est plus grand que lui. Celui qui part en effet n'est pas le Fils éternel, qui n'a jamais quitté le sein de son Père, mais ce Fils dans l'état d'homme, uni à Dieu, même ainsi, mais inférieur à lui par cette nature humaine qu'il a prise et qu'il va entraîner dans la gloire. Son départ ne tardera guère, car le prince de ce monde vient, Satan qui règne par le péché; et, quoiqu'il n'ait aucune prise sur lui, Jésus accepte de supporter ce qu'il a machiné contre lui, car il aime son Père et lui obéit amoureusement.

Puis, comme s'il ne lui restait plus rien à dire : « Levez-vous, partons d'ici. » Et cependant Jésus va continuer d'entretenir ses disciples. Il y a là une grave difficulté. Il aurait pu tenir les propos qui suivent le long des sentiers de la Galilée, dans la solitude, ou assis sous un térébinthe, mais cela était bien difficile dans les rues d'une ville et le long de ses faubourgs. La prière solennelle pour l'unité ne peut avoir été prononcée qu'à huis clos. Mais à vrai dire, ce n'est pas elle qui fait difficulté. On conçoit très bien que Jésus se soit levé, ait bu avec les autres la quatrième coupe : après le *Hallel*, ou pour le remplacer, il aurait prononcé cette prière debout avant de sortir. Mais les allocutions qui précèdent la prière, — deux chapitres, — auraient-elles été prononcées ainsi, après le signal du départ?

Nous inclinons donc à croire que cette coupure annonçait le dernier acte de la réunion, une action de grâce, — distincte chez les Juifs de celle qui suivait le repas, — et

1. Aujourd'hui encore : *Chalôm*.

nommée le *Hallel*, c'est-à-dire la louange rendue à Dieu pour la fête et pour la délivrance dans le passé et dans l'avenir. Après avoir ainsi disposé son livre, s. Jean voulut ensuite y joindre encore le contenu des deux chapitres xv et xvi, et il les inséra ou les fit insérer à la place où nous les lisons, sans rien changer, ce qui était peut-être une manière ingénieuse d'indiquer leur caractère de supplément.

Jésus est la vigne véritable (264).

Jo., xv, 1-17.

Nous avons ici une première instruction très distincte : elle a pour objet l'union du Christ avec ses disciples, comparée à celle du cep de vigne avec les branches, et qui se réalise dans la charité des uns envers les autres. On dirait que Jésus vient de choisir les siens pour la première fois, car il exalte l'honneur de ce choix et le lien qu'il crée entre eux. Et peut-être en effet le premier dessin du discours doit-il être reporté après l'élection des Douze. Mais on comprend mieux l'insistance sur l'union d'amour après la révélation de la présence spirituelle de Jésus dans les siens, et l'accent de tendresse mélancolique à la veille de la séparation Ce sont à la fois les premières impressions douces et fraîches du moment où les amis s'aperçoivent qu'ils s'aiment, et l'accent plus mâle du dévouement jusqu'à la mort. La comparaison de la vigne se donne comme une allégorie. C'est Jésus qui est la vigne, son Père est le vigneron. Les disciples seront donc les branches, qui vivent de la sève du cep, qui portent des fruits grâce à cette sève, des sarments qui se dessèchent s'ils sont coupés, et dès lors ne sont plus bons qu'à être jetés au feu. Un bon vigneron ne laisse pas sa vigne à elle-même il la nettoie, enlève les pousses parasites afin qu'elle porte plus de fruit. Telles sont les épreuves envoyées par Dieu. C'est bien aussi le vigneron qui retranche les sarments : mais ce point n'a pas d'application dans la sphère morale : Jésus a soin de réserver le libre arbitre : « vous ne pouvez pas porter de fruit si vous ne demeurez en moi. » S'ils demeurent en lui, c'est qu'ils

le veulent, et ils portent beaucoup de fruit : grâce à lui, car sans lui ils ne peuvent rien faire. S'ils ne demeurent pas en lui, c'est par leur faute, on les jettera dehors comme un bois inutile, et, pour en débarrasser le sol, on les jettera au feu. Sombre perspective. Mais le Sauveur ne s'y arrête pas. Qu'ont à craindre ses disciples? Il leur adviendra tout ce qu'ils demanderont, car c'est le désir du Père, c'est sa gloire, qu'ils portent beaucoup de fruit : alors ils seront vraiment ses disciples.

L'allégorie de la vigne était terminée, et Jésus avait dit quelles personnes elle désignait. Mais il restait à expliquer ce que signifiait pour des êtres humains « demeurer dans un autre », être comme les branches attachées au tronc pour en aspirer la sève, et ainsi à faire savoir aux siens ce que Jésus attendait d'eux. Tout cela s'éclaire par le mot de charité, d'affection, qui est ici l'amitié. Dieu le Père a aimé son Fils, et cet amour éternel s'est exercé spécialement quand il a désiré que le Fils devienne un homme. Dès lors le Fils avait à accomplir les commandements du Père pour lui témoigner son amour. Et c'est de la même façon que Jésus a aimé ses disciples, qui eux aussi lui témoigneront leur amour en observant ses commandements. Ils sont aimés! Que leur cœur tressaille de joie à ce mot que nul autre n'égale! C'est la grande joie du christianisme que rien ne peut altérer. Il prêche la discipline, l'abnégation, l'acceptation des souffrances, mais tout cela c'est l'abandon de celui qui se sait aimé, et la tristesse est absorbée dans la joie. L'amour descendu du Père va plus loin que chaque disciple : il faut qu'il rayonne entre eux. Et ce n'est pas un amour pour rire[1], c'est un don de soi qui va en Jésus jusqu'au sacrifice de la vie, il le leur rappelle discrètement, et aucun amour ne peut aller plus loin. Singulière prérogative des actes accomplis par amour! Obéir est le fait du serviteur. Et cependant Jésus dit à ses disciples : « Vous êtes mes amis, si vous faites ce que je vous commande. » Et sûr de leur docilité : « Je ne vous appelle plus des serviteurs,... mais je vous ai appelés amis,

1. Ste Angèle de Foligno.

parce que je vous ai fait connaître tout ce que j'ai entendu de mon Père », la parole éternelle de l'amour. Il leur appartiendra de continuer à se dire ses serviteurs, car ils doivent bien savoir que c'est lui qui les a choisis, et non pas eux qui ont été les premiers à adhérer à lui avec confiance. Mais ce choix est le meilleur encouragement à aller où il les enverra, pour faire le fruit qu'ils connaissent bien, amener les hommes au règne de Dieu. Serviteurs, oui, ils le seront toujours, mais des serviteurs qui sont sûrs de tout obtenir parce qu'ils sont des amis. Pourvu seulement qu'ils s'aiment les uns les autres!

Ce ne sont que quelques paroles. Mais elles renferment le secret de la vie spirituelle, le principe de tout apostolat. Les amis de Jésus vivront désormais de sa vie, et feront son œuvre. Ils sont en Dieu par la charité, et cette charité est un amour d'amitié, et le commandement par excellence. C'est toute la théologie de la grâce, dont les développements sont admirables, mais qu'elle est claire et savoureuse à sa source!

La haine du monde et la promesse du Saint-Esprit (265).

Jo., xv, 18-xvi, 4.

Le Père, le Fils incarné, leurs amis qui s'aiment aussi les uns les autres,... c'est le monde de la lumière et de la joie parce que c'est le règne de la charité. Ce n'est pas ce qu'on nomme le monde. Déjà, et aujourd'hui encore, le monde, c'est la vaste humanité trop souvent esclave de ses désirs sensuels, et qui ne consent pas à soumettre sa raison à la foi, à diriger son cœur d'après la loi de la charité surnaturelle. Après avoir réchauffé ses disciples sur son Cœur, par les plus tendres paroles qui laissaient à peine entrevoir la peine de l'œuvre à accomplir, Jésus les met soudain en face de la brutale réalité : ils seront en proie à la haine du monde, qu'il faudra bien qu'ils contrarient dans ses mauvais instincts. Jésus les a choisis pour lui. Il les a donc fait sortir du monde. Ils seront ses envoyés au monde, car il veut le convertir. Ils seront, du moins le plus

souvent, haïs du monde, comme il a été haï des Juifs. Mais la joie domine toujours, car leur consolation sera d'être maltraités à cause de Lui. Il le leur avait bien dit : « Le serviteur n'est pas au-dessus du maître[1]. » Mais le serviteur collabore à la bonne cause de son maître, il est innocent comme lui. La haine est douloureuse à celui qui en est l'objet; pourtant, si elle n'est pas méritée, ce n'est qu'une épreuve. Qui est plus innocent que Jésus? Son indulgence ne méconnaît pas le prétexte que les Juifs auraient pu alléguer, s'il s'était donné comme l'envoyé de Dieu sans leur dire à quel titre, sans fournir les preuves de sa mission. Mais il leur a parlé pour les éclairer sur cette vie divine qu'il connaît mieux qu'eux. Il a fait les œuvres de son Père qui sont la justice, la miséricorde, la charité, et des miracles que seul un envoyé de Dieu pouvait faire, œuvres qui dépassaient même tout ce que l'antiquité connaissait de plus éclatant. Ils n'ont rien voulu ni voir, ni entendre : ils ont haï le Fils de Dieu, et par là même son Père dont ils ont rejeté avec mépris l'œuvre de bonté. Il lui appartient de dire, comme le juste persécuté, figure du Messie souffrant, le disait déjà : « *Ils m'ont haï sans raison*[2]. »

Les fidèles Apôtres du Christ seront-ils donc abandonnés dans cette tourmente, portant le poids de la haine savamment accumulée contre celui dont ils invoquent le nom? Ils sont des témoins, des témoins irrécusables, puisqu'ils ont été avec Jésus depuis qu'il a commencé ce ministère qui lui a attiré la haine des Juifs; mais réussiront-ils mieux que lui? — Oui, car leur Maître ne les perdra pas de vue. Il leur enverra un aide, un défenseur, ce mystérieux Paraclet, qui est l'Esprit de la vérité, qui procède du Père, lui aussi, quoique non pas comme Fils, et aussi du Fils, puisqu'il appartient à celui-ci de l'envoyer. Ce Paraclet lui aussi rendra témoignage à Jésus, un témoignage qui sera décisif. Rien n'indique ici la nature de ce témoignage[3]. On peut songer aux Prophéties anciennes dictées par l'Esprit-Saint

1. Jo., XIII, 16 et Mt., x, 24.
2. Ps. xxxv, 19; LXIX, 5 (héb.).
3. Jésus y reviendra, Jo., XVI, 8-10.

sur la personne et l'œuvre du Messie, et aussi à cette sainteté qui rayonnera de l'Église comme la meilleure preuve de son origine divine. Il est certain, d'après les premiers évangélistes, que le témoignage de l'Esprit se confondra avec celui des apôtres, car c'est lui qui parlera en eux[1].

Malgré tout, le monde ne laissera pas tomber sa haine. Bien au contraire elle s'exercera avec violence. Persuadés que les disciples blasphèment en croyant en Jésus comme en Dieu, les Juifs les jetteront hors des synagogues et s'imagineront rendre service à Dieu en les mettant à mort, méconnaissant ainsi le Père aussi bien que le Fils. Il fallait bien aborder de nouveau[2] ce triste sujet, car les disciples risquaient d'être démoralisés en voyant se dresser contre eux l'autorité religieuse des prêtres et des docteurs. Prédite par leur Maître, cette persécution n'ébranlerait pas leur fermeté. Dans les commencements, aux bords du lac, leur confiance n'était troublée par personne; elle se nourrissait des paroles et des œuvres de Jésus. Maintenant elle n'aura d'autre appui que des souvenirs; ils devaient donc être précis et convaincants.

Le rôle du Saint-Esprit. Le retour prochain. La foi des disciples (266).

Jo., xvi, 5-33.

En rappelant à ses disciples qu'il les avait choisis, qu'il les avait pris pour amis, en leur annonçant la haine du monde et les persécutions, Jésus avait repris un thème ancien, qui figurait déjà presque sous la même forme dans les autres évangiles. C'était évoquer le passé, faire pressentir l'avenir. Il revient maintenant à la situation présente. Nous avons ici comme un complément de l'entretien qui remplit le quatorzième chapitre de s. Jean. Il avait promis la venue de l'Esprit-Saint sans marquer quel serait son rôle, ce qu'il va faire maintenant; devant l'imminence

1. Mt., x, 20; Mc., xiii; 11; Lc., xii, 12.
2. Les persécutions ont été souvent annoncées : Mt., v, 11; x, 16-21; xxiii, 34; xxiv, 9; Lc., vi, 22; xii, 4; xxi, 12-19; Mc., xiii, 9-13.

de son voyage au loin, dont le terme échappait aux disciples, il l'avait caractérisé comme un retour aux demeures éternelles, vers son Père, faisant à peine allusion à sa résurrection[1]; il va revenir sur ce grand sujet de joie prochaine. Et tous ces entretiens se termineront sur l'impression de foi produite dans l'âme des Apôtres, et la perspective, hélas! de leur dispersion.

Aussi les Apôtres, sentant combien cet enseignement est actuel, prennent de nouveau part à la conversation, quoique cette fois aucun d'eux ne soit nommé.

Le premier thème est donc un supplément d'information sur la venue de l'Esprit-Saint.

Les Apôtres avaient demandé à Jésus où il allait. Ils l'ont appris, et ne le demandent plus; mais si leur esprit est apaisé, leur cœur est rempli de tristesse. Pourquoi donc le Christ s'en va-t-il avant même d'avoir régné? Jésus leur dit, non sans mystère : « Il vous est bon que je m'en aille, car si je ne m'en vais pas, le Paraclet ne viendra pas à vous, mais si je pars, je vous l'enverrai. » Le temps de sa vie humble et souffrante était passé. Entré dans sa gloire, il ne devait pas demeurer longtemps avec les siens, car ils devaient apprendre à vivre en esprit par la foi. Sa présence sensible devait être remplacée par la présence spirituelle, grâce à l'action du Paraclet, qui est l'Esprit-Saint.

Jésus disparu n'aura plus à se défendre du monde. Ce sera encore le rôle du Paraclet, qui saura le justifier aux grandes assises de l'humanité, toujours ouvertes par son esprit inquiet. Il convaincra le monde de son tort, « à propos de péché, et à propos de justice, et à propos de jugement ». Le péché, c'était celui des Juifs, qui avaient refusé de reconnaître l'envoyé de Dieu et ce serait le crime encore plus grave de l'avoir mis à mort, comme ils se disposaient à le faire. Ce péché en effet apparaîtra dans toute sa noirceur, en contraste avec les dons de l'Esprit-Saint qui se répandront sur les gentils baptisés, avec ces manifestations de grâces extraordinaires que connut l'Église primitive, avec ces aspirations héroïques réalisées dans l'Église

1. XIV, 18-20.

de tous les temps. En se débarrassant de Jésus, le monde juif, auquel s'est associé le représentant de Rome, se doutait bien qu'il condamnait un juste. Mais l'Esprit-Saint fera éclater cette justice par le témoignage des Apôtres, admis naguère à partager sa vie, qui ne cesseront de proclamer son innocence, plus que jamais évidente pour eux par son retour à son Père. Enfin l'Esprit-Saint convaincra le monde d'avoir prononcé un faux jugement en condamnant le Christ : ou plutôt ce jugement retombera sur celui qui l'a provoqué en faisant agir ses suppôts, sur Satan, condamné pour le plus horrible de ses forfaits, lui que ses adeptes reconnaissaient pour le maître du monde, et qui sera remplacé dans le culte des hommes par Jésus, consacré Roi par cette Passion où Satan escomptait sa propre victoire.

Mais le Paraclet, le défenseur du Christ, aura vis-à-vis des disciples un rôle plus intime, étant l'Esprit de vérité qui éclaire les intelligences. En ce moment, à la veille de leur défaillance morale, avant la lumière de la résurrection, ils ne sont pas en état de s'assimiler tout ce que Jésus aurait à leur dire. L'Esprit-Saint les guidera vers la vérité tout entière. Ce n'est pas qu'il soit en lui-même une source indépendante de vérité. Il n'y en a qu'une. De même que Jésus n'a rien dit que ce que lui avait mandé son Père, l'Esprit ne dira rien de lui-même, mais seulement ce qu'il aura entendu pour être redit. Ce serait une erreur d'imaginer que la vérité découle du Père parallèlement dans le Fils et dans l'Esprit-Saint. Non, car l'Esprit reçoit du Fils, puisque tout ce qu'a le Père est à lui. Il est donc impossible de concevoir que l'enseignement de l'Esprit soit contraire à celui du Fils; il ne saurait même être autre. C'est le même enseignement! Ce que l'Esprit-Saint dira, le Fils le savait et l'aurait dit, si les circonstances s'y étaient prêtées. Deux voies restent ouvertes : ou bien l'Esprit-Saint fera seulement entendre plus clairement ce que le Fils a déjà dit; ou bien il y ajoutera des notions nouvelles, en parfaite harmonie avec les anciennes. Dans ce dernier cas le privilège n'est accordé qu'aux Apôtres; l'Église l'a proclamé plus clairement : après eux il n'y a plus de révélation. Mais la marche vers une vérité mieux comprise, doit, de sa nature,

durer autant que l'humanité. En parlant à ses Apôtres, chargés de le défendre avec le secours de l'Esprit-Saint et de prêcher la vérité aux autres, Jésus embrasse avec eux ceux qui croiront par leur ministère et leurs successeurs. L'assistance de l'Esprit-Saint est donc promise à jamais à ceux qui remplaceront les Apôtres, et, sous leur direction, à ceux qui croiront en Jésus. Spécialement l'Esprit-Saint accordera le don de connaître les choses futures, don de prophétie qui n'a jamais disparu dans l'Église.

L'Esprit de Dieu était déjà révélé dans l'ancienne alliance, avec son office d'inspirateur de la vérité et des actions héroïques. Ce que Jésus fait ici connaître à ses Apôtres, c'est son rapport avec le Fils et avec le Père. Il n'en a pas parlé aux Juifs, car pour l'entendre il fallait d'abord croire au Fils. Le Fils étant Dieu, comme le Père, l'Esprit de Dieu est aussi le sien. Les Apôtres l'entendirent alors, et le comprirent mieux plus tard.

L'Esprit ayant été promis pour assister les Apôtres, et aussi pour les consoler du départ du Christ, l'Église a entendu son nom de Paraclet, littéralement Assistant ou Défenseur, dans le sens voisin de Consolateur. Il est surtout Assistant pour l'autorité ecclésiastique enseignante, et surtout Consolateur de tous comme l'hôte très suave de chaque âme[1].

Tout ce que Jésus venait de dire avait sa portée dans la perspective indéfinie entre son départ et le moment de la réunion dans l'éternité. Cependant un bonheur plus prochain était réservé aux Apôtres, sur lequel il voulut insister pour les soutenir dans l'épreuve toujours instante : « Encore un peu, et vous ne me voyez plus, et derechef encore un peu et vous me verrez. »

Cette annonce de la résurrection n'était pas nouvelle. Cependant elle ne fut pas comprise des Apôtres qui ne savaient comment concilier : « encore un peu », avec le terme du voyage vers le Père, qui apparaissait lointain. Ils disaient donc : « Qu'entend-il par encore un peu? Nous ne

1. *Consolator optime, dulcis hospes animae,* dans la prose incomparable de la Pentecôte.

savons pas ce qu'il veut dire. » Il voulait surtout soutenir leur foi. La trahison, le procès, le crucifiement, les sarcasmes satisfaits des Juifs, allaient les submerger dans la tristesse. Mais il en était de ces douleurs comme de celles de la femme qui enfante, suivies d'une grande joie. Jésus reviendra vers ses disciples, ils le verront, le cœur dilaté. Il les entretiendra du Père ouvertement.

Puis de nouveau les temps s'étendent sans limite, le jour de la joie se prolonge et devient le jour de la prière au nom de Jésus qui trouve accès auprès du Père, sans que désormais il ait à intervenir, parce que son Père aime ceux qui ont cru en son Fils. C'est bien maintenant la séparation définitive — sur cette terre — qu'il faut envisager. Toute la carrière humaine de Jésus se résume en ces mots : « Je suis sorti du Père, et je suis venu dans le monde; je quitte le monde et je vais vers le Père. »

Cette parole était si nette, — l'arrière-plan invisible lui-même paraissant illuminé par la clarté des termes, — que les disciples crurent avoir compris. Ne prenant pas garde que leur Maître avait remis à plus tard plus de lumière, constatant seulement que sa déclaration n'était mêlée d'aucune comparaison ou parabole, ils essayent de prouver qu'ils voient clair en répétant ce dont ils étaient certains : « Nous croyons que vous êtes sorti de Dieu. » Leur bonne volonté était entière, mais leur courage allait fléchir. Jésus les en avertit[1] « Vous serez dispersés chacun chez soi, et vous me laisserez seul. » Mais il n'est jamais seul, étant toujours avec le Père, et ainsi il est sûr de la victoire, il la tient déjà. Le dernier mot est d'avoir confiance en lui, quoi qu'il en coûte.

Prière du Christ pour l'unité de l'Église (267).

Jo., XVII, 1-26.

Ces entretiens terminés, Jésus commença une prière. Le moderne pèlerin qui suit la route escarpée du Cénacle à

1. Ce que nous avons déjà vu dans les synoptiques (p. 512). — Jo. semble avoir transposé pour avoir une conclusion de l'entretien.

Gethsémani le soir du jeudi saint, dans la solitude et le silence, imagine volontiers cette prière prononcée au bord du Cédron, les disciples attentifs groupés autour de leur Maître, lui debout et regardant le ciel. Mais, nous l'avons déjà dit, il est difficile de placer les discours qui précèdent dans des quartiers alors habités, le long des rues plus fréquentées que d'ordinaire dans le temps de la Pâque. La paix du Cénacle est ce qui leur convient le mieux; enfin s. Jean dit assez formellement que Jésus sortit après avoir prononcé sa prière[1]

Cette prière fut donc le suprême acte de louange après le repas pascal. Les Juifs récitaient alors le *Hallel*, c'est-à-dire les psaumes cxv à cxviii. Jésus a probablement suivi la coutume avec ses Apôtres. Mais l'incomparable dignité de cette dernière soirée était que la figure y conduisait à la réalité. Le Psaume cxviii bénissait celui qui vient au nom du Seigneur. Il était venu, sa tâche était remplie, son œuvre avait glorifié son Père. Et comme cette œuvre allait s'étendre par les Apôtres, Jésus voulut prier pour eux, pour ceux qui croiraient par eux, qui formeraient ce que nous nommons l'Église, et pour cette Église il voulait l'Unité. Il la demanda à son Père, il la recommanda à ses disciples, non seulement à l'instar de l'amour du Père et du Fils entre eux, mais en s'unissant eux-mêmes au Père et au Fils par la foi et la charité.

Donc, au début, Jésus demande la gloire. Il est venu pour donner aux hommes la vie éternelle[2], qui est la gloire. Il est juste qu'il entre comme homme dans cette gloire qu'il avait auprès de son Père comme Fils, de toute éternité.

Puis Jésus présente ses Apôtres. Le Père les connaît bien, puisqu'il les lui a donnés, les ayant choisis d'avance dans son conseil. Mais il appartient au Fils d'attester qu'ils ont écouté et reçu les paroles qu'il leur transmettait, en croyant qu'il était l'envoyé du Père. Ils sont donc bien les siens, et par là même appartiennent au Père, puisque tout est com-

1. Jo., xviii, 1.
2. Dans cette phrase : « la vie éternelle, c'est qu'ils te connaissent, toi le seul vrai Dieu, et celui que tu as envoyé Jésus-Christ », le mot composé Jésus-Christ est de l'écrivain plutôt que de celui qui parle.

mun entre le Père et le Fils. Jésus prie pour eux, parce qu'ils ont beaucoup à craindre du monde. Aucun homme n'est exclu de sa prière; mais quand il s'agit de préparer des ouvriers précisément en vue de convertir le monde, il faut d'abord qu'ils soient mis en garde contre la séduction du monde et préservés du mal qui est dans le monde. C'était l'office de Jésus au pays d'Israël. Maintenant qu'il va partir, il les confie au Père. Il ne lui demande pas de les enlever du monde, — comment pourraient-ils y remplir leur mission? — mais de les sanctifier dans la vérité, c'est-à-dire de les confirmer dans la foi volontaire à la parole de Dieu. Le modèle de cette sanctification, c'est Jésus lui-même. Étant saint, il veut cependant s'offrir à son Père, se consacrer pour eux, afin de leur servir d'exemple, afin de les faire participer au mérite infini de son oblation, « afin que, participant par leur ministère à la grâce de son sacerdoce, ils entrent aussi en même temps dans son état de victime, et que n'ayant point par eux-mêmes la sainteté qu'il fallait pour être les envoyés et les ministres de Jésus-Christ, ils la trouvassent en lui[1] ».

Que les Apôtres sachent donc qu'ils ont à se sanctifier avant de prêcher aux autres, et cela est redoutable, mais aussi que cette sainteté est celle de Jésus, désireux de la leur communiquer, et cet encouragement est très doux.

Enfin le Maître jette un regard assuré au delà du Cénacle. Il voit déjà ses Apôtres répandus partout, prêchant la foi en lui. Déjà d'autres hommes, qui s'étaient dits amis de la vérité, s'étaient vus entourés de disciples, et ces disciples leur avaient d'abord fait des adeptes : mais avec le temps chacun avait suivi son chemin : les sectes s'étaient multipliées. Jésus savait que ce péril menaçait la société qu'il allait fonder, comme toutes les sociétés humaines. Aussi il prie pour l'unité, et il la veut si entière qu'il renferme le moindre croyant dans son vœu, aussi bien que ses Apôtres. Bien plus, le cri suprême de son Cœur, c'est que tous ces fidèles partout dispersés participent à cette unité essentielle, infiniment simple, à l'unité une et unique de Dieu, embras-

1. Bossuet.

sant le Père et le Fils. Que tous ceux qui souhaitent l'unité des chrétiens sentent leurs désirs s'enflammer en lisant cette parole : Je prie « afin que tous soient un, comme toi-même, ô Père, tu es en moi et moi en toi, afin qu'eux aussi soient en nous ». Cette unité, c'est la marque divine de la religion de Jésus : « de façon que le monde croie que tu m'as envoyé ».

Et Jésus le répète avec une énergie croissante : « afin qu'ils soient un, comme nous sommes un ». Ce n'est pas par la simple imitation d'un modèle que se formera cette unité, c'est l'union au Père par Jésus qui créera une unité parfaite : « Moi en eux et toi en moi, afin qu'ils soient consommés dans l'unité[1]. »

Que pèsent à l'encontre de ce vœu de Jésus les amours-propres blessés, les orgueils récalcitrants, causes ordinaires des schismes, les préjugés héréditaires, ou même certains scrupules de faux nationalisme qui les perpétuent? Mais qui ne voit que cette union s'élève bien au-dessus d'un vague sentiment de solidarité humaine ou chrétienne, et que c'est une unité dans la foi? Seigneur Jésus, que votre prière soit exaucée!

C'est à ceux qui ont gardé l'unité que Jésus promet enfin d'être encore unis à lui dans la gloire que le Père lui a donnée par son décret éternel.

Sûr d'avoir accompli sa mission, Jésus fait maintenant appel à la justice du Père. Il la continuera d'une façon plus secrète, afin, dit-il à son Père, « que l'amour dont tu m'as aimé soit en eux, et moi en eux ».

1. Toute cette doctrine a été admirablement développée dans l'Encyclique *Mortalium animos* du Saint-Père Pie XI.



VOIE JUIVE A DEGRÉS, descendant des environs du Cénacle à la piscine de Siloé.
(*Cliché des RR. PP. Assomptionnistes, N.-D. de France, Jérusalem.*)

CHAPITRE VI

LA PASSION

I. — GETHSÉMANI (268-269).

Lc., xxii, 39-46; Mc., xiv, 26.32-42; Mt., xxvi, 30.36-46: Jo., xviii, 1.

Jésus, après avoir récité le *Hallel*[1] avec les Onze et prié son Père, sortit[2] du Cénacle et se rendit au mont des Oliviers, donc au delà du torrent de Cédron, en un lieu nommé Gethsémani, où il y avait un jardin.

On dirait que s. Jean, qui ne nomme pas Gethsémani, ni le mont des Oliviers, a tenu à indiquer que ce lieu était au bas de la montagne, et qu'il y avait là un jardin. Le *Qidron*, le torrent noir, avait été franchi par David, après la trahison d'Achitopel, au milieu des larmes du peuple[3]. Il est constamment à sec, sauf au moment d'une grande pluie; cependant il y avait sans doute alors comme aujourd'hui des ponts pour le passer. Jésus descendit donc les rampes très raides de la ville haute, probablement par la voie à degrés récemment découverte[4]. Ne songeant pas à franchir l'enceinte du Temple la nuit, la petite troupe la contourna sous le pinacle de l'angle sud-est, éclairé par la pleine lune;

1. C'est ce que Mc. et Mt. disent ici, ὑμνήσαντες. Le chant d'un hymne, c'est-à-dire d'un psaume, aurait pu avoir lieu après un repas ordinaire; mais les deux évangélistes ayant parlé de la Pâque, cet hymne ne peut être que le *Hallel*. L'action de grâces pascale est déjà dans Jubilés, xlix, 6.

2. Les quatre évangélistes emploient ἐξέρχομαι, que Lc. a entendu expressément de la sortie du Cénacle; c'est le sens naturel des trois autres.

3. II Rois, xv, 23.

4. Par les Pères Assomptionistes dans leur terrain; on voit ces dégrés sur notre carte de Jérusalem et sur la photographie, Pl. XXVII.

puis elle s'engagea dans la vallée étroite, bordée à l'orient de tombeaux, encaissée dans des ombres opaques[1].

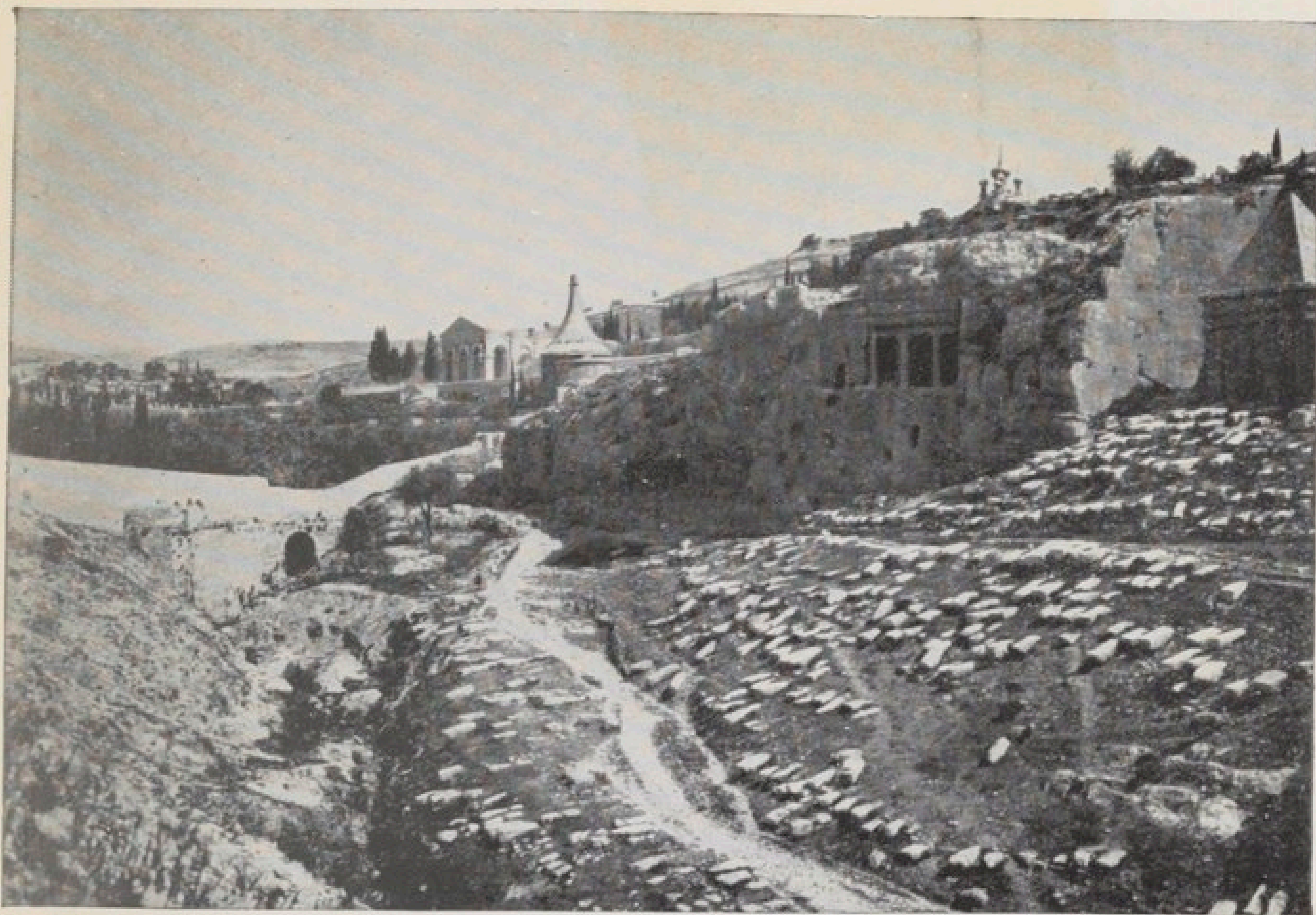
On arriva dans un enclos où Jésus s'était souvent rendu avec ses disciples. C'est là qu'on campait lorsque le temps manquait pour aller jusqu'à Béthanie. Le nom de Gethsémani, « pressoir pour l'huile », indique une installation rustique parmi des oliviers, suffisants pour donner à ce lieu l'aspect d'un jardin d'Orient. Au commencement d'avril, si le siroco souffle, les nuits sont déjà chaudes, et les Apôtres pouvaient dormir à terre, enveloppés de leurs manteaux. En cas de froidure, comme probablement cette nuit là[2], quelque grange avec des nattes faisait l'affaire. Habitués à ces campements de fortune, les Onze étaient disposés à s'installer sans façon, mais Jésus leur dit : « Asseyez-vous ici, pendant que je prierai. » Alors il prit avec lui, dans la tristesse comme au jour de la Transfiguration, Pierre, Jacques et Jean, pour s'appuyer sur leur sympathie, car il leur dit : « Mon âme est triste jusqu'à la mort; restez ici et veillez. » Et s'étant comme arraché à la douceur de leur présence, il s'avança à la distance d'un jet de pierre environ. Là, envahi par l'effroi et l'abattement, il tomba sur le sol et pria[3].

S. Luc a donné à cette angoisse le nom grec d'*agonia*, qui ne signifiait pas comme pour nous les affres de la mort, mais l'anxiété causée par l'appréhension vague d'un mal qui menace. Elle fut telle que la sueur du Sauveur était comme des globules de sang qui tombaient jusqu'à terre.

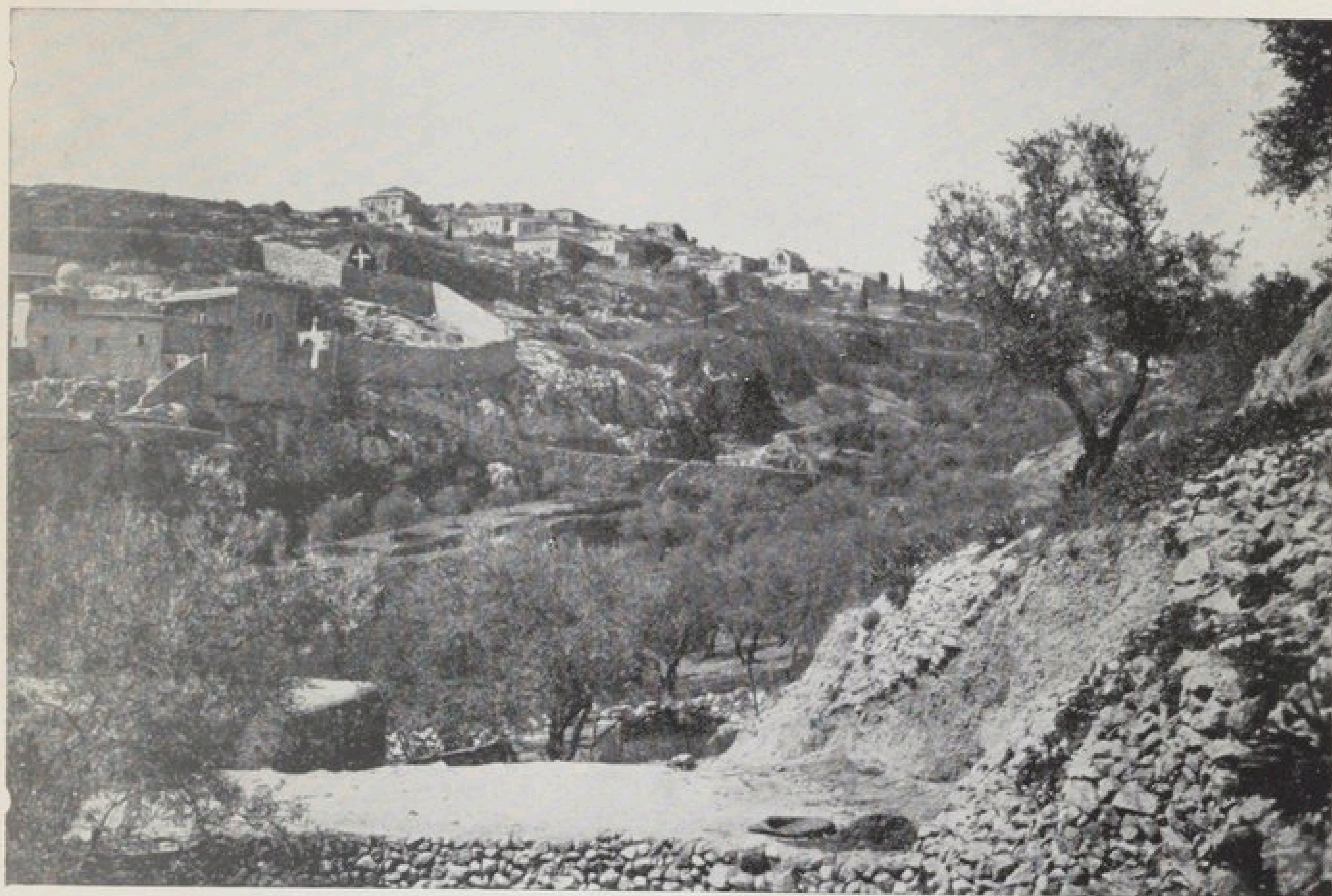
Jésus, affalé sur le sol, priait pour que, si c'était possible, cette heure qui approchait passât loin de lui, comme un cataclysme épargne un coin de terre, et il disait : « Abba! Père! tout est possible : éloigne ce calice de moi! Mais, pas ce que je veux, seulement ce que tu veux. »

Cet abattement, cette sueur de sang, cet effroi devant les

1. Planche XXVIII, 1.
2. Mc., XIV, 54.
3. Au lieu de cette prière on bâtit à la fin du IVe siècle une église commémorative, retrouvée par les RR. PP. Franciscains; voir *Jérusalem*.... II, p. 1007 ss. La basilique a été reconstruite par les fils de Saint François, et la prière liturgique y est offerte à Dieu jour et nuit, en union avec le Cœur agonisant de Jésus.



1. Le chemin de la Captivité, dans la vallée du Cédron. Pierres parsemées au premier plan : cimetière juif moderne. Le long de la vallée, tombeaux juifs anciens. Au fond, nouvelle basilique et jardin de Gethsemani.



2. Haceldama (†) et, au-dessous, le champ du potier. Vallée de la Géhenne. L'enclos, à gauche, est celui du couvent grec de S.-Onuphre.

tortures de l'âme et du corps, cette prière pour détourner le calice qu'il avait tant désiré de boire, cette pauvre humanité si semblable à la nôtre, n'ont pas scandalisé les adorateurs de Jésus. Ils n'y voient qu'un appel véhément à leur amour. Le Fils de Dieu ne s'est nulle part abaissé davantage, et ce fut pour nous.

Ceux qui ne croient pas, s'ils ont du cœur, ne sauraient être insensibles à l'expression si vive d'une douleur humaine. Il en est cependant qui s'étonnent que Jésus, naguère assuré de son triomphe sur la mort, se soit montré, très peu de temps après, accablé par ses pressentiments. Ils oublient un trait de notre nature, des plus nobles représentants de cette nature, qui les rend plus accessibles, on dirait plus vibrants, à des impressions opposées. Quand un général lance ses troupes à la victoire, il les enflamme de son enthousiasme; quand il a le pressentiment d'y périr, son âme est troublée. Ainsi Wolfe à la veille de la bataille de Québec contre Montcalm.

Nous ne rougissons pas de rappeler ici des souvenirs qui ne sont pas profanes pour être humains, car c'est l'humanité de Jésus qui nous est révélée ici, tout à fait semblable à la nôtre, sauf le péché, même avec une volonté toute humaine qui a horreur des souffrances, et de quelles souffrances! D'autant que pas un instant cette volonté n'a été en suspens. Ce que Jésus veut uniquement, c'est la volonté de son Père : « Pas ce que je veux, seulement ce que tu veux! »

Descendu par sa nature humaine « un peu au-dessous des anges[1] », Jésus est assisté par un ange venu du ciel. Mais il a surtout besoin du réconfort des siens. Il revient vers ses trois disciples, et les trouve endormis. Même Pierre, qui avait si énergiquement protesté de son amitié! Il lui dit : « Simon, tu dors? Tu n'as pas pu veiller une heure? Veillez et priez, afin de ne pas entrer en tentation; l'esprit est prompt », — Pierre le savait, — « mais la chair est faible », — il allait le prouver encore.

Et pour joindre comme toujours l'exemple au conseil,

1. Ps. VIII, 6, Traduction des Septante.

surtout parce que son âme accablée ne se sentait apaisée qu'auprès de son Père, il s'éloigne de nouveau pour prier. Il revient, et c'est la même désolante apathie : ils dormaient toujours, de ce premier sommeil profond et irrésistible, dont ils ont honte, et ne savent comment s'excuser. Jésus prie une troisième fois, revient encore; mais alors il n'a plus recours à la sympathie de ses amis. Il affronte le péril qui vient à grands pas par l'ordre de son Père. Il dit donc aux dormeurs engourdis : Dormez désormais et reposez-vous; le temps de la prière est passé. L'heure est arrivée, le Fils de l'homme va être livré aux mains des pécheurs. Puis, les voyant sans doute plus sensibles à cette ironie amicale qu'à ses reproches : Allons, levez-vous, voici que celui qui me livre est tout près. Le moment était venu de se grouper; peut-être les huit autres Apôtres accoururent-ils alors au bruit, ou plutôt Jésus, avec Pierre, Jacques et Jean, vint les rejoindre sous l'abri où ils s'étaient, on peut bien le croire, endormis.

II. — JÉSUS JUGÉ PAR LES JUIFS.

L'arrestation (270).

Lc., xxii, 47-53; Mc., xiv, 43-52; Mt., xxvi, 47-56; Jo., xviii, 2-11.

Judas approchait, connaissant les aîtres, car lui aussi était venu en ce lieu avec les autres disciples. Il savait bien que Jésus ne s'éloignerait pas cette nuit-là jusqu'à Béthanie, car on devait la passer à Jérusalem, et le mont des Oliviers, c'était encore Jérusalem.

Le disciple égaré n'était qu'un indicateur de police. L'arrestation avait été préparée par les chefs du sacerdoce. Ils avaient fourni leurs hommes, armés de glaives et de bâtons. Mais pour plus de sûreté, ils avaient demandé au tribun romain chargé de la garde du Temple une escouade de la cohorte qui gardait Jérusalem. Le tribun, soit qu'il ait consulté Pilate ou qu'il ait pris la chose sur lui, vint en personne, et ses soldats avaient, selon l'ordonnance, leurs armes et des flambeaux. Ce n'était là qu'un service d'ordre,

prêt à intervenir si les Galiléens faisaient résistance, mais qui ne prit pas part à l'arrestation, même d'après le quatrième évangile. Celui-ci, qui est le seul à mentionner sa présence, le met naturellement à la place d'honneur. Les prêtres et les commandants juifs du Temple se tenaient à l'arrière-garde.

Judas avait donné aux chefs du détachement cette consigne : « Celui que je baiserai, c'est lui. Saisissez-le, et, en l'emmenant, tenez-le bien. » Il s'approcha de Jésus encore mêlé parmi ses disciples dans la pénombre, le nomma poliment Rabbi, et le baisa. Jésus lui dit une dernière fois : « Ami... », puis comme écœuré il ajouta : « Avec ce que tu viens faire[1] ! »

Le Fils de Dieu ne voulut pas que cette ignoble trahison voilât la dignité de son attitude et sa résolution. Il s'avança donc et dit : « Qui cherchez-vous? » Ils lui répondirent : « Jésus de Nazareth. » Il dit simplement : « C'est moi. » Ceux qui lui avaient parlé reculèrent et tombèrent par terre. S. Jean, qui seul nous a conservé cet épisode, y a vu l'indice du pouvoir surnaturel de Jésus, manifesté dans son accent, dans son regard, dans l'autorité qui se dégageait de sa personne. Il serait sans doute exagéré de s'imaginer tous les assistants s'effondrant comme des soldats de plomb. Ceux qui s'étaient mis en avant pour prendre la parole reculèrent atterrés par cette majesté[2], et trébuchèrent sur les autres. Mais ils se relevèrent bien vite. Et Jésus leur demanda de nouveau qui ils cherchaient, afin de dégager ses disciples, en chef qui prend ses responsabilités et ne veut compromettre personne : « Si c'est moi que vous cherchez, laissez ceux-ci s'en aller[3]. »

Aussitôt les agresseurs mirent la main sur Jésus. Ce qui prouve bien que ce ne furent pas les soldats romains, mais la police juive du Temple, c'est que le premier qui s'avança, désireux de montrer son zèle, et sans courir un grand danger, puisque Jésus avait mis ses partisans hors de

1. Mt., XXVI, 50.
2. Voir Jo., VII, 44 ss.
3. Jo. applique à cette circonstance de danger temporel ce que Jésus avait dit de la vie morale et religieuse de ses Apôtres, XVII, 12.

cause, fut un serviteur du grand prêtre, nommé Malchos[1]. Il avait compté sans le courage ardent de Pierre qui dégaîna, et de son glaive détacha l'oreille droite de l'imprudent. Les quatre évangélistes sont d'accord sur la qualification de serviteur du grand prêtre et sur le fait d'un des disciples. Le quatrième seul nomme Malchos et Simon-Pierre, dont les noms avaient été probablement tus par prudence, du moins celui de Pierre. Mais la désignation positive de s. Jean s'adapte bien au généreux ami de Jésus, qui s'était dit si sincèrement prêt à mourir avec lui. Alors Jésus intervint, et selon s. Jean dit à Pierre : « Remets ton glaive au fourreau : ne dois-je pas boire le calice que m'a donné mon Père[2]? » Et cette parole est comme un écho de l'agonie de Jésus, commencée et terminée par l'acceptation du calice, scène passée sous silence par s. Jean, comme tant d'autres suffisamment connues par les premiers évangiles; il la rappelle d'un mot. Devant son Père Jésus était prosterné. Devant la horde envoyée contre lui par les Sanhédrites, il se tient debout. Cela aussi n'est-il pas un trait humain, noblement humain? On peut songer au B. Thomas More, qui s'efforça consciencieusement d'échapper à la mort, mais y marcha avec une fermeté héroïque.

Dans s. Matthieu, Jésus ajoute : « Tous ceux qui prennent le glaive périront par le glaive. » Certes la cause était juste, mais l'insuccès de la défense certain. Le coup de force était perpétré par l'autorité qui a le droit de glaive, et qui n'eût pas hésité à s'en servir. Pierre n'est pas blâmé, mais son exemple pourrait être contagieux. Jésus ne veut pas d'une bataille engagée à cause de lui. Il ne serait pas le Messie qu'il doit être. Et il ajoute avec la certitude de son pouvoir surnaturel : « Ou penses-tu que je ne puis recourir à mon Père, qui m'enverrait aussitôt plus de douze légions d'anges? » Mais il s'est en quelque sorte interdit ce recours en acceptant de boire le calice. S'il ne s'était résolu à souffrir, comment donc seraient accomplies les Écritures, celles qui parlent des souffrances du juste, et celle surtout

1. Nom sémitique avec une terminaison grecque.
2. Jo., XVIII, 11.

qui expose aux yeux de tous les peuples le Serviteur de Iahvé, expiant par sa mort les péchés de tous les siens[1]?

Puis s'adressant à tous ses disciples, Jésus leur dit : « Laissez aller les choses jusque-là ! » Et il guérit la blessure faite par le glaive. S. Luc est seul à le dire. Mais sans cet acte de bonté, le coup de tête de Pierre n'eût-il pas été reproché à Jésus dans le jugement? Malchos n'était qu'un exécuteur de basses œuvres. Jésus apercevait dans l'ombre les meneurs : prêtres, capitaines de la garde du Temple et anciens de la nation, venus pour s'emparer de leur victime, et qui, le coup fait sans trop d'encombre, se montraient maintenant : « Êtes-vous venus avec des épées et des bâtons, comme contre un brigand? Alors que chaque jour j'étais avec vous dans le Temple, vous n'avez pas porté la main sur moi; mais c'est ici votre heure, où la bride est laissée à la puissance des ténèbres[2]. »

Alors ce fut la débâcle. La présence de si hauts personnages acheva d'énerver le courage des disciples. Ils abandonnèrent leur Maître et s'enfuirent tous.

Quelqu'un pourtant essaya de le suivre. C'était un jeune homme, endormi près de là dans un tissu léger, et qui, attiré au bruit, était venu dans ce simple appareil. Il était attaché à Jésus, puisqu'il essayait de le suivre, et dans ce costume, malgré le froid. Aussi les bandits le saisirent. Mais lui, abandonnant son tissu de lin entre leurs mains, s'enfuit tout nu.

S. Marc seul relate ce trait étrange. Qui était ce jeune homme? Aucun des Apôtres assurément. Plutôt quelqu'un qui s'était affectionné à Jésus quand il venait en ce lieu avec les siens, vraisemblablement Marc lui-même. L'évangéliste aura donné pour signature à son œuvre cet incident qui était demeuré gravé dans son cœur. Cette nuit-là il avait abandonné Jésus, mais il avait mieux compris combien il méritait d'être aimé.

1. Is., LIII.
2. Ces derniers mots sont dans Lc., et tout à fait dans le ton de Jo.

Jésus est conduit chez Anne (271).

Jo., XVIII, 12-13. 24[1].

Jésus empoigné et les menottes aux mains, le tribun qui gardait le commandement de la force armée le conduisit chez Anne[2], le beau-père de Caïphe qui était grand prêtre cette année-là. Après quoi, leur rôle terminé, il est probable que les soldats regagnèrent leur caserne. Mais pourquoi conduire Jésus chez Anne, si Caïphe était grand prêtre cette année-là? Anne aussi avait été grand prêtre. Déposé par Valerius Gratus[3], il vit durant sa longue existence cinq de ses fils élevés à la même dignité. Il eut toujours beaucoup de crédit parmi les Juifs. Caïphe, son gendre, voulut sans doute lui témoigner sa déférence. Sans calomnier ce politique peu scrupuleux, on peut estimer qu'il n'était pas fâché d'avoir ce suffrage dans une affaire mal engagée, qui devait aboutir à livrer aux Romains un compatriote innocent. D'après l'ordre des faits tels que nous les comprenons, Anne, une fois sa curiosité satisfaite, refusa de prendre aucune responsabilité. Il avait appris la prudence, et s'il passa, d'après l'historien Josèphe, pour le type des gens heureux[4], c'est sans doute aussi qu'il se mêla le moins possible aux affaires. Sans même faire enlever les liens dont Jésus était garrotté, il l'envoya à Caïphe.

1. On peut voir dans notre commentaire de Jo. les raisons de placer chez Caïphe ce que Jo. raconterait d'Anne, si l'on ne transposait le v. 24 après le v. 13 avec le manuscrit syriaque sinaïtique et s. Cyrille d'Alexandrie.

2. On ignore où se trouvait la maison d'Anne dont la tradition chorographique ne s'est occupée que depuis le XIIIe siècle (*Jérusalem*... t. II, p. 492). C'est pour concilier les reniements de s. Pierre selon les synoptiques et selon Jo. que l'on a supposé qu'Anne et Caïphe habitaient des appartements distincts dans la même maison. Notre système n'a pas besoin de cette échappatoire.

3. En l'an 15 ap. J.-C.

4. *Ant.*, XX, IX, 1, « parce qu'il eut cinq fils grands prêtres, ce qui suppose une grande habileté ».

Jésus chez Caïphe. Triple reniement de s. Pierre (272).

Lc., xxii, 54-62; Mc., xiv, 53-54.66-72; Mt., xxvi, 57-58.69-75; Jo., xviii, 14-27[1].

C'était Caïphe, comme s. Jean le rappelle, qui avait conseillé aux Juifs de faire mourir un seul homme pour sauver tout un peuple. Presque en même temps que Jésus, arrivèrent chez lui des prêtres influents, des docteurs, des anciens, qu'on était allé quérir pour procéder à un premier interrogatoire. La coutume codifiée oralement par les docteurs ne permettait pas de tenir pendant la nuit des assises aboutissant à une condamnation à mort. Aussi la réunion n'avait rien d'officiel. C'était comme une commission de membres de bonne volonté du Sanhédrin pour mettre l'affaire en état

Le grand prêtre, dans son for intérieur, ne voyait là qu'un incident de ses rapports avec les Romains, si difficiles avec un homme comme Pilate. Cependant, devant un tribunal national, en présence de l'accusé, il ne pouvait se contenter d'exposer les avantages politiques d'une exécution. Il fallait trouver des motifs qui toucheraient la partie la plus influente de l'assemblée, les Pharisiens, c'est-à-dire des accusations d'ordre doctrinal. Il interrogea donc Jésus sur ce qu'il avait enseigné à ses disciples. Les rêveries d'un isolé n'auraient eu aucune portée. Mais on savait que Jésus avait endoctriné des Galiléens qui le suivaient partout. Le groupe était suspect de nouveautés. Quelle était sa doctrine? Il ne manque pas d'illuminés qui saisissent avec empressement l'occasion de faire connaître leurs révélations et leurs vues devant un auditoire auguste. Si Jésus en était là, un aveu recueilli aussitôt par les scribes aurait bien avancé les choses.

Jésus si empressé de prêcher le règne de Dieu aux

1. Nous suivons l'ordre de Lc., qui met au matin la séance décisive du Sanhédrin, telle que la racontent aussi Mc. et Mt. pour la nuit. La première séance chez Caïphe est d'après Jo. Le reniement de Pierre, d'après les quatre avec des nuances qui seront indiquées en note.

hommes de bonne volonté n'avait rien à dire à ceux-là. Il n'était pas dans la situation d'un prédicateur; il était accusé. C'était à l'accusateur de s'informer. Pour lui, et ce point était d'une extrême importance, il n'était point un conspirateur, il n'avait pas de doctrine secrète : « J'ai parlé ouvertement au monde; toujours j'ai enseigné en synagogue et dans le Temple, où tous les Juifs se réunissent. Et je n'ai rien dit en secret. Pourquoi m'interroges-tu? Interroge ceux qui ont entendu ce que je leur ai dit. »

Le grand prêtre sentit aussitôt que la partie ne serait pas aussi aisée à gagner qu'il l'avait pensé : Jésus était sur ses gardes. Son déplaisir s'exprima sans doute par un geste indigné, car un des satellites grossit ce geste en brutal. Posté à côté de l'accusé pour le garder, il lui donna un soufflet en disant : « C'est ainsi que tu réponds au grand prêtre? » Maître de lui, Jésus rappelle ses juges, en la personne du malotru, au respect du droit : « Si j'ai mal parlé, montre ce qu'il y a de mal, mais si j'ai bien parlé, pourquoi me frappes-tu? »

C'était encore une défensive de sang-froid, attendant des griefs. Décidément Jésus se refusait à avouer. Il fallait donc convoquer des témoins dont l'audition devait être officielle, et devant un tribunal régulier. Le grand prêtre prit le parti de ne pas insister et renvoya au matin pour un procès dans les formes.

Le palais de Caïphe[1] ne renfermait pas cette nuit-là que des ennemis de Jésus ou des indifférents. Deux amis s'y étaient glissés.

Après son coup d'épée, Pierre, obligé à l'inaction par Jésus, ne l'avait pas abandonné. Il le suivait à quelque distance, pour ne pas se faire arrêter comme le jeune inconnu avait failli l'être. Les quatre évangélistes sont d'accord sur ce point. Le quatrième ajoute qu'il était en compagnie d'un autre disciple. La manière discrète dont s. Jean parle de soi et des siens a laissé supposer que ce disciple était lui-même, conjecture fondée aussi sur son amitié pour Pierre, sans parler de cette affection pour Jésus qui le conduisit

1. Sur son emplacement, voir *Jérusalem*... t. II, p. 482 ss.

au pied de la Croix. Or ce disciple était connu du grand prêtre. On s'étonne que ce soit Jean, pêcheur des bords du lac de Galilée Mais sait-on d'où était sa mère, très probablement Salomé, et si elle n'avait pas des parents à Jérusalem? Il n'y avait aucune inconvenance pour un ami de Jésus d'aborder Caïphe au moment où il jouait un rôle aussi odieux, si c'était pour essayer de se rendre utile à son maître. Les rapports étaient sans doute très peu étroits, et il ne fallait pas une accointance familière pour être autorisé à entrer dans un palais, ouvert d'ordinaire à tout le monde. Cette nuit-là on prenait quelques précautions contre les gens suspects. Entré le premier sans difficulté, le disciple prit langue avec la portière qui consentit à laisser entrer Pierre.

Ce ne fut pas cependant sans l'interpeller, — pouvait-il en être autrement ? — « Serais-tu, toi aussi, des disciples de cet homme? » Ce qui, puisqu'elle le laissait passer, signifiait clairement : « Au moins tu n'es pas de cette bande? » Pierre répondit : « Je n'en suis pas. » Les critiques qui ont cru découvrir dans l'évangile de s. Jean le parti pris de diminuer Pierre, reconnaîtront qu'en cet endroit du moins il a plutôt excusé sa faute. Ce « subterfuge » serait aisément taxé de petit mensonge officieux pour obtenir l'accès de la cour.

Les trois synoptiques sont d'accord avec s. Jean sur ce point que le premier « reniement » eut lieu à l'occasion d'une servante. Tous sont aussi d'accord sur ce fait que Pierre, entré dans la cour, s'approcha des gens de service qui avaient fait du feu pour se chauffer. La nuit sans doute était fraîche, et sur les collines de Judée, en toute saison, on aime à veiller autour du feu. D'après les synoptiques, ce fut là que la servante dévisagea Pierre, comme l'explique s. Luc, à la clarté de la flambée. Elle l'apostropha avec plus d'assurance : « Toi aussi, tu étais avec le nazaréen, Jésus [1]. » Pierre, comme Galiléen, avait le droit de faire la sourde oreille : « Je ne sais pas, je ne comprends pas ce que tu dis. » Un étranger se débarrasse aisément des gêneurs en feignant de ne pas comprendre. Mais une telle défaite ne peut

1. Mc., XIV, 67.

durer et Pierre jugea à propos de s'esquiver en se rapprochant du vestibule d'entrée. S. Marc note qu'un coq chanta alors : la prédiction du Sauveur, d'après cet évangéliste, était : « avant que le coq ait chanté deux fois, tu me renieras trois fois. » Le chant du coq était donc un avertissement, mais Pierre troublé, n'y prit pas garde.

Alors la même servante, d'après s. Marc, une autre, d'après s. Matthieu, quelqu'un d'après s. Luc, plusieurs d'après s. Jean, le dénonça ou le dénoncèrent de nouveau. Il faudrait ne pas même soupçonner la loi inéluctable de l'histoire pour se scandaliser de ces différentes manières de raconter le même fait.

Les quatre évangélistes sont cependant d'accord sur la réponse très nette : « Je ne suis pas de ses disciples. » Lui qui était leur chef !

Une heure environ s'écoula[1]. Pierre avait eu l'imprudence de causer, peut-être pour faire bonne contenance, car son silence eût paru suspect. On s'était aperçu qu'il était Galiléen à son accent, à sa façon d'articuler certaines consonnes, peut-être aussi à l'emploi de certains mots. A un moment ce fut une explosion générale[2], dont quelqu'un se fit l'organe[3] : « Vraiment tu es de ceux-là, car tu es Galiléen ; ta façon de parler te fait connaître ! » Et le danger devint plus pressant lorsque l'un des serviteurs du grand prêtre, parent de celui dont Pierre avait coupé l'oreille, formula un grief précis : « Ne t'ai-je pas vu avec lui dans le jardin[4] ? » Cette fois Pierre se crut perdu. « Il se mit à faire des imprécations et à jurer : Je ne connais pas l'homme dont vous me parlez[5] ! »

En ce moment on entendit pour la seconde fois le chant du coq[6]. Pierre se souvint de la parole du Seigneur. Un regard de Jésus l'ébranla jusqu'au fond de l'âme. Épuisé

1. Lc., XXII, 59.
2. Mc., Mt., Jo.
3. Luc.
4. Jo., XVIII, 26.
5. Mc., XIV, 71.
6. L'auteur de ces lignes a bien des fois épié le premier chant du coq au début d'avril. L'heure en est très variable. Il semble que deux heures et demie du matin soit le premier moment.

par cette lutte contre un péril menaçant, plus encore, contre son cœur, rencontrant les yeux attristés de celui qu'il aimait, en qui il n'avait pas cessé de croire, il sortit éclatant en sanglots et pleura amèrement[1].

Ce douloureux événement se produisit pendant l'interrogatoire de Jésus. Comme il avait lieu dans une salle fermée, Pierre n'avait pu y assister. C'est probablement lorsque Jésus sortit de cette salle qu'il regarda Pierre[2].

Scènes d'outrages (273)

Lc., XXII, 63-65; Mc., XIV, 65; Mt., XXVI, 67-68.

Les membres du Sanhédrin s'éloignèrent alors, et quelques-uns d'entre eux se dégradèrent jusqu'à accabler d'outrages l'innocente victime. Ce fut bien pis lorsqu'on l'eut abandonné entre les mains des valets. Furieux de la mauvaise nuit qu'il leur fallait passer, ou simplement par bassesse d'âme et par cruauté, cette domesticité entra à sa façon dans les sentiments de ses maîtres : un prophète qui n'avait pas su prévoir son infortune! un Christ qui n'avait personne pour le défendre! Ils lui crachaient lâchement au visage, puis, lui ayant couvert la tête d'un voile, ils

1. La tradition de Jérusalem vénérait le lieu de son repentir sur le flanc oriental de la ville haute. Une église du v° ou du vi° siècle portait le nom de S.-Pierre *in Gallicantu*. Les Pères Assomptionistes la relèvent en ce moment.

2. On voit que si l'on admet que l'interrogatoire eut lieu chez Caïphe, ou chez Anne mais dans la même maison, les prétendues contradictions des évangélistes sur les circonstances des reniements de Pierre se réduisent à très peu de choses. Il serait à la fois très malavisé et très peu critique d'en augmenter le nombre afin de justifier chaque circonstance. Le chiffre de trois est affirmé par les quatre évangélistes et dans la prédiction et dans la réalité. Quant aux dénégations de Pierre, elle sont une simple négation schématique dans Jo. Dans Lc. elles sont presque de moins en moins nettes. Dans Mt. la seconde est avec serment, la troisième avec imprécations. La suite de Mc. paraît la plus naturelle, et nous avons conservé sa précision des deux chants du coq.

D'après M. Fillion (*Vie*... III, p. 428), s. Pierre a renié Jésus peut-être sept ou huit fois, l'essentiel est que ce soit en trois circonstances. Mais la prédiction de Jésus porte sur trois reniements, et son autorité fondée sur les quatre évangiles n'est pas inférieure à celle de chaque récit. Si donc M. Fillion n'exige pas un accomplissement plus strict de la parole du Christ, c'est que : « la prophétie admet un sens plus large ». C'est ne pas comprendre que l'histoire est une approximation du passé comme la prophétie de l'avenir

le souffletaient en disant : « Prophétise! Dis-nous, Christ, qui t'a frappé. »

Cette scène odieuse cessant de les amuser, envahis par le sommeil, ils mirent sans doute Jésus dans quelque coin obscur, sous les verrous, en attendant que le jour parût.

Le Sanhédrin condamne Jésus (274).

Lc., XXII, 66-71; Mc., XV, 1a; XIV, 55-64; Mt., XXVII, 1; XXVI, 59-66[1].

De très bonne heure tout le Sanhédrin était réuni : le grand prêtre, à la tête du sacerdoce, présidait l'assemblée[2]; les anciens représentaient l'aristocratie et les grands propriétaires; le parti des Pharisiens était là, avec ses docteurs, sous leur titre traditionnel de Scribes, indispensables dans toutes les questions politiques, civiles ou criminelles, puisque tout devait se passer selon la Loi dont ils possédaient seuls le secret. Les trois classes avaient répondu à la convocation du grand prêtre, dont l'objet leur avait été signifié. Tous savaient qu'ils n'avaient pas le droit de porter une sentence de mort exécutable. Le gouverneur romain avait seul droit de vie et de mort. A dire le vrai, on était dans une situation de transition, assez difficile à apprécier. Les Romains avaient pour maxime de laisser aux provinciaux, spécialement aux Juifs longtemps traités en alliés, une certaine autonomie dans leurs affaires d'intérieur, surtout religieuses. Si un Israélite avait été condamné à mort par sa nation pour crime d'impiété notoire, Pilate eût sans doute apposé son visa sans difficulté. Mais le Sanhédrin ne se souciait pas de prendre toute la responsabilité, surtout dans une affaire

1. La séance du matin, passée sous silence par Jo., comme tant d'autres faits suffisamment connus par les synoptiques, est affirmée par ceux-ci : Mc. et Mt., semblent avoir transporté à la séance de nuit ce qui s'est passé alors, et n'ont par conséquent plus rien à dire. L'ordre de Lc. qui place l'interrogatoire et la condamnation (les mêmes que dans Mc. et Mt.) au matin est beaucoup plus vraisemblable. Car on ne peut vraiment pas admettre deux séances presque exactement semblables.

2. Les rabbins ont imaginé plus tard que le président du Sanhédrin était l'un des leurs, et cette prétention fausse a jeté quelque confusion dans la question. La critique moderne n'a pas hésité à donner la préférence au Nouveau Testament sur les allégations du Talmud.

messianique, et précisément parce qu'elle était messianique, ce qui signifiait politique pour les Romains. Puisqu'elle avait été montée par Caïphe pour faire parade de loyalisme, c'est à Pilate qu'il convenait de se prononcer. D'autre part aucun Juif ne devait être livré au gouverneur sans que le tribunal de la nation l'eût reconnu coupable. L'affaire avait ainsi deux faces. Pour les Juifs c'était un procès religieux, mais ils eurent soin de le transformer en cause politique, afin d'entraîner l'approbation consciente du procurateur romain.

Il fallait donc avant tout découvrir dans la cause un grief religieux entraînant la mort. Jésus ayant renvoyé le grand prêtre au témoignage de ceux qui l'avaient entendu, on avait cherché des témoins. Comme il avait toujours pratiqué la Loi, enseigné jusqu'au dernier jour à suivre l'interprétation littérale qu'en donnaient les docteurs, il n'était pas aisé de recruter des témoins à charge. Il en vint cependant, que les évangélistes nomment de faux témoins, parce qu'ils transformaient une parole innocente en une proposition injurieuse pour le Temple et téméraire jusqu'à la folie.

Jésus avait dit cette parole, mystérieuse il est vrai, mais qu'il eût fallu éclaircir au lieu de l'envenimer : « Détruisez ce temple, et je le relèverai en trois jours[1] » C'était une allusion voilée à sa propre résurrection, le miracle dont il était certain et qui lui donnait d'avance le droit d'agir en Maître dans le Temple.

On lui faisait dire : « Je détruirai ce Temple fait de main d'homme, et en trois jours j'en bâtirai un autre qui ne sera pas fait de main d'homme. » Détruire le Temple du Seigneur, quelle audace impie! Promettre d'en bâtir un autre à l'aide de la puissance divine, quelle illusion blasphématoire, comme si Dieu était au service d'un halluciné! De toute façon, l'accusation était dangereuse, avec une allure subversive, en un temps où tant de charlatans avaient déjà abusé de la crédulité publique en promettant des prodiges.

1. Jo., II, 19.

Cependant, comme les prétendus témoins ne répétaient pas une parole authentique, ils n'étaient pas d'accord, et cela gênait le formalisme des docteurs, habitués à scruter les mots plutôt que les choses. Le procès risquait de traîner en longueur, et il fallait que tout fût fini le soir même. Le grand prêtre aurait voulu que Jésus protestât, s'expliquât, se compromît. Il le met en demeure de répondre aux témoins, de leur donner un démenti. Jésus se taisait. Alors Caïphe va au plus court. Jésus n'avait pas voulu durant la nuit exposer sa doctrine devant une assemblée de hasard. Peut-être répondrait-il à une question précise, posée devant des juges et d'où dépendait son sort. Il interrogea donc avec quelque solennité . « Si tu es le Christ, dis-le nous. » Jésus : « Si je vous le dis, vous ne croirez pas; et si j'interrogeais, vous ne répondriez pas. » Pour que la question fût nettement résolue, il eût dû en effet interroger sur le sens des termes. Qu'entendaient-ils par ce mot de Messie ou de Christ? Était-on coupable de se croire le Christ, si l'on n'agitait pas le peuple? Où commençait le délit? Mais Jésus, interrogé par le grand prêtre, ne se réfugie pas dans la procédure. Il confesse qu'il est le Christ, et ajoute qu'il sera reconnu comme le Christ qu'il est, lui Fils de l'homme, bientôt assis à la droite de la puissance de Dieu, et venant avec les nuées du ciel. Ils avaient lu les psaumes[1], ils avaient lu Daniel[2]. Déjà il avait rappelé aux Pharisiens[3] que le Messie serait plus qu'un fils de David, puisque le Seigneur devait l'inviter à s'asseoir à sa droite, et, cependant, étant homme, il avait aimé à prendre le nom de Fils de l'homme. Il faisait maintenant allusion à cette vision de Daniel où une figure céleste, semblable à un homme, venait avec les nuées. Être céleste, être humain, destiné à être glorifié à la droite de Dieu, voilà le Messie qu'il était.

Hardiesse inconcevable aux yeux des juges, de la part d'un homme trompé par la trahison d'un des siens, incapable de répondre à l'ironie outrageante de la valetaille,

1. Ps. cx, 1 (héb.).
2. Dan., vii, 9.
3. Plus haut, p. 461 s.

à leur merci. Le fait d'un pauvre illuminé. Mais enfin l'hallucination n'est-elle pas une excuse? Il n'y avait rien là qui fût digne de mort. Chacun avait le droit de prétendre qu'il était le Messie, au risque de passer pour fou.

Cependant ce prétendu Messie avait déjà donné beaucoup à faire aux docteurs. Il se voyait déjà à la droite de Dieu. En quelle qualité? Plus d'une fois il s'était dit Fils de Dieu, dans un sens qui dépassait de beaucoup le protocole messianique, avec des insinuations, même des affirmations qui avaient paru blasphématoires. Ce fut alors comme un cri général[1] : « Tu es donc le Fils de Dieu? » Lui leur dit : « Je le suis », probablement sous cette forme : « Vous dites que je le suis[2] », comme pour prendre acte de leur aveu involontaire.

Aux yeux du Sanhédrin, c'était un blasphème. Pour en laisser à Jésus toute la responsabilité et pour exprimer son horreur et sa réprobation selon les formes rituelles, le grand prêtre déchira ses vêtements : « Qu'avons-nous encore besoin de témoins? » s'écria-t-il, plus satisfait que ne le marquait son geste de deuil. « Vous avez entendu le blasphème? Que vous en semble? » Il ne restait plus qu'à recueillir les voix. La sentence était prononcée d'avance dans la Loi[3]. Jésus fut condamné à mort.

Désespoir de Judas (275).

Mt., XXVII, 3-10.

La condamnation de son Maître secoua dans ses profondeurs l'âme de Judas. Il est des consciences obscures qui ne comprennent pas la gravité d'un crime avant de l'avoir accompli. Judas ne pouvait ignorer l'intention des chefs de faire périr Jésus. Il accepta d'avance cette conséquence de son acte. Il recula d'horreur quand il comprit que la mort de Celui qui l'avait aimé était inévitable et presque chose faite. L'argent de la trahison était trop

1. Lc., XXII, 70, qui a rétabli la distinction des deux questions.
2. La grand prêtre, organe de tous, dut prononcer « Fils du Béni », d'après Mc.
3. Deut., XIII, 2-6.

lourd. Il rapporta les trente pièces d'argent à ceux des prêtres et des anciens qui avaient fait marché avec lui. Il était proche du repentir en reconnaissant son crime : « J'ai péché, en livrant le sang innocent. » Les Sanhédrites, leur rancune satisfaite, n'avaient plus rien à démêler avec le traître. Ils répondirent sèchement : « Que nous importe? C'est ton affaire. » Cet argent-là avait été trop bien placé pour le reprendre, et Judas ayant tenu le contrat, ces consciences scrupuleuses ne voulaient pas le priver de son bénéfice. Acculé à cette honte, Judas jeta les trente pièces d'argent dans le Temple, comme si un reste d'honneur se soulevait en lui contre cette hypocrisie. C'est donc à de telles gens qu'il avait vendu son Maître! Son remords n'alla pas plus loin. Pour être pardonné, il eût fallu qu'il demandât pardon. Il en était temps encore. Jésus le lui aurait accordé d'un regard comme à Pierre, s'il avait rencontré son regard suppliant. Judas douta de sa miséricorde, se renferma loin de Dieu dans un farouche désespoir et se pendit[1].

Les grands prêtres, qui se conduisirent comme de vrais Pharisiens dans toute cette affaire, ne firent pas d'abord les délicats. Ils ramassèrent l'argent qu'on leur avait, comme on dit très vulgairement, jeté à la figure. Puis leurs scrupules reprirent le dessus. La Loi interdisait de profaner le trésor par les dons d'une source impure[2]. Marchand de sang, Judas n'était pas un donateur honorable. Pourtant ces trente deniers étaient bons à prendre; ils serviraient à acheter le champ du potier, endroit connu, situé probablement vers la porte de la Poterie[3], ouvrant sur la sinistre vallée de Gê-Hinnom. Durant les grands concours de Juifs venus de la Palestine et de tout le monde connu, quelques-uns de ces étrangers venaient à mourir. Il fallait pourvoir à leur sépulture. Ce champ avait paru idoine pour cet usage. Après une délibération du conseil on l'acheta, et à

1. On montrait naguère à Jérusalem le figuier auquel il attacha une corde ou sa propre ceinture. L'arbre a souvent changé de place, mais c'était déjà un figuier au IVe siècle. Voir *Jérusalem*.... t. II, p. 865, où l'on cite Juvencus.
2. Deut., XXIII, 19.
3. De la Poterie ou du Céramique, probablement la même que la porte Sterquiline, indiquée sur notre plan de Jérusalem ; voir *Jérusalem*... I, p. 128 ss.

cause de l'argent de Judas il fut nommé *Hakeldama,* le champ du sang[1]. S. Matthieu groupant en un seul les textes de Jérémie et de Zacharie, sous le nom du plus illustre de ces prophètes, les applique à ce singulier événement « Et ils prirent les trente pièces d'argent, le prix de celui qui fut mis à prix, que mirent à prix des fils d'Israël, et ils les donnèrent pour le champ du potier, comme le Seigneur me l'a mandé [2] ! »

Ce lieu convenait bien au souvenir de Judas, étant voisin de l'ancienne Topheth où l'on immolait des enfants à Moloch, dans cette vallée de la Géhenne, dont le nom désignait maintenant la région des châtiments éternels.

III. — JÉSUS AU TRIBUNAL DE PILATE [3]

Pontius Pilatus, ainsi nommé aussi par Tacite[4], n'appartenait pas à l'une de ces grandes familles aristocratiques que Tibère n'osait abattre que par son adresse cauteleuse, il n'avait pas non plus forcé par l'intrigue ou le génie l'entrée de la carrière sénatoriale. Il était de cet ordre des chevaliers parmi lesquels l'empereur choisissait ses procurateurs, révocables à discrétion. Il eût été beaucoup pire que Verrès, si l'on en croyait les écrivains juifs du temps, Philon[5] et Josèphe[6] Quand ils en viennent à des griefs positifs, on s'aperçoit que leur appréciation reflète un nationalisme exaspéré. Pilate n'aimait pas les Juifs, mais sa conduite envers eux fut celle d'un administrateur rigide, non d'un homme cruel ou d'un pillard. En cas d'insurrection, il avait la main lourde. Les critiques juifs en ont conclu que

1. Sur ce champ, voir *Jérusalem*, t. II, p. 863. D'après Jér., XIX, 2 (Septante), il existait déjà un πολυάνδριον ou sépulture commune en ce lieu. On a pu y ajouter une annexe. La tradition chrétienne était très assurée en joignant à ce lieu le souvenir de Judas; voir Actes, I, 19. Planche XXVIII, 2.

2. Zach., XI, 13 et Jér., XVIII, 3; XXXII, 7-9.

3. Les quatre évangiles sont d'accord; nous suivons Jo., comme le plus complet.

4. Ann., XV, 44.

5. *Legatio ad Caium*, Mangey, II, p. 589 s., éd. Reiter, t. VI, p. 210 s.

6. *Passim.*

les évangélistes ont tracé un tableau très faux de son attitude envers Jésus : le sang d'un Galiléen n'aurait pas pesé plus d'un fétu à sa mesure. Ils oublient que Jésus n'avait pas été arrêté en flagrant délit de révolte. Un procès juridique étant commencé, tout Romain devait suivre les règles du droit. Méprisant les chefs de la nation, il s'en défiait plus encore. Le Sanhédrin demandait la mort de Jésus : d'autres Juifs, en particulier les membres de la famille royale, auraient pu en prendre occasion de l'accuser auprès de Tibère d'avoir fait verser le sang innocent. Ils étaient déjà intervenus et ils l'avaient emporté sur lui dans l'affaire des boucliers d'or, qu'il avait installés dans le palais royal de Jérusalem, et qu'il dut transporter à Césarée[1]. Précisément Hérode Antipas était à Jérusalem. Sans parler du ridicule de prendre au tragique l'aventure d'un pauvre illuminé ! Les Juifs, prêtres et Pharisiens, voyaient des sacrilèges partout[2]. Mais quand ils menacèrent positivement d'une dénonciation, Hérode s'étant désintéressé de l'affaire, Pilate prit le parti le plus sûr. Ce fut un crime. Toutefois les premiers chrétiens lui furent beaucoup moins sévères que des érudits catholiques modernes, trop influencés par les textes juifs[3].

Si l'on tient compte de son caractère et des difficultés de sa situation, l'attitude de Pilate dans la cause de Jésus est d'une vraisemblance historique parfaite. Les textes évangéliques n'ont point été ébranlés.

Jésus est conduit à Pilate (276).

Lc., XXIII, 1 ; Mc., XV, 1 ; Mt., XXVII, 2 ; Jo., XVIII, 28.

L'accusé avait été délivré de ses chaînes durant l'interrogatoire. On le lia de nouveau pour le conduire à Pilate, de

1. *Leg. ad C. l. c.* M. Fillion (I, p. 132) parle d' « inscriptions ou de symboles idolâtriques » sur ces boucliers. Philon dit expressément qu'ils n'avaient aucune figure ni rien d'interdit que le nom de l'auteur et de celui auquel ils étaient dédiés.

2. Comme dans l'affaire des boucliers, ou lorsque les soldats vinrent en armes avec leurs insignes, ou quand il prit l'argent du trésor du Temple pour amener l'eau à Jérusalem (Jos., *Bell.*, II, IX, 2 ss.).

3. On peut lire l'excellente notice de von Dobschütz, dans *Realencyklopädie für protestantische Theologie und Kirche*, sub v° *Pilatus*.

bon matin. Les procurateurs de Judée séjournaient ordinairement à Césarée. Quand ils montaient à Jérusalem ils s'installaient d'ordinaire dans l'ancien palais d'Hérode, au point culminant de la ville haute[1]. La tradition chrétienne, connue depuis le IVe siècle, a rapproché le Prétoire du Temple, et n'a jamais varié sur ce point. Elle se justifie en supposant que Pilate, lors des grandes fêtes, surtout à la Pâque, se fixait à la tour Antonia qui dominait le Temple pour surveiller les incartades des pèlerins. Nous avons vu qu'il y avait fait massacrer quelques Galiléens[2]. Où était le procurateur, le Prétoire était aussi, c'est-à-dire son campement comme chef à l'instar d'un Préteur. Tout palais suppose une grande cour où le commandant romain pouvait réunir les soldats, donner audience, rendre la justice. Elle devenait ainsi le Prétoire, qui ordinairement était entouré de chapelles, et où l'on déposait du moins les enseignes militaires ornées d'emblèmes religieux. Depuis que les Juifs avaient eu gain de cause contre Pilate, son prétoire ne contenait rien qui pût choquer leurs croyances. Mais ce lieu, habité par des païens, où s'exerçait leur domination, n'en était pas moins impur au plus haut degré. S. Jean nous apprend ce qu'on aurait dû conjecturer, que les prêtres et leurs affidés n'y entrèrent pas, de peur de se contaminer, car ils devaient manger la pâque, ce qui ne peut s'entendre que du festin pascal rituel, fixé à ce soir même par la hiérarchie de Jérusalem.

Jésus est accusé par les Juifs devant Pilate (277).

Lc., XXIII, 2; Jo., XVIII, 29-32.

Pilate, averti de cette démonstration, et sûrement déjà mis au courant par sa police, se présenta donc à quelque balcon donnant sur la rue, ou peut-être sur un perron au-dessus d'une volée d'escaliers. Après quelques paroles de poli-

1. Où est aujourd'hui « la tour de David », dont les substructions hérodiennes portent des constructions des Pisans et des Turcs; aujourd'hui un musée (*Jérusalem*... t. II, 562 ss.).

2. Lc., XIII, 1-2.

tesse, le procurateur en vient au fait : « Quel grief avez-vous donc contre cet homme? » Les gens du Sanhédrin crurent opportun de préparer leur dénonciation sensationnelle. Il s'agissait d'une affaire très grave! Augurant mal de leurs circonlocutions, Pilate, informé sans doute que l'affaire avait un caractère religieux, préféra ne pas s'en mêler : « Prenez cet homme à votre compte, et jugez-le selon votre Loi. » Mais ce laissez-passer était-il bien une permission formelle de le mettre à mort? Le mot n'avait pas été prononcé. Les Juifs se découvrent : « Il ne nous est permis de mettre à mort personne. » Puis, pour prouver à Pilate que l'affaire est vraiment sérieuse, et bien de son ressort « Nous avons trouvé cet homme mettant le désordre dans notre nation, empêchant de payer le tribut à César, et se donnant pour Messie, c'est-à-dire pour roi[1]. » Ce fut leur habileté de donner à l'affaire un caractère politique, avec des traits bien faits pour surexciter l'irascible Pilate.

Jésus interrogé par Pilate (278-279).

Lc., xxiii, 3; Mc., xv, 2-5; Mt., xxvii, 11-14; Jo., xviii, 33-38.

Il rentra donc dans le prétoire, fit appeler Jésus, et se résigna à l'interroger : « Tu es le roi des Juifs[2]? » Dans la bouche du Romain, c'était accuser Jésus d'être un insurgé. Jésus ne pouvait répondre oui dans ce sens. Un proverbe arabe dit que l'interrogation est mère de la réponse. Pour savoir ce qu'on lui reprochait, Jésus demande à Pilate s'il parle en son propre nom ou s'il ne fait que répéter une allégation des Juifs. Il n'excédait en rien les droits de la défense, mais on conçoit qu'une pareille question ait déplu à Pilate, obligé de confesser qu'il avait pris à son compte une accusation qu'il ne comprenait même pas. Il s'en tire par le dédain : « Est-ce que je suis juif, moi? Ta nation et les grands prêtres t'ont livré à moi; qu'as-tu fait? » Tel est bien le procédé d'un juge instruisant une affaire où les

1. D'après Lc., xxiii, 2.
2. D'après Jo., xviii, 33 qui n'a rien dit pour rendre cette question vraisemblable, mais qui table sur les accusations proférées dans Lc.

charges sont accablantes. Pour obtenir un aveu précis, il suppose acquis qu'une culpabilité quelconque n'est pas douteuse.

Jésus s'en tient au grief formulé. Il ne s'est jamais donné comme un roi politique; s'il l'avait fait, il aurait donc compté sur des partisans, ceux-ci auraient tiré l'épée pour le défendre. Pilate voit bien qu'il n'en est rien. Son royaume n'est donc pas de ce monde. Étonné et embarrassé de cette distinction, peu familier avec les notions spirituelles, Pilate s'en tient à son point de vue : « Alors tu es roi tout de même. » Jésus l'accorde, au sens qu'il a indiqué : « Tu l'as dit, je suis roi[1] »; et, pour préciser sa pensée, il est venu dans le monde pour rendre témoignage à la vérité : il entend régner d'abord sur les esprits, et ceux qui cherchent la vérité l'écoutent. Pilate, esprit un peu court, ne se croyant pas obligé comme tant de personnages plus grands que lui d'appartenir à une secte philosophique, professe pour les hautes spéculations le mépris de beaucoup d'hommes pratiques, d'ailleurs fonctionnaires excellents : « Qu'est-ce que la vérité? » En tout cas une chose qui ne le regarde pas. Mais dès lors son bon sens a prononcé que le fait de Jésus n'a rien d'inquiétant pour les intérêts de Rome. S'il a troublé l'ordre public, ce n'est qu'un de ces démêlés religieux qui excitent si fort les passions des Juifs. Et en effet du dehors la clameur se faisait plus forte, pénétrant jusque dans le palais. Jésus, depuis son aveu, se taisait. Pilate eût voulu, ne fût-ce que par curiosité, savoir ce qu'il avait à répondre. Il flairait une intrigue des Juifs, essayant de l'entraîner dans quelque traquenard, sauf à l'accuser ensuite à Rome. Étaient-ils seulement tous d'accord? Que pensait de tout cela Hérode Antipas et les autres princes juifs qui l'avaient dénoncé à Rome dans l'affaire des boucliers[2]?

1. C'est la confession qu'ont retenue les trois synoptiques : « Tu es le roi des Juifs? — Tu l'as dit. »

2. Schürer opine que cette affaire n'eut lieu qu'après la mort de Séjan (31 ap. J.-C.) hostile aux Juifs, mais cette raison n'est pas décisive. Si ce ne fut pas l'entrée en jeu de Pilate, ce fut peut-être une réplique à son échec dans l'affaire des insignes, qui est du début de son gouvernement.

Jésus auprès d'Hérode (280).
Lc., xxiii, 4-12.

Pilate était donc hésitant. Ce qui s'imposait tout d'abord, c'était de déclarer, en ayant maintenant l'évidence, que comme représentant de Rome il ne jugeait pas Jésus coupable. Sa prétention à la royauté n'était sérieuse que pour lui-même, absorbé dans sa chimère de vérité : personne n'empêchait les philosophes de se croire les rois des esprits. Il se présenta donc de nouveau aux Juifs : « Je ne puis retenir aucun grief contre cet homme [1]. »

Obligés d'avancer une accusation qui se rapprochât de la vérité, les Juifs insistèrent avec force : « Il soulève le peuple, en enseignant dans toute la Judée, depuis la Galilée où il a commencé, jusqu'ici. » Le reproche d'enseigner était plausible. Jésus se posait en docteur de vérité! Mais était-il donc Galiléen? Pilate ne l'avait point entendu dire. Il s'assura du fait, et apprenant qu'il était sujet d'Hérode qui était à Jérusalem pour la Pâque, il résolut de lui renvoyer toute l'affaire.

Cet épisode, raconté par Luc seul, a été beaucoup attaqué par la critique. D'après s. Luc lui-même, Pilate n'avait pas fait tant de façons pour massacrer des Galiléens en plein Temple. Mais c'était sans doute dans un cas de flagrant délit, dans un tumulte qu'il voulut étouffer sur-le-champ. Et n'est-ce pas précisément pour cela que Pilate et Hérode étaient devenus ennemis? Luc relate le fait sans en désigner ici la cause : son lecteur était à même de la deviner aisément [2]. Après ce massacre, on peut croire qu'Hérode n'avait pas manqué de se plaindre à Rome. Pilate ne fut pas fâché de prouver qu'il ne méconnaissait pas son droit quand les circonstances s'y prêtaient. En même temps il se débarrassait d'une affaire dans laquelle il ne voyait pas clair. Il y a dans notre raisonnement une part de conjectures, mais

1. Accord de Jo. et de Lc.
2. C'est ainsi qu'il parle de la prédication de Jésus dans la Judée, dont il a cité bien des épisodes sans les situer expressément.

appuyées sur des textes solides, soit ceux de Luc, soit celui de Philon[1], qui a mis en action l'influence des princes hérodiens auprès de Tibère. Avant de craindre une dénonciation pour trop d'indulgence, Pilate a voulu prévenir une dénonciation contre sa sévérité.

Hérode fut très satisfait de cette prévenance. Depuis longtemps il entendait parler de Jésus. Après son coup de force contre le Baptiste, n'osant plus affronter l'opinion mécontente, il s'était avisé d'éloigner Jésus par ruse, plutôt que de le faire mettre en prison. Maintenant c'était Pilate qui lui fournissait l'occasion de le voir, de lui arracher quelque miracle dans le but de se tirer d'affaire. Aussi le questionna-t-il, prenant pour thème les allégations pressantes des accusateurs acharnés à la poursuite. Jésus tenait Hérode pour un renard[2], bête rusée, mais vile. Il ne lui répondit pas. Informé de l'opinion de Pilate, Hérode ne put que la partager. L'accusé était un illuminé, proche de la folie. Les officiers qui l'avaient accompagné firent chorus ou enchérirent. Pour flatter l'illusion du pauvre hère, on jugea plaisant de le revêtir d'une robe éclatante. Sous cet accoutrement Hérode le renvoya à Pilate. Cette sotte affaire le laissait indifférent, et il était trop avisé pour se mettre à dos les chefs des Juifs. On eût pu aussi lui faire savoir de Rome qu'il était venu à Jérusalem en pèlerin, non en juge. Toutefois il sut bon gré à Pilate de sa prévenance, et l'ancien différend fut apaisé. Après le sang versé des Galiléens, c'était une manière d'excuse.

Barabbas (281-282).

Lc., XXIII, 13-23; Mc., XV, 6-14; Mt., XXVII, 15-18; Jo., XVIII, 39-40.

Pilate était donc toujours au même point. L'obstination est un trait dominant de son caractère, tel que nous le connaissons par ses rapports avec les Juifs. Et c'est pourquoi la critique proteste contre ses hésitations. Mais en réalité, Pilate ne se montre pas d'abord irrésolu. La vie d'un Juif

1. *Leg. ad Caium*, cité plus haut.
2. Lc., XIII, 32; plus haut, p. 361.

lui importait peu; mais leurs préjugés encore moins : il s'obstine dans l'indulgence à mesure que les Juifs s'obstinent à lui forcer la main. Aussi tient-il à leur dire leur fait : Vous m'avez amené cet homme comme séditieux. Je l'ai examiné en votre présence, je ne l'ai trouvé coupable d'aucun des actes que vous lui reprochez. Et Hérode ne pense pas autrement. Il vient de nous le renvoyer. On ne voit vraiment pas qu'il ait mérité la mort.

Il se passa alors un incident étrange.

Pendant que Jésus était envoyé à Hérode, la ville s'agitait dans les préparatifs de la fête de Pâque. Le bruit se répandit que le gouverneur était en pourparlers avec les chefs de la nation. L'occasion était bonne de lui rappeler une coutume qui avait force de loi. Au jour de la fête il était d'usage qu'on rendit la liberté à un prisonnier. Le choix appartenait au peuple. Il se mit en branle pour solliciter le gouverneur. Ces meneurs étaient inconscients. De qui demanderaient-ils la grâce? Ils ne savaient. On verrait sur place. L'essentiel était d'exercer un droit, de faire fléchir la dureté de Pilate. Dans ce récit on a voulu voir encore une légende populaire. Il est certain cependant que chez les Grecs et les Romains on relâchait des prisonniers à certaines fêtes[1]. Un papyrus d'Égypte de l'an 86 à 88 après J.-C. montre le préfet d'Égypte, un plus grand personnage que Pilate, au moment de condamner un certain Phibion a être flagellé · mais, dit-il, « J'accorde ta grâce à la foule[2]. » La foule de Jérusalem venait aussi demander une grâce et montait vers le palais. Aux premiers cris de Grâce, Liberté, Pilate saisit cette chance de terminer selon ses vues une affaire pénible : « Voulez-vous, leur dit-il, que je vous fasse délivrer le roi des Juifs[3]? »

La question était mal formulée. Une fois de plus, dans ses rapports avec les Juifs, Pilate se montra plus maladroit que cruel. Il pensait que le peuple serait satisfait de rendre à la liberté un homme qui s'était sacrifié pour la cause de l'indépendance. C'était raisonner assez bien, mais il ne

1. Tite-Live, v, 13; Athénée, xiv, 45.
2. *Papiri greco-egizii*, n° 61.
3. Accord de Mc., xv, 9 et de Jo., xviii, 39.

fallait pas le nommer roi des Juifs, comme si la nation déjà l'avait reconnu et était vaincue en sa personne, déshonorée par son piteux échec. D'ailleurs les grands prêtres et les docteurs étaient là pour parer le coup. Barabbas, empoigné dans une sédition, voilà le héros de l'indépendance; un meurtrier, disait l'accusation : mais pour la bonne cause ! Lui, un gaillard décidé, plutôt que ce rêveur. Et le peuple cria le nom de son homme : Barabbas ! Pilate reconnut la main des grands prêtres, jaloux de l'influence de Jésus. Il insista : Voulez-vous vraiment Barabbas[1], ou Jésus qu'on nomme le Messie? La foule plus résolue en le voyant mal disposé cria de nouveau Barabbas. Pilate, sans le vouloir, les exaspère. — Que faut-il donc faire de celui que vous dites être le roi des Juifs? — Mais non, il n'est pas leur roi, il ne l'a jamais été, ils n'en veulent pas. S'il a eu cette prétention, Pilate sait bien ce qu'il en doit faire. Varus avait fait crucifier deux mille séditieux[2]. Qu'on le crucifie!

La flagellation (283).

Mc., xv, 15; Mt., xxvii, 26; Jo., xix, 1.

Cependant Pilate suit son idée. Jésus n'avait pas mérité la mort. Mais il lui causait assez d'ennuis pour être battu de verges. C'était une concession à ses accusateurs, peut-être s'en contenteraient-ils. Son humanité n'allait pas plus loin. Jésus fut donc livré aux soldats pour être flagellé.

Le fait de la flagellation n'est contesté par personne. Normalement il suivait la condamnation à mort et précédait le crucifiement. C'est l'ordre suivi par s. Marc et par s. Matthieu. Mais s. Jean la place plus tôt, et il est soutenu par s. Luc : « Je le châtierai donc, puis je le relâcherai[3]. » Et en effet il est certain aussi que la flagellation était parfois infligée par les Romains comme un châtiment moindre que la mort, et propre à faire taire des fanatiques. Ce fut

1. D'après une ancienne leçon de Mt., xxvii, 16-17, Barabbas, le fils d'Abba, avait pour prénom Jésus. Coïncidence qui donnerait plus d'accent à l'alternative proposée par Pilate; Jésus Barabbas où Jésus dit le Messie.
2. Jos., *Ant.*, XVII, x, 10.
3. Lc., xxiii, 16.

le cas de cet homme qui annonçait des malheurs à Jérusalem, que le procurateur Albinus fit battre de verges jusqu'à mettre les os à nu, sans qu'il ait consenti à rien dire sur sa propre personne et ses intentions, et qu'on finit enfin par relâcher comme tout à fait fou[1]. Pilate a pu se dire que si Jésus tenait bon après ce supplice cruel, on serait d'accord pour le laisser aller comme simple d'esprit. S'il demandait grâce, il aviserait.

La flagellation était l'office des soldats. C'était un supplice cruel et infamant[2]. Le fouet, ordinairement composé de chaînettes de fer terminées par des boules de métal ou par des pointes, arrachait des lambeaux de chair. Les lanières garnies d'osselets n'étaient guère moins redoutables. On attachait le condamné à un poteau. Les fouets cinglaient la peau et faisaient ruisseler le sang. Nous venons de citer cet homme qui fut flagellé jusqu'aux os. Les soldats s'en donnaient à cœur joie sur ce Juif qui se posait en roi. Notre adorable Sauveur expiait sans se plaindre nos fautes, spécialement, comme ont pensé bien des saints, les fautes de la chair.

Quand on estima que le patient ne pouvait supporter davantage, les soldats se livrèrent à une mascarade.

Jésus couronné d'épines (284).

Mc., xv, 16-19; Mt., xxvii, 27-30; Jo., xix, 2-3.

Jésus avait été dépouillé de ses vêtements. Puisqu'il se croyait roi, on l'enveloppa d'une chlamyde rouge de soldat, comme d'un manteau de pourpre; on tressa en forme de couronne un fagot d'épines destinées à faire flamber le feu. Dans sa main, un roseau en guise de sceptre. Fléchissant le genou devant lui avec de gros rires, les soldats le saluaient roi des Juifs et lui frappaient la tête avec son roseau. Des soufflets et des crachats fixaient le caractère de leurs hommages.

Quelques années plus tard, quand le roi Agrippa jouis-

1. Jos., *Guerre...*, VI, v, 10 (Niese 304 s.).
2. Act., xxii, 24-25.

sait déjà de la faveur de Caligula qui le fit roi à la place d'Antipas, la populace d'Alexandrie s'empara d'un pauvre fou nommé Carabas, qui courait nu par les rues, et lui fit jouer le rôle d'un roi juif. On le pousse au gymnase, on le place dans un lieu élevé, on lui met sur la tête un panier percé en guise de diadème, on l'affluble d'une natte qui avait traîné par terre comme d'une casaque, quelqu'un lui met en mains pour sceptre un morceau de papyrus ramassé sur le chemin. La comédie se poursuit. On traite Carabas en roi, on le nomme Seigneur (*Marin*) en syriaque, pour se moquer d'Agrippa[1]. Il ne semble pas cependant avoir été trop maltraité il n'était qu'une effigie. Mais Jésus était le vrai roi des Juifs : quelle aubaine pour des soldats romains, dédaigneux des rois et méprisant les Juifs !

Jésus est condamné à mort par Pilate (285-286).

Lc., XXIII, 24-25; Mc., XV, 15.20; Mt., XXVII, 19.24-26; Jo., XIX, 4-16.

Pilate avait ordonné la flagellation. Les amusements des soldats ne le regardaient pas. Il n'avait pas que cette affaire à régler. Quand il eut vu le spectacle déplorable de ce roi de comédie dans la cour du prétoire, il supposa que les Juifs pourraient cette fois penser comme lui que le trouble causé par ce pauvre homme était largement payé. Il passa devant pour avertir les Juifs : « Je vous l'amène pour que vous voyiez par vous-mêmes qu'il n'y a pas lieu de le condamner à mort. » Puis, sur son ordre, Jésus parut dehors auprès de lui, portant la couronne d'épines et le manteau de pourpre. Pilate dit : « Voilà l'homme ! » Il eût été bien naïf de compter sur une compassion sincère. Mais d'un homme en pareil état que pouvait-on craindre ? S'acharner contre cette loque humaine, y songeaient-ils encore, et devaient-ils exiger cela de lui, magistrat de Rome ? Les grands prêtres ne virent qu'une chose : Jésus venait d'être bafoué comme roi des Juifs. Leur irritation s'accrut à ce spectacle dérisoire qui blessait leur orgueil national. Puisqu'il avait déjà subi la flagellation, supplice préliminaire,

1. Philon, *in Flaccum*; éd. Cohn et Reiter, VI, p. 127; Mangey, II, 522.

il n'y avait plus qu'à le crucifier. Et l'on cria : Crucifie! Crucifie!

Quoi qu'il fît, Pilate se heurtait à ces têtes dures. Qu'ils prennent donc sur eux le rôle odieux de crucifier leur roi! Il serait plaisant d'en faire le rapport à Rome, s'ils osaient prendre cette proposition au sérieux. Mais les Juifs ne l'entendaient pas ainsi. Pilate seul avait le droit de condamner à mort. Dans le conflit qui naissait entre eux et le procurateur, ils entendaient garder pour eux la légalité. Ils n'avaient pas le droit d'exécuter leur victime, tandis que Pilate avait le devoir de faire respecter leur religion par un rebelle. Le voyant insensible au reproche fallacieux d'agitation révolutionnaire, ils découvrent enfin leur véritable grief. En matière religieuse, ils sont seuls compétents, Pilate n'a qu'à enregistrer leur décision : « Nous avons une loi, — cette loi que les Romains faisaient profession de ménager, — et d'après la Loi il doit mourir, parce qu'il s'est fait Fils de Dieu. » — Nous sommes contraints d'interrompre ce dialogue poignant pour noter une harmonie secrète, mais parfaite, de s. Jean avec les synoptiques. Il n'a pas narré la comparution du matin aboutissant à une sentence de mort. Il la suppose en ce moment, donnant au mot de Fils de Dieu la plénitude de sens qu'il a dans son évangile. Jésus s'était fait l'égal de Dieu. Plus d'une fois les chefs avaient tenté de le faire empoigner, de le lapider séance tenante, sous le coup du zèle religieux, ce qui eût excusé le meurtre. Ils avaient échoué, parce que Jésus devait mourir sur la Croix. Maintenant ils le tenaient avec une accusation de blasphème; ils ne le lâcheraient pas.

Cependant telle était la complexité de la situation dans ce premier contact de religions qui se haïssaient sans se comprendre, que le nom de Fils de Dieu intimida Pilate au lieu de le décider. Un Fils de Dieu? Le paganisme en connaissait beaucoup, tel ce Bacchus, méconnu par Penthée, roi de Thèbes, et qui s'était vengé sournoisement et cruellement, en prenant pour bourreau la mère de sa victime. Que savait-on de ces divinités orientales, plus féroces que celles de l'Hellade ou de Rome? On avait fait rentrer Jésus. Pilate vint le rejoindre. Ce Romain s'était montré peu sou-

cieux des querelles des philosophes. Ce n'était point une raison pour échapper à la superstition. Rougissant de découvrir son inquiétude secrète, il pose une question en apparence insignifiante, qu'il aurait dû poser dès le début, et qui prend maintenant le caractère d'une enquête sur le monde des dieux : « D'où es-tu? » Jésus ne lui fait aucune réponse. Le magistrat se réveille et parle la langue du droit : « Tu ne me parles pas? Tu ne sais pas que j'ai le pouvoir de te relâcher et que j'ai le pouvoir de te crucifier? » — Jésus sait même de qui il tient ce pouvoir. Ce n'est pas, à voir les choses au fond, de l'empereur, représentant du peuple romain, autorité auguste, c'est de plus haut, c'est d'En-haut. Investi de ce pouvoir délégué, provoqué par d'autres à en faire usage, Pilate est moins coupable que celui qui l'a livré, oubliant sa confiance et son amitié. C'est la dernière parole que lui accorde Jésus, témoignant ainsi qu'il n'a que de la pitié pour sa faiblesse. Mais ce pouvoir d'En-haut, répondant à cette royauté d'En-haut, que Jésus avait dit être la sienne, cet étrange parti pris d'un accusé de ne parler que de choses surnaturelles, cette domination tranquille sur les personnes et les choses, les insultes et la souffrance, comme s'il était sûr de son heure, tout cela émeut Pilate : décidément il voudrait relâcher ce prisonnier d'une si rare essence. Les Juifs s'en aperçoivent et lancent leur dernier trait, arme infaillible au temps de la délation dont jouait si bien Tibère : « Si tu le relâches, tu n'es pas ami de César : quiconque se fait roi se déclare contre César. »

Jésus avait quelque chose de divin. Mais César, c'était plus sûrement un Dieu, et plus menaçant, qu'il fallait à tout prix satisfaire. Pilate s'inclina, et pour prononcer la sentence de mort il fit apporter son tribunal. C'était une sorte d'estrade où l'on plaçait la chaise curule, insigne de la majesté romaine prononçant ses verdicts. Le tribunal fut placé sur le dallage d'une cour extérieure. Ce dallage en grandes et belles pierres avait fait donner à cette cour le nom de Cour pavée, en grec Lithostrotos[1]. Les gens du

1. Josèphe (*Guerre...* VI, I, 8) a signalé par le même mot le pavé en grandes

pays la nommaient *Gabbatha,* probablement le Plateau.

Pilate y était à peine assis qu'un esclave de sa maison vint lui parler à l'oreille. Sa femme, que la tradition chrétienne a nommée Procula, lui envoyait dire : « Qu'il n'y ait rien entre toi et ce juste : car j'ai beaucoup souffert aujourd'hui en songe à cause de lui. » L'avis n'était pas à dédaigner pour un Romain. Si César avait écouté Calpurnia au matin des ides de mars, il ne se serait pas exposé aux poignards des conjurés. Déjà prêt à condamner le juste, Pilate hésite, il cherche une issue. On amenait Jésus. Il dit aux Juifs sans se douter de l'affront : « Voici votre Roi ! » Une clameur lui répond : « Ote-le, enlève-le, crucifie-le ! » Il s'enferre, ou il nargue : « Crucifierai-je votre Roi? » — « Nous n'avons d'autre roi que César. » Celui-là du moins se faisait craindre. Pilate comprend que c'est fini. Il n'avançait à rien, dit s. Matthieu, le tumulte augmentait plutôt, prenait les traits hideux d'une sédition populaire. Faisant apporter de l'eau, le gouverneur se lava les mains en présence de la foule, geste qui devait être bien compris des Juifs[1] et dont il commente le sens : « Je suis innocent de ce sang; à vous de voir. » Une lâcheté ne déplace pas la responsabilité encourue, et ne désarme personne. Puisqu'il ne voulait pas prendre la condamnation sur lui, qu'à cela ne tienne! Le peuple entier s'écria : « Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants ! » Israël avait rejeté son Messie, l'avait livré, et lui, si fier de n'obéir qu'à Dieu, avait préféré le joug de César. Il prononçait ainsi sa propre condamnation. C'était le jour de la préparation à la Pâque. Il était six heures environ depuis le lever du soleil, notre douzième heure ou midi.

Pilate fit donc enfin relâcher Barabbas, et abandonna Jésus à la haine des Juifs, ce qui veut dire qu'il le condamna juridiquement à mort, les soldats romains étant chargés de l'exécution.

dalles de la cour du Temple près de l'Antonia. Nous ne prétendons pas qu'il ait eu en vue un nom propre, mais il y a bien une coïncidence de fait pour les abords de l'Antonia (Voir *Jérusalem*... II, p. 563).

1. Deut., XXI, 6 s.

La voie douloureuse (287).

Lc., xxiii, 26-33; Mc., xv, 20-21; Mt., xxvii, 31-32; Jo., xix, 16-17.

Jésus avait déjà repris ses propres vêtements pour s'entendre condamner à mort. Pour une personne vile, assimilée aux esclaves, cette mort était la mort lente sur une croix. Le condamné devait porter lui-même l'instrument de son supplice. C'était la règle, et c'est en effet ce que dit s. Jean. Nous voyons cependant par les trois synoptiques que les soldats réquisitionnèrent pour la porter à sa place un certain Simon de Cyrène. C'est donc qu'ils s'aperçurent bientôt de l'état de faiblesse extrême de Jésus, incapable de supporter le poids d'un fardeau si lourd. L'homme revenait des champs, car ce jour-là on pouvait travailler jusqu'à midi. On le connaissait d'autant mieux parmi les premiers chrétiens que ses fils, Alexandre et Rufus, nommés par s. Marc, faisaient partie du groupe des croyants.

Le gros du peuple, apaisé par la capitulation de Pilate, était allé à sa grande affaire, la préparation de la Pâque; des Juifs ennemis de Jésus que nous retrouverons au pied de sa croix faisaient cortège, et ne se privaient pas de ces sarcasmes que la populace déverse sur ceux qui vont mourir. Mais il y avait aussi là des femmes qui se frappaient la poitrine et se lamentaient. Ce n'étaient pas seulement les fidèles Galiléennes, mais des femmes de Jérusalem, émues de cette compassion qui est l'honneur de leur sexe, ou d'un sentiment obscur de l'énormité du crime commis. Il semble même qu'il y ait eu chez les Juifs une sorte de confrérie de femmes, appliquées à adoucir les derniers moments des condamnés[1] qui souvent, à cette époque, étaient victimes de leur zèle pour la nation. Sensible à leurs bons sentiments, Jésus ne laisse pas ignorer à ces filles de Jérusalem les maux qui menacent leur ville, elles-mêmes et leurs enfants. C'est une touchante manifestation de son âme, rendant compassion pour compassion. Averties, ces mères, dont le cœur est déjà si bon, sauront conduire leurs enfants

1. Talmud de Babylone, Sanhédrin, 43ª.

dans la voie qui leur permettrait d'échapper au châtiment divin. Car il atteindra certainement les coupables : « Alors on commencera à dire aux montagnes : Tombez sur nous! et aux collines Cachez-nous! » La justice de Dieu s'est déchaînée sur une victime innocente, — tel le bois vert qu'on ne jette pas ordinairement dans le feu, — que sera-ce du bois sec, aliment naturel des flammes!

Outre Jésus, les soldats traînaient au supplice deux malfaiteurs. On avançait lentement, à cause du poids des croix, des heurts dans la rue, de l'empressement des enfants qui se faufilaient dans les rangs pour arriver les premiers, des bousculades. D'ailleurs la route n'était pas longue. Aussitôt la porte de la ville franchie on était au lieu nommé Golgotha ou le Crâne. Une tradition chrétienne, que s. Jérôme ne prenait pas au sérieux, voyait dans ce nom une allusion au crâne d'Adam, enterré dans ce lieu, et faisait ainsi couler le sang du Rédempteur sur le premier père, coupable du premier péché. Le nom de tête, en arabe *ras*, s'est perpétué jusqu'à nos jours[1] et désigne une éminence, depuis quelque peu nivelée par l'établissement du s. Sépulcre, alors séparée de la ville par les fossés et les murs.

Le crucifiement. Jésus en croix (288-299).

Lc., XXIII, 33-46[a]; Mc., XV, 22-36; Mt., XXVII, 33-49; Jo., XIX, 17-30[a].

C'était l'usage romain de dresser les croix à l'entrée des villes, où le terrible spectacle des mourants était étalé aux yeux de tous ceux qui entraient, sortaient, ou prenaient l'air. On s'arrêta donc là pour crucifier les trois condamnés.

La vue d'un crucifix est toujours pitoyable. Pourtant les artistes chrétiens lui ont donné une sorte de dignité. Le Christ est debout sur un socle solide, les bras étendus, mais dans un équilibre parfait, les épines de la couronne sont

1. Il a été retrouvé par le P. Vincent; voir *Jérusalem*, II, p. 93 ss., où l'authenticité du Calvaire et du s. Sépulcre est mise en pleine lumière. Pour la fantaisie du *Tombeau de Gordon*, voir l'article du même dans la *Revue biblique*, 1925, p. 401-431.

régulièrement tressées sur la tête droite et assurée contre le bois bien ajusté.

Les premiers chrétiens avaient horreur de mettre le Christ en croix, car ils avaient vu de leurs yeux ces pauvres corps complètement nus, attachés à un pieu grossier surmonté en forme de T par une barre transversale, les mains clouées à ce gibet, les pieds fixés aussi par des clous, le corps s'affaissant sous son propre poids, la tête ballante, des chiens attirés par l'odeur du sang dévorant les pieds, des vautours tournoyant sur ce champ de carnage[1], et le patient épuisé par les tortures, brûlant de soif, appelant la mort par des cris inarticulés. C'était le supplice des esclaves et des bandits. Ce fut celui qu'endura Jésus. Selon un usage qui voulait être compatissant, dernier vestige d'humanité dans la barbarie, on offrit à Jésus du vin aromatisé de myrrhe ou d'encens. On croyait que ce mélange enivrait et faisait perdre connaissance[2]. Jésus y trempa les lèvres, mais le refusa ce n'était pas le calice qu'il avait promis à son Père de boire. On le crucifia donc, clouant d'abord ses mains au gibet qu'on éleva ensuite sur le pieu droit, en secouant sans s'en inquiéter son corps endolori. Les Pères ne se sont point scandalisés d'une nudité complète. Cependant comme les Juifs en préservaient même les suppliciés, il est à croire que les Romains respectèrent leur coutume. Quand on commença de crucifier Jésus, il n'était guère plus de midi[3]

Alors on crucifia aussi les deux bandits, l'un à droite, l'autre à gauche. Ce fut la dernière moquerie des soldats envers le roi des Juifs : des larrons de grand chemin avaient auprès de lui les places d'honneur. Isaïe avait annoncé qu'il serait compté parmi les scélérats[4]. On n'en eût pu déduire cet accomplissement littéral. Mais rien ne montrait mieux le mépris qu'il inspirait.

1. II Rois, XXI, 10 ss.
2. Talmud de Babyl., *Sanh.*, 43a.
3. D'après Jo., XIX, 14 qui dit environ la sixième heure pour la condamnation. Mc. dit la troisième heure — c'est-à-dire neuf heures du matin — pour le crucifiement. Cette indication est approximative, car Mc. semble avoir réparti les temps sur un schéma de trois heures en trois heures (XV, 1; 25; 33).
4. Is., LIII, 12, cité par Lc., XXII, 37, mais non pas par Mc., XV, 28.

Pilate, lui, méditait contre les Juifs, plutôt que contre le juste qu'il avait condamné, un sarcasme de sa façon. Il leur avait demandé bien posément s'ils voulaient faire crucifier leur roi. Ils n'avaient de roi que César. Mais ils n'en poursuivaient pas moins la mort de leur compatriote. Lors donc qu'on vint interroger Pilate sur le motif qu'il fallait assigner du supplice infligé à Jésus, il ordonna d'écrire : « Celui-ci est Jésus de Nazareth, roi des Juifs. » Un écriteau fut rédigé portant cette inscription, et fixé au-dessus de la tête du condamné. Cela était écrit en trois langues : en hébreu, la langue du pays, en latin, la langue du gouvernement, en grec, la langue des gens cultivés. Les Juifs avaient plus d'intérêt que les autres à lire l'écriteau qui attirait tous les regards, le lieu étant si près de la ville. Les grands prêtres sentirent le coup, et se plaignirent à Pilate de cet affront : il eût dû mettre non point : le roi des Juifs, mais que ce malheureux s'était dit roi des Juifs. Il était encore temps de réparer cette erreur. Mais elle n'était pas involontaire. Pilate, satisfait de voir qu'il avait frappé au point sensible, répondit froidement : « Ce que j'ai écrit, je l'ai écrit. » C'est de ma main!

Le premier mot de Jésus sur la croix fut une parole de pardon : « Père, pardonne-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font. » Les Juifs croyaient savoir, mais ils étaient aveuglés par l'orgueil, racine de leur haine, et cet aveuglement étant volontaire dans son principe, ils avaient grand besoin de pardon. Jésus leur accorde le sien et implore son Père pour eux en montant sur la croix, puisqu'il est venu souffrir pour obtenir la grâce des pécheurs.

D'autres étaient plus inconscients : les soldats de corvée, occupés en ce moment à se partager les vêtements du condamné que l'usage leur abandonnait. C'était pour leur peine, la seule qui comptât pour eux, car une crucifixion ne se fait pas toute seule. Étant quatre, ils firent quatre parts de ces dépouilles. Mais la tunique de Jésus était tissée depuis le haut jusqu'en bas, sans couture. C'était dommage de la dépecer. Ils la tirèrent au sort. Sans y songer, ils accomplissaient une prophétie du psalmiste : « Ils se sont partagé

mes vêtements, et ils ont tiré au sort ma robe[1]. » Une robe sans couture avait un certain prix : le grand prêtre en portait une semblable. Celle-là avait sûrement été tissée par les mains d'une femme qui croyait en Jésus, une de ces riches galiléennes qui le suivaient, ou peut-être par sa Mère. Depuis s. Cyprien, les chrétiens y ont vu le symbole de l'Église qui doit demeurer une. Malheur aux fauteurs de schismes qui la déchirent!

Le calice de la Rédemption fut amer pour Jésus. Ses souffrances sur la croix étaient atroces. Son cœur était meurtri par l'abandon de ses disciples, le mépris des chefs des Juifs, la lourde indifférence du grand nombre. Jusque là, même dans ce mystère douloureux, le Père avait encore versé beaucoup de joie dans l'âme de Jésus par l'amour de sa Mère. Elle était là, pâtissant avec lui, augmentant ainsi sa torture et pourtant le consolant dans l'abandonnement des autres. Avec elle sa sœur, peut-être sa cousine, qui était la mère de Jacques et de José, puis Marie femme de Clopas, Marie de Magdala, enfin le disciple bien-aimé[2]. Aucune loi n'empêchait les parents de s'approcher des suppliciés; les soldats gardaient les croix contre un coup de main ou pour empêcher trop de tapage; ils n'écartaient ni les curieux, ni les ennemis, ni même les personnes amies. Jésus donc, voyant sa Mère et tout près le disciple qu'il aimait, dit à sa Mère : « Femme, voilà votre Fils. » Ce terme de femme sonne plus doucement aux oreilles d'un oriental qu'aux nôtres, nous l'avons déjà vu [3]. Et Jésus se séparant de sa Mère, ne veut plus lui donner ce nom très doux. Cela aussi fait partie de son sacrifice. Sa pensée est de la confier à celui qu'il aime le mieux, par qui elle sera le mieux comprise quand elle parlera de son vrai Fils. Étant très jeune, son

1. Ps. XXI, 19 (Sept.).

2. Beaucoup de commentateurs entendent le texte de Jo., XIX, 25 de deux femmes outre la Mère de Jésus; nous persistons à en voir trois. Mais contrairement à ce que nous avons dit dans le *Comm.* de Jo., et revenant à notre opinion du *Comm.* de Mc., nous ne voyons pas dans la sœur de la Mère de Jésus Salomé, mais plutôt une autre Marie, mère de Jacques et de José (Mc., XV, 40). Hégésippe ne donne pas le même père à Jacques, évêque de Jérusalem, dit le frère du Seigneur, et à Siméon son successeur, fils de Clopas frère de Joseph, père putatif de Jésus.

3. Page 85.

affection sera à la fois plus respectueuse et plus tendre. Il devra donc la regarder vraiment comme sa mère : « Voilà ta mère. » Et depuis ce moment le disciple la prit chez lui. Quelle union entre eux fut créée par cette parole et par ce souvenir! Tous les chrétiens, devenus frères de Jésus par le baptême, sont donc aussi fils de Marie. Ils s'approchent de la Croix, s'entendent dire cette parole : Voilà votre Mère! Et ils savent, et ils éprouvent que Marie les traite vraiment comme des fils.

Pendant que ces choses ineffables étaient dites d'une voix languissante par Jésus, entendues seulement du groupe fidèle, les soldats s'amusaient des quolibets lancés par les passants. De braves gens peut-être, mais à qui une condamnation par le Sanhédrin en imposait, branlaient la tête pour accentuer la leçon : « Holà! toi qui détruis le Temple et qui le rebâtis en trois jours, sauve-toi donc toi-même en descendant de la croix! » Puis ils allaient à leurs affaires, insensibles à un supplice si bien mérité, auquel ils ajoutaient leur ironie.

Les grands prêtres et les scribes étaient plus intéressés à repaître leur vue de ce spectacle. Ils venaient s'assurer que leur œuvre était bien faite, et que Jésus n'y changerait rien. Il avait fait tant de miracles! Mais non, il demeurait cloué à la croix, et ils se gaussaient entre eux de ce prétendu Messie qui avait sauvé les autres, mais ne pouvait se sauver lui-même. Ça serait le grand miracle. Voyons, que le Messie, le roi d'Israël, descende maintenant de la croix, que nous croyions en lui! Ils ne voulaient pas que Pilate le nomme roi des Juifs sur son écriteau, parce que c'était sérieux de sa part, et que cela pouvait faire mauvaise impression, mais entre eux ils se comprenaient à demi-mot. Suprême injure! Ils se moquent de l'amour de Jésus pour son Père · « Il a mis sa confiance en Dieu. Qu'il le sauve maintenant s'il tient à lui! Car il a dit : Je suis le Fils de Dieu. » Mais ils savaient bien que Dieu aussi l'avait abandonné, ou plutôt il le punissait de son blasphème par leurs soins et grâce à leur zèle. Et ils étaient satisfaits, contents d'eux. Ils allaient manger la Pâque la conscience bien tranquille, et surtout rassurés; leur domination spirituelle sur le peuple n'avait

plus rien à redouter de ce novateur. De loin on croyait entendre la voix des bandits, se mêlant à la leur, moins blessante parce qu'ils ne savaient rien, et se contentaient de faire leur partie dans ce chœur d'outrages par l'habitude de maudire et de blasphémer[1]. Un de ces pauvres diables, plaisantant jusqu'au dernier soupir : « N'es-tu pas le Messie? » — Il venait de l'entendre dire ; — « Sauve-toi toi-même », — et cela aussi venait de sortir de la bouche des chefs ; — puis il ajoutait pour son compte avec un rire forcé : « et nous aussi avec toi ! » Cependant l'autre larron, moins endurci, rentrait en lui-même au moment de paraître devant Dieu. Il se rendait justice : sa peine était méritée. Et ce même instinct de grâce si sûr lui faisait comprendre aussi que Jésus était innocent. Peut-être autrefois avait-il entendu son compagnon de supplice, alors suivi de la foule, parler du royaume de Dieu qu'il devait inaugurer comme Messie. Les prêtres venaient encore de reconnaître ses miracles. Et cependant ce Jésus se taisait. C'est qu'il attendait son heure qui sûrement sonnerait, après ces souffrances dont il avait aussi parlé. Et s'efforçant de tourner la tête, le larron articula doucement : « Jésus, souviens-toi de moi, lorsque tu viendras dans l'éclat de ton règne. » Admirable acte d'une foi que Jésus veut éclairer davantage, en tournant toutes les pensées du pécheur repentant vers son accès si prochain auprès de Dieu : « En vérité, je te le dis, aujourd'hui tu seras avec moi dans le Paradis. » Le bon larron, qui était juif, avait sûrement entendu parler du Paradis. Transposant dans le monde d'en haut le Paradis terrestre, les docteurs en faisaient un lieu agréable où les âmes attendaient le dernier jugement. Et en effet Jésus devait se trouver avec le larron pardonné parmi les justes de l'Ancien Testament, dans le lieu que les chrétiens nomment les limbes. Selon les Psaumes de Salomon, les saints eux-mêmes sont le Paradis de Dieu et les arbres de vie[2]. Compagnon de Jésus sur la Croix, l'heureux larron sera

1. Mc. et Mt. disent que les deux larrons blasphémaient. Lc. a précisé d'après un rapport fidèle, peut-être celui de la Vierge ou celui de Jeanne, femme de Chouza, qu'il est seul à nommer (xxiv, 10).
2. Ps.-Sal. xiv, 3.

désormais sous sa sauvegarde auprès de Dieu. Et c'est ainsi que sur la Croix le Sauveur servait bien réellement les autres.

Durant trois heures, une obscurité opaque s'étendit sur le pays. Le soleil était voilé. L'atmosphère était lourde. Jésus garda le silence jusqu'à la neuvième heure. Il souffrait. Rejeté par les chefs de la nation comme blasphémateur et livré à des étrangers, traité par les Romains comme un malfaiteur, conspué par la populace, raillé par un bandit, abandonné par les siens, il ne lui restait plus qu'une peine à endurer dans son âme, la plus cruelle de toutes, l'abandon de son Père. Nous devons le croire, puisque deux évangélistes l'ont dit. Ils l'ont dit, et c'est sans doute la preuve la plus indiscutable de leur véracité. Les ennemis de Jésus venaient de l'insulter dans sa confiance en son Dieu : Non, qu'il se détrompe, Dieu l'a abandonné! Les chrétiens devaient tenir cette insulte pour un blasphème envers l'objet de leur culte, Jésus-Christ, Fils de Dieu. Alors pourquoi avouer que c'était vrai? Pourquoi le faire avouer par Jésus lui-même criant dans sa détresse : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné? » N'était-ce pas inviter leurs lecteurs et tous les siècles à hocher la tête avec les docteurs d'Israël en signe d'incrédulité? Ils ont osé le dire, sans atténuation, sans explication d'aucune sorte. Dans ce cas comme dans les autres, ils ont dit ce qu'ils savaient. Et c'est aussi la manifestation la plus éclatante des bonnes raisons qu'ils avaient de croire en Jésus. Ils connaissaient cette parole, mais elle ne pouvait ébranler une conviction solidement assise. Elle était mystérieuse; ce n'était point une raison pour rejeter l'évidence des miracles et de la résurrection.

Le mystère subsiste pour nous. Même au moment où l'âme de Jésus allait quitter son corps, nous ne devons pas supposer une sorte de dédoublement de sa personnalité. C'est toujours le Fils de Dieu qui parle. Mais la voix humaine exprime le sentiment de son humanité, de son âme désolée comme si Dieu se retirait d'elle. Désolation plus entière que celle de Gethsémani, puisque Jésus ne dit plus « mon Père », mais seulement « mon Dieu » *Eloï, Eloï*. Comme toutes ses autres douleurs, celle-là aussi devait être acceptée pour

nous : c'est le refuge des grandes âmes dans les dernières épreuves qui les purifient. Si la parole de Jésus pouvait être comprise, ce serait par elles, mais elles ne pourraient toujours pas l'expliquer. S. Paul seul a eu l'autorité de dire sur Jésus une parole qui paraît encore plus forte, et qui explique en partie le cri poussé sur la croix. Chargé sur son gibet de tous les péchés du monde, Jésus était devenu malédiction[1]. Mais il nous délivrait de la malédiction en la prenant sur lui, et la désolation éclatait en joie dans les derniers versets du psaume dont il prononçait les premiers mots[2]. Les afflictions du juste, le véritable Messie, aboutissent à la gloire de Dieu. Le psaume reproduisait à l'avance le défi ironique des docteurs : « Qu'il s'abandonne à Iahvé ! Qu'il le sauve ! » Et en effet, l'abandonné s'abandonne ; il sait qu'à ce prix toutes les extrémités de la terre se tourneront vers Dieu, et toutes les familles des nations se prosterneront devant sa face[3].

Parmi ceux qui étaient présents, les docteurs seuls comprirent que Jésus citait un psaume. D'autres, plus simples, n'entendant guère que les premiers mots, s'imaginèrent que Jésus appelait Élie. Ils y virent la dernière hallucination de cette tête que la torture achevait d'égarer. Car Élie, tout le monde le savait chez les Juifs, reviendrait pour manifester le Messie, mais il n'irait pas le chercher sur une croix !

Jésus cependant laissa entendre : « J'ai soif. » Les soldats, ayant toujours plus ou moins soif, avaient d'ordinaire avec eux dans un vase un mélange d'eau et de vinaigre, dont ils se contentaient faute de mieux. L'un d'eux met la main sur une éponge, peut-être celle qui fermait le goulot de leur jarre, et la fixant imbibée de vinaigre à l'extrémité d'un javelot, il la présente à la bouche de Jésus. Il agissait ainsi par compassion — on donne ce que l'on a ; — et comme d'autres, amusés par l'appel désespéré au prophète Élie, voulaient l'empêcher d'agir : « Laissez, leur dit-il, (après) nous verrons bien si Élie

1. Gal., III, 13.
2. Ps. XXII (Vg. XXI), 1. Le psaume est en hébreu comme tous les autres, mais Jésus l'a prononcé en araméen.
3. Ps. XXII, 28, Peut-être Lc. et Jo. écrivant surtout pour les gentils convertis ont-ils omis cette parole parce qu'elle est une citation qu'il fallait entendre comme telle.

vient le descendre[1]. » Ainsi ce brave garçon n'osait se montrer bon sans s'associer à la plaisanterie des autres.

En disant : « J'ai soif », Jésus avait accompli une parole d'un psaume sur le juste souffrant[2]. Désormais il avait bu le calice jusqu'à la dernière goutte. Il s'écria : « Tout est consommé », en bon ouvrier qui a fini sa tâche. Puis, d'une voix forte : « Mon Père! je remets mon esprit entre tes mains. »

La mort de Jésus (300).

Lc., xxiii, 46b; Mc., xv, 37; Mt., xxvii, 50; Jo., xix, 30b.

Ayant donc montré par ce grand cri qu'il rendait librement son esprit à son Père, Jésus expira.

Ayez pitié de nous, très doux Jésus, qui dans votre clémence avez souffert pour nous.

Après la mort du Christ (301).

Lc., xxiii, 45.47-49; Mc., xv, 38-41; Mt., xxvii, 51-56.

A la mort du Christ[3], le voile du Temple fut déchiré en deux parties du haut en bas.

Ce rideau était, d'après s. Jérôme, celui qui interdisait l'entrée du sanctuaire[4] lorsque les portes étaient ouvertes. Ce n'était point une portière composée de deux tentures se rejoignant au milieu de façon à laisser le passage libre, mais une pièce unique qui descendait d'en haut. On le vit fendu par le milieu, comme pour signifier que l'accès du Temple était ouvert à tout le monde et que par conséquent les choses saintes devenaient profanes. Nous pourrions songer à un de ces violents coups de vent qui dissipent en un instant les sirocos noirs du printemps, si s. Matthieu n'ajoutait un tremblement de terre qui fendit les rochers et ouvrit ainsi les tombeaux creusés

1. D'après Mc. — Mt. a rédigé d'une façon plus claire, mais moins pittoresque.
2. Ps. lxviii (héb. lxix), 22.
3. Lc. cite le fait immédiatement avant la mort du Christ, Mc. et Mt. après.
4. Et non pas le second rideau entre le Saint et le Saint des Saints (Héb., ix, 3).

dans le roc. On vit même dans la ville, après la résurrection de Jésus, des saints ressuscités qui apparurent à quelques personnes, mais à la manière des fantômes, pour regagner presque aussitôt leurs sépulcres, car il n'en est plus question, et cet événement demeure dans le vague.

Auprès de la croix se tenait un centurion qui avait surveillé le crucifiement des condamnés. D'ordinaire ils mouraient lentement, saisis en pleine vie pour s'épuiser dans les douleurs, la faim, la soif, passant des malédictions aux plaintes, puis à la respiration angoissée, jusqu'au dernier spasme. Jésus était mort alors que ses paroles témoignaient encore d'une entière maîtrise de lui-même, comme s'il avait choisi le moment de rendre son esprit à Dieu. Étonné de ce qu'on avait murmuré autour de lui des prétentions de ce crucifié à être Fils de Dieu, le centurion reconnut à cette mort qu'elles étaient justifiées. Il ne craignit pas de dire . « Vraiment l'homme était Fils de Dieu[1]. » Même dans le peuple, un revirement se reproduisit, soudain et entier, comme il arrive aux âmes simples. Il leur semblait maintenant qu'un crime pesait sur eux, et ils se frappaient la poitrine. Ne craignant plus d'être englobés dans un procès dont l'issue avait satisfait la hiérarchie, les amis de Jésus se rapprochaient, se tenant cependant à l'écart.

Refoulées probablement à l'arrivée des grands Juifs moqueurs, les saintes femmes avaient toujours les yeux fixés sur Jésus. Peut-être Marie avait-elle obtenu de rester auprès de son fils avec Jean, car elle ne figure pas parmi les femmes qui regardaient de loin, nommées par s Marc et s. Matthieu après la mort du Sauveur, et qui sont probablement les mêmes que s. Jean avait placées au pied de la croix: Marie de Magdala, Marie, mère de Jacques le petit et de José ou Joseph, Marie de Clopas, enfin Salomé (dans Marc), qui est sans doute la mère des fils de Zébédée (de Matthieu[2]).

1. La réflexion : « Vraiment cet homme était un juste » a paru à Lc. plus naturelle chez un païen.

2. Nous identifions Marie, mère de Jacques et de José, avec la sœur de la Vierge. Outre Marie de Magdala, on connaissait une autre Marie, femme

Avec ces femmes qui avaient suivi et assisté Jésus pendant qu'il était en Galilée, se trouvaient d'autres Galiléennes venues en même temps que lui à Jérusalem pour le pèlerinage de Pâque[1].

Intervention de Joseph d'Arimathie[2] (302).

Lc., XXIII, 50-52; Mc., XV, 42-45; Mt., XXVII, 57-58; Jo., XIX, 38ᵃ.

Jésus avait expiré vers trois heures du soir. Ses amis s'en aperçurent et se lamentèrent. Mais un sentiment d'affection les obligea à agir vite. Il importait souverainement à leur tendresse de ne pas laisser jeter le corps de Jésus dans une fosse commune avec les deux malfaiteurs. Qu'il reçût du moins une sépulture décente et sans tarder, car il fallait que tout fût terminé avant le coucher du soleil. On ne refusait guère de donner le corps des suppliciés à leur famille. Mais encore fallait-il obtenir la permission du gouverneur. Qui oserait se présenter à lui? Ceux qui s'en sentaient le courage n'avaient pas grande chance d'être introduits. Les personnages influents qui avaient éprouvé pour lui de la sympathie n'avaient pas osé la lui témoigner publiquement, même à l'heure où l'on pouvait espérer de le sauver. Braveraient-ils maintenant le ressentiment des Juifs? Car on savait Pilate indifférent.

Cependant les devoirs envers les morts sont si sacrés qu'on excuse ceux qui les remplissent, même envers des criminels. Joseph d'Arimathie[3] avait été touché des paroles de Jésus sur le règne de Dieu[4]. Sollicité sans doute par les sainte femmes, il se hasarda. Il était sénateur, c'est-à-dire membre du Sanhédrin, riche et considéré, comme les

de Clopas. Elle était d'après Hégésippe (cité dans Eusèbe, *Hist. eccl.*, II, XXIII, 4), la mère de Siméon (Simon) et de Jude.

1. Mc., XV, 41 ; Mt. groupe les deux faits en une seule phrase.

2. Les quatre évangélistes la soudent à la mise au tombeau, comme il était très naturel de le faire. Mais nous sommes obligé de la détacher et de la placer avant l'intervention des Juifs. Car Pilate n'aurait pas fait vérifier la mort de Jésus, comme le dit Mc., s'il avait déjà donné l'ordre d'achever les condamnés : cet ordre ne laissait plus place au doute.

3. Rentis près de Lydda.

4. Ce que Lc. explique « bon et juste ».

autres « anciens » de l'aristocratie territoriale admis au grand conseil, il avait donc accès auprès de Pilate, et il en profita pour lui demander le corps de Jésus. Le gouverneur ne s'informa pas s'il se présentait comme parent ou comme ami. La chose lui était égale. Mais une mort si prompte l'étonna. On ne l'avait même pas prévenu. Il fit appeler le centurion, qui précisément revenait du Calvaire après une mort qui l'avait impressionné si fortement. La permission fut aussitôt donnée, le cadavre laissé à la disposition de Joseph. Faveur toute gracieuse, Pilate ne voulant pas extorquer de l'argent à un si grand personnage[1].

En règle avec l'autorité, Joseph se hâta de prendre les mesures nécessaires et commença par acheter un linceul.

Le côté de Jésus est percé d'une lance (303).

Jo., XIX, 31-37.

Cependant les Juifs, qui prétendaient avoir imposé à Pilate le respect de la Loi pour faire périr Jésus, se sentaient obligés de leur côté à veiller sur une de ses ordonnances. Le Deutéronome prescrivait expressément d'ensevelir le corps d'un pendu le jour même[2], pour ne pas souiller la terre sainte d'un spectacle répugnant. Les Juifs faisaient appliquer cette règle même aux crucifiés[3], dont on était donc obligé de hâter la mort. Ce jour-là surtout il fallait se hâter : c'était la préparation du sabbat, et de quel sabbat ! Car la Pâque allait se célébrer le soir même, et la fête des Azymes serait le lendemain, un samedi.

L'usage de rompre les jambes pour accélérer le décès, connu des Romains, mais qu'ils n'employaient pas avec les crucifiés, était probablement devenu normal à Jérusalem.

Lorsque les Juifs se présentèrent à Pilate pour en solliciter l'exécution, il n'eut rien à objecter. Il savait Jésus

1. Le fait était réprouvé par l'opinion comme un grave abus de pouvoir (Cic., *in Verrem*, V, 45 et 51) ou comme une punition très sévère envers des vaincus (Justin, IX, 14, 6).
2. Deut., XXI, 23.
3. JOSÈPHE, *Guerre*, IV, V, 2.

mort, mais il restait les deux bandits. Il donna donc des ordres et des soldats s'acheminèrent vers le Golgotha munis des instruments nécessaires. Ces soldats rompirent donc les jambes d'un des larrons, l'achevant au besoin d'une autre manière, puis passèrent à l'autre, sans s'occuper de Jésus dont ils constatèrent la mort. L'un d'eux pourtant, afin d'en être plus sûr et d'y pourvoir, si on s'était trompé, lui piqua le côté d'un coup de lance, le côté gauche, pour que l'expérience fût plus sûre. Et aussitôt il sortit du sang et de l'eau. Si le cœur a été transpercé, cet effet n'est point contre les lois de la nature, semble-t-il, car Jésus venait à peine d'expirer. S. Jean, qui vit le fait, l'affirma en prenant à témoin Celui qui connaît toute vérité. Il y a vu l'accomplissement de deux prophéties. L'une était écrite dans la Loi au sujet de l'agneau pascal, figure du Libérateur, et disait : « *Aucun de ses os ne sera brisé*[1]. » L'autre[2] : « *Ils regarderont Celui qu'ils ont transpercé* », était du prophète Zacharie, assistant en esprit dans l'avenir à un drame effrayant : la nation en deuil se reconnaissait coupable d'un grand crime et se lamentait sur celui qu'on avait transpercé, comme on se lamente en pleurant un fils unique. Et cette prophétie, reprise par l'évangéliste, est accomplie par une longue suite de générations chrétiennes. Les âmes contemplatives parcourent tous les mystères de la vie du Christ, mais elles s'arrêtent devant cette blessure, elles y pénètrent, elles vont jusqu'au Cœur. C'est une source inépuisable de grâces et de sainteté, recueillie dans la dévotion au Sacré-Cœur. Le sang qui est sorti est le symbole de la rédemption; l'eau est celle du baptême, qui tient sa vertu du sang auquel elle est mêlée. Les Pères ont vu aussi dans cette blessure l'issue d'où est sortie l'Église. C'est le plus sacré des stigmates que Jésus a voulu conserver dans son corps glorieux.

1. Ex., XII, 46; Nombres, IX, 12.
2. Zach., XII, 10.

Jésus est mis au tombeau (304).

Lc., XXIII, 53-56; Mc., XV, 46-47; Mt., XXVII, 59-61; Jo., XIX, 38b-42[1].

Joseph d'Arimathie ne laissa pas traîner les choses. En sortant de chez Pilate il a pu rencontrer les Juifs qui venaient demander la permission de faire achever les suppliciés et d'enlever les corps pour les enterrer n'importe où. Il fallait arriver à la croix avant que les soldats se soient mis à exécuter la consigne, que Pilate avait sans doute formulée sans penser à la modifier pour Jésus. Joseph ne voulait pas seulement recevoir des soldats le corps, il entendait l'enlever[2] lui-même, c'est-à-dire le détacher de la croix avec respect. On ne peut douter que les saintes femmes l'aient assisté dans cet office, Marie ne cédant à personne le privilège de recevoir entre ses bras si tendres le corps de son Fils meurtri par la dureté inflexible des bras de la croix. C'est le spectacle de la *Pietà*, qui a amolli tant de cœurs. Le courage est contagieux, comme la peur. Nicodème, l'intellectuel hésitant, mais au cœur droit, s'était joint à Joseph. Pendant que Joseph achetait le linceul, il s'était procuré une quantité considérable de myrrhe et d'aloès[3]. Après avoir lavé le saint corps marqué d'un sang précieux, on l'enveloppa de bandelettes saupoudrées de ce mélange, qu'on répandit aussi très largement dans le sépulcre où il devait être déposé.

Joseph d'Arimathie fit grandement les choses. Il s'était fait creuser dans le roc un tombeau, dans un jardin qu'il possédait tout près du mur extérieur de la ville, en contrebas de cette élévation où l'on avait dressé les croix. Il devait y tenir beaucoup, et il n'y serait pas venu prendre sa place sans avoir stipulé auparavant qu'il n'en serait jamais délogé, et que personne n'y serait déposé près de lui.

1. Jo. dit vaguement : « après cela », qui s'applique surtout au fait de la sépulture, plutôt qu'à la démarche de Joseph. — D'ailleurs les quatre racontent de la même manière comment Jésus fut enseveli. Jo. ajoute les détails particuliers à Nicodème.

2. C'est ce que marque aussi Jo., XIX, 38-40.

3. Jo. parle de 100 livres, qui feraient plus de 32 kilogrammes.

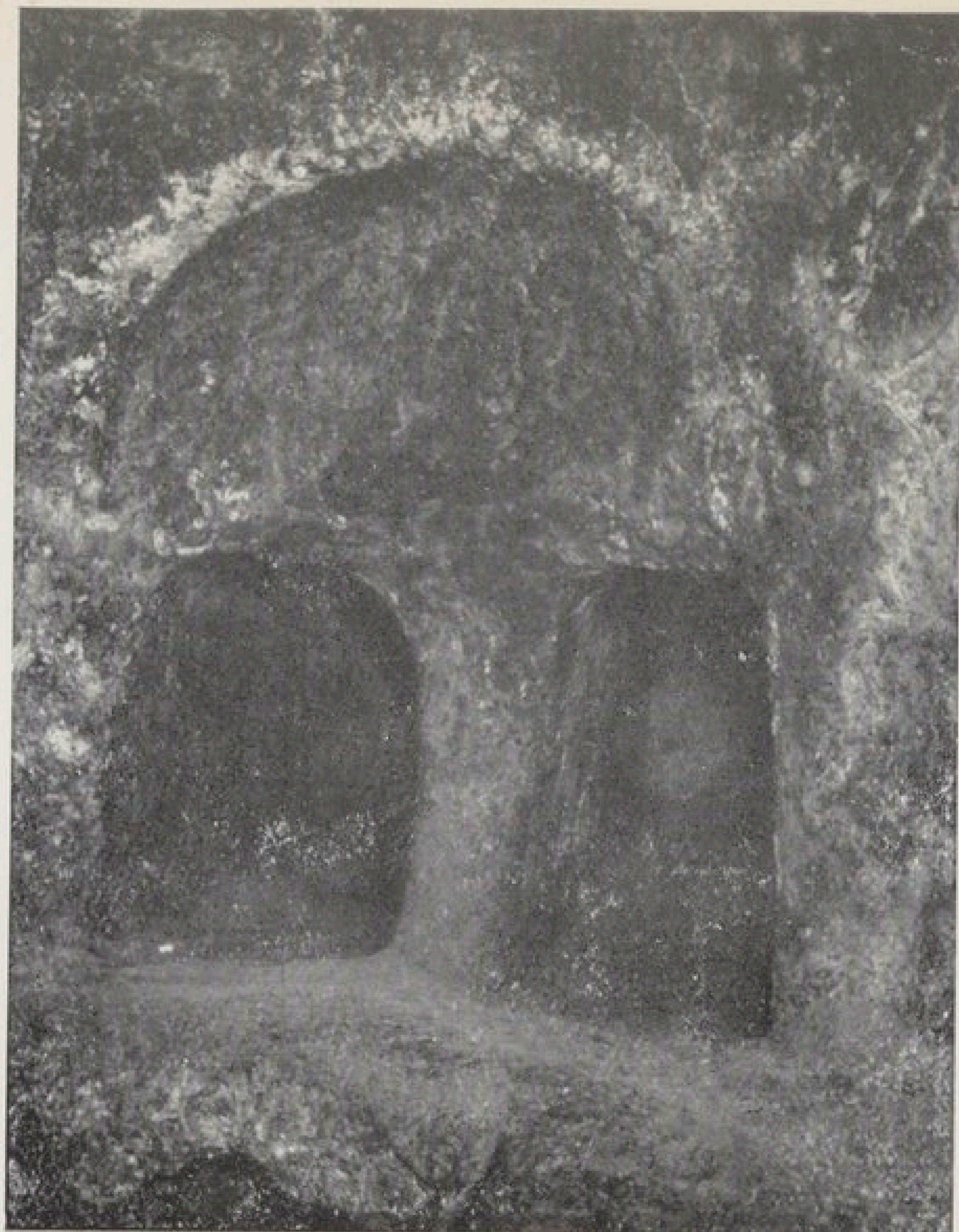
Pourtant il le céda à son maître[1]. Ce tombeau, creusé pour lui, avait sans doute la disposition de ceux qu'on rencontre encore si nombreux aux environs de Jérusalem : une chambre carrée, avec une seule banquette réservée dans la taille de la cavité, précédée d'une autre chambre. Entre les deux une porte basse de communication. Au dehors une ouverture non moins basse, fermée par un gros disque de pierre, accessible quand le disque était roulé dans sa gaine pratiquée dans le roc devant la façade[2]. La proximité du tombeau fut peut-être ce qui décida Joseph à le céder. L'heure avançait. En allant plus loin il risquait d'être arrêté par les Juifs, obligé de faire disparaître le corps dans un trou creusé à la hâte. Si près du Calvaire, le tombeau étant parfaitement disposé, il suffirait de deux heures pour détacher Jésus de la croix, l'embaumer rapidement, le déposer sur la banquette dans son linceul et rouler la meule devant la porte du tombeau.

Au coucher du soleil, vers 6 heures du soir, tout était terminé. Joseph étant chez lui dans son jardin, on l'avait laissé tranquille. Les saintes femmes avaient tout vu. Marie Magdeleine et l'autre Marie étaient même demeurées quelque temps assises en face du sépulcre, tandis que les autres, profitant des dernières lueurs du jour, avaient préparé des aromates et de l'huile parfumée. Malgré la prodigalité de la myrrhe et de l'aloès, l'ensevelissement avait été rapide, et, dans leur pensée, provisoire. Prises au dépourvu, elles n'avaient pu apporter leur contribution ; elles se réservaient de revenir.

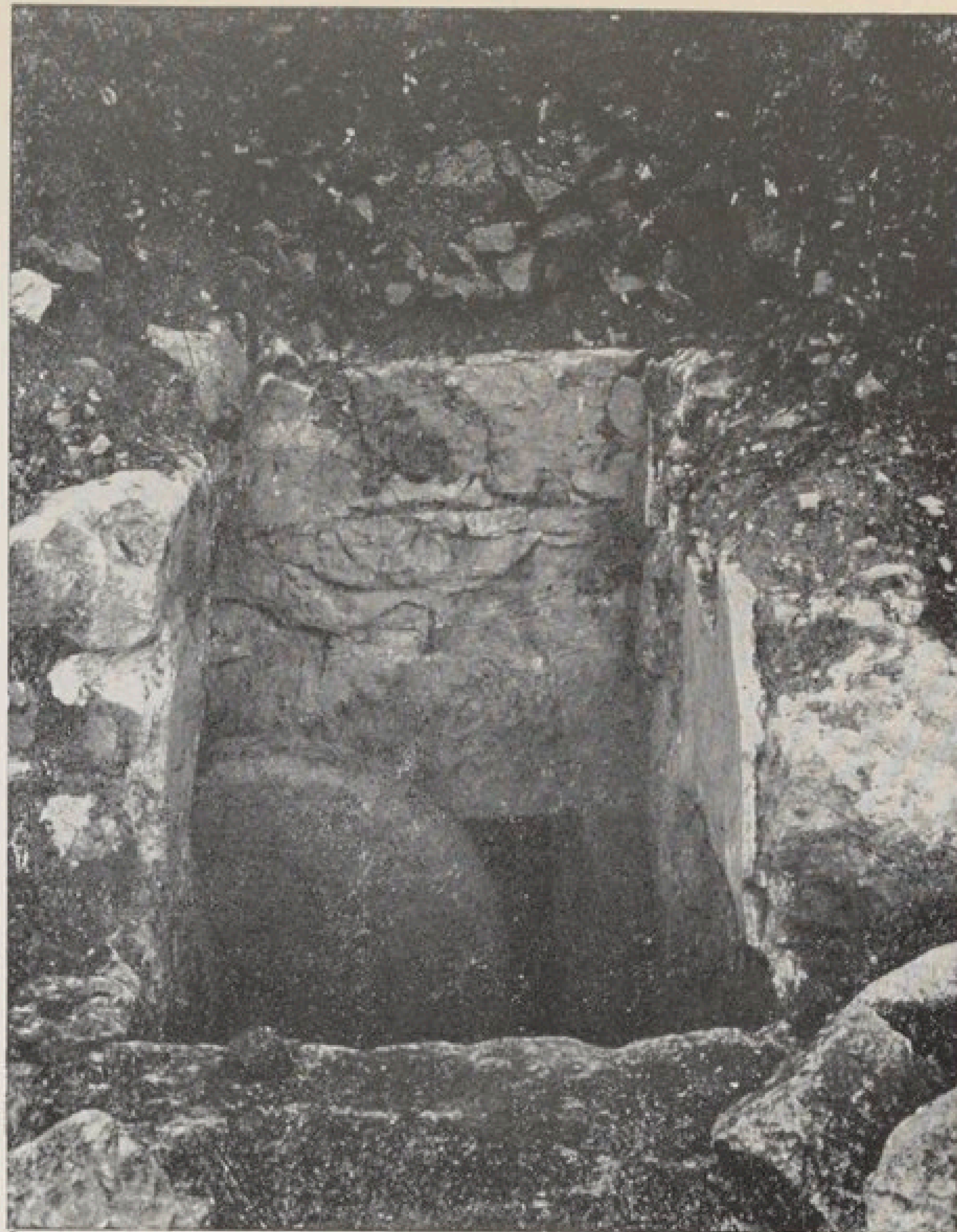
Cependant toute la journée du sabbat elles s'abstinrent, pour ne pas déroger à la Loi.

Aucun évangéliste ne parle de Marie, mère de Jésus, plus tendrement intéressée que tout autre à la conservation du corps de son Fils. Le sentiment unanime de l'Église supplée pour la foi à ce silence. Elle espérait, elle attendait la résurrection, elle en était sûre. Affligée dans son cœur comme Jésus l'avait été, elle s'unissait à la certitude de

1. Mt. et l'évangile de Pierre.
2. Voir *Jérusalem*... I, p. 96 et notre Pl. XXIX, 1 et 2.



1. Tombeau dit de Joseph d'Arimathie; tombe juive attenante au S.-Sépulcre.



2. Type de tombeau à pierre roulante.

son espoir, sans laisser pour cela de souffrir d'être restée seule. Cependant Jean l'avait introduite en Mère dans l'abri qu'il avait à Jérusalem.

La garde du tombeau (305).

Mt., XXVII, 62-66.

Le soir du vendredi, les principaux ennemis de Jésus parmi les grands prêtres et les Pharisiens avaient mangé pieusement la Pâque. Ils étaient débarrassés d'un novateur compromettant dont le sang avait vraiment sauvé le peuple, comme autrefois l'agneau pascal; la défiance des Romains était conjurée, l'honneur de Dieu était satisfait. Ils dormirent paisiblement. Au matin, lorsqu'ils se rencontrèrent et échangèrent leurs impressions, ils n'étaient plus aussi rassurés.

Jésus avait annoncé qu'il ressusciterait. Pour cela ils étaient bien tranquilles. Ce n'était pas à eux qu'on en ferait accroire. Mais le peuple est crédule. Jésus avait des partisans fermement convaincus de ses miracles, confiants dans ses promesses. Naguère encore la résurrection de Lazare avait échauffé tous les esprits. On avait cru remarquer que ses disciples s'étaient groupés de nouveau. Dans leurs propres rangs, Joseph d'Arimathie et Nicodème avaient fait défection. On avait déposé le corps sur une banquette. Jésus aurait pu s'y maintenir vivant s'il n'avait pas rendu le dernier soupir. Eux étaient bien sûrs de sa mort. Mais le public? Ce tombeau, étant à Joseph avec le jardin, échappait à leur surveillance. Les disciples pouvaient s'y introduire durant la nuit, voler le corps, le faire disparaître, affirmer qu'il était vivant, caché quelque part, qu'il allait reparaître en Messie vainqueur de la mort, comme il l'avait annoncé.

Il faut tout prévoir. Une réunion du Sanhédrin était impossible le jour de la fête, et les eût rendus ridicules. Quelques-uns se rendirent auprès de Pilate, le seul qui pût les tirer d'embarras en prenant la chose sur lui : « Seigneur, nous nous sommes souvenus que cet imposteur a

dit, étant encore en vie : Après trois jours je ressuscite. Donnez donc l'ordre que le sépulcre soit gardé sûrement jusqu'au troisième jour, de peur que ses disciples ne le dérobent et ne disent au peuple : Il est ressuscité des morts. Et la dernière imposture serait pire que la première. » Qui refuserait de croire à un Messie ressuscité?

Pilate en avait assez. Après des accusations en l'air, voici maintenant des sornettes! A eux de s'arranger. On laissait à leur disposition quelques soldats qu'ils requéraient au besoin, comme lors de l'arrestation de Jésus. Il répondit donc sans s'émouvoir : « Vous avez une garde; allez, prenez vos sûretés comme vous savez faire. » Après leur acharnement de la veille, on pouvait s'en rapporter à eux.

Ils se chargèrent donc de tout, placèrent une garde, et apposèrent des sceaux sur la pierre qui fermait l'entrée.

La présence de cette garde et de ces sceaux n'ajoute guère à notre foi dans la résurrection. L'hypothèse des Juifs était puérile comme tant d'autres qu'on rencontre dans le Talmud; car les disciples auraient été bien vite sommés d'exhiber le prétendu ressuscité. Mais s. Matthieu n'était pas fâché de leur rappeler qu'ils avaient pris toutes les précautions, et c'est pour cela qu'il nous a conservé ce trait. Il était propre comme tant d'autres de son évangile à tenir les chrétiens en garde contre leurs maîtres spirituels de la veille.

CHAPITRE VII

RÉSURRECTION, APPARITIONS ET ASCENSION DU CHRIST

Aucun des évangélistes n'a raconté, même d'un mot, la résurrection de Jésus. Un grand artiste, François Rude, a sculpté dans la pierre Napoléon se dressant sur le lit du tombeau pour s'éveiller à la gloire. Les évangélistes n'ont pas essayé de dire le tressaillement de la chair livide et meurtrie, s'animant au souffle de l'âme, ce corps humain qui avait contraint le Fils de Dieu à la souffrance, transfiguré par la gloire dans la béatitude, la voix du Père prononçant dans son jour éternel : « Tu es mon Fils, je t'ai engendré aujourd'hui », Jésus-Christ remerçiant son Père de lui avoir donné les nations en héritage. Toutes choses ineffables, demeurées cachées dans le secret de Dieu.

Et certes cette discrétion recommande hautement leur témoignage. Ils ont attesté ce qu'on a constaté sur la terre, d'abord que le tombeau était vide, ensuite que le Christ était toujours vivant, dans un corps associé à la gloire de son âme, mais qui était bien le sien.

Ils ne nous disent donc pas où est allée son âme, séparée pour un temps de son très saint corps. La première épître de s. Pierre nous apprend, ce que la parole au bon larron faisait à peine pressentir, que Jésus était allé « prêcher aux esprits en prison », ce que la tradition enseignait de son côté sous le nom de descente du Christ aux enfers, c'est-à-dire dans la demeure où les anciens justes attendaient le bienfait de la Rédemption. Puis son âme rejoignit son corps, et ce corps animé d'une vie plus parfaite, put

sortir du tombeau sans déranger la pierre, roulée par un dessein pieux, et sans rompre les sceaux d'ennemis impuissants, ainsi que le divin Enfant était sorti du sein de sa mère[1]. Il convenait cependant de ne pas laisser fermée cette tombe vide. S. Matthieu nous apprend qu'un ange du Seigneur ébranla la terre et roula la pierre, sur laquelle il s'assit en vainqueur : « Son aspect était comme d'un éclair, et son vêtement blanc comme la neige. » A ce bruit les gardes s'éveillèrent; à cette vue ils tremblèrent d'effroi, et, d'abord immobiles de stupeur, ne tardèrent pas à s'enfuir.

Le tombeau trouvé vide (306-310).

Lc., xxiv, 1-12; Mc., xvi, 1-8; Mt., xxviii, 1-8; Jo., xx, 1-10.

Les quatre évangélistes racontent, chacun à sa manière, comment le tombeau de Jésus fut trouvé vide, au grand étonnement des amis du Christ. S. Matthieu et s. Marc se ressemblent le plus. S. Luc est d'ordinaire plus près de s. Marc. Quant à s. Jean il suit sa voie, étant cependant d'accord avec s. Luc sur une recherche de Pierre. On a beaucoup exagéré la difficulté de les concilier. Rien de plus simple si l'on ne s'arrête pas à des minuties indifférentes, et si l'on tient compte de la composition de chaque évangile.

Le sabbat s'était terminé au coucher du soleil du samedi soir, et avec lui la prescription du repos le jour de Pâque. La fête durait huit jours, mais seuls le premier et le dernier jours étaient chômés[2]. Cependant les femmes attachées à Jésus ne sortirent de la maison où elles étaient probablement ensemble que le lendemain matin, mais de très bonne heure. Il y avait là, d'après s. Marc, Marie de Magdala, Marie, mère de Jacques et Salomé. Au lieu de Salomé, s. Luc nomme Jeanne, qu'il avait seul fait connaître[3], tandis que s. Matthieu ne nomme que Marie de Magdala et l'autre Marie. Aucun d'eux n'a voulu être com-

1. Comparaison souvent relevée par les Pères.
2. Deut., xvi, 8.
3. Lc., viii, 3.

plet, chacun suivait ses renseignements propres sans se conformer aux autres. Mais on remarquera que Marie de Magdala est toujours en tête. S. Jean ne parlera que d'elle.

Pour retrouver l'harmonie dans les faits, il suffit de supposer que Marie Magdeleine, plus ardente, se dirigea tout droit vers le tombeau. Les autres femmes, d'après s. Luc, avaient déjà préparé des aromates et de l'huile parfumée dès le vendredi soir. En avaient-elles une quantité suffisante dans leur logement provisoire? Il est probable que s. Luc a selon sa méthode[1] clos ce qui regardait la sépulture et anticipé ce que s. Marc a placé après le sabbat, c'est-à-dire l'achat des aromates. On comprend très bien que les femmes, sorties de très bonne heure quand il faisait encore sombre, aient perdu beaucoup de temps à se faire ouvrir les boutiques pour acheter ces épices; aussi, d'après s. Marc, elles n'arrivèrent en vue du monument qu'après le lever du soleil.

Magdeleine les avait précédées, puisqu'il était encore presque nuit quand elle s'aperçut que la pierre avait été enlevée, c'est-à-dire roulée, de façon que le tombeau était ouvert. Les gardes avaient disparu, mais elle ne s'en étonna pas, ignorant qu'on les avait placés là. Un regard furtif lui permit de constater que le corps avait disparu. Elle ne vit aucun ange : Jésus s'était réservé de l'informer lui-même. Aussitôt, dans son inquiétude extrême, craignant une profanation du corps adoré de Jésus, elle prit sa course et alla droit à Simon Pierre et au disciple que Jésus aimait. Elle était hors d'elle-même, n'hésitant pas à conclure : « On a enlevé le Seigneur du tombeau, et nous ne savons pas où on l'a mis. » Elle dit « nous », parce qu'elle prête sa conviction à celles qui étaient sorties avec elle, mais qui n'arrivaient au tombeau qu'en ce moment.

Ces femmes n'avaient écouté que leur cœur dans leur généreux dessein, mais à mesure qu'elles avançaient elles en mesuraient la difficulté. Elles non plus ne savaient rien des gardes. Mais comment pénétrer dans le tombeau pour pratiquer les onctions funèbres? La grosse meule qui fermait

1. Cf., III, 20; XXII, 19 s.

l'entrée était un obstacle infranchissable. Elles ne se sentaient pas la force de la rouler. Un homme même aurait eu besoin d'un levier. Et l'on ne pouvait espérer trouver à cette heure matinale un aide de bonne volonté. Elles échangeaient leurs pensées inquiètes, quand elles aperçurent la pierre déjà roulée, et elles en furent d'autant plus satisfaites que la pierre était vraiment énorme.

Elles entrèrent donc dans le tombeau et ne trouvèrent pas le corps. Leur étonnement fut profond : ce n'étaient donc pas les disciples qui avaient roulé la pierre, car ils n'auraient pas profané le corps en troublant le repos sacré d'un mort. Alors elles avisent un jeune homme assis à leur droite, sur la banquette[1], revêtu d'un habit blanc. Effrayées, elles baissèrent les yeux à terre. Le jeune homme dit : « Ne soyez pas dans cette stupeur. Vous cherchez Jésus de Nazareth le crucifié; il est ressuscité, il n'est pas ici. Voici la place où on l'avait déposé. Mais allez et dites à ses disciples et à Pierre, qu'il vous précède en Galilée; là vous le verrez, comme il vous l'a dit[2]. »

D'après s. Marc les saintes femmes prirent la fuite et ne dirent rien à personne, tant elles étaient effrayées. Cela est en somme très naturel : elles craignaient aussi de n'être pas crues. Sans doute elles se ravisèrent, car s. Luc et s. Matthieu disent très sommairement qu'elles accomplirent leur message envers les Apôtres, ce qui ne fut pas l'affaire d'un instant, ni sans certaines particularités.

S. Marc qui excelle à raconter les péripéties nous aurait renseignés sur ce point, si le fil de son discours n'avait été rompu en cet endroit même. Lorsque son évangile fut achevé, par lui ou par un autre[3], la lacune ne fut pas comblée.

Les Apôtres auraient cru déroger en ajoutant foi à des

1. D'après Mt. qui raconte très sommairement, on eût pu croire que l'ange qui avait roulé la pierre était encore assis sur cette pierre; Lc. a mieux distingué que Mc. la constatation que le tombeau était vide et l'apparition. Il a deux hommes vêtus d'un vêtement éclatant, qui parlent tous deux, ce qui ne peut s'entendre que d'un au nom des deux.

2. Mc., xvi, 6 s. Lc. ne parle pas de ce rendez-vous, ayant pris le parti de ne raconter que les apparitions en Judée.

3. Fillion (III, p. 515) dit de la finale de Marc : « Quel qu'en ait été l'auteur. »

bavardages de femmes. Cependant s. Luc dit comment Pierre, qui devait être prévenu le premier étant toujours le chef, courut au tombeau qu'il trouva vide : il ne vit que les bandelettes, ce qui lui donna fort à réfléchir[1].

C'est ce point que s. Jean a raconté en détail, car il prit part à cette recherche anxieuse, se désignant lui-même comme cet « autre disciple que Jésus aimait ».

Pierre et lui étaient probablement ensemble lorsque Marie de Magdala leur avait porté la fatale nouvelle de l'enlèvement du corps. Ils partirent aussitôt. Très affectés, tous deux couraient. Jean, plus jeune, courut plus vite que Pierre et arriva donc le premier. Cependant il n'entra pas, sûrement par égard pour son compagnon. Il se pencha seulement et vit au delà de la petite antichambre les bandelettes gisantes. Pierre qui le suivait entra résolument jusque dans le tombeau. Il vit lui aussi et plus nettement les bandelettes, ce qui prouvait bien qu'on n'avait pas enlevé le corps, car on l'eût pris tel quel. Et, fait plus étonnant encore, le linge qu'on avait placé sur la tête n'était pas mêlé aux bandelettes en désordre; il était roulé seul à part. L'autre disciple entra et vit la même chose. Tous deux gardèrent le silence, saisis et recueillis, et n'échangèrent pas leurs impressions. S. Jean dit seulement que dès lors il crut que Jésus était ressuscité, et ce fut sûrement aussi la conviction de Pierre. Jusqu'à ce moment ils n'avaient pas compris d'après l'Écriture que le Christ devait ressusciter. Il l'avait cependant annoncé lui-même à tous ses Apôtres. Mais l'événement leur paraissait tellement improbable que seule l'évidence du fait eût le pouvoir de les convaincre, et il leur apparut alors que cette consécration suprême du Messie avait été prédite[2].

1. Lc. ne dit pas que les femmes aient parlé immédiatement à tous les Apôtres : ce serait d'ailleurs contraire aux vraisemblances.
2. Is., LIII, 11.

Les apparitions en Judée (311-316).

Lc., XXIV, 13-43; Mc., XVI, 9-14; Mt., XXVIII, 9-15; Jo., XX, 11-29.

La piété des enfants de l'Église tient pour assuré que le Christ ressuscité apparut d'abord à sa très sainte Mère. Elle l'a nourri de son lait, elle a guidé son enfance, elle l'a comme présenté au monde aux noces de Cana, pour ne reparaître guère qu'auprès de sa croix. Mais Jésus a consacré à elle seule avec Joseph trente ans de sa vie cachée : comment n'aurait-elle pas eu pour elle seule le premier instant de sa vie cachée en Dieu? Cela n'intéressait pas la promulgation de l'Évangile; Marie appartient à un ordre transcendant où elle est associée comme Mère à la Paternité du Père sur Jésus.

Obéissons à une disposition voulue par l'Esprit-Saint en abandonnant cette première apparition de Jésus aux âmes contemplatives. Elle n'eut certainement pas les péripéties émouvantes de la manifestation du Christ à Marie de Magdala.

Les deux disciples les plus aimés étaient retournés chez eux, l'un d'eux l'atteste. Elle ne se retirait pas. Elle avait quitté la croix et le sépulcre la dernière. Elle était venue la première au tombeau, trouvé vide. Elle ne pouvait s'en détacher, demeurait au dehors et pleurait. Puis elle voulut voir encore, entra dans l'antichambre et se pencha comme si ce dernier regard eût pu lui apprendre quelque chose. Elle aperçoit alors deux anges vêtus de blanc, assis l'un à la tête[1], l'autre aux pieds, sur la banquette où avait été déposé le corps de Jésus. Ils lui dirent : « Femme, pourquoi pleures-tu? » Elle n'a pas reconnu des anges; des anges auraient dû savoir pourquoi elle pleurait. Elle répond : « Parce qu'on a pris mon Seigneur, et je ne sais où on l'a mis. » Elle ne voit même pas les bandelettes, elle ne s'inquiète pas des étrangers, pour elle c'est le vide, le néant.

1. Des tombeaux juifs creusés dans le roc près du sanctuaire de St-Étienne ont sur la banquette un encadrement en pierre pour recevoir la tête; *Jérusalem*... II, p. 781.

Elle se penche encore, cette fois pour sortir et aller chercher ailleurs. Elle aperçoit alors Jésus mais sans le reconnaître, et même sans le regarder, parce qu'elle ne songe qu'à ce cher corps, qu'elle voudrait oindre d'une huile précieuse, et qui est entre les mains de profanateurs. Jésus lui dit : « Femme, pourquoi pleures-tu? Qui cherches-tu? » Elle pense que c'est le gardien du jardin, étrange gardien, peut-être infidèle, qui doit être au courant, qui devrait comprendre son inquiétude : « Si vous l'avez emporté, dites-moi où vous l'avez mis, et j'irai le prendre. » Elle était bien venue sans se soucier de la pierre ! Elle ne veut que Lui, mais elle le veut. Alors la voix qui va au cœur et dessille les yeux, le nom familier dans la langue maternelle : « Mariam! » Aussitôt le cri : « Rabbouni », mon Maître, et déjà la Magdeleine était aux pieds de Jésus, pleurante encore, mais de joie. Elle est à sa place, elle y veut demeurer, prolonger les effusions de son amour. Mais ce n'est plus le temps des larmes de la pécheresse répandues sur les pieds du Sauveur. Jésus appartient au monde d'en-haut. S'il n'est pas encore remonté vers son Père, il ne tardera pas, et il lui incombe d'en avertir ses disciples. C'est, semble-t-il, le sens de cette parole : « Ne me touche pas, car je ne suis pas encore remonté vers le Père, mais va vers mes frères et dis-leur : je monte vers mon Père et votre Père, et mon Dieu et votre Dieu. »

De ce moment Marie Magdeleine était consacrée l'apôtre des apôtres. Elle obéit, comme font ceux qui s'arrachent à la conversation avec leur Maître pour aller porter la bonne nouvelle : « J'ai vu le Seigneur ! » Mais on ne la crut pas[1].

Il n'est même pas dit qu'aucun autre disciple ait pris à cœur, comme Pierre et Jean, de vérifier le dire des femmes.

D'autres témoins du tombeau vide étaient les gardes qui s'étaient enfuis quand la pierre avait été roulée. Ils étaient

1. Le récit de Jean est résumé dans une phrase par Mc., XVI, 9-11, disant expressément que Jésus apparut d'abord à Marie la Magdeleine dont il avait chassé sept démons. Nous croyons que Mt., XXVIII, 9-10, fait allusion à la même apparition quand il parle des femmes. C'est le même procédé qu'il a employé à propos des démoniaques de Gérasa et des aveugles de Jéricho. La Magdeleine faisait partie du groupe des femmes : il applique sommairement à toutes ce qui était le fait de l'une d'elles.

peu nombreux, trois ou quatre au plus, assez confus de leur aventure. Quand le jour parut, après que la ville eut repris son animation accoutumée, les pauvres diables ne purent se dérober au devoir de rendre compte.

Les prêtres leur avaient donné leur mission, c'est à eux qu'ils allèrent. Le cas était embarrassant. Si leur vigilance avait été en défaut, leur sincérité n'était pas douteuse. On ne pouvait songer à faire disparaître des soldats romains. Les châtier, c'eût été provoquer leurs protestations ils ne pouvaient rien contre une intervention surnaturelle. Eux-mêmes auraient ainsi accrédité cette rumeur que les meneurs avaient voulu prévenir, qui n'eût même plus été une conjecture, reposant dès lors sur le témoignage des gardes. Le plus sûr, c'était de leur faire dire qu'ils n'avaient rien vu.

La seule hypothèse plausible pour les ennemis de Jésus était toujours que les disciples avaient enlevé le corps. La décision de quelques membres du Sanhédrin, nous dirions aujourd'hui d'un groupe de la chambre, fut de donner de l'argent aux gardes pour les décider à répandre cette conjecture en leur propre nom. Si Pilate faisait mine d'enquêter et de punir, on l'apaiserait, puisqu'il s'en était remis aux prêtres du soin de cette affaire. Évidemment les gardes ne pouvaient attester avoir vu les disciples pendant qu'eux-mêmes dormaient. Ils devaient seulement avouer qu'ils s'étaient endormis, et que sûrement les disciples avaient profité de leur négligence, car eux seuls avaient pu faire le coup. Et c'est sans doute à cette solution que beaucoup de Juifs s'arrêtèrent lorsqu'on les pressait trop sur la disparition du corps de Jésus.

Le second jour de la Pâque se passait à Jérusalem dans l'allégresse générale, seuls les disciples demeuraient affligés, n'osant ajouter foi aux racontars des femmes. Deux d'entre eux résolurent de regagner leur village, n'ayant plus d'espérances, car si quelques disciples avaient essayé de vérifier les dires, et avaient en effet trouvé le tombeau vide, lui, ils ne l'avaient pas vu. Et dans quel état pouvait-il être après trois jours!

Nous savons par s. Luc, que l'un des deux se nommait

Cléopas, et qu'ils se dirigeaient vers le bourg d'Emmaüs situé à soixante[1] stades de Jérusalem.

Tandis qu'ils devisaient tristement, s'entretenant des scènes lamentables des derniers jours, Jésus se trouva près d'eux, comme s'il les avait rejoints, cheminant dans la même direction, mais sans se laisser reconnaître. Sa voix même parut celle d'un étranger, d'autant qu'il leur demandait ce qu'ils pouvaient bien se dire. Était-il donc le seul pèlerin de Jérusalem qui n'eût pas entendu parler du grand événement?... Comment Jésus de Nazareth s'était acquis la réputation d'un prophète puissant en œuvres et en paroles, et comment les principaux des prêtres et les magistrats l'avaient livré pour être condamné à mort et l'avaient ainsi fait mettre en croix. On était au troisième jour. Des femmes appartenant au groupe des fidèles de Jésus avaient trouvé le tombeau vide, disaient avoir vu des anges qui l'affirmaient vivant; les disciples, seuls témoins sérieux, ne l'avaient pas vu.

Nos pèlerins ignoraient l'apparition à Magdeleine, ou ils ne voulaient pas en tenir compte.

Jésus les laissait parler, ne leur disait pas : c'est moi! préférant leur faire une fois de plus la leçon qui avait toujours trouvé les siens rebelles. Il fallait, et les Écritures en apportaient le témoignage, que le Christ souffrît avant d'entrer dans sa gloire. Cela résultait surtout de la prophétie

1. Aucun fait nouveau à signaler, depuis la troisième édition de notre commentaire de Lc., qui favoriserait la leçon « 160 stades ». Le P. Abel (*Rev. bibl.*, 1925, p. 347 ss.) a réussi à rendre probable que le pèlerin de Bordeaux supposait 160 stades de Jérusalem à l'Emmaüs des Macchabées. Quant à Ptolémée (p. 989) les 150 stades s'appuient sur un petit carton dont l'éditeur déclare que les stations sont *parum apte dispositae*, et en effet il y a 18 milles de Lydda à Emmaüs, 20 d'Emmaüs à Jérusalem. Mais en fixant la distance de 160 stades par Béthoron le P. Abel a seulement expliqué comment la correction ajoutant « cent » est devenue possible sous l'empire, quand la route par Béthoron eut été tracée, probablement au temps de Trajan. Lui-même a reconnu la route directe de 144 stades, qui est la route ancienne; même avant l'existence de la route carrossable, on n'aurait jamais décidé un piéton à aller à Emmaüs par Béthoron. Au temps de s. Luc, Emmaüs n'était pas à 160 stades de Jérusalem, mais à 144. D'ailleurs Lc. qui donne le nom de πόλις aux moindres villages n'aurait pas employé χώμη pour désigner Emmaüs, une des cités fortes de la Judée.

Notre carte indique l'Emmaüs des Macchabées, aujourd'hui *Amwâs*; nous n'avons rien à présenter de certain pour l'Emmaüs évangélique.

d'Isaïe sur le Serviteur de Iahvé[1], mais le Ressuscité se complut à leur expliquer les Écritures qui parlaient de lui, dans la Loi de Moïse et dans les prophéties.

On était arrivé près du village où se rendaient les deux disciples. Jésus allait droit devant lui, sans paraître remarquer qu'ils se disposaient à prendre un chemin amorcé sur la grande route. Mais les charitables pèlerins, ravis de cette exposition de l'Écriture qui leur ouvrait un monde nouveau, ne voulurent pas se séparer sitôt d'un tel compagnon Ils avaient marché plus de trois heures, le jour déclinait. Pourquoi ne passerait-il pas la nuit dans leur demeure? En pareil cas on insiste sur l'heure tardive : il devait cependant être au moins trois heures de l'après midi. L'hôte introduit, on prépara le repas du soir. Étendu avec eux auprès de la table, Jésus, dont ils avaient reconnu l'autorité singulière, prit le pain, prononça une formule de bénédiction, le rompit et le leur donna. Alors leurs yeux s'ouvrirent; ils le reconnurent, mais il disparut. Et ils se dirent l'un à l'autre : « Notre cœur n'était-il pas brûlant en nous, tandis qu'il nous parlait dans le chemin, tandis qu'il nous découvrait les Écritures? »

Plusieurs ont pensé que leur cœur fut surtout embrasé parce qu'ils mangèrent un pain devenu le corps du Seigneur. Mais rien ne prouve que le Christ ait prononcé une seconde fois les paroles de la consécration. Il ne prendra avec ses apôtres qu'une nourriture ordinaire. Pourquoi ce privilège accordé à ces deux, qui, n'étant pas des Douze, n'étaient pas initiés au geste de Jésus à la Cène? Si leurs yeux s'étaient ouverts à la manducation, s. Luc n'aurait pas dit qu'ils le reconnurent à la fraction du pain, par conséquent avant de manger. Ce terme ne doit pas être censé dès lors signifier l'Eucharistie.

Il semble que les deux disciples, d'abord saisis, puis transportés de joie, ne prirent même pas le temps de terminer leur repas. Il fallait au plus tôt annoncer la bonne nouvelle.

Un nouvel évangile commençait. Revenus à Jérusalem ils

1. Is., LIII.

trouvèrent réunis les onze Apôtres, avec quelques compagnons, en proie eux aussi à une vive émotion. Sans laisser aux deux arrivants le temps de parler, on leur expliqua la raison de cette réunion extraordinaire à une heure tardive : « Le Seigneur est vraiment ressuscité, et il a apparu à Simon. » Le chef des Apôtres, Simon-Pierre, devait être le premier des disciples à voir leur commun Maître. S. Paul l'a noté aussi[1], et c'était déjà une preuve que son reniement lui était pardonné, sa situation maintenue et consacrée. Cléopas et son compagnon dirent ce qu'ils avaient vu, et comment ils avaient reconnu le Seigneur à la fraction du pain.

Cette grande journée de la Résurrection touchait à son terme. Elle ne s'acheva pas sans que Jésus se manifestât à ce groupe fidèle, désormais impatient de rassasier ses regards de sa présence. Et cependant lorsqu'on le vit soudain au milieu de tous, sans que personne eût heurté aux portes, fermées par crainte des Juifs, le premier mouvement fut d'une terreur sacrée. On reconnaissait Jésus, mais on croyait voir un esprit. Le Christ leur dit : « Pourquoi êtes-vous troublés? Paix à vous. » Et il leur montra ses mains et ses pieds, qui avaient été cloués, son côté, percé de la lance[2]. S. Luc, qui était médecin, bon psychologue et sachant le prix des constatations matérielles, ajoute que l'excès de la joie troublait leur conviction, sans doute parce qu'ils craignaient de prendre leurs désirs pour des réalités. Le Christ savait tout cela avant lui, et pour ramener les siens à un sens rassis par la plus familière des réalités, il leur demanda s'ils avaient quelque chose à lui donner à manger; puis il consomma devant eux un peu de poisson rôti. Non qu'il ait été ramené à la vie quotidienne végétative, mais seulement pour prouver la réalité de sa résurrection.

Ainsi pleinement convaincus, revenus à eux, attendant de leur Maître une parole nouvelle, ils entendirent de

1. I Cor., xv, 5 : « il apparut à Pierre, et ensuite aux Douze », terme consacré pour le conseil des Apôtres. Lc. qui est historien a écrit « onze » à cause de Judas, rayé des cadres, sans s'occuper de Thomas qui manquait par hasard.

2. Lc. et Jo. se complètent ici mutuellement, sans aucune harmonie forcée.

nouveau : « Paix à vous. » Et cette fois la paix était reconquise. Alors c'est la mission, le commandement auguste qui leur ouvre le monde : « Comme le Père m'a envoyé, moi aussi je vous envoie. » Puis il souffla sur eux et leur dit : « Recevez l'Esprit-Saint; ceux à qui vous remettrez les péchés, ils leur seront remis, ceux à qui vous les retiendrez, ils leur seront retenus. » Ce n'est point encore la grande manifestation de l'Esprit qu'il leur avait promise au soir de la Cène[1], — elle viendra à son heure, — mais dès ce moment, aussitôt après sa résurrection, il les constitue en un gouvernement spirituel. Ils ont désormais pouvoir sur les âmes, et ce pouvoir s'exercera spécialement ou par le pardon des péchés, accordé sans doute au nom de Dieu, ou bien par un refus de pardonner qui ne peut dépendre que des mauvaises dispositions du pécheur, car au repentir sincère Dieu pardonne toujours. Les dispensateurs de cette grâce seront juges des cas; ils devront donc les connaître. C'est donc aussi avec raison que l'Église a vu dans ce geste et dans ces paroles mémorables l'institution du sacrement de pénitence.

Jésus ressuscité ne devait plus vivre avec ses disciples comme autrefois. Les apparitions étaient un fait exceptionnel; ni s. Jean, ni cette fois s. Luc n'eurent besoin de dire qu'il disparut après cette manifestation du dimanche de la résurrection. Cette grande journée est devenue la vraie fête de Pâque des chrétiens.

Un des Apôtres n'était pas présent ce soir-là, Thomas, qui fut probablement convoqué avec les autres après l'apparition à Pierre, mais qui aura jugé à propos de s'abstenir parce qu'il ne croyait pas plus à Pierre que les autres n'avaient cru aux femmes. Il refusa même d'ajouter foi au témoignage de tous ses frères.

Notre temps est peu porté à croire aux miracles, mais il n'en est pas moins crédule, surtout quand on parle au nom de la science. Ce fut l'habileté de Renan d'affirmer,

1. Ce n'est pas seulement parce que Lc. raconte autrement la descente du Saint-Esprit à la Pentecôte, c'est parce que Jo., lui-même regardait cette mission solennelle de l'Esprit comme un don du Fils remonté vers son Père et pour consoler les siens de son absence et les fortifier (XIV, 16-26; XVI, 7-13).

comme s'il l'avait constaté en Orient, que les Orientaux sont toujours à l'affût d'une intervention surnaturelle pour y adhérer avec entrain. Ce n'était certainement pas la disposition d'esprit des Juifs, au temps de Jésus pas plus qu'aujourd'hui. Des hauteurs où ils l'avaient relégué dans une transcendance majestueuse, Dieu ne se mêlait guère au train du monde, sinon pour lui donner une impulsion régulière. Les Apôtres paraissent, dans toute l'histoire de Jésus, peu ouverts aux choses surnaturelles. Ils attendaient sans doute la grande manifestation messianique, mais elle n'était pas venue. La Passion, dont ils avaient rejeté même l'idée, avait troublé leur confiance. N'ayant pas compris les affirmations de Jésus sur ce point, la revanche glorieuse qui devait suivre en forme de résurrection échappait à leurs prévisions.

Lorsqu'ils eurent été convaincus par le fait même, Thomas demeura récalcitrant. Sûrement les disciples avaient été victimes d'une hallucination; ils n'avaient aperçu qu'un fantôme. Et comme on lui objectait qu'on avait vu les blessures du crucifié, il répondit qu'il ne suffisait pas de voir en pareil cas : il fallait toucher. Et il ne se fiait pour cela qu'à lui-même : « Si je ne vois dans ses mains l'empreinte des clous, et si je ne mets mon doigt à la place des clous, et si je ne mets ma main dans son côté, je ne croirai pas. »

Apprenons ici à avoir pour ceux qui doutent la même indulgence que le Christ. Il abandonna d'abord Thomas à ses dénégations obstinées durant sept jours. Les Apôtres ayant vu le Christ à Jérusalem ne se hâtaient pas de retourner en Galilée. Ils se réunirent le huitième jour, peut-être pour prier ensemble une dernière fois, peut-être pour prendre des dispositions en vue de la route à faire en commun. Les portes étaient closes; soudain Jésus se trouva de nouveau parmi eux. Il les salua : « Paix à vous! » Puis il dit à Thomas : « Donne ton doigt ici et vois mes mains, et donne ta main et mets-la dans mon côté, et ne sois pas incrédule, mais croyant. »

Thomas laissa-t-il le Christ s'emparer de sa main et la conduire à la blessure de son côté, ou renonçant à sa logique,

se rendit-il à l'évidence de ce qu'il voyait? C'est à lui, l'incrédule, qu'échappa le premier acte de foi explicite en la divinité du Ressuscité. Il s'écria : « Mon Seigneur et mon Dieu. » Et Jésus, avec un sourire de pardon : « Tu crois après avoir vu? » Ce n'est pas étonnant, ni très méritoire! Heureux ceux qui croient sans avoir vu!

Et Thomas lui-même en était là. Il avait excédé en refusant de croire à la résurrection de son maître sur le témoignage de ses frères dont il connaissait la sincérité. C'est ce que Jésus fait ressortir doucement : il a voulu voir de ses yeux le corps du ressuscité, et l'ayant vu, il n'avai plus à s'en rapporter à d'autres sur ce fait. Mais, comme a très bien dit s. Grégoire, ayant vu l'humanité glorieuse, il a cru à la divinité, ce qui est le véritable acte de foi. Cet acte exigeait déjà, il exige encore, l'adhésion de l'intelligence à une vérité révélée par le Christ lui-même et par conséquent révélée par Dieu. Cette adhésion était plus facile aux Apôtres, parce que l'affirmation de Jésus était confirmée par sa résurrection. Mais ils étaient plus heureux de croire en sa divinité que d'avoir joui de la présence sensible de son humanité. Ce bonheur, prélude de la béatitude éternelle, est aussi le lot de ceux qui croient sans avoir goûté la même consolation. Ils doivent d'ailleurs se souvenir que Jésus leur a promis que sa présence intérieure ne leur ferait pas défaut, dans la compagnie du Père et de l'Esprit-Saint[1], présence qui rend la foi plus facile et plus douce.

Nous allons quitter Jérusalem avec les Apôtres. Constatons auparavant que les récits évangéliques sur la résurrection ne souffrent aucune difficulté, sauf la répugnance éprouvée déjà par Thomas, à croire au fait lui-même. Les témoignages sont dans cette excellente situation qu'ils sont d'accord non seulement sur le fait, mais sur tous les points importants de son histoire, avec ces divergences appréciables qui prouvent que chaque auteur suivait sa voie sans s'appliquer à ne pas s'écarter des autres, à plus forte raison sans s'appuyer sur eux. Même s. Luc, d'ordi-

1. Jo., xiv, 23.17.

naire si fidèle à s. Marc, fait preuve d'une complète indépendance. Les allées et venues vers le tombeau vide, les apparitions du ressuscité s'enchâssent aisément dans un récit suivi, à la seule condition de supposer que s. Matthieu, parlant du groupe des saintes femmes, leur a attribué à toutes ce qui était propre à Marie de Magdala. Il va sans dire qu'une pareille interprétation des récits est courante dans toutes les histoires composées d'après les sources. Elle ne soulève non plus aucune objection du côté du dogme de l'inspiration, que d'ailleurs les incrédules n'ont pas le droit d'objecter pour autoriser leur doute sur un fait parfaitement attesté

La seule difficulté, à vrai dire assez manifeste, c'est que les anges apparaissant aux saintes femmes leur aient donné rendez-vous en Galilée de la part de Jésus, alors qu'il se proposait de leur apparaître à Jérusalem. Si cet exposé se trouvait dans un même auteur, on ne pourrait pas dire absolument qu'il s'est contredit, puisque des apparitions dans les deux endroits ne sont pas en contradiction les unes avec les autres, mais il aurait certainement composé de la manière la plus maladroite, comme ne sachant pas où il allait aboutir.

Or ce n'est pas le cas. Ce serait le cas de s. Marc si tout son dernier chapitre avait été écrit d'un seul jet. Mais la critique rend ici un service signalé, par une saine intelligence des faits littéraires, en montrant que l'ouvrage primitif de s. Marc se terminait au v. 8 du chapitre XVI. Le reste, écrit par un autre ou par lui si l'on veut, n'est qu'un résumé des autres évangélistes. Le sommaire plus ou moins bien rattaché à ce qui précède, rigoureusement vrai d'ailleurs et écrit sous la dictée de l'Esprit-Saint pour terminer un livre sacré, ne saurait être jugé selon la rigueur des lois sur la composition des livres par un seul auteur et d'un seul jet : l'incohérence littéraire, si elle existe, ne peut être alléguée contre la cohérence des faits.

S. Marc donnait rendez-vous en Galilée, et en fait la dernière apparition de son livre doit être assimilée à celle de s. Matthieu, certainement en Galilée.

S. Matthieu lui-même est parfaitement cohérent : le rendez-vous est donné en Galilée et la parole tenue.

S. Luc ne parle d'aucune apparition en Galilée, conformément à son plan qui donne beaucoup plus d'importance à la Judée que les récits de s. Matthieu et de s. Marc, et qui devait faire partir la prédication apostolique de Jérusalem, dans un second volume, celui des Actes des Apôtres. Il eût écrit avec une maladresse insigne en relatant le rendez-vous en Galilée; il s'en est abstenu. Prétend-on que ce procédé de composition équivaut à une négation des apparitions en Galilée?

S. Jean a des apparitions d'abord à Jérusalem, puis en Galilée : en conséquence il ne parle pas non plus du rendez-vous en Galilée.

De sorte que voici précisément à quoi se résout une objection si souvent ressassée : s. Matthieu et s. Marc, pour préparer l'apparition en Galilée, la seule dont ils devaient parler, n'auraient-ils pas imaginé ce rendez-vous donné par les Anges? C'était dire : vous reverrez Jésus, n'en doutez pas, en Galilée où vous l'avez suivi, où vous avez vécu avec lui. — Nous voulons aller jusque-là pour demander si un pareil procédé littéraire de ses sources a jamais suffi à l'historien le plus scrupuleux pour mettre en doute un fait historique. Il serait absolument inoffensif. Mais les évangélistes n'en avaient pas besoin, car les Apôtres devaient naturellement revenir en Galilée.

Il ne reste plus à élucider qu'une chose : pourquoi s. Matthieu n'a-t-il pas parlé des apparitions à Jérusalem? Il ne les connaissait donc pas? Autant demander : pourquoi n'a-t-il rien dit de cette longue mission de Jésus en Judée, dont a parlé Luc, de Marthe et de Marie, de Zachée le publicain, etc., etc.? Ayant placé sur les bords du lac presque toute la prédication de Jésus, il devait y placer aussi le terme surnaturel de son évangile. Entre s. Matthieu le Galiléen et s. Luc qui s'apprêtait à conduire l'évangile de Jérusalem à Rome, s. Jean, plus compréhensif, a parlé des apparitions à Jérusalem, les plus nécessaires pour convaincre et rassurer les Apôtres, et raconté une des apparitions en Galilée, destinées à renouer la chaîne des souvenirs.

Apparitions en Galilée (317-318).
Jo., xxi, 1-23; Mt., xxviii, 16-20; Mc., xvi, 15-18.

S. Jean, qu'on dit absorbé durant la vie mortelle de Jésus par l'éclat du Verbe incarné, est cependant celui qui a su donner même au Ressuscité un charme humain dans une atmosphère de gloire. Jamais les bords du lac de Galilée n'avaient connu une lumière aussi pure. Jésus a désormais sa suprême liberté d'être céleste, mais c'est le père qui retrouve ses enfants, le maître indulgent qui ne se souvient que pour pardonner, l'ami qui revit les anciennes pêches sur le lac, les entretiens familiers avec l'assurance d'un attachement mutuel inviolable. Ce Jean, dont on fait un rival de Pierre, lui a mis sur le front une auréole faite d'un rayon de la gloire du Christ ressuscité. L'évangile finit comme il avait commencé, par une pêche de Simon, qui devient, comme Jésus l'avait annoncé, le grand pêcheur d'hommes, le maître de la prédication, et, par surcroît, le pasteur suprême ici-bas des brebis dont le Christ est le pasteur éternel.

On était donc au bord du lac de Tibériade. Il y avait là Simon-Pierre, Thomas, Nathanaël et les deux fils de Zébédée[1].

Après les jours d'angoisse, après les jours de joie, il avait bien fallu reprendre les occupations ordinaires. Le Christ avait conféré à ses Apôtres des pouvoirs sur les âmes, mais il n'avait pas donné le signal attendu. Ils savaient qu'ils le reverraient en Galilée et ne voulaient rien entreprendre auparavant.

Simon-Pierre dit aux autres : « Je vais pêcher. » Comprenant cette invitation à demi-mot, les autres, visiblement groupés autour de lui, répondirent : « Nous allons nous aussi avec toi. » Ils étaient partis durant la nuit selon la coutume. Mais cette nuit-là ils ne prirent rien. Le matin venu, ils aperçoivent quelqu'un sur le rivage qui semblait

1. Nous pensons que « les deux autres disciples », d'abord innomés, selon la manière discrète de Jo., ont été avec raison expliqués comme les fils de Zébédée dans une glose qui aura passé ensuite dans le texte.

être là pour acheter du poisson au retour de la pêche. L'inconnu dit : « Jeunes gens, auriez-vous du poisson à manger? » Il leur fallut dire un non tout sec, qui laissait percer leur déconvenue. D'un accent assuré, le nouveau venu affirma : « Jetez le filet du côté droit de la barque et vous trouverez. » Dans l'état d'énervement où étaient les pêcheurs malheureux, ce mot leur parut un bon présage. Ils jetèrent donc lentement à l'eau leur filet en faisant avancer la barque au large, et lorsqu'elle revint, ramenant le long filet, la résistance fut telle des poissons frétillant dans les mailles qu'ils ne pouvaient plus le relever. Un flot de souvenirs assaillit le cœur du disciple que Jésus aimait. C'est ainsi que le Maître leur avait manifesté aux premiers jours sa puissance, avant de les appeler à le suivre tout de bon ; lui seul faisait encore ce miracle. Il dit à Pierre . « C'est le Seigneur! » Si Pierre avait compris moins vite, sa résolution fut prompte. Il était nu, c'est-à-dire vêtu seulement d'un justaucorps de pêche. Pour ne pas le laisser flotter dans l'eau il serre rapidement la ceinture, et moins cette fois par impétuosité naturelle que pour témoigner au Christ son empressement, il se jette à l'eau. Les autres disciples qui n'étaient pas à cent mètres du bord n'essayèrent pas de remonter le filet, mais le tirèrent après eux Près de la rive ils sautèrent à terre sans d'abord s'en préoccuper davantage, et virent avec étonnement un feu de braise, où commençaient à cuire du poisson et du pain. Ainsi donc leur Seigneur avait déjà préparé un repas! Qu'allait-il faire? Avec la simplicité d'autrefois, sans l'attitude majestueuse à laquelle on eût pu s'attendre, sans rien dire de cette gloire du ciel devenue la sienne, Jésus commanda agréablement : « Apportez quelques poissons de ceux que vous avez pris maintenant. » Ce n'était point si facile. Pierre dut remonter dans la barque pour diriger la manœuvre, et releva le filet plein de cent cinquante-trois gros poissons, qu'on eût la curiosité de compter, tant la scène était peu solennelle. Et malgré ce nombre énorme, le filet ne fut pas rompu, symbole de cette grande pêche des âmes que l'Église peut contenir sans perdre son unité, car elle se dilate pour les recevoir.

Mais Jésus n'a point à cœur tout d'abord cet enseignement spirituel. Avec un geste affable : « Venez, déjeunez. » Les disciples savaient bien que c'était lui, et ne songeaient donc pas à l'interroger. Et puisqu'il ne paraissait pas se soucier de leurs hommages, le respect même les obligeait à s'en tenir à l'attitude des anciens jours. Jésus voulait avant tout qu'ils comprissent bien qu'il était le même. Comme autrefois il prit du pain et le leur donna, et aussi du poisson.

Cependant, après avoir prodigué à ses amis les marques de sa sollicitude, après qu'ils eurent réparé leurs forces, « après qu'ils eurent déjeuné », comme dit la divine simplicité du texte, Jésus entend consacrer définitivement son œuvre, la fondation de son Église, en la personne de son chef.

Simon-Pierre l'avait renié, et cependant c'est à lui qu'il avait apparu le premier. Il ne songeait donc pas à lui faire des reproches, mais il lui plut de montrer à tous qu'un moment de faiblesse était plus qu'oublié · ce souvenir fâcheux rendrait encore plus ardent l'amour incomparable de Pierre, il serait transfiguré dans un témoignage suprême de la bienveillance du Christ.

Jésus s'exprime désormais avec solennité : « Simon, fils de Jean, m'aimes-tu plus que ceux-ci? » Les derniers mots indiquent clairement que le Seigneur, de son côté, donnera à Pierre plus qu'aux autres, s'il a conscience d'aimer davantage.

Mais Simon n'ose plus rien dire qui le mette au-dessus des autres, il fait modestement appel au cœur de Jésus : « Oui, Seigneur, vous savez que je vous aime. » Il lui dit « Pais mes agneaux. » Ses agneaux, ce sont ceux qu'il connaît et qui le connaissent, ce troupeau dont il est le pasteur, pour lequel il a donné sa vie, étant venu pour cela, comme il l'avait dit d'avance à Jérusalem[1]. Puis une seconde fois « Simon, fils de Jean, m'aimes-tu? » La même réponse : « Oui, Seigneur, vous savez que je vous aime. » La même récompense : « Sois le pasteur de mes

1. Jo., x, 15.

brebis. » Enfin, une troisième fois : « Simon, fils de Jean, m'aimes-tu? » Et assurément ce n'était pas trop de trois protestations d'attachement de la part de celui qui avait renié trois fois. Mais Jésus faisait donc allusion à la faute passée? Il s'en souvenait donc encore? La tristesse envahit le cœur de Pierre, comme à cette heure fatale où ses yeux avaient rencontré ce regard douloureux. Il prend son appui dans sa foi, il fait appel à la science divine de son Maître : « Seigneur, vous connaissez tout, vous savez que je vous aime. » Cette fois c'était bien fini. Jésus reprend : « Pais mes brebis. » Et d'avance, puisqu'il connaît son amour et qu'il l'agrée, sachant qu'il le conduira à donner sa vie pour son Maître adoré, il lui révèle de quelle mort il devait mourir, d'une mort semblable à la sienne : « Lorsque tu étais jeune, tu te ceignais et tu allais où tu voulais. Mais lorsque tu auras vieilli, tu étendras les mains, et un autre te ceindra et te mènera où tu ne voudras pas. » Paroles voilées, indiquant un supplice redoutable à la nature, mais accepté par l'amour : on les comprenait mieux au temps où écrivait l'évangéliste s. Jean, après que s. Pierre eût été crucifié, uni à son Maître dans la mort comme dans la vie. Puis Jésus lui dit à lui seul : « Suis-moi. » Pierre savait ce que cela voulait dire : « Si quelqu'un veut me servir, qu'il me suive, et où je suis, mon serviteur sera lui aussi [1]. »

Pierre était donc consacré par Jésus pasteur universel. Pour établir son autorité, même sur ceux qui seront aussi pasteurs des âmes [2], point n'est besoin de retrouver les fidèles dans les agneaux, les évêques et les prêtres dans les brebis. Agneaux et brebis sont ici à peu près synonymes : les deux catégories font partie du troupeau du Christ. C'est ce troupeau tout entier qui est soumis à la houlette de Pierre. Plus explicite quant à son autorité universelle, cette investiture par le Sauveur montre moins clairement la perpétuité que les paroles déjà dites à Pierre : « Tu es Pierre, et sur cette Pierre je bâtirai mon Église, et les

1. Jo., XII, 26.
2. I Pet., v, 2.

portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle[1]. » Mais l'universalité et la perpétuité, deux attributs divins, se concilient aisément. Elles sont exprimées par deux symboles : Pierre est le roc inébranlable, il est le Pasteur de tout le troupeau. Tant qu'il est roc, il demeure pasteur. Or ce pasteur ne saurait être toujours la propre personne de Pierre comme l'Église ne peut être toujours composée des mêmes personnes. Elle change sans cesse, sans cesser d'être la même, toujours gouvernée par le même pasteur, représenté lui aussi par des individualités nouvelles. La perpétuité c'est la succession dans une lignée de chefs. Aussi longtemps qu'ils seront le roc, ils seront chacun à son tour le pasteur universel de toutes les brebis.

Pierre suivit donc son Maître. Le disciple que Jésus aimait, lui-même ami très intime de Pierre, ne crut point être indiscret en se mettant à leur suite. Serait-il donc appelé à la même destinée? Pierre le demande par affection, pensant peut-être que Jean lui-même ne sera pas fâché de le savoir, comme celui-ci avait questionné le Maître à la Cène pour satisfaire sa curiosité, à lui Pierre. Jésus entend garder ce secret : « Si je voulais qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne, que t'importe? »

Dans un milieu tout vibrant de l'attente du retour du Christ comme celui des premiers chrétiens, on interpréta cette interrogation comme affirmative. On s'était habitué à la pensée que Jean ne mourrait pas avant le grand avènement, et on en exprimait devant lui l'assurance. Jean lui-même écrivant ou dictant l'évangile, ne voulant rien changer à la parole du Christ telle qu'il l'avait rapportée de vive voix, se contenta de noter qu'il fallait la prendre dans son sens propre, sans transformer en une certitude le doute que Jésus n'avait point voulu éclaircir.

Le récit se termine sur ce départ de Jésus, non point par une disparition soudaine et mystérieuse, mais comme s'il s'éloignait suivi de deux amis, le long des rives enchantées. S. Jean a ce don de s'élever aux pensées les plus hautes, sans que le ton de l'entretien cesse d'être intime et cordial.

1. Mt., XVI, 17 ss.

S. Matthieu a plus de solennité. Lui aussi suppose les apparitions de Jérusalem, puisqu'il dit que les Apôtres avaient d'abord douté[1]. C'est après avoir été convaincus de la résurrection de leur Maître qu'ils sont venus en Galilée, en un lieu qu'il leur avait désigné, nous ne savons dans quelle circonstance. Comme il les avait groupés sur une montagne pour entendre son sermon inaugural, c'est encore sur une montagne, peut-être la même, qu'il leur donna leur mission. A sa vue les Onze se prosternèrent : il venait en dominateur. S'étant approché, il leur dit : « Toute puissance m'a été donnée dans le ciel et sur la terre. Allez donc, enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, leur apprenant à pratiquer tout ce que je vous ai commandé. Et voici que je suis avec vous en tout temps, jusqu'à la consommation du siècle. »

Désormais le programme tenait en quelques lignes. Prêcher pour faire naître partout la foi en Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit, et marquer les croyants du sceau du baptême. Puis les former à la vie morale telle que le Maître l'avait enseignée[2].

Tout cela n'était pas difficile à dire. Mais qui eût osé en promettre l'exécution, s'il n'avait été investi d'une puissance souveraine, dont il daignerait se servir pour assister ses disciples? Cette promesse est assurément la prophétie la plus extraordinaire, et dont l'accomplissement est aussi le plus facile à constater, car chacun des fidèles a conscience que toute la force de l'Église lui vient de l'assistance surnaturelle du Christ. Elle n'a d'appui qu'en lui.

Dernière apparition à Jérusalem. L'ascension (319-320).
Lc., XXIV, 44-53; Mc., XVI, 19-20.

S. Paul parle d'une apparition du Christ ressuscité à plus de cinq cents frères à la fois, dont quelques-uns vivaient

1. XXVIII, 17.
2. Il semble que l'évangile de Mc. ait bloqué avec une autre apparition aux Onze la mission dont il est ici question. Il ajoute des détails sur les miracles qu'il sera donné aux disciples d'accomplir.

encore de son temps[1]. Les évangélistes n'en ont point parlé, tant il est vrai qu'ils ont omis des événements de première importance. Ce fut sans doute en Galilée, car c'est là seulement qu'un nombre aussi considérable de disciples a pu se rassembler sur un mot d'ordre. Et nous saisissons en même temps la convenance de ces manifestations en Galilée. Où Jésus avait d'abord et le plus longtemps prêché le règne de Dieu, affirmant qu'il ne tarderait pas à venir, il a voulu le montrer réalisé en sa personne.

Mais la parole de Dieu devait sortir de Sion et de Jérusalem[2] L'ancien foyer du culte de Dieu était devenu par l'institution de l'Eucharistie la première église du culte chrétien. C'est de là que devait se répandre l'évangile. Il faut donc que Jésus ait donné aux Apôtres l'ordre d'y retourner. C'est sûrement à Jérusalem que le Christ se manifesta à Jacques[3], que s. Paul nomme le frère du Seigneur, très probablement l'apôtre fils d'Alphée, le chef incontesté de l'église de Jérusalem. Les évangélistes n'ont pas non plus parlé de cette apparition, retenue par l'évangile selon les Hébreux[4]. Quant à la dernière apparition dont parle s. Paul, accordée à tous les Apôtres, ce ne peut être que celle qui clôt l'évangile selon s. Luc. Si l'on n'avait pas compris encore qu'il arrive aux évangélistes de grouper les faits sans se soucier de marquer les intervalles du temps, il faudrait le constater ici, car s. Luc, auteur des Actes des Apôtres, où l'intervalle entre la Résurrection et l'Ascension est fixé à quarante jours, ce même s. Luc semble fixer ici l'Ascension au soir du dimanche de Pâque. Sans aucune solution de continuité, à la suite de la première apparition aux Apôtres, il place les dernières instructions. Ce n'est donc pas pour mettre arbitrairement en harmonie deux évangélistes, c'est pour nous conformer aux indications d'un même écrivain que nous devons séparer par une pause deux scènes dans un récit qui paraît d'une seule teneur. Après avoir mangé en présence de ses disciples au soir de

1. I Cor., xv, 6.
2. Is., II, 3; Mich., IV, 1-3.
3. I Cor., xv, 7.
4. *Revue biblique*, 1922, p. 323.

sa résurrection, Jésus les quitta, et ce fut dans une autre et dernière entrevue qu'il leur rappela ses anciennes instructions. Il leur avait bien annoncé que le Christ devait souffrir avant de ressusciter : cela avait été prédit par Moïse, les Prophètes et les Psaumes. En même temps il leur donnait l'intelligence des Écritures, afin de permettre à ces pêcheurs de Galilée de les exposer, dès le début de leur prédication, avec plus de pénétration que les Docteurs. Ces mêmes Écritures en effet avaient prédit qu'on prêcherait la pénitence et la rémission des péchés au nom du Christ à toutes les nations, — en commençant par Jérusalem. Éclairés de sa lumière, il leur appartiendrait alors de résoudre les questions nées avec la prédication. On sait combien elles furent graves, surtout celle des obligations des chrétiens par rapport à la Loi. Rien ne fut plus propre que cette circonstance à montrer que privée de la présence de Jésus, mais assistée par son Esprit-Saint, l'Église avait le pouvoir de régler les points de doctrine les plus ardus.

Le moment n'était pas venu de commencer à prêcher : « Quant à vous, restez dans la ville jusqu'à ce que vous soyez revêtus de la force d'en-haut. »

Ce sont les dernières paroles du Christ dans l'évangile.

Puis il conduisit ses Apôtres dans la direction de Béthanie. D'après la tradition ancienne, il s'arrêta au lieu où il les avait instruits de la ruine de Jérusalem et de son avènement glorieux, au lieu où l'on bâtit aujourd'hui, sur l'emplacement de l'ancienne Éléona[1], une église en l'honneur du sacré-Cœur, avec le concours de toutes les nations, comme un vœu pour la paix.

Là le Christ leva les mains et bénit les siens.

Puis il s'éloigna, et ils le virent enlevé au ciel. Prosternés à terre, ils comprirent que cette apparition était la dernière. Et au lieu d'être envahis par la tristesse, ils éprouvaient cette grande joie qu'il leur avait promise à la Cène[2].

Où est Jésus-Christ? Il est, dit l'évangile de s. Marc,

1. *Jérusalem*, II, ch. XIV.
2. Jo., XVI, 22.

assis à la droite de Dieu, c'est-à-dire qu'il est associé à la puissance de son Père. Il y a là un mystère pour notre intelligence, un des aspects insondables du mystère de l'incarnation. Nous sommes invités à rejoindre notre Sauveur. La certitude de notre espérance n'est pas amoindrie par le voile de la foi, qui sera levé un jour.

ÉPILOGUE

L'ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST, HOMME-DIEU

L'évangile, ce fut d'abord la bonne nouvelle prêchée par Jésus-Christ de l'avènement du règne de Dieu.

Mais ce mot, tel qu'il a été employé par s. Paul, tel qu'on l'entend aujourd'hui, c'est la prédication par les Apôtres de cette bonne nouvelle que le Fils de Dieu s'est incarné, a enseigné la voie du salut, est mort et ressuscité pour ouvrir aux hommes les portes du ciel.

Une opinion protestante libérale ne veut voir dans les quatre évangiles que la doctrine prêchée par Jésus-Christ. Il suffit de les lire pour se rendre compte qu'ils ont voulu en même temps et plus encore faire connaître la personne de Jésus-Christ. Les chrétiens lui rendaient un culte comme à son Père, sans cesser de le regarder comme un homme : c'est ainsi que le représente l'évangile.

Pour résumer rapidement notre impression, nous rappellerons les traits de son humanité, ses affirmations et celles de ses disciples sur sa divinité, enfin la synthèse de s. Jean dans le dogme du Verbe incarné.

I. — JÉSUS DE NAZARETH, MARTYR DE LA VÉRITÉ RELIGIEUSE.

D'autres hommes s'étaient fait un nom glorieux dans la politique, dans les lettres, dans la guerre.

La philosophie, la poésie, les arts étaient la part d'Athènes. Alexandrie avait cultivé l'érudition et les sciences naturelles, inaugurées par Aristote. Rome faisait la conquête du monde méditerranéen et savait déjà l'administrer ; elle posait les fondements d'un droit universel grâce à la philosophie grecque. Jésus est étranger à tout cela.

Était-ce pour demeurer fidèle à l'idéal des prophètes? Assurément les prophètes s'étaient présentés à Israël comme les envoyés de Dieu, porteurs de son message, uniquement préoccupés de ses intérêts.

Mais le plus souvent cette mission les obligea à prendre parti dans les guerres ou les alliances, les rivalités entre les deux royaumes, les intrigues politiques. Jésus se préoccupe uniquement de l'idée religieuse : il la prêche, et cette prédication le conduit à la mort.

Son histoire, telle que nous l'avons lue dans les quatre évangiles, n'en est pas moins très vraisemblable, si l'on sait l'extraire de documents suivant chacun sa voie, mais dans la même direction, mis d'accord entre eux par la réalité des faits plus que par un désir évident d'entente.

Nous pouvons ainsi nous faire une idée très nette de Jésus.

On nous arrête dès le début parce que cette carrière contient des miracles et que le miracle n'est pas possible. Nous dirons quelques mots de ce point. En ce moment nous notons seulement que des miracles supposés n'empêchent pas qu'on puisse écrire une vie. C'est un fait fréquent dans l'histoire que ces phénomènes que l'on a pris généralement pour des miracles. Ceux qui sont censés en avoir fait ne sont pas pour cela rayés des cadres de l'existence. Faudra-t-il se résigner à ne rien savoir de l'histoire de Rome parce que Tite-Live a conté quelques prodiges?

Nous voyons donc un jeune israélite, âgé d'un peu plus de trente ans, se présenter au baptême inauguré par Jean-Baptiste et daté, par un synchronisme dont les éléments sont incontestablement sûrs, de l'automne de l'année 27 après notre ère.

Quelques-uns des disciples de Jean vinrent à Jésus, qui cependant se tint sur la réserve tant que le Baptiste exerça son ministère.

Puis, quand Jean eut été jeté en prison, il commença lui aussi à prêcher le règne de Dieu. On ne tarde pas cependant à comprendre que ce terme, emprunté à Jean, a pris avec lui un sens plus ample. Jean faisait naître la terreur en annonçant un terrible jugement de Dieu. Jésus insistait

sur la réforme du cœur, même il exhortait à un sentiment religieux plus pur que celui que professaient ou plutôt que négligeaient les Docteurs, absorbés dans des observances extérieures et trop préoccupés de discussions subtiles.

Pratiquant cependant la Loi en fidèle Israélite, Jésus se rendait ordinairement à Jérusalem aux fêtes de pèlerinage, mais, rebuté par les Pharisiens dont c'était la place forte, il se donna tout entier à son ministère en Galilée. Les foules venaient à lui, sollicitaient de sa bonté des miracles qu'elles croyaient obtenir. Après un an, cette contrée d'âmes simples mais ardentes était soulevée par l'enthousiasme, avide de l'entendre, désireuse de recevoir de lui un mot d'ordre pour l'affranchissement du pays.

Lorsqu'il eut nourri avec quelques pains et des poissons toute une multitude, on voulut le proclamer Messie, c'est-à-dire le roi libérateur d'Israël. Il s'y refusa.

Il avait toujours pris soin dès le début d'éviter toute action révolutionnaire, et même recommandé de ne point divulguer ses miracles. Il se savait le Messie, promis par Dieu à son peuple, mais le rôle du Messie, tel que Dieu le lui avait confié, c'était d'instruire les hommes de leurs devoirs religieux, de les inviter à la pénitence, de leur prêcher l'amour de Dieu, l'abandon à sa Providence, la soumission à sa volonté, l'amour du prochain. C'était cela, le règne de Dieu. Ce règne établi par sa mort, lui ressuscité et glorifié, il en serait le roi dans les siècles des siècles. Les Juifs du temps voyaient surtout dans le Messie un chef de guerre, un roi dont les conquêtes feraient régner Israël sur toutes les nations. Même s'il n'avait pas été éclairé d'en haut, il eût bien vite compris que cette opposition de vues amènerait pour la masse de ses partisans le découragement et l'abandon. Il n'était pas leur homme ; ils n'avaient pas le courage d'être ses disciples dans la voie de l'abnégation. On le laissa.

Quelques-uns seulement lui conservèrent leur confiance. Dès lors il s'occupa d'eux davantage, les conduisit aux confins du pays d'Israël dans une solitude relative, accepta leur hommage quand leur chef, Simon-Pierre, le confessa Messie, mais il lui fit comprendre, ce que rendait inévitable l'attitude des chefs, que sa prédication le mènerait à la

mort et que précisément ainsi il remplirait sa mission.

Puis, vers le mois de septembre, il quitta la Galilée, à laquelle il avait prodigué tant d'appels, et se rendit en Judée et au delà du Jourdain. Cela dura cinq à six mois, durant lesquels il visita Jérusalem à la fête des Tentes et à la fête de la Dédicace. Ses discussions avec les Juifs mirent le comble à leur inimitié. Cette fois son heure était venue. Afin qu'il fût bien constaté qu'il se présentait comme le Messie, il se prêta à une entrée à Jérusalem très modeste, mais dont les acclamations de ses disciples exprimaient le sens messianique.

Les principaux de la nation, le grand prêtre en tête, résolurent de s'en débarrasser avant la fête de Pâque. Ils y parvinrent grâce à la trahison de Judas, l'un des douze apôtres choisis. Et Jésus, condamné à mort par le tribunal suprême des Juifs, livré aux Romains, fut crucifié par eux.

Il mourut pour avoir voulu remplir jusqu'au bout la mission que Dieu lui avait confiée. Son histoire est plausible; il n'y a vraiment rien à alléguer contre la tradition qui en a conservé les traits. Comme il y a toujours eu des personnes qui passaient pour faire des miracles, il y en a toujours eu qui croyaient avoir une mission divine : dans Israël on les nommait *nabis*, que nous traduisons prophètes; dans le paganisme c'étaient les devins de tout acabit. Cela soit dit pour montrer à quel point l'évangile a tous les caractères d'un récit historique. Un récit inventé peut être parfaitement vraisemblable. L'existence du héros n'est pas garantie pour cela. Même si le héros n'a pas existé on peut se passionner pour sa doctrine, mais en réalité ce sera pour la doctrine de l'auteur. Combien d'hommes se sont faits l'écho du vicaire savoyard! Ils entendaient ainsi prêcher le système de Jean-Jacques Rousseau. La critique moderne sait tout cela, et elle prétend aussi, avec raison, qu'on peut distinguer la fantaisie de l'histoire. Or les disciples de Jésus-Christ ont vu par eux-mêmes qu'il avait existé, et c'est eux qui l'ont dit étant par ailleurs aussi incapables d'inventer sa doctrine que les faits de sa vie. C'est sur les faits qu'ils ont appuyé la confiance qu'on devait faire à la doctrine. Cette affirmation n'a pas tardé à être mise par écrit.

Jésus fut donc un homme. Il n'a pas été toujours inutile de le dire. Si lumineuse fut la trace qu'il laissa, que beaucoup d'anciens Pères de l'Église — on a même pensé au quatrième évangéliste — se virent obligés de soutenir énergiquement contre les hérétiques qu'il n'était pas seulement un être surnaturel apparu sous une apparence humaine.

Aujourd'hui, personne ne le conteste — sauf ceux qui nient son existence, — ni parmi les enfants de l'Église, ni parmi les critiques qui l'étudient en simples historiens.

Mais beaucoup lui refusant les miracles, toute mission divine, et à plus forte raison toute personnalité surnaturelle, ne peuvent le concevoir homme sans ces faiblesses humaines qui sont des imperfections positives et des péchés.

Nous, nous disons : parfaitement homme, sauf le péché, et par cette restriction nous ne renonçons pas à la réalité de cette nature humaine; même, si Jésus avait eu les défauts qu'on lui reproche, il eût été moins homme, dans le plein sens du mot.

Que dit Renan? dont nous nous excusons de reproduire les paroles odieuses : « Bientôt dans sa hardie révolte contre la nature... nous le verrons foulant aux pieds tout ce qui est de l'homme, le sang, l'amour, la patrie, ne garder d'âme et de cœur que pour l'idée qui se présentait à lui comme la forme absolue du bien et du vrai [1]. »

Laissons là ce qui regarde l'amour, reproche qui n'est qu'un hommage rendu à la pureté du Sauveur. C'est assez qu'il ait témoigné à tous les hommes le plus fort des amours, celui qui donne sa vie.

Par le sang Renan entend la famille : « Sa famille ne semble pas l'avoir aimé, et par moments on le trouve dur pour elle [2]. » Simplement il a montré par son exemple que l'attachement à la famille et au clan, devoir sacré, n'était pas le devoir unique ni suprême. Il ne pouvait entrer dans son ministère sans quitter les siens, et il lui plut de déclarer qu'il préférait à tous les autres ceux qui étaient dociles à la

1. *Vie de Jésus*, 52ᵉ éd., p. 45.
2. *Vie de Jésus*, p. 44.

parole de Dieu. Mais il s'était consacré durant trente ans à sa Mère et à son père adoptif. N'aimaient-ils pas leurs mères ces jeunes hommes qui s'arrachaient à leurs larmes pour aller à leur devoir, eux qui, mourants, n'avaient que ce nom sur leurs lèvres ? Ainsi Jésus, éloigné de sa Mère pour le service des âmes, la retrouva au pied de sa Croix. Et sa patrie ! Il s'associe aux usages de son peuple, à ses fêtes, à sa prière. Toutes ses courses, ses travaux, ses fatigues, il les endure pour lui. Il ne sort pas de ses frontières : c'est aux brebis perdues d'Israël qu'il en a. Si Jérusalem consentait à se préserver du châtiment ! Elle s'obstine, et ce n'est pas sur sa propre mort qu'il pleure, il pleure sur la cité sainte qui va être désolée.

Dira-t-on que l'obsession d'une idée fixe, l'idée religieuse, a paralysé chez lui la faculté de l'intelligence ?

Mais s'il a l'élan, même la véhémence des prophètes, il a la lucidité tranquille d'un sage. Ce qu'il dit de Dieu, du règne de Dieu est souvent exprimé par ces paraboles où tous les siècles ont reconnu des chefs-d'œuvre de bon sens, dans lesquelles la pensée la plus haute est accommodée à la portée d'un peuple de pêcheurs, de cultivateurs, de pasteurs. Les savants juifs s'évertuent à trouver dans le Talmud des paraboles semblables. On ne nie pas que Jésus ait parlé le langage de son temps : personne ne l'a fait avec cette grâce, cette émotion, ce naturel presque négligé, mais cette pointe qui va jusqu'au cœur.

Il était sévère pour lui sans aucune austérité éclatante, et doux pour les autres ; personne ne pouvait lui reprocher de péché, et il était miséricordieux pour les pécheurs.

Il eut des amis parce qu'il savait les aimer, et il leur fut noblement fidèle jusqu'à prendre sur lui seu la responsabilité du crime qu'on lui imputait.

Parmi des populations où la réserve était extrême au sujet des femmes, il les a laissées s'approcher de lui, et même subvenir à ses besoins ; il leur a parlé comme aux hommes du salut qui approchait.

Il y a quelque chose de vrai dans l'idylle galiléenne de Renan : l'enchantement de ces braves gens, leur attachement d'autant plus étonnant que ce singulier Messie ne

parlait le plus souvent que d'abnégation et de pénitence, ce que Renan n'a pas dit. Lui-même, critique sceptique dans son fond, n'a pas échappé au charme de cette figure qui lui était apparue dans la transparence de l'atmosphère du lac. Mais un artiste tel que lui ne se résignait pas à cette tâche, qui ferait reculer un peintre, de faire ressortir la lumière sur son personnage sans des ombres. Laissons ces misérables chicanes. Les ombres étaient à côté de cette lumière : elles ne l'ont pas comprise.

Du moins il a bien compris, lui, et c'est encore le cri unanime, que tout en Jésus est dominé par ce qu'on nommerait dans un autre l'obsession de son message, la consécration absolue de tout lui-même à la mission qu'il tenait de Dieu, le devoir pressant de faire connaître aux hommes ce que Dieu l'avait chargé de dire. Déjà de cette manière il est la parole de Dieu agissante. Et c'est pour remplir son message qu'il a voulu mourir. Mourir de la main de son peuple, pour la vérité religieuse et morale qu'il était chargé de proclamer, il fut le premier qui l'accepta.

Quelques-uns avancent qu'un homme déjà l'avait fait, et c'est Socrate. Un très grand nom, car il fut vraiment l'initiateur de la morale raisonnée chez les Grecs, et par eux dans l'humanité.

Connaissons-nous Socrate? La science la mieux informée a toujours hésité entre le portrait de Xénophon qui paraît à quelques-uns plus ressemblant[1], et cette figure, toujours plus rapprochée de l'idéal, qui se dégage de l'*Apologie de Socrate* et des dialogues de Platon. Arrêtons-nous à la dernière, c'est-à-dire au type le plus noble d'humanité pensante et consciente qu'ait pu concevoir le génie humain. Si l'on peut nommer un penseur plus pénétrant que Platon dans l'analyse, plus ferme dans ses conclusions, nul ne l'a surpassé dans l'antiquité pour l'élan vers la beauté, et pour l'art de la rendre vivante sous la forme la plus expressive dans une exquise simplicité. En opposant cette image idéalisée du Socrate de Platon à Jésus, nous faisons certes la partie belle au sage grec, car elle est

1. C'était l'avis de Renan.

sûrement moins vraie historiquement que celle de Jésus d'après les évangiles.

Oui, ce Socrate est séduisant, dominant une jeunesse trop attentive à la séduction des belles formes, entraînée par l'ambition dans une carrière ouverte à tous, où l'on pouvait tout par la parole, et la captivant par l'autorité de sa vertu, par la seule passion qu'on lui connût, celle de la vérité et de la justice. Durant plus de trente ans, ayant renoncé non seulement à la richesse, mais à tout travail rémunéré, vivant de peu, vêtu comme un pauvre, ce sage ne s'est pas lassé d'inviter ses concitoyens à mettre au-dessus de tout l'avantage de leur âme, à se résoudre à pratiquer la justice, dût-il leur en coûter la vie. Et cette justice, il en voyait l'origine première dans la divinité, qui l'imprimait dans les âmes où elle faisait entendre sa voix.

Cette prédication qui se présentait comme une enquête amenant des discussions personnelles, n'allait pas, on le conçoit, sans des luttes ardentes, où Socrate avait ordinairement le dessus, grâce à la pénétration de son esprit, à son habitude de réfléchir sur les solutions banales dont se contentaient tant d'hommes d'esprit et de valeur, grâce surtout à une ironie mordante sous des formes courtoises, qui mettait les rieurs de son côté. L'étonnant serait qu'il n'eût pas ameuté contre lui les rancunes de l'amour-propre froissé, le mécontentement de ceux qui tenaient pour les vieilles méthodes, les soupçons des Athéniens de la rue, si attachés à leurs dieux nationaux : cette transformation de la morale pour satisfaire un dieu, disait-on, n'était-elle pas le prélude d'un culte nouveau, rendu à des divinités nouvelles? Socrate fut accusé de ne pas reconnaître comme dieux les dieux de la cité et d'en introduire de nouveaux, aussi d'avoir corrompu la jeunesse. Qu'il ne soit pas ici question d'inconduite. On sait avec quelle précision de détails scabreux Platon a rejeté loin de son maître tout soupçon infamant. C'est seulement à cette condition qu'on peut faire à Socrate l'honneur de le nommer en même temps que Jésus-Christ. La jeunesse n'était mêlée à l'accusation que pour l'aggraver par la menace d'un danger public. Anytos, Mélétos et Lycon n'auraient pas obtenu

la mort d'un rêveur. L'influence qu'il avait sur les jeunes gens, Socrate ne la niait pas : c'était sa joie et sa fierté; elle devait valoir aux yeux de la république ce que valait sa doctrine. Par calcul, sans doute, les accusateurs, au lieu d'attaquer Socrate sur la morale, thème de ses victoires, lui tendaient le piège d'une accusation d'impiété. Manifestement ses vues sur la divinité n'étaient pas celles du vulgaire. S'il les révélait, il se perdrait. C'est ainsi qu'un critique éminent a très bien posé la question[1] : « Si (Socrate) avait découvert à ses juges le fond de sa pensée, il aurait dû leur dire qu'il ne croyait pas aux passions des dieux, à leurs amours, à leurs rivalités mutuelles... n'aurait-il pas ainsi donné raison, devant l'opinion commune, à ceux qui l'accusaient d'athéisme et de mépris envers les dieux nationaux? » Il ne l'a pas fait. Il s'est défendu d'avoir introduit des dieux nouveaux, car son démon, ou plutôt ce divin qui se manifestait en lui, ne réclamait le culte de personne, et il a protesté qu'il croyait aux démons, fils bâtards des dieux et des nymphes, et par là même aux dieux. Enfin, il n'a pas laissé soupçonner entre ses juges et lui la moindre divergence en matière religieuse.

Avait-il peur de la mort? Non, car il a sûrement provoqué sa condamnation en déclarant qu'il continuerait malgré tout, et lorsque, mis en demeure de se prononcer sur la qualité de la peine, il a osé dire qu'étant innocent il n'avait à en choisir aucune : il avait mérité bien plutôt d'être nourri au Prytanée aux frais de l'Etat! Son courage est donc au-dessus du soupçon. Ses derniers moments s'écoulèrent dans la sérénité, comme une marche vers la lumière : Platon, Platon lui-même, n'a rien écrit de plus divin.

Il est donc avéré qu'il n'a pas voulu mourir pour la vérité religieuse. Sans doute il ne s'était arrêté à rien de certain sur Dieu, pas plus que sur l'immortalité de l'âme. Il avait cependant conscience de la supériorité de son sentiment religieux, des erreurs lamentables de la mythologie

1. *Platon*, dans la collection Budé, t. I, p. 125. par M. Maurice Croiset.

du danger qu'elles faisaient courir à la morale. Étrange attitude ! A quoi bon s'acharner à suggérer la pratique de la justice réglée d'après la divinité, si l'on ne s'applique d'abord à donner de la divinité une idée juste, du moins à élaguer des aberrations grossières? Et cependant, au moment décisif, Socrate s'est tu. Placé par la perfidie de ses accusateurs en face du point où il serait mort avec le plus d'honneur, sa perspicacité a flairé la ruse; il s'est dérobé. Et puisqu'il doutait de l'immortalité de l'âme[1], lorsqu'il adjurait ses amis de faire passer avant tout le soin de leur âme, il l'entendait donc toujours d'une perfection actuelle dans la pratique de la justice. D'autant que, même dans l'hypothèse de l'immortalité, il ne conçoit la vie future que comme une conversation avec des hommes illustres, où il lui sera permis d'interroger encore sans avoir rien à appréhender[2]. Il ne connaît pas le vrai prix de l'âme. Et en voici un indice : pourquoi ne pas le signaler? Socrate ne s'est jamais occupé des femmes. C'était assez pour lui de supporter le méchant caractère de la sienne. Pourtant elles ont des âmes, elles aussi. Mais elles étaient censées alors ne pas contribuer au bien de la cité, si ce n'est en lui donnant des enfants, surtout des garçons qu'elle élèverait à sa manière.

Socrate est bien le héros de la justice, surtout envisagée dans l'intérêt de la cité, donc le martyr de la justice civique. C'est pour remplir cette tâche jusqu'au bout et pour sa propre dignité qu'il a voulu mourir : exemple splendide assurément d'impératif catégorique rationnel autonome, mais impuissant à entraîner les hommes vers la vie morale, n'indiquant même pas la voie qui conduit à Dieu.

Ainsi l'idéal conçu par le plus idéaliste des Grecs se montre fort inférieur à celui qu'ont tracé les évangélistes de Jésus, venu pour prêcher la vérité, mort pour cette vérité. Et si le génie de Platon est assurément supérieur au leur, c'est donc que leur portrait n'est que l'esquisse d'une réalité

1. Dans l'Apologie où il fait parler un Socrate réel, Platon n'a pas osé lui prêter cette confiance qu'il a dans le Phédon, où il est devenu tout à fait son porte-parole.

2. Platon, 41 a.

qui surpasse tous les précédents et même les plus nobles conceptions.

Nous nous sommes arrêté longtemps, — trop longtemps, — à cette attachante figure du Socrate de Platon, parce qu'avec lui la cause de la vérité religieuse est perdue en dehors du judaïsme. Platon, plus religieux que Socrate, s'élève, comme nous pensons, à la conception d'un Dieu créateur, Père qui a créé le monde par bonté. Mais, satisfait de l'avoir atteint, il n'essaye pas de lui attirer des hommages : il s'associe au culte de la cité qu'il justifie par la divinité des astres. Aristote écrit une page incomparable sur le premier moteur, acte pur qui jouit d'une béatitude infinie à se contempler lui-même, puis il rend fidèlement ses devoirs à des dieux dont le culte lui paraît immoral.

Les cyniques sont peut-être les vrais dépositaires de la pensée de Socrate. Ils fondent une morale sur le bon sens, au petit bonheur, sans aucune base religieuse, une morale laïque, comme on dirait aujourd'hui. La verdeur de leur prédication, certaines aberrations de leur morale, ont laissé à leur nom une réputation fâcheuse. Ces extrémistes n'ont pas eu la même autorité que les deux grandes écoles d'Épicure et de Zénon. Épicure n'admettait l'existence des dieux que pour satisfaire à la tradition artistique des Grecs d'une humanité supérieure, si l'on entend par là une joie perpétuelle dans l'absence de toute action. Ses dieux ne s'occupant pas du monde ne servaient à rien durant la vie, encore moins après la mort, puisque l'âme n'était pas immortelle.

En face d'eux, partageant avec eux l'empire des esprits, les Stoïciens étaient le parti religieux, prônant la Providence des dieux. Mais ces dieux qu'on pouvait nommer le monde divin ou Dieu, n'étaient pas distincts du monde. Leur existence était aussi certaine que celle du monde, mais ne la dépassait pas. L'immortalité était un retour de l'âme dans le grand Tout où elle se fondait.

Ce rayon sublime de spiritualisme qui avait éclairé l'Attique au IVe siècle avant notre ère était à peu près éteint au temps de Jésus-Christ. La cause de la vérité religieuse comparut, moins d'un siècle avant la mort de

Jésus, devant un juge beaucoup plus compétent que Pilate. Cicéron n'avait point, cela est trop clair, un esprit vraiment philosophique. Mais orateur, homme politique, informé de tous les mouvements intellectuels de la Grèce, appréciant en Romain leur valeur morale pour le bien de la cité et des citoyens, il était mieux disposé qu'un pur spéculatif à juger une question aussi complexe que celle de la vérité religieuse et morale.

Il évoque à son prétoire les sceptiques de l'Académie, les Épicuriens et les Stoïciens[1]. Puis il opine pour la religion traditionnelle et pour l'immortalité de l'âme, corrigeant le stoïcisme par l'élévation d'un pythagorisme selon Platon. Mais sa conviction personnelle transpire à peine : encore un coup, la cause de Dieu est perdue; elle n'est même pas plaidée. Les dieux seuls sont en cause, et Cicéron honore ceux de Rome.

Ce n'est pas que la religion soit définitivement en baisse. Un moment elle a fléchi sous les coups du rationalisme grec. Elle se relève avec Auguste. Elle va être plus que jamais la grande passion des hommes. Ceux qui croient à l'immortalité de l'âme s'inquiètent de leur salut beaucoup plus qu'au temps des grands chefs-d'œuvre de l'art attique. Les mystères sont florissants; aux anciens mystères nationaux se joignent maintenant des cultes ouverts à toutes les nations, et, chose plus étonnante, qui font subir aux Romains et même aux Grecs l'ascendant de l'Orient barbare. Mais s'ils accordent la prééminence à une divinité, comme faisaient déjà les cultes des cités, ils n'en rejettent aucune.

Une seule divinité n'admet pas le partage : le Dieu des Juifs. C'est en son nom seul qu'avait été élevée une protestation énergique de la conscience contre le culte de tant de dieux.

L'hellénisme politique, rencontrant le judaïsme dans un temps de large tolérance, où l'on était plus curieux d'assimiler entre elles les différentes divinités que de les mettre en conflit, se heurta violemment au culte du Dieu unique

1. Dans le *de natura deorum*, en l'an 45 avant J.-C.

et résolut de l'extirper. C'est à quoi s'entêta Antiochus Épiphane. Alors la vérité religieuse eut des martyrs : l'Église catholique en fait mémoire : honneur à eux !

Qu'il soit cependant permis de rappeler que dans cette lutte ils étaient soutenus par le sentiment national. Ils combattaient pour les autels et les foyers, noble guerre que l'antiquité avait si souvent pratiquée. Leur supériorité était dans la confession du Dieu unique, mais les lois religieuses, lois des ancêtres et du peuple, étaient précisément ce patrimoine national contre lequel l'idée religieuse du dieu unique s'était brisée dans la cité antique. Dans Israël les deux forces étaient unies.

Le courage admirable des Israélites fidèles triompha des persécutions et des guerres; le culte du Dieu unique demeura le privilège de la nation juive. Emporté par son indomptable élan, le petit peuple espéra même un instant dominer le monde sinon par la force, du moins par l'idée religieuse. Le Dieu des juifs inspirait le respect par son unité, dont les anciens philosophes avaient compris qu'elle s'imposait à la pensée. Mais ayant vaincu par des Juifs, il était en quelque manière à eux. On ne devenait son adorateur qu'en se faisant juif, ce qui n'était pas du goût de tout le monde. Ils étaient même rares ceux qui acceptaient la circoncision.

C'est alors que retentit le témoignage de Jésus. Il semble engagé lui aussi dans le judaïsme; mais si l'on y regarde de près, on voit que tout ce qu'il a dit du Père qui est Dieu est en faveur de tous les hommes, que la manière de le servir et de s'unir à lui est ouverte à tous, que le prix de l'âme est le même pour tous. Nous avons déjà dit que les Juifs ne s'y sont pas mépris. Son affirmation est pure de tout alliage, il n'a en vue que Dieu seul, et il ne s'appuie que sur Dieu seul, puisqu'il est réprouvé et condamné par sa nation. Et ce premier témoin est suivi d'un nombre incalculable d'autres martyrs, qui attestent la vérité de ce qu'il a enseigné. On conviendra qu'il y a là un fait d'une suprême gravité, qui partage en deux temps l'histoire religieuse de l'humanité : avant Jésus-Christ, après Jésus-Christ.

II. — LE FILS DE DIEU, DIEU COMME SON PÈRE.

Quelle est donc cette vérité religieuse pour laquelle Jésus est mort, en contradiction avec son peuple?

Ce n'est point évidemment pour avoir affirmé l'unité de Dieu, en repoussant la multiplicité des dieux et le culte plus ou moins idolâtrique qu'on leur rendait. Aucune divergence ne pouvait se produire sur ce point entre les vrais fils d'Israël.

Mais nous avons constaté, avec certains savants israélites eux-mêmes, que Jésus s'était trouvé en désaccord avec les chefs religieux de la nation en posant les principes qui devaient dégager le culte de Dieu du nationalisme juif.

En dehors d'Israël, c'est son principal titre de gloire. Si Dieu est le Père de tous les hommes, pourquoi ne les appellerait-il pas tous au même salut et par la même voie? On pourra différer sur la manière d'entendre cette voie; plusieurs se montreront très larges quant aux obligations positives. Mais on peut dire que cette vérité est unanimement acceptée, telle qu'elle a été formulée par s. Paul : il n'y a pas pour Dieu de différence entre les gentils et les Juifs. Ce qui étonnerait bien plutôt l'homme moderne, c'est que Dieu ait témoigné tant de faveurs à un peuple qu'il nommait son peuple. On ne le comprend que comme une mesure provisoire, destinée à cultiver la vérité dans un terrain choisi, où le germe aurait plus de chances de se développer. Mais il fallait cependant que cette pédagogie eût un terme : ce fut la mission de Jésus-Christ de prêcher, quoique dans Israël seulement, une vérité qui, par son Église, devait être prêchée à tous les hommes.

Pour mesurer plus exactement, comme un historien a le devoir de le faire, le caractère propre de cette idée et sa puissance de pénétration, on se rappellera que, depuis la conquête d'Alexandre, et grâce à cet étonnant génie, la distinction s'était atténuée entre les Grecs et les Barbares; puis, sous l'influence du stoïcisme, les penseurs en étaient venus à regarder tous les hommes comme les citoyens

d'une même cité, le monde. Mais ce qu'il faut noter aussi expressément, c'est que cette égalité des hommes entre eux n'avait aucune portée religieuse. Les hommes n'étaient pas des frères comme étant enfants d'un même Dieu, puisque ce Dieu ou n'existait pas, ou se confondait avec le monde, ou ne s'en occupait pas. Ce fut l'œuvre de Jésus de fonder cette unité du genre humain, non plus seulement sur la création, comme les Juifs qui n'en tiraient aucune conclusion pratique de fraternité, mais encore sur la foi au même Père. S'il s'était arrêté à cette formule, on pourrait encore attribuer à un coup de génie cette fusion de deux concepts également certains pour nous, dont le lien était alors ignoré : l'unité du Dieu créateur, et le devoir pour toutes ses créatures de lui rendre un même culte[1].

C'est de la sorte que nombre d'âmes religieuses envisagent le rôle et la personne de Jésus-Christ. Son évangile a introduit dans le monde la notion du Dieu père de tous, désireux du salut de tous, qui doivent donc l'aimer et s'aimer entre eux comme des frères. C'est pour eux tout l'évangile, la bonne nouvelle annoncée par le plus merveilleux des génies religieux, par un génie unique dans cet ordre, par un sage, par un prophète, par un homme assisté ou inspiré de Dieu, qu'il convient de prendre pour guide, dont on écoutera et suivra les leçons inscrites dans l'évangile. Mais l'évangile qu'il a annoncé ne contient rien sur sa personne. Il n'a qu'un seul objet, Dieu le Père, et il n'y a pas lieu, ajoute-t-on, de dédoubler cet objet pour faire une part à Jésus. Ce serait même le diminuer, car il serait moins religieux dans la mesure où il se serait fait une place à côté de son Père. On lui pardonnerait tout au plus d'avoir pris le titre de Messie pour faire agréer son office, d'ailleurs tout différent; il n'est ni Fils de Dieu, ni Dieu, ce qui serait d'ailleurs impensable. — Tel est le langage du protestantisme libéral et de ceux qui sont, sans s'en douter, en communion avec lui.

Ce que la raison proclame très haut, c'est qu'un homme qui se ferait une place à côté de Dieu serait un blasphéma-

1. Jo., IV, 23.

teur, et que l'objet de l'évangile ne doit pas être partagé : il n'a qu'un seul objet qui est Dieu. Seulement Jésus est le fils de Dieu et Dieu comme son Père, et il l'a dit parce que c'était pour nous la voie du salut.

C'est manifestement l'objet de l'évangile, la résultante des quatre évangiles, si on les prend tels qu'ils sont, et par là nous n'entendons pas seulement qu'on doit se fier à leur témoignage, mais qu'il en faut comprendre le mode et la portée.

L'évangile contient un enseignement, mais non point un enseignement par formules philosophiques, faisant abstraction du temps et du lieu. Déjà en dégageant cette idée du Dieu Père de tous les hommes nous avons procédé par la voie de l'analyse raisonnée. L'évangile est la reproduction d'un fait, les actes et les paroles de Jésus, fait naturellement complexe, fait vital qui est imprégné des usages, des manières de penser et de sentir qui étaient ceux des Juifs au temps de Tibère.

Jésus n'a écrit aucun traité sur Dieu, il n'a même fait aucune leçon sur ce sujet; il a parlé du règne de Dieu prochain, commencé. Il a donné à entendre qu'il était le Messie sans définir ce que signifiait ce terme, que chacun croyait comprendre; il a indiqué quel serait son rôle à lui Messie.

Encore a-t-il parlé souvent en paraboles, et du règne de Dieu et de lui-même, non sans reconnaître que ce mode d'instruire n'était pas le plus clair de tous, sur un sujet aussi relevé.

Si ce procédé des évangélistes n'est pas dialectique, s'ils n'ont pas transformé cette vie enseignante en formules d'école, qui seraient plus claires, il nous est donné de constater qu'ils lui ont conservé sa physionomie primitive et ne l'ont pas transformée selon les intérêts de leur propagande. Quand s. Jean en est venu à quelque chose de semblable par sa doctrine du Verbe, il ne l'a pas mise sur les lèvres de Jésus. La manière de la catéchèse, moins systématique, et, nous venons de l'avouer, moins claire, a pour elle l'évidence immédiate du contact, et la solidité de vérités entendues, reproduites avec leurs circonstances individuelles,

sauf la variété d'expressions et les nuances de détail inévitables lorsqu'il n'y a pas entente concertée entre plusieurs écrivains.

Tel qu'il est, ce témoignage est en somme clair, très clair; il nous conduit, par la voie de la filiation divine de Jésus, à son égalité avec le Père. Il faudra donc avouer à tout le moins que les évangélistes en étaient persuadés, aussi bien que s. Paul et les Apôtres qui se sont trouvés d'accord avec lui, aussi bien que les chrétiens convertis par eux, enseignés par eux. C'est cela qu'ils ont appelé l'évangile de Jésus-Christ.

Pourquoi ne pas les croire sur les faits et prétentions de Jésus? N'a-t-on pas écrit récemment l'histoire véridique du *Bâby* persan qui se donnait comme une incarnation de Dieu, qui a eu des partisans dont plusieurs sont morts pour soutenir son affirmation, devenue la règle de leur croyance[1]?

Beaucoup hésitent, non point par des scrupules d'historiens, que rien ne justifierait, mais à cause des conséquences. Le Bâby, on l'abandonne à son rêve. Mais on ne veut pas abandonner Jésus. C'est justement parce qu'il est trop grand, qu'il connaît trop bien Dieu, qu'il a enseigné une morale vraiment divine, qu'il n'a pas hésité à mourir pour la vérité religieuse, qu'on ne veut pas lui prêter une pareille affirmation. Car si elle émanait de lui, il faudrait l'en croire, et l'on ne veut y voir que l'affirmation de l'impossible, de l'inconcevable. Il ne peut pas avoir dit cela. Les évangélistes n'ont pas voulu mentir, mais ils ont transposé la doctrine du Maître selon leur propre croyance. Leur foi ne peut être celle de Jésus. — Pourtant il est aisé de voir qu'elle est engagée dans des faits et des paroles qui ne sont pas les leurs. Il faut donc que tout l'évangile ait été truqué, sans que personne le veuille, pour servir une foi dont on ne peut expliquer l'origine.

Gênés dans cette situation fausse de la critique, quelques-uns, épris de solutions franches, ont été réduits à conclure que l'homme Jésus n'avait pas existé. Parmi eux il en est

1. De Gobineau, *Les religions et les philosophies dans l'Asie Centrale.*

certainement qui n'en sont pas venus à cette extrémité pour amuser la galerie par un paradoxe.

L'évidence de la foi des disciples à la divinité de Jésus, foi à laquelle ils ne veulent pas s'associer non plus, mais qu'il faudrait expliquer, ce à quoi ils se reconnaissent impuissants, les a conduits à imaginer que les adorateurs d'un Dieu Jésus, jusqu'à présent inconnu, lui avaient créé une histoire et l'avaient habillé en homme, ce qui n'empêchait pas de continuer à l'adorer comme Dieu.

Il n'y a en effet que trois partis à prendre : ou les disciples ont fait à un dieu une histoire humaine ; ou ils ont fait d'un homme un Dieu; ou c'est Jésus lui-même qui les a convaincus de sa divinité, et alors il faut faire comme eux ou lui rompre en visière.

Un homme tel que lui ne se laisse pas écarter comme un rêveur ou un halluciné; personne aujourd'hui ne profère l'accusation odieuse et encore plus puérile de mensonge et de charlatanisme. Il faudrait dire — pardonnez-nous, Seigneur — que Jésus était vraiment atteint de folie. Cela a été écrit, mais vraiment cela ne compte pas. Car la folie est stérile. On en a compassion et on passe.

D'autre part un dieu Jésus antérieur à Jésus de Nazareth n'est pas même une conjecture intéressante. Aucun raisonnement d'ailleurs ne saurait atteindre ceux qui nient l'évidence historique. La seule réponse à faire est de hausser les épaules. Ces diversions ne font pas perdre de vue l'attaque la plus ancienne et toujours la plus redoutable qui fait de Jésus un homme divinisé par la foi.

Quelle résistance opposer à ces bataillons de critiques, qu'on croit voir toujours prêts à réparer leurs brèches et à monter à l'assaut[1] ?

Nous ne pouvons retracer les phases de cette lutte.

Indiquons seulement en quelques mots sur quoi a été fondée la croyance des Apôtres.

Les miracles de Jésus n'auraient pas suffi. Les prophètes avaient fait des miracles et même ressuscité des morts. Ils

1. Ne soyons pas cependant dupes d'une apparence. Ce ne sont pas les mêmes bataillons qui se présentent : ils se succèdent plutôt, et ceux qui suivent écrasent souvent les autres, avant que leur effort ait été victorieux.

n'étaient que les serviteurs de Dieu, aucun d'eux n'était le Fils de Dieu.

Les prophéties n'étaient pas tout à fait claires sur ce point que le Messie serait Dieu, et de fait les Juifs ne les comprenaient pas ainsi, du moins les docteurs les plus autorisés. De plus il fallait désigner celui à qui elles devaient être appliquées.

En croire Jésus simplement sur parole? Sa sainteté lui assurait en effet tout crédit. Mais les premiers disciples ne pensaient pas autrement que les Maîtres en Israël sur la distance incommensurable entre Dieu et l'homme, sur la déraison inconcevable de l'homme qui oserait s'égaler à Dieu. La Galilée avait accueilli, de gré ou de force, des éléments étrangers au judaïsme, mais depuis que les Macchabées l'avaient reconquise à leur foi ardente, elle ne le cédait guère à la Judée en susceptibilité religieuse.

Quelle évidence a été assez décisive pour imposer à ces esprits tout d'une pièce une conviction si opposée à cette foi qui avait tenu bon contre les sortilèges enchanteurs de la Grèce, qui avait supporté sans défaillance de sanglantes persécutions, qui s'imposait au respect de Rome si méprisante pour les barbares vaincus?

Ce sont les affirmations du Christ, ne laissant pas place au doute, les obligeant comme nous à se séparer de lui, s'ils ne voulaient pas croire aux mots de la vie éternelle, préparées et confirmées par les miracles qui leur donnaient l'autorité de Dieu lui-même, enfin, reconnues conformes aux Écritures. Ce triple fil ne saurait être rompu. Mais si un seul de ces motifs avait manqué, il serait impossible d'expliquer la foi des apôtres, ni l'origine du christianisme.

L'affirmation de Jésus est le plus net des trois.

Pour dire que l'évangile ne contient rien sur sa Personne, il faut ne l'avoir pas lu, ou n'en pas laisser subsister le moindre résidu. Si Jésus a existé, a prêché, a été condamné, c'est comme Messie, et il a avoué être le Messie. Certes la prédication du règne de Dieu était son thème principal, mais ce n'était point un thème abstrait, c'était un thème traditionnel. Celui qu'avaient annoncé les prophètes devait avoir sa place au pays d'Israël, mais dans un avenir incer-

tain; celui de Jésus était un événement prochain, dans des conditions que chacun croyait pouvoir déterminer, et dont la pièce maîtresse était le Messie.

L'erreur de l'école dite eschatologique qui ne voit en Jésus que le prédicateur du règne de Dieu imminent n'est pas d'avoir insisté sur cet accent d'imminence, mais d'avoir imaginé un avènement brusque, bouleversant totalement le cours des choses, inaugurant un royaume transfiguré à la place du vieux monde condamné à disparaître. Jésus avait en vue une réforme morale graduelle, comme le prouvent les paraboles, mais il en posait les bases; elle ne serait possible que par lui, car il se savait le chef désigné par Dieu de l'ordre nouveau. Il ne se prêtait à aucun degré au rêve du Messie politique, l'évangile le montre assez! Le Messie qu'il était devait sauver le monde du péché par sa mort. Cependant il ne l'a jamais enseigné à ses disciples sans y joindre l'assurance de sa résurrection, qui serait l'inauguration de son règne. Notons bien que cette qualité de Messie n'était pas la source de ses propriétés personnelles. C'était plutôt un rôle accepté par une personnalité supérieure. Jésus n'était pas seulement descendant de David, il avait une origine plus haute qui lui donnait le droit d'être assis à la droite de Dieu[1]; il était par rapport aux prophètes ce qu'est le Fils unique d'un Maître par rapport à ses serviteurs[2]. Nous nous contentons ici de ces deux textes expressifs de s. Marc, qu'on prétend étranger à cette notion. Dire : « Je suis Iahvé », c'eût été maintenir le privilège d'Israël. Dire : « Je suis Dieu », c'eût été se mettre à la place de son Père.

Jésus a procédé autrement. Il s'est dit le Fils de Dieu au sens propre, revendiquant ainsi pour lui la même nature que le Père, à lui transmise par voie de filiation. Ainsi l'honneur du Père demeurait entier, et c'est à cette gloire qui était aussi la sienne, que le Fils se consacrait.

Voilà ce qui s'est imposé aux disciples, affirmation de Jésus tellement étrange pour eux qu'elle n'a conquis leurs

1. Mc., xii, 35 ss.
2. Mc., xii, 1-11.

esprits que très lentement, et qu'ils ne l'auraient pas entièrement acceptée sans les miracles et sans la résurrection qui mettait le sceau de Dieu sur toute l'œuvre de celui qui osait se dire son propre Fils.

D'ailleurs les adversaires de Jésus ne témoignent pas moins clairement de son affirmation. C'est pour cette audace blasphématoire qu'ils l'ont fait condamner. Très avares du sang d'Israël, ils n'auraient pas livré aux Romains un Messie chimérique. Pilate lui-même n'a pas voulu d'abord crucifier un pauvre homme pour cette inculpation que son innocuité rendait ridicule. Et si les grands prêtres l'ont sacrifié par politique, si les Pharisiens ont voulu sa mort par rancune, par une haine clairvoyante de sa pensée universaliste, tous avaient besoin d'un prétexte. Ce n'était pas un crime de se dire Messie, c'était un blasphème de s'égaler à Dieu. C'est l'aveu qu'on lui a arraché en prenant à témoin le Dieu béni. Sans cet aveu les chefs d'Israël auraient été tout à fait inconséquents. Lui qui a donné sa vie pour la vérité religieuse est mort pour cette vérité là.

Les Juifs ont cru la cause entendue et ont estimé l'affaire réglée à leur commune satisfaction.

Les Apôtres, atterrés par la perspective du procès, par son issue, ont cependant relevé la tête. Ce ne peut être que du fait de la résurrection, le dernier et le plus expressif des miracles, la preuve la plus efficace de l'affirmation de Jésus. Et en effet l'évangile est rempli de miracles, accomplis par lui par bonté, mais aussi pour faire naître la foi et pour confirmer sa parole.

Ces nombreux miracles ne sont pas, avouons-le, ce qui le recommande aux hommes de notre temps : c'est cependant à eux de se demander si leur préjugé est légitime Si des miracles peuvent être constatés, on avouera sans peine que jamais ils ne furent plus opportuns que pour établir cette vérité inouïe de Dieu devenu homme en la personne de son Fils. Aussi est-ce sur la question de principe que l'incrédulité oppose une exception juridique absolue : elle ne veut même pas discuter la crédibilité des témoignages. Loin que les miracles prouvent la vérité de faits énoncés dans un livre, tout livre qui contient des

miracles n'a aucun crédit, son auteur étant convaincu d'une crédulité puérile, et incapable de distinguer le vrai du faux. C'est en particulier la thèse de Renan. L'évangile est condamné d'avance et sans appel.

Qu'est-ce donc qu'un miracle? Je n'essaierai pas d'en proposer une définition philosophique. Un simple historien n'en a pas besoin. Les évangélistes entendaient par là des faits qui se produisaient sans aucune cause naturelle appréciable, par la seule volonté de Jésus, mettant en acte directement la puissance de Dieu.

On objecte d'abord que cette intervention divine serait une contradiction au sein même de Dieu : auteur de la nature dont il a fixé les règles invariables, il ne lui convient pas d'y introduire le désordre, de se substituer arbitrairement aux causes secondes qu'il meut selon leur essence et leurs propriétés.

Peut-être aujourd'hui est-on moins convaincu de cette régularité inflexible de la grande horloge de l'univers. Peu importe. Il n'y a toujours du monde que deux explications. Les uns ne veulent considérer que le monde matériel et son développement. Nous n'avons qu'à leur abandonner ce domaine, et à les y laisser. Pascal leur dirait : « Ceux qui croient que le bien de l'homme est en la chair, et le mal en ce qui le détourne des plaisirs des sens, qu'il s'en soûle et qu'il y meure[1]. » Mais d'autres, grâce à Dieu plus nombreux, l'humanité presque tout entière, s'élèvent à la notion d'un monde moral. Dès lors le monde matériel n'est que la base nécessaire à l'activité des esprits unis à un corps, et il est essentiellement subordonné au monde moral. Cette subordination est régulière, cela va sans dire, et ne trouble pas l'ordre du monde matériel résultant du jeu des éléments qui le composent. Mais on ne voit vraiment pas pourquoi Dieu n'interviendrait pas quelquefois en faveur de l'esprit, si exposé à se laisser submerger dans cette matière, pour attirer les regards plus haut. Les interventions doivent être rares, sans quoi elles manqueraient leur but, mais elles ne sont point un désordre, car

1. *Pascal et les prophéties messianiques*, *Revue biblique*, 1906, p. 560.

l'ordre est ainsi plutôt rétabli, celui de la supériorité des buts moraux et religieux sur les résultats de la matière.

On objecte donc en second lieu que le miracle ne peut être constaté, parce qu'on ne sait pas jusqu'où peut s'étendre l'activité des causes naturelles. Si bien qu'il fut un temps où l'on regardait comme des miracles des phénomènes parfaitement naturels, comme la foudre.

Ce n'est pas encore assez dire. Si le système de l'animisme est fondé, ce ne sont pas seulement quelques phénomènes, ce sont tous les phénomènes de la nature que des peuples peu cultivés ont attribués à la divinité. Mais nous ne pensons pas autrement, puisque sans l'action de Dieu rien ne se produirait dans le monde, et le monde cesserait même d'exister. L'erreur des animistes était donc bien plutôt de fractionner l'action divine en des actes de volontés particulières, ou en des forces dont ils faisaient des dieux, se targuant encore de sonder leurs intentions, imaginant par exemple que tel dieu lançait la foudre en éclairs comme un homme fait vibrer une zagaie afin d'abattre ses adversaires. Alors il y avait trop de miracles, tant de miracles qu'il n'y en avait plus, puisqu'on n'avait même pas la notion de causes ordinaires naturelles, distinctes de l'intervention surnaturelle de Dieu. C'est dans le sein du monothéisme seul que peut naître la notion du miracle, et c'était bien le cas des évangélistes.

On nous suit jusque-là, et l'on ajoute que même alors des hommes relativement éclairés méconnaissaient certaines causes naturelles qu'ils attribuaient aux démons.

Le fait est certain, mais ordinairement les évangélistes précisent chaque cas particulier des miracles et les doctes peuvent constater aisément qu'aujourd'hui encore la science ne peut les expliquer par des actions naturelles. Le pourra-t-elle un jour? Rien ne permet de s'y attendre. Jésus faisait des miracles quand il le voulait : sa volonté ne mettait pas en jeu des forces occultes, elle suppléait aux ressorts ordinaires. La raison ne peut concevoir qu'il en puisse être ainsi, sans une volition spéciale de Dieu, dans l'intérêt, répétons-le, du salut moral et religieux des hommes.

Pour qui regarde Dieu comme un Père, cela n'est pas s difficile à accepter, et on doit se rendre si les faits sont attestés par des témoins dignes de foi.

Nous n'ignorons pas que, dans sa curiosité toujours en éveil, dans son aspiration aussi vers le divin qu'elle souhaite passionnément d'atteindre, l'humanité a multiplié les miracles à plaisir. Chaque héros a sa légende.

Mais on doit oser dire que Jésus n'a pas eu le prestige d'un héros, si ce n'est dans l'ordre de la sainteté et dans sa patience héroïque. Ce n'est point là ce qui frappe les imaginations. Jésus vivait dans une situation très modeste, que Littré a maladroitement comparée à la gloire du grand empereur Charlemagne[1]. Sans ses miracles il n'était rien qu'un rabbi comme tant d'autres, sa sainteté même étant niée par d'autres rabbis. Il n'avait eu aucun des dehors du Messie attendu, il avait été rejeté par toutes les autorités de la nation, sacerdoce, corps doctoral, aristocratie, enfin pendu. Ses disciples ont cru en lui, à cause de ses miracles, à cause de sa résurrection, et c'est d'eux qu'émanent les souvenirs conservés par les évangélistes.

A son tour, Renan a cru habile de comparer ceux-ci à trois ou quatre vieux soldats de l'Empire qui se seraient mis chacun de son côté à écrire la vie de Napoléon avec ses souvenirs[2]. — Supposons que par un hasard extraordinaire l'Empereur ait une fois adressé la parole à chacun d'eux. Quelle valeur auraient leurs souvenirs pour faire une auréole à leur héros? Auraient-ils réussi à en tracer une image vivante? Est-ce là que Frédéric Masson serait allé chercher des documents vécus? Tandis que les Apôtres! C'était bien le moment pour Renan de recourir à ce cinquième évangile que fut pour lui le contact de l'Orient. Ou plutôt il suffisait de relire les quatre évangiles. Qu'on veuille bien nous permettre de le redire[3] : Aucune intimité dans nos pays au climat rigoureux, avec la vie moderne où chacun vit chez soi, — sans même connaître ceux qui entrent et

1. On nous permettra de renvoyer à nos conférences sur *Le sens du christianisme*, p. 147 ss.
2. *Vie de Jésus*, p. LXXXIX s.
3. *La vie de Jésus* d'après Renan, p. 64.

sortent par le même palier, — ne peut donner une idée de la vie commune menée par Jésus avec ses disciples, marchant le jour, dormant aux étoiles, mangeant, sur la même barque ou dans les champs, le pain préparé au foyer improvisé qui les groupait pour un jour. La conversation était ininterrompue, si ce n'est quand le Maître s'écartait pour prier. . Souvent aussi elle était coupée par l'importunité de ceux qui demandaient des miracles, dont les disciples étaient las.

Le témoignage de pareils témoins ne saurait être écarté. Aussi Strauss avait-il pris le parti de le rejeter en bloc : « Cet argument serait en effet décisif, s'il était prouvé que l'histoire biblique a été écrite par des témoins oculaires, ou du moins par des hommes voisins des événements[1]. » Cette précaution n'a pas été oubliée, et tout l'effort de la critique a consisté depuis à reculer la date des évangiles. Et la principale preuve qu'ils écrivaient loin des événements, ce sont précisément les miracles. Nous ne relevons pas le cercle vicieux, mais seulement combien cette raison est inefficace. Le saint curé d'Ars n'était pas mort que déjà on écrivait ses miracles : s'il n'avait pas eu de son vivant la réputation d'en faire, les foules seraient-elles venues les implorer dans un coin perdu des Dombes?

Encore est-il que sauf le fait péremptoire de la résurrection, les miracles n'ont pas eu dans la prédication des Apôtres, ni des premiers apologistes, l'importance que nous serions tentés de leur attribuer. Ils se sont attachés bien davantage aux prophéties. Ce ne fut pas sans un déchirement intime que les Apôtres se sont résolus à rompre avec la Loi de leurs pères en n'exigeant pas la circoncision des nouveaux convertis. Paul y poussa avec toute l'ardeur de sa dialectique. Cependant lui-même ne songea pas un instant à rompre la chaîne des révélations divines. La Loi avait fait son temps parce qu'elle conduisait au Christ qui était venu, mais elle demeurait, et les Prophètes avec elle, comme une révélation des desseins de Dieu. C'est à cette ancienne Écriture qu'on demandait la preuve que Jésus

1. *Vie de Jésus*, traduite par Littré, p. 75 s.

était le Christ, c'est par ses allusions au Christ qu'elle subsistait, portée par lui désormais, puisqu'elle lui rendait hommage. Si Jésus avait pris place à côté de Dieu, ce n'était que conformément aux Écritures, comme il avait souffert, comme il était ressuscité conformément aux Écritures.

Ici ce sont les Juifs dont l'opposition est irréductible. Ils n'ont jamais compris la Bible de cette façon.

Et cependant, sans parler ici des prophéties détaillées sur le Messie, — ce n'est pas le lieu, — nous devons rappeler que le Dieu d'Israël avait toujours revendiqué comme son office de ramener à lui les tribus égarées. Il l'avait fait par les prophètes, mais ces prophètes avaient annoncé la grande manifestation, celle de Dieu, venant en personne inaugurer son règne, et c'est vers cette venue que se tendaient leurs désirs passionnés : « Ah ! si vous déchiriez les cieux, si vous descendiez[1] ! » Les textes sont très nombreux et très clairs. Il est vrai que cette descente de Dieu apparaissait à leurs yeux plus glorieuse que celle du Sinaï, entourée de secousses dans la nature, de transports de joie des collines bondissantes, de triomphes pour Israël, qu'il faut nécessairement entendre dans un sens figuré. Mais, à vrai dire, ces images si grandioses qu'elles soient, n'étaient qu'une faible expression de l'honneur indicible promis à la nature humaine. La manière spirituelle, mais d'autant plus réelle, de cette venue avait été indiquée par Isaïe. Il avait annoncé la naissance d'un enfant du nom d'Emmanuel, c'est-à-dire Dieu avec nous, nommé aussi « Dieu-héros[2] », prédisant expressément qu'un reste de Jacob reviendrait vers le « Dieu-héros[3] ». Or la conversion d'Israël n'eut jamais que Dieu pour fin. C'est donc Dieu qui se mêlait à cette litanie où les propriétés de l'homme alternent avec les attributs de Dieu : « On lui donnera pour nom : Merveilleux-Conseiller, Dieu-Héros, Père à jamais, Prince de la Paix[4]. »

Les Juifs d'Alexandrie avaient reculé devant cette divi-

1. Is., LXIII, 19.
2. Is., IX, 5.
3. Is., X, 21.
4. Is., IX, 5.

nité du Messie; ils avaient traduit : « Ange du grand conseil ». Les Apôtres comprenaient maintenant qu'il fallait prendre ces termes à la lettre. Plus d'un exégète indépendant est aujourd'hui de cet avis. Et si Daniel, annonçant les révolutions des empires, et désignant chacun d'eux par le symbole d'une bête redoutable qui figurait avant tout le souverain, avait marqué le règne de Dieu par un être surnaturel semblable à un fils d'homme, c'était donc Jésus qu'il avait eu en vue, comme il l'affirma devant ses juges. Or cet être céleste s'avançait jusqu'au vieillard, symbole du Père, et recevait de lui une domination éternelle. Il n'était pas proclamé Dieu, mais venu du ciel sur les nuées, il y retournait pour s'approcher de Dieu, et c'est pour lui qu'un trône était préparé.

Les prophéties semblaient divergentes. Les unes parlaient d'un homme, les autres nommaient Dieu; les unes énuméraient les douleurs du Serviteur de Dieu, expiant pour le péché; les autres promettaient au Messie la domination universelle. Toutes ces lignes qui semblaient des parallèles courant vers l'infini convergeaient vers la personne de Jésus. Il était le Dieu qu'on attendait, seul assez puissant pour sauver son peuple, et aussi l'homme que devait être le fils de David, exposé à la souffrance et à la mort, en un mot l'Homme-Dieu qu'il disait être, et en qui les Écritures étaient accomplies.

Notre époque, éprise de sciences positives, n'aime point qu'on la renvoie aux miracles et aux prophéties. Elle accorde plus volontiers sa foi à un savant qu'à un thaumaturge. Jésus n'a rien fait pour la science. Si seulement il avait prophétisé une de ces découvertes dont notre temps s'enorgueillit, s'il avait annoncé qu'un jour les hommes franchiraient dans les airs des distances inconnues, avec une rapidité dont on n'avait nulle idée... alors on ne refuserait plus de croire en lui!

Il ne l'a pas fait, il n'a pas « donné d'invention », comme disait déjà Pascal, — dont peut-être le génie scientifique s'en étonna d'abord, — parce qu'il est demeuré dans son ordre de sainteté. Et c'était mieux ainsi. A-t-on réfléchi que, faire la prophétie dont on nous parle, c'était barrer la route aux

bonnes volontés, obliger les mieux disposés pour lui à le traiter de charlatan jusqu'au début du vingtième siècle? Il n'aurait converti personne, serait demeuré ignoré, et si nos contemporains découvraient cette prophétie dans quelque grimoire, à quoi voudraient-ils conclure, sinon à un pressentiment de génie? Encore cette prophétie, adaptée à notre temps, n'épuiserait-elle pas les chances des progrès réservés à l'avenir. Une révélation de l'ordre scientifique ne serait bonne pour tous les temps que si elle renfermait la vérité absolue. Elle n'est qu'en Dieu.

Jésus-Christ n'a rien révélé de ces connaissances scientifiques que l'homme peut acquérir par l'emploi de sa raison. Il a confirmé ce que cette raison peut atteindre de Dieu et de l'âme, il nous a éclairés de plus sur ce domaine inaccessible à la raison qui est la vie divine, il a découvert ce secret de l'amour que Dieu a pour les hommes, si fort, que lui-même veut être aimé.

Cet insondable divin, objet de la perpétuelle inquiétude des hommes, était désormais suffisamment connu pour servir de guide à l'action morale. Ainsi l'élite de l'humanité cultivée était en état de réformer sa condition familiale et sociale, d'asseoir la philosophie sur des bases solides, et, le moment venu, de reprendre le travail de la pensée grecque pour conduire les sciences au point admirable où elles sont parvenues, en attendant les progrès de l'avenir.

Veuille seulement notre génération ne pas se laisser captiver par ces conquêtes prestigieuses, déjà acquises ou promises à ses efforts, au point de ne plus attacher ses regards sur la vérité éternelle, sur l'évangile de Jésus-Christ! Le point essentiel de ce message, c'est que Jésus-Christ est homme et Dieu. Le quatrième évangéliste n'a point inauguré cette doctrine, il l'a seulement inculquée plus fortement; il lui a donné une nouvelle expression.

III. — LE VERBE DE S. JEAN ET L'ÉVANGILE VIVANT

Dans un milieu juif, et aujourd'hui encore parmi ceux qui font profession de croire à un Dieu unique, infiniment parfait, pur esprit, une filiation divine ne suggère à l'esprit

aucune idée fâcheuse. Mais bientôt le christianisme se trouva en contact non plus seulement avec les Juifs, ni même avec les prosélytes déjà imbus de cette foi, mais avec de purs païens, habitués à un monde peuplé de fils des dieux, sur la terre et dans l'Olympe. Il parut alors opportun d'indiquer ce que pouvait signifier la notion de Fils de Dieu dans une nature purement spirituelle[1]. S. Jean apprit d'en haut que le terme le plus convenable était celui de Verbe, pour désigner une individualité, disons une personne pour employer le langage arrêté depuis par l'Église, distincte de ce Dieu principe de tout qu'on nommait le Père, et cependant possédant aussi bien que lui la nature divine.

Il fallait s'élever à l'ordre de l'intelligence, puisque Dieu est un pur esprit. Dès lors on pouvait songer à sa Sagesse, et déjà l'Écriture avait insinué qu'il y a en Dieu une Sagesse qui se distingue en quelque sorte de lui, comme sa collaboratrice dans l'œuvre de la création, se présentant à son regard satisfait comme le modèle et l'artisan des choses[2]. Et s. Paul, entrant dans cette voie, avait désigné le Christ comme la puissance, comme la Sagesse[3], comme l'image de Dieu[4]. Expressions qu'il faut retenir, car elles marquent bien l'union du Christ avec Dieu dans les attributs de nature, mais qui n'indiquaient pas assez clairement la distinction du Fils d'avec le Père. Sans avoir énoncé d'une manière précise et technique les spéculations qui seront plus tard celles de s. Thomas d'Aquin sur le Verbe, s. Jean a sûrement voulu dire, ce que tout le monde pouvait comprendre, que le Verbe était une émanation de l'intelligence de Dieu, à savoir sa parole intérieure. Il avait lu déjà ce verbe-parole dans l'Écriture, à la première page, lorsque

1. Aujourd'hui encore les Musulmans croient soulever une objection décisive en disant que Dieu, n'ayant pas d'épouse, ne saurait avoir de fils.

2. Yahweh m'a possédée au commencement de ses voies
Avant ses œuvres les plus anciennes...
Lorsqu'il disposa les cieux, j'étais là,
lorsqu'il traça un cercle à la surface de l'abîme...
J'étais à l'œuvre auprès de lui... (Prov., VIII, 23, 27, 30, Trad. Crampon).

3. I Cor., I, 24.

4. Col., I, 15.

Dieu avait créé « en disant », ce que le psalmiste avait rendu : « les cieux ont été faits par la parole du Seigneur[1]. »

Dieu étant infiniment simple, étant un seul acte, son verbe issu de son intelligence demeurait en elle, donc en lui, et cette parole, éternelle comme lui-même, était Dieu comme lui : « Au commencement était le Verbe, et le Verbe était avec Dieu, et le Verbe était Dieu[2]. »

Étant Dieu, ce Verbe n'était point une formule expirante au sortir des lèvres, mais une parole vivante, vivant de la vie de Dieu. Comme intelligence, Dieu est symbolisé par la lumière, il est même la vraie lumière qui éclaire le monde, aussitôt qu'il l'a créé. Le Verbe est donc lumière, et un Israélite l'entend d'autant mieux que la parole de Dieu a souvent été adressée à ses prophètes pour instruire les hommes. En effet il y a cela de commun entre la vérité et la lumière que la lumière permet à l'œil de distinguer les formes des choses, brouillées dans les ténèbres, et que la vérité discerne les conceptions justes de celles qui ne correspondent pas à la réalité.

Après ces irradiations, on croirait que le Verbe va répandre sur le monde des torrents de lumière. Mais l'évangéliste savait qu'il n'était apparu que voilé, et même il avait constaté que ses rayons n'avaient pu percer les ténèbres de l'incrédulité des principaux Juifs.

Cependant, afin qu'ils n'aient pas d'excuse, pour que les siècles à venir mesurent la distance entre l'ancien message et le nouveau, Dieu avait envoyé un homme qui représentait et résumait en lui toute la prophétie ancienne. Il n'était pas la lumière, mais il était venu pour rendre témoignage à la lumière . son nom était Jean. Il fut si grand que quelques-uns se bornèrent à recueillir ses paroles sur un baptême de pénitence, oubliant qu'il avait annoncé le baptême par l'Esprit et montré du doigt le véritable envoyé de Dieu, celui qui était la lumière venue dans le monde, et que les siens, ceux de sa race et de son sang,

1. Ps. xxxiii, 6 (*héb.*); le Seigneur en hébreu est Iahvé.
2. Jo., i.

ne voulurent point recevoir ni écouter, malgré le témoignage du Baptiste. Étant Fils de Dieu, il donna à ceux qui le reçurent, il donnera à ceux qui le recevront, de devenir enfants de Dieu, selon l'image de sa génération éternelle, qui n'a rien de commun avec celle que les hommes se proposent, désirent et réalisent ici-bas. Pour les unir à soi comme ses frères, le Verbe s'est fait chair, demeurant parmi nous sous une forme plus sensible que la nuée de Dieu descendue sur le tabernacle, avec une présence communicative de grâce et de vérité.

Cette doctrine du Verbe-parole avait ses racines dans l'Ancien Testament. Mais la sûreté avec laquelle s. Jean désigne Jésus-Christ, Fils de Dieu, comme le Verbe, ne se comprend pas sans une révélation spéciale, la dernière peut-être qui ait été accordée aux Apôtres en vertu de cette action de l'Esprit-Saint que Jésus leur avait promise à la Cène[1].

Le disciple bien-aimé a-t-il été mis sur la voie par les spéculations de la philosophie, comme il est assez clair qu'il a employé un terme en cours ? Point très difficile à résoudre.

On parlait beaucoup dans le monde grec du Logos qui était parole et raison, et chez les philosophes plutôt raison que parole.

Cette notion venue d'Héraclite avait été reprise par les Stoïciens. Leur dogme religieux capital en face des Épicuriens, celui qui leur fait le plus d'honneur, était de reconnaître dans l'organisation du monde une Providence et donc une raison. Le monde est ordonné; il est l'œuvre d'une force active qui poursuit un but selon un plan. Mais tandis que dans Israël c'était Dieu qui créait et organisait le monde selon sa Sagesse, les Stoïciens, absolument décidés à n'admettre aucun esprit qui ne fût dans un corps, ne dégageaient pas du monde son principe intelligent; d'après eux la raison produit l'ordre dans sa matière à la façon d'un germe qui se développe. Elle est conçue à la fois comme la loi qui régit le monde, et comme le principe actif immanent qui l'anime.

1. Jo., xvi, 13.

Cette doctrine, diamétralement opposée à la transcendance du Dieu créateur, ne pouvait inspirer que de l'horreur aux Israélites fidèles. Il en était cependant qui séduits par la philosophie grecque, décidés toutefois à ne pas faire fléchir le monothéisme devant ces conceptions attrayantes, variées, mais mal fondées, s'efforçaient de prouver la supériorité de leur foi en l'expliquant par des termes choisis parmi différents systèmes. Philon d'Alexandrie en particulier, contemporain de Jésus, mort avant s. Jean[1], avait conçu une théorie hardie qui demeurait fidèle au Dieu transcendant des Juifs et défendait celui d'Aristote contre les Stoïciens, tout en leur empruntant leur *Logos*, mais dégagé de la matière, afin de servir d'intermédiaire entre Dieu et le monde. Le motif, que nous ne comprenons guère, était d'éviter au Dieu principe et presque aussi inactif dans sa solitude que l'acte pur d'Aristote, tout contact dégradant avec la matière. Le Logos intervenait comme créateur, comme lumière des intelligences, comme canal des grâces. Moins grand que le Verbe de Jean, il n'était qu'un Dieu de second ordre, et d'autre part il ne s'abaissait pas à revêtir rien d'humain.

Si le quatrième évangéliste a connu cette suite de spéculations où la pensée se complaît aux contours indécis, aux affirmations dosées et, pour ne rien dire de trop, presque aussitôt contredites, aux ménagements qui n'aboutissent qu'à des situations fausses, à un intermédiaire toujours prêt à rentrer dans le sein de Dieu, si on lui rend un culte, et à s'en distinguer pour lui épargner des contacts déplaisants, si s. Jean a pris la peine de sonder ce chaos, il lui a fallu plus de génie pour s'en dégager que pour réaliser sa conception directement d'après la Bible et d'après celui qu'il avait contemplé de ses yeux avec ravissement, et poursuivi dans ses méditations avec amour.

Il n'est pas parti de systèmes philosophiques, mais du fait de Jésus, parfaitement homme et Fils de Dieu, Dieu comme son Père. Les chrétiens rendent au Fils le même culte qu'au Père, non point comme à deux dieux, mais

1. Vers l'an 66.

comme à un seul Dieu. Pour qualifier cette génération éternelle, cette communication d'être divin, cette distinction du Père et du Fils qui sont esprit tous deux, il était loisible d'employer le mot de Verbe, qui retentissait dans les écoles de la pensée. L'étonnant était de lui faire prendre son vol en une seule phrase au-dessus des inventions de l'esprit humain. Et en même temps il s'adaptait bien à la descente du Fils vers l'humanité ! Étant pensée de Dieu, le Verbe était lumière pour éclairer les hommes. Étant sa parole, il était à la fois messager et message, messager parlant dans la chair, message qui appelait les hommes à Dieu. Étant Vie, le Verbe est aussi devenu notre vie. Par la foi, par le baptême, nous sommes unis à Jésus-Christ, et par lui à Dieu. Il ne nous a pas seulement promis une vie divine dans l'au-delà. Déjà il nous la donne, et c'est la sienne. Il est la vigne, ses disciples sont les rameaux. Il s'est éloigné, il est retourné vers son Père, mais il a promis de revenir dans les âmes de ceux qui l'aiment, avec son Père et l'Esprit-Saint.

Ce dogme du Verbe est donc le dernier mot de l'évangile sur Jésus-Christ, mais, tel que s. Jean l'a compris, il rappelle un autre sens encore de l'évangile. L'évangile n'est pas seulement un livre, car il serait ainsi l'apanage d'une catégorie savante, et il a été donné à tous. Il n'est pas seulement une doctrine, car la doctrine suppose encore des recherches et un privilège des lettrés, et il a été donné aux petits et aux simples.

Il faut donc que nous le considérions tel que s. Paul l'a défini : « La vertu de Dieu pour le salut de quiconque croit[1]. » Conçu de la sorte, l'évangile n'est plus une réalité du passé : il est présent à toutes les générations et à tous dans chaque génération. C'est le Verbe, Parole divine, qui use de son privilège d'éternité pour adresser à tous les siècles son appel.

Chacun peut l'entendre en son cœur, par le sentiment intime de l'accord parfait entre ses meilleures aspirations et ce que l'Église lui propose et réalise à ses yeux. Il voit

1. Rom., I, 16.

Jésus-Christ agissant dans l'Eucharistie, foyer des vertus : l'abnégation dans la joie, la charité exercée jusqu'à l'héroïsme comme une chose ordinaire, la fécondité spirituelle dans la virginité de la chair, et cependant le mariage plus honoré, les hommes égaux comme frères et acceptant le lien d'une hiérarchie nécessaire, le péché pardonné. Il faudrait énumérer bien d'autres merveilles — et les plus belles sont cachées — puis conclure avec Pascal : « Et tout cela se fait par la force qui l'avait prédit[1]. »

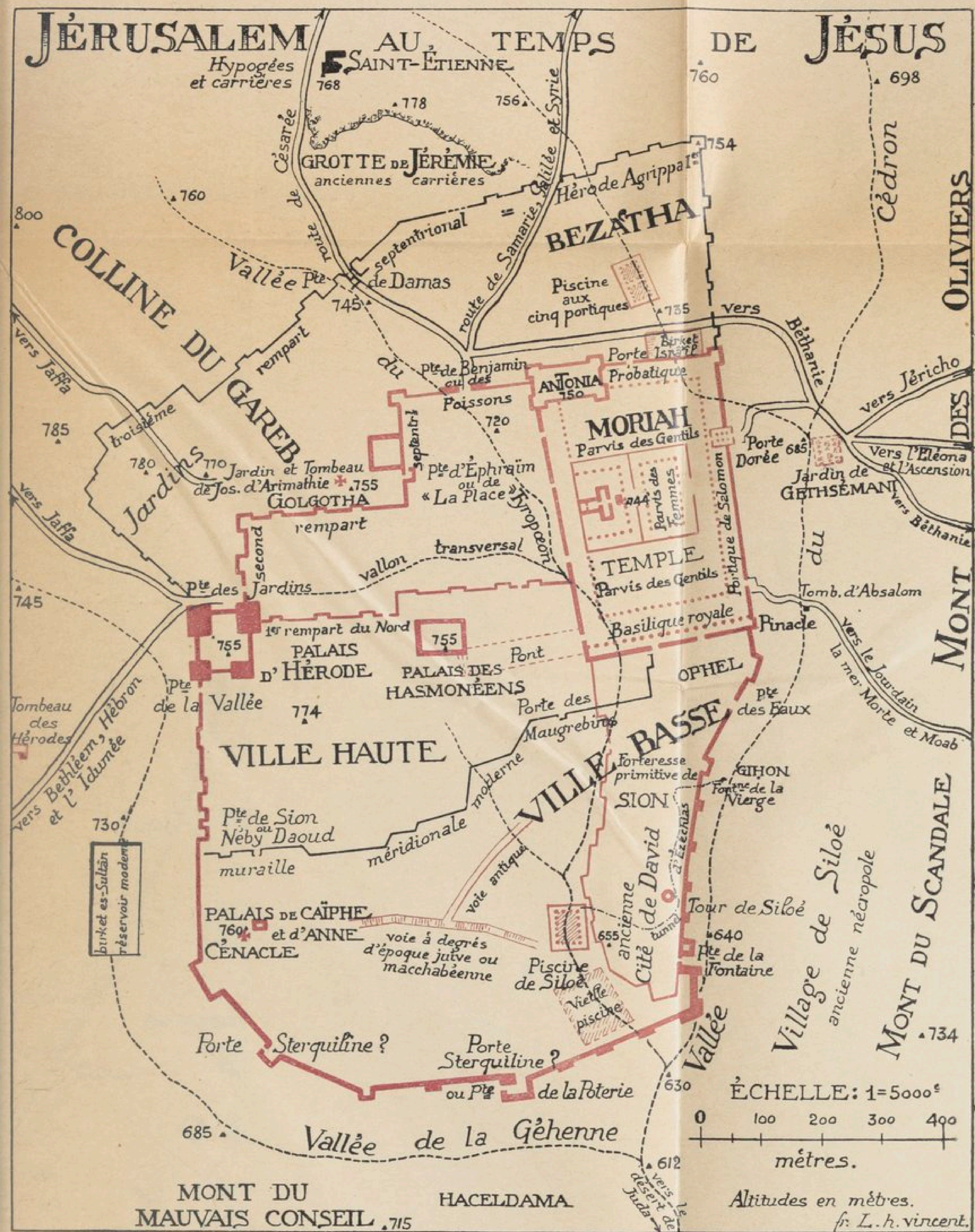
L'Évangile est toujours vivant parce que Jésus-Christ a promis à ses apôtres qu'il serait avec eux, jusqu'à la consommation des siècles, qu'il enverrait l'Esprit-Saint, qu'il ferait sa demeure dans les âmes avec son Père et avec l'Esprit qui procède de tous deux.

Il y a là un envahissement des choses divines, qui étonne la raison. C'est l'insertion de la divinité dans l'humanité, la nature humaine participant par la grâce à la nature divine, une telle prodigalité de dons, des exigences si hautes, qu'une raison trop courte en est écrasée plutôt qu'attirée. On est tenté de dire que c'est trop beau!

Mais en dehors, il n'y a rien, rien qui compte pour nous, rien qui porte la marque de l'infini. Nous voilà en face du néant. Où aller, Seigneur? Il ne reste qu'à se renfermer dans un doute fastueux — ou désespéré. Ou plutôt à se serrer autour de Pierre, qui dit toujours : « Vous avez les paroles de la vie éternelle », et à s'abandonner à l'étreinte de Dieu en Jésus-Christ.

1. *Brunschvicg*, p. 693.

TABLE DES CHAPITRES ET DES THÈMES


JÉRUSALEM AU TEMPS DE JÉSUS
Hypogées et carrières
SAINT-ÉTIENNE
GROTTE DE JÉRÉMIE
anciennes carrières
route de Césarée
route de Samarie, Galilée et Syrie
Hérode Agrippa Ier
septentrional
BEZATHA
Piscine aux cinq portiques
COLLINE DU GAREB
Vallée
Pte de Damas
rempart
troisième
vers Jaffa
Jardins
Jardin et Tombeau de Jos. d'Arimathie
GOLGOTHA
second rempart
Pte de Benjamin ou des Poissons
ANTONIA
Porte Probatique
Birket Israïl
MORIAH
Parvis des Gentils
Parvis des Femmes
TEMPLE
Parvis des Gentils
Portique de Salomon
Basilique royale
Pte d'Éphraïm ou de « La Place »
du Tyropœon
vallon transversal
Pte des Jardins
1er rempart du Nord
PALAIS D'HÉRODE
PALAIS DES HASMONÉENS
Pont
Porte des Maugrebins
Tombeau des Hérodes
vers Bethléem, Hébron et l'Idumée
Pte de la Vallée
VILLE HAUTE
VILLE BASSE
OPHEL
Pte des Eaux
Forteresse primitive de SION
GIHON Fontaine de la Vierge
Pte de Sion ou Néby Daoud
muraille méridionale moderne
voie antique
Birket es-Sultân réservoir moderne
PALAIS DE CAÏPHE et d'ANNE
CÉNACLE
voie à degrés d'époque juive ou macchabéenne
ancienne Cité de David
tunnel d'Ézéchias
Tour de Siloé
Pte de la Fontaine
Piscine de Siloé
Vieille piscine
Porte Sterquiline ?
Porte Sterquiline ? ou Pte de la Poterie
Vallée du Cédron
Village de Siloé
ancienne nécropole
MONT DU SCANDALE
Porte Dorée
Jardin de GETHSÉMANI
vers Béthanie
vers Jéricho
Vers l'Éléona et l'Ascension
Tomb. d'Absalom
Pinacle
vers le Jourdain la mer Morte et Moab
MONT DES OLIVIERS
Cédron
Vallée de la Géhenne
MONT DU MAUVAIS CONSEIL
HACELDAMA
vers le désert de Juda
ÉCHELLE: 1=5000e
0 100 200 300 400
mètres.
Altitudes en mètres.
fr. L. h. vincent.
768
778
756
760
698
754
760
800
745
735
785
780
770
755
720
750
744
685
745
755
755
774
730
760
655
640
734
630
685
612
715

PALESTINE
AU TEMPS DE N.-S.

Beyrouth
ITURÉE
ANTILIBAN
LIBAN
N. el-Litani
ABILÈNE
Abila
Sidon
Damas
Sarepta
Hermon 2750
N. el-Qâsimiyeh
Tyr
Tell el-Qâdi
Panéas (Bâniâs)
Césarée de Philippe
Lac Houleh
Pont des Filles de Jacob
TRACHONITIDE
GALILÉE
Ptolémaïs
Acre
Capharnaüm
Bethsaïda Julias
Kursi
Magdala
Gamala
Tibériade
Hippos
Yarmouk
Carmel
Nazareth
Cana
Mt Thabor 562
Naïm
Endor
Gadara
Adraa
Deraa
Bosra
Césarée
Scythopolis
Beisân
DÉCAPOLE
Djenin
Pella
Dothaïn
Salem
Aenon
SAMARIE
Sébaste (Samarie)
Gérasa
Djérach
Mt Ébal 765
Naplouse
Sichem
Mt Garizim 868
W. Fârâ
Jabbok
Akrabata
Alexandrium
Antipatris
Ras el-Aïn
Joppé
Jaffa
Arimathie
Rentis
Phasaël
JOURDAIN
PÉRÉE
Ephrem
Taiybeh
Archélaïs
'Aïn Douq
Philadelphia
'Ammân
Lydda
Béthel
Béthoron
Mt de la Quarantaine
Jamnia
Akaron
Jéricho
Béthanie
Emmaüs
'Amwâs
Kh. Hajrour
Béthabara
JÉRUSALEM
'Aïn Kârim
Béthanie
Mt des Oliviers
Azot
Bethléem
Mâdabâ
Ascalon
Beit Djebrin
Maïoumas
1027
Callirrhoé
Gaza
Hébron
Machaerous
MER MORTE -392 m
Engaddi
Vers l'Égypte
Raphia
IDUMÉE
Masada
JUDÉE
Bersabée
Kérak

LÉGENDE
Limites des États — routes.
Noms anciens : Cana.
Noms modernes : Kérak.
10 5 0 10 20 30 Km.

Lac Houleh
Pont des Filles de Jacob
Mérom
Jourdain
Corozaïn
Bethsaïda Julias
El 'Aradj
Iotapata
Kh. Kana
Magdala
Medjdel
Capharnaüm
Qorn Hattîn
Kursi
Gamala
Tibériade
El-Hammâm
Lac de Tibériade
Qala'at el-Hosn
Séphoris
Cana
Kefr Kenna
Susitha
Hippos
Yarmouk
NAZARETH
Mt Thabor
Gadara
Naïm
Endor
0 5 10 20 Km.

A. Barrois

Chapitre VI. — La Passion.

INDEX ALPHABÉTIQUE

EN MARGE DE LA TABLE DES THÈMES [1].

1. Les chiffres indiquent les pages. L'énumération n'est pas complète. Les noms qui reviennent très souvent ne figurent pas, comme Jésus, Jérusalem, Dieu.

TABLE DES PLANCHES

Imprimé en France

Typographie Firmin-Didot et Cie. — Paris. — 1931.

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — PARIS. — 1932